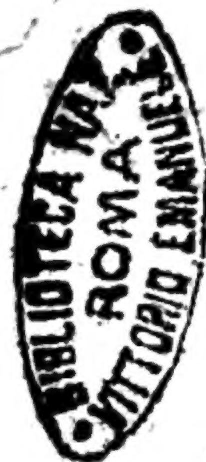



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
29 G
4
ROMA

SERMONS
SUR
TOUS LES SUJETS
DE LA
MORALE CHRE'TIENNE.
SECONDE PARTIE,
CONTENANT
LE CAREME.
TOME SECOND.





A PARIS,
Chez JEAN BOUDOT, ruë S. Jaques
au Soleil d'or, prés S. Severin.

M. DC. IC.

Avec Aprobations & Privilege du Roy.

par le pere vincent Houdry

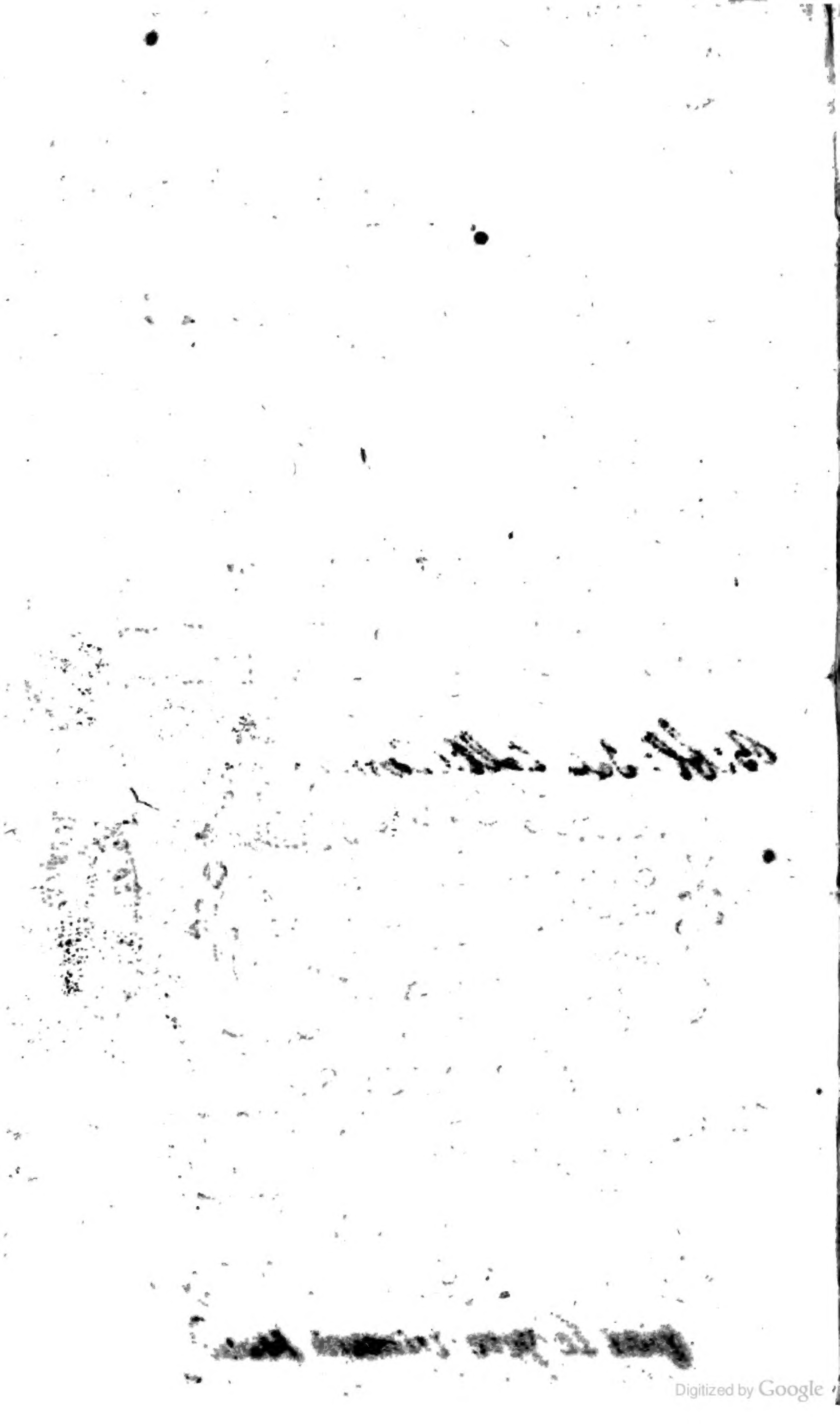




TABLE
DU SECOND TOME.

Des Sermons du Carême.

XXI. LE Jeudy. *Du bon usage des maladies.* page 1.

XXII. Le Vendredy. *De la Grace.* p. 33

Quatriéme Semaine.

XXIII. Le IV. Dimanche. *De la Providence.* p. 63

XXIV. Le Lundy. *Du respect dans les Temples.* p. 96

XXV. Le Mardy. *De la Loy Evangelique.* p. 129

XXVI. Le Mercredy. *De l'Aveuglement spirituel.* p. 159

XXVII. Le Jeudy. *De la Mort.* p. 188

XXVIII. Le Vendredy. *De la Préparation à la mort.* p. 217

Cinquiéme Semaine.

XXIX. Le V. Dimanche. *De la Confession.* p. 245

XXX. Le Lundy. *De l'abandon de*

Dieu. p. 278

XXXI. Le Mardy *Du bon employ du tems.* p. 307

XXXII. Le Mercredy. *De la Prédestination.* p. 335

XXXIII. Le Jeudy. *De la Pénitence de la Magdelene.* p. 369

XXXIV. Le Vendredy *De la fausse Prudence.* p. 400

Sixiéme Semaine.

XXXV. Le V. Dim. *Comment il se faut comporter dans les grandeurs.* p. 433

XXXVI. Le Lundy. *De la Restitution.* p. 464

XXXVII. Le Mardy. *De la conformité à la volonté de Dieu.* p. 495

XXXVIII. Le Jeudy Saint. *De l'amour que le Fils de Dieu à témoigné aux hommes dans le S. Sacrement.* p. 526

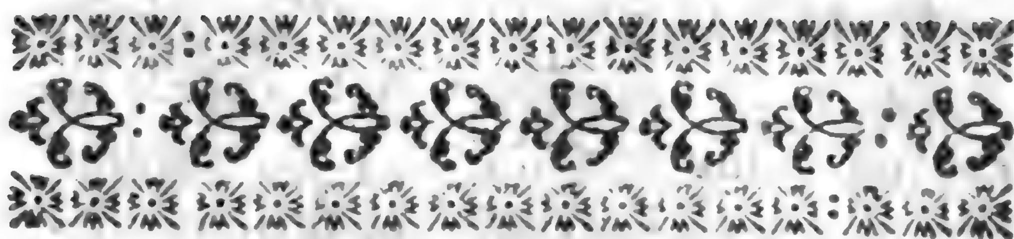
XXXIX. Le Vendredy Saint. *De la passion de Nôtre-Seigneur.* p. 556

XXXX. Le jour de PASQUES. *De la Resurrection.* 627

XXXXI. Le Lundy. *De la perseverance.* p. 659

XXXXII. Le Mardy. *De la rechute dans le peché.* p. 693

Fin de la Table.



PREFACE.

VOICY la ſeconde Partie des Sermons ſur tous les ſujets de la morale Chrêtienne ; & cette Partie qui eſt une des principales, contient les Diſcours ſur tous les Evangiles du Carême. Je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de retracer icy le plan du deſſein que j'ay entrepris, & que j'ay ſuffiſamment expliqué dans la Preface de l'Avent : je veux ſeulement avertir mes Lecteurs de la methode que j'ay ſuivie dans cet Ouvrage, & de la forme que j'ay tâché de luy donner.

J'avois reſolu d'abord d'en faire divers traitez de pieté, voyant que ces ſortes de livres ſont aſſez du goût du tems ; mais aprés avoir fait reflexion que pour cela il auroit fallu en changer le ſtile, le tour & la maniere de penſer, & par conſequent travailler ſur

nouveaux frais ; je crûs que je ferois comme ceux qui ayant jetté les fondemens pour un Palais, aprés que les mesures en sont prises, le plan tracé, l'ordre suivi & l'édifice déja élevé, viendroient à changer de dessein, sans vouloir rien perdre de ce qui est déja fait ; ce changement gâteroit tout, & quelque artifice qu'on imaginât pour en cacher ou corriger les défauts, les moins intelligens s'apperceyroient aisément ou qu'on a mal executé le projet, ou que ce projet est mal entendu.

Je consideray de plus, que les autres livres de pieté ne font du fruit dans les ames, qu'autant qu'ils contiennent la parole de Dieu ; & que cette parole étoit plus capable de faire impression sur l'esprit, & de s'insinüer dans le cœur sous la forme de Sermon que sous toute autre ; parce que les raisons y sont déduites d'une maniére plus pressantes, & les veritez poussées avec plus de force & d'éloquence, & qu'ainsi celuy qui les lit, fait alors le personnage de l'Auditeur qui les écoute quand elles sont recitées en public, c'est-à-dire qu'il en

tre mieux dans les ſentimens de l'Auteur, exprimés d'une maniére plus vive & plus animée. De ſorte qu'aprés la parole de Dieu prononcée avec zele & avec ardeur, je ne vois rien de plus propre à faire un grand changement dans les mœurs, que cette même parole écrite, qui ſupplée à celle qu'on ne peut entendre de la bouche des Predicateurs mêmes; que ſi elle n'eſt pas ſoûtenuë de la voix & de l'action, qui eſt la plus eſſentielle partie de l'Orateur; en recompenſe, on la goûte plus à loiſir, on repaſſe ſur les endroits les plus touchans, & on les retient plus facilement: & ſi on examine bien les avantages de part & d'autre, on trouvera que la parole écrite ne cede guere à celle qui eſt prononcée. C'eſt pourquoy comme il ne peut y avoir trop de Predicateurs qui inſtruiſent les Peuples de leurs devoirs, il ne peut y avoir trop de ces ſortes de Sermons, qui ſe peuvent lire dans les lieux où les Predicateurs ne ſe peuvent faire entendre.

Pour ce qui regarde la methode que j'ay cru devoir obſerver dans les Diſcours que je donne au public, je ne

puis bien la faire connoître, ſans dire auparavant mon ſentiment ſur les differentes maniéres de prêcher tant anciennes que modernes. Non que je prétende m'ériger en cenſeur de ceux qui ont eu leur mérite & leur vogue en leur tems, ou que je veüille me propoſer pour modele; je ſens trop combien je ſuis éloigné de la perfection dont je me ſuis formé l'idée, mais pour laiſſer à juger à ceux qui ont plus de lumiére que moy, ſi les regles que je me ſuis preſcrites ſont conformes au bon ſens, & à la fin qu'un Predicateur Chrêtien doit avoir en vuë.

J'avoüe premierement, qu'on a eu raiſon de reformer bien des choſes dans l'ancienne maniére; j'entens par là, celle qui dominoit il y a quarante ou cinquante ans; qu'on parle maintenant plus juſte, qu'on eſt plus methodique, qu'on va plus droit à ſon but & à ſon point, qu'on établit ſon Diſcours ſur des principes plus ſolides, qu'on en déduit mieux les preuves, qu'on dit moins de choſes ſuperfluës, & qu'on fait mieux valoir celles qui interreſſent davantage l'Auditeur. Mais je ne puis



dissimuler qu'on a changé ou retranché bien des choses qui donnoient un grand poids à la parole de Dieu. Certains traits de l'Ecriture expliquez & tournez d'une maniére pathetique, ne semblent plus aujourd'huy si fort en usage ; & l'on n'appuye pas tant sur les sens differens que les Saints Peres y donnent : ce qui ouvroit un beau champ pour instruire l'Auditeur. On ne peut disconvenir qu'on ne tourne mieux maintenant une pensée, & qu'on ne mette une verité dans un plus beau jour; mais ce grand air d'éloquence qui enlevoit les esprits, & ces puissans mouvemens qui alteroient le pecheur, & en quoy excelloient quelques Predicateurs du tems passé, ne sont plus presentement si ordinaires ; parce qu'on ne s'attache pas assez aux grandes veritez du Christianisme, & que pour vouloir donner de nouveaux tours, on prend aussi de nouveaux sujets, qui donnent occasion de traiter des points de Morales moins rebatus, mais aussi moins capables de toucher.

Je veux croire qu'on cherche encore aujourd'huy à faire du fruit dans les

Predications, & qu'en cela on ne cede point au zele des anciens; mais je ne puis me persuader que ce soit en prendre le meilleur moyen, de se contenter aux jours les plus solemnels, qui rappellent le souvenir de nos plus grands Mysteres, de se contenter, dis-je, d'en dire quelque mot dans l'exorde, & de tourner ensuite tout le reste du Discours sur la Morale; tels que sont ceux, qui le jour de Noël & le jour de Pâques parlent de la Pénitence & de la mort dans le peché. Ce qui seroit utile dans une autre occasion paroît choquant en celle-cy. Qu'on soit moral à la bonne heure; mais que le zele en ce point soit selon la science, qui est de sçavoir tirer la morale du fond du Mystere qu'on ne peut perdre de vûë sans tromper l'Auditeur, qui ne s'attend point à cela, & qui ne sçait que penser, sinon que le Predicateur n'a point de Sermon sûr cette Fête, & qu'il a fait venir le mieux qu'il a pu celuy qu'on vient d'entendre. Il n'y a point de Mystere qui ne puisse fournir un assez grand fond de morale, qui portera d'autant moins à faux, qu'elle sera plus pro-

pre du ſujet. Pour moy, quand j'approuverois le zele de ces Predicateurs, qui peuvent avoir leurs vûës & leurs raiſons, je ne puis le ſuivre dans le deſſein que je me ſuis propoſé ; puis qu'ayant entrepris de traiter tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, j'ay dû m'étudier à les placer chacun en ſon lieu, ſans les confondre, ny les déranger.

De même pluſieurs ſemblent s'être mis aujourd'huy en poſſeſſion d'une choſe dont on faiſoit quelque ſcrupule autrefois : c'eſt de faire venir toutes ſortes de ſujets à quelque Evangile que ce ſoit, & de les y amener par un long détour, & à la faveur de quelque paſſage d'un S. Pere. J'ay ſouvent remarqué que l'Auditeur ne ſouffre qu'avec peine qu'on luy donne ainſi le change, & qu'il faut qu'il trouve quelque choſe de meilleur que ce qu'il attendoit, pour n'en être point choqué ; encore ne peut-il s'empêcher de dire, que c'eſt une bonne piece, mais hors de ſa place. En effet quelque bon & édifiant que ſoit un Diſcours, il paroît toûjours meilleur quand il eſt en ſon lieu, & ce qui vient le plus naturellement eſt auſſi

ordinairement le mieux reçû.

Pour dire maintenant ce que je pense de la construction & de la forme que doit avoir un Sermon ; la maniére la plus ancienne, & qui a duré le plus long-tems dans l'Eglise, est l'homelie, laquelle n'est qu'une explication de l'Evangile, sans autre ordre & sans autre liaison que celle des faits ou des veritez qu'il contient. Cette methode, qui est la plus simple, est celle dont se sont servi presque tous les Saints Peres, & l'on ne peut douter qu'elle n'ait encore beaucoup d'onction, & ne soit propre à entretenir la pieté quand elle est soûtenuë d'un grand zele & d'un grand talent. On a aujourd'huy enchery sur cette methode, en y ajoûtant l'unité du dessein & les preuves qui tendent à un même but, avec les ornemens des Sermons ordinaires. Ceux qui peuvent lier ainsi leurs desseins à l'Evangile, & y trouver les preuves & les raisons de ce qu'ils avancent, sont communement les plus approuvés;mais comme ce n'est que par hazard que cela se rencontre, & qu'on ne peut en donner de regles, j'appelle ces sujets & ces desseins, des sujets

& des desseins heureux ; & j'aurois souhaité en trouver un plus grand nombre parmi ceux que je mets au jour: car vouloir s'assujettir toûjours à cette excellente methode, ce seroit forcer ou détourner les paroles de l'Evangile, pour les accommoder à son dessein, & laisser les preuves les plus naturelles, qui font mieux sentir une verité.

Si de nôtre tems on se gêne moins sur le choix d'un sujet, qu'on ne faisoit auparavant; je puis dire que d'un autre côté on s'est mis plus à l'étroit, & qu'on a retranché bien des choses qui entroient dans la composition du Discours : car il ne faut qu'ouvrir les Sermonnaires du siecle passé & du commencement de celuy-cy, pour y voir une multitude de traits d'histoires, de citations d'Auteurs profanes, de loix & de coûtumes des Peuples, d'observations & de remarques sur les choses naturelles, dont l'application fait presque toute la preuve & l'ornement de leurs Discours, & il a été un tems, où bien posseder Pline & Plutarque, c'étoit passer pour habile Predicateur. Aujourd'huy on a rendu la Chaire plus Chrêtienne ; & si elle

n'eſt pas ſi ſçavante, cette érudition qu'on y étaloit ne ſervoit de rien pour l'inſtruction de nos mœurs : c'eſt donc avec raiſon qu'on en a bany tous ces ornemens ſuperflus, pourvû qu'on ne croye pas que ce ſoit la profaner, que d'en laiſſer comme échaper quelque trait en paſſant ; car je n'y vois pas plus d'indécence, que d'y employer une comparaiſon bien juſte, ou une allegorie bien naturelle.

A cette vaine oſtentation de ſcience a ſuccedé une autre maniére de prêcher d'un auſſi mauvais caractere, qui n'a pas moins gâté & corrompu la Chaire ; c'eſt lors qu'on a ſubſtitué en la place de la parole de Dieu, ces penſées fauſſes qui nous ſont venuës des Païs étrangers, & qui ont eu cours en France aſſez long-tems ; j'entens par ces fauſſes penſées, ces applications qu'on faiſoit des paroles du S. Eſprit ſans autorité ; ces paſſages de l'Ecriture pris dans un ſens détourné, & ces expreſſions pleines d'emphaſe tirées des Auteurs, que la barbarie de leur ſiecle a fait parler autrement que les autres ; car on tâchoit de déveloper leur penſée, & de trouver

quelque finesse dans cette chute de mots Mysterieux, qui le plus souvent ne signifient rien. On s'est enfin apperçu de ce faux brillant depuis que le bon goût nous est venu ; je veux dire depuis qu'on a cherché le solide dans les Sermons : on a même étendu cette maniére plus naturelle de s'exprimer jusqu'aux divisions, qui ne sont plus si compassées ny si recherchées, mais elles donnent une notion plus nette de ce qu'on a à dire, & un préjugé plus favorable de la solidité du Discours.

Ce fut par ce partage naturel qu'on commença d'abord à reformer l'ancienne maniére de prêcher ; mais il arriva que pour vouloir être trop methodique & mettre plus d'ordre & de suite dans les Sermons, on y mit de la confusion ; en les coupant en tant de parties, & faisant tant de divisions & de subdivisions, qu'il eût presqu'autant valu qu'il n'y en eût point eu du tout. On a abandonné cette methode prise de l'Ecole, comme trop contrainte & trop embarassée, qui ne donne pas lieu à l'éloquence, ny à la juste étenduë que doit avoir chaque preuve en particulier, à moins de faire

un Discours d'une excessive longueur. En general il faut rendre cette justice aux bons Predicateurs de nôtre tems, d'avoir mis la Prédication sur un pied qu'elle ne cede en rien au siecle passé, & le surpasse de beaucoup dans la justesse, dans le choix des matiéres & dans la disposition des Discours. Je ne parle que de cette perfection que l'art y a pû donner, car pour les talens de la nature, la devotion, l'air pathetique & touchant, on ne peut juger des anciens que sur la foy de leur reputation qui est venuë jusqu'à nous, & que les Sermons qu'ils nous ont laissez de leur façon ne soutiendroient pas aujourd'huy, puisque nous avons de la peine à les souffrir, du moins la pluspart de ceux mêmes qui ont fait le plus de bruit.

Mais soit que les choses dégenerent insensiblement lors qu'elles sont parvenuës à leur derniere perfection; soit qu'il se trouve des personnes qui les gâtent à force de vouloir sans cesse rafiner; je crois que l'éloquence de la Chaire commence déja à decliner, & qu'elle se perdra peu à peu, si l'on ne s'oppose aux rafinemens & à la fausse

delicateſſe de quelques-uns. Voicy les reflexions que j'ay faites ſur cela.

Premierement, en voulant rendre le Diſcours trop poli, on luy ôte beaucoup de ſa force & de ſa majeſté, & même ce qu'il y a de plus puiſſant pour perſuader l'eſprit & pour toucher le cœur : car on commence à retrancher les autoritez des Saints Peres, les paſſages latins de l'Ecriture, les exemples & les actions des Saints, & les raiſonnemens un peu pouſſez & étendus, pour ne laiſſer plus qu'une morale toute pure, qui n'étant appuyée & ſoutenuë que de la beauté du langage & de l'expreſſion, ne peut avoir d'autre effet que de flater l'oreille, ou d'éblouïr l'eſprit des Auditeurs pour quelque tems; & tout ce qui en reſte, diſoit un grand Prelat depuis peu, eſt qu'on ſe récrie, comme aprés avoir entendu un inſtrument de muſique bien touché, cela eſt beau, mais on n'en retient rien, parce qu'il n'en demeure qu'une legere idée. De plus par un rafinement outré, de peur de dire des choſes trop communes, on combat ſouvent des vices imaginaires; on va foüiller dans les replis

du cœur humain pour y trouver des déreglemens & des passions, dont les effets ne paroissent point au dehors ; & pour s'attirer la réputation de bien entendre la morale, on en feint une qui n'est souvent de nul usage, parce qu'on laisse les desordres publics, pour s'attacher à des vices particuliers, dont on fait le caractere & la censure, où peu de personnes prennent part : il y en a d'autres, qui pour se former sur de grands modeles, disent dans une assemblée de peuple tout ce qu'on pourroit dire à la Cour, comme si tout le monde étoit sujet aux mêmes desordres, & si l'un des premiers devoirs du Predicateur n'étoit pas de proportionner sa morale à la qualité & à la portée de ses Auditeurs : si celle d'un livre n'est pas si sujette à ce réproche, je crois pourtant qu'elle doit être commune à tout le monde, comme le livre peut tomber en toutes sortes de mains.

Je ne veux pas dire par là, qu'on doive bannir de la Chaire ny la politesse du langage, lors qu'elle est sans affectation, ny les peintures morales, qu'on appelle caracteres, ny les censures des

vices; il n'y a dans tout cela, que l'excés qui doit être rejetté : citer à tout propos, charger un Discours d'autoritez des Peres, & y mêler autant de latin que de françois; cela ne peut avoir ny bon air, ny un bon effet; mais d'ailleurs craindre d'interrompre le fil d'un Discours, ou de gâter la beauté d'un stile fleuri & coulant par le mêlange d'un passage de l'Ecriture ou de quelque Pere, c'est être d'un goût trop delicat, & que j'appelle dépravé; parce que c'est vouloir retrancher d'un Discours les nerfs & les os, qui en sont la force & l'appuy. De même raisonner éternellement, & ne rien avancer sans preuve, ce n'est plus prêcher, c'est faire le personnage d'un Docteur & d'un Theologien : aussi donner dans l'autre extrémité, n'apporter ny autorité, ny raison, ny exemple; c'est en quelque maniére desarmer la verité : car un homme doit-il être cru sur sa parole? comment une verité entrera-t-elle dans l'esprit, si ce n'est à force de raisons, d'autoritez & d'exemples? & le sentiment des Peres ne doit-il pas avoir plus de poids que nos propres pensées?

outre qu'il arrive de là, qu'un Discours trop uni devient languiſſant, n'ayant rien qui frape l'eſprit, qui l'attache, qui l'applique, ou qui le réveille; & le Predicateur a beau ſe plaindre, quand le ſommeil accable ſes Auditeurs, il ne s'en doit prendre qu'à luy-même.

On auroit auſſi grand tort de blâmer tous les portraits que l'on fait des mœurs, ils ſont trop neceſſaires; mais ils doivent être bien ménagez, & non pas employez à toute occaſion. Cette maniére de prêcher a été tellement en vogue durant un aſſez long-tems, qu'on a vû des Sermons entiers qui ne contenoient autre choſe. L'on commence un peu à revenir de cet entêtement, & on a reconnu qu'avant que d'avoir ſolidement établi une verité, ces caractéres qui viennent à tout propos, & ces invectives que le peuple écoute ſi volontiers, ne ſervent ſouvent qu'à donner ſujet d'en faire des applications malignes aux preſens & aux abſens; ce qui attire quelque fois de fâcheuſes affaires au Predicateur: ſon Diſcours & ſon tems ſeroient ſans doute plus utilement employez, ſi aprés avoir découvert la

ſource du mal, il en ſuggeroit le remede, & exhortoit à s'en ſervir. Ajoûtez que ces peintures des mœurs du ſiecle étant bornées à un aſſez petit nombre de ſujets, on eſt bien-tôt épuiſé; car que diront ceux qui ſe ſont mis ſur ce pied-là, aprés de ſi longues & de ſi frequentes inductions des tous les états & de toutes les conditions, pour avoir occaſion d'invectiver contre tous les vices? Ne pourroit-on pas faire le juſte caractere de ces Predicateurs à ſon tour, en diſant qu'ils ont deux ou trois beaux Sermons où ils font entrer toute la morale, mais que comme ils diſent toûjours la même choſe, ſans changer que les termes, c'eſt aſſez de les avoir entendus deux ou trois fois.

Il y en a d'autres, qui pour éviter ce deffaut, tombent dans un autre tout opposé: ils diſent ſi peu de choſe en tant de paroles, que l'eſprit de l'Auditeur demeure vuide aprés avoir écouté un Diſcours ſuperficiel, qui ne fait qu'effleurer une matiére: & lors qu'on ſort du Sermon, ce n'eſt ny avec une haute idée de la capacité du Predicateur, ny avec une forte reſolution de

changer de vie, à moins que la force de la grace ne supplée à la foiblesse du Discours, ce qu'on a vû quelquefois en des Predicateurs d'une grande reputation de sainteté ; mais on n'attend pas cet effet extraordinaire de ceux, qui au lieu de traiter un sujet à fond, ou du moins de dire ce qu'il y a de plus fort & de plus grand, s'arrêtent à quelques petites circonstances de moindre importance, ou partagent leurs Sermons en deux petites reflexions, qui ne sont pas pour faire grande impression.

De tout cecy il faut conclure que la vraye methode de faire un Sermon, est de se contenter de la morale que fournit son sujet, de prouver une verité par l'Ecriture, par l'autorité des Peres, & par les raisons tirées du fond de sa matiére, sans s'attacher à la methode seche de l'école ; aller à son but sans s'écarter par de longues digressions ; ne point charger son Discours de trop de citations & d'autoritez, mais aussi ne point affecter de produire tout de soy-même ; n'embrasser ny trop de matiére ny trop peu, & luy donner une juste étenduë ; choisir un sujet utile & enga-

geant, y mettre les ornemens de l'éloquence, que la majesté de la Chaire peut permettre. Ceux qui commencent à prêcher ont de la peine à se moderer sur ce chapitre, & n'acquierent qu'avec le tems ce juste temperament qui est necessaire pour ne pas rendre un Discours ny trop negligé ny trop fleuri: l'expression en doit être pure, forte & naturelle; car on ne peut en ce tems y souffrir rien de bas, ny de barbare; mais c'est aujourd'huy une erreur assez commune, de s'imaginer que l'éloquence ou la beauté d'un Discours consiste dans la beauté du langage : il faut enfin tâcher qu'il y ait de l'onction dans la maniére d'exposer les veritez Chrêtiennes, & de dire des choses plus propres à instruire & à toucher les Auditeurs qu'à leur donner de l'admiration.

C'est l'idée que je me suis formée d'un Orateur Chrêtien, & d'un Discours propre de la Chaire. Je ne suis pas assez présomptueux pour me flater d'avoir rempli cette idée, évité tous les deffauts que j'ay marquez, ou acquis cette perfection que j'admire dans les grands Predicateurs de ce tems : on ju-

gera même que ce n'auroit pas été une chose possible dans la multitude des Discours, que je ne donne au public que comme de foibles copies de ces grands modeles. J'ay seulement tâché d'éviter dans ce Carême les deffauts dont on m'a averti dans l'Avent qui l'a précedé. J'ay cotté à la marge les endroits d'où sont tirez les passages que je cite, j'ay ajoûté à la fin une Table exacte des matiéres qui y sont traitées, j'ay consenti qu'on l'imprimât en plus petit volume pour la commodité des Lecteurs. Au reste, comme je n'aurois pû remplir tant de Sermons sans beaucoup de lecture, & sans un ample recuëil de remarques tirées des Saints Peres, des Theologiens & des meilleurs Auteurs, je travaille à les digerer & à les mettre en ordre, dans la vûë qu'elles pourront épargner à d'autres la peine de chercher des matereaux sur toutes sortes de sujets.

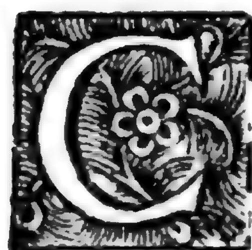


SERMON POUR LE JEUDY DE LA III. SEMAINE. DE CARESME.

De l'usage des maladies.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus. *Luc.* 4.

La belle-mere de Simon avoit une fiévre violente. S. Luc c. 4.



'A été, Messieurs, le plus ordinaire du Fils de Dieu sur la terre, de rendre la santé aux malades dans tous les lieux où sa charité l'a porté ; & l'Evangile est rempli des guérisons surprenantes qu'il

Act. 10. operoit par tout où il passoit : *Pertransiit benefaciendo & sanando omnes.* Car tantôt les premiers & les plus considerables des villes le venoient prier de prendre la peine de venir dans leurs maisons, pour y guerir des personnes prêtes d'expirer ; tantôt les peuples accouroient en foule, & exposoient les malades sur le chemin par où il devoit passer; & tantôt enfin ce charitable Médecin prévenoit luy-même leurs priéres, & leur demandoit s'ils vouloient être gueris. Et aujourd'huy nôtre Evangile nous represente la belle-mere du Prince de ses Apôtres, tourmentée d'une fiévre violente, & qui recouvre une parfaite santé par le secours de ce Médecin céleste : *Imperavit febri, & dimisit illam.* On ne peut douter, Chrêtienne Compagnie, qu'il n'ait eu de grandes raisons, pour en user de la sorte ; soit qu'il ait voulu par là faire éclater son pouvoir, & donner des marques de sa mission ; comme il l'envoya dire au grand saint Jean-Baptiste : *Renunciate Joanni quæ vidistis. Cæci vident, surdi audiunt, leprosi mundantur.* Soit que sa charité immense ait voulu s'étendre en même-tems sur l'ame & sur le corps tout à la fois; mais je crois plûtôt que sa sagesse qui régloit l'une & l'autre, se servoit de ces miracles pour gagner les cœurs, pour prévenir les esprits en sa faveur, & pour guerir ensuite les maladies de l'ame infiniment plus dangereuses que celles du corps.

Luc. 4.

Matth. 11.

Or, Messieurs, l'instruction que je prétends tirer aujourd'huy de ce procedé du Sauveur, est de vous faire voir une condui-

te toute contraire qu'il tient à nôtre égard, mais qui tend cependant à une même fin. Il permit les maladies de nos corps pour guerir celles de nos ames, & il s'en sert comme d'un moyen efficace pour nôtre salut & pour nôtre perfection ; c'est dans cette vûë que j'ay dessein de vous entretenir aujourd'huy de l'utilité des maladies, que Dieu nous envoye assez souvent, & du bon usage que nous en devons faire. Ce dessein vous paroîtra peut être assez singulier, quoy qu'il doive interesser tout le monde, demandons le secours du saint Esprit par l'intercession ordinaire de la mere des affligez, en luy disant :

Ave Maria.

ON ne peut nier, Messieurs, que les maladies considerées en elles-mêmes ne doivent être mises au rang des maux ; puisqu'elles causent de la douleur, qu'elles alterent la constitution naturelle de nos corps, qu'elles empêchent de s'appliquer aux affaires & aux importantes fonctions de nôtre employ ; nous voyons-même, que dans l'estime des hommes, la santé passe pour le premier & le plus precieux de tous les biens de cette vie ; ce qui fait que la maladie qui nous en prive, n'est considerée que sur le pied d'un mal naturel, à qui le nom même en est demeuré, comme à celuy qui est le plus connu & le plus ordinaire, & contre lequel on a coûtume d'apporter le plus de précaution ; mais si l'on envisage les maladies, quelque

grandes & quelque fâcheuses qu'elles soient, par rapport au bien qu'elles apportent ordinairement à l'ame, au changement des mœurs qu'elles causent dans les personnes les plus vicieuses, & aux autres effets qu'elles sont capables de produire pour le salut des pecheurs, & pour la perfection des justes, je dis, Chrêtiens, qu'elles doivent être mises au rang des plus grands biens ; pusqu'elles servent de remede à l'ame, qu'en affligeant le corps elles perfectionnent l'esprit, & qu'en nous privant pour un tems de l'usage des biens de cette vie, elles nous font penser à ceux de l'éternité. Il n'y a pas jusques aux Payens, qui n'ayent entrevû cette verité, & l'un de leurs plus beaux Esprits avoüe dans une de ses Lettres, qu'il avoit apris par l'indisposition de l'un de ses amis, que les hommes deviennent vertueux quand ils deviennent malades, & que l'avarice, l'ambition, & la volupté, qui sont les plus grandes maladies de l'ame, se guérissent par celles du corps, en nous faisant souvenir que nous sommes des hommes mortels.

Senec.

Que si les maladies sont d'un tel secours pour la seule vertu morale, quel avantage n'en doit-on point attendre pour la pieté chrêtienne, qui tire son origine de la croix & des souffrances d'un Dieu ? Certes l'on ne peut se tromper en disant avec l'Apôtre, qu'elle s'épure, qu'elle s'acheve, & qu'elle se perfectionne dans les douleurs de la maladie : *Virtus in infirmitate perficitur.* Ce qui a donné lieu à cette maxime commune & que nous devons considerer, non pas comme un para-

2. ad Cor. 12.

doxe ; mais comme une verité, que je prétends justifier aujourd'huy, que les maladies du corps sont d'une merveilleuse utilité pour le salut & pour la santé de l'ame ; puisqu'elles servent à la conversion des pecheurs & à la perfection des justes ; jusques-là, que selon saint Augustin, c'est pour l'une de ces deux raisons que Dieu les envoye. C'est, Chrêtiens, dans ces deux fins que je veux en ramasser tous les avantages ; si nous sommes pecheurs, elles sont un puissant moyen pour nous convertir ; & si nous sommes justes, elles contribuent à nous rendre plus saints & plus parfaits. Ce seront les deux Parties de ce Discours.

I. PARTIE.

C'est une conduite que Dieu garde assez ordinairement dans les choses de ce monde, & qui fait le plus hautement éclater sa sagesse, & sa misericorde envers les hommes, de tirer le remede de leurs propres maux, & de faire de la cause de leur perte le sujet de leur bonheur. C'est ainsi que saint Augustin nous assure, que de la mort, qui est un effet du peché, il en fait le plus souverain remede du peché même. Je dis le même aujourd'huy, Messieurs, des maladies, qui sont une suite du peché aussi bien que la mort, dont elles sont la cause ; mais ces mêmes maladies, qui sont des effets non seulement du peché de nos premiers Peres, mais encore assez souvent de ceux que nous avons commis nous-mêmes ; parce qu'elles sont ordinairement causées par nos intemperances, & par nos déreglemens ; ces maladies, dis-je, deviennent cependant, par un effet de la

ſageſſe,& de la miſericorde de Dieu,l'occaſion & le moyen de la converſion des plus grands pecheurs. Et comme c'eſt dans ce deſſein que Dieu les envoye, c'eſt auſſi le premier uſage que nous en devons faire, de les regarder comme un moyen de nous convertir, & de retourner à Dieu quand nous nous en ſommes éloignez par nos crimes. En effet le peché, comme vous ſçavez a fait trois grandes playes à l'ame, leſquelles l'affoibliſſent, & l'empêchent de ſe relever de ſes chûtes; il obſcurcit l'entendement, déregle l'appetit en ſoûlevant les paſſions conte la raiſon, & enfin gâte & corrompt la volonté. Or la maladie en devient le remede par trois effets tout oppoſez, qui ſont autant de raiſons que j'apporte pour établir la verité que j'ay avancée.

Car premiérement, la maladie du corps éclaire nôtre eſprit aveuglé par l'éclat des biens de ce monde, en luy mettant les veritez éternelles devant les yeux; elle le déſabuſe des préjugez & des fauſſes idées qu'il a des grandeurs & des plaiſirs de cette vie, en le faiſant ſouvenir qu'il luy faudra quitter tout cela; & enfin elle le fait par ce moyen rentrer dans luy-même, qui eſt la premiere démarche de ſa converſion.

Pendant qu'un homme eſt en parfaite ſanté, les veritez de la foy n'ont pour l'ordinaire que de foibles lumiéres, qui n'échaufent point ſon cœur; mais la maladie le reveille, en luy donnant occaſion de penſer à l'éternité, elle le fait reſoudre à mieux vivre, pour

éviter ce qu'il craint & acquerir ce qu'il espere ; ou bien, si vous voulez pendant qu'il se porte bien, son esprit est tellement occupé des affaires, & de l'embarras du monde, qu'il ne pense guere aux affaires de son salut, & le tracas où il est ne luy laisse point de tems qu'il y puisse donner. C'est ce que l'experience nous fait voir tous les jours, & c'est la réponse que ces personnes du monde font eux-mêmes, quand on les presse d'y penser un peu plus souvent. Mais lors que cét homme est arrêté par l'infirmité du corps, comme un prisonnier de la justice Divine, c'est alors qu'il se tourne comme naturellement vers son Createur, pour luy dire avec David : *Misere mei, quoniam infirmus sum.* *Psalm. 6.* C'est pour quoy les saints Peres nous enseignent que la maladie est l'école de la sagesse chrêtienne. C'est par là que le Prophete Jeremie dit que Dieu l'a instruit, & l'a rendu sçavant dans la science du salut : *Misit ignem in ossibus meis, & erudivit me.* *Thren. 1.* Dieu a fait couler dans mes os le feu d'une fiévre ardente ; pour me faire connoître ce que je ne comprenois pas, & me faire penser aux choses ausquelles je ne faisois point auparavant de reflexion : comme s'il disoit que les maladies sont un feu qui est excité par l'intemperie des humeurs dont nous sommes composez, & par la chaleur naturelle qui est hors de son juste temperament ; mais que Dieu employe ce feu même pour nous éclairer l'esprit, & pour nous embraser le cœur d'une ardeur toute sainte ; & le Prophete Isaye nous assûre que

dans cette école l'on apprend la doctrine d'un Dieu. *Domine, in angustiâ requisierunt*
Isa. 26. *te*, dit-il en parlant du peuple d'Israël, *& in tribulatione murmuris*, *doctrina tua eis*: & selon la version des Septante, *in tribulatione parvâ*, *doctrina tua nobis*; c'est dans une petite maladie que vous nous avez ouvert les yeux, & que vous nous avez fait connoître le besoin que nous avons de vôtre secours.

Les Pecheurs même les plus desesperés qui ont vêcu sans loy & sans conscience, s'ils ne changent pas de volonté, y reconnoissent du moins leurs erreurs; témoin l'impie Anthiochus dont parle l'Ecriture sainte, le quel se voyant étendu sur un lit, & insuportable à luy-même, à cause de l'infection de ses playes; cét orgueilleux qui s'élevoit auparavant contre le Ciel, commence à s'humilier sous la puissante main de Dieu, & à reconnoître un Souverain. *Justum est subditum esse Deo*, dit-il, *& mortalem non paria Deo sentire*. Ah? je
2. Mach. 9. le conçois enfin, qu'il ne faut pas qu'un homme marche de pair avec Dieu, & qu'il ne se doit pas oublier luy-même. Eh! Anthiochus, qui vous a fait si grand Predicateur, de Blasphemateur insolent que vous étiez il n'y a que trois jours? C'est qu'il a été à cette école de la maladie, & qu'il y a apris cette verité qu'il ne sçavoit pas; & où, pour peu que l'on ait été, on profite toûjours beaucoup. Lorsque l'on joüit d'une parfaite santé, on ne regarde, pour ainsi dire, que de loin les choses de l'autre vie,

le bruit du monde nous étourdit, l'éclat des richesses nous aveugle, & cette longue suite d'années que nous esperons, & qui se déplie, pour ainsi dire, devant nos yeux, nous ôte la pensée de la mort & des jugemens d'un Dieu. *Auferuntur judicia tua à facie ejus*, dit le Prophete Royal; ce sont comme ces objets éloignés que l'on ne voit que confusément, & dont les images affoiblies par la trop longue distance, ne nous en découvrent que la moindre partie; c'est pourquoy ils ne font pas une si vive impression; mais la maladie les aproche, nous les fait toucher de prés; la crainte que nous avons alors de la mort nous oblige d'y penser serieusement, & d'envisager les malheurs qui la suivent. *Pseaume 10.*

Ces verités, Messieurs, que nous écoutions de sang froid durant une parfaite santé, se présentent alors tout autrement à nôtre esprit; parce qu'elles sont plus proches, & y font un effet tout autre qu'auparavant. Je veux que pendant la santé on lise quelquefois les bons livres qui nous en font souvenir, qu'on entende souvent la parole de Dieu, qui nous y fait penser du moins durant le temps qu'on l'écoute; mais tant d'autres vûës plus divertissantes en détournent ensuite la pensée, qu'ils la font évanoüir; les compagnies, les visites, le jeu, la bonne chere, & les autres plaisirs de la vie ne soufrent pas que l'on s'en remplisse l'esprit; ou bien les affaires & le tracas du monde les étouffent, & ne permettent pas que ces verités entrent aussi avant qu'il faudroit pour y faire une serieuse meditation, & pour avoir

tout l'effet qu'elles devroient ; mais la maladie nous y applique, & les imprime, pour ainsi dire, avec la douleur qu'elle fait ressentir : c'est une méthode abregée qui va directement au point, & qui enseigne sans détours & sans raisonnemens. Lors qu'on se porte bien, & qu'on entend dire qu'il ny a rien de plus précieux que le temps, cela n'empêche pas que l'on ne cherche à le perdre, ou à le passer le plus agreablement que l'on peut, dans la pensée que nous en aurons de reste pour satisfaire à la Justice divine ; & la santé même qui nous le persuade, nous fait mépriser ce salutaire avis ; mais la maladie nous dit qu'il est temps d'y penser, & qu'on ne peut differer davantage sans hazarder son salut. En un mot, vous diriez que la santé est destinée à la vanité, & la maladie à la verité, puisque jamais on ne conçoit mieux les choses de l'autre vie ; parce qu'elle nous apprend par une espece d'experience que la Terre est le lieu de nôtre exil, & qu'on ne doit pas y établir sa demeure ; que c'est une folie de s'attacher aux choses de ce monde, dont la durée est si courte, & la satisfaction qu'on y trouve mêlée de tant d'amertumes.

Le voile qui nous cachoit auparavant les verités de l'Evangile, est tiré, & rien ne les empêche maintenant de faire sur nôtre esprit toute l'impression dont elles sont capables. Or c'est en ce sens que je dis que la maladie non seulement nous instruit, mais encore nous instruit mieux que toutes les autres manieres que l'on pourroit inventer. C'est un Maître rude & severe à la verité, dit Hugues Cardinal,

mais qui nous enſeigne par la methode la plus infaillible : *Magiſter durus eſt, ſed mirè docet*; C'eſt un compagnon fâcheux & incommode, je l'avouë, mais qui nous montre ſeurement le chemin du ſalut; *Comes injucundus, ſed qui iter ſignat*; C'eſt enfin un Conſeiller qui ne nous eſt pas fort agreable, mais qui eſt fidéle & qui nous dit ce qu'il faut : *Monitor fidus, qui te crebrò vellicat.* Et aprés avoir éprouvé combien les autres leçons ſont inutiles, on voit peu de perſonnes que la maladie ne faſſe rentrer en elles-mêmes.

Auſſi eſt-ce le principal deſſein de Dieu, quand il nous envoye quelque affliction de cette nature, de ſauver l'ame, en affligeant le corps, comme ſaint Ambroiſe l'écrit à un de ſes amis qui differoit de recevoir le Batême, & qui ayant été fortement éclairé de Dieu dans une dangereuſe maladie, avoit enfin accompli ce qu'il avoit tant promis & differé depuis ſi long-tems. *Ad ſalutem ea infirmitas fuit, plus aculei, quàm periculi ferens; hoc eſt quod Deus ait : Percutiam & ego ſanabo, percuſſit infirmitate, & ſanavit fide.* Heureuſe maladie ! coup favorable de la main de Dieu, qui vous a châtié en Pere, pour en faire un de ſes veritables Enfans; puis qu'en frapant le corps, il a gueri l'ame & vous a éclairé des lumiéres de la foy ! Mais ce n'eſt pas ſon ſeul effet de contribuer à la converſion d'un pecheur en éclairant ſon eſprit, elle affoiblit encore les paſſions les plus violentes qui s'élevent dans l'appetit, & qui empêchent un pecheur de ſe rendre.

Car, Meſſieurs, il eſt conſtant que le plus

grand obstacle qui s'oppose à nôtre conversion, vient du côté de nos passions, lesquelles pour la plûpart ont leur source dans le corps, & ne tendent qu'à le satisfaire, contre les lumiéres & les resistances de la raison ; d'où vient ce combat de la chair contre l'esprit dont parle saint Paul, *caro concupiscit adversus spiritum, & spiritus adversus carnem.* Vous diriez que ce seroit deux ennemis toûjours aux prises, qui perdent & qui gagnent mutuellement l'un sur l'autre quelque avantage ; mais avec ce malheur, que l'esprit, qui doit naturellement être le maître, devient l'esclave si nous n'y prenons garde ; & que la chair, quoy que la plus foible, est ordinairement la maîtresse, & entraîne l'ame comme par son propre poids vers les biens sensibles, où son penchant la porte. Il est donc évident que plus cét ennemi sera affoibli, moins il sera rebelle, & que moins il aura de force pour nous entraîner, plus l'esprit sera libre pour se tourner vers Dieu ; & comme personne ne doute que ce ne soit l'effet le plus naturel des maladies, d'abattre le corps, on ne peut douter non plus qu'elles ne rendent les passions moins violentes ; du moins qu'elles n'en arrêtent le cours & l'impetuosité pour un tems ; ce qui n'est pas un petit avantage pour ménager durant cet intervalle le moyen & l'occasion de penser à son salut.

ad Gal. 5.

Lors qu'on veut bâtir un pont ou quelque autre ouvrage sur une riviére profonde, & rapide, vous sçavez qu'il en faut détourner le cours à force de machines, & en des-

seicher le canal, sans quoy tout le travail des ouvriers seroit inutile; & l'on attend pour cela que la secheresse de la saison en rende l'execution plus facile; c'est ce que fait la maladie à l'égard d'un pecheur, quand il est dans une vigoureuse santé, ses passions sont comme un torrent impetueux qui l'entraîne vers le vice; ce tems-là n'est pas propre pour jetter les fondemens de ce grand ouvrage de son salut: tout ce que vous bâtirez sur ce fond si mouvant & si peu solide, sera bien-tôt renversé; mais quand une maladie dangereuse l'attache à un lit, & arrête le cours de ses dereglemens; cette suspension & cét intervalle donne le lieu & le tems aux impressions de la grace d'agir; & comme il n'y a plus de resistance du côté des passions, elle a plus infailliblement son effet; l'ardeur d'une fiévre violente desseche ce torrent furieux, & cette ame arrêtée par les liens de la douleur, ne suivant plus la pente de ses desirs dereglés, s'affermit dans le dessein de mener une vie plus chrêtienne. Voilà ce que Dieu prétend, comme il le dit luy-même, en parlant d'une ame qui s'est éloignée de luy par ces crimes & ses dereglemens: *Propter hoc, ego sepiam viam tuam spinis & maceriâ, & semitas suas non inveniet, & dicet vadam, & revertar ad virum meum priorem*; Elle a dit cette ame infidéle, je coureray aprés l'objet de mes passions; mais je fermeray son chemin d'épines, dit Dieu, je l'environneray d'une forte barriére, qu'elle ne pourra forcer; elle poursuivra ce qu'elle aime, mais elle ne

Osea. 2.

l'obtiendra pas, & se voyant ainsi dans l'impuissance de se contenter, elle changera de sentimens.

Il seroit seulement à souhaiter qu'ils fussent tels dans la santé, qu'ils sont dans la maladie : car quelles promesses & quelles bonnes resolutions les plus dereglez ne font-ils point, s'il leur reste encore quelque sentiment de religion ? Quand ils se voyent en peril, ce ne sont que réflexions continuelles sur la vanité du monde, & sur les miseres de la vie ; on ne veut entendre parler que de Dieu, que de penitence, que de Sacremens ; le plus libertin veut être homme de bien, & ne veut plus penser qu'aux choses du Ciel. C'est pourquoy non seulement les maladies du corps suspendent pour un tems les passions, qui sont les maladies de l'ame ; mais pour l'ordinaire elles les guerissent entierement ; ce que les autres remedes ne font ny si promptement, ny si infailliblement. Car quoy que Dieu pour cela employe les inspirations interieures, les avis, les menaces & tous les autres moyens de flechir l'obstination d'un pecheur ; pendant qu'il joüit d'une parfaite santé, le monde & les plaisirs des sens, qui sont l'objet de ses desirs les plus ardens, ont des attraits si forts, qu'il faut donner biens des combats, faire de puissans efforts & de grandes violences pour les quitter ; mais la maladie est cette épée de feu, dont parle un Prophete, laquelle coupe & consume tout à la fois, comme dans les maux extrêmes on employe le fer & le feu pour les guerir. Que si un pecheur ne se

rend point alors, on peut bien le tenir pour desesperé ; parce que, comme dit admirablement Saint Chrisostome, c'est le propre des Reprouvez de s'endurcir sous les coups de la Justice divine ; c'est le dernier trait qui acheve le caractere de sa reprobation, que de rendre inutiles les plus puissans moyens de son salut ; c'est, si nous en croyons le Prophete Jeremie, le dernier degré de l'endurcissement d'un cœur : *Percussisti cor, & non doluerunt; attrivisti eos, & noluerunt reverti.* Et c'est enfin ce qui faisoit l'étonnement de saint Augustin ; je ne suis point surpris, dit-il, de voir un homme emporté par ses passions dans une parfaite santé ; mais ce qui m'étonne, & ce que j'ay de la peine à comprendre, c'est de voir un homme qui demeure vicieux dans la maladie, qui tient contre Dieu, qui l'attaque & qui employe tout ce qu'il y a de plus fort pour le réduire ; c'est ce qui ne peut venir que d'un fonds de malice, & d'une corruption entiére de sa volonté. *Jerem.*

Et c'est la troisiéme chose qui s'oppose à la conversion d'un pecheur, & à quoy les maladies sont d'ordinaire le remede le plus puissant : car il ne faut point douter, Messieurs, qu'une des playes les plus dangereuses que le peché originel ait fait à l'homme, ne soit d'avoir corrompu la volonté & debauché le cœur, comme il a obscurci l'entendement & déréglé l'apetit ; de maniere que la foiblesse & l'inconstance naturelle que nous avons pour le bien, nous fait retomber facilement dans le vice aprés que nous en sommes sortis ;

mais je ſoûtiens que la maladie eſt un des ſalutaires remedes à ce mal, qui a ſa ſource & ſon principe dans nôtre propre nature. Car, premierement, quelque corrompuë que ſoit cette volonté, elle ne peut jamais ſe défaire de cette impreſſion ſecrete qui la fait recourir à Dieu dans les occaſions ſubites & dans les dangers imprévûs, comme nous voyons dans les athées mêmes, qui s'adreſſent au Ciel quand ils ne voyent rien ſur la terre qui les puiſſe ſecourir; or entre les accidens que nous pouvons le moins éviter, il faut compter les maladies, qui ſont audeſſus de nos prévoyances, auſſi-bien que de nos précautions: elles nous ſurprennent lorſque nous y penſons le moins; & comme elles viennent du dedans plus ſouvent que du dehors, & que nous en portons le principe dans nous-mêmes, elles nous attaquent toûjours au dépourvû & ſans défenſe; d'où il arrive que tout le ſecours que nous pouvons attendre des hommes étant douteux & incertain, le déſir de nôtre propre conſervation nous fait recourir à l'Auteur de nôtre être, & luy rendre par cét aveu le premier hommamage que nous devons à ſon ſouverain pouvoir.

Quand un homme eſt abbatu ſous ſon ennemy qui l'a mis hors de défenſe, ſe voyant alors ſans forces & ſans ſecours, il eſt, quelque fier qu'il ſoit, obligé de plier & de recourir à la clemence du vainqueur; de même un pecheur qui ſe voit abbatu ſous la main de Dieu, dont il ſent qu'il dépend abſolument, & à qui il ne peut échaper; il faut

qu'il ſoit bien furieux pour ne pas s'humilier en cet état, & pour ne pas avoir recours à la miſéricorde de celuy qui peut luy faire reſſentir la dernire rigueur de ſa juſtice. Il y en a peu qui en viennent juſqu'à cet excez de deſeſpoir ; nous voyons même ſouvent que ceux qui étoient les plus libertins, quand ils étoient en ſanté, deviennent des Prédicateurs quand ils ſe voyent attaquez d'une dangereuſe maladie, & qu'ils ont des ſentimens de Dieu qui attendriſſent tout le monde. Je ſçai bien, Meſſieurs, qu'on a ſujet alors de les tenir pour ſuſpects, & qu'on ne doit pas toûjours compter là-deſſus ; mais auſſi l'on ne doit pas tellement les rebuter, qu'on n'y ait nul égard ; car enfin Dieu a des graces de reſerve, qu'il donne aux grands pecheurs, comme pour faire un dernier effort afin de les ramener à leur devoir, & entre ces graces l'on doit compter comme les principales celles qu'il donne dans les maladies ; car quoy qu'en cet état la penſée des Jugemens de Dieu, & la crainte des ſupplices qu'ils ont meritez ayent beaucoup de part à ce retour, cette penſée & cette crainte ſont toûjours ſurnaturelles, & ſont des mouvemens du ſaint Eſprit qui diſpoſe le cœur à une douleur plus parfaite, & enfin s'ils quittent la volonté du peché, la douleur qui naît de ce motif eſt ſuffiſante avec le Sacrement.

Delà vient que les SS. Peres qui ſe ſont le plus fortement déclarez contre ces ſortes de penitences forcées, comme S. Auguſtin & S. Chryſoſtome, ſont les premiers à reconnoître que Dieu ſe ſert des maladies comme

d'un puissant moyen pour toucher les pecheurs ; & si l'on en voit quelques-uns qui retournent à leurs débauches aprés qu'ils sont gueris, on en voit aussi qui font profit de cet avertissement salutaire, & qui menent ensuite une vie plus reguliere & plus chrêtienne : cette regle n'est ni generale ni infaillible, aussi je ne vous la donne pas pour telle; mais on ne doit pas la rejetter comme incertaine & inutile, puisque c'est le dessein de celuy qui employe ce remede comme l'un des plus puissans, & comme la derniere grace qu'il leur fait. C'est pourquoy, mon cher Auditeur, si jamais vous vous trouvez en cét état, comme il y a bien de l'apparence que vous vous y trouverez quelque jour, je vous conjure d'envisager cette maladie comme la derniere, & de penser sérieusement que vous pouvez en mourir, & que peut-être vous en mourrez effectivement ; or dans cette vûë vous devez vous comporter comme si vous étiez assûré de n'en point réchaper ; car alors quelque rebelle que vous ayez été aux graces ordinaires de Dieu, je ne puis croire que vous le soyez entierement à celle-cy, parce que, comme dit S. Augustin, il ne se peut faire que la presence de la mort & la crainte de ce qui la suit, ne fasse alors une forte impression sur un esprit qui a encore quelque reste de christianisme : *Timorem Dei cogitatio de futura morte necesse est incutiat* ; & comme la nature fait alors tous ses efforts pour se défendre contre sa destruction prochaine dont elle est menacée ; de même l'ame se réveille & tâche de

Auguft. de doctr. Chrysti. l. 2. c. 7.

se garantir du mal-heur éternel où elle se voit en danger de tomber. Ainsi j'ose dire que si la maladie n'a pas été capable de changer un pecheur, je ne vois pas dans la conduite ordinaire de Dieu, ce qui est capable de le faire ; mais ne nous arrêtons pas davantage sur ce sujet, & aprés avoir vû de quelle utilité sont les maladies du corps pour la conversion des pecheurs, voyons, s'il vous plaît, maintenant ce qu'elles contribuent à la perfection des justes. C'est ma seconde Partie.

II. PARTIE.

Senec. Epist. 71.

Pour être persuadé, Messieurs, de cette seconde verité, je remarque avec un payen qui parle en Chrêtien sur ce sujet, c'est le Phylosophe Seneque, que dans la maladie il y a particulierement trois choses qui ont coûtume de la faire apprehender, & qui obligent ensuite les hommes de prendre des précautions pour l'éviter ; ces trois choses sont, la douleur qui en est inséparable, la crainte de la mort à quoy elles frayent le chemin, & enfin l'interruption des plaisirs, en la place de quoy je mets, pour les gens de bien, la necessité où l'on se voit d'abandonner le soin de ses affaires ou de ses emplois pour un tems ; c'est justement de ces trois mêmes choses qui font craindre les maladies, que je tire les trois avantages qui en peuvent revenir aux gens de bien : car premierement, comme il n'y a personne, quelque sainte qu'elle soit, & quelque vertueuse qu'elle puisse être, qui n'ait besoin de penitence, & qui n'ait commis quelques pechez ; les douleurs de la maladie servent à les expier, &

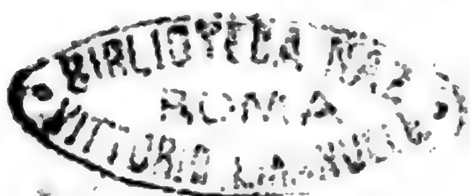
c'est le premier usage que nous en devons faire, en faisant de la peine du peché le remede du peché même; aussi en sont-elles ordinairement le châtiment, qu'un Dieu misericordieux aime mieux nous faire souffrir en cette vie, que d'attendre à les punir dans l'autre, & c'est une remarque assez particuliere que dans l'Evangile, lorsque le Fils de Dieu guerissoit un malade, d'ordinaire il l'avertissoit de ne plus pecher: *Ecce sanus factus es, jam amplius noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat*, comme s'il leur eût voulu faire entendre que leurs pechez étoient uniquement la cause de leur maladie.

Ioan. 5.

Mais d'ailleurs, comme c'est la conduite de la providence de Dieu, de tirer le bien du mal même, c'est à nous de l'imiter ou plûtôt de seconder son dessein, qui est de faire de cette maladie une véritable pénitence pour s'acquitter envers la justice de Dieu: car présuposé l'arrêt qu'il a porté, comme dit S. Augustin, que tout peché doit être puni, ou de Dieu, qui sçait bien en tirer la satisfaction, ou par le pecheur même qui s'impose la peine qu'il a meritée, il semble que de toutes les satisfactions que nous pouvons faire, il n'y en ait point de plus juste, & qui ait plus de raport à l'offense, que la maladie, qui renferme tout à la fois tout ce que les autres ont de plus propre pour appaiser la colere de Dieu, la douleur du corps, l'affliction de l'esprit, l'abstinence la plus rigoureuse, la privation des divertissemens les plus honnêtes & les plus legitimes; & en un mot, ce qu'il y a de plus fâcheux & de plus

contraire à nos inclinations ; ainsi quand vous vous plaignez d'être accablé de douleurs aiguës & violentes dans vôtre maladie ; ah ! vous aimiez trop vôtre corps. Vous avez offensé Dieu par les plaisirs, il vous punit par les douleurs ; il fait servir à ses vengeances ce que vous avez fait servir à vos crimes ; vous avez peché par les sens, il vous fait souffrir par les sens ; ajoûtez que ces maladies que Dieu nous envoye, sont quelquefois les seules occasions qu'il nous offre de satisfaire pour les pechez que nous avons commis pendant que nous joüissions d'une pleine santé.

Car souvent nous nous épargnons dans les austeritez que nous exerçons sur nous-mêmes, & l'amour propre est trop enraciné dans le fond de nôtre être, pour pratiquer cette haîne de nous-mêmes, que l'Evangile commande : *Qui non odit animam suam* ; la chair *Luc 14.* est trop d'intelligence avec l'esprit, pour être traitée avec la rigueur qu'elle merite, & l'on peut dire qu'il n'y a rien en quoy l'homme se flate davantage que dans la pénitence qu'il fait de ses pechez, parce qu'il est devenu le juge en sa propre cause, le criminel & l'executeur de la justice en même tems ; de sorte que lorsqu'il est le plus coupable, c'est souvent alors qu'il se fait grace plus facilement : ce qui a fait dire à Tertullien, que souvent l'on commet dans la pénitence, ce qui mériteroit d'être expié par une autre pénitence. Il est donc necessaire que Dieu y mette la main, & qu'il reprenne l'épée de la justice, puisque nous nous en servons si mollement ; c'est ce



qu'il fait lorſqu'il nous envoye quelque longue maladie, qui ſatisfait pour chaque peché en particulier : car au lieu de quelques jeûnes de nôtre choix, c'eſt-à-dire, que nous euſſions faits ſans beaucoup de peine, & avec les adouciſſemens que nous ſçavons ſi bien y apporter, l'on fait une longue & une rigoureuſe diette, qui pour être de l'ordonnance du Medecin, ne laiſſe pas d'être encore de l'ordonnance de Dieu, afin d'expier par-là les excez de bouche où l'on s'eſt laiſſé aller. Au lieu d'un cilice, qui n'eût affligé qu'une partie du corps, les pointes de la douleur le tourmentent tout entier & ſatiſfont pour tant de ſenſualitez, & de recherches de ſes aiſes & de ſes plaiſirs : la fiévre qui nous attache à un lit des mois entiers, punit le mauvais uſage de nôtre liberté, & ſans parler des maladies particulieres, des gouttes, des coliques & des autres, leſquelles étant cauſées par nos intemperances, ſemblent être auſſi envoyées de Dieu pour les punir ; la ſeule patience dans le mal que l'on ſouffre, quel qu'il puiſſe être, eſt ordinairement plus capable de ſatisfaire pour nos pechez, que toutes les peines que nous pouvons prendre nous-mêmes ; parce que ſi, d'une part, les maladies ſont involontaires, l'acceptation que nous en faiſons en eſt toûjours libre;il y a moins de danger de ſe flater & de s'épargner : que ſi d'un côté elles ſemblent plus forcées, de l'autre ne venant pas de nôtre choix, elles ſont plus ennuyeuſes, plus rudes & plus difficiles à ſuporter : dans les autres peines nous prenons nôtre tems &

nous ne les souffrons qu'autant qu'il nous plaît ; mais celles-cy ne dépendent pas de nous, & il faut les souffrir autant que Dieu le juge à propos ; & les remedes mêmes que nous prenons pour recouvrer la santé, sont comptez entre les plus grandes incommoditez de la maladie.

C'est donc, Messieurs, une des adresses les plus utiles, que la prudence chrêtienne puisse mettre en usage, d'accepter les maladies qui nous arrivent pour la satisfaction de nos pechez, & de les faire accepter de Dieu même en déduction des peines qui nous sont dûës, & que nous ne pouvons éviter ; parce que quoyque Dieu soit un créancier juste & exact, qui veut être satisfait par la penitence, il est pourtant facile à contenter, & nous le contenterons en acceptant de bon cœur le mal qu'il nous envoye, & dans cette vûë disons avec le S. homme Job : *Peccavi, & ut erat dignus non recepi* ; je reconnois, mon Dieu, vôtre main qui me touche, & je me soûmets à cette misericordieuse justice, qui veut me châtier en ce monde, comme un Pere, pour m'épargner dans l'autre, ou comme un charitable Medecin, qui me fait souffrir pour me guerir. Oüi, il est juste, puisque j'ay offensé mon Dieu, que j'en souffre la peine : *Meritò hæc patimur, quia peccavimus*, comme disoient les freres du Patriarche Joseph ; & puisque je suis si lâche à faire la satisfaction que meritent mes pechez, je consens que vous la preniez vous-même telle que vous la jugerez à propos ; oüi, douleurs que je souffre, vengez mon Dieu de tant de

Iob. 33.

Genes. 42.

délices que j'ay recherchez au mépris de sa loy ; oüi, dure captivité qui me tenez attaché à un lit depuis tant de tems, soyez la juste punition de l'abus que j'ay fait de ma liberté ! oüi, rigoureuse abstinence que je suis obligé de faire, c'est avec trop de bonté que Dieu daigne vous accepter pour tant d'excez de bouche que j'ay commis ! maladie enfin trop heureuse pour moy, puisqu'elle me sert à appaiser la justice de mon Dieu : *Hîc ure, hic seca*, comme disoit S. Augustin, *modò in æternum parcas* ; coupez & tranchez en cette vie, ô mon Dieu ! pourvû que vous me fassiez miséricorde dans l'autre ; de cette maniere, non-seulement la maladie sera une satisfaction de nos offenses, mais elle nous servira de plus pour acquerir une infinité de mérites, puisque c'est le tems où l'on peut pratiquer les plus heroïques vertus.

L. 50, Homill. homil. 22.

En effet, la seconde chose, qui selon nôtre Philosophe, a coûtume d'affliger davantage dans la maladie, est la crainte de la mort, laquelle étant le plus terrible de tous les maux qui soient dans la nature, comme l'on dit communément, il s'ensuit que la maladie qui en est la cause, y doit tenir le second rang ; puis qu'aprés la vie, le plus grand de tous les biens naturels, c'est la santé, dont la privation donne aux gens de bien une occasion continuelle de patience, de resignation aux ordres de Dieu, & de détachement des choses de la terre. De maniere que l'infirmité du corps réveille & affermit la vigueur de l'esprit, comme parle Salvien dans une Lettre qu'il écrit à sa sœur, qui relevoit

levoit d'une fâcheuse maladie : *Imbecillitas carnis, mentis vigorem exacuit, & affectis artubus vires corporum in virtutem transferuntur animorum, ut mihi genus quoddam sanitatis esse videatur, hominem interdum non esse sanum;* l'affoiblissement des forces du corps est l'accroissement de celles de l'ame ; ce que l'on perd d'un côté, on le regagne avec avantage de l'autre, & il semble que c'est une espece de santé, que de devenir malade. C'est un plaisir de voir avec quelle éloquence ce grand Homme déduit les avantages de la maladie, & comme il s'en conjoüit avec une personne qui luy étoit si chere : *Nunquam ut puto*, poursuit-il, *habitatione Dei dignior extitisti; quantò imbecillior corpore, tantò purior sensu, vincentibus carnem tuam morbis, mente vicisti*; Jamais vous n'avez été plus digne d'être le Temple de Dieu même, & le lieu de sa demeure; plus vôtre corps est foible, plus vos affections sont épurées, & au même tems que vos incommoditez ont abatu vôtre chair, vôtre esprit s'est élevé & est demeuré victorieux.

In Epist. ad Caturam sororem.

Ibid.

Il est vray, Messieurs, que bien des gens en recouvrant la santé, perdent les favorables dispositions que leur esprit avoit durant la maladie ; mais ce n'est pas le dessein de Dieu, qui a voulu, au contraire, nous faire passer par cette épreuve, pour examiner nôtre vertu & voir si elle est sincere comme le feu éprouve l'or ; car c'est par là que chaque vertu en particulier en est plus forte & plus vigoureuse, comme il semble que l'Apôtre le veuille dire par ces paroles : *Virtus in infir-*

2. Ad Corinth. c. 12.

mitate perficitur. C'eſt alors que la foy s'epure, que l'eſperance s'anime par le danger de la mort, dont la maladie nous approche ; alors que l'on penſe plus ſérieuſement aux choſes du Ciel, comme à un objet que l'on enviſage de plus prés ; alors enfin que l'on s'attache plus étroitement à Dieu, comme à celuy de qui ſeul nous pouvons recevoir une conſolation ſolide : *Virtus in infirmitate perficitur.*

C'eſt pour cela que quand Dieu a de grands deſſeins ſur une ame, c'eſt ſa coûtume de la conduire par la voye des ſouffrances ; mais entre toutes les croix, les afflictions & les épreuves par où il la fait paſſer, celles des maladies eſt la plus ordinaire, & même la plus utile & la plus avantageuſe ; parce que toutes les autres afflictions, la perte des biens, la mort de nos proches, les calomnies que l'on fait de nous, ne nous frappent que de loin, & pour ainſi dire, par reflexion, tout cela eſt hors de nous ; mais la maladie nous touche de prés, c'eſt dans nous-mêmes que nous ſouffrons, & comme le Démon diſoit à Dieu, qui luy permettoit d'affliger le S. homme Job, aprés luy avoir enlevé ſes richeſſes, ſes maiſons, ſes troupeaux & ſes enfans ; ah ! tout cela, diſoit-il, ne le touche, pour ainſi dire, qu'à fleur de peau, tout cela eſt hors de luy ; mais permettez-moy de toucher un peu à ſon corps, de le couvrir de playe, de luy faire ſentir les douleurs les plus aiguës de la maladie, & puis vous jugerez de ſa fidélité ; juſques-là il croyoit avoir ſujet de s'en défier ; mais aprés avoir

été mis à cette épreuve, il n'y à plus a douter, Job eſt fidele à Dieu, il eſt un modele de patience, & un miracle de vertu. Voilà, Meſſieurs, ce que je diſois, que la maladie eſt le meilleur moyen de ſe ſanctifier, & de ſe rendre parfait.

Ajoûtons enfin la troiſiéme choſe, qui a coûtume de faire apprehender la maladie, & qui ſemble donner un plus juſte ſujet aux plaintes que l'on fait ordinairement en cét état; c'eſt ce que Seneque a dit, qu'elle interrompt le cours de nos plaiſirs & de nos divertiſſemens: *Intermiſſio voluptatum*; mais ce que je change en un autre prétexte plus juſte, plus ſpecieux & plus digne d'un homme de bien: *Intermiſſio negotiorum*; c'eſt qu'elle nous oblige de quitter nos affaires les plus preſſées, qu'elle arrête nos deſſeins & nos projets les plus avantageux pour la Religion & pour le bien public. C'eſt en effet ce qui eſt le plus ſenſible à un homme de vertu, lequel ſouffre la douleur avec conſtance, & qui a vêcu d'une maniere à ne point craindre la mort; mais de voir que ſes plus importantes affaires demeurent là, & que tous ſes meilleurs deſſeins ſont arrêtez avec luy, voilà ce qui l'afflige, & il croit faire beaucoup de ne ſe point emporter juſqu'au murmure. *Sen. ſupra.*

Sur quoy je dis, Chrêtienne Compagnie, que ce ſentiment paroît plus politique que chrêtien, & d'un homme qui n'eſt pas aſſez perſuadé du prix de la maladie, & du bonheur qu'elle luy apporte, puiſque jamais il ne fait davantage pour Dieu & pour luy-même; c'eſt ce que S. Chryſoſtôme écrit à

Jo Epist. 4. Olympias, laquelle étoit prévenuë de ce sentiment dans une fâcheuse maladie; non, non, dit-il, quoyque vôtre infirmité ne vous permette pas de sortir de vôtre maison, & que la douleur vous attache à un lit, ne pensez pas pour cela que vôtre vie soit oisive & inutile: car outre que vôtre grande affaire, & vôtre plus importante occupation doit être de faire la volonté de Dieu, & qu'on ne peut la faire plus avantageusement que de souffrir de bon cœur le mal qu'il nous envoïe, sçachez que vous faites plus en souffrant pour luy, qu'en executant tout ce que vôtre zele eût pû vous inspirer pour son service & pour son amour. Oüi, Chrêtiens, c'est sur le sentiment de ce grand Homme que vous devez être persuadez qu'en même tems que vos infirmitez arrêtent vos affaires domestiques, ou empêchent l'execution de vos meilleurs desseins, vous faites plus que vous ne pensez. Vous ne pouvez agir, dites-vous, en cét état, je l'avoüe; mais vous pouvez souffrir, c'est-là maintenant l'employ le plus utile de toute vôtre vie, puisque c'est celuy où vous pouvez faire de plus notables progrez dans la vertu & dans la sainteté. Les autres affaires sont des affaires du temps, ou qui regardent vôtre famille, ou le service de vos amis; mais celle à quoy vous travaillez étant malade, est vôtre propre affaire qui regarde vôtre personne & qui est pour l'éternité. Que s'il est vray que vous avancez plus cette affaire dans un mois de maladie, que vous ne feriez dans plusieurs années de santé, pourquoy vous plaindre de vôtre oisiveté? Ah! Messieurs,

que c'est faire beaucoup que de souffrir patiemment, & que cette verité est capable de donner une veritable consolation à un malade, de sçavoir qu'il fait davantage pour sa perfection, & qu'il rend plus de service à Dieu, que par les plus nobles & les plus éclatantes actions.

Il y en a qui se plaignent qu'ils ne peuvent étudier, & que tout leur tems est employé à se remettre & à recouvrer la santé; mais ces personnes ne font pas reflexion qu'ils deviendront véritablement sçavans, s'ils écoutent les leçons que la maladie leur fait, & les veritez qu'elle leur enseigne, dont nous avons déja parlé. Certes quand elle ne feroit autre chose que de les convaincre qu'ils sont foibles & infirmes, elle leur apprendroit à regler leur vie, & à penser à l'éternité; c'est la plus utile de toutes les sciences. Nous en voyons d'autres qui brûlent d'un zele tout embrasé, & qui s'employeroient à mille bonnes actions, & à mille travaux pour le salut de leur prochain s'ils en avoient la force; mais que peuvent-ils faire de plus glorieux pour Dieu, que de se rendre semblables à luy, d'être des hommes de douleurs comme luy dans les plus violentes atteintes de leur maladie, de n'avoir aucune partie dans leur corps qui ne souffre son tourment, comme le Prophete dit de luy, & d'avoir enfin pour partage ce qu'il a choisi pour luy-même, qui est de souffrir? Eh! ils sont eux-mêmes en cét état l'objet de sa gloire, comme dit Tertullien du S. homme Job. Ainsi vous qui êtes infirmes depuis si long-tems, si vous connoissiez l'avantage

que vous avez de faire quelque chose de grand pour Dieu, vous n'auriez pas sujet d'envier l'avantage des autres. Si vous n'avez pas le don d'Oraison, comme tant de saints Contemplatifs, souffrez avec patience le mal que vous endurez : car, comme dit S. Chrysostôme, il vaut mieux souffrir comme il faut, que d'être ravi jusqu'au troisiéme Ciel; mais je suis, dites-vous, dans un lit sans pouvoir me remuer, privé du sacrifice de la Messe, de la Communion, & d'entendre la parole de Dieu : Eh bien ! souffrez, & par la patience, vous supléez avantageusement à tout cela ; puisque la croix, à laquelle vous êtes attaché, plaît davantage à Dieu, que toute la douceur des exercices de devotion : de sorte que souffrir avec la patience que vous devez, passe tout ce que vous feriez de plus grand & de plus avantageux pour son service ; parce que, comme dit l'Apôtre S. Jacques, *patientia opus perfectum habet*, c'est la patience qui rend vôtre ouvrage parfait ; Mille défauts se glissent dans les actions que nous faisons pour Dieu ; mais souffrir, c'est agir comme le Fils de Dieu même, c'est luy être semblable en l'état où il a été le plus agréable à son Pere ; c'est mettre enfin la juste proportion qui doit être entre toutes les parties de cet ouvrage : car comme nous sommes les membres de son corps mystique, nous sommes plus semblables à nôtre Chef & nous l'égalons en quelque maniere, dit Tertulien : *Æquari passionibus Christi.* C'est aussi de luy & de son exemple que nous devons tirer la force & la patience qui est ne-

Jacob. 1.

l. De bon. Martyrii.

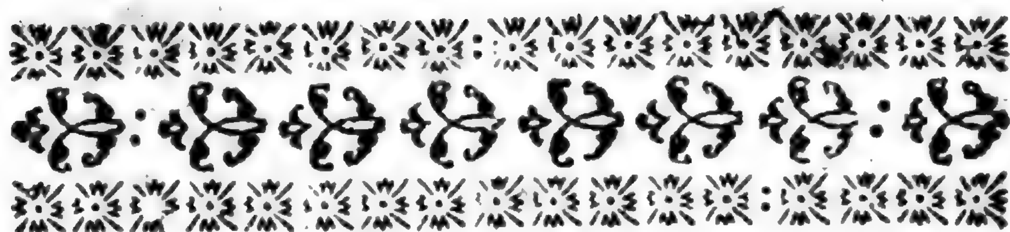
ceſſaire dans la maladie, comme dit le Prophete, *Ab ipſo patientia mea*; c'eſt par où je conclus tout ce diſcours. *Pſalm. 61.*

Je ne veux pas dire que ce ſoit mal fait que de ſouhaiter la ſanté, & encore moins de la demander à Dieu, puiſque l'exemple des Saints & le procedé du Fils de Dieu, qui a fait un de ſes principaux emplois ſur la terre de guerir les maladies, authoriſe cette demande, ny même d'employer le ſecours des Medecins, & tous les remedes légitimes; mais à quoy nous devons bien prendre garde, c'eſt d'avoir plus de confiance en Dieu, que dans toute la vertu de ces remedes; c'eſt le ſalutaire conſeil que le Sage donne à ceux qui ſont en cét état: *In infirmitate tuâ, ne deſpicias teipſum, ſed ora Dominum, & curabit te.* Et pour cela il faut s'efforcer d'abord de ſe mettre bien avec Dieu, & de ſe reconcilier avec luy par une parfaite confeſſion, & ne pas attendre qu'un Medecin nous diſe qu'il eſt tems d'y penſer. Et l'on ne ſçauroit aſſez loüer la ſainte coûtume qui ſe pratique en certains pays, de ne point ſouffrir que le Medecin viſite les malades, ou ordonne aucun remede, que le Confeſſeur, qui eſt le Medecin ſpirituel, n'ait apporté le remede aux maladies de l'ame; d'où le malade, bien loin d'en ſouffrir, ſe trouve le plus ſouvent ſoulagé par le repos de ſa conſcience, qui diminuë les frayeurs de la mort, & la crainte des Jugemens de Dieu; de ſorte que comme le corps abat l'eſprit, auſſi ſouvent l'eſprit, qui eſt dans une ſituation plus tranquile, ne contribuë pas peu à la bonne diſpoſition du corps, *Conclusion.* *Eccleſiaſtic. 38.*

aprés quoy il ne faut plus que de la patience & de la soûmission aux ordres de Dieu, pour retirer tous les fruits que la maladie nous apporte. Car c'est particulierement en cette occasion que nous pouvons dire avec l'Apôtre, *Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes reportetis repromissionem*; la patience vous est necessaire pour faire la volonté de Dieu, & mériter par là ce qu'il a promis à ceux qui souffrent patiemment, c'est le Ciel, &c.

Ad Hebr. 10.





SERMON POUR LE VENDREDY DE LA III. SEMAINE DE CARESME.

De la Grace.

Jesus autem fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem. *Joan.* 4.

Jesus fatigué du chemin étoit assis en cet état sur le bord de la fontaine. S Jean c. 4.



OICY ; Messieurs, de tous les Evangiles du Carême le plus fécond en mystéres, le plus rempli de hauts sentimens, & le plus ample pour la multitude des veritez & des instructions qu'il contient. En effet où est-ce que jamais la bonté & la mi-

sericorde de ce Verbe incarné s'est montrée plus sensible aux miséres des hommes ? puisque ce n'est pas tant la lassitude du voyage, ny la soif, ny l'incommodité de la chaleur qui l'oblige de se reposer sur le bord de cette fontaine, que le desir d'y attendre & de convertir une Pecheresse ; & comme parle saint Cyrille, de tendre des filets sur le bord de ces eaux, pour y faire heureusement tomber une ame infidéle, & d'attirer parce moyen, les habitans d'une ville & d'une Province à la connoissance de la verité. Si la puissance de Dieu ne paroît jamais davantage que dans la conversion des pecheurs, où est-ce qu'elle éclate plus noblement qu'à vaincre l'obstination de cette femme, dont les mœurs & la religion étoient également corrompuës, & par consequent qui opposoit les plus puissans obstacles à ce souverain pouvoir; mais sur tout, par quel exemple plus fameux a-t-il fait voir la conduite de sa Grace, que de prendre si juste l'occasion d'instruire cette femme, de la disposer si heureusement, & de l'engager avec tant d'adresse, qu'enfin il triomphe de ses artifices, & de ses resistances, pour en faire la premiére Apôtre, qui porte la nouvelle du Messie à une Ville qui sort en foule pour venir le reconnoître & le recevoir?

C'est, Messieurs, à cette conduite de la Grace dont l'adresse & la force regnent dans tout cét Evangile, que je m'arrête particulierement aujourd'huy, & que je choisis parmy cette foule de mysteres, de sentimens, & d'instructions qu'il renferme, comme la fin

à quoy tout le reste aboutit ; & le sujet dont j'espere que nous tirerons le plus de fruit ; mais comment parler de la Grace, sans le secours de la Grace même ? Demandons-la donc au saint Esprit, qui en est l'autheur, par l'entremise de Marie qui en reçut la plenitude lorsque l'Ange luy dit

Ave Maria.

QUI pourroit ne pas s'étonner, Messieurs, de voir que celuy qui donne le mouvement, la force & l'action à tous les êtres, est luy-même si fatigué qu'il est obligé de prendre du repos ; si nous ne sçavions d'ailleurs qu'il n'y a ny foiblesse, ny misére du corps, à quoy il n'ait voulu s'assujetir dés qu'il a daigné venir sur la terre, pour se faire le Sauveur des hommes. Mais comme toutes ses actions aussi bien que ses paroles sont des mysteres, qui nous obligent d'élever nos pensées plus haut, & de reconnoître dans la conduite de cét homme Dieu les grands desseins qu'il a eu sur nous ; d'où vient, je vous prie, qu'il est ainsi lassé de la longueur du chemin, & qu'il se tient assis de la sorte ? *Sedebat sic.* Est-ce pour nous exprimer l'ardeur & la violence du desir dont il poursuit un pecheur qui s'est retiré de luy ? Est-ce pour nous montrer la patience invincible avec laquelle il l'attend souvent des années entieres ? Ne seroit-ce point, diront quelques-uns, qu'il veut nous faire en-

tendre par cette lassitude, la peine qu'il y a de venir rechercher les hommes, dans l'abîme de leurs desordres ; parce qu'il n'y a point d'état plus éloigné de Dieu que celuy où est un pecheur ? Ne seroit-ce point plûtôt, diront les autres, qu'il veut faire connoître par cét épuisement, & par ce travail, qu'il n'a point d'occupation plus pressante, rien à quoy il s'applique d'avantage qu'à l'affaire de nôtre salut, qui est le terme de son voyage, l'objet de ses soins, & l'unique fin de ses travaux ; tout cela, Chrêtienne Compagnie, ne manqueroit pas de preuves, & de solides raisons.

Mais sans y chercher tant de mystére, je considére cette action en elle-méme; & pour nôtre instruction, je m'attache à ce que nous avons dit ; que ce n'est point un coup du hazard qu'il se trouve fatigué dans ce tems & dans ce lieu, où cette femme Samaritaine vient pour puiser de l'eau ; mais que c'est une disposition singuliére de sa providence, & premeditée de toute éternité ; afin d'y faire voir la conduite de sa Grace dans cette admirable conversion qui est comme le modéle de toutes les autres, certes il est important que nous en soyons instruits, afin de ne pas rendre inutiles les soins & les travaux d'un Dieu. Pour le faire donc avec quelque methode, & ramasser dans un seul dessein tout l'Evangile de ce jour : je trouve, Messieurs, que lorsque les SS. Peres, & les Interpretes parlent de cette admirable histoire, tantôt ils nous représentent le

Sauveur du monde comme un chasseur qui tend des piéges à cette ame pecheresse, laquelle y est si heureusement prise, qu'elle ne s'en peut échaper; & tantôt comme un Général d'armée qui attaque une Place forte, & une ville rebelle; mais j'ajoûte qu'ils ne se servent de ces similitudes & de ces comparaisons, que pour nous apprendre qu'il employe en même-tems l'adresse & la force pour ce grand effet de la conversion d'un pecheur; l'adresse paroît en ce qu'il attaque ce cœur du biais & de la maniere qu'il faut pour le faire venir au point qu'il desire; & la force éclate en ce qu'il l'oblige enfin de se rendre aprés tant de fuïtes, & de resistances. Ce sont, Messieurs, les deux choses que le Sauveur met en usage dans la conversion de cette femme Samaritaine, & qu'il employe encore tous les jours dans celle des autres pecheurs, & comme c'est ce qu'il y a de plus important sur cette matiere de la Grace, c'est aussi ce qui fera tout le partage de ce Discours.

S. Cyrill. l. 2. c. 80.

I. PARTIE.

C'est une admirable condescendance de la bonté de Dieu, de rechercher le premier un Pecheur; mais il faut avoüer, Chrêtiens, que c'est aussi une chose absolument necessaire de sa part, supposé qu'il veuille que le pecheur rentre dans son devoir; parce que nous pouvons bien de nous-mêmes quiter Dieu par le peché, & nous éloigner de sa conduite pour suivre nos passions, & nos desirs dereglez, & enfin nous précipiter dans l'abîme de la reprobation qui est la fin de ce

funeste égarement ; mais de nous-mêmes retourner à Dieu, aprés l'avoir abandonné, ou même nous disposer à l'aller chercher, aprés cét éloignement volontaire ; c'est ce qui n'est point en nôtre pouvoir ; & c'est un article de foy, qu'il faut que Dieu fasse la premiere démarche & les premieres avances, qu'il invite & qu'il solicite un pecheur par ses graces, qu'il le prévienne & qu'il le presse fortement de se rendre. Or c'est en quoy consiste la premiere adresse de la Grace, de nous prévenir, c'est-à-dire, de nous venir trouver, souvent lorsque nous nous y attendons le moins ; comme si elle vouloit prendre son avantage, & nous ôter par cette surprise le moyen de fuïr, & de nous mettre en défense contre ses attaques imprévûës: c'est ce qui rend cette condescendance si admirable dans l'exemple que nôtre Evangile nous met devant les yeux : car le Fils de Dieu vient chercher cette pecheresse, lorsqu'elle n'y pensoit point du tout ; elle étoit venuë peut-être mille fois à cette fontaine, sans l'y trouver, & il n'y avoit nulle apparence qu'elle le dût rencontrer cette fois-là plûtôt que les autres.

Voila, Chrêtienne Compagnie, le procecedé que Dieu garde dans les graces qui nous appellent à son service & qui nous pressent de nous convertir ; elles se presentent à nous, lorsque nous n'y pensons pas, & sans que nous y ayons rien contribué de nôtre part, & comme parlent communément les Théologiens : *Sunt in nobis sine no-*

bis ; elles sont dans nous, mais sans nous ; & c'est pour cette raison qu'elles s'appellent Graces, parce que ce n'est point par obligation que Dieu les donne, autrement, comme dit saint Paul, elle ne seroient plus des Graces, mais des dettes, ou des récompenses ; & par consequent il n'y a rien dans nous qui puisse obliger Dieu par titre, ou de justice, ou de bienséance à nous les donner. De plus elles s'appellent Graces, parce qu'étant au-dessus de toutes les forces de la nature, il n'y a rien dans tout l'ordre naturel qui puisse, je ne dis pas les mériter, mais même être une marque assurée & un signe à quoy l'on puisse s'attendre pour nous avertir de sa venuë : *Spiritus ubi vul spirat*, dit Ioan. 3. le Sauveur du monde luy-même, *Sed nescis unde veniat, & quò vadat.* Ce qui montre la souveraine indépendance de Dieu, qui dispose de son bien, comme il luy plaît ; & quoyque qu'il les attache souvent aux rencontres, & aux incidens qui se présentent, cependant il n'y a point de liaison, ny dépendance necessaire entre l'une & l'autre, dont nous puissions tirer aucune assurance de la venuë de la Grace ; il n'en faut point d'autres preuves que nôtre propre expérience.

Car combien de choses nous touchent en certaines rencontres, qui avoient passé cent & cent fois devant nos yeux ou par nôtre esprit, & qui cependant n'y avoient fait aucune impression ? D'où vient cela ? C'est que la grace intérieure ne les accom-

pagnoit pas alors ; combien de fois avons nous été émus en telles conjonctures d'affaires, où nous ne devions nullement nous y attendre ? Combien de choses mêmes, qui ne touchent point de certaines personnes, qui y sont insensibles, auront néanmoins de puissans effets sur d'autres, qui ne sont pas mieux disposez à les recevoir : *Spiritus ubi vult spirat.* C'est que Dieu est maître de ses Graces, qu'il les répand sur les sujets qu'il luy plaît, sans être obligé d'en rendre compte à personne, & par consequent quand il les donne, c'est bonté, quand il les refuse, il montre qu'il est indépendant. Mais que répondent les pecheurs à cette amoureuse prévention d'un Dieu qui a un desir si ardent de leur salut ? Ils font ordinairement ce que fit d'abord cette Samaritaine, laquelle d'un côté, ne pouvant dissimuler, ny ne pas entendre ce que le Sauveur souhaitoit d'elle, & d'ailleurs n'étant pas assez mal-honnête pour le refuser ouvertement, employe la ruse contre l'artifice, en luy demandant comment il s'adresse à elle puisque les Juifs n'ont nul commerce de societé avec ceux de sa nation? C'est à peu prés la défaite dont use un pecheur, lors que Dieu le presse de ne pas rendre inutiles tant de fatigues & de travaux qu'il a pris pour luy meriter cette grace ; il reconnoît que c'est la voix de Dieu qui l'appelle à la pénitence : car elle se fait assez entendre : il ne peut dissimuler qu'il ne conçoive ce que Dieu souhaite de luy : car sa conscience luy parle assez haut:

il ne répond pas qu'il n'en fera rien : car il voit bien qu'il le faut faire tôt au tard, & il seroit bien marri que Dieu luy refusât cette grace un jour, & qu'il l'abandonnât entierement ; mais il tâche de se défaire de cette poursuite, & dans les avertissemens salutaires d'un Confesseur, que Dieu luy adresse, ou d'un Prédicateur qui luy parle de la part de Dieu, & qui le presse puissamment de se rendre, il répond de cœur, s'il ne le fait de bouche : *Quomodo poscis à me* ? Comment dans l'état où je suis me parler maintenant de changer de vie ? Comment en la fleur de mon âge, & dans l'embarras de mes affaires, penser à mon salut, & à l'éternité ? Il avoüe bien qu'il y faudra penser quelque jour, mais il s'en défend pour le present. Voilà un refus un peu plus honnête, si je l'ose dire, qu'on fait à la Grace, mais c'est toûjours un refus & une ingratitude dans un pecheur, qui ne tâche qu'à fuïr lorsque Dieu le recherche.

Sur quoy, Messieurs, il faut remarquer, s'il vous plaît, que comme nous ne pouvons obliger Dieu à nous donner ses graces ; de même nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous les donne, ny les remettre à un autre tems ; ainsi cette bonne inspiration qui vous vient trouver quelquefois si inopinément, pour vous presser de rompre cette partie, & de penser à vôtre salut ; cette pensée de la mort, des Jugemens & de la Justice de Dieu vous semble incommode ; vous l'attribuez à vôtre mélancolie, vous la regardez

comme un objet qui vient troubler vos desseins & vos divertissemens ; mais sçavez-vous bien que c'est une grace de Dieu ? Vous pouvez bien la repousser ; mais vous n'empêcherez pas que Dieu ne vous la presente, & qu'elle ne vous tienne lieu de bienfait. Ce n'est pas le tems, dites-vous, de penser à cela presentement ; mais si ce n'est pas le vôtre, c'est celuy de Dieu, il luy plaît de vous appeller en ce moment ; c'est pourquoy il faut recevoir cette grâce quand elle vient, & s'y rendre fidéle sans differer, & sans la remettre à une autre occasion : Car il me semble que je vous pourrois bien dire les mêmes paroles que le Fils de Dieu dit à
Ioan. 4. cette Samaritaine : *Si scires donum Dei !* Ame Chrêtienne, si tu connoissois la grandeur du bien qu'il te presente, combien cette grace luy coûte, ce qu'il a fait pour te la mériter ; *si scires* ? si tu avois bien conçû que c'est le principe de ton salut, la premiere recherche d'amitié qu'un Dieu te fait, *Si scires donum Dei !* Si tu avois bien pensé que c'est une grace, & consequemment une faveur, qui ne t'est point dûë, qu'il a refusée à cent mille autres qui en étoient moins indignes que toy ; remettrois-tu à un autre tems d'accepter un bonheur, que tu ne recouvreras peut-être jamais ? Mais revenons à nôtre sujet.

Comme c'est assez la coûtume d'un pecheur, que Dieu presse, de chercher toûjours de nouvelles défaites, & de trouver quelque prétexte, afin de remettre à une autre tems ; le Fils de Dieu ne se contente pas de cette

prévention ſi obligeante ; car en ſecond lieu, il employe un nouvel artifice ; c'eſt d'ajuſter ſes graces au tems & au lieu, de les preſenter à un pecheur dans les conjonctures & dans les circonſtances où il prévoit qu'elles ſeront les mieux reçûës ; & enfin de le prendre de la maniere qu'il faut, ce qu'on appelle diſpoſition à la Grace, & c'eſt cette ſeconde adreſſe qu'il employe dans nôtre Evangile à l'égard de cette Samaritaine : *Ieſus autem fatigatus ex itinere ſedebat ſic ſupra fontem.* Il l'attend ſur le bord de cette fontaine, où il ſçavoit que la neceſſité l'obligeoit de venir puiſer de l'eau ; il l'y attend ſeul, aprés avoir peu auparavant envoyé ſes Diſciples à la Ville pour ſe pourvoir de vivres, & cela afin de pouvoir luy dire plus librement & ſans témoins, ce qu'il n'auroit pas dit à leur preſence, & pour luy donner reciproquement plus d'accez & plus de liberté de luy ouvrir ſon cœur. *Ioan. 4.*

Si le lieu favoriſe ſon entrepriſe, le tems n'en eſt pas moins commode ; c'étoit l'heure de midy, lors que la chaleur extrême obligeoit l'un de s'arrêter comme un voyageur, pour prendre le frais, & de ſe repoſer ſur le bord de cette fontaine, & l'autre d'y venir par neceſſité, pour y puiſer de l'eau. Cela, Meſſieurs, aux yeux des hommes ne peut paſſer que pour une rencontre, ſans qu'il y ait nulle apparence de deſſein prémedité. De plus, le Sauveur ſe fait voir en l'état le plus capable de luy inſpirer quelque ſentiment de compaſſion : car tout épuiſé de forces, laſſé & fatigué du chemin, le

visage abatu & tout défait, & dans une contenance qui témoignoit le besoin qu'il avoit d'un peu de soulagement, il la prie avec une modestie & une humilité admirable ; de luy donner un peu d'eau pour étancher sa soif, que le voyage & la chaleur du jour avoit excitée. ***Mulier , da mihi bibere.*** Voila le tems & l'occasion que prit le Fils de Dieu pour faire cette conquête si heureuse.

Mais que devons-nous aprendre de là ? c'est qu'il fait encore tous les jours quelque chose de semblable dans la conversion des pecheurs, puis qu'une de ses adresses pour nous attirer doucement & insensiblement, est de nous disposer à recevoir sa grace, d'étudier le lieu & l'occasion favorable, dans lesquels il prévoit qu'elle aura infailliblement son effet, & de nous prendre dans les conjonctures où il nous voit le mieux disposés pour la recevoir. Il semble que ces rencontres soient un pur effet du hazard; mais c'est un artifice de son amour, parce qu'ayant devant les yeux toutes les conjonctures, & toutes les rencontres où il pourroit donner cette Grace, il choisit celle dans laquelle il prévoit qu'elle sera le mieux reçûë, ce que l'Ecriture appelle, *tempus beneplaciti*, (*Psalm. 68.*) le tems de faveur pour une ame que Dieu veut gagner, un tems de bonne volonté ; car c'en est un effet de nous prendre dans des circonstances si avantageuses, qu'il ne manque jamais son coup ; jusque-là que saint Augustin appelle cette Grace, *vocationem securitatis*, (*Augustinus in hunc locum.*) une vocation d'assûrance ; parce que Dieu, qui par sa vûë & sa prescience pe-

nêtre dans le fond des cœurs, connoît que nôtre volonté se rendra pour lors à ses touches & à ses impressions.

Or, Chrêtiens, quoy que le plus souvent les pecheurs fassent naître eux-mêmes ces occasions sans y penser, cependant il faut être bien persuadés, que c'est toûjours Dieu qui les ménage, comme nous voyons dans cette femme de nôtre Evangile : elle va à cette fontaine à tout autre dessein que celuy pour lequel le Fils de Dieu l'y attendoit ; elle y va pour puiser de l'eau & pour étancher sa soif : mais le Sauveur qui avoit une soif plus ardente de son salut, se sert de cette même occasion pour la disposer à recevoir l'eau vive de sa Grace, qui la devoit rendre éternellement heureuse ; c'est ce qui fait que le Prophete Royal parlant des desseins de Dieu sur les hommes, nous compare à des fléches qui vont à leur but sans le connoître : ***Sagittæ potentis acutæ***, selon la remarque & l'application qu'en fait un sçavant Interprete. Car comme il n'y a que celuy qui décoche ces fléches, qui sçache où elles doivent fraper, & qu'elles y vont sans le sçavoir ; ainsi souvent nous sommes comme des fléches entre les mains de Dieu, nous allons au but où il nous destine, sans y penser & sans le connoître ; mais Dieu a ses vûës & ses fins, & de quelque côté que viennent ces occasions, que Dieu les fasse naître, où qu'il les attende & qu'il les ménage, il est toûjours constant que c'est une adresse de sa conduite & de sa sagesse infinie, & si je l'ose appeller ainsi, une sainte

August. tract. 15. in Ioan. & Ambr. serm. 3.

Psal. 119.

finesse, par laquelle il nous surprend heureusement ; c'est le Sage qui en parle de la sorte : *Astutias illius quis agnovit? Disciplina sapientiæ cui revelata est?*

Ecclesiastic. 1.

Cependant, Messieurs, un pecheur ne se rend pas toûjours d'abord, du premier coup & sans combat, quelque avantageuse & quelque favorable que soit la conjoncture où la grace le prenne : car souvent il fait comme cette Samaritaine ; il prétexte une impossibilité prétenduë, afin de s'échaper, pour ainsi dire, de ses mains & de ses filets. *Domine puteus altus est, neque in quo haurias habes* ; c'est ce que disent les pecheurs tous les jours, quoy que dans un autre sens, que le puy est profond, qu'ils sont comme enfoncés dans l'abîme de leurs desordres, & que les fortes habitudes qu'ils y ont contractées, les y retiennent ; & qu'ainsi il ne leur est pas possible de quitter ce genre de vie : *puteus altus est* ; que les engagemens où ils sont ne leur permettent pas de rompre avec telles personnes & telles compagnies, avec lesquelles ils sont liés d'interest ou d'amitié. Chose étrange ! Chrêtiens, que quand il est question de retourner à Dieu, il se rencontre toûjours quelque obstacle qui nous arrête dés le premier pas, toûjours quelque difficulté qu'on se figure invincible, toûjours quelque affaire qui nous retarde, toûjours enfin quelque prétexte qui s'oppose aux solicitations les plus pressantes que Dieu nous fait, sans penser que la Grace ne nous est donnée que pour nous inspirer la force de les vaincre ! Mais faut-il que la malice de

Ioan. 4.

nôtre cœur rende inutiles les adresses de la bonté d'un Dieu ! que nous soyons ingenieux à retarder nôtre bonheur ? & que nous opposions la ruse & les artifices aux stratagêmes de son amour ? Mais il ne se rebute pas encore pour cela.

Car pour une troisiéme adresse, encore plus admirable & plus surprenante que les deux autres, il ajoûte & proportionne cette Grace, non seulement aux conjonctures favorables des lieux & des tems, mais encore à l'état, à la condition, aux employs, aux inclinations & à la capacité des personnes qu'il appelle, & qu'il veut gagner; ce qu'on appelle communement l'attrait de la Grace. C'est de la sorte qu'il en use envers cette pauvre Samaritaine ; il ajuste cette Grace à sa condition de servante, & à son employ, qui l'obligeoit de venir puiser de l'eau à une fontaine qui étoit sur le chemin, & pour cette raison il luy parle de la Grace sous le Symbole de cét élement, & luy fait entendre que c'est une eau vive, dont le propre est d'étancher tellement la soif, que jamais l'on n'en ressente l'incommodité : pouvoit-il mieux flater le desir de cette pauvre femme, qui n'y concevoit rien davantage, qu'une eau materielle, comme celle qu'elle voyoit ? cette Grace n'a pas moins de rapport à sa Religion qu'à son état & à son employ ; parce que cette fontaine ayant été autrefois l'heritage du Patriarche Jacob, dont les Samaritains possedoient les terres, mais dont ils n'avoient pas la foy qu'ils avoient corrompuë par le mêlange des superstitions payennes ; la curiosité s'empara aussi-tost

de l'eſprit de cette femme, qui ne manqua pas de tourner le diſcours ſur la difference de leur Religion.

Ce qui donna ſujet au Fils de Dieu de l'inſtruire des plus hautes verités, & des Myſteres les plus relevez, & enfin parce que la vie de cette femme n'étoit pas moins corrompuë que ſa religion, le Sauveur touche ſi delicatement ce point, en luy inſinuant qu'il eût ſouhaité que ſon mary eût eu part au bien qu'il luy vouloit faire, qu'elle reconnoît que cét Homme eſt un Prophete, qui voit les ſecrets des cœurs; en ſorte qu'elle ne deſavouë point ſes deſordres, ny ne les excuſe point, mais commençant à reſſentir l'atrait de la Grace, elle écoute les ſolicitations qu'elle luy fait; d'où vous voyez que cette Grace, pour s'inſinuer plus doucement, étudie ſon humeur, & s'accommode à ſon naturel & à ſes deſirs. C'eſt l'adreſſe merveilleuſe, l'artifice, & l'invenſion, pour ainſi parler, de la ſageſſe d'un Dieu, qui ſçait ſi admirablement ménager l'eſprit de ceux qu'il appelle, qu'il trouve enfin le chemin de leur cœur, ſelon ces paroles du Prophete, *notas facite in populis adinventiones ejus* *Iſaia. 12.*

Mais ce qu'il faut plus particulierement remarquer, c'eſt qu'il pratique tous les jours la même adreſſe dans la converſion des pecheurs, comme nous le pouvons reconnoître nous-mêmes par nôtre propre experience; car dites-moy (mon cher Auditeur) combien de fois la Grace a-t-elle pris l'occaſion de s'inſinuer dans vôtre cœur, par les choſes

ses ausquelles vous êtes le plus porté ? Vous qui êtes engagé dans le negoce, jamais la pensée ne vous est-elle venuë qu'il y a une autre fortune à faire dans le Ciel, & que vous y pouvez acquerir un tresor, avec moins de peine que vous n'en prenez pour en amasser un sur la terre ? c'est une adresse de la Grace, qui prend occasion de vôtre employ de vous porter à Dieu. Vous qui êtes dans la necessité, & accablé de miseres, n'a-t-elle jamais flaté vôtre cœur de l'esperance d'être un jour heureux dans le Ciel, si vous souffrez avec patience cette pauvreté sur la terre ? c'est l'occasion que prend la Grace de vous faire penser à vôtre salut. Vous qui possedez les biens de cette vie, ne vous est-il jamais venu dans l'esprit d'en reconnoître l'Auteur, & d'en employer une partie au soulagement des miserables ? c'est la Grace qui se sert de ce que vous avez, pour vous faire acquerir ce que vous n'avez pas. De sorte que comme c'est la maniere d'agir des hommes, d'étudier le naturel & le penchant de ceux avec qui ils traittent, pour les engager ensuite à ce qu'on veut, souvent sans qu'ils y pensent ; c'est proprement le secret & l'artifice de la Grace, pour venir à son but, de s'insinuer dans le cœur par l'endroit par où il se doit ouvrir : ce peut être un artifice innocent parmy les hommes, mais c'est une bonté inconcevable, dans Dieu, luy qui étant souverainement indépendant de ses creatures, non seulement de nous rechercher le premier ; mais d'étudier le moyen de nous gagner, mais d'user

d'adresse pour nous faire recevoir le bien qu'il nous offre ; mais de prendre occasion de tout ce qui se presente, tantôt dans nos biens, tantôt dans nos maux, quelque fois de nos déplaisirs, de nos degoûts, de nos chagrains, & souvent de nos vices mêmes, pour nous attirer à son service, & nous faire acquerir nôtre souverain bonheur ; c'est un excés de l'amour de Dieu, & qui seul devroit être un suffisant motif pour nous obliger de nous rendre. *Domine, quid est homo, quod memor es ejus ? aut quid apponis erga eum cor tuum* ? Eh ! mon Dieu ! quel est cét homme, pour vous mettre tant en peine de le venir chercher & de tâcher d'emporter son cœur par tant d'artifices ? luy qui ne mérite rien, & que ses pechez rendent indigne de tout ; & vous qui êtes la source de tous les biens, & le centre où toutes les creatures se doivent rendre. Ah ! Messieurs, je ne sçai comme nôtre cœur est fait, si cette seule consideration n'est pas capable de le gagner ?

Psalm. 8. & Iob. 7.

Croiriez-vous bien cependant (Chrêtienne Compagnie) que cette femme tâche encore déluder par une nouvelle ruse, en détournant le discours ailleurs, en se jettant sur des questions curieuses, & sur des points de controverse, pour ne pas aprofondir les veritez qui luy étoient plus importantes, & qui la pressoient de changer de vie & de se convertir ? Helas, Chrêtiens, qu'il se trouve aujourd'huy de ces sortes de personnes, à qui le Demon fait prendre le change, pour leur faire perdre les occasions favorables de retourner à Dieu ; & qui au lieu de se ren-

dre aux mouvemens de la Grace, courent aprés de vaines idées, & s'embaraſſent dans les plus hautes queſtions : non, Meſſieurs, la Grace n'eſt point pour nous rendre ſçavans, mais pour nous faire ſaints ; & ſi elle nous découvre des veritez que nous n'avions point encore apperçûës, c'eſt pour nous changer le cœur & pour reformer la conduite de nôtre vie, dont elle nous fait connoître le déreglement ; autrement c'eſt fruſtrer le deſſein de Dieu, lequel aprés avoir employé l'adreſſe & les plus ſubtiles inventions de ſon amour pour gagner une am , employe enſuite la force de cette même Grace, pour l'obliger à ſe rendre ; nous l'allons voir dans cette ſeconde Partie.

II. PARTIE.

Quand je parle icy, Meſſieurs, de la force, du pouvoir & de l'empire ſouverain que la Grace exerce ſur les cœurs, il ne faut pas, s'il vous plaît, vous imaginer qu'il y ait ny contrainte, ny violence, ny neceſſité, ny rien qui intereſſe le moins du monde la liberté de l'homme, & la parfaite indifference de la recevoir, ou de la rejetter ; mais j'entens par cette force, un charme puiſſant, un attrait victorieux, qui nous attire & qui nous ſolicite ſi puiſſamment, qu'elle triomphe enfin de la dureté du cœur, & ſe rend maîtreſſe de la volonté, en la laiſſant maîtreſſe d'elle-même ; de ſorte que dans cette entiere liberté qu'elle luy laiſſe, elle ne manque jamais ſon coup. Et ſans m'arrêter, icy à examiner ſi elle a ce pouvoir d'elle-même, ou par rapport à ſon effet, ou ſi elle le tire des circonſtances, dans leſquelles elle eſt

donnée ; il me suffit de présuposer en second lieu qu'on en distingue de deux sortes ; dont les unes sont comme des lumieres dans l'entendement, lesquelles l'éclairent, & le persuadent fortement de quelque verité ; & les autres sont de saints mouvemens, qui gagnent le cœur par des charmes secrets, & le portent à se rendre à ce que Dieu souhaite de luy. Voyons donc je vous prie, l'un & l'autre effet, par les trois plus admirables victoires que peut-être la Grace ait jamais remportées ; puisque d'une Heretique opiniâtre, elle en fait une Chrêtienne, & une fidéle, qui renonce à ses erreurs, convaincuë qu'elle est par la force des discours d'un Dieu ; d'une pecheresse plongée dans l'ordure de ses vices, elle en fait une sainte ; & enfin d'une scandaleuse qui a causé la perte de plusieurs ames par son mauvais exemple, elle en fait la premiere Apôtre du Sauveur, qui annonce la venuë du Messie aux Habitans de la Ville d'où elle étoit.

Je dis donc premiérement que la force & le pouvoir de cette Grace paroît à dissiper les tenebres de ses erreurs, comme étant Samaritaine de Religion. En effet qu'elles brillantes lumiéres n'a-t-il point fallu pour l'obliger à se rendre ? Cet esprit opiniâtre, toûjours prest d'entrer dans la dispute, & de deffendre son sentiment ; car il ne faut pas croire qu'en matiére de Religion ce soit toûjours assez d'être convaincu par la force de la raison, & de reconnoître la verité pour s'y rendre, parce qu'il n'arrive que

trop ſouvent, que l'on deffend avec opiniâtreté des ſentimens, auſquels on ne s'eſt engagé d'abord que par erreur, & qu'on ſe fait un point d'honneur de les ſoûtenir, pour ne pas avoüer que l'on a été trompé, de maniére que l'on perſiſte dans l'hereſie, comme l'on demeure dans les autres crimes par attachement & par paſſion, ce qui fait que le déreglement de l'eſprit eſt ſemblable en ce point à celuy de la volonté : l'un ſe plaît dans ſon aveuglement, comme l'autre aime ſes vices & ſes deſordres ; mais c'eſt en quoy éclate aujourd'huy ce pouvoir ſouverain, de triompher de cét eſprit opiniâtre dans ſes ſuperſtitions, par les vives lumiéres dont il eſt pénêtré tout d'un coup ; & c'eſt en général la premiere choſe que la Grace fait à l'égard des heretiques qui ſont dans l'erreur ; ce qui ſe peut encore étendre à toutes ſortes de pecheurs que Dieu veut convertir ; la Grace répand d'abord ſes lumiéres qui percent les tenebres les plus épaiſſes, que les vices jettent dans une ame.

Car comme ça été l'aveuglement & le trouble de quelque paſſion qui l'a éloignée & ſeparée de Dieu, il faut que la lumiére l'éclaire pour la faire revenir, en répandant dans ſon entendement de certaines connoiſſances ſecretes, mais ſi vives & ſi penetrantes, qu'elles luy découvrent le pitoyable état où elle eſt, le danger de ſe perdre éternellement, où ſes crimes l'ont engagée, la fauſſeté des maximes du monde qui l'ont trompée, toutes les autres verités, qui venant tout à coup luy fraper les yeux, la

réveillent comme d'un profond sommeil, & la pressent de retourner à Dieu : or je soûtiens avec le grand saint Augustin, que jamais Dieu n'agit plus en Souverain, que dans cette vocation & dans cette conversion qu'il opere par le moyen de cette lumiere ; la raison est, qu'il ne rencontre point de resistance dans tout le reste ; mais il a beau éclairer un pecheur, souvent il ferme les yeux, pour n'être pas obligé de voir ce qu'il ne veut pas suivre, & il ne dit que trop ordinairement avec ces impies, dont il
Iob. 21. est parlé dans l'Ecriture, *recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* Graces, inspirations, lumiéres du Ciel, vous nous êtes importunes, laissez-nous en repos, puisque nous ne voulons pas suivre les voyes que vous nons montrez ; mais encore une fois, c'est en quoy consiste la force de la Grace, de dissiper ces tenebres si épaisses, de tirer cét entendement de l'erreur, de le desabuser de ses fausses maximes, & de luy faire goûter les verités de son salut ; c'est l'ordre & la conduite de la Grace, laquelle commence toûjours par la lumiére qu'elle fait briller dans l'entendement ; & plus cette lumiére est vive & penetrante, plus elle nous inspire de force & de courage, pour quitter l'erreur, pour rompre les engagemens du monde, & pour se donner entiérement à Dieu ; car il n'y a point d'esprit qui ne se rende quand Dieu veut se manifester à luy, & qu'il luy dit comme à cette Samaritaine,
Ioan. 4. *ego sum qui loquor tecum* ; c'est moy qui te parle, & qui demande cela de toy.

Ce fut cette même parole qui ſe fit entendre au milieu des éclairs qui inveſtirent S. Paul, & qui luy firent rendre les armes : *Ego ſum Jeſus quem tu perſequeris*, je ſuis celuy que tu perſecute, il n'en faut pas davantage pour l'obliger à ſe rendre ; cette lumiere qui l'environne ne luy permet pas de voir autre choſe que ſon vainqueur ; il n'a plus de parole que pour demander ce qu'on ſouhaite de luy. S. Auguſtin n'en dit pas moins de luy-même, lorſqu'il étoit engagé dans l'hereſie des Manichéens, & dans les débauches de ſa jeuneſſe : *intonaſti ſuper me voce grandi in interiorem aurem cordis mei, fiat lux, & facta eſt lux* ; Vous avez fait entendre vôtre voix comme un coup de tonnerre à l'oreille de mon cœur, vous avez ordonné que le jour parût au milieu des ténébres de mon eſprit, & vous avez été obéï ; vous avez fait dans mon entendement comme une nouvelle création de lumiere que vous avez tirée du néant, de mes ténébres, *& diſceſſit nubes magna*, continuë-t-il, *liquefacta eſt nubes tenebroſa quæ operuerat oculos meos* ; J'ay vû en même tems diſparoître ce nuage épais, qui me tenoit captif comme l'étoient autrefois les Egyptiens par les ténébres d'une affreuſe nuit : *Et vidi lucem tuam, & dixi verè tu es Deus meus, qui eduxiſti me de tenebris & umbrâ mortis, & vocaſti me in admirabile lumen tuum* ; J'ay vû enfin la lumiere de la verité, & je me ſuis rendu, en vous diſant amoureuſement, c'eſt vous qui êtes véritablement mon Dieu, qui m'avez tiré des ombres de la mort & de l'abîme de mes ténébres,

Act. 9.

In Soliloq. c. 33.

pour me faire joüir de vôtre aimable lumiere, & voila enfin que je me rens. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que ce S. Docteur, en nous exprimant les sentimens de son cœur, nous mette aussi devant les yeux la force & le pouvoir de cette lumiere de la Grace ; car encore une fois qui ne se rendroit à ces paroles plus fortes & plus penetrantes que tous les éclairs : *Ego sum qui loquor tecum* ; c'est moy qui te parle, & qui te fais connoître qui je suis ; faut-il demander aprés cela d'où vient la force & l'efficace de la Grace, elle éclaire, elle persuade, elle convainc l'esprit, tout le reste suit bien-tôt aprés.

Cependant parce que de quelque lumiere dont nôtre esprit soit éclairé, la volonté peut toûjours résister, & demeurer dans sa rebellion ; la force de la Grace paroît en second lieu dans les impressions qu'elle fait sur cette volonté, & sur ce cœur par des mouvemens si doux & si forts, que S. Augustin ne craint point de l'appeller une douceur conquerante, & un plaisir victorieux : *Victricem delectationem.* C'est une impression de l'esprit de Dieu qui emporte ce qu'il attaque, non par violence, ou par necessité, comme nous avons dit, mais par douceur ; c'est une onction divine qui nous fait goûter ce que Dieu veut & ce qu'il nous commande, comme ajoûte
In Psalm. 48. le même Saint : *Quæ fit in nobis ut nos delectet & id cupiamus, quod præcipit nobis.* De sorte que ce que fait en nous la concupiscence pour nous entraîner vers les biens sensibles, par une inclination & un penchant que le peché originel nous a laissé, la Grace le fait pour

nous porter aux biens solides & éternels, par une inclination toute contraire, mais d'autant plus forte que l'objet en est plus noble ; puisque le même S. Augustin l'appelle par excellence, *suavitatem*, la douceur même, la joie même, le plaisir même: or je dis que c'est particulierement par cette douceur victorieuse que la Grace fait reconnoître son pouvoir, en touchant de telle sorte tous les ressorts de nôtre cœur, qu'elle adoucit la fierté des plus rebelles, & fléchit la dureté des plus insensibles, sans qu'il y ait rien de si difficile dont elle ne vienne about. *In Psalm.*

Nous le voyons, Messieurs, sans changer d'exemple dans l'Evangile de ce jour ; car quelle force ne falloit-il point qu'elle inspirât à cette pecheresse, engagée aussi avant dans le vice, qu'elle l'étoit dans l'erreur ; pour surmonter cette longue habitude dans les desordres d'une vie déréglée & libertine ? Quel charme puissant pour luy faire rompre tout d'un coup les liens qui l'attachoient ? quelle violence n'a-t-il point fallu qu'elle se fit elle-même pour vaincre un vice qui a si souvent vaincu les plus forts, & triomphé des vainqueurs mêmes de toute la terre ?

C'est ce que nous admirons quelquefois nous-mêmes dans la conversion des plus grands pecheurs ; car d'où pensez-vous que viennent ces changemens si surprenans, qui nous font voir une personne passer d'une extremité à l'autre presque dans un instant, de maniere qu'on diroit qu'elle auroit changé tout à coup d'humeur, d'inclination & presque de nature ? c'est la force de la Grace

qui fait ce prodige, jusques-là qu'il n'y a point de naturel si rebelle, qu'elle ne dompte, point d'humeur si farouche qu'elle n'apprivoise, point de passions si violentes qu'elle ne calme & qu'elle n'appaise; que si elle n'a pas toûjours ce grand effet, la faute ne luy en doit point être imputée, puisqu'elle est assez puissante pour nous le faire faire, mais elle vient de la part de ceux qui ne secondent pas toûjours ses impressions.

Genes. 25. Ah! *Si sic futurum erat, quid necesse fuit concipere?* disoit autrefois cette Rebecca de l'ancien Testament; dequoy me sert d'avoir porté des enfans dans mon sein, si maintenant je ne les puis mettre au jour? J'en dis de même à nôtre sujet, dequoy vous servira d'avoir conçû tant de saints desirs & tant de bonnes resolutions? d'avoir tant fait d'efforts & d'avances pour en demeurer là? *Genes. 25.* *Si sic futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Vous aviez formé de si hauts desseins, il n'y avoit rien de si genereux que les premiers efforts que vous aviez fait; mais tout cela a avorté, vous n'avez pas secondé les efforts de la Grace, qui toute forte & toute puissante qu'elle est, ne fait pas toute seule nôtre conversion, quoy qu'elle y travaille la premiere, & qu'elle y ait la meilleure part; elle demande nôtre cooperation & nôtre fidelité, ce qui n'est pas un défaut de pouvoir dans cette Grace, qui nous peut faire rompre les plus grands obstacles que nous trouvons à nôtre salut; mais une preuve de nôtre malice, puisqu'elle ne fera jamais rien sans nous, comme nous ne pouvons jamais rien faire sans son secours.

Ajoûtez enfin le dernier effet, qui montre la force de la Grace dans cette femme Samaritaine; sçavoir, que d'une scandaleuse qui ne pensoit auparavant qu'à pervertir les autres, elle devient une Apôtre toute embrasée du feu de la charité, qui a entierement éteint celuy de ses convoitises; jusques-là, que pressée de l'ardeur du zele qui l'animoit, elle va par les ruës & par les places publiques, pour annoncer le Messie qu'elle venoit de reconnoître. Ce qui a fait dire à S. Ambroise, qu'étant sortie de la ville, en qualité de pecheresse, elle y retourna au bout de demie-heure avec la fonction d'Apôtre: *Quæ advenerat peccatrix, revertitur prædicatrix*; & qu'ayant quitté le vaisseau qu'elle avoit porté à la fontaine, elle s'en retourne le cœur tout remply de cette eau vive que le Sauveur luy avoit promise. Certes, si S. Augustin a dit de S. Paul, que le dernier effort de la Grace à été de changer un persécuteur en un Apôtre, ne puis-je pas bien ajoûter que ce n'en a point été un moindre, de faire de cette femme perduë, & qui ne travailloit qu'à perdre les autres par son scandale, d'en faire, dis-je, l'instrument de leur conversion: car quel changement plus extraordinaire & plus subit, que de voir une pecheresse, sans science, sans étude, sans conscience & presque sans Religion, devenir en un moment Penitente, Apôtre, un flambeau de l'Evangile, & qui par sa prédication & son exemple, convertit plus de personnes à Dieu, que les Apôtres ne firent du vivant du Sauveur, par leurs courses, & par leurs mira-

Serm. 3.

cles? Ah! Dieu, que vous faites de grandes choses avec de foibles instrumens! que vous êtes puissant dans la foiblesse de cette femme? mais que je suis confus à la vûë de cette merveille.

Helas! dans ce saint tems de Carême, il y a tant d'excellents Prédicateurs dans toutes les Villes, lesquels annoncent la parole de Dieu! Les Eglises retentissent par tout de la voix de ces Apôtres, qui parlent à des Chrêtiens, qui prêchent à des Auditeurs qui connoissent déja le Sauveur; ils reprennent, ils remontrent, ils menacent, ils s'échauffent, ils se donnent bien des mouvemens, & aprés tout cela, ils ne sçavent pas s'ils ont gagné une seule ame au Maître qui les employe, & voilà une femme Samaritaine, c'est-à-dire, demie idolatre, perduë par l'infamie de ses vices, pauvre & méprisable par sa condition, qui sert d'avancouriere au Fils de Dieu dans les Terres de la Samarie & de la Galilée, & qui devient sa premiere Apôtre avant que les autres Apôtres mêmes eussent prêché l'Evangile, que les Evangelistes en eussent écrit les maximes, & que le monde eût entendu la voix de ce Sauveur: elle ne dit que trois mots aux habitans de cette Ville; sçavoir, qu'elle a trouvé un homme qui luy a dit ce qu'il y avoit de plus secret dans le fond de son ame, & que c'est le Messie qu'ils attendent depuis si long-tems; & ils l'en croyent sur sa déposition. Quelle force, encore une fois, & quelle puissance de la Grace, qui du cœur de cette femme étend son pouvoir sur celuy de ses Concitoyens! Mais

on ne le doit pas trouver étrange, continuë S. Ambroise, puisqu'elle porte cette Grace de Dieu avec elle & qu'elle sert de Ministre & d'Interprete à la parole du Sauveur, qui est une source de salut pour tous les hommes: *Aquam civibus non intulit, quia fontem salutis invexit.* Et qui s'étonnera aprés cela, si S. Augustin, qui avoit ressenti luy-même la force de cette Grace, luy donne si souvent le nom de toute-puissante & de victorieuse, qui a remporté dans tous les siecles, & qui remporte encore aujourd'huy de si nombreuses & de si illustres victoires sur les cœurs les plus rebelles & les plus endurcis? mais il faut aujourd'huy qu'elle triomphe des nôtres, puisqu'il ne tiendra qu'à nous. *Amb. Serm. 3.*

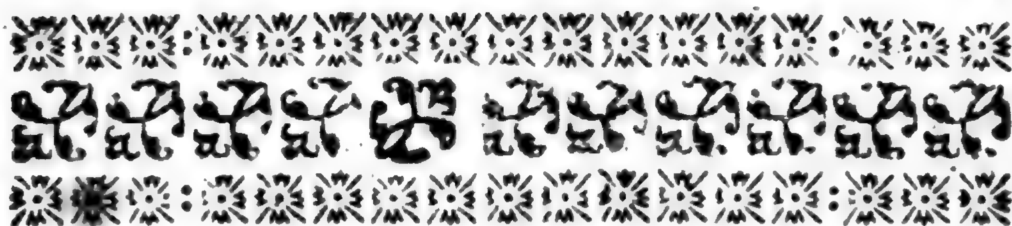
C'est la conclusion, Messieurs, qu'il faut tirer de l'exemple de cette Samaritaine; il faut que la conversion de cette infidéle soit aujourd'huy le modele de celle des Chrêtiens, à qui elle prêche encore aussi fortement qu'elle fit autrefois aux habitans de la Ville d'où elle étoit, pour nous presser de nous rendre aux solicitations de la grace, comme elle s'y est elle-même renduë. Car, helas! de combien de défaites, de délais, de ruses & d'artifices n'avez-vous pas usé pour éviter ses poursuites? combien y a-t-il qu'elle vous presse & que vous resistez? de quelle adresse ne s'est elle point servie, tantôt en vous venant trouver lorsque vous y pensiez le moins, tantôt en étudiant le tems commode, & les momens favorables pour être mieux reçûë, & tantôt enfin en s'accommodant à vôtre humeur & à vôtre inclination, pour s'insinuer *Conclusion.*

avec plus de douceur ? Mais si Dieu choisit les occasions & les momens, c'est à vous à ne les pas laisser échaper, & à vous persuader qu'il vous dit les mêmes paroles qu'il dît à cette femme : *Venit hora & nunc est*, l'heure est venuë, & voici ce tems favorable de se rendre à la bonté d'un Dieu, de l'adorer en verité & en esprit, & de le servir avec toute la sincerité de vôtre cœur : que si ces graces d'élite, & cette pluye favorable que Dieu fait tomber sur son heritage, comme parle le Prophete, ne se presentent pas toûjours, du moins personne ne doute que nous n'ayons toûjours la grace de les demander, & que nôtre priere ne manquera jamais d'être écoutée, quand nous demanderons à Dieu les moyens de faire nôtre salut. Disons donc avec cette Samaritaine de nôtre Evangile, *Domine, da mihi ex aquâ hâc*, Seigneur donnez-moy de cette eau vive, dont mon ame est alterée, & que vous-même souhaitez tant de nous donner ; elle nous fera goûter les douceurs qu'il y a à vôtre service, elle éteindra le feu de nos passions, & sera une semence de la gloire & de l'éternité bienheureuse, &c.

Joan. 4.

Joan. 4.



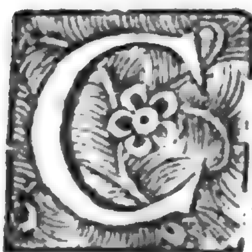


SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

De la Providence.

Unde ememus panes ut manducent hi? *Joan* 6.

De quoy achetterons nous du pain, pour que ces gens là ayent à manger? S. Jean c. 6.



'Est la demande que le Sauveur du monde fait à ses Apôtres dans l'Evangile de ce jour, pour éprouver leur foy & leur confiance; mais à vôtre avis, Messieurs, que devoient ils répondre eux qui luy avoient déja veu faire tant de miracles? Voicy neanmoins que dans une pressante necessité, &

dans une occasion où le Fils de Dieu étoit comme obligé de ne pas abandonner dans le besoin ceux qui avoient tout quitté pour le suivre, ils pensent à tous les autres expediens ; sans s'aviser que celuy qui avoit attiré cette multitude de peuple par les charmes de ses discours , & qui avoit nourri leurs ames de sa divine parole durant trois jours, pouvoit bien aussi pourvoir aux necessitez de leurs corps. Mais avoüons, Chrêtiens, la verité, c'est que quoy qu'il n'y ait rien de plus visible que la providence de Dieu qui entretient & qui gouverne tout ce grand monde ; c'est pourtant à quoy les hommes pensent le moins dans leurs besoins particuliers , quelque persuadez que nous devions être , & que nous soyons effectivement de nôtre misere , & du peu de pouvoir qu'ont toutes les creatures pour nous secourir dans nos besoins ; Dieu est cependant le dernier , à qui nous avons recours ; aveuglement déplorable de l'esprit humain ; Eh quoy ? ne sera-t-il donc jamais convaincu que c'est dans les ressources de la providence qu'il doit mettre son plus ferme appuy? L'ordre de la nature , le mouvement des Cieux , l'accord des Elemens , & tant de creatures differentes, ausquelles Dieu pourvoit tous les jours, publient par tout sa providence ; il n'y a que les hommes qui en sont le principal objet, qui la combattent , ou par des raisons , ou du moins par leurs actions , & par défiance qu'ils témoignent dans leurs besoins.

Le Fils de Dieu qui a reproché tant de fois

à ses Apôtres leur peu de foy sur ce chapitre ; employe aujourd'huy la voix des miracles, pour les en convaincre par cette fameuse multiplication des pains qui est décrite dans nôtre Evangile ; & j'espére que cette voix retentira de ce desert jusqu'à vos oreilles ; c'est pourquoy sans m'arrêter à cette providence génerale qu'il a sur toutes les creatures ; comme il fait ce miracle en faveur de ceux qui le suivent, je prétens vous entretenir uniquement de celle qu'il a sur les justes en particulier ; dans laquelle je remarque les deux qualitez que le Sage donne à cette providence génerale ; qui sont la force & la douceur : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.* *Sap. 8.* Sa force qui paroît à pourvoir efficacement aux necessitez de ceux qui y mettent leur confiance ; sa douceur qui fait que sans peine & sans inquiétude, ils vivent plus contens dans leur médiocrité, que les autres dans l'opulence & dans l'abondance de tous les biens ; ce sera le sujet & le partage de ce Discours, aprés que nous aurons demandé le secours du Ciel par l'intercession de Marie.

Ave Maria.

POUR commencer d'abord par la force & le pouvoir de cette providence spéciale que Dieu a sur les justes, je ne puis ce me semble, Messieurs, entrer plus à propos dans mon sujet, que par cette pensée de saint Augustin, qui nous assure que le mi- I. PARTIE. *Tract. 24 in Ioann.*

racle de la multiplication des pains, dont parle nôtre Evangile, se renouvelle toutes les années dans ce grand monde, par la multiplication qui s'y fait des plantes que le Ciel arrose de ses pluyes, & que la terre pousse ensuite de son sein, pour la nourriture des hommes; mais que cette merveille si visible a perdu le nom de miracle pour être devenuë trop commune; à quoy, Messieurs, je ne craindray point d'ajoûter, que la même chose arrive encore à l'égard de la providence particuliere que Dieu a sur les justes; puisqu'elle pourvoit à leurs besoins d'une maniére encore plus efficace & plus infaillible, qui fait dire hardiment au Prophete Royal, que la pauvreté & l'indigence n'est point pour ceux qui se soumettent aux ordres & à la conduite de la providence: *Non est inopia timentibus eum.* Cette proposition vous surprend, je le vois bien; & outre l'expérience de tous les siécles, laquelle nous fait voir souvent les plus gens de bien dans la necessité; vous ne manquerez pas de m'objecter qu'elle est contraire à la Providence même de Dieu, qui fait de la pauvreté, & des miséres des justes le moyen le plus ordinaire de leur salut & de leur sanctification, & qui permet qu'ils passent ordinairement leur vie dans les peines & dans les souffrances, pendant que l'on voit les impies dans la prosperité & dans une fortune florissante.

Pour accorder ces deux choses, Messieurs, il faut présupposer s'il vous plaît, premierement que cette Providence spéciale, qu'il

a sur les justes dans l'ordre naturel en tant qu'elle regarde les besoins de leurs corps, & les nécessitez temporelles, est toûjours subordonnée à la Providence surnaturelle, par laquelle il pourvoit aux moyens de leur salut; & par conséquent, comme il arrive souvent que Dieu prévoit qu'une personne se sauvera dans la pauvreté, qui se perdroit dans les richesses; trouver étrange que Dieu la laisse dans sa pauvreté, ce seroit trouver à redire aux ordres de la Providence même; à peu prés comme si l'on trouvoit étrange qu'un pere refusât à son fils l'épée dont il prévoit qu'il se percera le sein.

Secondement, il faut être bien convaincu, que quand Dieu s'est engagé par sa Providence de pourvoir aux besoins des justes, cela s'entend des choses absolument necessaires, & non pas de ces besoins imaginaires, ausquels nôtre cupidité ne met point de bornes. Car qu'un homme accuse la Providence, de ce qu'elle ne luy donne pas de quoy satisfaire son ambition, ou de quoy fournir à ses débauches, c'est vouloir que l'ordre & la conduite de la sagesse de Dieu, que nous appellons Providence, contribuë à nos désordres & au déreglement de nos passions.

Il faut enfin supposer en troisiéme lieu, que l'homme étant composé d'un corps & d'une ame qui ont leurs necessitez differentes; si l'abondance des biens temporels est souvent préjudiciable au bonheur, & à la perfection de l'ame, les commoditez de la vie, qui nous mettent à couvert de la ne-

ceſſité, ne ſont pas quelquefois d'un petit ſecours, ny un petit avantage pour la vertu; ſelon les paroles que le ſaint Eſprit met dans la bouche du Sage : *Paupertatem & divitias ne dederis mihi.* Cecy donc, Meſſieurs, étant préſuppoſé, je dis que non-ſeulement il y a une providence particuliere, qui veille ſur les neceſſitez temporelles des juſtes; mais encore que cette providence montre ſon pouvoir & ſa force en faiſant croître & multiplier leurs biens, dans l'état & dans la condition où elle les a mis. J'en trouve deux ou trois belles raiſons tirées des paroles même de l'Evangile.

Prov. 30.

La premiere eſt, que Dieu donne ſa bénediction à ces biens; & c'eſt la premiére choſe que fait le Sauveur dans le miracle d'aujourd'huy : *Accepit panes & gratias agens fregit, ſimiliter & piſciculos, & ipſos benedixit.* Bénédiction qui eſt puiſſante & efficace, ou plûtôt qui eſt effective; parce qu'elle opere ce qu'elle ſignifie, les récompenſes que Dieu donnoit autrefois aux juſtes de l'ancienne Loy, étoient compriſes dans cette bénédiction qu'il leur promettoit : *Benedicam tibi & multiplicaberis*, dit-il dans la Geneſe, ce qui eſt repeté cent & cent fois dans l'Ecriture, & le Prophete Royal, aprés avoir fait le caractére d'un homme de bien, à qui tout réüſſit, ſe recrie enſuite tout ravi de joye : *Ecce ſic benedicetur homo, qui timet Dominum.* Voilà comment Dieu donne la bénédiction à un homme qui eſt fidéle à ſon ſervice, & à qui, ny l'apprehenſion de la pauvreté, ny tous les accidens de cette vie,

Matth. 14. & Marci 8.

Geneſ. 22.

Pſalm. 127.

ny l'espérance des biens de ce monde n'est pas capable de faire commettre une injustice.

Or, Messieurs, quoy que maintenant il semble que l'ordre de la Providence de Dieu soit changé dans la Loy de Grace, & que ses bénédictions soient plûtôt pour les biens de l'éternité, que pour ceux de cette vie ; il ne laisse pas de les étendre jusques sur les biens de fortune, & s'ils ne sont pas la principale récompense des justes, il les ajoûte néanmoins comme par un surcroît de liberalité ; & l'on peut dire encore maintenant ce que ce même Prophete disoit de son tems : *Quoniam tu benedices justo.* Vous benirez le juste, ô mon Dieu ! & cette bénédiction ne sera pas seulement pour l'éternité, mais encore pour le tems. Cet homme de bien vous est trop cher, pour négliger ses interêts, vous ferez ressentir l'effet de cette bénédiction si particuliére au pain qu'il mange, vous la verserez sur ses moissons, avec les pluyes que le Ciel y répandra, comme parle un autre de vos Prophetes : *Pluviæ benedictionis erunt*, vous la donnerez au travail de ses mains, vous la répandrez sur ses terres, afin de leur donner la fecondité nécessaire ; ce sont autant d'expression du saint Esprit : *Quoniam tu bene dices justo.* *Psal. 5.* *Ezech. 34.*

D'où il s'ensuit, Messieurs, que quiconque veut se soustraire des ordres de cette providence, pour s'enrichir par des moyens injustes, par son seul travail, & par sa seule industrie, ou bien il ne réüssira jamais, ou bien s'il réüssit, ce ne sera qu'à sa perte. La

raiſon eſt que Dieu retirera ſa bénédiction de deſſus luy ; parce qu'il renverſe par ſa conduite l'ordre que ſa providence a établi dans le monde, & quel eſt cet ordre ! c'eſt que ces biens temporels ſoyent des moyens pour faire ſon ſalut, & des voyes pour arriver au Ciel; eh ! que font ceux qui ſe veulent enrichir par le crime ! ils changent & renverſent cet ordre ; des moyens ils en font la fin, & de la fin ils en font les moyens ; ce que ſaint Auguſtin a exprimé en ces deux paroles : *Utendis frui, & uti fruendis* ; au lieu de ſe contenter de joüir de ces biens, ils y mettent leur fin, parce qu'ils ne travaillent que pour cela, & qu'ils préferent les affaires de cette vie à celles de l'éternité, Dieu ne peut donc pas benir ces ſortes de perſonnes, qui choquent ſi directement ſes deſſeins, & l'ordre de ſa Provideuce, ils oublient l'affaire de leur ſalut, pour ne penſer qu'à pouſſer leur fortune ; & par un juſte châtiment, Dieu retirant ſa bénédiction, ils ſont privez de l'un & de l'autre ; mais pour cet homme juſte qui a pour principal but de ſes ſoins le ſalut de ſon ame, & les biens éternels, Dieu y ajoûte encore ceux de cette vie, par un excez de liberalité; c'eſt le Fils de Dieu qui nous en aſſure luy-même : *quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis*, cherchez premierement le Ciel, & la Terre ne vous manquera pas ; l'un vous eſt deſtiné, & pour l'autre, on l'ajoûtera par-deſſus.

Matth. 6.

C'eſt ainſi qu'il en uſa autrefois avec Salomon. Dieu luy ayant donné le choix de demander à Dieu ce qu'il ſouhaiteroit parmy

cette multitude de biens qui sont l'objet des passions des hommes ; ce sage Prince ne luy demanda ny des thresors qui luy étoient neanmoins si necessaires dans un grand Etat, ny de la puissance pour vaincre ses ennemis & les assujettir à son Empire, ny de la gloire & de l'honneur, pour s'attirer le respect de tous les hommes, ny les plaisirs de la vie qui étoient si conformes à son âge ; mais uniquement la sagesse pour conduire les peuples qui luy étoient soûmis ; & ce choix plût tellement à Dieu, que non seulement il luy accorda ce qu'il demandoit ; mais qu'il y ajoûta même ce qu'il ne demandoit pas : *Quia postulasti verbum hoc, & non petiisti dies multos, nec divitias, sed postulasti tibi sapientiam, ecce feci tibi sermones tuos.* Parce que tu m'as demandé la sagesse, & non pas les richesses & les grandeurs qui sont l'objet des vœux de tous les autres ; oüy, tu l'auras cette sagesse, qui te rendra recommandable par dessus tous les hommes du monde ; mais j'y ajoûteray encore ce que tu ne m'as pas demandé, c'est-à-dire, cette gloire ; cet honneur, ces richesses ausquelles tu as préferé la sagesse : *Sed & hæc quæ non postulasti, dedi tibi, divitias & gloriam.* *3. Reg. c. 3.*

Voilà, Messieurs, quel est le procedé ordinaire de Dieu envers les justes qui cherchent & qui luy demandent les moyens de leur salut, Dieu les leur accorde, & ce soin luy est si agreable qu'il y ajoûte le reste : *Et hæc omnia adjicientur vobis.* Oüy, vous aurez ces biens, autant qu'ils vous seront necessaires ; & ce que les autres chercheront par mille dé- *Matth. supra.*

tours, par mille fatigues, par mille travaux, & par mille intrigues, vous le trouverez par une aymable providence, & par la bénédiction de Dieu qui avancera plus vôtre fortune, que ne feront tous les moyens injustes, que vous pourriez employer pour cela.

Ainsi, mon cher Auditeur, si vous croyez bien avancer vos affaires, en negligeant celles de Dieu, si vous pensez réüssir par vôtre seul travail, vous agrandir par vôtre seule adresse, ou bien faire vôtre fortune par des voyes injustes, vous étes abusé, la raison est que la bénédiction de Dieu a le même effet dans les affaires politiques & dans l'avancement de vôtre fortune, que son concours dans les choses naturelles; & par consequent, comme vous ne pouvez remuër le bras, ny faire le moindre mouvement, si Dieu ne concourt avec vous; parce que toutes les causes dépendent de cette premiere, qui opere avec toutes les autres. De même sans cette bénédiction de Dieu sur vos biens, sur vos affaires, sur vôtre travail, jamais vous ne réüssirez; vous ne prendrez que de fausses mesures dans toutes vos entreprises, vous ne ferez que de fausses démarches dans vôtre conduite; puisque comme nous assure l'Apôtre, ce n'est pas ny celuy qui plante, ny celuy qui arrose; mais la bénédiction de Dieu qui fait croître & multiplier : *Neque qui plantat, neque qui rigat, est aliquid, sed qui incrementum dat Deus.* *1. ad Cor. 3.*

Car cõbien en trouverez-vous, qui aprés mille soins, mille voyages, mille hazards sur terre & sur mer, meurent dans la pauvreté, qu'ils tâchent d'éviter par des peines, qui sont aussi fâcheuses

fâcheuses que la pauvreté même ? combien qui passent toute leur vie en chicanes & en procez, sans s'en trouver à la fin plus avancez ? Combien qui sûent jour & nuit dans un métier pénible qui leur fournit à peine de quoy passer assez miserablement leur vie, pendant que d'autres au contraire, sans beaucoup de travail & avec un soin moderé, voyent croître leurs biens, & réüssir toutes leurs affaires ? C'est que souvent les premiers s'éloignent des ordres de la Providence, croyent avoir assez d'esprit & d'industrie pour venir à bout sans son secours de toutes leurs entreprises, & veulent être eux-mêmes les autheurs & les artisans de leur propre fortune ; ils font, si j'ose m'exprimer ainsi, une contre-providence, en opposant la leur à celle de Dieu ; mais Dieu prend plaisir à confondre & à renverser leurs desseins, & à faire évanoüir ces biens, qu'on a voulu augmenter aux dépens du service & de la fidelité qu'on luy doit ; comme il le dit luy-même par le Prophete Aggée : *Respexistis ad amplius, & factum est minus, intulistis in domum, & exsufflavi.* Vous avez voulu vous enrichir contre les ordres de ma Providence, vous avez amassé & accumulé de l'or & de l'argent ; & qu'est-il devenu ? à quoy ont abouti tous ces soins ? *Et exsufflavi*, d'un seul souffle j'ay tout dissipé. Vous croyez réüssir par vôtre travail, sans le secours du Ciel, & sans vous mettre en peine d'obtenir ses graces par vos bonnes actions, ny de mettre Dieu dans vôtre parti ; eh ! Dieu n'a qu'à retirer sa benédiction, & voilà tous vos soins

Agg. c. 1.

& tous vos travaux inutiles : *Intulistis in domum & exsufflavi.*

Cette bénédiction de Dieu, Messieurs, n'est pas cependant le seul moyen qui rend cette providence divine sur les justes si puissante & si efficace ; nôtre Evangile nous en fournit un second, compris dans ces paroles : *Distribuit discumbentibus*, il leur distribua ces pains de sa propre main, je veux dire, que la main de Dieu s'employe à soulager les justes par des voyes inconnües, en faisant non seulement une multiplication de leurs biens ; mais encore, pour ainsi dire, une multiplication d'ayde & de secours, qu'il leur fait ressentir, lorsqu'il semble que tout le monde les a abandonnez ; c'est ce que nous voyons dans le miracle que fait aujourd'huy le Fils de Dieu : *Unde ememus panes, ut manducent hi ?* disoient les Apôtres au Fils de Dieu ? Où trouver du pain de quoy nourrir une si grande multitude ? C'étoit dans un desert, où l'on ne pouvoit rien trouver : *Desertus est hic locus*, comme remarque un autre Evangeliste ; c'étoit le soir ; lorsque la nuit qui s'approchoit, ne leur permettoit pas d'aller chercher des vivres bien loin : *Et hora jam præteriit* ; ils n'avoient ny argent, ny provisions, & il en falloit beaucoup : *Ducentorum denariorum panes non sufficient.* Mais où le secours des hommes vient à manquer, c'est là où celuy de Dieu commence à paroître ; sa main s'ouvre lorsque celle des hommes se ferme, & son pouvoir éclate, lors que celuy des creatures n'est pas capable de les assister.

Matt. 14.

C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin parlant de ce miracle, dit, que la puiſſance étoit dans les mains du Sauveur: *Poteſtas erat in manibus Chriſti.* Mais pour bien entendre ſa penſée, il faut ſuppoſer, ſelon la doctrine de ce ſaint Docteur, que la Providence eſt une perfection dans Dieu compoſée de pluſieurs autres, & particulierement de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, dont l'une s'applique à découvrir les moyens de ſécourir les juſtes, & l'autre à les exécuter; or quelquefois, dit ſaint Auguſtin, ſa puiſſance s'y fait voir plus viſiblement, & quelquefois ſa ſageſſe y éclatte davantage; ſa puiſſance paroît par des miracles; comme quand il a nourri des Saints dans les deſerts, un Elie à qui il a fait porter du pain par des Corbeaux, un Daniel dans la foſſe des Lyons, auquel il a envoyé à manger par un Prophete qui fut enlevé par un Ange, & tranſporté par un cheveu de la tête juſque ſur le bord de la foſſe où Daniel étoit renfermé. Dieu, Meſſieurs, n'épargne pas ces miracles quand il les juge neceſſaires, & ſa main n'eſt point racourcie ſur les juſtes depuis ce tems-là: *Non eſt abbreviata manus Domini.* Car combien d'évenemens voyons-nous encore tous les jours en ce monde, qui confondent toute la politique & la vaine prudence des hommes? ces aventures imprévûës dont nous ne pouvons voir les cauſes, ny pénétrer les ſecrets reſſorts, ces chûtes des uns, ces élévations des autres; ce ſont autant d'ouvrages de la main de Dieu, que nous attribuons au caprice de la fortune, au lieu d'y reconnoître

Tract. 24. In Ioan.

Iſaie 59.

la puiſſance d'un Dieu qui renverſe nos deſ-ſeins.

Mais, Meſſieurs, c'eſt pour l'ordinaire la ſageſſe de Dieu qui ſe fait davantage remarquer dans cette Providence ſpeciale qu'il a ſur les juſtes ; en les ſécourant par des voyes, qui pour être communes, n'en ſont pas moins admirables. Un pauvre, par exemple, eſt dans la derniere neceſſité, Dieu inſpire à ce riche la penſée de luy faire l'aumône & de le ſécourir ; d'où vient cela à vôtre avis ? C'eſt la main de Dieu qui l'aſſiſte par cet homme ; & ſi ſaint Chryſoſtome nous aſſure que c'eſt la main de Dieu qui reçoit l'aumône par celle du pauvre, afin de porter les riches à la faire volontiers, on peut dire avec autant de raiſon, que c'eſt la main de Dieu qui pourvoit à ſes beſoins, par celle du riche. Voilà un homme de bien qui étoit incommodé dans ſes affaires, accablé de dettes, à la veille de ſe voir ruïné, ſans eſpérance & ſans reſſource; une ſucceſſion luy vient lorſqu'il s'y attendoit le moins, on luy fait un don conſiderable. Qu'eſt-ce que cela ? Le monde qui ne voit qu'avec des yeux de chair, l'attribuë à ſa bonne fortune ; mais c'eſt la main de Dieu qui luy donne ce bien pour le ſecourir en ſa neceſſité. Car de même que dans l'ordre de ce monde, qu'il conſerve & qu'il maintient par ſa Providence générale, il ne produit pas tout immediatement par luy-même ; mais ſe ſert de la terre & des autres élemens pour pourvoir aux beſoins de ſes creatures ; ce qui n'empêche pas qu'elles ne les reçoivent veri-

tablement de luy. *Omnia expectant, & tu das illis eſcam in tempore opportuno* : ainſi dans ſa providence particuliere ſur les juſtes, s'il ne les ſecourt pas toûjours immediatement par luy-même, il le fait par les autres, & de quelque ſource que cela vienne, c'eſt toûjour de ſa main qu'ils le reçoivent ; c'eſt elle qui qui fait naître ces incidens, qui diſpoſe ces conjonctures, qui ménage ces occaſions, & qui fait voir ſa puiſſance & ſa ſageſſe dans cette providence qu'il a ſur leurs beſoins : *Diſtribuit diſcumbentibus.* Pſalm. 144.

Helas! Meſſieurs, nous voyons tous les jours tant de perſonnes qui ſe plaignent de leurs miſeres & de leur pauvreté, & qui en montrant leur famille & leurs enfans, ſemblent dire ces paroles de l'Evangile : *Unde ememus panes ut manducent hi* ? Ou prendray-je de quoy nourrir une famille ſi nombreuſe ? comment pourray-je pour voir à tant de beſoins ? Comment me tirer de l'embarras ou je ſuis? *Unde ememus panes?* Eh ! Chrêtiens, il y a une providence qui veille ſur vous, & ſur vos neceſſitez, & ſi vous êtes homme de bien, jamais Dieu ne vous abandonnera. Le Prophete Royal nous aſſure qu'il n'a jamais vû de juſtes, qu'il ait délaiſſez ; & ſaint Jerôme ne fait pas de difficulté d'ajoûter : *Sit homo qui eſſe debet, & mox addentur ei omnia propter quem facta ſunt omnia* ; ſoyez tel que vous devez être, & Dieu n'a garde de vous refuſer ce qu'il n'a fait que pour vous : car croire que Dieu vous puiſſe abandonner, pendant que vous le ſervirez, c'eſt nier qu'il ait une providence, & que ſa main ſoit aſſez puiſſante pour vous ſoulager. Hyeron. in c. 6. Matth.

In Psalm. Saint Augustin pousse vivement cette pensée par ces paroles toutes de feu : *Tu Christiano, tu Dei servo, tu bonis operibus dedito, aliquid existimas defuturum ?* Quoy Dieu refuseroit à un Chrêtien, à un serviteur fidéle, qui ne songe qu'à luy plaire, ce qu'il ne refuse pas même aux corbeaux, & aux plus vils animaux de la terre ? Eh ! continüe ce saint Docteur, d'où peut venir cette infidelité dans un Chrêtien ? Les choses de ce monde roulent-elles donc à l'aventure, & ne sont-elles point gouvernées par une souveraine intelligence : *Unde tam incredula cogitatio ? Quid facit in domo Domini perfidum pectus ?* Ah ! voilà la véritable source de tous les troubles, & de tous les chagrins qui nous arrivent en cette vie, on s'empresse, on s'inquiete, on se donne mille mouvemens inutiles, parce qu'on s'imagine qu'on se peut procurer par ses soins, & par ses efforts tout ce qui nous manque, sans songer que tout dépend de la Providence qui veille sur nous, & que le vray moyen pour réüssir est d'y être parfaitement soumis. Est-ce là ce que l'on devroit attendre d'un chrêtien, qui doit esperer tout de Dieu, & ne travailler que pour le Ciel, que d'être toûjours en mouvement pour les choses de la terre ? De se prémunir sans cesse contre les necessitez à venir, toûjours dans la crainte que toutes choses ne luy manquent, & dans l'inquietude de ce qu'il deviendra, luy qui ne doit penser qu'à cet unique necessaire qui est l'affaire de son salut ? *Quid facit in domo Dei perfidum pectus ?*

Mais revenons, & ajoûtons que la troiſiéme choſe, en quoy Dieu fait paroître la force & l'efficace de ſa Providence ſur les Juſtes, eſt non ſeulement en la multiplication qu'il fait des biens des Juſtes par ſa benediction, non ſeulement dans cette multiplication d'aide & de ſecours qu'il leur procure de tous côtez, & qui viennent toûjours de ſa main; mais encore dans une multiplication de vertu qu'il donne à leurs biens; enſorte que le peu qu'ils en poſſedent, a plus de force de les contenter, & de les rendre heureux, que les plus grandes richeſſes n'en ont pour contenter les Impies qui les poſſedent. C'eſt ce que j'infere des paroles de l'Evangile, ***manducaverunt & ſaturati ſunt***, que ce peu de pain fut ſuffiſant pour une ſi grande multitude, & qu'il y en eut encore de reſte; puis qu'au ſentiment de ſaint Ambroiſe, ce miracle ne ſe fit pas par la ſeule multiplication de la ſubſtance de ce pain; mais de plus par une vertu nourriſſante qu'il luy communiqua, & par laquelle une petite quantité avoit le même effet qu'une plus grande: de même, Meſſieurs, ſi Dieu ne multiplie pas toûjours les biens des juſtes en les faiſant croître, il le fait par une augmentation de vertu qu'il leur donne, & qui a fait dire au ſaint Roy David, que je puis appeller le Panegyriſte de la Providence, ***divites eguerunt & eſurierunt, inquirentes autem Dominum non deficient omni bono***; oüy les riches & les perſonnes opulentes n'en ont pas aſſez pour ſuffire à leur ambition, & pour ſoûtenir les exceſſi-

Marc. 8.

Pſalm. 33.

ves dépenses qu'ils font : ils se trouvent souvent endettez & incommodez dans leurs affaires, pendant que ceux qui suivent les ordres de la Providence ne manquent de rien : ils possedent peu de choses, je le veux ; mais ce peu fait autant pour leur bonheur, que les plus grandes possessions des riches,
2. ad Corint. 6. *tanquam nihil habentes & omnia possidentes* : ils n'ont pas ces superbes maisons, ces grands revenus, cette abondance, & ces tresors ; mais ils ont l'effet que tout cela peut produire.

C'est pour cela que dans l'Oraison Dominicale, où sous le nom du pain nous demandons à Dieu nos necessitez ; au lieu de ces paroles, *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*, donnez-nous nôtre pain de tous les
Matth. 6. jours, un autre Evangeliste dit, *panem nostrum supersubstantialem*, donnez-nous un pain substantiel, qui dans peu de substance ait beaucoup de vertu, à la distinction de celuy des pecheurs, que le sage appelle un pain de mensonge, qui a de l'apparence, mais qui n'a point la force de nourrir : *ne*
Prov. 20. *desideres de cibis ejus in quo est panis mendacii.* Dieu fait à leur égard quelque chose de semblable à ce qu'il faisoit autrefois à l'égard des Juifs, quand il vouloit les punir par la famine, qui étoit l'un de ses fleaux ordinaires ; il ne l'executoit pas toûjours par la sterilité des moissons, mais en ôtant la vertu aux choses qui leur servoient de nour-
Isaia 3. riture : *auferetur ab eis robur panis, & robur aquæ* ; je retireray, dit Dieu, la vertu que j'ay donnée au pain de les nourrir, ils en

auront en abondance, & ils crieront à la faim; j'ôteray à l'eau la force de les desalterer, ils auront beau en boire, ils auront toûjours soi. C'est, Chrêtiens, ce que fait aujourd'huy la Providence à l'égard des pecheurs, elle les punit souvent dans les biens temporels, non pas toûjours en les privant de leurs richesses, mais en leur ôtant la vertu, sans laquelle elle ne servent de rien.

Aussi voyez-vous qu'ils en amassent sans cesse, & qu'ils n'en ont jamais assez, ou bien qu'ils les épargnent & les mettent en reserve, & elles deviennent inutiles, comme l'experience le fait voir tous les jours; au contraire la Providence fait une multiplication de vertu sur les biens des justes, de sorte qu'aprés avoir nourri leur famille, & s'être entretenu selon leur condition, ils en ont encore de reste pour faire l'aumône; & il leur arrive le même miracle que nous voyons dans nôtre Evangile, sans qu'ils y prennent garde, *manducaverunt omnes, & saturati sunt, & tulerunt reliquias*, aprés s'en être substantez, ils en ont encore de reste, par une force & une efficace merveilleuse de cette Providence d'un Dieu, qui fait dire encore une fois au Prophete Royal, *melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas*, que le peu que Dieu donne aux justes, fait plus que ne font aux autres les plus grandes richesses, parce qu'il en augmente la vertu.

Matth. 14.

Psalm. 36.

En faudroit-il d'autres preuves, Chrêtiens, que ce que nous voyons nous-mêmes si souvent devant nos yeux? car quoyque

les impies ſemblent multiplier leurs biens à l'infiny par leurs uſures, par leurs concuſſions, & par leurs injuſtices ; voyez cependant ce que ces biens deviennent, quand Dieu en retire la vertu : car ſans parler des cataſtrophes funeſtes de ces gens venus de rien, & qui retournent à leur premiere baſſeſſe, que la fortune éleve, dit un ſçavant Autheur, mais à qui à meſure qu'elle les fait monter, elle coupe les dégrez par leſquels ils ſont montez, ne leur faiſant plus voir que d'affreux précipices de tous côtez ; conſidèrez ſeulement comme ſe diſſipent ces biens, qu'on a voulu acquerir contre les ordres de la Providence ; ces fortunes cimentées du ſang des pauvres, & fondées ſur l'injuſtice, ſe détruiſent en peu de tems tems par la juſtice d'un Dieu ; cét argent amaſſé par le crime, ſe dépenſe par d'autres crimes, & pendant que cét homme eſt enlevé de ce monde, pour aller rendre compte à Dieu de ſes injuſtices, il laiſſe les biens qui en ſont le fruit à des enfans qui le diſſipent en mille folles dépenſes.

Et l'on peut dire, Meſſieurs, qu'il arrive en cela quelque choſe de ſemblable à cette malediction, dont Dieu menaça autrefois ſon peuple, par le Prophete Joël, de faire ravager leurs moiſſons & leurs fruits, par differentes ſortes d'inſectes, dont les unes acheveroient de fourager ce que
Joel 1. les autres auroient épargné : *Reſiduum erucæ comedit locuſta, reſiduum locuſtæ comedit bruchus, & reſiduum bruchi comedit rubigo* : ce que les chenilles n'auront pû manger, les

sauterelles le brouteront ; ce que celles-cy auront épargné, sera pour les vers, & ce que ceux-cy auront laissé, la roüille achevera de le consumer. Voilà, Messieurs, ce qui arrive encore tous les jours dans ces biens mal acquis ; la bonne chere en consume d'abord une grande partie ; ce qui reste des débauches, c'est pour le luxe & pour la vanité ; ce que le luxe & les débauches n'ont pû consumer, le jeu l'absorbe & l'engloutit : *residuum erucæ comedit locusta & residuum locustæ comedit bruchus.* C'est l'effet naturel de la malediction de Dieu sur ces biens, qui fait voir tous les jours l'accomplissement de ce qu'a dit le Prophete, que le nom, l'éclat & les richesses de la maison d'un impie, s'éteignent souvent par la mort de celuy qui l'a élevée par des voyes injustes ; pendant que nous voyons le bien croître, multiplier & subsister dans les familles des justes, qui aprés avoir reconnu par leur propre experience, la force & l'efficace de la providence de Dieu, en ressentent ensuite la douceur, comme nous allons voir en cette seconde Partie : *attingit à fine usque ad finem fortiter & disponit omnia suaviter.* *Sapient. 8.*

II. PARTIE.

La douceur de la Providence, Messieurs, paroît à la verité dans la conduite qu'elle garde en toutes les choses de ce monde ; puisque sans violence & sans forcer leurs inclinations, elle les fait contribuer à ses desseins, & les amene au point où elle veut, par une disposition, qui pour être premeditée & concertée de toute éternité, ne

laisse pas de s'accommoder à la nature de tous les êtres ; c'est pour cette raison que le Sage l'appelle un jeu, *ludens in orbe terrarum* ; pour faire voir non seulement que le soin & la conduite de tout le monde ne l'embarasse point, comme s'il gouvernoit tout cela en se joüant ; mais encore à mon avis, pour accorder sa douceur avec son pouvoir, en se servant de nos desseins propres pour faire reüssir les siens par une douceur victorieuse de nôtre malice: car selon la remarque d'un sçavant Autheur, il y a cette difference entre la victoire que l'on remporte par force en combatant, & celle qu'on obtient par adresse dans le jeu ; que dans le combat il y a de la resistance, il faut forcer l'ennemy vaincu de plier sous le joug, & de faire la volonté du victorieux ; mais dans le jeu on fait ensorte que nôtre adversaire même contribuë à nous faire vaincre, on se sert de ses desseins & de ses fautes pour venir doucement à nos fins : voilà la conduite de la Providence, elle n'agit pas par combat, ny par violence, elle nous laisse nôtre liberté toute entiére ; mais comme si c'étoit un jeu, elle se sert de nos desseins, de nos entreprises, & de tout ce qui arrive dans le monde pour tourner tout à l'avantage des justes ; *disponit omnia suaviter.*

Prov. 8.

Ce n'est pas cependant mon dessein, Messieurs, de justifier icy cette conduite à l'égard des justes, mais plûtôt de vous montrer la douceur qu'ils ressentent eux-mêmes à s'y laisser conduire ; & cela par deux ou trois avantages que je remarque encore dans

nôtre Evangile, & que je deduis en peu de mots. Le premier, c'eſt qu'elle les décharge des ſoins & des inquietudes qui accablent ceux qui ne penſent qu'à augmenter leurs richeſſes, & à établir leur maiſon, parce que leur reſignation fait qu'ils s'en rapportent ſans peine à cette aimable Providence qui veille continuellement pour eux, ſemblables en cela à cette multitude de peuple qui avoit ſuivy le Sauveur dans le deſert, & qui ne penſoit qu'à écouter ſes diſcours, ſans ſe mettre en peine dequoy elle pourroit ſubſiſter ; ils ne diſent pas comme les Iſraëlites, *nunquid poterit Deus parare menſam in deſerto ?* mais ils s'en repoſent entiérement ſur luy ; & lors que les Apôtres prient le Fils de Dieu de les congedier, afin qu'ils aillent ſe pourvoir dans les villages prochains, non, leur dit-il, *non habent neceſſe ire*, il n'eſt pas neceſſaire, nous trouverons par d'autres voyes le moyen de les nourrir.

Pſal. 77.

Math 2.

Certainement, Meſſieurs, c'eſt une grande partie de la douceur de la vie, de trouver une perſonne ſur qui nous décharger en aſſûrance de toutes nos affaires ; & n'eſt-il pas vray, que qui auroit rencontré un homme de la ſorte, qui voulût prendre ce ſoin, celuy-là auroit trouvé un treſor ? mais ce que les hommes ne peuvent ou ne veulent faire, & qui ne prennent ſoin de nos affaires qu'autant qu'ils y trouvent le moyen d'avancer les leurs propres ; c'eſt ce que fait la Providence de Dieu envers les juſtes, laquelle les délivre des inquietudes

qu'apportent infailliblement les biens de la terre, quand on y attache son cœur; aussi est-ce l'avis important que le Prince des Apôtres donnoit aux premiers Chrêtiens : *Omnem*
1. *Petri. c. 5.* *solicitudinem vestram*] *projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis*; déchargez-vous de toutes vos inquietudes sur celuy qui a soin de vous, retranchez tous ces empressemens qui vous fatiguent inutilement & le corps & l'esprit, persuadez que vous devez être, que c'est de Dieu, d'où vous doivent venir tous les biens que vous attendez, qu'il vous les accordera d'autant plûtôt que vous vous en inquieterez moins, & que sa Providence a des ressources qui vous feront reconnoître que ce n'est point en vain qu'on y établit toute sa confiance; or c'est en quoy un homme de bien ressent la douceur de cette Providence, puisque nous pouvons dire de luy ce que saint Chrysostôme dit des Israëlites dans
In Matth. 14. le desert, qu'il appelle, *Onus divinæ Providentiæ*, le fardeau de la Providence de Dieu : elle se charge de les nourrir & de les pourvoir de tout, en même tems qu'ils s'en reposent sur elle pour ne penser qu'à servir Dieu; & ce soin qu'il en prend est si grand, si vigilant, si empressé, qu'il semble en nous défendant l'inquiétude, qu'il la prenne sur lui-même.

Dieu, Messieurs, ne nous défend pas un soin moderé de nos affaires, ni de pourvoir à nos besoins; il en défend seu-
Matth. 6. lement l'excez & l'empressement : *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini.* Oserois-je dire cependant qu'il fait pour nous ce qu'il nous défend de faire nous-mêmes, ayant ce

soin qui passe jusqu'à l'empressement, si nous en croyons le Prophete Royal: *Dominus sollicitus est mei*, un Dieu a soin de moy, ce n'est pas assez, il s'empresse pour moy, & s'il étoit capable d'inquietude, il en prendroit pour ce sujet, selon le force de ce mot, *Dominus sollicitus est mei*; il fait en nôtre faveur, continuë ce Prophete, l'office d'un Tuteur, qui prend tout le maniment des affaires de son Pupile, & qui le décharge de tout le soin; c'est encore une fois, Chrêtiens, ce qui fait en partie la douceur que goûtent les justes, de pouvoir être libres de la servitude que causent les biens de ce monde, du travail qu'il y a de les amasser, de la crainte de les perdre, des chagrins & des inquietudes qu'il faut avoir pour les conserver; de ces biens qui tourmentent le reste des hommes, & qui en partageant leur cœur, leur ôtent toute la douceur de la vie. *Psalm. 39.*

Mais de ce premier avantage, qui n'est qu'une simple exemption des peines de cette vie, il s'ensuit un second, qui est quelque chose de positif; sçavoir, que la soûmission à la Providence nous rend contens & satisfaits; ce qui est exprimé par ces paroles de l'Evangile: *Et manducaverunt omnes & saturati sunt*; & comme dit un autre Evangeliste, *Impleti sunt*; ils furent rassasiez & remplis: or c'est ce que ne peuvent faire toutes les richesses du monde, dont on est toûjours affamé, puisque plus on en possede, & plus on en desire: *Non afferunt satietatem, sed inflammant cupiditatem*, dit S. Augustin. C'est un sujet sur lequel tous les Autheurs & saints & profanes ont exercé leur éloquence. Pour *Matth. 14.* *Ioan 6.*

moy je dis seulement que ce n'est qu'en se reposant sur la Providence, que l'on acquiert ce bonheur de vivre content.

La raison est, Messieurs, qu'il n'y a que deux manieres de contenter le cœur de l'homme ; l'une est de luy donner tout ce qu'il souhaitte, & l'autre de luy ôter tous ses desirs, ou du moins de les moderer ; ensorte qu'il ne souhaite rien davantage : la premiere façon n'est que pour le Ciel, où Dieu se donnant luy-même aux Bienheureux, alors ce cœur, tout grand & tout vaste qu'il est, sera parfaitement rempli ; mais c'est de la seconde maniere qu'il satisfait les justes sur la terre, parce qu'en moderant, ou plûtôt en éteignant la cupidité, que les autres ne peuvent assouvir, ils se soûmettent aux ordres de sa Providence, & ne souhaitent pas plus de biens, que ce qu'elle leur en a donné ; au contraire les riches du monde possedent des terres, des maisons, des revenus, ils ont des trésors, des meubles précieux, des serviteurs ; ils ont trop, dit un Autheur profane, & ils n'en ont pas assez ; car jamais on ne pourra dire d'eux ces paroles de l'Evangile, *satutari sunt*, ils sont contens & rassasiez ; mais plûtôt ces paroles d'un Prophete, *Comedistis & non estis satiati* ; vous avez mangé, & vôtre faim continuë toûjours, aussi avide & aussi insatiable qu'auparavant ; vous avez tant de revenu, une Charge également honorable & lucrative, du credit, de l'honneur, que demandez-vous davantage ? Cet homme porte ses prétentions plus haut, il veut étendre ses possessions plus loin, il veut

Aggæi 1.

accroître ses revenus, il veut pousser ses enfans dans les premieres charges d'une Ville, & pour cela, il n'en aura jamais assez & jamais son esprit ne sera dans une situation tranquille : *Nihil est satis divitum cupiditati*, dit saint Ambroise.

Mais au contraire, Messieurs, la douceur que l'on trouve en se jettant entre les bras de la Providence, n'est pas seulement de rassasier le corps de peu, c'est le moindre de ses miracles, quoy que ce soit celuy qu'on admire aujourd'huy dans nôtre Evangile ; mais le grand, l'incomparable, le plus surprenant de tous les prodiges, c'est de ce même peu contenter & remplir l'esprit : admirez le premier tant qu'il vous plaira, il faut peu pour le corps, si l'on regarde précisément ce que la nécessité demande ; mais pour l'esprit rien n'est assez ; donc ce que tout le monde ensemble ne peut faire, c'est ce que fait la Providence d'un Dieu en rassasiant le corps & l'esprit.

Ajoûtez à cela que ce n'est que dans la confiance sur cette même Providence que l'on trouve la paix du cœur, aussi-bien que le repos de l'esprit ; car combien en voyons-nous qui aprés avoir dressé une table à la fortune, selon le langage du S. Esprit, aprés *Isaie 65.* luy avoir donné leurs soins, leurs prieres, & leurs vœux, convaincus enfin qu'elle n'est qu'une aveugle & une capricieuse, ont recours à Dieu, parce que tout autre secours leur a manqué ? combien qui aprés avoir compté sur leur crédit, sur leurs biens, sur leurs amis, voyant enfin leurs mesures prises & reprises

& rompuës autant de fois, & que ces idoles, en qui ils avoient mis leurs esperances, ne peuvent les assister, ont recours au Ciel, pour en recevoir le secours qu'ils n'ont pû trouver sur la terre?

Ajoûterai-je enfin, Messieurs, en dernier lieu, que la douceur de la Providence se fait ressentir, en ce qu'elle met hors des atteintes de tous les accidens, ceux qui s'y reposent & qui y mettent leurs esperance, en les rendant, pour ainsi dire, par ce moyen indépendants des lieux, des temps, & de tout ce qui pourroit troubler leur paix & leur repos, comme nous voyons dans nôtre Evangile, que ni le desert sterile & dépourvû de toutes les commoditez de la vie, ni le tems de la nuit, qui étoit le moyen d'y pourvoir, ni la necessité présente, n'est pas capable de faire perdre courage à cette multitude de peuple qui avoit suivi le Fils de Dieu. C'est, Chrêtiens, qu'il n'y a rien qui puisse ébranler un cœur qui se repose entierement sur la Providence de Dieu; c'est pour nous animer à y mettre nôtre principal appuy qu'il prend
Sapient. 14. dans l'Ecriture Sainte, le nom de Pere: *Tua Pater Providentia cuncta gubernat*, pour nous exprimer par ce seul mot, que tous les soins de sa Providence & toutes les tendresses de son amour sont employez, non-seulement à nous pourvoir de tout; mais encore à nous défendre contre tous, lorsque nous nous reposons dans soin sein.

Or quelle douceur d'y être en assurance de la sorte, pendant que les impies, qui sont comme des enfans émancipez, qui se regardent

comme maîtres de leur conduite, & qui n'en veulent rendre compte qu'à eux-mêmes ; pendant, dis-je, que les impies sont toûjours dans le trouble & dans l'agitation : *In circuitu impii ambulant*, dit l'Écriture, ils font un cercle continuel, sans jamais trouver de repos. Que veut dire cela, Messieurs ? c'est qu'en se retirant de la conduite de Dieu, ils s'appuyent tantôt sur la faveur d'un Grand, & pensent qu'ils feront fortune en s'attachant à son service, sans se mettre en peine de celuy de Dieu ; mais ce Grand venant à manquer, ils cherchent un autre appuy : tantôt ils s'imaginent réüssir & se pousser dans le monde par cette intrigue ; mais se voyant frustrez de leur attente, ils tentent un autre moyen ; tantôt par le credit d'un ami ils s'efforcent d'entrer dans les affaires, ou de trouver accez dans cette maison, & croyent que s'ils peuvent y avoir entrée, tous les chemins leur seront ouverts pour aller à leur but ; mais ce projet ayant avorté, ils ont recours à un autre, & ainsi ils ne font que tournoyer & chercher de nouvelles ouvertures, que passer d'un expedient à un autre sans jamais goûter la douceur du repos où ils aspirent. Vous diriez qu'ils seroient attachez à cette roüe de la fortune que nous dépeignoient les Anciens, & qu'ils en suivroient toutes les agitations & les inconstances, qu'ils tourneroient sans cesse avec elle par une vaine circulation de projets, & par une continuelle revolution de desirs, sans jamais avancer ni attaquer ce qu'ils poursuivent, ni joüir de ce qu'ils prétendent : *In circuitu impii ambulant.* Mais au

Psal. 11.

contraire, Chrêtiens, quand l'on dépend de la Providence de Dieu, on eſt fortement appuyé & ſur une choſe inébranlable; c'eſt pourquoi rien ne nous peut ravir nôtre paix : *Non dabit in æternum fluctuationem juſto.*

Pſal. 54.

Mais quoy, me direz-vous, n'y a-t-il point de pauvreté, point d'oppreſſion, & de traverſe pour les juſtes ? & n'eſt-ce pas au contraire une des choſes qui a fait quelquefois revoquer en doute la Providence même ; & ce qui a ſouvent ébranlé les plus ſaints & les plus conſtans, de voir que s'il y a quelque revers de fortune & quelque fâcheux accident, il ſemble que ce ne ſoit que pour eux ? Vous touchez à la verité, mon cher Auditeur, le point le plus délicat ; mais ſouvenez-vous de ce que nous avons préſuppoſé dés l'entrée de ce diſcours, que Dieu a une Providence particuliere ſur les ames des juſtes, & une autre ſur les beſoins de leurs corps, & que l'une étant ſubordonnée à l'autre; éprouver les juſtes par la pauvreté, les ſanctifier par les traverſes, rectifier leurs intentions par les obſtacles qu'il apporte à leurs deſſeins, ce n'eſt point une choſe contraire à ſa Providence, c'eſt plûtôt ce qui nous la fera loüer & admirer éternellement dans le Ciel, outre que cette Providence ne s'eſt pas engagée à ne permettre jamais qu'il y eût des gens de bien dans la neceſſité, ou dans l'oppreſſion, & ce n'eſt pas ce que j'ay prétendu vous montrer ; mais à quoy elle s'engage, c'eſt à les ſecourir dans cette neceſſité ; mais en quoy elle éclate, c'eſt à ne les abandonner jamais; mais ce qui en fait reſſentir la douceur, c'eſt

que tous ces accidens que Dieu permet pour les éprouver, ne donnent point d'atteinte à leur constance, & enfin de faire réüssir tout à leur avantage ; ce qu'il leur fait avoüer à eux-mêmes par des effets visibles d'une Providence aussi douce qu'elle est forte & efficace: *attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.*

CONCLUSION.

D'où j'infere, pour conclusion de tout ce Discours, que c'est dans cette divine Providence que nous devons mettre nôtre principale confiance, plûtôt que dans nôtre travail, dans nôtre adresse, dans nostre industrie & dans nôtre prudence, & n'être pas comme ceux dont parle le Sage, & qu'il appelle, *Fugitivi perpetuæ Providentiæ*, des fugitifs de la Providence, qui tâchent de se soustraire de sa conduite, sans penser que sa force atteint d'un bout à l'autre de l'Univers, comme dit le Texte sacré : *Attingit à fine usque ad finem*; c'est-à-dire, que si nous ne voulons nous y soûmettre d'une façon, nous y serons soûmis de l'autre ; parce que cette Providence paroît autant dans le châtiment, qu'elle fait souffrir aux méchans, qui pensent s'écarter de ses ordres, que dans le soulagement des justes, qui les suivent, & qui s'y abandonnent. Elle rappelle ces fugitifs, comme des esclaves échappez, pour les contraindre de la reconnoître, par leurs propres suplices : *Vinculis tenebrarum & longa noctis compediti fugitivi perpetuæ Providentiæ* ; comme ajoûte le Sage, en parlant des Egyptiens; c'est par les ténébres de leur raison, & par l'aveuglement dans lequel Dieu les laisse tom-

Sapient. 17.

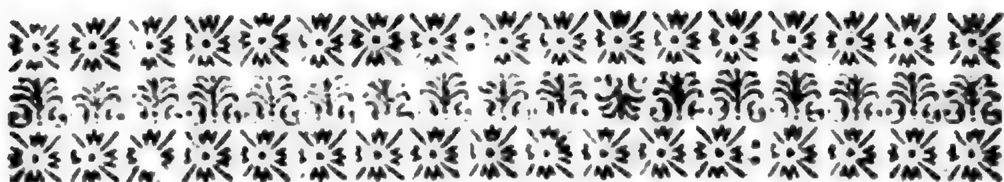
ber, qu'il fait éclater sa Providence; ils veulent se conduire par leurs propres lumiéres ; mais elles sont trop courtes & trop foibles, ils se trouvent envelopez dans une épaisse nuit, qui confond tous leurs desseins, & ces fugitifs sont arrêtez par mille évenemens qu'ils n'ont pas prévûs : *Vinculis compediti.* De sorte, Chrêtiens, que si vous refusez de vous y soumettre, elle vous envelopera dans vos propres projets, comme dans des liens d'où vous ne pourrez sortir ; elle rompra toutes vos mesures, déconcertera toute vôtre politique, toute vôtre vie ne sera qu'un enchaînement de malheurs, & lorsque vous penserez être au-dessus de la fortune, par vos artifices & par vos injustices, c'est alors qu'elle se fera reconnoître par la severité de ses justes vengeances. Tâchons plûtôt, Messieurs, d'en éprouver la douceur, & lorsque nous travaillerons pour la sanctification de nôtre ame, ne craignons point qu'elle abandonne le soin des besoins de nôtre corps.

Un Prophete se plaignoit autrefois, de ce que dans une pressante famine les hommes donnoient tout ce qu'ils avoient de plus precieux pour conserver leur ame : *Dederunt pretiosa queque pro cibo ad refocillandam animam.* Mais combien de Chrêtiens aujourd'huy dans leurs necessitez donnent jusqu'à leur ame, qui est ce qu'ils ont de plus precieux, pour avoir dequoy nourrir le corps; Ce malheureux qui commet un crime de crainte de manquer d'argent, cette femme qui s'abandonne à l'infamie pour se tirer de necessité, ont ils-jamais pensé qu'il y a une

Thren. 1.

Providence qui veille ſur leurs beſoins? Ils en reſſentiroient la douceur, s'ils vouloient ſervir Dieu; mais pour avoir negligé le principal, ils perdent l'acceſſoire en même-tems; au lieu que s'ils s'étoient repoſez ſur cette Providence, Dieu auroit verſé ſur eux cette double bénédiction dont il eſt parlé dans l'Ecriture: *De rore cœli & de pinguedine terræ.* *Geneſ. 27.* De la roſée du Ciel & de la graiſſe de la terre: car Dieu donne aux juſtes ſes graces qu'ils cherchent & qu'ils demandent, c'eſt la roſée du Ciel; mais il y ajoûte la graiſſe de la terre, ce ſont les commoditez temporelles & les biens de cette vie, quand ils leur ſont neceſſaires; pendant qu'il leur reſerve ceux de l'autre, dans l'éternité bien heureuſe, que je vous ſouhaite, &c.



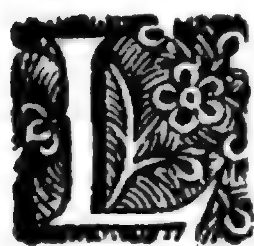


SERMON POUR LE LUNDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

Du respect dans les Temples.

Ascendit Jesus Hierosolymam, & invenit in Templo vendentes, & omnes ejecit de Templo. *Joan 2.*

Jesus alla à Jerusalem, & ayant trouvé des gens qui vendoient dans le Temple, il les en chassa tous. S. Jean. c. 2.



LE manquement de respect dans les Temples, est sans doute, Messieurs, quelque chose de bien abominable devant Dieu; puisque le Sauveur du monde, qui a donné tant de preuves de sa douceur, &

& de sa patience à souffrir les plus grands crimes, ne peut voir celuy-cy, sans que le zele qu'il a pour la gloire de son Pere ne l'anime à en tirer vengeance sur le champ ; & ce qu'il y a de plus surprenant dans ce procedé ; c'est, qu'au lieu que Dieu d'ordinaire fait comme les Roys & les Souverains de la terre, qui donnent les graces & distribüent leurs bienfaits par eux-mêmes ; mais qui se servent du bras de leurs Officiers pour punir les crimes ; aujourd'huy le Fils de Dieu se fait l'executeur du châtiment qu'il veut faire sentir à ces Profanateurs ; il chasse honteusement avec menace & avec reproche ceux qui trafiquoient dans un lieu si saint, il renverse leurs tables, leur argent, leurs marchandises, & la colere qui paroît sur son visage, l'air d'autorité qu'il prend & les éclairs de ses yeux jettent tant d'effroy & de terreur dans les esprits, que personne n'a l'assurance de luy résister.

Aprés tout je ne m'en étonne pas, Chrêtiens, puisque dans tous les autres pechez, l'outrage ne s'adresse pas toûjours immédiatement à Dieu, & l'insolence d'un pecheur ne va pas toûjours jusqu'à l'attaquer luy-même ; d'ailleurs, quoy que tout ce grand monde soit comme son Temple où il reçoit les hommages de toutes ses créatures, ce Temple cependant luy est commun avec les hommes, qui y bâtissent leurs villes & leurs maisons ; mais les Eglises étant uniquement destinées pour luy rendre le culte qui luy est dû, c'est une profanation d'un lieu qui luy est consacré, & par consequent une injure

qui s'adresse directement à luy-même; & pour marquer la part qu'il y prend, il s'en fait aussi luy-même le vengeur ; mais afin de concevoir l'horreur que mérite ce crime, dont tant de personnes font si peu de scrupule aujourd'huy, demandons l'assistance du S. Esprit par l'entremise ordinaire de la Reine du Ciel.

Ave Maria.

IL faudroit, Messieurs, avoir le zele, & les paroles du Fils de Dieu, pour vous representer comme il faut l'énormité du crime que l'on commet en manquant de respect dans les Eglises, puisqu'elle a esté capable de mettre en colere celuy qui étoit la douceur & la bonté même ; mais en voyant ce crime si commun & si public aujourd'hui parmi les Chrêtiens, il me semble que j'aurois plus besoin de larmes pour pleurer un mal irremédiable, que de paroles pour vous en donner de l'horreur : néanmoins comme c'est ce qui animoit autrefois le zele des Prophetes de l'ancienne Loy, il ne doit pas moins exciter celuy des Prédicateurs de l'Evangile ; outre que si ces personnes connoissoient la grandeur du crime qu'ils commettent, & le malheur qu'ils s'attirent en violant ce qu'il y a sur la terre de plus auguste & de plus saint, ils laveroient eux-mêmes de leurs larmes ces Eglises & ces Autels, qu'ils ont tant de fois profanez par leurs irrévérences & par leurs impietez.

Pour vous en faire donc concevoir l'indignité, je trouve dans l'Ecriture Sainte que

Dieu a pris particulierement trois qualitez, qui ont porté les hommes à luy bâtir des Temples, & qui ensuite exigent de nous tous les respects dont une créature est capable. La premiere est celle de Monarque & de Souverain, qui fait de nos Eglises comme son Palais, & le lieu qu'il remplit d'une façon toute particuliere ; d'où vient que les Anciens les ont appellées, *Basilicas*, comme qui diroit des maisons Royales, où le Roy de gloire fait sa demeure plus ordinairement. La seconde qualité est celle de Prêtre qu'a pris le Sauveur, & c'est en cette qualité qu'il a choisi nos Eglises pour le lieu du sacrifice dont il est luy-même la victime ; ce qui leur donne encore aujourd'huy le nom de Temple. Et la troisiéme enfin est la qualité de Protecteur, & de Défenseur de son peuple ; ce qui l'a porté à établir ces Temples comme autant d'asiles, & de lieux de refuge contre sa propre Justice; mais où il est bien juste qu'il soit aussi luy-même à couvert de nos outrages ; ce qui fait qu'on les nomme plus ordinairement des Eglises, c'est-à-dire, le lieu où les Fideles s'assemblent pour prier & pour fléchir la colere d'un Dieu, que nous offensons presque par tout ailleurs. Or ce sont ces trois titres qui nous les doivent faire considérer comme des lieux saints, & y garder par conséquent un profond respect, à cause de la présence d'un Dieu qui y fait sa demeure, comme dans son Palais ; à cause de la grandeur des mysteres qui se passent dans ces Temples, où un Dieu même est offert en sacrifice, & enfin à cause des biens

Chrys. Homil. 36. in 1. ad Corint.

que Dieu nous accorde dans ses Eglises, dont il fait des asiles pour nous contre la rigueur de sa justice. Trois motifs qui sont autant d'obligations pressantes d'y paroître avec toute la modestie & toute la pieté que demande la sainteté d'un lieu consacré par autant de titres qui feront tout le partage de ce Discours.

I. PARTIE. J'ay dit, Messieurs, premierement, que c'est en qualité de Souverain que Dieu à choisi nos Eglises pour y demeurer, comme dans son Palais. Nous voyons dans l'Ecriture que durant le regne de David, Dieu se pleignit que son peuple ne luy avoit point encore bâti de maison, où il pût faire sa demeure, & que jusques alors il n'avoit eu que des Tentes & des Tabernacles, où il n'habitoit que comme un passant, & que c'étoit bien la moindre chose que l'on devoit à sa Grandeur. Aussi s'adressa-t-il ensuite au plus sage de tous les Roys, pour luy en donner la commission: il s'interessa tellement dans cet édifice, qu'il en voulut luy-même prescrire les dimensions, prendre la conduite de tout l'ouvrage, présider à la consécration qui s'en fit, & se le dédier luy-même en quelque maniere pour en faire son Palais; Palais qui a surpassé en magnificence tout ce que l'art, & l'esprit des hommes ont pû inventer depuis, dont l'Ecriture rend cette raison, *Neque enim homini præparatur*
1. *Paralip.* 29. *habitatio, sed Deo*; ce n'est point à un Prince, ni a un Souverain de la Terre que l'on prépare une demeure & un Palais, mais c'est au Souverain de la terre & du Ciel; aussi ne

fut-il pas plûtôt achevé, qu'il fut, comme porte le Texte sacré, rempli de la Gloire & de la Majesté du Seigneur, pour marquer qu'il en avoit pris possession comme de sa maison propre où il vouloit établir sa demeure. Et c'est, Messieurs, le premier motif qui nous oblige au respect.

Car il faut raisonner en cela à peu prés comme nous faisons de la Majesté des Roys; elle doit être à la verité respectée par tout, à cause que le caractere de grandeur que Dieu a imprimé sur leur front, est toûjours le même en quelque endroit que ce puisse être de leurs Etats; vous sçavez cependant qu'il y a de certains lieux, qui sont particulierement destinez pour recevoir les hommages de leurs Sujets, où ils tiennent davantage leur rang, & où ils font briller davantage l'éclat de leur dignité, comme sont leurs Trônes, leurs Lits de justice & leurs Palais, où ils étalent toute leur magnificence. Il en est de même de ce Roy & de ce souverain Monarque de l'Univers; car quoy qu'il soit présent par tout, & par consequent qu'il doive être révéré par tout, c'est néanmoins dans les Eglises qu'il veut recevoir les principaux hommages des Chrêtiens, & qu'il veut être honoré par des cérémonies publiques, qui marquent nos déférences, & nos soûmissions. Etablissons, s'il vous plaît, solidement cette vérité, dont nous tirerons quelques consequences, qui en sont comme des suites infaillibles.

Je dis donc encore une fois que Dieu est dans les Temples d'une maniere particuliere; car nous jugeons de la présence d'une cause

par ses effets, parce qu'il est impossible qu'une chose agisse dans un lieu où elle n'est point presente, ou par elle-même, ou par sa vertu ; ne s'ensuit-il donc pas qu'elle se trouve plus particulierement dans les lieux où elle a des effets plus considerables & plus particuliers? C'est ainsi que nous disons communément que Dieu est dans le Ciel : *Cœlum mihi sedes est*, dit il luy-même dans l'Ecriture, parce que c'est-là où il se communique aux Saints avec plus de magnificence ; c'est-là où il découvre la Majesté de son visage, & cette façon particuliere d'agir fait que nous disons qu'il y est plus particulierement, & qu'il y fait comme son séjour. Or c'est de la sorte que ce même Dieu demeure dans nos Eglises, parce qu'il y opere de toute une autre maniere qu'il ne fait pas ailleurs, puisqu'on peut dire qu'il y accomplit ce qu'il promit autrefois à Salomon, en parlant du Temple que ce sage Roy luy avoit fait bâtir ; c'est-là, dit-il, que j'ouvriray les yeux sur les misérables pour les consoler, c'est-là que j'auray les oreilles attentives à leurs prieres & à leurs demandes, c'est-là que mon cœur sera rempli de tendresse pour compatir à leurs miseres, & à leurs besoins : *Oculi mei erunt aperti, & aures meæ erectæ ad orationem ejus, qui in hoc loco oraverit.* Que si c'est-là qu'il parle au cœur, qu'il écoute nos prieres, qu'il distribuë ses faveurs, qu'il nous ouvre ses trésors, qu'il se reconcilie avec nous ; en un mot, si c'est-là qu'il communique ses graces & plus facilement & avec plus de profusion, il est donc vray de dire qu'il y est aussi plus particulierement.

Act. 7.

2. Paralip. 7.

Il y eſt en ſecond lieu, d'une maniere toute particuliere, parce que luy-même a choiſi nos Egliſes pour ſa demeure, où il ſe doit trouver, non par ſon immenſité ſimplement, comme il eſt par tout ailleurs ; mais d'une façon ſinguliere que nous pouvons appeller conſécration ; de ſorte qu'il peut dire encore de nos Egliſes, à plus forte raiſon, ce qu'il dit autrefois de ce fameux Temple de Jeruſalem : *Elegi & ſanctificavi locum iſtum, ut ſit nomen meum ibi in ſempiternum*, puiſque ce qu'il fit alors pour la conſécration de ce Temple, il le fait dans celle de nos Egliſes ; & ſi ce n'eſt pas avec tant de magnificence & d'apareil, c'eſt du moins avec autant de religion & de ſainteté, car il y vient inviſiblement, il les remplit de ſa divine préſence, il les rend infiniment auguſtes par les cérémonies qui s'y font, & par les merveilles inéfables qu'il y opere. *Ibid.*

Mais quand il n'y donneroit point des marques de ſa préſence par les choſes qu'il y opere ; quand il ne les auroit point choiſies pour en faire ſa maiſon propre, il y auroit de l'obligation de la part des hommes de luy aſſigner certains lieux deſtinez pour luy rendre leur culte & leurs devoirs : car comme ce n'eſt pas aſſez d'adorer Dieu intérieurement & dans le cœur, mais qu'il faut profeſſer une Religion au dehors, qui rende témoignage des ſentimens que nous avons de la Divinité, non pas qu'il ne les connoiſſe, mais afin que nous les faſſions connoître nous-mêmes par cette proteſtation publique & ſolemnelle ; la raiſon ne nous dit-elle pas qu'il

faut donc par conſéquent un lieu deſtiné à cet exercice, où l'on ne faſſe que cela ſeul, afin de faire diſtinction de ce que l'on doit à Dieu, & de ce que l'on rend aux hommes, & afin que ſi nous ne l'adorons pas ailleurs, ce que nous devons faire par tout, nous le faſſions
Pſal. 5. du moins dans ſa maiſon : *Adorabo ad templum ſanctum tuum*, dit le Prophete.

Et certes les Payens mêmes qui ont éteint toutes les lumieres de la raiſon, en adorant tant de fauſſes Divinitez, les ont cependant ſuivies en ce point, lorſqu'ils ont toûjours été perſuadez qu'il falloit un lieu où les hommes rendiſſent un culte à la Divinité, telle qu'elle pût être ; tant il eſt vray qu'aucune Religion ne peut ſubſiſter ſans Temple, c'eſt-à-dire, ſans un lieu où l'on ſoit aſſuré de la préſence particuliere du Dieu qu'on adore. Diſpenſez-moy, Meſſieurs, de vous apporter davantage de preuves d'une verité connuë, & que je devois plûtôt préſupoſer pour en tirer ces deux conſéquences, qui ne ſont pas moins certaines.

La premiere eſt, que l'Egliſe eſt donc un lieu ſaint, & digne de vénération ; parce que par tout où il y a quelque choſe de Dieu, là il y a de la ſainteté, cette Souveraine Majeſté conſacrant tout ce qui l'approche, ce qui lui appartient, & luy donnant un certain caractere qui doit inſpirer le reſpect à tout le monde; ainſi la terre qui a porté le Fils de Dieu, s'appelle Sainte, & eſt diſtinguée par ce nom de toutes les autres ; la Croix à laquelle il a été attaché, merite l'adoration des Anges & des hommes ; parce que cét Homme-Dieu

luy a été present, & uni d'une maniére plus particuliere ; les bienheureux dans le Ciel sont saints, & méritent un culte de Religion, comme des amis de Dieu, & qui l'aprochent de plus prés. Nos Eglises sont donc un lieu saint pour la même raison, puisque ce Dieu y fait sa demeure, je ne dis pas seulement par la présence réelle & véritable de son Corps, qui y est gardé, & dont nous parlerons tantôt ; mais par la présence de sa Majesté, comme un lieu qui luy est consacré, & qu'elle remplit encore d'une façon tout autre que ce fameux Temple de Salomon, dont l'Ecriture dit cependant, qu'il étoit rempli de la gloire & de la Majesté de Dieu : *Impleverat gloria Domini, domum.... Majestas Domini implevit domum.* 3. Reg. 8. 2. Paralip. 7.

Or si Dieu a toûjours demandé tant de vénération pour tous les lieux où il a voulu se rendre present aux hommes ; si pour s'être fait voir à Moyse dans un buisson ardent, il l'oblige de s'en approcher avec tant de respect : *Locus ubi stas terra sancta est.* Moyse, Exod. 3. prends garde, le lieu, où tu es, n'est pas une terre du commun ; c'est un lieu sanctifié par la presence de Dieu même. Si Jacob aprés la vision de cette échelle mystérieuse, en consacra en même-tems la place, & n'y put demeurer qu'avec frayeur : *Terribilis est locus* Genes. 28. *iste, & porta Cœli* ; Si Dieu même ne vouloit pas qu'on approchât du Sanctuaire, où étoit l'Arche d'Alliance, qu'avec une sainte horreur, & un silence si respectueux, que la moindre indécence y étoit punie de mort ; Ah ! Mon cher Auditeur, vous qui venez

dans l'Eglise comme dans une place publique, qui vous y tenez en des postures si indécentes, avec des airs, & des contenances si immodestes, avec des yeux si égarez, avec un esprit si plein de l'embarras du monde, où pensez-vous être ? Et avez-vous bien conçû que c'est la maison, le Palais, le Trône de cette Souveraine Majesté ? *Locus ubi stas terra sancta est.* Vous êtes dans un lieu saint, & vous y faites les mêmes choses, que dans les lieux les plus profanes ?

Car, Messieurs, on y parle, on y rit, on s'y entretient, & pendant que les Anges y demeurent avec de profonds respects, on s'y tient sans révérence, sans modestie, sans attention. Ah ! De quel œil, & de quel visage pensez-vous que Dieu regarde ce mépris ? Certes il faut être bien hardy, pour venir braver un homme jusque dans sa propre maison, ou bien pour faire quelque insolence dans le Palais d'un grand Roy, & celuy qui en viendroit jusqu'à s'oublier soy-même de la sorte, s'attireroit sans doute la colére de ce Prince, où plûtôt, son indignation ; mais s'attaquer à Dieu dans sa propre demeure, où tout est saint jusqu'aux murailles, & où il a voulu pour ainsi dire, renfermer sa Majesté, pour nous rendre l'accomplissement de nos obligations plus commode, pensez-vous qu'il souffre tranquillement cette insolence ?
1. ad Cor. c. 11. *Numquid domos non habetis ad manducandum, aut bibendum, aut Ecclesiam Dei contemnitis* ? Disoit saint Paul aux premiers Chrêtiens : quoy ? N'avez-vous pas vos maisons, pour y boire, & pour y manger,

& méprisez-vous ainsi le lieu où s'assemblent les Chrêtiens ? Mais nous pouvons ajoûter avec saint Chrysostome, qui n'est jamais plus éloquent que sur cette matiére, parce que ce peché regnoit de son tems, comme il regne dans celuy-cy. *Nunquid domos non habetis ad nugandum* ? N'avez-vous pas assez d'espace dans vos maisons pour vos entretiens & pour vos amusemens? La Ville n'est-elle pas assez grande pour vos affaires & les compagnies pour vos divertissemens ? Faut-il encore que nos Eglises soient employées à ces usages ? *Nunquid domos non habetis* ?

Et n'est-ce pas avec raison que Dieu s'en plaint dans un Prophete : *Quid est quod dilectus meus in Domo meâ fecit scelera multa ?* *Ierem. 11.* Qu'est-ce donc à dire cecy ? Qu'un Chrêtieu que j'honore de mon amitié, vienne commettre tant de crimes dans ma propre maison ? C'est une témerité de s'attaquer à Dieu par tout ailleurs, luy qui peut nous écraser comme de miserables vers de terre, & nous précipiter dans le néant, d'où il nous a tirez : mais porter nos outrages jusques dans son Palais, & dans le lieu de sa demeure, c'est le dernier excez de l'insolence & de la témerité. Nous ne devons jamais entrer dans ce lieu saint, qu'un raïon de cette Majesté qui l'environne, ne fasse dans nôtre cœur une impression sensible de respect & de crainte. Que si nous avons quelque zéle pour la gloire du Seigneur, & pour l'honneur de sa maison, gemissons à la vûë des profanations & des impietez qui s'y

commettent, non pas par des Infidéles & par des Barbares, mais par ses domestiques, par ses amis, & quelquefois même par les ministres de ses Autels : mais poursuivons.

L'autre consequence que je tire de ce même principe, & de cette même verité, est, que si les Eglises sont la demeure d'un Dieu, & un lieu saint, c'est une circonstance qui aggrave les pechez qu'on y commet, & qui fait des crimes de ce qui pourroit être toleré par tout ailleurs. Dérober, par exemple, une chose consacrée à Dieu, n'est pas un simple vol, c'est un sacrilége qui change l'espece du peché, & qui le rend incomparablement plus grand ; j'en dis de même à proportion de tous les autres, la sainteté d'un lieu rend les pechez qui s'y commettent plus énormes, & souvent autant de sacriléges ; parce que c'est un lieu saint qui est violé & profané : l'Eglise n'est faite que pour loüer Dieu, ce sont donc les seuls discours qui y sont permis ; l'on n'y doit entrer, que pour l'honorer, & pour luy rendre ses devoirs, ce sont donc les seules actions qui s'y doivent souffrir, on n'y doit paroître que pour luy faire des vœux & de priéres, on n'y doit donc demeurer que dans une posture humble & pleine de respect.

Si cela est, comme nous n'en sçaurions douter, Eh ! Que dirons-nous donc de ceux qui en font des rendez-vous, & qui y donnent des assignations quelquefois pour des desseins criminels ? Que sera-ce de tant de regards trop libres, que l'on jette sur tous les ob-

jets, & de tant de parties qui s'y lient ? De voir que l'on s'y comporte comme dans les autres lieux, qu'on s'y permet les mêmes im̃modeſties, les mêmes libertez ? Autrefois, à la naiſſance du Chriſtianiſme, il n'y avoit point encore d'Egliſes, mais alors, dit ſaint Bernard, toutes les maiſons des Chrêtiens étoient autant de Temples ; & maintenant l'on fait de nos Egliſes des maiſons profanes, où l'on y fait ſans reſpect & ſans refléxion les mêmes choſes que par tout ailleurs.

Diray-je même, qu'on y fait ce qu'on n'oſeroit faire dans les maiſons particulieres? Cette mondaine ne ſeroit pas en liberté dans la maiſon de ſon pere, elle donne rendez-vous dans une Egliſe, on ſçait l'heure à laquelle elle s'y doit trouver, & ce qu'elle n'oſeroit dire, ny faire ſemblant d'écouter en préſence de ſes parens qui l'éclairent de trop prés, elle le dit, & elle l'écoute ſans crainte dans un lieu ſi ſaint ; c'eſt-là qu'elle quitte cét air de contrainte, qui l'a génée ſi long-tems ; jamais elle n'eſt plus enjoüée, ny plus libre, que là, où la modeſtie devroit ſe trouver, quand elle ſeroit bannie de tout les autres lieux du monde ; n'eſt-ce pas là que l'on vient pour voir, & pour être vû avec moins de ſoupçon ? Ne diriez-vous pas que nos Egliſes ſeroient le théatre où le luxe, & la vanité viennent ſe montrer avec pompe, & chercher des ſpectateurs?

Et qu'eſt-ce que cela, à vôtre avis ? Chrêtiens, ah ! Ce ſont des inſultes faites à Dieu juſqu'aux pieds de ſes Autels, mais que Dieu punit ſouvent auſſi juſqu'aux pieds des Au-

tels, & pour lesquels il n'y a presque point de misericorde. C'est Dieu même qui fait cette menace : *In terrâ sanctorum qui iniqua gessit, non videbit gloriam Domini.* Il ne verra jamais ma gloire, & je le banniray éternellement de ma presence. Et quelle est, je vous prie, cette terre des Saints, sinon nos Eglises, où reposent les reliques des Saints, & qui sont consacrées par la présence de celuy qui est la sainteté même, lequel les a choisies pour y être honoré ? Vous y commettez des indécences, des immodesties, des sacrileges ? *Non videbis gloriam Domini.*

Isai 26.

Mais ce n'est pas assez que cette circonstance d'un lieu saint augmente le peché qu'on y commet, elle fait des crimes de ce qui ne le seroit point par tout ailleurs. Car il me semble qu'on peut dire des Temples de Dieu, ce que l'Apôtre dit du Corps du Sauveur du monde dans l'Eucharistie, quand on le reçoit indignement : *Non dijudicans corpus Domini*, qu'on ne distingue point l'un des lieux profanes, comme l'on ne distingue point l'autre des viandes ordinaires ; aussi ces deux crimes ont-ils du rapport dans leur impieté, & Dieu juste vengeur de tous les deux, ne met guere de distinction luy-même dans le châtiment qu'il en tire ; dans l'un l'on ne discerne point sa présence réelle & corporelle, & dans l'autre, la présence de sa Majesté, qui remplit ce lieu saint ; dans l'un on l'outrage dans sa propre personne, & dans l'autre on perd le respect pour sa propre maison ; par l'un on le loge dans un lieu soüillé par le peché, & par l'autre on entre dans un lieu

1. ad Cor. 11.

de sainteté pour s'y souiller soy-même de peché. De sorte que si dans l'un on mange son propre jugement, selon l'expression de l'Apôtre, dans l'autre on attire sa condamnation par des actions, qui deviennent criminelles dés là qu'elles se font dans un lieu consacré à Dieu. Car ces indécénces & ces immodesties ausquelles on ne prendroit point garde dans un lieu profane, dans une Eglise, & en présence des Autels ce sont de grands pechez, ausquels cependant à peine fait on reflexion, tant le nombre en est excessif.

C'est dont Dieu se plaint par son Prophete : *Quid est quod dilectus in Domo meâ fecit scelera multa* ? Il ne dit pas qu'il a commis un seul crime, *in Domo meâ fecit scelus* ; mais, *scelera multa*, une multitude de crimes. Car qui pourroit compter combien d'irrévérences ils y commettent tous les jours ? Y a-t-il Peintre qui pût exprimer toutes les postures qu'on tiét dans l'Eglise & toutes ces legeretez qu'on y remarque ? Estre débout, comme si l'on étoit devant un Dieu de pierre, ou de bronze, tourner la tête de tous côtez & à tous objets, comme si l'on étoit dans une place publique, ne sçavoir sur quel pied s'arrêter, comme si l'on étoit dans une sale de bal, & qu'est-ce que toutes ces grimaces & toutes ces immodesties ? Par tout ailleurs ce sont des manieres grossieres, & des incivilitez d'un homme mal-honnête & mal appris ; néanmoins ce défaut d'éducation & de bienséance, n'est pas un crime ; mais dans l'Eglise & dans la maison de Dieu, ce sont autant d'indevotions criminelles, qui attirent la vengéance de Dieu.

Ierem. 11.

Car c'est en cette rencontre qu'on peut justement employer les paroles d'un Prophete: *Lapis de pariete clamabit*, que ces pierres de nos Eglises parleront un jour, & nous accuseront de toutes ces profanations. Les Ministres des Temples n'ont pas quelquefois assez de zele, & assez de courage pour les en reprendre ; mais ces voûtes, ces balustres, & ces lambris parleront : *Lapis de pariete clamabit.* Les Prédicateurs n'osent souvent dire ce qu'ils devroient là dessus, ils ont peur de choquer les personnes, en les indiquant trop en particulier ; mais un jour ces tableaux, ces images & ces statuës des Saints prendront des voix pour les publier : *Lapis de pariete clamabit.* Mais quand elles se tairoient, il suffiroit maintenant de vous montrer ces Eglises, comme Dieu ordonna autrefois au Prophéte Ezéchiel de montrer à son peuple le Temple de Jerusalem pour les confondre : *Ostende eis Templum, ut confundantur.*

Habac. 2.

Ezech. 43.

Car si vous aviez des yeux, Chrêtiens, comme parle S. Augustin en une autre occasion, je n'aurois qu'à vous dire, voila le lieu où vous entendez la parole de Dieu, voilà les Tribunaux où vous recevez quelquefois l'absolution de vos crimes, & où vous vous reconciliez avec la divine Majesté, voilà ces Autels où le Fils de Dieu se fait tant de fois le jour une victime pour vôtre amour, voilà l'endroit qui retentit presque continuellement des loüanges de Dieu : *Ostende Domui Israël templum ut confundantur.* Ah ! rougissez d'avoir si souvent violé & profané des lieux si saints par vos discours, par vos regards, par

vos évagations d'esprit, par le peu d'attention & de respect que vous apportez au sacrifice qu'on y offre sur nos Autels à un Dieu, & où un Dieu même est immolé. Car c'est-là le second motif qui a porté la pieté des hommes à luy bâtir des Temples ; sçavoir la qualité de Prêtre éternel qu'a pris le Sauveur du monde, qui est luy-même la victime de ce sacrifice ; ce qui fonde une seconde obligation encore plus grande que la premiere, de nous tenir avec des sentimens d'un profond respect dans ce lieu destiné à un Ministere si saint, nous l'allons voir en cette seconde Partie.

C'est une verité constante, Messieurs, car soit que l'on considere le sacrifice en général, qui est un devoir qui ne se rend qu'à Dieu seul, soit que l'on considere en particulier le sacrifice d'un Dieu, qui est le Prêtre & la victime tout à la fois, l'on trouvera dans tous les deux de puissans motifs, qui obligent un Chrétien de se tenir avec tous le respect imaginable dans le lieu où ce sacrifice est offert. Car premierement, quand nous ne considererions autre chose, sinon que c'est le lieu où s'offre à Dieu un sacrifice tel qu'il pût être, il n'en faudroit pas davantage pour nous inspirer des sentimens conformes à la dignité de cette action, puisque c'est un acte de Religion par lequel on fait à Dieu une protestation autentique & solemnelle, qu'on le reconnoît pour le Maître & pour le Souverain de tous les Etres, & où nous avoüons l'entiere dépendance que nous avons de sa souveraine autorité, en protestant que

II. PARTIE.

nous sommes prêts de donner nôtre vie, & de répandre jusqu'à la derniere goute de nôtre sang pour sa gloire. Or dans ce lieu choisi & destiné pour ce saint ministére, s'y comporter avec irréverence, est-ce un peché qui nous semble assez leger, pour le commettre si facilement, sans scrupule & presque sans reflexion ? Quoy ? Pendant cette action si sainte, ou du moins dans le lieu destiné pour la faire, commettre ce qui passeroit pour une incivilité grossiére, dans une compagnie de gens d'honneur, est-ce manquer de foy, ou de pieté, ou de bon sens ? C'est tout cela ensemble ; car si l'une de ces choses s'y rencontroit, je ne sçaurois me persuader qu'on eût la hardiesse de s'y comporter de la sorte. Car comment assister à une action où l'on reconnoît Dieu pour le Souverain arbitre de la vie & de la mort, & s'y tenir sans crainte, & l'impudence sur le front ? *Si ego Dominus, ubi est honor meus ?* Si je suis vôtre Dieu, & si vous me reconnoissez en cette qualité, où est l'honneur qui m'est dû ? & d'où vient que vous avez pour moy si peu de respect ? Oseroit-on le faire devant un Juge, si nous étions contraints d'y comparoître en posture de criminels ? Et si pendant qu'on seroit prêt de juger nôtre procez, nous nous amusions à plaisanter & à braver ce Juge, quel traitement n'en devrions-nous point attendre ?

Malac. 1.

De plus, si nous protestons par le Sacrifice, nôtre dépendance & nôtre soûmission, & si en reconnoissant la grandeur de Dieu, nous y fai-

ſons en même tems un aveu de nôtre neant, & de la baſſeſſe de nôtre être; y venir ſans reſpect, avec un air plein de faſte pour le braver, avec un genoüil en terre & l'autre en l'air, comme faiſoient les Juifs en ſe moquant de luy, s'y tenir ſans attention & ſans recüeillement, comment faire paroître un mépris de Dieu plus formel dans ce lieu, & ſouvent dans l'action même, par laquelle nous devons reconnoître nôtre baſſeſſe, & ſa grandeur tout à la fois? Vous femmes mondaines, venir à l'Egliſe mieux parées que nos temples, comme parle le Prophete, *compoſitæ, circumornatæ, ut ſimilitudo templi*; *Pſal.* 143. & cela, pour aſſiſter à l'action la plus humiliante que vous puiſſiez faire au monde; n'eſt-ce pas ſe joüer impunément de la Religion, & de ce qu'il y a au monde de plus ſaint? Pourquoy prendre ces marques de vanité, dans une action où vous venez faire une proteſtation ſolemnelle de vôtre baſſeſſe? Je ne veux pas pénétrer dans vos intentions, pour ſçavoir ſi c'eſt Dieu que vous cherchez en ce lieu, avec ces ajuſtemens ſi étudiez, mais je ſuis aſſuré que ſi vous aviez été du tems de ſaint Chryſoſtome, il vous en auroit défendu l'entrée, & que tout animé qu'il étoit du zele de la maiſon de Dieu, il vous auroit adreſſé ces paroles, qu'il dit autrefois ſur un ſemblable ſujet, *an ſaltatura ad Eccleſiam pergis*? où allez-vous vétuës & parées de la ſorte? eſt-ce à l'Egliſe ou au Bal? eſt-ce en cét état qu'il faut venir s'humilier devant la ſouveraine Majeſté de Dieu? Et eſt-ce-là comme il le faut honorer?

mais que ſera-ce de s'y faire honorer, eh! tranchons le mot de s'y faire adorer en ſa place? Qui ſont à vôtre avis les plus coupables, ou ceux qui offrent des Sacrifices aux Idoles, ou celles qui ſe font des Idoles elles-mêmes pendant le Sacrifice? n'eſt-ce pas donner ſujet aux Infidéles, s'ils nous voyoient, de faire ce juſte reproche que fait le Prophete Royal, *ne quando dicant gentes*
Pſalm. 113. *ubi eſt Deus eorum?*

Eſt-il poſſible que des Chrêtiens croyent veritablement ce qu'ils font profeſſion de croire par cette action, à laquelle ils ne devroient jamais aſſiſter ſans être tout pénétrés du ſentiment de leur miſére & de leur néant? Oüy ces Infidéles s'éleveront un jour contre nous, & demanderont juſtice des impiétez que nous commettons ſouvent juſques dans le Sanctuaire; ah! diront-ils alors, l'ignorance où nous avons été du veritable Dieu, eſt la ſource de nôtre malheur; à la verité nous ſommes inexcuſables de n'avoir pas honoré celuy que nous ne connoiſſions que par la ſeule lumiére de la raiſon; mais vous, aprés une connoiſſance ſi claire, pouvez-vous eſperer de trouver miſéricorde auprés de celuy que vous avez deshonoré par vos impiétez? Si nous ſommes ſi coupables, pour avoir rendu un culte que nous ne devions point à des fauſſes divinitez, ſerez-vous innocens pour ne l'avoir pas rendu au Dieu vivant, à qui vous le deviez? Nôtre fauſſe piété a fait nôtre crime, mais l'irreligion & l'impiété fait la vôtre; qui merite un plus grand châtiment, ou nous qui avons redou-

té des Dieux incapables de nous nuire, ou vous qui avez bravé & mépriſé la puiſſance d'un Dieu vengeur ? Qui ſont les plus impies, ou ceux dont la Religion a été ſuperſtitieuſe, ou ceux qui ont profané la veritable Religion par leurs ſacriléges ? Si vos Myſtéres ont été plus ſaints que les nôtres, n'êtes-vous pas plus impies de leur avoir porté moins de reſpect ? & ſi l'Idolatrie eſt un crime ſi énorme, eſt-ce quelque choſe de moins criminel, de refuſer à Dieu le culte que l'on reconnoît luy être dû, & de luy inſulter dans le lieu & dans l'action deſtinée pour luy rendre ſes homages ! *ne quando dicant gentes ubi eſt Deus eorum?*

Que ſi nous conſiderons maintenant le Sacrifice qui s'offre dans nos Egliſes, non plus en general, mais dans ſa propre difference, comme étant non ſeulement fait à Dieu, mais dont un Dieu même eſt le Prêtre & la Victime tout à la fois, avec quelle devotion, & avec quelle modeſtie ne devons-nous point y aſſiſter ? 1. à raiſon de l'état où eſt le Fils de Dieu dans ce Sacrifice, parce que nous devons nous y conformer autant qu'il nous eſt poſſible ; c'eſt pourquoy, afin qu'il pût être toûjours preſent dans nos Egliſes, & qu'on pût toûjours luy aller offrir ſes prieres, il s'y tient non ſeulement pendant l'auguſte Sacrifice de la Meſſe, mais encore en tout tems, puis qu'on l'y garde jour & nuit ; & un Chrêtien ſe tiendra en ſa preſence avec des irrévérences qui mériteroient que les Anges qui y ſont dans de ſi profondes humiliations, devinſent au- *Chryſoſt. hom. 3. in Iſaiam.*

tant d'Anges exterminateurs, pour venger les outrages que l'ont fait à leur Roy.

De plus, Messieurs, ce Sacrifice qui est offert dans nos Eglises, quoy que non sanglant, est non seulement la representation de celuy qui fut offert pour nous sur la Croix, mais c'est réellement le même, puisque c'est le même Hômme-Dieu, le même Corps qui fut attaché à cette Croix, & le même Sang qui fut versé pour nous. D'où vient que les anciens Peres l'ont appellé, *antitypon Crucis*; comme qui diroit son égal, qui dispute avec luy du prix & de l'excellence, & qui ne luy cede point en merite ny en valeur; de sorte, Messieurs, qu'assister à cét adorable Sacrifice, & se trouver au lieu où il se fait, c'est comme si l'on assistoit à ce Sacrifice qui n'a été offert qu'une fois sur le Calvaire, ou comme si nous eussions été au pied de la Croix, lors que le Sauveur des Hommes y étoit attaché. Je vous demande donc, si avec les lumiéres que vous avez, instruits comme vous êtes de la qualité & du merite de celuy qui souffroit pour vous, vous eussiez été present à ce spectacle tragique de la mort d'un Dieu, laquelle a fait l'étonnement de toute la nature, & opéré le salut de tout le monde; quels eussent été vos sentimens? de quels yeux eussiez-vous regardé ce Sacrifice du Sauveur mourant pour vous? comment vous fussiez-vous comporté à la vûë de son Sang & de ses playes? Or, il faut que vôtre foy vous inspire maintenant au pied des Autels, les mêmes dispositions que vous eussiez euës au pied de la

Croix & sur le Calvaire, puisque c'est la même Victime, le même Sacrifice, & le même Dieu qui est immolé.

Mais, Messieurs, que font la pluspart des Chrêtiens, dans ce lieu aussi saint que l'étoit alors le Calvaire, & souvent dans le même tems que l'Agneau de Dieu est offert pour eux, lors que le Prêtre au nom de l'Eglise est en prieres pour leur salut, lors qu'on va puiser dans le côté du Sauveur, le Sang qui doit servir pour leur reconciliation; pendant ces précieux momens consacrez par tant de Mystéres qui se passent en leur presence, ils pensent à tout autre chose, & commettent des indécences & des immodesties. C'est sur quoy se récrie saint Chrysostome en ces termes pleins de force & de vehemence, *quid facis homo! Agnus pro te immolatur, Sacerdos pro te angitur, ignis in sacrâ mensâ refulget, sanguis in cratere in tuã purificationem ex sacro latere hauritur, & non confunderis?* Si vous aviez de la foy, & quelque sentiment de Religion, ne feriez-vous pas cette réflexion, & n'en tireriez-vous pas les consequences naturelles? je suis dans le lieu où le même Dieu qui est adoré dans le Ciel a voulu descendre pour mon amour; où le même Sacrifice qui a été offert sur le Calvaire pour mon salut, est tous les jours renouvellé; où le même Sang qui a été versé sur la Croix, coule encore dans les Sacremens; où le même Corps qui a reposé sur la Creche, & expiré sur le Calvaire, se trouve réellement & veritablement; dans quel respect, & avec quelle ferveur de devotion

Chrysost. serm. 1. variorum.

n'y dois-je point demeurer ? ne dois-je pas être tout pénétré des ſentimens de piété, que cette penſée, qui au fond eſt ſolide & veritable, me doit inſpirer ? je vous laiſſe donc cette penſée à méditer ; & cependant

III. Partie.

Achevons, Meſſieurs, par le troiſiéme & & le dernier titre, qui a porté la piété des hommes à bâtir des Temples à Dieu, c'eſt celuy de Protecteur de ſon Peuple ; titre qu'il prend ſi ſouvent dans l'Ecriture, & qui fait de nos Egliſes autant d'aſiles & de lieux de refuge où les Chrêtiens ſe retirent pour le prier, & pour ſe mettre à couvert de ſa colére ; c'eſt pour cela qu'on les appelle des Egliſes, c'eſt-à-dire des lieux où les Fidéles s'aſſemblent pour implorer la miſericorde de Dieu, comme parle Tertulien : *Coïmus in cœtum, & Congregationem, ut miſericordiam ambiamus orantes.* Or ce dernier motif ne nous oblige pas à un moindre reſpect que les deux autres, ſi nous nous donnons le loiſir de l'examiner comme il faut.

In Apologet.

Car comme Dieu eſt offenſé par tout ailleurs, & qu'il n'y a point de lieu où nous ne l'irritions, ſa juſtice a droit de nous pourſuivre par tout ; mais parce qu'il fait particuliérement gloire d'être miſericordieux, & que s'il exerçoit ſa vengeance en tous les lieux où l'on l'offenſe, toutes les Villes deviendroient autant de deſerts & d'affreuſes ſolitudes ; il a voulu établir ces lieux de refuge & ces aſiles, pour lier en quelque façon les mains à ſa propre juſtice. Et c'eſt peut-être de là qu'eſt venuë la coûtume

me dans tous les Royaumes de la Chrêtienté, que les criminels s'y refugient, quand ils sont poursuivis par la justice des hommes, qui ne jugent pas raisonnable de venger leurs injures dans le lieu où Dieu pardonne celles qui ont été commises contre sa divine Majesté : Ce qui me fait dire, Chrêtienne Compagnie, qu'autant d'Eglises que vous avez dans vôtre Ville, sont autant d'asyles ouverts pour vous y refugier contre la Justice divine, & autant de places de seureté pour être à couvert de ses vengeances.

Mais que faisons-nous par les irreverences que nous y commettons, & quelle doit être la punition de ce crime ? Certes la moindre peine que merite celuy qui méprise un bien, ou qui en abuse, c'est d'en être privé, & par consequent si l'Eglise est l'asyle & le refuge que Dieu a étably pour les pecheurs, si c'est le lieu où il leur accorde plus facilement le pardon de leurs crimes, & où il arrête les foudres de sa vengeance ; il faut donc que celuy qui profane ces Eglises, & qui au lieu d'y expier ses pechés, y en commet de nouveaux ; que celuy-là, dis-je, soit privé des biens que Dieu y attache ; & par consequent, qu'il n'y reçoive jamais ny grace, ny remission de ses pechez, ny aucune faveur ; il corrompt les eaux de cette source de misericorde, il merite qu'elles ne coulent jamais pour luy.

Dieu, Messieurs, voulut un jour se faire voir en colére au Prophete Amos, & resolut de tirer une rigoureuse vengeance de son

peuple ; mais en quel état croyez-vous qu'il se fit voir ? ne pensez-vous point qu'il eût les foudres en main pour lancer sur leurs têtes, ou bien qu'il parût en quelque autre appareil terrible, pour leur imprimer la terreur ? rien de tout cela ; il se contente de se mettre sur l'Autel, & de commander qu'on le renverse & qu'on le détruise : voila le grand effet de sa colére, & une marque qu'il ne veut plus entendre parler de misericorde, puis qu'il détruit l'Autel que ce Peuple a profané, pour luy faire entendre qu'il n'y trouvera plus son asyle, comme il faisoit auparavant : c'est, Chrêtiens, ce que nous faisons nous-mêmes tous les jours ; & si nôtre impiété ne nous porte pas jusqu'à renverser les Autels, comme ont fait les Hérétiques, du moins nous les rendons inutiles en nous privant des biens que Dieu y a attachés, sans faire réflexion que ces Autels, où Dieu s'est immolé pour nôtre salut, luy serviront un jour de Tribunal pour nous juger, & nous immoler nous-mêmes à sa Justice. Quel malheur pour un Chrêtien, de trouver sa perte dans la source de son salut, & d'être condamné dans le lieu même où le Sang du Sauveur coule pour la justification de tous les hommes ?

Ajoûteray-je, Messieurs, que non seulement les Eglises sont un asyle, & un lieu de refuge pour nous ; mais encore, si je l'ose dire, qu'elles devroient en être un pour Dieu-même ; & comment cela ? c'est qu'il est offensé par tout ailleurs, & que les Eglises sont faites uniquement pour l'honorer ;

ce qui donne occasion à saint Augustin de demander, pourquoy Dieu autrefois avoit si rigoureusement deffendu à son Peuple de luy offrir des sacrifices par tout ailleurs que dans le Temple de Jerusalem ? c'est, dit-il, que toute la terre avoit été soüillée & profanée par le culte des Idoles, & par le sang des victimes, qui leur étoient offertes en tous les autres lieux : *Immunda erat omnis terra sanguine Victimarum.* Il n'y avoit que ce lieu-là seul qui fût exempt de cette abomination ; c'est pourquoy il s'y étoit retiré, comme dans un lieu de refuge. J'en dis de même encore maintenant ; nous l'offensons presque dans tous les lieux, en public, & dans le domestique, à la Ville & à la Campagne, & l'Eglise semble être l'unique asyle, où la sainteté du lieu le doit mettre à couvert de nos insultes. Mais helas ! Chrêtiens, nôtre impiété le poursuit jusque dans cét asyle ; & c'est-là où on l'outrage souvent avec le plus d'insolence ; nous ne sommes jamais en droit de l'offenser, mais faut-il que nôtre témérité nous porte jusqu'à l'attaquer dans le lieu-même où il nous défend, & que pendant qu'il apaise la justice de son Pere, nous irritions sa colére nous-mêmes par les plus grandes profanations ? Si ces Eglises, si ces Autels, si la présence de son Corps ne sont pas capables de le deffendre contre nôtre impiété, quel lieu dans le monde l'en pourra garentir ?

Ah, Messieurs ! si au lieu que l'on ouvroit autrefois les Victimes dans les Temples, pour y voir les choses les plus secretes, on

pouvoit maintenant ouvrir les cœurs de ceux qui y aſſiſtent : bon Dieu ! que de deſſeins bizarres ! que de penſées extravagantes & criminelles n'y verroit-on point pendant nos plus auguſtes Myſtéres ? je m'aſſure qu'il nous arriveroit la même choſe qu'au Prophete Ezéchiel, à qui Dieu voulut faire voir les abominations horribles qui ſe commettoient dans le Temple de Jeruſalem ; il le prit par la main, & le conduiſant autour de ce lieu autrefois ſi ſaint ; tien, regarde, Prophete, dit-il, qu'eſt-ce qui ſe paſſe làdedans ? Ah ! Grand Dieu ! s'écria ce Prophete tout effrayé, eh ! je vois vôtre Temple profané, on y a élevé une Idole ſur le frontiſpice, & ce ſpectacle me fait frémir d'horreur. Ce n'eſt encore rien, dit Dieu, avance un peu, & paſſe plus avant, qu'y vois-tu, parle, qu'y vois-tu ? *Putaſne vides abominationes magnas, quas domus Iſraël facit hîc* ? O Impiété ! ô abomination ! pourſuit ce Prophete, j'y vois, mon Dieu, le peuple qui fléchit le genoüil non ſeulement devant les Idoles, mais devant de vils animaux, au lieu même où l'on vous a autrefois adoré ; avance, avance, tu ne vois pas les pechez les plus ſecrets, *fode parietem*, perce cette muraille, & regarde au travers, que vois-tu maintenant ? Bon Dieu ! continuë le Prophete, je ne ſçay ſi je dois croire mes yeux, j'y vois les plus conſiderables du Peuple d'Iſraël, ceux qui devroient ſervir d'exemple aux autres, l'encenſoir à la main, & qui ſacrifient à des fauſſes Divinitez ; tu en verras bien d'autres, Prophete,

Ezechiel. 8.

Ibid.

passe de l'autre côté, & perce en cét endroit : *fode parietem*; regarde, qu'y a-t-il là? *Mulieres plangentes Adonidem*; ce sont des femmes qui doivent avoir la modestie pour partage, & qui sont sans honte & sans pudeur : & que me ferez-vous voir, mon Dieu, de plus abominable ? *Adhuc conversus videbis abominationes majores.* Helas ! dans ce lieu si saint, j'y vois des hommes qui ont le dos tourné à l'Autel, pour chercher ailleurs une autre Divinité; eh bien Prophete, que pense-tu de ces abominations? aurois-tu jamais crû que le peuple d'Israël en fût venu jusqu'à cét excés d'impiété ? Ah ! je te jure que je ne leur pardonneray jamais ces sacriléges, & que je leur feray ressentir tout le poids de ma fureur : *Ergo & ego faciam in furore meo, & non parcet oculus meus.* Ibid. Ibid. Ibid.

Ah, Messieurs ! il ne faut point percer ces murailles, pour voir ce qui se passe dans nos Eglises, on prend bien la liberté de commettre de semblables pechez publiquement & sans honte ; vous y verrez des hommes y venir pour y voir leurs Idoles, & pour leur faire de plus profondes réverences que devant l'Autel : on y voit souvent des femmes mondaines dans un état qui blesse la pudeur & la modestie ; lesquelles au lieu d'y adorer Dieu, souffrent qu'on les y adore ellesmêmes, aprés avoir passé une partie de la matinée à s'ajuster & à se parer, ne sont pas plûtost entrées, qu'on tourne le dos à l'Autel pour les considerer ; elles n'y ont pas plûtost pris place, qu'elles regardent elles-

mêmes de tous côtez, comme pour tendre des piéges par leurs regards, ainsi que parle le Prophete, *laqueus facti estis speculationis*; & pendant que l'on sacrifie à Dieu le Corps de son Fils, que les Anges adorent, elles font souvent du leur un sacrifice au Demon.

Osea 5.

N'est-ce pas imiter cét Empereur impie, qui voyant que les Chrétiens couroient en foule par devotion sur la Montagne du Calvaire & à la Grotte de Bethleem, fit mettre dans ces deux lieux les plus saints du monde les statuës de ces deux plus infames Divinitez. Cette abomination est-elle plus horrible que celles qui se commettent tous les jours dans nos Eglises, & jusqu'au pied des Autels? Mais au lieu de percer ces murailles, pour vous en faire voir davantage, tirons plûtost le rideau sur ces abominations, aussi-bien le tems ne me permet pas de m'y étendre davantage.

CONCLUSION.

Et pour conclusion, prenons garde seulement que maintenant qu'il y a plus d'Eglises que jamais, que les Villes, les Bourgades, & les Campagnes mêmes en sont remplies; au lieu d'en faire autant d'asyles pour nous mettre à couvert des plus rudes coups de la Justice de Dieu, Dieu ne nous reproche, comme autrefois il le reprocha au peuple d'Ephraïm, *multiplicavit Ephraïm altaria ad peccandum*; qu'autant d'Autels, & autant d'Eglises qu'il y a au monde, sont autant de lieux où Dieu est offensé plus impunément, & où l'on irrite sa Justice jusques dans le sanctuaire de sa misericorde,

Osee 8.

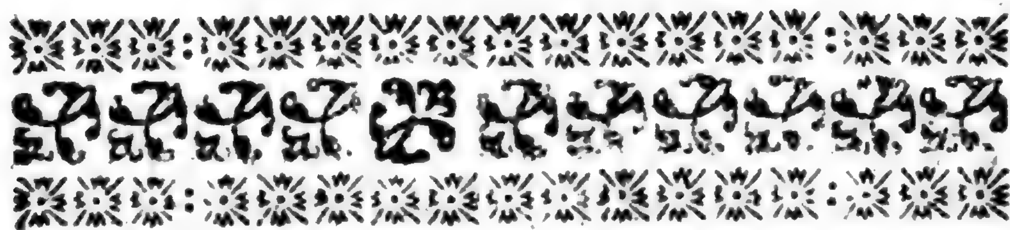
factæ ſunt illi Aræ in delictum. Ibid.

Que ſi les conſidérations que nous avons apportées ne ſont pas capables de nous inſpirer de la vénération pour ces lieux ſaints ; ſçavoir , qu'ils ſont la Maiſon & le Palais de Dieu-même , qu'ils ſont des Temples où l'on offre un Homme-Dieu en ſacrifice , qu'ils ſont l'aſyle des pecheurs contre ſa Juſtice , & le refuge de Dieu-même contre l'inſolence des pecheurs , du moins que ces menaces nous obligent de nous y tenir dans le reſpect. Ah ! Meſſieurs , que cette parole de l'Apôtre eſt effroyable : *ſi quis violaverit Templum Domini , diſperdet illum Dominus* ; ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour violer le Temple de Dieu , Dieu le perdra éternellement ; car comme je vous ay déja dit , c'eſt un crime qu'il ne pardonne preſque jamais , & comme ce ſont des aſyles où l'on obtient miſéricorde , lors qu'on s'y refugie ; ceux qui l'y offenſent , & qui l'y attaquent , détruiſent cette miſéricorde même , & par conſequent il n'y en aura plus pour eux ; *ſi quis Templum Dei violaverit , diſperdet illum Deus.* 1. ad Corinth. 3.

Or pour le fléchir , Chrêtienne Compagnie , & ne pas éprouver la rigueur de ſes menaces , recourons encore maintenant à ce même aſyle ; mais avec d'autres ſentimens , & pratiquons 1. ce que dît le Sauveur en chaſſant ces profanateurs du Temple , *auferte iſta hinc* ; ôtez-moy toutes ces choſes meſſeantes dans un lieu ſaint , ces braveries , ces viſages fardez , ces cheveux ajuſtez avec tant d'affectation , en un mot tout cét attirail de vanité , *auferte iſta hinc* ; ces diſcours , Ioan. 2.

ces entretiens, & ces regards trop libres, ces indécences & ces immodesties, ***auferte ista hinc***; & ensuite prosternez devant ces Autels avec de profonds sentimens de respect, & de piété, épanchons nôtre cœur en presence de cette divine Majesté. O! mon Sauveur, voicy le lieu où vous nous appliquez le fruit de vôtre Sang, qui y est offert en sacrifice, & c'est cependant où nous l'avons si souvent profané; c'est vôtre démeure & la maison que vous avez choisie, & nous ne l'avons pas souvent distinguée de celles des hommes: c'est l'asyle que vous avez établi contre vôtre propre Justice, & c'est où nous l'avons davantage irritée; il ne nous resteroit plus de lieu de refuge, pour éviter les châtimens que nous avons méritez, si ce n'étoit que la vertu que vous y avez attachée, est si grande, qu'elle peut effacer les crimes mêmes qu'on y a commis, c'est pourquoy nous esperons y trouver encore une fois vôtre misericorde, qui nous obligera de la loüer, & de la bénir dans le Temple de la gloire durant l'Eternité bien-heureuse &c.





SERMON POUR LE MARDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

De la Loy & de la Doctrine du Fils de Dieu.

Mea Doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. *Joan.* 7.

Ma Doctrine n'est point de moy, mais de celuy qui m'a envoyé. Joan. 7.

CE n'est pas la premiere fois, Messieurs, que le Fils de Dieu a voulu rendre raison de sa Doctrine, ni la seule occasion en laquelle ce divin Legislateur a voulu justifier sa Loy ayant que d'obliger tout le

monde à la recevoir ; aussi n'est-ce pas cette seule fois que les hommes s'en sont scandalisez. Nous voyons dans l'Evangile, tantôt que le peuple se souleve contre luy, & luy veut jetter des pierres aprés l'avoir entendu parler ; tantôt que les Scribes & les Pharisiens, qui étoient leurs Docteurs, le chassent de leur Synagogue, & condamnent ouvertement les maximes qu'il publie ; tantôt que les Capharnaïtes se retirent choquez des veritez qu'il enseigne ; & le premier interrogatoire qu'il luy fallut soûtenir devant ses Juges la nuit de sa passion, fut touchant sa Doctrine, dont on fit le premier chef d'accusation contre luy, & le principal sujet qui le fît condamner à mort. Il n'est pas jusqu'à ses propres Disciples, qui s'en sont quelquefois scandalisez eux-mêmes ; comme fit le Prince de ses Apôtres, lorsque ce Sauveur parla ouvertement de sa croix, & des ignominies qu'il devoit endurer.

Mais aprés tout, Chrêtiens, je ne m'en étonne pas ; cette Doctrine étoit toute nouvelle, & bien loin de donner rien aux sens & à la nature, elle sembloit leur déclarer la guerre ; la Loy qu'il publioit alloit non-seulement à détruire celle qui avoit cours alors, & qu'ils avoient receuë de Dieu ; mais les preceptes & les maximes qu'elle contenoit, renversoient tous les principes de leur morale, & enfin son Evangile, auquel il donnoit ce nom, pour être l'heureuse nouvelle de leur délivrance & de leur salut, leur paroissoit un joug insuportable. Il ne faut donc pas s'étonner si le Fils de Dieu fait si souvent l'A-

pologie de sa Doctrine, s'il fait voir la justice & l'utilité de sa Loy, & s'il ne se contente pas de nous apprendre des veritez importantes, mais s'il veut encore nous convaincre de l'excellence de la Loy qui les contient, en disant que la Doctrine qu'il prêche, est celle de son Pere éternel qui l'a envoyé, que ce qu'il leur annonce il l'a puisé dans la source de la Verité même, & qu'en un mot, c'étoit une Doctrine toute divine, puisqu'elle venoit de Dieu, à quoi il pouvoit ajoûter qu'elle étoit publiée par un homme Dieu, & que son excellence & sa sainteté montroient évidemment que Dieu seul en pouvoit être l'auteur; d'où il faut tirer cette conséquence, qu'il faut donc indispensablement la suivre & la pratiquer; c'est ce que nous ferons voir dans ce discours, où au lieu de parler d'une verité de l'Evangile en particulier & d'une maxime de la Loy du Sauveur, comme nous avons fait jusqu'à present, nous examinerons la Loy même qui les contient, & la Doctrine qui les enseigne & que nous avons embrassée. Ce sera aprés avoir imploré les lumieres du S. Esprit par l'intercession de Marie.

Ave Maria.

C'Estoit autrefois, Messieurs, le sentiment d'un Payen, que ce n'eût pas esté une chose indigne de la Majesté de Dieu de descendre sur la terre pour instruire les hommes, & pour leur apprendre par ses préceptes & par ses exemples l'art de bien vivre & le moyen d'être heureux; ce Phylosophe au

milieu des ténébres de l'infidelité, ayant remarqué dans l'homme un penchant naturel & une inclination ardente de tout ſçavoir, jointe à une profonde ignorance des choſes mêmes qui luy étoient les plus neceſſaires, & d'ailleurs conſiderant que tant de ſages qui s'érigeoient en maîtres des autres, & qui ſe mêloient de leur enſeigner l'art de bien vivre, étoient eux-mêmes ſi partagez dans leurs opinions, & ſi differens dans leurs préceptes ; conclût qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût être le véritable maître des hommes; ce qui me ſurprend davantage, c'eſt qu'il ajoûte qu'il falloit pour cela qu'il parût viſible ſur la terre, qu'il les enſeignât par luy-même, & qu'il leur donnât des preceptes qui ſerviſſent de maximes certaines dans la morale & de regle infaillible pour la conduite de leur vie.

Ce ſentiment, Chrêtienne Compagnie, lequel a long-temps paſſé pour une idée chymerique, s'eſt enfin trouvé une verité, puiſque dans cette corruption generale, que le peché nous a laiſſée, comme il a été neceſſaire qu'un Dieu vint ſur la terre pour racheter les hommes, il a fallu qu'il y demeurât pour les inſtruire & pour leur apprendre le chemin du ſalut, dont ils s'étoient écartez, & qu'ils ne connoiſſoient point.

C'eſt donc, Meſſieurs, ce Fils de Dieu que nous devons écouter comme nôtre véritable Legiſlateur, qui eſt venu nous intimer la plus parfaite de toutes les Loix, ſçavoir celle de l'Evangile ; c'eſt le ſeul Maître capable de nous enſeigner la ſcience du ſalut, &

l'unique absolument necessaire pour arriver au bonheur éternel, & je veux aujourd'huy vous en découvrir l'excellence, & ensuite l'obligation que nous avons de la pratiquer; pour cela je renferme tout ce discours dans ces deux veritez qui en feront le partage ; la premiere, que l'excellence de cette Doctrine & de cette Loy montre évidemment la dignité du Maître qui nous l'a enseignée, & fait un des motifs qui nous doit convaincre de sa divinité; la seconde, que reciproquement la divinité de ce Maître nous oblige indispensablement de la suivre & de l'embrasser : commençons,

I. Partie.

Je dis donc d'abord que l'excellence de la Doctrine contenuë dans la Loy que le Sauveur est venu nous apprendre, est une preuve autentique de ce qu'il est, & de la divinité de sa personne, puisqu'il déclare que quoy qu'il l'ait apprise de son Pere, elle luy est néanmoins propre en qualité de son Fils unique & de Verbe éternel. Il est vray, Messieurs, que le Ciel & la terre & toutes les créatures les plus insensibles se sont déclarées en sa faveur, & ont rendu témoignage de cette Doctrine, afin de nous la faire recevoir: le Ciel s'est ouvert à son Baptême, lorsqu'il se disposoit à l'enseigner au monde, & à la répandre en public; le S. esprit en forme de colombe, est descendu visiblement sur luy, pour témoigner qu'il étoit rempli de science & de sagesse, selon l'oracle du Prophete: ***Requiescet super eum Spiritus sapientiæ, & intellectus.*** Luy-même pour faire voir ce qu'il étoit, & la verité de ce qu'il enseignoit aux

Ioan. 10. hommes, a rempli le monde de prodiges, *Si mihi non vultis credere, operibus credite.* Et afin qu'il ne manquât rien à sa mission, son Pere a parlé sur le Tabor & l'a établi le Docteur des peuples & le maître de l'Univers :

Matth. 17. *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite;* C'est mon Fils bien-aimé qui est maintenant vôtre Maître, il est tout environné de lumiere, pour montrer la plenitude de la science qu'il possede; il est entre les deux plus grands Docteurs de la Loy, comme celuy dont ils ont appris tout ce qu'ils ont sçû; de sorte que voila les trois mêmes personnes qui ont rendu témoignage de sa divinité, selon le Disciple bien-aimé, qui le rendent encore de sa

1. Ioan. c. 5. Doctrine: *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum & Spiritus sanctus.* C'est de cette Doctrine, que ce Maître celeste est venu nous enseigner, que je dis encore une fois qu'étant toute divine, elle n'a pû venir que d'un Dieu, & qu'à la considerer avec toutes les circonstances qui l'ont autorisée, elle est une preuve invincible de la divinité de son auteur, soit que nous envisagions la fin où elle tend, soit les moyens qu'elle nous fournit pour y parvenir, soit enfin la methode que ce Maître tient pour nous l'enseigner.

Car premierement, la fin qu'elle propose pour récompense à tous ceux qui la suivent, & qui n'est autre qu'une vie éternellement heureuse, & la possession de Dieu même, montre qu'elle est toute divine: car si les arts tirent leur excellence de leur fin, de leur utilité & du service que nous en recevons, comme les sciences

ſpeculatives la prennent de la dignité & de l'excellence de leur objet ; qu'y a-t-il de plus noble & de plus relevé que la Loy Chrêtienne, qui a pour fin Dieu même, qu'elle nous fait rechercher comme nôtre ſouverain bien ? C'eſt une fin ſurnaturelle que les Philoſophes, avec toutes les lumieres de leur raiſon, & tous les efforts de leur eſprit, n'ont pû découvrir ; les uns ayant établi la vertu même pour ſa propre fin, & ne croyant point qu'il y eût d'autre recompenſe que la gloire & la ſatisfaction de la pratiquer ; d'autres la faiſant conſiſter dans l'approbation des hommes & dans le jugement de la poſterité, & les autres à vivre contens en ce monde, ſans être inquietez par le trouble de leurs paſſions.

De là vient, Meſſieurs, que toute la morale des Payens & toutes leurs vertus ne paſſoient point la nature, ni les bornes de cette vie ; non pas que ce fuſſent des vices & des pechez, comme ont voulu dire quelques-uns ; c'étoit de veritables vertus, pour leſquelles Dieu même leur a donné des récompenſes temporelles, comme le dit expreſſement S. Auguſtin ; mais c'étoient des vertus ſeulement morales, qui n'ayant qu'une fin naturelle, n'ont rien eu que d'humain ; des vertus ſteriles pour le Ciel & pour l'éternité, puiſqu'elles n'ont rien merité pour l'acquerir, & qu'au lieu d'un bien ſolide & effectif, elles n'ont embraſſé qu'une image creuſe, & n'ont cou-

ru qu'aprés une ombre de bonheur.

La Loy des Juifs étoit sans doute plus parfaite, puisqu'elle leur avoit esté intimée par l'ordre de Dieu même ; mais elle n'étoit, pour ainsi dire, qu'une ébauche & un premier essai de celle de l'Evangile ; car quoyqu'elle eût la même fin, c'est-à-dire, de conduire les hommes à un bonheur éternel, il s'en faut bien qu'elle le fît avec le même avantage ; & à la reserve de quelques Prophetes & de quelques Patriarches, plus éclairez que le commun des hommes, ce peuple étoit si grossier & si charnel, qu'il ne regardoit que les benedictions de la terre pour le prix de l'observation de sa Loy, & que la plus haute idée qu'ils se formassent du Messie qu'ils attendoient, étoit de s'imaginer qu'il devoit être comme un Roy temporel qui les devoit combler d'honneur & de richesses, & dont la puissance devoit soûmettre tous ses ennemis ; mais la fin que le Sauveur nous propose distinctement, est le Ciel & la possession de Dieu ; la Doctrine donc qui nous enseigne à travailler pour cette fin, qui la propose pour prix & pour recompense de nos travaux, est une Doctrine toute divine, laquelle montre que celuy qui en est l'auteur, ne peut-être qu'un Dieu, parce que celuy qui propose cette fin est celuy-là même qui l'a meritée, qui nous la promet & qui nous la donne ; & par conséquent comme il n'y avoit qu'un Dieu qui la pût mériter & nous l'acquerir, que luy seul qui la pût promettre, comme un bien

qui luy appartient, aussi n'y a-t-il eu que luy seul qui nous l'ait pû enseigner ; & autant qu'il est certain que cette doctrine contenuë dans l'Evangile, est la Doctrine de Jesus-Christ, qui l'a prêchée & qui a eu des Disciples, lesquels l'ont portée par tout le monde, autant est-il constant que c'est la Doctrine d'un Dieu, & qu'elle découvre par l'excellence de sa fin, que celuy qui en est l'autheur, merite la qualité de Maître, de Legislateur, & de Docteur de tous les hommes : car si les anciens ont mis au nombre des Dieux par des Apotheoses solemnelles, ceux qui les premiers nous ont appris les principes des Arts & des Sciences, necessaires au bonheur de cette vie, que devons nous dire de celuy, qui nous a enseigné celle qui a pour fin une vie éternelle, & infiniment heureuse ? ne faut-il pas se recrier avec le Prince des Apôtres : *Domine ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.* Ioan. 6. Ah ! Sauveur & maître des hommes, à qui irons-nous, puisque vous ne nous dîtes que des paroles de vie, & que vous nous enseignez le moyen d'être éternellement heureux ? quel plus excellent maître pouvons-nous trouver, ou qui nous apprît une doctrine plus parfaite, que celle qui a pour fin la possession du souverain bonheur ? mais quel motif plus puissant pour nous animer à l'embrasser, qu'un bonheur éternel ? certes, à la vûë d'un bonheur infini & éternel, il n'y a point de difficulté qui ne disparoisse, point de personnes si lâches qui ne fassent quelque effort pour y parvenir ; c'est ce qui fait fouler aux pieds les grandeurs du monde, mé-

priser les richesses, & renoncer à toutes les délices de la vie, & j'ose dire, Messieurs, qu'il ne falloit pas moins qu'une fin si haute & si excellente pour nous exciter à mener une vie si parfaite : *Verba vitæ æternæ habes.*

Or c'est cette haute science que le Sauveur nous est venu enseigner, qui nous montre qu'elle est un effet de la sagesse de Dieu, non seulement par l'excellence de sa fin ; mais encore par les moyens qu'elle nous donne pour y parvenir, qui sont la sainteté de vie, & la plus haute perfection, à laquelle elle nous porte, & où elle nous éleve ; je veux dire, Messieurs, que cette Doctrine qui enseigne aux hommes une vie au-dessus des sens & de la raison, & qui les conduit par des maximes si saintes, ne peut venir que de Dieu ; parce qu'il y a tant de rapport entre la parole extérieure, qui contient cette Doctrine, & le Verbe Eternel qui l'a proferée, tant de proportion entre les lumieres de l'Evangile, & celles d'une sagesse infinie, dont elles sont un écoulement, qu'on ne juge pas plus certainement de la présence du Soleil par la lumiere qu'il répand sur la terre, que de la divinité de ce maître, par la sainteté de vie que sa doctrine nous apprend.

Car dites-moy, Chrêtiens, par quels moyens les hommes peuvent-ils s'approcher de Dieu, & meriter cette fin si noble & si excellente qu'il leur propose ? Vous m'avoüerez que ce n'est point par les lumiéres de l'esprit, puisque souvent les plus méchans seroient les plus élevez dans la gloire ; & les démons surpasseroient tous les hommes

en merite ; ce n'est donc que par les vertus, & par la sainteté des mœurs. Or il est évident que la doctrine du Fils de Dieu, qui s'est fait le maître des hommes, les conduit à la plus haute vertu, & à la plus sublime perfection ; comme tout le monde en tombe d'accord ; ne faut-il donc pas conclure que puisque les hommes les plus éclairez n'ont pu nous apprendre d'eux mêmes cette science, elle doit venir de plus haut, & couler d'une source infiniment plus pure & plus excellente, & que c'est un Dieu qui en est l'autheur.

C'est la conclusion qu'en ont tiré quelques Payens mêmes, qui n'ont pas tant admiré les prodiges & les miracles qui l'authorisoient, que la sainteté de vie de ceux qui la professoient, témoin celuy qui voyant la charité avec laquelle les Chrêtiens s'empressoient de secourir les miserables, aprés s'être informé quelles gens c'étoient, & quelle étoit la Loy dont ils faisoient profession ; remercia le Ciel de luy avoir enfin découvert ce qu'il cherchoit depuis si long-tems, & qu'il ne falloit plus douter que la véritable religion ne fût celle, qui enseignoit à si bien vivre. En effet les veritez morales qu'elle enseigne ont fait le même changement dans la volonté, que la connoissance de ses mystéres a fait dans les esprits ; les unes ont dissipé les ténébres de l'infidelité & des erreurs établies depuis tant de siécles, & les autres ont banni tous les vices, dont le monde n'étoit pas moins rempli.

Que si le seul établissement d'une Religion dont tous les Mystéres sont incomprehensibles, & naturellement incroyables, a passé pour une preuve infaillible de la divinité du Fils de Dieu, qui nous empéchera de tirer la même consequence de la Morale Chrêtienne, qui a appris au monde la sainteté de vie, & qui a changé les mœurs des hommes, comme la religion en a changé le culte? certes cette preuve de la Divinité me semble d'autant plus forte & plus invincible, que pour désabuser les hommes de leur fausse religion, il ne falloit que convaincre leur esprit qui se rend facilement à la verité quand on luy fait voir son erreur; mais pour embrasser sa morale & vivre selon ses preceptes, grand Dieu! que d'obstacles à vaincre? que de contradictions à soûtenir? que de combats à donner? que de victoires à remporter? puisqu'il faut choquer toutes ses inclinations, & déclarer une guerre continuelle à ses passions & à ses vices; cette doctrine donc qui en a triomphé, & qui a porté tant de millions d'hommes à la suivre, ne fait elle pas voir évidement qu'elle a quelque chose de plus qu'humain?

C'est la consequence qu'en tire saint Augustin, dans le Livre qu'il a composé de la Doctrine Chrêtienne: *Evangelica præcepta*, dit-il, *nihil aliud sunt quam magisteria divina.* Tous ses préceptes sont des leçons divines, & l'Evangile une école de sainteté, qui fait juger de la divinité du Maître par l'excellence de sa doctrine; c'est donc luy seul qui

Eadem habet Cypr. serm de orat. domin.

à pû dire avec authorité : ***Diſcite à me.*** Apprenez de moy ; qui ſuis le ſeul & le véritable Maître, dont les autres ſe doivent faire honneur d'être les diſciples. Mais qu'en apprendrons-nous? une doctrine inconnuë à tous ces Sages anciens, une doctrine toute ſainte, qui doit réformer tout le monde, peupler les villes & les ſolitudes de pénitents, & qui ne doit pas ſeulement avoir vogue durant quelques années, comme les Sectes des Philoſophes, mais qui doit toûjours ſubſiſter dans ſa pureté, & paſſer dans tous les ſiécles, ***Diſcite à me.*** Mais encore quelle eſt cette doctrine? elle eſt plus élevée que celle de Moïſe, qui n'en a été que l'ombre & qu'un eſſay, & qui uſoit de condeſcendance en bien des choſes envers ce peuple groſſier à qui il donnoit des Loix, à cauſe de la dureté de leur cœur : ***Ad duritiam cordis veſtri permiſit vobis hoc Moyſes.*** C'eſt une Doctrine & une loy qui enſeigne des vertus, dont on n'a jamais entendu parler dans les Academies des Philoſophes, comme l'humilité dont ils n'ont pas ſeulement connu le nom ; le pardon des injures, & l'amour de ſes plus grands ennemis, ce qu'ils ont jugé impoſſible ; la pureté juſques dans les penſées, & tant d'autres qui ne leur ſont pas ſeulement venuës en l'eſprit : ***Diſcite à me.*** Ce qu'il conſeille n'eſt pas moins digne d'un Dieu que ce qu'il commande ; renoncer à tous les biens de la terre, d'effet auſſi bien que d'affection ; porter ſa croix, pratiquer une mortification continuelle, ne donner jamais de bornes à la perfection, & ne s'en propoſer point d'autre modele que celle

Matth. 11.

Matth. 19. & Marc 10.

de Dieu même. Voilà, Messieurs, l'excellence de la Loy Chrêtienne, qui ne pouvant être plus pure, plus parfaite & plus élevée, nous fait avoüer que le Maître qui l'a enseignée, est au-dessus de tous les Maîtres, qu'il possede tous les thrésors de la sagesse & de la science, comme dit saint Paul, & qu'enfin une doctrine si divine ne peut avoir qu'un Dieu pour autheur.

Mais le malheur est, qu'au lieu de la suivre, chaque état de vie & chaque condition semble avoir ses Loix, & ses maximes propres, & toutes particulieres, formées d'un assemblage de préjugez qu'on prend pour régle de sa conduite. Or il arrive souvent que cette Loy qu'on se fait, & que l'on suit, combat celle du Fils de Dieu, & par consequent ne peut être un moyen pour arriver à sa fin. Un Gentil-homme, par exemple, qui prend pour régle de sa vie le point d'honneur, justifie en son cœur la vengeance que le Fils de Dieu défend, fait passer un düel pour une action de courage & pour une vertu, quoyque ce soit un crime horrible, & une action de furieux & de desesperé. Un marchand se formera la conscience sur des maximes particulieres, & s'imaginera qu'il peut employer la fourberie qu'il appelle adresse pour avancer ses affaires, sous prétexte qu'on luy en a fait, & qu'on luy en peut faire autant ; un soldat se persuade que le vol & la violence luy sont permis dans la licence des armes, quoyque l'Evangile luy prescrive de se contenter de sa solde, & de ne faire ny tort, ny outrage à personne ; un

Magiſtrat ſelon les Loix de ſa conduite particuliere, couvrira une injuſtice du pretexte du bien public; de ſorte que tout le desordre qui eſt aujourd'huy dans le monde, ne vient que de ce que l'on corrompt la Loy du Fils de Dieu, par le mélange de celles qu'on y ajoûte, ou plûtôt de ce que l'on en ſubſtituë une autre en ſa place, pour s'en ſervir de régle & de conduite de vie.

Mais pour revenir à nôtre deſſein, ce qui fait voir encore plus clairement que l'autheur de la Loy Chrêtienne ne peut être qu'un Dieu, eſt en troiſiéme lieu, la maniere dont il nous inſtruit, & la methode qu'il tient pour nous enſeigner cette doctrine céleſte; puiſqu'il ſçait le moyen de la perſuader & de la faire ſuivre quand il luy plaît, en donnant aux hommes ſon propre eſprit, qui leur apprend ces veritez, & qui les oblige à les embraſſer: *Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem.* *Ioan. 16.* C'eſt, Meſſieurs, une methode d'enſeigner qui n'a rien de commun avec celle des hommes; ſi les Socrates & les Ariſtotes, aprés avoir debité toute leur ſcience, euſſent pû donner leur eſprit à leurs Auditeurs, pour leur faire comprendre ce qu'ils leur enſeignoient, ils euſſent ſans doute été des maîtres admirables; ils n'ont pû porter que du vent & des paroles dans leurs oreilles, & encore a-t-il fallu bien du tems & de l'application pour les concevoir; mais le Fils de Dieu n'a pas beſoin ny de tems, ny de grande étude de nôtre côté, ny de trouver des eſprits d'une ſi grande pénétration, ni qui ayent un ſi grand fonds de capacité; puiſque dans un

moment, & par un éclair de ses divines lumieres, il nous parle & nous instruit ; il peut nous rendre les maîtres du monde, comme il a fait ses Apôtres, qui de grossiers qu'ils étoient devinrent assez sçavans pour confondre toute la sagesse des hommes, ce qui a fait dire à saint Gregoire le grand : *Quam velox est sermo sapientiæ, & ubi Deus magister est, quàm citò dicitur, quod docetur.*

Homil. 20. supra Evang.

Que s'il n'agit pas toûjours avec la même promptitude ny avec tout cet éclat exterieur, il ne laisse pas de faire quelque chose d'approchant, toutes les fois qu'il a la bonté de nous éclairer : car combien de veritez découvre-t-on dans un instant à la faveur de ses lumieres ? de combien de fausses maximes se désabuse-t-on ? il n'a fallu souvent qu'une seule parole de l'Evangile pour faire voir la vanité de toutes les grandeurs de la terre, & une seule verité bien conçûë peut faire de grands Saints des hommes du monde les plus vicieux ; parce qu'autant que sa maniere d'instruire est proportionnée à nos esprits, pour nous convaincre de la verité de sa doctrine, autant est-elle puissante pour s'insinuër dans les cœurs.

Or, Chrêtiens, c'est maintenant la même doctrine que nous avons dans l'Evangile, & les mêmes paroles qui font encore admirer la sagesse de ce Verbe Incarné, & qui n'ont pas eu moins de force sur l'esprit de tant de Saints, que lors qu'il les prononçoit luy-même ; que si elles n'ont pas maintenant le même effet sur le nôtre, ce n'est pas qu'il ne se serve de la même methode, & qu'il ne les accompagne de

de ses graces, qu'il ne nous presse souvent par ses inspirations intérieures ; mais c'est que nous fermons les yeux à ses lumieres, que nous resistons à toutes ses plus fortes inspirations, & que nous rebutons sa doctrine, qui n'est pas de nôtre goût, comme disoient autrefois ces impies dont il est parlé dans l'Ecriture : *Recede à nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* *Iob. 21.*

Ah ! Pensons, Chrêtiens, que c'est aux Disciples à faire connoître quelle est la Doctrine de leur Maître, & par consequent que nous devons faire voir par la sainteté de nôtre vie, quel a été le Maître qui nous a instruit ; nôtre charité doit donc faire souvenir quelle a été celle du Sauveur, qui a voulu mourir pour ses Ennemis mêmes ; nôtre humilité doit faire voir quelle étoit celle d'un Homme-Dieu, qui s'est fait le dernier des hommes : & ainsi de toutes les autres vertus. De sorte que si le sage nous assure, que les Disciples sont la gloire du Maître qui les a enseignez, & si saint Paul appelloit ceux qu'il avoit instruits, sa joye & sa couronne : *Gaudium meum & corona mea.* *Ad Philipp. 4.* Autant de Chrêtiens qu'il y a aujourd'huy sur la terre, doivent être la gloire & la couronne de ce Divin Maître, en montrant par la sainteté de leur vie, que c'est véritablement la Doctrine d'un Dieu ; mais à voir comme vivent la plus part des hommes, helas ! ne decreditons nous pas plûtôt cette Doctrine, & ne donnons-nous pas de la confusion à ce Maître, d'avoir si peu profité à son école ? Si cette même Doctrine a eu autrefois la

force de changer tout le monde, & si ç'a été une preuve suffisante, pour faire croire que celuy qui l'a enseigné étoit un Dieu, maintenant n'est-ce pas en quelque maniere détruire sa Divinité dans l'esprit des autres, que de voir le peu d'effet que sa doctrine a sur nous ? C'est pourquoy, Messieurs, aprés avoir fait voir comme la Loy que le Sauveur nous a enseignée, & qu'on nous prêche encore tous les jours, contient une Doctrine toute Divine, & qui montre que l'autheur n'en a pû être qu'un Dieu, voyons maintenant comme sa Divinité l'authorise reciproquement, & nous oblige de la suivre & de la pratiquer : c'est ma seconde Partie.

II. PARTIE.

Je sçay bien, Chrêtiens, qu'il suffiroit de sçavoir que cette Doctrine nous a été enseignée immediatement par un Homme-Dieu, pour tirer aussi-tôt cette consequence, qu'il faut donc la croire & la suivre; puisque comme dit saint Ambroise, la reputation du Maître qui enseigne, est le premier attrait qui inspire aux Disciples le desir d'apprendre : *Primus discendi ardor, nobilitas est magistri.* Mais parce que, comme nous assure l'Apôtre, tous n'obeïssent pas à l'Evangile, quelque excellente que soit la Doctrine qu'il enseigne, & quelque convaincus qu'ils soient de la divinité de son Autheur, je croi qu'il ne sera pas hors de propos de voir plus en particulier les motifs qui nous y portent, qui sont autant de suites & de consequences de cette grande verité.

Ambros. lib. 2. de Virg.

Car premierement, si c'est la Doctrine & la Loy du Fils de Dieu qui l'a enseignée, &

pratiquée luy-même ; il s'ensuit que c'est la seule véritable, la seule qu'on doit suivre, & que tout ce qui luy est opposé, tout ce qui n'y est pas conforme, tout ce qui s'en écarte, tout ce qui la choque, ou qui la combat ne peut être une juste régle de nôtre vie; de même que dans la foy, qui est une partie de sa Doctrine qui regarde les Mysteres de sa personne, & de sa Religion, tout ce qui luy est contraire, n'est qu'erreur, égarement d'esprit & une pure illusion. En effet, Messieurs, toutes les autres sciences, sans celle-cy, sont vaines & inutiles, & ne servent souvent qu'à nous enfler l'esprit d'orgueil ; c'est le Sage qui nous en assure : *Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei.* Ce qui fait que le Prince des Apôtres les appelle des fables & de belles imaginations : *Doctas fabulas*, & le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à la reserve de quelques principes generaux, qui sont fondez sur la lumiere de la raison, le reste est incertain, mêlé d'erreur, & le plus souvent imaginaire ; mais les veritez de l'Evangile étant la Doctrine d'un Dieu, aussi bien que les mysteres qu'il nous a revelez, elles sont infaillibles en toutes leurs parties, & aussi assurées que la verité même qui nous les enseigne.

Sap. 13.

2. *Petr.* 1.

Le malheur est, qu'autant qu'il y a peu de personnes qui combattent cette Loy dans la speculation, autant y en a-t-il peu qui la suivent dans la pratique; & je m'assure que le Sauveur pourroit faire encore aujourd'huy ce qu'il fit au tems de sa Passion, lorsqu'étant d'abord conduit devant Anne,

ou les Scribes & les Pontifes avoient le rendez-vous, & là interrogé touchant sa Doctrine & ses Disciples ; pour sa Doctrine il luy fut facile de les satisfaire, en disant qu'il l'avoit prêchée en public, & qu'il y avoit autant de témoins qu'il y avoit eu d'auditeurs ; mais sur le chapitre de ses Disciples, il ne répondit pas un mot ; car qu'en eût-il pû dire, qui n'eût été à sa honte & à sa confusion ; puis qu'ils l'avoient abandonné, & qu'ils s'en étoient fuis, les uns d'un côté, les autres d'un autre ? Or, Messieurs, la même chose luy arrive encore aujourd'huy pour sa Doctrine : on la prêche publiquement, on l'entend, & même on la croit ; mais pour ses veritables Disciples, c'est à dire ceux qui la pratiquent, il n'a rien à répondre ; la plus grande partie l'ont abandonné d'une maniere plus lâche que ne firent les Apôtres ; puis qu'ils ne se cachent pas comme eux, mais qu'ils suivent ouvertement une loy toute opposée à la sienne dans leur vie & dans leurs actions.

Car ouvrons je vous prie l'Evangile, c'est-là où est contenuë la Doctrine de ce Maître celeste ; c'est-là où la verité parle elle même, vous en tombez d'accord, mais où voit-on cét Evangile vivant, comme on appelloit autrefois la vie des premiers Chrêtiens, c'est-à-dire, où en voit-on les leçons en pratique, dans les Chrêtiens d'aujourd'huy ? On disoit des premiers fidéles, que quand les Tyrans auroient fait brûler tous les exemplaires de l'Evangile, il demeureroit écrit & gravé dans les cœurs des Disciples de ce Maître, & que

leurs mœurs apprendroient aux hommes ce qu'il contenoit ; mais maintenant que peut-on dire de ceux-cy ? Certes si l'on n'en sçavoit que ce qu'en pratique la plus grande partie de ceux qui portent ce nom, quel sentiment auroit-on de cette Doctrine, & du Maître qui l'enseigne ? Au lieu d'un Evangile de Croix, de mortification & de penitence, ne croiroit-on pas cette Doctrine aussi brutalle que celle d'Epicure, & des autres Payens ? Graces à Dieu que cét Evangile subsiste dans les livres, tel que ce divin Maître l'a enseigné, car par là on convaint les Disciples d'avoir quitté la Doctrine de leur Maître, & fait, si j'ose m'exprimer ainsi, un nouvel Evangile, contraire au premier, comme s'ils avoient fait une profession publique de ne rien faire de ce qu'il contient, ou de faire tout le contraire de ce qu'il enseigne.

Tant d'heretiques qui ont fait leurs efforts pour en alterer & corrompre les paroles, n'en ont pû venir à bout, par un miracle tout visible de la providence de Dieu ; mais le monde a trouvé le moyen de le corrompre par une Doctrine toute opposée ; & depuis qu'il a dressé dans toutes les Villes une chaire d'erreur & pestilente, comme parle le Prophete, au lieu des leçons de pureté, de patience, d'humilité, de renoncement aux choses de la terre, il fait tous les jours des leçons d'interêt, d'impureté, d'orgueil, d'ambition & de tous les vices, on étudie ces maximes dés la plus tendre jeunesse, & on les retient, & ce Maître a pris un

tel empire ſur les cœurs, & acquis une telle autorité ſur les eſprits, que les uns ont honte de pratiquer l'Evangile, & les autres en retenant le nom de Chrêtiens, ſoüillent la pureté de leur foy par le déréglement de leurs mœurs ; de maniére que l'on peut dire que l'Evangile eſt ce livre dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe, lequel eſt écrit au dedans & au dehors, *liber ſcriptus intus & foris.* Au dedans on n'y voit que l'amour de la pauvreté, que charité, que renoncement de ſoy-même ; mais au dehors, je veux dire en la vie des Chrêtiens, l'on n'y voit qu'avarice, que vengeance, que recherche de ſes commoditez & de ſes plaiſirs ; ou plûtoſt au lieu que l'Evangile a prévalu à toutes les autres Doctrines, & l'a emporté ſur toutes les ſectes des Payens, comme l'avoit prédit le Prophete
Pſal. 140. Royal : *audient verba mea quoniam potuerunt ;* c'eſt-à-dire, *quia prævaluerunt*, ainſi que l'explique ſaint Auguſtin ; maintenant les maximes du ſiecle prévalent à l'Evangile & à la Doctrine de ce divin Maître, *prævaluerunt*, c'eſt l'Evangile du monde qui a prévalu ; car chacun ſe pique de ſçavoir le monde, d'en prendre l'air & les maniéres, & en fait la regle de ſa vie. L'Evangile de la chair a prévalu ſur celuy du Fils de Dieu ; car l'on court aprés le plaiſir, & rien n'eſt bien reçû que ce qui flatte les ſens. C'eſt l'Evangile de l'intereſt qui prévaut dans toutes les affaires ; car c'eſt à quoy l'on a preſque uniquement égard en tout ce que l'on fait, & en tout ce que l'on entreprend ; & en un mot, autant que l'Evangile eſt connu, prêché &

étendu par toute la terre, autant peut-on dire que ses maximes sont rares, même parmi les Chrêtiens.

La seconde consequence, Messieurs, que je tire du principe que nous avons étably, est que cette Doctrine étant la Doctrine d'un Dieu, non seulement elle est la seule veritable, mais encore qu'elle est absolument & indispensablement necessaire pour acquerir la fin & le bonheur qu'elle nous propose; parce que les leçons qu'elle nous fait sont en même tems des préceptes & des commandemens de celuy qui a tout le pouvoir & l'autorité pour nous obliger à les observer. Vous sçavez, Messieurs, que l'autorité est necessaire à un Maître, afin de contenir ses disciples, & que sans cela, c'est en vain qu'il s'éforce de leur apprendre sa science; & c'est de là qu'est venu le nom de Maître, qui est commun à celuy qui enseigne & à celuy qui commande: aussi les Anciens qui ont crû que c'étoit une chose honteuse de se soûmettre à une personne, que les loix ou la nature n'ont point mis au dessus de nous, ont toûjours excepté l'obeïssance que les Disciples doivent à leur Maître; parce que la necessité & le profit qui leur en revient excuse la bassesse qui semble attachée à cette soûmission.

Or, Chrêtiens, si cela est vray à l'égard de tous les autres Maîtres, il l'est encore bien davantage à l'égard d'un Dieu, qui étant le souverain Maître des hommes pour leur commander, s'abaisse jusqu'à se faire leur Maître, pour les instruire; puisque ces deux

qualitez étant réünies dans la même personne, l'autorité de l'une facilite l'exercice de l'autre ; à peu prés comme si un Souverain aprés avoir fait des Loix pour le reglement de son Royaume, & où tout ce qui regarde la Justice & la Police fût exactement marqué, vouloit ensuite s'abaisser jusqu'à les enseigner luy-même, & à les expliquer aux peuples en parcourant toutes les Villes, en convoquant tous les ordres, en parlant dans toutes les assemblées, & en faisant en même tems la fonction de Maître qui enseigne, & de Souverain qui commande : que si l'on se contentoit d'approuver ses Loix, de loüer la prudence du Legislateur, & de dire qu'il n'y a rien de plus juste, rien de mieux entendu, de plus conforme au bon sens, ny de plus utile à l'Etat ; mais que personne ne se mît en peine de les garder ; alors, Messieurs, n'est-il pas vray que ses ordonnances & ses loix auroient toute une autre force dans sa bouche que dans celle d'un Docteur de Droit, qui se contente de les enseigner ; car ce Roy joignant l'autorité d'un Souverain avec celle d'un Maître, enseigneroit & commanderoit tout à la fois, & ses veritables Sujets seroient seulement ceux qui ne se contenteroient pas de les approuver, mais qui les observeroient inviolablement.

C'est justement ce qu'a fait le Fils de Dieu; il avoit déja intimé ses Loix par les Prophetes qui l'ont précedé, il les avoit fait entendre à son peuple en differentes manieres, *multifariam, multisque modis locutus est olim Deus in Prophetis* ; mais maintenant qu'il s'en

ad Heb. 1.

est fait luy-même le Heraut, l'Interprete & le Maître, qui les veut enseigner à tous ses peuples; est-ce assez, Chrêtiens, pour être ses Disciples de les approuver, d'avoüer que sa Doctrine est conforme à la raison, qu'elle est toute sainte & toute divine? Non, ce n'est pas ce qu'il demande seulement; mais il veut que nous luy obeïssions, & que nous nous conduisions par ses maximes, lesquelles dans sa bouche sont des leçons & des commandemens tout à la fois, & par consequent absolument necessaires pour la fin qu'il nous a proposée; puisque c'est la condition qu'il y a mise, & sans laquelle nous ne l'obtiendrons jamais.

C'est pour cela qu'il a prêché cette Doctrine dans toutes les manieres qui la pouvoient persuader, qu'il s'est abaissé & proportionné à la capacité de tous les hommes dans ses discours, afin que cette science étant si necessaire à tout le monde, il n'y eût personne qui ne la conçût. Elle contient deux sortes de veritez, dont les unes sont des mysteres suprenans & impenetrables à nos esprits, & les autres des maximes & des préceptes qui regardent les mœurs: pour ce qui est des premieres, il a exigé en qualité de Souverain la soumission de nos esprits par la foy; & pour les secondes, qui sont les veritez pratiques & morales, il demande comme Maître qui enseigne, & commande comme Souverain, que nous les embrassions. *Ego autem dico vobis*; ce sont les termes dont il se servit pour persuader & commander en même tems le pardon des injures, *Matth.* 5.

& l'amour de nos ennemis ; ce que nous pouvons appliquer à toutes les autres leçons qu'il nous a faites, *Ego autem dico vobis*, c'est moy qui vous le dis comme vôtre Maître que vous devez croire & écouter : ce n'est pas assez ; mais c'est moy qui vous le commande, comme vôtre Dieu, à qui vous devez obeïr : c'est une instruction qu'il nous donne comme à ses Disciples ; mais en même tems c'est un commandement qu'il nous fait comme à ses créatures & à ses sujets, *Ego autem dico vobis.*

Et c'est, Chrêtiens, à quoy la plûpart des hommes ne font pas assez de reflexion : ils regardent l'Evangile comme une Doctrine qu'ils se contentent de croire, parce que c'est la Doctrine d'un Dieu ; mais ils ne passent pas plus avant, & ne pensent point qu'étant absolument necessaire pour le salut, s'ils ne la pratiquent, il n'y en a point à esperer pour eux. Ils soumettent leur esprit à ce Maître qui les enseigne, car ils ne voudroient pas desavoüer sa Doctrine ; mais ils n'y soumettent pas leur volonté, sans penser que c'est en même tems une Doctrine & une Loy, & que c'est par la sainteté de vie & par les mœurs qu'il faut faire voir qu'on la suit.

Ajoûtez enfin en troisiéme lieu, que si cette Doctrine de l'Evangile est la Doctrine d'un Dieu, qui nous oblige de la pratiquer ; il s'ensuit par une troisiéme consequence, que toute parfaite & toute élevée qu'elle est, elle n'est point au-dessus de nos forces, puis que ce Maître qui nous en donne le prece-

pte, ne peut pas manquer de nous donner aussi les secours necessaires pour l'accomplir. Car, Messieurs, c'est une des principales differences qu'il y a entre ce Maître Celeste, & tous les autres, quelque sçavans qu'ils puissent être ; que quelque beaux discours qu'ils fassent, & en quelque beau jour qu'ils puissent faire paroître la vertu, dont ils font l'éloge ; le secours qu'ils donnent à leurs disciples pour l'apprendre, ne s'étend pas jusques à les ayder à en produire la moindre action. C'est un privilege & une prérogative de la Doctrine de ce Maître, qui est Dieu & homme tout ensemble, qu'en même-tems qu'il nous enseigne une Loy si sublime & si contraire à la nature, il nous donne des forces pour l'observer ; ce qui fait que l'Apôtre S. Paul, appelle l'Evangile la vertu de Dieu ; parce que joignant à la science du divin Maître qui nous l'enseigne, la vertu toute puissante de sa divinité, il nous donne la force de le mettre en pratique, tout fâcheux & difficile qu'il est : *Non erubesco Evangelium*, dit-il, *virtus enim Dei est ad salutem omni credenti.* Je n'auray point de confusion d'avoir embrassé une Doctrine si difficile, qui declare la guerre à toutes nos passions, & qui semble tellement au dessus des forces de la nature, que les Payens l'ont appellée la loy des choses impossibles : *lex Christianorum, lex impossibilium.* En quoy ils ont conspiré avec les Hérétiques de nos jours, qui traittent aussi-bien qu'eux les Commandemens de Dieu d'impossibles ; bien plus excusables en cela qu'eux, parce qu'ils ne sça-

Ad Rom. 1

voient pas que celuy qui enseigne & qui commande ces maximes, donne les graces necessaires pour les pratiquer. Non, non, dit saint Paul, je n'aprehende point de confusion de ce côté-là ; puis que cette Doctrine, cét Evangile & cette Loy du Maître que nous suivions porte avec elle la vertu d'un Dieu, *virtus Dei est ad salutem omni credenti.*

Aussi saint Chrysostome l'appelle-t-il : *Evangelium potentiæ.* Un Evangile de force, c'est-à-dire, qui donne la vertu de faire ce qu'il enseigne ; parce que celuy qui nous aprend cette Doctrine est nôtre Maître & nôtre Dieu. La pratique en est difficile, je le veux, Elle est fâcheuse au sens & à la nature corrompuë ; j'en suis d'accord, mais ce maître qui nous enseigne & qui nous commande, nous donne la force de luy obéïr : *Da quod jubes, & jube quod vis*, dit saint Augustin. Je n'ay pas le loisir de m'étendre sur cette verité qui fait un article de nôtre foy, & autant qu'il y a de Saints dans le Ciel, autant qu'il y a de justes sur la terre, autant qu'il y a eu de personnes vertueuses dans tous les Siécles, sont autant de preuves que Dieu nous commande à la verité de grandes choses ; mais non pas des choses impossibles, & même quelque difficile qu'on fasse cette Loy, il verse tant d'onction sur le joug qu'il nous commande de porter, & ceux qui observent ses commandemens ressentent tant de joye interieure & de satisfaction, que cette Loy toute rude qu'elle paroisse, porte pourtant à juste titre le nom de Loy de Gra-

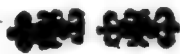
Lib. 10. Confess. c. 29.

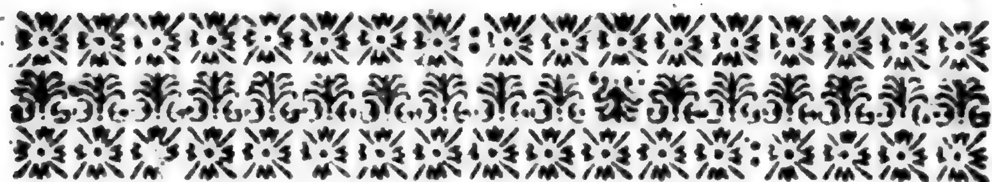
ce, de Loy de Charité, de Loy de Douceur; parce qu'étant la Loy d'un Dieu, il étoit de la gloire d'un auſſi grand Maître que luy, d'avoir des ſerviteurs & des Diſciples qui ſe fiſſent un plaiſir d'obſerver ſes commandemens, & de faire voir par leur exemple, que cette Doctrine n'enſeigne rien qui ne ſoit glorieux, & facile à pratiquer : c'eſt pour quoy.

Pour finir ce Diſcours, ſi l'excellence de la Doctrine du Sauveur montre aſſez que le Maître qui l'a enſeignée, ne peut être qu'un Dieu, comme nous avons vû, & ſi la Divinité de ce Maître authoriſe reciproquement ſa Doctrine, ne craignons nous point qu'elle ne nous accuſe un jour, & ne condamne nôtre lâcheté? Car cette doctrine ſervira de régle ſur laquelle on examinera nôtre vie, on produira toutes les leçons qu'elle nous donne & tous les préceptes qu'elle nous fait, & puis on les confrontera avec nôtre vie, pour voir ſi elle s'y accorde, & ce ſera ſelon cette Loy que nous ſerons jugez. Helas! quand on verra une ſi énorme difference? Quand d'un côté on ouvrira l'Evangile, & qu'on lira à la vûë du Ciel & de la terre d'un côté la pauvreté d'eſprit, le détachement des biens de la terre; & de l'autre qu'on ouvrira le livre de nos conſciences, & qu'on y verra une avarice, & un deſir inſatiable des richeſſes. Ah quel Maître! & quels Diſciples? quelle Doctrine? & quelle vie? on lira dans l'une, croix, abnegation de ſoy-même, ſouffrances & afflictions, & dans l'autre joye, divertiſſemens, recherche de ſes plaiſirs,

CONCLUSION.

fuite de toutes les austeritez du Christianisme, helas ! quels Chrêtiens, & en quelle école ont ils été instruits ? s'ils étoient sortis de celle d'Epicure, ou de Mahomet, auroient ils vêcu autrement ? On passera à un autre article & à une autre leçon qui nous enseigne la charité du prochain, l'amour des ennemis, le pardon des injures ; & que verra-t-on dans nos mœurs ? hayne, envie, animosité, vengeance cruelle : ô Dieu ! de quelle profession a été cet homme ? ç'a été un Chrêtien, dira-t-on, & un Disciple du Fils de Dieu ; mais sa profession même sera sa condamnation; & comme cet homme par sa vie a deshonoré le Maître qui l'a instruit, ce Maître le couvrira d'une éternelle confusion. Pour l'éviter, Messieurs, ne nous contentons pas d'être éclairez des lumieres de la Doctrine du Fils de Dieu, mais efforçons nous d'en pratiquer les maximes, & d'en faire la régle inviolable de nôtre vie, afin qu'aprés avoir été ses véritables disciples sur la terre, nous jouïssions de la récompense qu'il nous a promise dans le Ciel ; c'est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, &c.



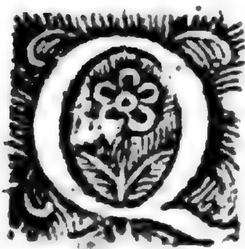



SERMON POUR LE MERCREDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

De l'Aveuglement spirituel.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum à nativitate. *Ioan.* 9.

Jesus en passant vit un homme qui étoit né aveugle. S. Jean 9.



QUoyque le Fils de Dieu dans l'Evangile nous ait conseillé de ne prendre jamais pour guide un aveugle, de crainte de nous exposer au danger de tomber avec luy dans le premier précipice qui se trouvera dans nôtre chemin ; je ne croy pas cependant que ce soit aller contre un si salutaire

avis, de vous donner aujourd'huy pour exemple, & pour regle de vôtre conduite, cet aveugle né, dont l'Evangile de ce jour nous raporte l'histoire, & le bienfait qu'il receut du Sauveur; puisque cet aveugle devint ensuite si éclairé, que nous pouvons, non-seulement sans danger, mais encore avec une entiere assurance, nous y laisser conduire. En effet, la lumiere de l'esprit qu'il reçut avec celle du corps, fut telle, qu'il fut capable de faire la leçon aux Docteurs mêmes de la Loy, & de leur faire connoître l'aveuglement où ils étoient eux-mêmes, de ne pas reconnoistre leur Messie, leur Maître, leur Sauveur & leur Dieu, aprés un miracle si surprenant & si incontestable, qu'ils venoient de voir.

Aussi l'aveuglement d'esprit, dont ces Docteurs étoient frappez par un juste châtiment du Ciel, que leur envie, leur orgueil, & leur incredulité leur avoit attiré, étoit-il infiniment plus déplorable que celuy dont ce pauvre misérable venoit d'être délivré, parce qu'il étoit volontaire & criminel, & que pour le guerir, il ne falloit pas une moindre puissance, ni un moindre miracle. C'est, Chrêtienne Compagnie, de cet aveuglement d'esprit, dans lequel vivent la plûpart des hommes aujourd'huy, & dont le Fils de Dieu nous menace dans la suite de nôtre Evangile; c'est, dis-je, de cet aveuglement, dont j'ay dessein de vous parler, comme d'un malheur qui nous regarde, qui est si ordinaire aujourd'huy, & que je puis appeller le plus grand & le plus funeste de tous les malheurs

que nous ayons à craindre en cette vie, parce qu'autant que l'ame est plus noble que le corps, & la lumiere de la Grace plus excellente que celle de la nature, autant l'aveuglement spirituel met-il un pecheur, qui s'est attiré ce malheur par ses crimes, dans un plus triste & un plus dangereux état; mais pour être vivement & plus salutairement touchez de ce malheur effroyable, & nous efforcer de l'éviter, nous avons besoin des lumieres particulieres du S Esprit. Demandons les par l'intercession de Marie.

Ave Maria.

CE n'est pas sans raison, Messieurs, que l'Apôtre S. Paul appelle les pechez des hommes œuvres de ténébres, *Opera tenebrarum*; non-seulement parce qu'ils prennent naissance durant les ténébres de quelque passion qui nous aveugle, ni parce qu'ils cherchent naturellement à s'ensevelir dans l'obscurité, pour se dérober aux yeux des hommes; mais encore parce que, comme dit S. Gregoire le Grand, ils ne produisent que des ténébres dans l'ame qui les a commis. Delà vient que l'on distingue communement deux sortes d'aveuglement dans un pecheur; l'un est le peché même, par lequel il quitte Dieu pour quelque bien créé, & risque son salut pour une chose de néant; aveuglement si étrange, que le Prophete nous apprend que le Ciel & la terre en sont dans l'étonnement: *Obstupescite Cœli super hoc*. L'autre est une suite, un effet, ou une peine du peché, & consiste dans une

Ad Roman. 13.

Ierem. 2.

soustraction des lumieres & des graces de Dieu, & dans une dépravation de jugement sur le choix & sur l'usage des choses qui regardent le salut. Ce qui fait qu'on ne connoît, ni qu'on n'apprehende pas les veritez du Christianisme comme il faut. C'est de ce second aveuglement dont je prétens parler aujourd'huy, comme du malheur le plus deplorable où puisse tomber un pecheur en cette vie. Pour cela j'ay dessein de vous faire voir premierement, d'où vient cet aveuglement, par quelles démarches & par quels degrez on y arrive. Et en second lieu, quelles sont les suites & les funestes effets de cet état, où l'on n'est jamais plus à plaindre, que lorsqu'on se croit le plus heureux & qu'on est le plus en repos dans ses crimes. Ce seront les deux parties de ce Discours.

I. PARTIE. Pour voir donc d'abord les causes d'un si grand malheur, & par quels degrez tant de personnes y tombent insensiblement; il faut supposer, Chrêtienne Compagnie, que quelque raport qu'il y ait entre l'aveuglement de l'ame & celuy du corps, & quoyque l'un & l'autre soit une privation de la lumiere nécessaire pour nous conduire; il y a pourtant cette grande difference, que celuy du corps est involontaire, & par consequent ne peut être criminel; au lieu que celuy de l'ame est une peine du peché & un des plus terribles châtimens, dont Dieu ait coûtume de frapper ceux qui ont été rebelles à ses lumieres: *Percutiet te Dominus amentia & cecitate*, dit le Texte sacré. Ce qui fait naître une difficulté, dont l'éclaircissement donnera du

Deuter. 28.

jour à tout ceci. On demande comment Dieu étant le principe & la source des lumiéres surnaturelles, & comme parle S. Leon, étant le Soleil même qui les répand par tout, & qui ne laisse aucune personne, ni aucune nation sans l'éclairer; comment, dis-je, peut-il être l'auteur de ces ténébres funestes, qui sont la cause de la réprobation d'un pecheur? & comment celuy qui dans la nature fait sortir la lumiere des ténébres, peut-il maintenant dans la Grace faire naître les ténébres de la lumiere même? comme il arrive dans ceux qu'il frappe de cet aveuglement, selon la menace de son Prophete: *Excaeca cor populi hujus.* *Isaie 6.*

Si la question, Messieurs, vous paroît difficile, j'espere que la réponse que j'emprunte du grand S. Augustin, vous satisfera pleinement sur ce sujet. *Tract. 53. in Ioan. 9.* C'est, dit ce Pere, que Dieu est la cause de ces ténébres, non pas en les mettant positivement dans une ame; mais en retirant ses lumieres, comme nous voyons dans la nature, que quand le Soleil se retire, la terre demeure ensevelie dans une épaisse nuit; avec cette difference néanmoins que remarque S. Thomas, que quand le Soleil ne luit point en quelque lieu, c'est qu'il ne le peut; au lieu que Dieu étant libre, & le maître de ses faveurs & de ses bienfaits, lorsqu'il n'envoye point ses lumieres, c'est qu'il ne le veut pas, par un terrible effet de sa Justice, comme dit le Sauveur dans la conclusion de nôtre Evangile: *In judicium veni, ut qui non vident, jam videant, & qui vident caeci fiant.* *Ioan. 9.* Ce qui étant ainsi expliqué,

il reste pour l'entiere solution de cette difficulté, de sçavoir pourquoy Dieu en use de de la sorte, & ce qui l'oblige de retirer ses lumieres de ce pecheur, pour le laisser dans ce déplorable aveuglement. Or je dis, Messieurs, que c'est une suite & une peine du peché, lequel étant une action de ténébres, comme nous l'avons appellé avec S. Paul, est opposé à trois sortes de lumieres, qu'un pecheur éteint l'une aprés l'autre, & dont la privation fait son entier aveuglement. Ces trois lumieres sont celles de la Grace, celles de la foy & celles de la raison, & c'est par ces trois degrez qu'un pecheur tombe dans ce funeste & dans ce déplorable malheur, qui est le caractere visible de sa reprobation.

Car, Messieurs, il rejette la lumiere de la Grace actuelle; puisque quand il se presente à nous un objet criminel, ou une occasion de commettre le peché, la grace incontinent, comme une lumiere du Ciel, nous découvre en même tems que cét objet est défendu, & qu'il ne nous est pas permis de nous y attacher. Il y a pour ainsi dire une espece de combat entre cette grace, qui nous en détourne, & la passion qui nous y pousse; l'une nous fait considerer le gain ou le plaisir qu'il y a dans cette action, & l'autre nous represente le peché qui l'accompagne, & qui y est attaché; d'où il s'ensuit que quand l'on consent au crime, on ferme les yeux à cette lumiere celeste, & que par conséquent le peché renferme un refus de la grace, & comme parle l'Ecriture, une rebellion contre la lumiere qui nous éclaire, & qui nous

avertit de nôtre devoir : *Ipſi fuerunt rebelles lumini.* Ce n'eſt pas un ſimple refus, ou une ſimple deſobéïſſance, mais c'eſt une rebellion; car on ſe ſouleve, on s'oppoſe, on combat pour ainſi dire contre cette lumiere, à peu prés comme ces peuples barbares qui décochoient des fleches contre le Soleil, à deſſein de l'ôter du monde, s'ils euſſent pû ; & comme parle S. Hilaire*, on réſiſte à la force de la verité que cette lumiere nous découvre, par l'erreur d'une volonté dépravée, qui ſe roidit contre ce qui choque ſon inclination : *Contra veritatem, vel ſtultæ, vel vitioſæ voluntatis error obnititur.* Iob. 24.

Mais qu'arrive-t-il de ce refus, de cette reſiſtance, de cette rebellion ? Il arrive, Meſſieurs, que comme la grace a neceſſairement l'un de ces deux effets, qui ſont même aſſez ordinaires à la lumiere du Soleil, ſçavoir qu'elle éclaire ou qu'elle aveugle ; ainſi cette lumiere celeſte, qui nous eût découvert les tromperies qui ſont cachées ſous les objets qui flattent nos ſens, ſi l'on y eût ouvert les yeux, étant repouſſée & rebutée ſe retire, & par cet éloignement fait l'aveuglement dont nous parlons. De ſorte que ſi le conſentement à la Grace attire une autre grace plus forte, & celle-cy une autre (Dieu récompenſant ainſi nôtre fidelité par la multiplication de ſes faveurs, au contraire le refus qu'on fait d'accepter cette grace en attire la privation, & par ces refus réïterez, elles diminüent toûjours en force & en nombre, à meſure qu'on les rebute & qu'on les combat. Je ſçai bien que Dieu ne refuſe jamais celles

qui sont absolument necessaires pour le salut; mais elles deviennent si foibles & si rares, que ce peu de jour s'appelle nuit; parce que ces foibles lumieres ne percent point les ténébres interieures & exterieures dont ce pecheur est environné, & où il s'enfonce toûjours plus avant par la multitude de ces refus.

Et je dis, Messieurs, que cet aveuglement est le châtiment du peché, qui ne peut être plus justement & tout ensemble plus rigoureusement puni que par la privation de cette grace, qui cause ces ténébres. La raison est, que qui refuse un bien-fait, merite justement d'en être privé: or qu'est-ce que cette grace que ce pecheur refuse, & à laquelle il ferme les yeux? Je la considere avec S. Gregoire, comme un divin instrument entre les mains de Dieu, par le moyen duquel il pousse nôtre volonté à suivre la sienne: *Divinum instrumentum*. Je la regarde avec S. Ambroise, comme l'interprete des desseins de Dieu sur nous: *interpres divinæ mentis*; parce que c'est par ce moyen qu'il nous fait entendre ce qu'il desire de nous. Elle est, dit Tertulien, un Ambassadeur du Tres-haut, qui nous intime ses ordres: *Altissimi legatus*. Mais demeurons dans nôtre comparaison; c'est une divine lumiere semblable à celle du Soleil, sans laquelle toute la nature seroit dans une horrible confusion: *Radiis solis gratia consimilis est*, comme ajoûte S. Augustin. Quand un pecheur donc commet un crime, il resiste à ce divin instrument, il ne veut pas écouter ce fidele Interprete, il renvoye honteusement cet Ambassadeur, & il

détourne les yeux de cette lumiere. Ah ! dit Dieu, cette grace m'est trop précieuse, puisqu'elle est le prix de mon Sang, pour souffrir qu'elle soit rebutée de la sorte : vous la méprisez, & bien vous ne l'aurez plus, & la privation de cet incomparable bienfait sera la punition de vôtre ingratitude. D'où vous voyez que cet aveuglement ne vient que de la malice de nôtre volonté, & c'est pour cela qu'il s'appelle ténébres du cœur & de l'esprit tout à la fois, parce qu'elles commencent par l'un & achevent par l'autre : *Obscuratum est insipiens cor eorum.* *Ad Roman. 1.*

Mais que fait cet aveuglement ? il fait, Messieurs, dans l'ame à peu prés ce que fait dans le corps la privation de la lumiere exterieure : elle est cause qu'un homme ne se peut conduire, elle luy cache toutes les beautez de la nature, elle fait qu'il est comme hors de ce monde, dont il n'est plus en état de joüir. Ainsi l'aveuglement de l'ame dérobe à un pecheur les connoissances qui seroient necessaires pour sa conduite ; car en cet état il ne voit ni la beauté de la vertu, ni la laideur du vice ; il ne conçoit plus les choses de l'autre vie, il n'a plus d'idée, plus d'estime, plus de soin, plus d'empressement que pour les choses de la terre, sans se mettre en peine de celles du Ciel ; aveuglement terrible, Chrêtiens, chatiment d'autant plus épouventable, qu'il est une marque presque infaillible de l'abandon de Dieu. De sorte que, comme on dit qu'il n'y a point d'aveuglement plus incurable que celuy qui arrive pour avoir regardé trop fixement le

Soleil ; l'on peut bien dire de même, que l'aveuglement de l'ame le plus irrémediable, est celuy qui nous vient pour avoir reçû trop de lumieres du Ciel, & ne les avoir pas voulu suivre ; nous le voyons dans celuy dont les Juifs ont été frappez ; quelles lumieres plus vives un Dieu pouvoit-il faire briller à leurs yeux, que de se faire voir à eux en personne, leur parler, vivre parmy eux, & operer tant de miracles en leur presence ? aussi comme ce sont ceux qui ont été les plus éclairez de ses lumieres, ce sont maintenant les plus aveuglez, les plus opiniâtres, & les plus difficiles à convertir.

J'ajoûte, Messieurs, que cette espece d'aveuglement volontaire ôte en quelque façon à Dieu la puissance de retirer un pecheur de ce malheur ; parce que Dieu ne le peut faire que par ses graces, en luy découvrant le déplorable état où il est, & en le pressant d'en sortir : or c'est en cela même que consiste son aveuglement, de rejetter ces lumieres, & de resister à ces connoissances ; il est donc dans un état, qui met Dieu dans une espece de necessité de l'abandonner, & de luy dire ces paroles, que le Sauveur disoit autrefois à un aveugle de corps, quoy que dans un sens bien different : *Quid tibi vis faciam ?* Aveugle, infortuné pecheur, que puis-je faire pour te tirer de ce pitoyable état ? je ne le puis que par mes graces, & ton malheur est tel, qu'elles ne servent qu'à t'aveugler davantage ; il faut donc que je t'abandonne, & puisque tu ferme les yeux à la lumiere de ma grace, tu ne

ne verras jamais celle de ma gloire, pour laquelle je t'avois créé.

Mais ſi cet aveuglement vient de ce qu'un pecheur reſiſte aux lumieres de la grace, il s'augmente enſuite en reſiſtant à celles de la foy parce que, comme dit S. Hilaire, il y a un autre combat entre la volonté du pecheur & les veritez de la foy: *Inter veri aſſertionem, & placiti diſſenſionem pertinax eſt pugna, dùm ſe & veritas tenet, & voluntas tuetur.* Par exemple les principes de la foy repreſentent à ce voluptueux & à ce libertin, qu'il y a un Jugement, un Enfer, une éternité de peines. Pendant qu'il aura ces veritez dans l'eſprit, il tremblera dans la penſée de ſes crimes; mais à force de s'étourdir ſur ces mêmes veritez, & de les combattre, elles ne jettent plus que des lumieres languiſſantes, & enfin elles s'éteignent tout à fait, par un atheiſme ſecret, qui accompagne d'ordinaire l'aveuglement: *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* *Pſalm. 13.*

Il eſt vrai, pour parler dans la rigueur de l'Ecole, que tout peché n'eſt pas directement oppoſé à la foy, ni tellement incompatible avec elle, qu'il la détruiſe neceſſairement; mais auſſi je ſoûtiens avec l'Apôtre, que tout peché ne laiſſe pas d'avoir une oppoſition aux lumieres de cette foy, en ce que pendant qu'elle ſubſiſte, le peché eſt toûjours timide, & ne permet pas à celuy qui le commet de joüir en paix du fruit de ſes iniquitez: car comment peut il s'abandonner à ce plaiſir criminel, pendant qu'il croit qu'il y a une éternité de flammes pour le punir?

Avec quelle crainte & quelles larmes ne regardera-t-il point ce bien qu'il possede injustement, pendant qu'il sçait que si il ne restituë, il n'y aura jamais de salut pour luy? Comment peut-il goûter la douceur de la vengeance, tandis qu'il pense qu'il y a un Dieu vengeur, qui ne luy pardonnera jamais s'il ne pardonne luy-même à son ennemy? Ces pensées & ces lumieres qui arrêtent le crime, & affoiblissent les passions, sont aussi affoiblies insensiblement par le crime; parce qu'à force de les rejetter pour le commettre en liberté, on les étouffe entierement, ou bien on ferme les yeux à la lumiere de dessein formé, comme parle l'Ecriture, & l'on s'éloigne toûjours de plus en plus de la verité:
Iob. 34. *Qui quasi de industriâ recesserunt à Deo.* Et c'est sur ces sortes de gens que Dieu répand
L. 1. Conf. c. 8. des ténébres affreuses: *Spargens pænales cæcitates super illicitas voluptates*, dit le grand S. Augustin.

Or, Messieurs, quoyque cet aveuglement de l'ame, comme nous avons dit, soit un effet de la justice de Dieu, qui retire peu à peu ses lumieres, il faut toutefois remarquer qu'il se forme dans nôtre esprit à peu prés comme se forment les ténébres dans la nature, lesquelles viennent de plusieurs causes & en differentes manieres; car quelquefois on ne peut voir les objets qui sont devant nos yeux, parce qu'il y a quelque chose qui nous ébloüit & qui nous empêche de les voir; & c'est de cette maniere que les biens de cette vie empêchent que les veritez de la foy, & les maximes de l'Evangile n'entrent dans l'esprit:

l'éclat des honneurs & des richesses nous éblouït, les grandeurs & les charges sont comme de la fumée qui nous aveugle, ou de la poussiere que le monde nous jette aux yeux; & c'est en ce sens que l'on peut dire encore aujourd'huy des Chrêtiens, ce que l'Apôtre disoit autrefois des Infideles : *Deus hujus sæculi excæcavit mentes Infidelium, ut non fulgeat illuminatio Evangelii*; que le Dieu du siecle, c'est-à-dire, l'honneur, le plaisir, l'interêt, en un mot, tout ce que le monde adore, empêchent que les lumieres de l'Evangile & de la foy n'éclairent leur esprit, ou fait du moins qu'elle n'y porte qu'un jour sombre & imparfait.

2. Ad Corinth. 4.

Quelque fois on ne peut voir à cause qu'il y a quelque corps opaque entre nos yeux & les objets, que sans cela nous verrions sans peine. Et c'est dans ce sens que Tertulien dit que la pompe du siecle & ce dehors agréable que le monde étale, est comme une espece de voile tendu au-devant des veritez éternelles qui nous les cache : *Species istius mundi temporalis, aulæi vice oppansa est æternitati.* Car qu'y a-t-il, & qu'y voit-on que vanité, imposture, illusion, apparences trompeuses, mensonges specieux, qui nous seduisent & qui nous enchantent, en nous repaissant de vaines images & de fausses idées? Ainsi une personne dans la fleur de son âge, dans une haute fortune, dans les engagemens du monde, & dans l'abondance des biens de la terre, souvent ne voit point les veritez de l'autre vie; & si la pensée luy en vient quelquefois en l'esprit, c'est sans y faire d'im-

Tertul. in Apolog.

pression ; elle a un voile devant les yeux, lequel luy en ôte la vûë, & la pensée.

D'autrefois cet aveuglement vient d'un charme qui lie la puissance, & qui l'empêche d'agir à l'égard de certains objets, quoyqu'elle soit en liberté à l'égard de tous les autres ; ainsi le Démon, cet esprit de prestiges & d'illusion, comme l'appelle S. Chrysostome, le Démon, dis-je, aveugle une infinité de pecheurs par une espece d'ensorcellement, qui fait qu'ils ne voyent point les veritez les plus claires & les plus importantes : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* *Sapient. 4.*

Mais la cause la plus ordinaire de cet aveuglement, qui fait que les lumieres de la foy ont si peu d'effet, vient des passions déreglées qui envoyent mille vapeurs, & qui obscurcissent la clarté de ces lumieres ; ensorte qu'on ne voit plus les veritez du Christianisme qu'à travers un nuage épais, qui nous les couvre, & qui nous empéche de les envisager comme il faut. Que si l'ame n'en vient pas jusqu'à un aveuglement total, qui éteigne entierement les lumieres de la foy, & si cette affreuse nuit n'est pas entierement formée, du moins il y a des passions qui causent une telle obscurité, qu'on ne regarde ces veritez qu'en general, & dans la speculation, sans jamais s'en servir pour la conduite de sa vie; ce qui dispose à un aveuglement total, lequel fait qu'aprés avoir refusé les lumieres de la grace, & fait éclypser celles de la foy, on renonce enfin à celle de la prudence, du bon sens & de la raison.

En effet, Messieurs, pour en venir au der-

nier degré de l'aveuglement, un pecheur éteint cette derniere lumiere aussi-bien que les deux autres, comme dit l'Ecriture, *Everterunt sensum suum*; ils se sont abruti l'esprit par leurs vices & par leurs desordres, qui ont causé une dépravation de leur jugement, & jetté le déreglement dans toutes les puissances de l'ame; de là vient que le cœur prevenu d'une passion violente pour quelque objet, ne connoît plus les regles de son devoir, & ne garde plus même de mesures de bienséance; & comme il est déja tout déclaré contre ce qui luy défend la possession de ce qu'il aime, il le regarde aussi comme l'ennemi de son bonheur; il ne considere ni le peril auquel il s'expose, ni le malheur inévitable auquel il s'engage: de sorte que la raison perdant ses lumieres, elle en suit de fausses, ou bien la passion seule prend la place de la raison; & je dis que cette dépravation de jugement s'appelle ténébres & aveuglement d'esprit, parce que quelque raison qu'on apporte à ceux qui en sont frappez, quelque regle de prudence qu'on leur represente, quelque avis & quelque conseil salutaire qu'on leur donne, ce sont des aveugles qui ne voyent goute en plein jour, qui s'égarent & qui se confondent dans les choses même les plus claires & les plus évidentes: *Percutiet te Dominus cæcitate & amentiâ, ut palpes in meridie, sicut palpare solet cæcus in tenebris.*

Daniel. 13.

Deuter. 28.

Il n'en faut point chercher d'autre exemple que celuy que nous propose nôtre Evangile dans la personne des Pharisiens, qui

étoient les Sages & les Docteurs de la Loy. Considerez un peu le commencement, le progrez & la fin de leur conduite : on leur vient dire que ce Jesus, qui passe pour le Messie, a rendu la vûë à un aveugle né ; cela sans doute leur devoit faire ouvrir les yeux à eux-mêmes, puisqu'il n'y a rien de plus puissant pour convertir un pecheur, qu'un miracle incontestable de la nature de celuy-là : Eh bien ! tout le monde la veu, & en a été témoin; pensez-vous qu'ils le croyent pour cela ? La haîne & l'envie qu'ils ont conceuë contre le Sauveur, les aveugle jusqu'à ce point, qu'ils ne croyent pas même ce qu'ils voyent ; non, disent-ils, ce n'est pas cet homme qui étoit aveugle, ç'en est un autre qui luy ressemble : *Nequaquam est hic, sed alius similis ei.* Pour les confondre le Fils de Dieu permet qu'ils appellent les parens de cet aveugle pour apprendre la verité du fait de leur propre bouche ; les parens l'avoüent, & ces Docteurs de la Loy en sont pleinement convaincus malgré eux ; que font-ils ? en examinant avec malignité tout le détail de cette action, ils apprennent que Jesus a fait ce miracle au jour du Sabath ; en voila assés, ils ferment les yeux à ce prodige pour s'arrêter à cette circonstance qui donne prise à leur passion, & qui leur fournit un sujet de le calomnier : *Non est hic homo à Deo qui Sabbathum non custodit.*

Voyez un peu, Messieurs, l'aveuglement étrange, & la ridicule conséquence qu'ils tirent d'un miracle si surprenant. Voici sans doute ce que la raison & le bon sens les

obligeoit de conclure ; cet homme qui se dit envoyé de Dieu, & qui passe parmi le peuple pour le Messie promis dans la Loy, a déja rempli la Ville de prodiges, & voicy que pour confirmer sa doctrine & sa mission, il en vient de faire un si manifeste & si surprenant, qu'on en a jamais veu de semblables. Or il est impossible que ce miracle, qui ne peut venir que d'une puissance divine, se fasse pour authoriser une imposture ; puisque Dieu ne peut être auteur du mensonge ; il faut donc que cet homme soit effectivement le Messie : ensuite pour agir en gens raisonnables, ils devoient s'adresser à luy, le prier de leur déclarer nettement qui il étoit, & puis le reconnoître & s'y soûmettre. Mais quel est le raisonnement de leur passion ? cet homme, disent-ils, a fait ce prodige au jour du Sabath, ce n'est donc point un homme qui soit envoyé de Dieu ; puisqu'il ne garde pas sa Loy. Que faisoit, je vous prie, à l'affaire cette circonstance du jour du Sabath ? rien, mais c'est que depuis que le peché a obscurci la raison, on ne voit que ce que la passion suggere, quelque preuve, quelque évidence & quelque conviction qu'on puisse apporter.

Ils n'en demeurent pas là ; car comme ils voyent que ce prétexte est trop foible pour obscurcir l'éclat de ce prodige, ils interrogent cét aveugle même, & tâchent de le surprendre & de l'embarasser par des demandes captieuses, afin d'en tirer quelque parole qui pût servir à faire croire qu'il y avoit de l'imposture ou de l'illusion dans ce mira-

cle ; mais cet homme qui avoit reçû la vûë de l'ame avec les yeux du corps , les ayant convaincus par la force de la verité , ils ne ménagent plus rien , ils tournent leur rage contre luy , ils le chassent honteusement de leur Synagogue , & l'excommunient; vit-on jamais , Messieurs, un procedé plus passionné & un plus étrange aveuglement ?

Aussi le Fils de Dieu leur annonce-t-il ce terrible châtiment. *In judicium veni, ut qui non vident, videant, & qui vident, caci fiant*; c'est encore une fois , qu'aprés que le peché a aveuglé l'entendement, rien n'est plus capable de l'éclairer ; vous avez beau luy apporter des preuves , des exemples , des raisons , il ne voit plus , la volonté ne le touche plus de rien ; & comme c'est elle qui aveugle l'esprit, elle fait passer ensuite son aveuglement dans toutes les puissances ; ce qui donne sujet à saint Augustin de se recrier tout effrayé qu'il est , dans la pensée seule de ce pitoyable état où il s'étoit vû prêt de tomber luy-même , *va cacis* , *va caligantibus oculis* ! malheur à ces pauvres aveugles qui ne commencent à ouvrir les yeux que quand il n'ya plus de remede , selon leur propre témoignage dans la Sagesse : *Ergo erravimus, & sol intelligentia non est ortus nobis* ; aveugles volontaires que nous étions ! nous avons fermé les yeux aux lumieres de la grace , aux lumieres de la foy & de la raison , lesquelles nous montroient le chemin de nôtre salut , & maintenant nôtre malheur est de le connoître, & de n'être plus en état de le suivre ; graces , lumiéres du Ciel , inspirations

Sapient. 5.

divines ! vous nous y conduiſiez ſi doucement ; & maintenant nous ne connoiſſons le malheur où nous a jetté nôtre aveuglement, que lorſqu'il eſt ſans reſſource ; *ergo erravimus, & ſol intelligentiæ non eſt ortus nobis.* Vous diriez que comme dans cette vie le principe de leur malheur a été l'aveuglement, alors la lumiére & la connoiſſance feroient reciproquement leur plus grand ſupplice ; mais revenons, & aprés avoir vû comment, & par quels degrés l'on tombe dans ce deplorable état de l'aveuglement, voyons-en s'il vous plaît les ſuites & les funeſtes effets ; c'eſt ma ſeconde Partie.

II. PARTIE.

Je ne puis, Meſſieurs, vous mieux repreſenter ces effets & ces ſuites, que par la comparaiſon que le ſaint Eſprit en fait toutes les fois qu'il en parle, avec les tenébres de la nuit : on peut les reduires à ces deux principaux ; ſçavoir, que comme dans les tenébres l'on ne ſçait où l'on va, & qu'on eſt toûjours en peril de heurter ou de tomber à chaque pas ; de même dans ces tenébres ſpirituelles, l'on tombe de pechés en pechés, & de precipice en precipice : *Fiat via illorum tenebræ ac lubricum*, dit le Prophete ; & ſecondement, que comme le tems de la nuit eſt un tems de repos, de même dans l'aveuglement de l'ame on ſe repoſe dans ſes crimes, & on y demeure, enſorte qu'on ne s'en retire jamais. Faiſons un peu de reflexion, Chrêtiens, ſur ces deux funeſtes effets qui ſont cauſe de la perte certaine d'un pecheur aveuglé. *Pſalm. 34.*

Car premierement les tenébres & l'aveu-

glement d'un pecheur n'étant autre chose qu'une dépravation de son jugement, & une corruption de sa volonté, il est aisé de juger qu'il n'y a point d'excés où il ne donne, ny d'extremité à quoy il ne se porte, & que plus il est aveuglé, plus il devient criminel, *Fiat via eorum tenebræ & lubricum.* Leurs tenébres sont cause de leurs égaremens, & de leurs chutes, & leurs chutes reciproquement cause d'un plus grand aveuglement, qui les précipite d'abîmes en abîmes, d'où ils ne se retirent que par un miracle de la misericorde de Dieu, ce qui arrive rarement; c'est pourquoy Dieu ne trouve point d'autres paroles pour exprimer ce malheureux état, que de leur dire par le Prophete Osée:
Osea 7. & 9. *Væ eis quoniam recesserunt à me, væ cum recessero ab eis*; malheur à ces personnes lors qu'ils se seront retirez de moy; mais double malheur, lors que moy-même je me seray retiré d'eux! Et quel est ce malheur, Prophete? Il ne le dit pas, Messieurs, mais nous le pouvons conjecturer de ce silence même; car c'est comme s'il vouloit dire, qu'il y a cette difference entre les dangers que l'on court la nuit & durant les tenébres, & ceux où l'on se trouve durant le jour; que pour ceux-cy, comme ils tombent sous les sens, on les peut prévoir, on peut en mesurer la grandeur & se preparer à s'en défendre; mais pour ceux où l'on se rencontre au milieu de la nuit, comme on ne voit rien, on a sujet de tout apprehender: *Via*
Proverb. 4. *impiorum tenebrosa, & nesciunt ubi corruant.*

Et en effet, Meſſieurs, pour ce qui regarde les deſordres, où la dépravation de leur jugement les porte, à quel excés d'extravagance & d'impiété ne viennent-ils point, aprés que Dieu les a abandonnez à un ſens reprouvé ? ainſi que parle ſaint Paul; je dis les hommes mêmes qui ſont les plus éclairez dans les affaires du monde. Dites-moy comment s'eſt-il pû faire dans les tenébres du Paganiſme, que ces grands Genies de la nature ayent flechi le genoüil devant des Serpens & des Dragons, & les autres Animaux, qui nous font le plus d'horreur, & qu'ils les ayent adorez comme des divinitez ? qu'ils ayent enſuite offert des Sacrifices à des Dieux vicieux ? & que dans la conduite de leur vie, ils ayent fait paroître des foibleſſes dont les hommes d'un mediocre eſprit auroient de la confuſion ? Certes c'eſt avec raiſon que le même Apôtre aſſure que ſe croyant les plus ſages du monde, ils ſont devenus les plus inſenſez. Et parmy le Peuple de Dieu, qui pourroit ſe perſuader qu'un Salomon le plus ſage de tous les hommes avec tant de lumieres, avec de ſi belles & de ſi ſublimes connoiſſances, tant de ſi beaux ſecrets de la nature, tant de ſi beaux preceptes de morale qu'il nous a laiſſez ; Salomon le ſage par excellence, à qui Dieu même avoit fait preſent de cette ſageſſe, que perſonne n'a égalée depuis ; que ce même Salomon enfin en fût venu juſqu'à cét excés de folie, que de bâtir des Temples aux Idoles de ſes femmes & de ſes concubines, & de leur offrir luy-même des ſacrifices ? C'eſt, encore une fois,

que depuis que l'entendement est aveuglé, il n'y a point d'erreur dont il ne soit capable, point d'excés où il ne donne, point de precipice où il ne tombe, point de peché si horrible qu'il ne commette. *Obscuratum est cor insipiens eorum*; ils ont été aveuglez, dit l'Ecriture; concevez ensuite tout ce qu'il y a d'impie en matiere de Religion, tout ce qu'il y a de dangereux dans les nouveautez, tout ce qui porte au libertinage dans la morale, tout ce qu'il y a de plus criminel dans les actions les plus noires, un esprit qui est frapé de ces tenébres, y donnera sans crainte, & souvent en viendra jusqu'à se persuader qu'il n'y a point de peché, parce qu'il n'y en voit point dans l'aveuglement où il est.

C'est de là que vient cette opiniâtreté des Hérétiques, & de ces personnes entêtées d'une fausse doctrine: que les suites & les consequences en soient contraires à l'Evangile, que l'Eglise & les Conciles la condamnent, & la foudroient d'Anathêmes, que tout ce qu'il y a de personnes Orthodoxes la desaprouvent, ils n'en voyent ny l'erreur, ny les suites, ensevelis qu'ils sont dans les tenébres & attachez à leur propre sens; *obscuratum est cor insipiens eorum.* C'est ce qui fait que tant de personnes se forment des regles de vie & de morale selon leur goût, par un aveuglement non seulement volontaire, mais encore étudié; ils sont ingenieux à se tromper eux-mêmes, & ne veulent pas même écouter ceux qui les pourroient tirer de leur erreur. Que voulez-vous, c'est que le Soleil se couche pour eux en plein midy, dit le

Prophete, *occidet sol in meridie*, ils ne voyent poient dans cét aveuglement les choses les plus visibles, & qui sautent aux yeux de tous les autres, particulierement si vous ajoûtez à cét erreur de l'entendement, la corruption de la volonté qui l'accompagne; & qui fait que les tenébres sont appellées dans l'Ecriture, *cacitas cordis*, l'aveuglement du cœur. *Amos 8.* *Marc. 3*

Est c'est icy où l'on voit l'effet de la malediction que Dieu lance par son Prophete, sur ces personnes aveugles : *Væ eis quia recesserunt à me! væ cum recessero ab eis!* malheur à eux, parce que dans cet aveuglement, ils s'éloignent toûjours de plus en plus de Dieu, par la malice de leur cœur, & par les nouveaux crimes qu'ils commettent. C'est ce que saint Augustin témoigne de luy-même dans l'aveuglement où il étoit : *Ibam longius à te & sinebas, & jactabar & effundebar, & diffluebam*, j'avançois, dit-il, & j'allois toûjours plus avant dans ces ténébres, & là je m'étendois, & je m'épanchois en toutes sortes de libertez, je roulois de peché en peché, & je vivois dans un plus grand oubli de Dieu : *Et effundebar & diffluebam.* En effet, Messieurs, un pecheur n'est pas plûtôt tombé dans l'aveuglement, qu'en même-tems, tant de preceptes & de conseils que Dieu avoit mis dans la voye de son salut, comme autant de fortes barrieres pour reprimer ses desirs dereglez, luy paroissent le resserrer trop, & le mettre trop à l'étroit, il les rompt & les renverse pour s'étendre, si j'ose ainsi dire & pour se mettre en liberté; ce joug de l'E- *Ose. supra.* *L. 2. Conf. c. 2.*

vangile qui luy commande de s'abstenir de tant de choses illicites luy paroît insupportable, il le secouë pour courir plus à son aise dans la voye large de la damnation; les loix de l'honneur & les devoirs de la bienseance ne sont plus capables de l'arrêter, il n'y a plus de bornes dans lesquelles il puisse se contenir; & c'est une chose qui est bien à remarquer, qu'avant qu'un pecheur soit aveuglé, ses passions quelque violentes qu'elles soient, ne sortent point de leur objet, & s'arrêtent dans les limites que la nature semble leur avoir prescrites; mais dans l'aveuglement, il donne de l'étenduë au crime, & ses passions l'emportent à faire des choses au-delà de la passion même.

Je m'explique, Messieurs, & vous le concevrez aisément par ce que rapporte l'Ecriture du Roy Baltazar; ce malheureux Prince dans le dernier festin qu'il fit à toute sa Cour, ne se contenta pas de boire & de manger par excez, ce qui auroit passé pour une simple débauche, & pour un peché contre la temperance; mais ce Prince aveuglé mêle le sacrilege parmy les plaisirs, en se faisant apporter les vases sacrez du Temple de Jerusalem, que Nabuchodonosor avoit enlevez, & transportez à Babylone; il les fait servir à sa table par une profanation sacrilege, qui n'ajoutoit rien à son plaisir, que de le rendre plus criminel; mais la passion qui aveugle ce malheureux Prince le porte non seulement à agir contre Dieu, & contre la raison; mais encore au-delà de

la passion même, qui pouvoit se satisfaire dans la profusion de ce festin, sans mêler le sacrilege à l'intemperance.

Mais c'est où l'aveuglement nous porte d'ordinaire ; par exemple dans le jeu combien de juremens & de blasphemes ? cela n'est point de l'essence du jeu, qui a pour fin le divertissement ou le gain ; mais la passion & l'attachement avec lequel on s'y porte, aveugle cet homme, en luy faisant commettre ces emportemens sans aucun avantage & sans nul profit. Dans les excez de bouche, qui sont de grands pechez, sur tout en ce saint tems, combien d'impietez & de railleries sur le jeûne, & sur le Carême ? cela n'est pas de l'objet de leurs débauches ; mais l'aveuglement en étend les bornes, la voye de l'iniquité s'élargit dans l'aveuglement, où l'on en vient à des excez qu'on auroit peine de s'imaginer dans des hommes qui auroient encore quelque sentiment de Religion, & qui les conduisent enfin des ténébres de cette vie à celles d'une éternité malheureuse.

Car en second lieu, comme le tems de la nuit est un tems de repos ; de même dans cet état de nuit & de tenebres, le pecheur se plaît dans ses crimes, il s'y repose & y demeure ; qui est un second malheur de cet aveuglement, & qui met comme le sceau à sa reprobation. Premierement, parce que de ce repos vient une certaine insensibilité qui ôte à un pecheur aveuglé la pensée & l'apprehension des jugemens de Dieu, & des autres veritez les plus étonnantes, & par consequent

luy ôtent le moyen de rentrer en luy même ; d'où vient que le saint Esprit nous assure par la bouche du Sage, que quand un homme est enfin arrivé au plus profond abîme de ses crimes, il méprise tout, & ne se met plus en
Prov. 18. peine de rien : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit*, ou comme porte une autre version, *cum in centrum peccatorum venerit*, lorsqu'il est dans le centre de ses pechez : car en ce sens il me semble qu'on pourroit dire qu'un pecheur tient de la nature des choses pesantes, qui se portent à leur centre avec une vitesse & une activité incroyable, de tout leur poids, & de toute leur inclination naturelle ; mais qui n'y sont pas plûtôt arrivées qu'elles y demeurent & s'y tiennent en repos ; ainsi un pecheur qui s'est précipité aveuglement dans le centre des pechez, puisque l'Ecriture l'appelle de la sorte, n'y est pas plûtôt arrivé qu'il s'y plaît, qu'il s'y repose, & participe à la nature du centre, qui est d'être immobile ; il aime ses ténébres, ajoûte le même Texte sacré, & il n'en veut
Joan. 3. pas sortir : *Dilexerunt magis tenebras quam lucem* ; ou bien disons, qu'il luy arrive la même chose qui arriva autrefois aux Egyptiens, dans ces trois jours de tenebres dont ils furent envelopez, & durant lesquels ils ne se remuërent pas de leur place, comme s'ils y eussent été attachez avec des chaînes & des
Sapient. 17. liens, *Vinculis tenebrarum & longæ noctis compediti.* De même une ame, qui par un conseil impénétrable de la justice de Dieu, est tombée dans l'aveuglement,

devient immobile en cet état, ſans aucun bon mouvement pour ſon ſalut, ſans aucune inclination pour le bien, ſans faire nulle démarche pour le ciel ; & enfin ſans qu'elle ſente ſon mal par un aſſoupiſſement incomprehenſible, qui fait qu'elle s'y tient, & qu'elle ne veut pas meme en ſortir.

Etat miſerable, Meſſieurs, parce que c'eſt un état de peché ; mais état doublement miſerable, parce que c'eſt un état de repos dans le peché : car la marque que Dieu a encore de l'amour pour une perſonne, & qu'il ne l'a pas tout à fait abandonnée, c'eſt lorſqu'il inquiéte ſon repos dans le peché, comme nous l'apprend ſaint Auguſtin, qui ſe propoſe luy-même pour exemple : *Aderas Domine miſericorditer ſæviens ; miſcebas mille amaritudines.* Je cherchois ô mon Dieu ! le repos dans mes crimes, & plus je m'éforçois de l'y trouver, plus vous le traverſiez, par une bonté miſericordieuſement ſévere, *aderas miſericorditer ſæviens*, mais quand Dieu laiſſe joüir un pecheur de la douceur du repos qu'il cherche dans ſon peché, ſans le traverſer d'aucune inquiétude qui le faſſe revenir de cet aſſoupiſſement dont il eſt frapé, preuve évidente, Chrêtiens, qu'il le traite en reprouvé, & qu'il le reſerve à une plus rigoureuſe vengeance ; ainſi, ce que ce pecheur ſouhaite avec plus de paſſion, comme le haut point de ſon bonheur & le comble de ſes deſirs, de n'avoir rien qui le trouble & qui l'inquiete ; c'eſt ce que Dieu luy accorde par la plus grande rigueur de ſa juſtice.

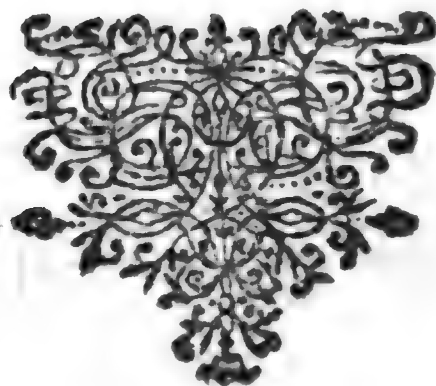
L. 2. Conf. c. 2.

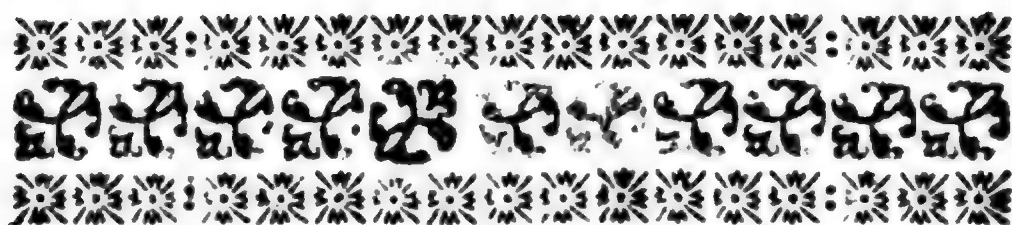
Pour éviter ce déplorable malheur de l'aveuglement, concluons tout ce discours par cette reflexion, qui nous doit bien faire trembler, sçavoir que Dieu ne garde pas toûjours la même régle dans les châtimens de sa justice; qu'il frappe les uns de cet aveuglement aprés un plus grand nombre de crimes, & les autres aprés un moindre; & ainsi qu'il n'y a point de peché, qui ne nous expose à ce malheur; & peut-être que le premier que vous commettrez sera le dernier que Dieu a resolu de souffrir de vous, & comme nous avons dit, qu'il faut fermer les yeux aux lumieres du Ciel, & rejetter les graces de Dieu, pour consentir à un peché, & même qu'on n'en commet aucun sans se mettre en danger de tomber dans l'aveuglement à la premiere occasion de le commettre; vous en viendrez donc à ce triste choix, ou bien d'être aveuglez ou bien de contenter vôtre passion. Ah! que je crains que la passion ne l'emporte, & que vous ne teniez ce langage, sinon de bouche, du moins de cœur, lumieres du Ciel vous me sollicitez en vain? graces qui avez coûté le sang d'un Dieu, vous avez beau faire, touches & inspirations divines retirez-vous, vous m'êtes importunes; c'est ce que l'on dit & ce que l'on fait toutes les fois que l'on tombe en quelque peché, en s'exposant au danger d'être aveuglé, & abandonné de Dieu pour jamais, ah! disons plûtôt avec le Prophete Royal: *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* Seigneur, qui êtes la source de toutes les lumieres, ouvrez-nous

CONCLUSION.

Psalm. 12.

les yeux, pour nous faire voir nôtre malheur par un rayon de vôtre grace, qui ſera capable de nous en retirer, & enſuite de nous conduire par des lumieres plus fortes, juſqu'à la gloire de l'éternité bien heureuſe, &c.



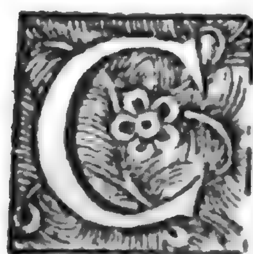


SERMON POUR LE JEUDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

De la Mort.

Adolefcens tibi dico furge. *Luc 7.*

Jeune homme, levez vous, je vous l'ordonne. S. Luc. c. 7.



'EST le Fils de Dieu qui parle, Chrêtienne Compagnie, & c'eft ce même Verbe Eternel, qui a tiré l'Univers du neant, qui d'un ton imperieux commande à la mort, & luy arrache ce jeune-homme, pour rendre la joye & la vie à toute une grande famille, qui accompagnoit ce funébre convoy. A la verité, Meffieurs, le plus grand

de tous les miracles qu'ait fait le Fils de Dieu, & la marque la plus visible qu'il ait donnée de son Souverain pouvoir sur la nature a été de ressusciter les morts. J'ose dire cependant, que ce n'étoit qu'une disposition à un autre miracle, qui est en même-tems, & un plus grand effet de sa puissance, & une marque plus sensible de sa bonté, sçavoir de se servir des morts, pour rendre la vie de la grace aux vivans, & pour garantir leurs ames d'une plus triste & plus funeste mort.

Mais ce qui est bien à remarquer sur ce sujet, c'est, que Dieu qui ne fait que rarement le premier, & en faveur de quelques Saints d'une vertu & d'une sainteté extraordinaire, semble avoir attaché le second à tous les morts, par un pouvoir général qu'il leur donne d'agir sur l'esprit des vivans, & de contribüer à les retirer de la mort du peché, par l'instruction que leur fait la seule pensée de la mort. C'est pour quoy, puisque le Sauveur du monde, par une puissance absoluë, rend aujourd'huy la vie à ce jeune-homme de nôtre Evangile, permettez-moy de le substituer en ma place, comme un Prédicateur plus pathétique, & plus capable de toucher vos cœurs, en vous mettant devant les yeux le changement de toutes choses qui se fait à la mort. Mais pour le bien comprendre, il faut que le saint Esprit nous éclaire de ses graces, & de ses lumiéres, que je luy demande par l'intercession ordinaire de Marie.

Ave Maria.

S'IL y a chose au monde qui soit capable de nous faire rentrer dans nous-mêmes, & de faire revenir les Chrêtiens de cét assoupissement mortel où la plûpart passent leur vie, c'est sans doute, Messieurs, la vûë ou la pensée de ce que nous deviendrons un jour; selon cét oracle de la verité même: *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.* De maniere, que, comme il n'y a point de force ny d'adresse, point de puissance ny d'autorité, qui nous puisse défendre contre la mort; l'on peut dire aussi, qu'il n'y a vice si enraciné, ny passion si violente, ny cœur si endurci, qui puisse tenir contre la pensée sérieuse de ce qui se passe en ce moment funeste, dont les suites ne sont pas moins terribles, qu'elles sont certaines; d'où j'infére que la cause de tous les désordres qui regnent dans le monde, ne vient que de ce qu'on ne pense point à la mort, ou plûtôt de ce qu'on ne la considére pas par l'endroit qui est le plus capable de faire impression sur nôtre esprit, & en soûtenir le poids effroyable qui nous entraîne vers le déreglement: car il est difficile de s'imaginer que les hommes ne pensent jamais à un objet qui se presente si souvent devant leurs yeux, & qu'ils ne peuvent même oublier quand ils le voudroient, pendant qu'ils conservent sans peine le souvenir de leurs proches, & de leurs amis. Il n'est pas même croyable qu'ils puissent se défaire entiérement de cette pensée, quelque importune qu'elle leur paroisse, pendant qu'il leur reste quelque

Ecclesiastic. 7.

lumiere de raiſon. Il faut donc conclure, que ſi cette penſée n'a pas tout l'effet que le ſaint Eſprit nous aſſûre qu'elle doit avoir, c'eſt que l'on ne l'enviſage pas comme il faut dans les vûës de la foy, & dans les ſuites que le Chriſtianiſme nous la dépeint.

En effet ſi les hommes penſent à la mort, les uns ne la conſidérent que comme une ſéparation du commerce de la vie, & n'en forment point d'autre idée, que ſur ce qu'on ceſſe de faire en mourant ; les autres n'y penſent que par rapport à leurs proches & à leurs amis ; car penſer à la mort ſelon eux, n'eſt autre choſe que faire un Teſtament, ſonger à ſes heritiers & mettre ordre aux affaires de ſa maiſon : quelques uns n'y penſent que pour tâcher encore de vivre dans la memoire des hommes, aprés qu'ils auront quitté cette vie, & c'eſt pour cela qu'ils choiſiſſent le lieu de leur ſepulture, qu'il diſpoſent de leur pompe funébre, & ordonnent ce qu'ils veulent qu'on faſſe, afin qu'on ſe ſouvienne d'eux le plus long-tems qu'il ſe pourra : quelques autres ne la regardent que par des circonſtances, ou indifferentes, ou inutiles à leur ſalut, comme ſont ceux qui veulent mourir dans leur patrie, être enſevelis avec leurs ancêtres, avoir la conſolation de voir leurs enfans pourvûs avant que de les quitter, ou de ne laiſſer ny procés ny embaras qui puiſſe les inquiéter & leur cauſer du regret à la fin de leurs jours ; & d'aurres enfin regardent la mort en Philoſophes, comme une choſe neceſſaire qu'il faut faire tôt ou tard, & croyent n'avoir beſoin que de conſtance

& de resolution pour la recevoir de bonne grace quand elle arrivera.

Non, Chrêtienne Compagnie, ce n'est point là penser à la mort, & ce n'est point s'en former une juste idée pour en tirer le fruit que cette pensée est capable de produire dans la conduite de nôtre vie. Il ne faut pas la considerer seulement comme une separation de l'ame & du corps, dit saint Bernard, mais comme un passage à l'éternité, par lequel nous allons entrer dans un autre état, voir d'autres objets, changer de demeure, de pensées & de sentimens, pour ensuite ne changer plus jamais. C'est, Messieurs, par cét endroit que j'ay dessein aujourd'huy de vous faire envisager la mort, c'est à dire, comme un changement total qui se fait alors à nôtre égard & un renversement de tout ce qui est en nous, & hors de nous, mais qui nous met ensuite dans un état de consistance, où nous demeurerons éternellement tels que nous nous trouverons alors : en deux mots, la mort change tout, & rien ne change plus aprés la mort ; ce sont ces deux importantes veritez qui feront le partage de mon Discours.

I. PARTIE. Il faut avoüer d'abord, Chrêtiens Auditeurs, qu'il se fait à la mort un étrange changement de toutes les choses de cette vie ; puis que la fortune la mieux établie est renversée, le corps auparavant le plus sain est sans force & sans mouvement, la beauté la plus parfaite devient affreuse, les attachemens les plus constans & les unions les plus fermes se rompent, les desseins & les projets

jets les mieux pris, sont déconcertez, & la mort, enfin change tout, détruit tout, renverse tout; c'est de là que ces anciens Philosophes ont tiré les plus belles maximes de leur morale, & ce qui en a porté quelques-uns à mépriser les choses de la terre, en considerant que cette mort finit tout, égale les plus grands Monarques aux derniers de leurs Sujets, & efface jusqu'à la memoire même des hommes, qui ont joüé les plus beaux personnages sur le théatre de ce monde.

Mais, Messieurs, cette pensée qui a fait de si fortes impressions sur l'esprit des Payens mêmes, en les désabusant de toutes les choses qui faisoient l'objet de leurs plus ardentes passions, cette pensée, dis-je, auroit encore sans doute fait tout un autre effet sur l'esprit d'un Chrêtien éclairé des lumieres de la foy, qui luy fait porter ses vûës au-delà de la mort même, & qui luy découvre des veritez que les Infideles n'ont point connuës. Mais comme la mort est un grand mystére, ainsi que l'appellent quelques Saints Peres, ou plûtôt, comme, disent les autres, que la mort est le tems auquel tous les mysteres sont revelez, il y a bien d'autres choses à considerer, que ce qui frape nos sens. C'est pour quoy je ne parlerai point icy de ces changemens qui se font dans le corps, ny de tout cét attirail de fortune qui nous quite, & que nous sommes obligez d'abandonner, ny de tout ce dehors triste, & affreux que vos yeux vous ont mieux representé, que ne pourroient faire toutes mes paroles, si jamais vous avez été present à la mort de quelqu'un;

mais je m'arrête uniquement au changement que fait alors la presence de la mort dans l'esprit de ceux qui y ont le moins pensé pendant leur vie, & qui se voyent sur le point de paroître devant Dieu; certes l'on peut dire qu'il y a une difference infinie entre les objets considerez avec les yeux d'un homme plein de vie & de santé, & les mêmes considerez avec des yeux mourans, qui sont prêts de se fermer & de s'éteindre; soit que nous envisagions les choses de cette vie que nous quittons, soit celles de l'autre où nous allons entrer; & il est sans doute important d'y faire une serieuse reflexion dés maintenant, comme sur le plus puissant moyen de nous faire changer de vie.

Car premierement, pour les choses de cette vie, que les sentimens que nous en aurons alors, seront differens de ceux que nous en avons dans une parfaite santé, pendant que nous en joüissons, ou que nous nous efforçons de les acquerir, nous les regardons comme quelque chose de grand, digne de nôtre estime, & de nos poursuites; & c'est ce qui cause tous nos désordres, & tout le dereglement de nôtre conduite; parce que nous y attachons nôtre cœur, & que nous leur consacrons toutes nos affections: il n'y a point de crime que les uns commettent pour les posseder, & ceux qui ont assez de conscience pour ne pas vouloir les acquerir aux dépens de leur bonheur éternel, ne laissent pas d'en avoir l'esprit & le cœur assez occupez pour être détournez par là de leurs devoirs, & de la fidelité qu'ils doivent à Dieu: il ne faut pas

s'en étonner, puisque nos affections, & nos desirs pour toutes ces choses ne viennent que des fausses idées que nous en avons; les unes nous ébloüissent par leur éclat, comme les charges, les grands emplois, le rang considérable que l'on tient, ou auquel l'on aspire, l'honneur que l'on rend soit à nôtre dignité, soit à nôtre merite. C'est ce grand jour dont parle le Prophete, *ab altitudine timebo.* Les yeux les plus forts en sont ébloüis, les esprits les plus fermes ont de la peine à se voir élevez si haut, sans que la tête ne leur tourne; c'est-ce qui fait que tant de personnes se méconnoissent; & se croyent plus grands que les autres; parce qu'ils sont placez dans un lieu plus éminent, & se laissent aisément persuader qu'ils sont quelque chose, quand ils voyent les respects, les déférences, & les adorations qu'on leur rend; fausse idée que l'on s'est formée des grandeurs de ce monde, mais dont on ne se défait pas facilement durant la vie, faux éclat qui n'ébloüit que trop souvent & ceux qui le possedent, & ceux qui le regardent dans ce poste avantageux. *Psal.* 55.

De plus il y a des choses dans ce monde, qui nous charment pendant que nous y sommes, & nous enchantent par une espece de prestige, & d'ensorcellement, comme parle le Sage: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* A peu prés, comme il y a des sortileges & des enchantemens qui font paroître les objets tout autres qu'ils ne sont; ils n'en changent pas à la verité la nature, mais ils les font voir sous d'autres couleurs, ou sous une autre figure; en sorte que nous y sommes *Sapient.* 4.

trompez. Il en est de même de cette espece d'enchantement dont je parle, qui a encore cela de commun avec le sortilege, qu'il ne se fait point sans l'operation du Démon, que saint Chrisostome appelle, *Præstigiator*, un enchanteur qui agit sur l'esprit par les sens, & qui employe les choses de ce monde pour nous séduire; mais qui nous y engage, & qui nous y retient par un certain charme qu'on ne dissipe qu'avec bien de la peine, pendant que nous vivons, d'autrefois ce ne sont que des bagatelles, & des amusemens à choses qui ne meritent ny l'estime, ny l'affection d'un homme raisonnable: on s'y attache néanmoins, & si fortement qu'on ne peut rompre, ny se détromper par l'expérience, par l'âge, ny par la considération de son salut, tant cette illusion nous plaît; & tant on se fait de forts engagemens pour des choses qui souvent le meritent le moins.

Enfin dans ce monde il y a des choses que nous ne connoissons pas, qui nous paroissent avantageuses, mais qui nous cachent le poison qu'elles renferment: on prend quelque fois le bien pour le mal, & le mal pour le bien, par une erreur dont il n'est pas facile de se désabuser, pendant que nous nous imaginons avoir encore long-tems à vivre, & que nous ne songeons point à la mort: le torrent de la coûtume qui nous entraîne, l'exemple des autres qui nous attire, nôtre propre inclination qui nous pousse, tout cela contribüe à nous aveugler & à nous donner d'autres pensées des choses, que cel-

les que la raison, la foy & une heureuse éducation nous en avoient peut-être fait naître d'abord : *Sunt multa fucis illita*, comme chante l'Eglise, tout y est déguisé, & contrefait, mais à force de les voir, on s'y fait insensiblement ; nôtre jugement suit le caprice des autres, les exemples, que nous avons devant les yeux font de telles impressions sur l'esprit, qu'on y prend des opinions conformes à ce qu'en pensent les autres, quelque conviction que nous ayons nous-mêmes de leur vanité, & de leur imposture Enfin nous voyons que presque tous les hommes en cette vie, ou sont dans l'erreur, ou agissent contre leurs propres sentimens pour s'accommoder à ceux d'autrui.

Amb. In hym.

Mais à l'heure de la mort ! Que nous changeons bien d'idées, & de sentimens ! toutes ces illusions s'évanoüissent, tout ce vain éclat qui nous éblouïssoit s'efface, toute cette gloire, & ce dehors pompeux qui nous enchantoit, disparoît ; & la présence de la mort faisant tomber le charme, elle nous en découvre la vanité, l'inconstance, & le néant : elle nous fait connoître que l'estime que nous en avions, n'étoit que l'effet d'une imagination séduite, & que tout ce que nous avons souhaité avec plus de passion, ou recherché avec plus d'ardeur, ne meritoit pas seulement d'occuper nôtre esprit ; de sorte que la mort nous ouvre les yeux de l'ame pour voir la vanité de tout ce qui est sur la terre, avant que de nous fermer ceux du corps : car un homme en

ce moment, considére ses richesses, ses charges, & ses grandeurs, & tout ce qu'il possedoit comme des phantômes de biens, qui l'ont si long-tems abusé; il conçoit ce qu'il ne comprenoit pas lors qu'il le lisoit dans les livres, ou que les Prédicateurs le prêchoient dans les Chaires, que toutes les prosperitez du Siécle n'étoient que des visions agréables : il est convaincu que sa vie passée en tant d'affaires, en tant d'intrigues, tant d'entreprises, tant d'évenemens si bizarres, & en des succez si mêlez, n'a été qu'un songe continuel : or se réveillant alors pour jetter les yeux sur ce qu'il va devenir, helas! Qu'il estime peu les choses qu'il estimoit autrefois le plus? Mais que souvent cela sert peu, quand on a attendu si tard? Il jette les yeux sur le danger présent, où ses passions aveugles l'ont reduit, & ne jugeant plus des choses que par ce qu'elles ont de réel & de véritable, il voit & déteste tant de soins inutiles, & de vaines occupations, dont il ne luy reste que le regret & la douleur.

Voila le changement que fait la mort dans nôtre esprit, & Dieu veüille qu'elle nous change en même tems le cœur de la maniere qu'il doit être changé pour faire son salut. Mais pour cela, mon cher Auditeur, pensez un peu dés maintenant quels seront vos sentimens, quand il ne vous restera plus qu'une heure ou deux de vie; quel état ferez vous alors de ce que vous avez le plus estimé? peut-être qu'il ne vous restera qu'un déplai-

ſir & qu'un deſeſpoir éternel de vous être laiſſé ſurprendre à cette fauſſe apparence: au contraire quelle eſtime ne ferez-vous point de tout ce que vous avez le plus mépriſé, de la pauvreté, des ſouffrances, de l'humilité, des croix, des auſteritez, quand vous verrez qu'il n'y a que cela qui puiſſe vous conſoler, & vous donner quelque eſperance dans l'état où vous ſerez? Mais pourquoy ces penſées ne vous viennent-elles pas maintenant? ou ſi elles y viennent, pourquoy ne font-elles pas la même impreſſion qu'elles y feront quand cette derniere heure ſera venuë?

Que ſi, Meſſieurs, la mort fait un tel changement d'idées & de ſentimens dans nôtre eſprit pour les choſes de cette vie; il eſt évident en ſecond lieu, qu'elle nous fait enviſager les choſes de l'autre vie de tout une autre maniere, & qu'elles font tout un autre effet qu'elles ne faiſoient lors que nous étions dans la fleur de l'âge, & dans une vigoureuſe ſanté. L'on apporte plus d'une raiſon de cette difference, dont nôtre experience ne nous permet pas de douter: car ſans parler de ceux qui ſe ſont étourdy l'eſprit ſur les veritez du Chriſtianiſme, & qui ont preſque éteint toutes les lumiéres de la foy par un athéïſme ſecret qui eſt une ſuite du libertinage & de la corruption des mœurs, il y en a une infinité dont la foy eſt languiſſante, & qui ont mille doutes ſur ce qu'elle nous apprend du Jugement, de l'éternité des peines & du bonheur qui fait la recompenſe des juſtes; d'autres qui n'y font preſ-

que jamais de reflexion parmy le bruit & le tracas des affaires qui les occupent trop pour leur laisser toute l'application necessaire à de si grandes veritez : souvent nos passions qui obscurcissent les lumiéres de la raison, affoiblissent encore plus celles de la grace, & empêchent qu'elles n'agissent assez puissamment dans une ame qui l'étouffe continuellement ; souvent nous nous aveuglons nous-mêmes, pour ne pas voir ces veritez qui troublent le repos que nous cherchons dans les biens de cette vie : mais quand nos vices, nos passions, l'embaras, l'engagement du du monde, ne seroient point autant d'obstacles à ces lumiéres du Ciel, nous voyons qu'il s'en faut bien qu'elles ayent le même effet sur les Chrêtiens, même les plus reguliers, durant qu'ils sont en santé, qu'elles ont à l'article de la mort.

Il n'en faut point chercher d'autre raison, Messieurs, sinon que pendant la vie on les regarde comme éloignées, dans une distance & dans un éloignement qui en diminuë la force, & empêche que nôtre vûë se portant sur ces objets, l'esprit & le cœur en soient si vivement touchez ; car nous sçavons par l'aveu, & par le témoignage que les plus Saints en ont souvent rendu, que quoy qu'ils se fussent continuellement occupez l'esprit en ce monde des pensées de la mort, & qu'ils eussent eu sans cesse ces veritez éternelles dans l'esprit, il y a cependant une difference infinie entre les considerer de loin, & les envisager de prés, quelque fermeté d'ame, quelque force d'esprit, quelque grandeur de

courage, & quelque resignation aux ordres de Dieu, dont on se puisse prémunir pour ce dernier passage ; & je m'imagine qu'il en est comme d'une fâcheuse tempête, où un Vaisseau est à tout moment en danger d'être englouti par les flots, ou brisé par les écueïls; quoy que ceux qui le regardent du port où ils sont en assurance, soient effrayez de ce spectacle, il s'en faut bien qu'ils en soient alarmez comme ceux qui sont dans le Vaisseau même, où les plus fermes sont ébranlez par la crainte du peril auquel ils se voyent exposez.

Ainsi, Messieurs, l'on peut dire en général que quelques terribles que soient les veritez éternelles que la Religion Chrêtienne nous oblige de croire, & que nous les croyions en effet, nous voyons cependant que la plus grande partie des hommes n'en sont pas fort sensiblement touchez ; parce qu'en même temps qu'ils y pensent, ils pensent aussi à ce long espace qui les éloigne & qui les en separe ; d'ailleurs le bien sensible dont on joüit, étant present, il est assez naturel de le préferer au mal, que l'on n'envisage que pour l'avenir, & auquel on se persuade qu'il sera assez tems de pourvoir quand il sera plus proche, & que l'on se flate de pouvoir aisémement éviter. : Mais quand ce tems est venu, & que la mort fait sentir ses aproches par la défaillance du corps, ces veritez agissent bien autrement sur nôtre esprit ; la présence du danger les ramasse, & dans la vûë de l'étrange évenement que nous allons tenter, il se fait par avance un changement

surprenant dans nôtre esprit : c'est alors qu'on ouvre tout d'un coup les yeux à ces terribles objets dont on les avoit si souvent détournez, ou bien qu'on n'avoit regardé jusqu'alors que de loin. O Dieu ! qu'on les voit bien dans un autre jour ! La mort qui les approche les met dans leur point de vûë ; Dieu par un rayon de sa lumiére, fait connoître la sévérité du Juge devant qui on va paroître, l'arrest irrevocable qu'il va prononcer, le malheur éternel qu'on a mille fois mérité, & qu'on a tout sujet de craindre : c'est alors qu'on voit en quelque façon l'Enfer ouvert sous ses pieds avec toutes ses horreurs, & le Paradis sur sa tête avec toutes ses félicitez ; mais dans l'incertitude quel sera nôtre sort, & de quel côté panchera la balance.

Ah, Chrêtiens, qui pourroit concevoir la surprise, l'étonnement & l'effroy que donne à un homme ce changement de vûës, d'objets & de connoissances, quand toutes ces veritéz ausquelles on avoit apporté si peu d'application durant sa vie, viendront fondre tout d'un coup & tout à la fois sur nous à la mort ? Et fasse le Ciel que nous n'en soyons point accablez : car quelle pensée plus effrayante, que de se representer que dans quelques heures nôtre course sera finie, & qu'on décidera en dernier ressort de nôtre éternité bienheureuse ou malheureuse ? O sort douteux ! Abyme effroyable sur lequel nous demeurons suspendus comme par un filet de vie que la mort va trancher & couper en peu de momens ! Nous attendrons en

cét état comme des criminels qui se sentent coupables, ce que nous deviendrons pour jamais.

Et c'est ce qui fait un troisiéme changement du moins apparent dans le cœur des plus impies ; parce que dans cette vûë & dans l'attente de ce Jugement formidable d'un Dieu irrité, ils témoignent souvent de la douleur de leurs pechez. Les plus endurcis ont quelquefois des sentimens de pieté, qu'ils n'avoient jamais eu durant leur vie ; les plus intrépides craignent la Justice divine, qu'ils ont si long-tems méprisée, & tiennent tout un autre langage qu'ils n'avoient tenu jusqu'alors ; jusque-là, qu'on en voit faire les Predicateurs, & dire des choses qui attendrissent les cœurs des Assistans, & leur donnent sujet d'admirer & de loüer les ressources de la misericorde à l'égard des cœurs insensibles, & des pecheurs qui sembloient les plus abandonnez. Mais qu'il y a peu à conter sur cette nouvelle disposition de leur cœur, comme nous dirons tantôt, quoy qu'il en faille toûjours juger favorablement ; & l'unique moyen de se rassurer contre toutes ces craintes, c'est de se prémunir dés-maintenant par un veritable changement de vie.

N'attendons pas, Chrêtiens, à ce dernier instant à reconnoître la vanité de toutes les choses de ce monde, concevons-la dés maintenant, pour n'en avoir que du mépris : que ne tirons-nous dés-à present le voile qui nous les cache ? faut-il que ce petit espace de tems qui nous reste jusqu'à la mort, faf-

tems, regarder ce torrent rapide qui emporte dans le néant toutes les choses sujettes au tems, comme parle saint Augustin, *momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit*; puisque la mort qui change tout, comme nous avons vû, rend ensuite tout immuable, & que tels que nous nous trouverons en ce moment, tels nous demeurerons durant l'Eternité. C'est la seconde verité que nous allons examiner, & qui va faire ma seconde Partie, *In Psal 122.*

II. PARTIE.

Comme la mort, à proprement parler, est à nôtre égard la fin du tems, & le commencement de l'Eternité; il n'est pas difficile, Messieurs, de concevoir qu'elle rompt le nœud qui unissoit le present & l'avenir, dont la continuité faisoit nôtre vie, & qu'elle éloigne ces deux extremitez qui n'auront plus de liaison, ny plus rien de commun, sinon que l'un ne reviendra jamais, & que l'autre durera toûjours: d'où il s'ensuit que cette mort, qui fait de si prodigieux changemens, laisse tout le passé tel qu'il est, sans y pouvoir rien ajoûter ny diminuër, & trouve l'avenir immüable qui subsistera toûjours de la même maniére qu'il est, sans changement & sans alteration; c'est ce qui rend le bonheur & le malheur des hommes éternel dés ce moment, aprés lequel il n'y a plus rien à craindre, ny à esperer pour eux: car les trois choses qui sont les principes du changement qui arrive dans nos mœurs, auront une stabilité constante; premierement nôtre volonté, qui est maintenant si volage & si inconstante, sera enfin fixée vers le mê-

me objet : secondement, la volonté de Dieu, qui semble suivre la mutabilité de la nôtre, tantôt nous ôtant, & tantôt nous rendant sa grace & son amitié, deviendra inflexible ; & enfin le tems qui est dans un mouvement continuel, & qui cause tous les chagemens de ce monde, arrêtera son cours pour nous, & laissera tout dans la même situation où il le trouvera. Dévelopons, Chrêtiens, ces grands Mystéres qui se passent à nôtre mort, & appliquez-vous, je vous prie, à les bien pénétrer.

Premierement, qu'y a-t-il de plus inconstant, & de moins arrêté que nôtre volonté durant cette vie ? elle change presque à toutes les heures du jour ; elle fuit, & elle craint dans l'une ce qu'elle a cherché avec plus de passion dans l'autre ; une parole, une pensée, une legere occasion la fait passer de l'amour à la haine, & du bien au mal ; aujourd'huy fervente & zelée au service de Dieu, & demain lâche & languissante ; elle propose & elle se retracte, elle s'égare, & puis elle revient, elle veut enfin, & ne veut pas presque dans le même moment. Mais cette volonté est enfin liée par la mort, & arrêtée de sorte qu'elle ne peut plus changer ; & ainsi une personne qui meurt ennemie de Dieu, & avec attachement à ses pechez, sera éternellement dans la même volonté, sans jamais se retracter, ny le pouvoir détester comme il faut ; c'est la veritable raison pourquoy un pecheur qui meurt dans son peché, sera éternellement puni ; parce qu'il veut toûjours ce qu'il a voulu alors.

Et de-là vient, Chrêtienne Compagnie, qu'il y a toûjours à craindre en cette vie, & que les plus grands Saints ne sont pas en assurance; parce qu'ils peuvent encore déchoir de cét état, & qu'ils ne peuvent être assurez de persévérer dans le bien; de là vient aussi qu'il ne faut jamais desesperer de personne; parce qu'on peut changer à chaque moment, & que peut-être celuy que vous voyez maintenant boire l'iniquité comme l'eau, selon l'expression du saint Esprit, sera un jour élevé à un éminent degré de gloire dans le Ciel, & que cét autre, quelque juste qu'il vous paroisse maintenant, sera un reprouvé: ce n'est qu'à la mort qu'on en pourra porter un jugement assuré; parce que la volonté sera alors dans un état fixe; de méme que quand une chose est dans un continuel mouvement, l'on ne peut bien dire, ny ce qu'elle est, ny précisement où elle est, parce qu'elle change toûjours; mais quand le mouvement est arrêté, alors on la considere à loisir, l'agitation n'en broüille plus les images, & l'on peut en remarquer tous les traits.

Et c'est en ce sens, Messieurs, que se doivent entendre ces paroles de l'Ecriture, que l'arbre demeurera au même lieu, où il sera tombé: *Vbi ceciderit lignum, ibi erit*, *Ecclesiaste* 11.
parce qu'en quelque situation qu'on se trouve, on ne changera plus durant toute l'éternité. Ah! malheureux pecheur! arbre infortuné! falloit-il tant balancer pour tomber si mal? aprés avoir été long-temps sur la terre, & s'y être nourri de son suc, aprés

y avoir jetté de profondes racines par un attachement criminel, & y avoir cherché de l'apuy & du soûtien, aprés y avoir étendu ses branches de tous côtez par ses alliances & par ses possessions, s'être élevé jusqu'aux nuës par son orgueil; aprés enfin avoir été dans l'abondance, chargé de fruits qui ont entretenu son luxe, & qui l'ont fait considerer comme un ornement d'une ville, & de tout un païs; le voilà enfin renversé ou retranché par la justice d'un Dieu lassé de le voir sterile en bonnes œuvres & destiné pour être jetté au feu, selon l'arrest que le Fils
Matt. 3. & 19. de Dieu en a luy-même porté: *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, & in ignem mittetur.*

Mais ce qu'il y a à remarquer, c'est que pendant qu'il étoit sur pied, il y avoit encore quelque espérance, on le pouvoit redresser, on l'a vû même quelquefois pencher du bon côté, & il s'en est peu fallu qu'il n'y soit tombé; mais par malheur, le mauvais ply qu'il a pris pendant qu'il étoit plus jeune, un orage un peu plus fort, qui est survenu, & enfin son propre poids l'a fait revenir & l'a jetté par terre tout d'un coup: c'est maintenant une necessité qu'il demeure dans l'endroit où il est, & c'est en vain que nous regrettons cette chute funeste; toute nôtre compassion ne sera plus capable de le relever, ni de luy faire changer de situation: *Ubicunque lignum ceciderit, ibi erit.*

Ah! que cette chute doit être un juste sujet de crainte pour nous! Pendant que nous

ſommes ſur la terre, nous ſommes encore capables de changement; le conſeil, la prévoïance & la précaution y ſont d'uſage pour penſer à l'état auquel nous nous trouveron à la fin de nôtre vie : car enfin ſi nous tombons du mauvais côté, ce ſera pour toûjours, & il n'y aura plus d'eſpérance de s'en relever jamais; le peché ne ſe retractera plus, la volonté ne ſera plus ſujette à cette alternative, & l'inſtant de la mort mettra le ſceau au bien, ou au mal que nous aurons fait; aprés quoy plus de riſque ni de hazard pour les juſtes, mais auſſi plus de reſſource ni d'eſperance pour les pecheurs. Heureux inſtant, s'il affermit nôtre bonheur! mais inſtant infiniment terrible, s'il ne laiſſe plus aucun lieu d'eſperer!

Car outre que nôtre volonté demeure fixe & conſtante dans l'état où elle ſe trouve en ce moment, celle de Dieu qui ſemble ſuivre la nôtre dans ſes changemens durant nôtre vie, devient abſolument inflexible dans l'arreſt qu'elle a une fois porté. C'eſt à la verité la nature de Dieu de n'être point ſuſceptible de ſucceſſion, de viciſſitude, ni d'alteration, & c'eſt un des caracteres de ſa Divinité d'être toûjours luy-même : *Ego enim Dominus, & non mutor.* Malac. 3. Il ne peut y avoir même dans cet Etre neceſſaire & éternel, la moindre ombre, ou la moindre apparence de changement, dit un Apôtre, *apud quem non eſt tranſmutatio, nec viciſſitudinis obumbratio*; Iacob. c. 1. de maniere que ce qu'il a une fois penſé, il le penſera éternellement; ce qu'il veut aujourd'huy il l'a toûjours vou-

lu & le voudra toûjours ; mais cela n'empêche pas, que selon nôtre façon de concevoir, & le langage même du S. Esprit, Dieu ne semble en quelque maniere changer de resolution & de volonté à nôtre égard, & imiter les differens mouvemens de nôtre volonté ; car il aime dans un temps ceux qui luy étoient un objet d'horreur dans un autre, il revient de sa colere, & se laisse fléchir par nos larmes, il casse les arrests de sa Justice, & semble, en un mot, regler les sentimens de son cœur sur la disposition du nôtre, jusques-là que par une expression surprenante, le Texte sacré nous assure qu'il a revoqué ses arrests, & retracté sa premiere volonté : *Si pœnitentiam egerit gens illa, à malo quod fecerat, agam & ego pœnitentiam à malo quod cogitaveram ut facerem ei.*

Ierem. 18.

Mais aprés la mort cette volonté divine est encore plus fixe que la nôtre ; elle ne sera jamais touchée du moindre sentiment de compassion du malheur d'un réprouvé, plus de grace à attendre, plus de misericorde à esperer, plus de bonté de Dieu à nôtre égard. Tout cela étoit borné au temps de cette vie, durant lequel on peut toûjours changer dans l'affaire de nôtre salut ; tantôt elle semble désesperée, tantôt rétablie en meilleur état que jamais ; on appelle de sa justice à sa misericorde, & pendant que nous avons un soufle de vie, comme il y a lieu de craindre, à cause de l'inconstance de nôtre volonté, il y a aussi toûjours lieu d'esperer, parce que celle de Dieu peut changer, & que le dernier arrest n'est porté qu'à l'instant fatal de nôtre

mort, où tout devient immuable & incapable de changement ; ce que S. Augustin appelle la fermeté, & l'immutabilité de l'arrest de Dieu : *Divina sententia incommutabilitatem.*

Et de là, Chrêtiens, peut-on s'empêcher de conclure qu'il faut donc, pendant que nous le pouvons, & que Dieu est encore prêt de nous écouter, penser sérieusement à ce que nous deviendrons pendant toute l'éternité. Tâchez de fléchir la justice de Dieu par les larmes de la pénitence, qui ne peut avoir lieu que dans cette vie : si jusqu'à present nous avons attiré sa colere par nos crimes, il faut faire tous nos efforts pour l'apaiser ; maintenant rien n'est plus facile, il ne faut pour cela qu'un soupir, une larme, un simple retour de nôtre cœur. Mais si nous attendons aprés la mort, la porte de la misericorde nous sera éternellement fermée ; c'est ce que le Sauveur luy-même disoit autrefois aux Juifs, & en leurs personnes, à tous les pecheurs, *Quaretis me, & non invenietis*, vous me chercherez un jour, & vous ne me trouverez pas, parce que comme la misericorde a son temps, qui est celuy de cette vie, la justice aura le sien, & quand il sera venu, je ne vous écouteray plus. *Ioan. 7.*

Car en troisiéme lieu, le temps, qui est la mesure de nôtre vie, & qui est la chose du monde la plus changeante, puisque c'est ce qui rend tout le reste sujet au changement ; le temps, dis-je, arrête pour lors son cours, & ne coule plus pour nous. C'est la menace que Dieu fait faire luy-même aux

hommes par cet Ange de l'Apocalypse : *Juravit per viventem in sæcula, & tempus non erit amplius.* Car, Messieurs, quoyqu'il soit vray maintenant que le tems qui est une fois passé ne retourne plus, & qu'aprés qu'il nous est une fois échapé il n'est plus dans nôtre pouvoir de le rapeller ; cependant on s'en console sur sa rapidité même ; parce qu'étant dans un flux continuel, un autre luy succede qui remplit sa place, & fait la même chose que luy, comme un fleuve qui court avec précipitation, ne laisse pas d'être le même fleuve quoyque l'eau coule toûjours & ne soit jamais la même ; ainsi si nôtre vie se passe dans le flux & dans cette vicissitude d'actions, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son terme, qui est la mort, & auquel le tems étant fini pour nous, rien ne changera plus jamais ; tout ce que nous aurons fait subsistera, soit pour le bien, soit pour le mal ; plus de merite à acquerir, plus de moyens d'avancer en vertu, plus de temps de semer & de recüeillir pour l'éternité ; de sorte que si nous n'avons rien amassé, nous demeurerons les mains vuides, dans l'impossibilité de rien faire davantage pour meriter la gloire, ou pour l'augmenter.

Apocal. 10.

Ah ! mon cher Auditeur, que cette pensée, si vous la penetriez bien, seroit capable de faire maintenant d'heureux changemens dans vôtre esprit & dans vôtre cœur, pour vous porter à travailler uniquement pour l'éternité, où nous ne possederons que ce que nous aurons acquis en cette vie ! Tous les biens que vous amassez sur la terre, sont plus pour-

les autres que pour vous ; vos heritiers fondront deſſus, comme ſur une proye qu'ils attendent depuis ſi long-temps, & peut-être que ne pouvant s'accorder entr'eux, tout ſe diſſipera en procez, & paſſera à des étrangers : *Relinquent alienis divitias ſuas.* *Pſalm.* 48.
Il en ſera de même de vôtre corps, tout ce que vous faites pour luy ne paſſera point le tombeau, où il ſera la nourriture des vers, & quand vous irez paroître devant Dieu, vous n'emporterez que vos bonnes actions ; voilà ce qui vous accompagnera, & ce qui vous demeurera durant tous les ſiécles ; & ſi vous vous en trouvez dénüé, il ne ſera plus en vôtre pouvoir de jamais rien faire pour l'éternité, parce que le tems deſtiné pour cela ſera paſſé.

Pour moy je ne doute point que ce ne ſoit un de nos plus ſenſibles regrets à la mort, & aprés la mort même, d'avoir tant fait pour le monde, pour la vanité, pour le plaiſir, & ſi peu pour nous & pour le Ciel. O ! ſi j'avois voulu profiter de tant d'occaſions que j'avois de faire ma fortune dans le Ciel, au lieu de l'établir ſur la terre ! helas ! durant ce tems-là j'ay été l'arbitre de mon ſort & de mon bonheur ; j'ay eu la clef du Ciel entre mes mains, j'ay eu durant trente, quarante, ou cinquante ans, la liberté de choiſir moy-même le rang & la place que j'aurois voulu y remplir ; mais j'ay employé mes années & ma vie à des paſſe-temps inutiles, à des établiſſemens chimeriques, & à mille bagatelles ; & maintenant qu'il n'y a plus de tems pour moy, il me faudra de-

vapeur, tout ce faſte de la grandeur humaine paſſera comme de la fumée, & ſe reduira à une poignée de cendres, & à un amas confus de pouſſiere ; n'attendons pas que la mort change & corrige le jugement & les fauſſes idées que nous avons de cette grandeur imaginaire, en tirant le rideau qui nous en cache la petiteſſe, la vanité & le peu de durée ; ouvrons l'eſprit & nous en deſabuſons dés maintenant, parce qu'à la mort il ne ſera plus tems.

Portons enſuite la vûë ſur cette vaſte étenduë qui ſuit aprés la mort, & où rien ne changera plus ; ô mon Dieu ! dans cette penſée que les grands hommes & les genies les plus élevez me font de pitié, quand je vois qu'ils employent toutes leurs lumieres à former de grands deſſeins ſur un avenir qui ne ſera jamais pour eux, qu'ils font tant d'efforts pour faire réüſſir des entrepriſes de ſi peu d'importance pour eux, en comparaiſon de l'affaire du ſalut qu'ils négligent ! Que je ſuis touché de compaſſion de leur aveuglement, quand je les vois porter juſques ſur le bord du tombeau leurs inutiles projets qui n'ont nul rapport à l'éternité où ils vont entrer ! O ! qu'ils concevront un jour de mépris pour tout ce qu'ils ont le plus eſtimé ! qu'ils ſeront pénétrez de douleur d'avoir fait ſi peu d'état de ce qui étoit le plus durable & le plus ſolide ! quelle ſurpriſe à la vûë de ce changement, ou plûtôt de ce renverſement total du monde, ſi-tôt qu'ils l'auront quitté, de voir que ceux qui ont été icy-bas les plus heureux, ſeront alors les plus

à plaindre, que ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, seront dans la derniere confusion, & que les plus puissans, & les plus redoutez, ne seront peut-être plus distinguez du reste des hommes, que parce qu'ils y seront les plus misérables; & enfin que tous ces vains avantages de corps, d'esprit, de naissance, de fortune, seront de nulle considération aprés la mort. Puisqu'on n'aura égard qu'aux seules bonnes actions, & à la seule sainteté que nous aurons acquises en cette vie, prenons nos mesures là-dessus, Chrêtiens, entrons sérieusement dans cette pensée, qui sera peut-être alors de peu d'utilité, mais qui n'est peut-être que tres-salutaire maintenant; que tout finit & que tout change à la mort, mais qu'aprés la mort tout demeure éternellement, & Dieu veüille que ce soit pour l'Eternité bienheureuse, &c.



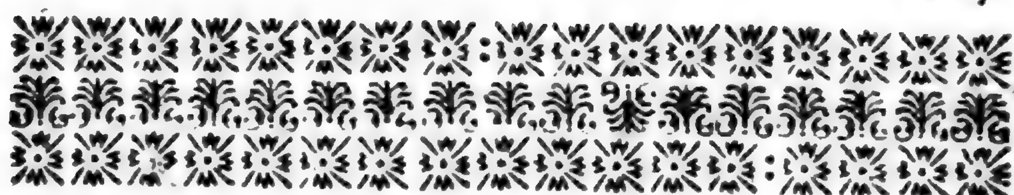
SERMON

SERMONS
POUR LE
CARESME.

Volume III.

CONTENANT

Les 15. derniers Sermons du Tome second.



SERMON POUR LE VENDREDY DE LA IV. SEMAINE DE CARESME.

De la Preparation à la mort.

Tunc dixit Jesus manifestè, Lazarus mortuus est. *Joan.* 11.

Alors Jesus leur dit ouvertement, Lazare est mort. S. Jean. 11.

Il seroit bien étrange, Messieurs, que les hommes eussent si peu dans l'esprit la pensée de la mort, qu'ils ont presque continuellement devant les yeux, si les mêmes choses qui doivent la leur faire naître, ne contribuoient à les en détourner,

& souvent même à l'effacer tout à fait de leurs esprits. Tout ce qui frape nos sens est de peu de durée, & c'est pourtant ce qui cause l'attachement que nous avons au monde; tout ce qui nous sert d'alimens a eu la vie, & la perd pour devenir nôtre nourriture; & au lieu de penser que nous la perdrons nous-mêmes un jour, on espere qu'on la conservera long-tems par leur moyen & par leur secours: le temperament des humeurs dont nos corps sont composez, devroit être un avertissement domestique que nous devons mourir, puis qu'il est le principe de la mort, & c'est sur la bonne constitution que l'on fonde la principale esperance d'une longue vie; & ainsi il arrive qu'au lieu de se précautionner contre les surprises de la mort (ce qui devroit être l'employ d'un veritable Chrêiten) on se précautionne contre la mort même; en sorte que si l'on ne peut l'éviter un jour, on s'efforce du moins de l'éloigner de jour en jour; au lieu de tâcher de la rendre sainte par une sérieuse préparation, on ne pense qu'à l'éloigner le plus qu'on peut: & c'est ce qui verifie l'oracle de l'Evangile, qu'elle vient lors qu'on n'y pense pas; & qu'autant qu'il est ordinaire parmy les hommes de voir mourir, autant est-il rare de n'être point surpris de la mort. Il est cependant, Chrêtienne Compagnie, de la derniere importance, de se préparer de bonne heure à bien faire une action, d'où dépend nôtre bonheur ou nôtre malheur éternel. C'est à quoi je veux tâcher de vous porter aujourd'huy, aprés que nous aurons imploré le secours du

saint Esprit, par l'entremise ordinaire de Marie.

Ave Maria.

SI ces anciens Philosophes ont appellé leur Philosophie une méditation de la mort, l'on peut dire, Messieurs, que le haut point de la sagesse chrêtienne est de s'y préparer; & que la plus utile de toutes les sciences, est de sçavoir l'art de bien mourir; puisque c'est une chose qu'on ne fait qu'une fois, & qu'on ne peut reparer par une seconde mort le défaut de la premiere; mais outre que la necessité même indispensable de mourir nous doit convaincre qu'il faut s'y disposer; c'en est encore un motif assez pressant, de sçavoir que c'est à coup sûr que nous employons cette préparation, qui ne peut estre inutile, comme il arrive assez souvent dans les autres affaires, car qu'on se soit préparé à un long voyage, fourny d'argent, de voiture, d'équipage & de tout ce qui est necessaire, une autre affaire plus pressante peut rompre la partie, & rendre ainsi tous ces préparatifs inutiles; on aura ménagé un mariage & une aliance à cette personne, l'affaire a manqué sur le point qu'on la croyoit concluë, ce sont des soins & des démarches sans effet; vous traitez d'une charge, vous avez déja fait des avances pour cela; mais un autre a encheri sur vôtre marché, & l'a emportée, ou bien un obstacle sur lequel vous n'avez point compté, vous en exclud, & vous oblige de n'y plus

Hieronym. in Epist. ad Heliod.

penser, vous avez perdu vôtre peine & vôtre tems; mais ce ne peut être en vain qu'on se prépare à la mort, & cette préparation n'est jamais inutile; parce que la mort ne manquera pas de venir un jour, & que c'est le haut point de la prudence, de prendre ses seuretez sur cette affarie, afin de n'être jamais pris au dépourvû.

Je sçay bien que les livres sont pleins de preceptes, de pratiques & de pieux sentimens, pour nous disposer à ce dernier passage, & qu'ils nous instruisent jusqu'au dernier détail de ce qui est necessaire en cette occasion; c'est pourquoy traitant la chose plus en general, je me contenteray de vous y exhorter en vous proposant deux veritez qui renferment ce qu'il y a de plus important sur ce sujet. La premiere est, que pour bien mourir il faut se précautionner contre les surprises de la mort, en se tenant toûjours dans l'état auquel on souhaite paroître devant Dieu; c'est ce que nous appellons préparation éloignée. La seconde, qu'il faut se fortifier contre ses attaques, lorsque nous la sentons approcher, & cela par les actions que doit faire un Chrêtien au lit de la mort avant que de sortir de cette vie; c'est ce qu'on nomme préparation prochaine: ce seront les deux parties de ce Discours, qui demande de vôtre part un peu d'attention.

PREMIERE PARTIE.

Pour ce qui regarde la préparation éloignée, je dis, Messieurs, encore une fois, qu'elle consiste à vivre de telle maniere qu'on

ne ſoit jamais ſurpris de la mort & pour bien concevoir cette verité, je remarque que cette ſurpriſe ſi dangereuſe, & contre laquelle il eſt ſi important de ſe précautionner, vient d'ordinaire d'une double erreur, dont nôtre eſprit prend plaiſir à s'abuſer luy-même, pour ſe flatter dans ſa negligence ou dans ſes deſordres ; mais je veux tâcher de vous en deſabuſer dans ce premier Point.

La premiere eſt, que quoy que nous ſoyons certains de mourir un jour, & que nous n'en puiſſions douter, jamais nous ne croyons que nous mourrons ſi-tôt ; ce qui fait que comme l'on n'enviſage la mort que dans un éloignement trompeur, on differe toûjours de s'y diſpoſer, & qu'enfin l'on en eſt ſurpris : en effet, l'on peut dire que la penſée de la mort fait à peu prés ſur nos eſprits, ce que la mort méme fait ſur nos corps ; où elle ne fait nulle alteration lors qu'elle eſt éloignée ; mais lors qu'elle eſt proche, qu'elle ſe gliſſe au milieu de nous-mêmes, & qu'elle attaque les ſources & les principes de la vie ; alors elle fait ſentir ſes approches par des ſymptomes qui précedent la diſſolution des parties qui compoſent l'homme ; de même la penſée de la mort ne frappe point nos eſprits, ou ne les frappe que foiblement, quand on ne la regarde que de loin ; parce que la diſtance nous cache les traits particuliers qui diſtinguent la bonne mort de la mauvaiſe ; & comme l'on n'en conçoit les ſuites que confuſement, on ne s'émeut pas d'un objet, qu'on croit qui ne nous peut nuire pendant

qu'il est encore si éloigné de nous. Il faut donc, afin que la mort fasse les grands effets qu'elle est capable de produire, qui sont la conversion d'un pecheur, une penitence prompte & sincere, un renoncement parfait à toutes les choses de la terre, & enfin une mort anticipée à tous nos vices & à toutes nos passions ; il faut, dis-je, que la pensée de la mort non seulement soit presente à nôtre esprit, mais encore qu'on l'envisage comme une chose presente, ou du moins que nous touchons de prés ; que nous soyons persuadez qu'elle est à la porte, comme parle l'Ecriture, & par consequent qu'elle est prête d'entrer chez nous, comme dans un lieu où elle doit bien-tôt faire sa demeure, & dont elle prendra bien-tôt une entiere possession.

C'est ce qui a obligé le Sauveur du monde de nous donner cét avis si important, que le Fils de l'Homme viendra pour nous juger en ce dernier instant de nôtre vie, que nous y penserons le moins, *quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet* ; sur quoy saint Chrysostome examinant ces paroles du Fils de Dieu, fait cette belle & judicieuse remarque qui merite bien vôtre attention, parce que c'est un point de morale que nous n'avons peut-être jamais bien penetré ; sçavoir, que comme la vie présente trompe une grande partie des hommes par ses charmes, la mort trompe les autres par ses surprises ; mais que l'erreur en est également dangereuse, & aboutit ordinairement au même malheur de l'impenitence finale, qui est la fin

Luc. 12.

funeste de cette double illusion. La vie trompe les uns, dit ce saint Docteur ; parce que dans la joüissance des biens de ce monde, ils ne pensent qu'au tems present, comme si cette vie devoit durer éternellement ; ils amassent, ils bâtissent, ils acquierent, tous leurs soins, en un mot, se terminent à cette vie, comme si jamais ils n'en devoient sortir ; jusques-là qu'il s'en est trouvé qui ont oublié qu'ils étoient mortels comme les autres, tant l'éclat de leur grandeur les avoit ébloüis, tant l'attachement aux plaisirs de cette vie leur avoit fait perdre la pensée de ceux de l'autre : c'est une illusion & une espece d'enchantement, comme parle le Sage, mais qui est propre de ces personnes que la prosperité aveugle en leur faisant entiérement oublier ce qu'elles sont, faute de se souvenir de ce qu'elles doivent être quelque jour.

Voila ce que saint Chrysostome appelle illusion de la vie ; mais il y a une illusion de la mort, laquelle regarde le commun des hommes, qui ont les principes du Christianisme, qui esperent un bonheur éternel, & qui sçavent bien qu'il faut l'acquerir par une vie sainte & vertueuse ; & cette illusion consiste à éloigner la mort tant qu'ils peuvent dans leur esprit, ou plûtost à croire qu'elle est beaucoup plus éloignée d'eux qu'elle ne l'est en effet. Nous ne croyons pas à la verité être immortels, & le demon ne se servira pas de cette vaine esperance, pour nous tromper, comme il s'en servit autrefois pour tromper nos premiers peres ; mais

nous nous figurons que nous ne mourrons pas en cette journée, en cette semaine, en cette année; nous sommes bien convaincus que nous n'éviterons pas la mort, mais nous la considerons dans un éloignement qui luy ôte ce qu'elle a de plus terrible dans ses suites & dans ses consequences; parce qu'alors on ne la considere que comme ces maux éloignez, à quoy il sera assez tems de penser quand ils seront arrivez, & cependant on veut joüir des biens presens: personne à la verité ne voudroit mourir sans y avoir pensé auparavant; mais comme on suppose qu'on y pensera, & qu'on en aura toûjours le tems, personne presque n'y pense quand il faut, & une infinité sont surpris avant que d'y avoir pensé.

Ainsi, Chrêtiens, si vous me demandez quelle est la meilleure disposition à la mort, je vous répondray, que c'est de se tenir toûjours prêt de mourir, & si j'ose me servir du Conseil d'un Payen, d'attendre la mort par tout, & à tous momens, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle nous attend afin de nous surprendre; *incertum est quo te loco mors expectat, tu illam omni loco expecta.* C'est la disposition éloignée à la mort de croire toûjours qu'elle est proche, de tenir ses affaires en état, comme si nous devions mourir chaque jour; ensorte que nous puissions faire comme ce grand Saint, qui étant averti de se préparer à ce passage lorsqu'il s'acquitoit de quelque obligation de sa charge, je suis tout prêt, répondit-il, & j'y ay pensé toute ma vie; mais ce que je dois

Senec in Epist.

faire présentement, étant dans l'ordre, & de mon devoir, il est necessaire que j'y pense, afin de m'en bien acquiter avant que de mourir.

Voilà, Messieurs, la véritable disposition, & le plus sage conseil que puisse prendre un Chrêtien : car un homme qui est toûjours sur ses gardes, n'est jamais surpris, & la mort n'est jamais imprévûë à celuy qui l'attend. Mais pour être prêt, & toûjours en état de bien faire cette action si importante, il faut s'y préparer comme l'on fait dans les choses, où il y va de nôtre honneur, ou de quelque interêt considerable. Une personne, par exemple, a une harangue à faire en public, & prétend par cette action s'acquerir la gloire d'un homme éloquent, & d'un Orateur consommé, il prend du tems pour s'y préparer, il en médite l'ordre & le dessein, il en arrange les pensées, il en choisit les termes, il la répete, il s'exerce à la bien reciter, il étudie jusqu'à ses gestes, & jusqu'aux inflexions de sa voix ; & pourquoy tant de préparation ? c'est qu'il sçait que tout cela est necessaire pour bien réüssir, & qu'il ne peut s'en dispenser sans exposer sa reputation. Il en est de même de toutes les autres choses, où cependant dans le fond il nous importe assez peu de réüssir ; mais la grande, l'unique, & l'importante affaire, est de bien mourir ; puisque c'est delà que dépend nôtre salut & nôtre bonheur éternel ; il ne faut donc pas attendre à faire ce qui est necessaire pour cela, lorsqu'il faudra mourir effectivement.

Dans toutes les autres actions, si l'on est surpris, on a du moins toutes ses forces d'esprit & de corps, & par un effort extraordinaire l'on peut suppléer au tems & à la longueur de la préparation, ou du moins réparer ensuite, par une seconde action de même nature, ce qu'on aura mal fait la premiére fois. On excuse même dans ces rencontres une personne qui n'est pas toûjours obligée de prévoir l'avenir, & de se prémunir contre toutes les surprises. Mais dans la mort, toutes les excuses sont frivoles, tous les retardemens sont dangereux, & toute négligence est criminelle, parce qu'on s'expose à toutes les suites d'une mort infortunée?

Car enfin, Chrêtiens, cette suprise de la mort, contre laquelle il faut se précautionner, n'est pas toûjours, comme peut-être vous pensez, une mort subite qui arrive inopinément, une apoplexie, une chute imprévûë, un coup que lon reçoit par hazard, qui ne donne pas le loisir de penser à soy, Non, ce n'est pas-là ce que j'appelle surprise de la mort; parce qu'il se peut faire que cet homme qui est enlevé par une mort subite, s'y soit preparé depuis long-tems; & l'on a vû des Saints mourir de la sorte, lesquels n'avoient fait que penser à la mort durant toute leur vie; au contraire, un homme peut mourir dans son lit d'une longue maladie, conserver un jugement entier jusqu'au dernier soupir, recevoir tous les Sacremens, expirer entre les bras d'un Confesseur, & en apparence aprés tous les de-

voirs d'un veritable Chrêtien, & avec tout cela être surpris; parce qu'il a mal fait ce qu'il a toûjours negligé d'apprendre à bien faire : *Quantumcunque de hoc vitâ serò tollantur impii*, dit saint Gregoire le Grand, *subitò & repente tolluntur.*

Et cela vient, Messieurs, de ce qu'on ne se tire presque jamais bien d'affaire, quand on ne s'y est point préparé, & qu'on ne s'attend à rien moins : car alors tout nous déconcerte, la frayeur nous fait oublier ce qu'il y a de plus essentiel, l'empressement fait que l'on partage son esprit à mille choses tout à la fois, & qu'en les faisant avec précipitation, on ne les fait qu'à demy; la seule surprise qui nous interdit, fait qu'on ne rencontre jamais juste; d'où s'ensuit, que c'est la plus haute imprudence, dont un homme soit capable, que d'attendre à penser à la mort seulement lorsqu'il faut mourir; & c'est la plus dangereuse, quoy que la plus ordinaire de toutes les illusions, persuadez comme nous sommes de l'incertitude de la mort, est de nous imaginer que nous ne mourrons pas si-tôt; parce qu'attendant toûjours que la mort soit proche pour nous y disposer, elle nous surprend, lorsque nous y sommes le moins disposez.

Mais outre cette premiere illusion il y en a une seconde, qui n'est pas moins ordinaire, ny moins préjudiciable à nôtre salut; puisqu'elle a le même effet d'éloigner la pensée de la mort, & de nous empêcher de nous y préparer, sçavoir, que, quoyque nous soyons parfaitement persuadez de l'incertitude de la

mort, & que nous ne ſçachions, ny le tems, ny le lieu, ny l'état même auquel nous mourrons; on s'aſſure neanmoins ſur les choſes les plus incertaines, & les plus douteuſes; & dans cette eſperance trompeuſe, ou ſi vous voulez ſur cette confiance ſi mal fondée, on riſque ſon ſalut, en négligeant de ſe préparer de bonne heure à la mort. En effet on ſe fie ſur l'âge, ſur la ſanté, ſur le regime de vie que l'on tient, ſur ſes forces, ſur ſon temperament, & lors même que la mort eſt le plus proche de nous, par une maladie mortelle, on s'aſſure ſur les remedes & ſur le ſecours des Medecins. De ſorte que tout contribüe à nous ſurprendre, où plûtôt nous mettons tout en œuvre pour nous tromper nous-mêmes en cette affaire, ou nous ne pouvons cependant jamais prendre aſſez de précaution pour nous garentir de ſes ſurpriſes.

Il n'eſt pas néceſſaire, Meſſieurs, de vous prouver icy l'incertitude de la mort, pour le tems, & pour toutes les circonſtances, je préſuppoſe que l'experience ſeule vous en a ſuffiſamment convaincus, auſſi bien que de la neceſſité qu'il y a de mourir un jour. Je vous diray ſeulement, que Dieu, qui a prononcé l'arrêt de nôtre mort, avant même que nous euſſions vû le jour, n'a pas fait comme les juges de la terre, qui quand ils condamnent un criminel à perdre la vie, expriment ordinairement dans leurs arrêts, le genre de mort, l'heure & le lieu de l'execution; mais Dieu fait tout au contraire, il nous cache le jour & l'heure de nôtre

mort : *Nescitis diem neque horam*, afin que l'incertitude de ce moment tienne toûjours les hommes en crainte, & que cet arrêt prononcé par un Dieu, les oblige de bien régler leur vie, & de se tenir toûjours prêts de mourir, comme dit saint Augustin, *Latet ille dies, ut observetur omnis dies.* *Matth. 25.* *Aug. l. 2. de doct. Christ.*

Mais que font les hommes, pour se rassûrer l'esprit contre cette incertitude, pour se défaire de cette pensée incommode, & pour joüir cependant en repos de tous les plaisirs de la vie ? Qui le croiroit, si l'experience ne nous le faisoit pas voir tous les jours ? Ils fondent cette esperance sur ce qu'il y a de plus capable de les tromper, & sur quoy tout homme raisonnable jugera qu'il faut le moins compter ; l'un comptera sur son âge, comme si personne ne mouroit dans la jeunesse, & comme si l'experience ne nous avoit pas appris que plus de la moitié du monde meurt avant même, que d'y être parvenus ; mais comme il n'a pas été de ce nombre, malgré ce nombre infini d'exemples, il se flatte d'une assez longue suite d'années ; Vous diriez qu'il auroit fait un pacte & passé un contract avec la mort, comme parle l'Ecriture. *Fœdus percussimus cum morte*, & que par les conditions de ce traité, il se seroit accordé de partager le tems avec elle ; de luy reserver la vieillesse & l'extremité de sa vie, & de donner la force de l'âge aux affaires, & à l'établissement de sa fortune ; pendant qu'il employera la fleur de ses années aux divertissemens & aux plaisirs ; mais malgré ces conven- *Isaie 28.*

tions chymeriques, la mort qui ne s'eſt pas engagée de ſa part à les garder, ſe mocque de toutes ces vaines idées, & renverſe le plus ſouvent tous ces inutiles projets.

Cependant, Meſſieurs, par une illuſion incomprehenſible, cette erreur, dont tout le monde eſt deſabuſé dans la ſpeculation, eſt ſi ordinaire dans la pratique, qu'il ſemble que ce ſoit ſe mocquer d'une perſonne qui eſt dans la fleur de ſon âge, que de l'avertir de penſer à la mort; & quand on luy repreſente qu'il meurt tous les jours une infinité de perſonnes plus jeunes que luy, il s'aſſure ſur un autre fondement qui n'eſt pas moins ruïneux; c'eſt, me dira-t-il, que ſi ces perſonnes ſont de même âge, ils n'ont pas la même ſanté, mais étant d'un bon temperament comme je ſuis, pourquoy me rendre malheureux avant le tems, & me mettre devant les yeux un objet, dont la penſée trouble toute la douceur de la vie? Voyez-vous comme l'on cherche à ſe tromper ſoy-même ſur ce point? Car dans les affaires du monde perſonne ne veut s'aſſûrer ſur la vie & ſur la ſanté des autres; par exemple, il ſe trouvera bien des gens qui donneront tout leur bien, à condition qu'on leur en fera une certaine penſion durant leur vie; mais il n'y a perſonne qui ne crût faire une folie s'il le donnoit à condition que cette penſion ne ſe payeroit, qu'autant que vivra celuy qui s'oblige de la payer, quelque ſanté qu'il ait lorſque l'on traite avec luy. Eh! que craignez-vous? cet homme eſt plus jeune que vous, il eſt d'un temperament trés-

robuste, & apparemment il doit vivre plus long-tems, on ne sçait ce qui peut arriver. Me repondez-vous aussi-tôt, il faut prendre ses sûretez ; où en serois-je, si cet homme alloit mourir ? Vous raisonnez bien ; mais pourquoy vous trompez-vous vous mêmes dans une affaire, où il y va bien d'un autre interêt que vôtre bien temporel ? Vous vous assurez sur vôtre santé, pour ne point penser à la mort, quoy qu'il y aille de vôtre salut ; & vous ne voulez pas vous assurer sur celle d'autruy pour un leger interêt ? Vous reconnoissez que ce fondement n'est pas solide, quand il est question de risquer vôtre argent, & vous le croyez inébranlable, quand il faut hazarder vôtre bonheur éternel ? Et quelle merveille si l'on est surpris dans une chose où l'on prend plaisir de se tromper si grossierement soy-même ? Et où l'on apporte pour prétexte de n'y point penser, les accidens mêmes qui devroient sans cesse nous en tracer le souvenir. Faut-il s'étonner si l'on est surpris, quand au lieu de se précautionner contre les surprises de la mort, dont on connoît l'incertitude, l'on se fie & l'on s'assure sur ce qu'il y a au monde de plus fragile & de plus incertain.

Mais, mon cher Auditeur, n'êtez vous point vous-même dans cette dangereuse illusion ? il est bien aisé de vous en éclaircir, il ne faut pour cela que vous imaginer que l'on vous apporte la nouvelle que Dieu fit porter autrefois par un Prophete, au Roy Ezechias ; *Dispone domui tuæ, quia morieris* *Isaia 38.*

tu & non vives , ça étes vous préparé pour paroître devant Dieu ? S'il vous falloit mourir au moment que je parle ? vos comtes ſont ils prêts ? étes vous en l'état auquel vous ſouhaitteriez ſortir de cette vie ? Ne ſeriez-vous point ſurpris de cette nouvelle ? O Dieu, me répondrez-vous, qui ne le ſeroit? Je n'en demande pas davantage, vous étes cet homme abuſé dont je parle, & qui ne penſe point à la mort. Quoy ! vous avez attendu juſqu'à preſent à vous y diſpoſer ? Eh ! ne pouviez-vous pas mourir cependant ? Aviez-vous une ſauve-garde contre la mort ? Et ſi vous euſſiez été enlevé de ce monde en cet état, où en ſeriez-vous ? Il eſt de la foy, que vous ne pouvez conter ſur un ſeul jour, & vous vous étes promis des années entieres, en vous aſſurant ſur vôtre âge, ſur vôtre conſtitution, & ſur vôtre maniere de vie.

Mais enfin, c'eſt un danger que vous avez évité avec plus de bonheur que de prudence; du moins en faiſant reflexion ſur le hazard que vous avez couru, étes vous deſabuſé de vôtre erreur ? Penſerez-vous doreſnavant à la mort ? Et vous tiendrez-vous prêt contre ſes ſurpriſes ? J'y penſeray ſans doute, me dites-vous, mais rien ne me preſſe encore, ah ! voilà la plus étrange illuſion qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme aſſez raiſonnable en tout le reſte ; mais le plus aveuglé qui puiſſe être, en ce point qui eſt pour tant le point eſſentiel ; parce que demeurant toûjours dans la même erreur, que vous ne mourrez pas ſi-tôt, vous differerez

à vous diſpoſer à la mort juſqu'à ce que vous en ſoyez ſurpris ; & l'on vous dira alors ce que le Sauveur dit dans l'Evangile à un homme qui s'attendoit auſſi bien que vous à vivre long-tems : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te.* Certes l'imprudence que l'on commet en cette affaire, merite bien le nom de folie : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te.* Mais j'étois, direz-vous, dans la fleur de mon âge, au plus haut point de mes eſperances, & dans une parfaite ſanté ; *Stulte.* Eh ! étoit-ce là ſur quoy il ſe falloit fier ; mais je n'étois ſujet à aucune maladie, la maniere de vie que je menois m'aſſuroit en quelque façon d'une longue ſuite d'années, & ma profeſſion m'éloignoit de tous les accidens qui ont coûtume de ſurprendre les autres, & il n'y a perſonne qui ne m'eût cautionné d'un ſiécle entier de vie : *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt à te.* Il faut pourtant mourir, inſenſé que vous étes, il faut mourir dés cette nuit, & reconnoître par une funeſte experience, l'extrême folie de ceux qui ſous de trompeuſes eſperances, negligent non ſeulement de ſe précautionner contre les ſurpriſes de la mort ; mais encore de ſe fortifier contre ſes attaques. C'eſt, Meſſieurs, cette préparation prochaine par laquelle on doit ſe diſpoſer à bien mourir, lorſqu'on eſt déja au lit de la mort, & la ſeconde Partie de ce Diſcours, où nous allons apprendre ce que doit faire alors un Chrêtien. *Luc 12.*

Si les Philoſophes Payens ont fait de la mort la choſe du monde la plus terrible, en

nous la répréſentant comme une deſtruction totale contre laquelle tous les êtres font les derniers efforts pour ſe défendre, par un inſtinct qui leur eſt naturel ; le Chriſtianiſme, Meſſieurs, ne nous la rend pas moins formidable ; puiſqu'outre les ſuites & les ſujets ordinaires qu'on a de la craindre, en l'enviſageant dans les ſeuls termes de la nature ; il y en a d'autres qui s'étendent au-delà de la mort même, & qui ſont capables de faire trembler les courages les plus fermes & les plus aſſûrez : car c'eſt de ce moment que dépend l'éternité bienheureuſe ou malheureuſe ; c'eſt alors que nous entrons dans un nouvel état, & que tels que nous ſerons dans cet inſtant, tels nous demeurerons durant des ſiécles infinis ; & ce qu'il y a de plus à craindre, eſt que nos plus cruels ennemis nous attendent à ce paſſage, nous tendent les pieges les plus dangereux, nous livrent les plus rudes aſſauts, & ſi nous ſommes vaincus, nous ſommes perdus ſans reſſource. Il eſt donc de la derniere importance aprés s'être précautionné contre les ſurpriſes de la mort, de ſe fortifier encore contre ſes attaques, par une préparation prochaine, qui nous raſſurera contre tant d'objets de crainte & de frayeur.

Entre ces objets qui ſe préſentent à la mort, & qui ſont les plus capables de nous en inſpirer de la crainte, il y en a particulierement deux, contre leſquels il faut ſe prémunir, ſçavoir les hazards qui la ſuivent, & les douleurs qui l'accompagnent ; ce que le Prophete Royal a compris dans ces paroles : *Circumdederunt me dolores mortis, & pericula in-* *Pſal.* 114.

servi invenerunt me. L'on se fortifie contre les hazards qui la suivent par les Sacremens ; & contre les douleurs qui l'accompagnent, par les actes des vertus qu'il faut tâcher de pratiquer. Je ne fais que les parcourir en forme d'instruction.

Comme les hazards que l'on court à la mort sont d'une suite terrible, il n'y a que les stupides & les athées qui se sont étourdi l'esprit sur les veritez de l'autre vie, qui y soient insensibles, & qui ne craignent rien, parce qu'ils ne conçoivent rien au-delà de la mort : *Nihil timent, quia nihil vident*, dit S. Jerôme ; mais je parle de ceux qui ont les lumieres de la foy ; ils craignent l'issuë d'un combat où il y va de tout & pour toûjours, ils sont saisis de frayeur dans la pensée qu'il faut paroître devant un Juge qui leur fera rendre compte de tout jusqu'à un clin d'œil, & jusqu'à la moindre de leurs paroles ; ils apprehendent un arrêt décisif, dont l'execution se fait dans le même instant qu'il est porté ; tout cela venant en foule frapper leur esprit, leur donne d'étranges alarmes, il n'en faut pas douter. Et un Chrêtien, quelque sainte qu'ait été la vie qu'il a menée, a besoin d'être fortifié contre tant d'objets de crainte.

Mais par quel moyen, direz-vous ? Premierement, Messieurs, c'est en ôtant à la mort ce qui la rend si terrible, à sçavoir, le peché, ou du moins les restes des pechez ; c'est pourquoy le premier soin d'une personne qui se sent attaquée d'une maladie mortelle, doit être de mettre sa conscience en re-

pos par le Sacrement de Penitence, & de choisir pour cela un Confesseur habile & zelé, à qui il confie sa conscience & son salut. L'on n'en a pas toûjours la commodité, ni le tems, & par conséquent c'est par là qu'il faut commencer, & l'on ne peut assez blâmer la conduite, ou plûtôt la cruauté de ceux qui de peur d'effrayer un malade, en luy portant la nouvelle de la mort, attendent à l'extremité à l'en avertir ; d'où il arrive que par une compassion criminelle, on est quelquefois cause de sa perte & de sa damnation. C'est à ces sortes de personnes que Dieu demandera compte de l'ame de leur frere qu'ils ont laissé perir par leur faute ; car ce n'est pas un service que l'on rend aux malades, de leur épargner la crainte de la mort, mais c'est souvent leur causer une mort plus funeste ; ni ce n'est pas un trait d'ami, c'est être d'intelligence avec le Démon, l'ennemi déclaré des hommes, que de mettre en danger leur salut.

Mais revenons à nôtre sujet ; pour mettre le calme & la tranquilité dans nôtre conscience à l'article de la mort, il ne suffit pas d'avoir déclaré ses pechez, & d'avoir repassé toutes les actions de sa vie dans l'amertume de son cœur, comme parle le Prophete ; il faut de plus satisfaire aux peines & aux obligations qui sont attachées à de certains pechez, dont il est dangereux de remettre la satisfaction en l'autre vie, ou d'en commettre le soin à d'autres qu'à nous-mêmes; par exemple, la restitution du bien d'autruy, il faut s'examiner soigneusement sur ce chapitre, &

voir s'il n'y a rien sur cet article qui puisse nous donner sujet de crainte à la mort, à quoy il faut ajoûter la restitution de l'honneur si on l'avoit ravi aux autres, ou flétri par quelque médisance ; de même si l'on a donné quelque scandale, il faut le reparer par le desaveu des actions qui auroient pû le causer; s'il y a eu quelque inimitié, ou quelque froideur avec des personnes, que l'alliance & la proximité du sang nous obligent de voir, il ne faut pas manquer à leur faire témoigner que l'on veut mourir sans ressentiment. J'avoüe que ces actions, qui sont des suites de la penitence, se doivent pratiquer en tout tems ; mais c'est parce qu'elles sont absolument necessaires, qu'il faut bien prendre garde d'y manquer en ce tems-là, puisqu'on ne peut plus les differer, ni recouvrer les moyens de s'acquiter de ces obligations, ni mourir en assûrance avant d'y avoir satisfait.

Mais parce qu'aprés tous nos soins, une ame ne laisse pas d'être effrayée dans la pensée qu'elle va paroître devant Dieu, qui pese nos actions à d'autres poids & à d'autres balances que celles des hommes, & lorsqu'elle fait reflexion qu'elle doit aller toute seule & sans compagnie tenter le plus grand évenement qui sera jamais ; le Fils de Dieu ne nous a pas voulu laisser sans un puissant secours, en se donnant luy-même aux moribonds dans le Sacrement de l'Eucharistie, afin de les fortifier par ce Pain de vie, de leur relever le courage, & de leur servir de guide dans ce voyage, qui a pour terme l'E-

ternité ; c'eſt pour cela qu'il s'appelle Viatique, que tout Chrêtien eſt obligé de recevoir quand il le peut, de crainte que l'ame épouvantée par le ſouvenir de ſes crimes, & effrayée par les approches de la mort, ne tombe dans la défiance ou dans le deſeſpoir; car qui pouroit ſans crainte franchir ce pas ſi dangereux, ſi le Sauveur ne venoit luy-même nous prendre comme par la main pour nous conduire ? Il eſt donc infiniment important, pour nous raſſurer contre ces frayeurs, de demander de bonne-heure ce ſacré Viatique, & de le recevoir avec tous les ſentimens de pieté & de confiance qu'il nous ſera poſſible, afin que fortifiez de ce ſecours, & animez par cette préſence, nous allions avec plus d'aſſùrance nous préſenter à ce redoutable Jugement. Car alors une ame s'adreſſant à ce Dieu, qui doit être ſon Juge, peut s'entretenir avec luy de cette même crainte qu'elle a, & luy dire amoureuſement: Helas ! mon Sauveur & mon Dieu ! que ne dois-je pas attendre de vous, voyant avec quelle bonté vous voulez bien maintenant venir à moy ? Puis-je craindre que vous me ſépariez bien-tôt éternellement de vous, en conſidérant avec quel amour vous vous y uniſſez maintenant ? Pourrez-vous bien me rebuter lorſque je paroîtrai devant vous, puiſque vous daignez maintenant entrer juſque dans mon cœur, pour me conſoler & pour me fortifier dans ce dernier combat ? Puis-je apprehender la mort, & trembler dans la penſée de l'enfer que j'ay mérité, puiſque l'auteur de la vie, & celuy qui eſt

la joïe du Ciel ſe donne à moy? Puis-je douter que mon Juge ne me ſoit favorable, puiſqu'il prend luy-même la peine de me venir viſiter, & me raſſurer contre la crainte que je pourrois avoir de ſa juſtice? Non, craintes, triſteſſes, penſées de deſeſpoir, vous ne ſerez pas capables de m'ébranler, puiſque le Dieu de miſéricorde daigne bien venir luy-même fortifier mon eſpérance par ſa viſite & par ſes faveurs.

Ce ſont les ſentimens dont une ame ſe doit fortifier dans la derniere agonie. Cependant comme il y a encore à craindre du côté de nos ennemis, qui joignent alors toutes leurs forces, qui redoublent leur rage, & qui font les derniers efforts pour nous perdre; le Fils de Dieu a inſtitué un autre Sacrement, qui eſt celuy de l'Extrême-Onction, lequel a pour effet propre de nous fortifier contre ces ennemis inviſibles, dont les pieges ſont alors plus à craindre, & les tentations plus violentes & plus dangereuſes. Or cette Onction qu'on donne aux malades s'appelle Extrême, ou derniere, parce qu'elle ſe donne pour ſoûtenir ce dernier combat, lorſque nôtre foibleſſe eſt plus grande, & que les efforts de nos ennemis ſont plus redoûbles; c'eſt pourquoy il ne faut pas manquer à ſe prémunir de ce ſecours, & ne pas attendre à recevoir ce Sacrement, que l'on n'ait plus de connoiſſance ni de ſentiment, parce que ce ſeroit ſe priver de la plus grande partie de ſon effet.

Avec cette préparation, Chrêtiens, nous pouvons reſiſter à toutes les forces de l'enfer,

Psal. 4. & 22. & dire avec le Prophete Royal : *In pace in idipsum dormiam & requiescam ; si ambulavero in medio umbra mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es* ; quelque terribles que soient les ennemis qui m'environnent, quelque redoutables que soient leurs efforts, je ne crains rien, & j'ose même les mépriser, puisqu'un Dieu est avec moy, & qu'il me donne la force de leur resister & de les vaincre, & c'est par ce moyen qu'un Chrêtien peut mépriser & fouler aux pieds, comme parle S. Chrysologue, tout ce que la mort a de plus capable de nous effraïer : *Ut totam possit mortis calcare formidinem.* Serm. 118.

Mais ce n'est pas encore assez qu'un Chrêtien se munisse de la sorte contre les frayeurs que luy causent les suites de la mort, & les dangers que l'on court en ce dernier combat ; car comme cette mort n'arrive guere sans de grandes douleurs & de corps & d'esprit, il faut de plus se fortifier de ce côté-là, par où l'on est le plus foible, & par où d'ordinaire commence l'attaque ; car pour ce qui regarde les douleurs de l'esprit, outre les craintes dont nous avons parlé, il ne se peut faire que la pensée des biens de ce monde que l'on quitte, la compagnie des amis & des parens, de toutes les personnes qui nous ont été cheres, dont on se sépare pour toûjours, ne nous donne quelque atteinte, & que l'affliction où ils sont eux-mêmes de nous perdre, ne redouble la nôtre. On laisse quelquefois des enfans qui auroient grand besoin de nôtre secours, on quitte des établissemens commencez, & qui vont être renver-

sez

sez par nôtre mort. Tout cela ne peut pas manquer de nous être bien sensible, & de nous causer de la douleur. L'on a besoin de se fortifier contre ces attaques qui ne peuvent manquer d'être violentes, pour être en état d'en faire un généreux sacrifice à Dieu, par une entiere resignation à sa sainte volonté.

Pour ce qui est maintenant des douleurs du corps, qui sont en même tems les signes & les causes de la mort, comme elles sont souvent violentes, & qu'elles peuvent ébranler nôtre constance dans l'état où l'on se trouve reduit ; il est du devoir d'un Chrêtien qui veut faire une sainte mort, d'en faire un bon usage, en s'efforçant de les recevoir par esprit de pénitence, & en satisfaction de ses pechez ; car quoy qu'elles ne soient pas volontaires, toutefois l'acceptation qu'on en fait le peut être, & l'on en peut faire la matiere des plus heroïques vertus, qui peuvent rendre nôtre mort précieuse devant Dieu, en les unissant avec celles du Sauveur, & s'entretenant avec luy, par des actes que le Confesseur, ou ceux qui nous assistent, doivent nous suggerer pour suppléer à nôtre foiblesse ; mais ausquels il faudroit nous-mêmes nous être préparez de bonne heure.

Il n'y a point de doute, Messieurs, que les douleurs de la mort acceptées de cette maniere, & souffertes avec cette resignation, ne soient infiniment agréables à Dieu ; & qu'ainsi la mort, qui est un effet du peché, ne devienne un moyen de l'expier, & d'en mériter le pardon par la resignation que l'on té-

moigne alors à sa divine volonté. Je n'aurois pas le loisir de m'étendre sur tous les actes de vertus que peut pratiquer un Chrêtien en cet état, les livres en sont pleins, & c'est à un sage Confesseur, qui les assiste en ce passage, à les leur suggerer. Il me suffit de dire que les actes de patience, de contrition, de foy, d'esperance, d'amour de Dieu, de confiance en sa misericorde & de resignation à sa sainte volonté, étant les plus necessaires, y doivent être réïterez autant que les forces du malade, & le tems de la maladie le peuvent permettre; ensuite dequoy il peut remettre son esprit entre les mains de son Créateur, & dire de bouche ou de cœur,
Luc 23. avec le Fils de Dieu, *In manus tuas commendo spiritum meum*; Je vous recommande cette ame, ô mon Dieu! & je la remets entre vos mains: c'est vous qui l'avez mise en ce misérable corps, & c'est par vos ordres qu'elle le quitte. C'est donc dans vôtre sein qu'elle se doit rendre à sa sortie; c'est maintenant tout ce qui m'appartient, *spiritum meum.* Je laisse les biens de fortune à mes heritiers, mes employs & mes charges vont passer en d'autres mains, mon corps n'est plus que pour la terre, l'honneur & la gloire que je puis avoir acquis, ne subsisteront que dans la memoire de ceux qui se souviendront de moy: il ne me reste plus que cette ame que j'ay sur les levres, mais que je ne puis confier qu'à vous, ni remettre qu'entre vos mains; c'est cet unique necessaire que vous nous avez commandé de mettre en assûrance; à qui la puis-je con-

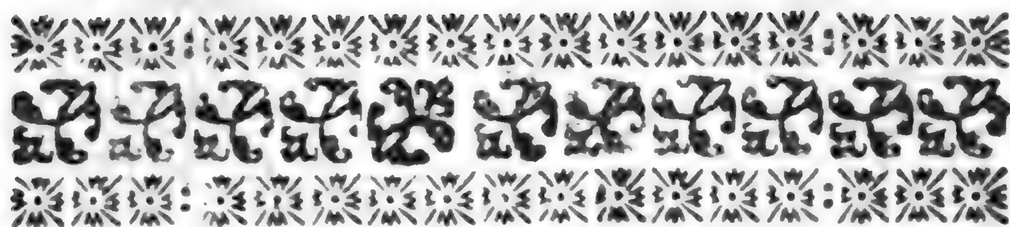
fier plus sûrement qu'à vous qui en êtes le Créateur & le souverain Maître ? il ne vous reste plus que d'en être le glorificateur ; & c'est dans cette esperance que je vous la remets entre les mains : *In manus tuas commendo spiritum meum.* Je ne veux plus penser à mes pechez, qui ne m'inspirent que des sentimens de crainte & de défiance de vôtre bonté ; mais je mets toutes mes esperances en vous seul, que je fais le dépositaire de ce que j'ay de plus cher, & de ce que je desire uniquement sauver dans le naufrage universel que je vais faire de tout le reste.

Ah ! Messieurs, mourir avec cette disposition, c'est mourir en véritable Chrêtien & en prédestiné ; mais pour obtenir ce bonheur, il faut y penser durant la vie. C'est la conclusion que je tire de tout ce Discours, que je veux finir par où je l'ay commencé; car s'il est difficile de réüssir en quelque chose d'importance, sans s'y être disposé & préparé de longue main ; comment esperons-nous bien faire la chose du monde la plus importante, & qu'on ne fait jamais qu'une fois, & par conséquent dont les défauts sont irréparables ; comment, dis-je, esperons-nous la bien faire, sans y avoir pensé plus d'une fois ? Et certes, comme il y va d'une éternité, une préparation de plusieurs siecles ne seroit pas trop, si nous vivions autant de tems ; mais maintenant que nous avons si peu d'années de vie, & que nous sommes si incertains du tems & de la maniere de nôtre mort; quel étrange aveuglement d'esprit de penser si peu à une chose qui devroit occuper toutes

CONCLUSION.

nos pensées & tous nos soins ? puisqu'en nous montrant l'importance qu'il y a de bien mourir, elle nous oblige en même tems de nous y disposer par une sainte vie.

C'est une excellente pratique de quelques personnes soigneuses de leur salut, dont les unes tous les ans, les autres tous les mois, & les autres même toutes les semaines, choisissent un jour, auquel aprés s'être débarassées de toutes les autres occupations, elles se préparent à celle-cy, en se mettant au même état auquel elles veulent être à la mort, font leur confession comme si c'étoit la derniere de leur vie, leur communion, comme si elles recevoient le Viatique, font tous les actes de vertus qu'elle voudroient exercer alors, & meurent, pour ainsi dire, par avance, afin d'apprendre à bien mourir. C'est, Chrêtienne Compagnie, cette sainte pratique que je voudrois vous pouvoir inspirer aujourd'huy comme la plus utile, pour n'être point surpris de la mort, & pour apprendre à bien faire ce qui ne se fait jamais qu'une fois ; ce saint exercice sera une source de lumieres pour connoître nos obligations ; ce sera le remede universel de tous nos vices, le plus puissant secours contre toutes les tentations, & en un mot, le moyen assuré de bien mourir, en apprenant à mourir par avance aux choses du monde, afin de vivre dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

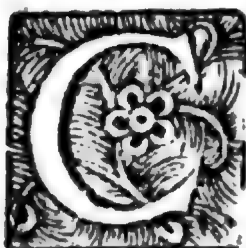


SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA V. SEMAINE DE CARESME.

De la Confession.

Quis ex vobis arguet me de peccato? *Ioan.* 8.

Qui de vous me convaincra de peché? S. Jean. 8.



Es paroles, Messieurs, ne sont véritables que dans la bouche de celuy qui les prononce aujourd'huy dans nôtre Evangile; c'est-à-dire, de celuy qui est l'innocence & la sainteté méme, & que S. Paul assûre être infiniment éloigné des pecheurs, *Segrega-*

tus à peccatoribus ; de celuy qui est l'Agneau sans tache, venu sur la terre pour effacer tous les pechez du monde, comme le déclare hautement son glorieux Précurseur, *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* ; de celuy enfin qui n'a jamais commis, ni pû commettre de peché, *qui peccatum non fecit*: car pour nous autres qui sommes conçus dans le peché même, & qui avant que de naître étions déja criminels, & des enfans de colere ; si nous avions la présomption de croire que nous sommes sans reproche de ce côté-là, & de dire, comme le Sauveur, *quis ex vobis arguet me de peccato* ? ne semble-t-il pas que toutes les créatures, qui ont servi d'instrument à nos iniquitez, & qui gémissent, comme parle l'Apôtre, sous cette servitude, que toutes les créatures, dis-je, s'éleveroient contre nous, comme elles feront au jour du Jugement, pour servir d'accusateurs & de témoins ; ou bien comme dit un Prophete, que nos pechez mêmes répondroient pour nous, *responderunt peccata nostra* ; & enfin le Disciple bien-aimé ne nous convaincroit il pas de fausseté & de mensonge sur cette vaine présomption, qui suffiroit pour nous rendre criminels devant Dieu: *Si quis dixerit quia peccatum non habet, mendax est, & veritas in eo non est.*

Joan. 12

I. Petr. c. 2.

Isaia 59.

Joan. 1. c. 2.

Cependant, Chrêtienne Compagnie, puisque Dieu a laissé à son Eglise le Sacrement de Pénitence, capable d'effacer tous les pechez imaginables, qu'il a donné à ses Ministres une puissance absoluë de les remettre, à quelque excez qu'ils puissent monter, &

que la ſentence qu'ils porteront ſur la terre doit être ratifiée dans le Ciel ; on peut dire qu'en quelque façon il ne tient qu'à nous d'être délivrez de tout peché en expiant les noſtres par une bonne Confeſſion, par une pénitence véritable & ſincere, qui nous rendra nôtre premiere innocence. C'eſt, Meſſieurs, ce qui me donne occaſion en ce jour, auquel l'Egliſe commence à nous mettre devant les yeux la paſſion du Sauveur du monde, de vous parler d'un Sacrement qui nous en applique le mérite & le fruit; & puiſqu'il n'y a point de Chrêtien qui ne doive ſe diſpoſer par une bonne Confeſſion, à recevoir ſon Sauveur à cette Fête de Pâques ; il n'eſt pas moins à propos, qu'il eſt important de vous parler au moins une fois, d'une choſe que nous faiſons ſi ſouvent, puiſqu'il eſt de la derniere importance de la bien faire ; mais pour cela nous avons beſoin des lumieres du S. Eſprit. Demandons-les par l'interceſſion de celle qui n'a jamais eu l'ombre même du peché, en luy diſant avec l'Ange,

Ave Maria.

POUR parler, Meſſieurs, d'un ſujet qui doit faire dans quelques jours la plus ſérieuſe occupation d'un Chrêtien ; je remarque d'abord que ce mot de Confeſſion ſe prend dans le Texte ſacré en deux manieres, qui ſe ſervent d'éclairciſſement l'une à l'autre, & qui toutes les deux nous doivent donner une haute eſtime du bienfait incomparable que nous recevons daus le pardon de

nos pechez ; car tantôt il se prend pour une loüange & une manifestation des grandeurs de Dieu, comme quand le Prophete Royal

Psal. 110. & 148. se récrie : *Præcinite Domino in Confessione.... Confessio ejus super Cœlum & terram* ; il faut que toutes les créatures confessent sa grandeur, & que par un langage muet, elles la publient en se montrant ; & tantôt ce même mot de Confession se prend selon le langage ordinaire, pour l'aveu que nous faisons nous-mêmes de nos fautes, & c'est le sens auquel nous le prenons ici ; mais l'on peut dire que ces deux manieres differentes de Confessions ont entre elles une liaison, & un tel rapport, qu'elles ne peuvent presque se séparer ; car la connoissance de nos miseres & de nos foiblesses nous fait reconnoître la grandeur & l'excellence de Dieu, & reciproquement la pensée des grandeurs & des perfections d'un Dieu nous fait jetter la vûë sur nôtre néant, & reconnoître le miserable état où le peché nous a reduits.

Pour moy je vous avouë, Chrêtienne Compagnie, que jamais je ne m'approche de ce sacré Tribunal, soit comme criminel, pour y recevoir le pardon de mes pechez, soit comme Juge pour y exercer la fonction & le ministere que Dieu m'a commis tout indigne que je suis ; que je ne me sente poussé de me récrier encore avec le S. Roy Pro-

Psal. 88. phete : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* C'est ici où toutes les bouches, qui s'ouvrent pour déclarer leurs pechez, doivent en même tems s'ouvrir aux loüanges, & aux actions de graces, pour la misericor-

de qu'un Dieu exerce à leur égard. Or c'est à quoy j'ay pris dessein de m'arrêter dans ce Discours, qui pour être instructif, & plus familier qu'à l'ordinaire, ne sera pas pourtant une simple instruction, comme il semble que le sujet le porte ; car je prétens vous y désabuser de deux préjugez, que les hommes ont d'ordinaire touchant ce Sacrement ; les uns le regardent comme le joug le plus pesant, & comme la plus fâcheuse obligation qui soit dans la Religion Chrêtienne; & à ceux-là je veux faire voir que jamais Dieu n'agit avec plus de bonté & de miséricorde, qu'en leur donnant cet unique & souverain remede de leurs pechez ; ce sera mon premier Point. Les autres au contraire se confiant sur la facilité d'un remede si puissant, ne le reçoivent pas avec les dispositions necessaires ; & à ceux-là je leur veux montrer dans le second Point, que la chose dont nous serons le plus séverement jugez, & dont nous aurons un plus terrible compte à rendre, sera l'abus & le mauvais usage de ce Sacrement ; puisque tout le reste sera mis en oubli, si nous le recevons comme il faut. Ce sera tout le partage de ce Discours, qui en évitant ce qu'il y a de trop commun, & de trop rebatu sur ce sujet, en retiendra cependant toute l'utilité, & qui par conséquent demande un peu d'attention.

On ne peut douter, Messieurs, qu'à considérer la Confession en elle-même, & l'obligation que le Sauveur a imposée à tous les Chrêtiens, de déclarer à un homme leurs pechez les plus secrets, ne soit la loy la I. PARTIE.

L v

plus rigoureuse & la plus indispensable de nôtre Religion ; aussi les Heretiques l'ont-ils toûjours regardée comme un joug qu'ils se sont efforcez de secoüer ; les libertins comme le frein de leurs crimes & de leurs passions , & le reste des Chrêtiens comme une servitude , dont-ils souhaiteroient pouvoir s'afranchir , & à laquelle ils ne se soûmettent qu'à regret ; de sorte que si la penitence est une seconde planche aprés le naufrage , comme on l'appelle ordinairement , l'on peut dire que la Confession , qui en fait une partie , au lieu de leur être un port favorable & assûré , leur est souvent un écüeil où ils viennent achever de se perdre , pour ne pas y apporter les conditions necessaires; mais si nous considerons cette même Confession par l'autre endroit & du bon côté , c'est-à-dire , par le bien qu'elle apporte , & par le fruit que nous en recevons, je maintiens encore une fois , que jamais la misericorde d'un Dieu envers les hommes n'a éclaté plus hautement , & que jamais il n'a usé de plus d'indulgence , que lorsqu'il les a soûmis à cette loy toute penible qu'elle paroisse , & quelques difficultez qu'ils ressentent dans son observation.

Pour être pleinement convaincus de cette verité si importante , il me semble que nous pouvons considérer la pénitence entant que Sacrement sous trois rapports differens, qui nous font connoître sa nature , son institution & ses effets. Nous la pouvons regarder comme un jugement où le criminel s'accuse luy-même devant un homme que Dieu a

établi ſon Juge, & qui a le pouvoir de l'abſoudre ou de le condamner; nous la pouvons conſiderer en ſecond lieu comme un remede efficace que Dieu a voulu nous donner pour tous nos maux & pour toutes les plaïes de nôtre conſcience, ou enfin comme une peine & une ſatisfaction volontaire que la juſtice de Dieu exige de nous, pour les offenſes que nous commettons ſi ſouvent contre ſa divine Majeſté; mais par quelque endroit que nous l'enviſagions, je ne vois par tout que des témoignages de ſa bonté, & des effets de ſa miſericorde, qui ſe contente qu'un criminel avoüe ſon crime, pour le luy pardonner, qui nous donne un remede ſi facile, & ſi efficace à des playes ſi dangereuſes, & à des maladies ſi deſeſperées, & qui enfin exige une peine ſi legere pour des crimes quelquefois ſi énormes, & ſi ſouvent reïterez.

Car, premierement, ſi nous la conſiderons comme un jugement, je ne puis m'empêcher de dire d'abord avec S. Paul, *Accedamus cum fiducia ad thronum gratiæ ejus*, approchons nous, Chrêtiens, de ce Trône où un Dieu fait grace à quiconque a recours à ſa bonté; ce Tribunal où vous allez vous preſenter, eſt le Tribunal de la miſericorde même; le jugement qui s'y va faire doit être tout en vôtre faveur, & la Sentence qui s'y prononcera, ſera l'abſolution de tous vos crimes, pourvû que vous vous mettiez en état de la recevoir. En effet, ſi S. Auguſtin nous aſſûre que tout crime doit être puni, ou en cette vie ou en l'autre, ou de Dieu qui en doit *Ad Hebr. 4.*

tirer vengeance, ou du pecheur même qui doit appaiser sa justice, & reparer l'injure qu'il a faite à son Createur, par une satisfaction digne de la personne offensée ; il n'est pas moins véritable , que tout crime doit être jugé, ou de l'homme, ou de Dieu, qui exercera deux sevéres jugemens ; l'un à l'instant de nôtre mort, où il en fera une exacte recherche & une terrible punition, & l'autre à la fin des siécles, ou tous les crimes seront manifestez à la face de l'Univers, & jugez en dernier ressort, par un Arrêt irrevocable. Or ce qui rend ce jugement secret de la Confession, un jugement de grace & de faveur, & qui en adoucit toute la severité, c'est qu'il nous fait éviter la rigueur des deux autres, qu'il nous met en assurance à l'article de la mort, à ce moment si terrible qui fait trembler les esprits les plus fermes & les plus intrepides, dans l'apprehension du jugement sévére que Dieu doit exercer, & dans lequel il faudra luy rendre compte d'un clin d'œil, & de la moindre de nos pensées ; il nous met en assurance au jour du jugement dernier, où Dieu verra tout l'Univers à ses pieds, pour entendre de sa bouche l'Arrêt definitif d'une vie ou d'une mort éternelle, que personne ne peut éviter.

Ainsi, Messieurs, je puis bien dire avec le Prophete Royal : *Praeoccupemus faciem ejus in confessione.* Pour prévenir cette accusation publique, que nous subirons un jour, lorsqu'on verra le fond de nôtre ame, dans la lumiére de la verité, il faut s'accuser soy-

Psal. 94.

même au Tribunal secret de la Pénitence; pour éviter la honte que nous en souffrirons, à la face de l'Univers, il faut la prévenir en souffrant cette legere confusion devant un homme seul, qui a plus de compassion de nôtre misere, que d'indignation de nôtre ingratitude : *Praeoccupemus faciem ejus in confessione.* Pour prévenir la venüe de ce Juge Souverain, & se mettre en état de ne point apprehender cette exacte perquisition, qu'il fera de toutes nos actions; c'est de la faire de nous mêmes, en manifestant nôtre conscience à un Confesseur; enfin pour ne pas entendre cet arrêt fatal, qui sera prononcé contre nous, il faut se soumettre à la Sentence d'un homme, qui est nôtre Juge en cette vie; parce que cette Sentence sera alors ratifiée, & que les crimes dont nous aurons été absous, seront ensevelis dans un oubli éternel; c'est pourquoy dit saint Augustin : *Praeveniamus eum; ne ipse nos praeveniat, praeveni antequam praeveniaris, confitendo damnemus quod fecimus, ut ille, quod coronet, non quod damnet, inveniat.* *In Psalm. 94.*

Or, Chrêtiens, se mettre à couvert de deux jugemens si rigoureux & si terribles, & dont la seule pensée nous doit faire fremir; & cela, par une accusation libre & volontaire, faite à un homme obligé au secret par les Loix divines & humaines; est-ce une rigueur que Dieu exerce envers les hommes, ou bien une bonté dont il a voulu user à leur égard : *Quod saevitiam aestimas gratia est*, disoit Tertulien, ce que vous appellez une se- *Lib. de Paenit.*

verité, c'eſt une miſericorde. En effet, Meſſieurs, deux choſes nous font redouter ces deux jugemens, d'un côté la ſeverité de ce Juge inflexible, qui n'aura point d'acception de perſonnes, & de l'autre la multitude & l'énormité de nos crimes, dont nôtre propre conſcience rendra témoignage contre nous; mais en nous ſoûmettant à ce jugement ſecret de la confeſſion, ny toute la ſéverité de la juſtice d'un Dieu, ny l'énormité de tous les crimes imaginables ne ſeront pas capables de nous exclure de ſa miſericorde, pourquoy? C'eſt que dans la Doctrine de l'Apôtre, ſi nous nous jugions nous-mêmes, nous ne ſerions pas jugez alors : *Si nos ipſos déjudicaremus, non utique judicaremur.* Or il n'y a point de jugement plus juſte, que celuy que nous faiſons de nous-mêmes dans la Confeſſion; où un pecheur paroît en poſture de criminel, s'accuſe, & confeſſe ſon crime dans l'amertume de ſon cœur, ſe condamne, & ſe reconnoît digne des plus rudes châtimens de la Juſtice de Dieu; & enfin prend la reſolution d'y ſatisfaire. C'eſt donc prévenir le jugement, que Dieu doit faire un jour de nous; c'eſt le deſarmer, avant que de paroître en ſa preſence, c'eſt l'avoir appaiſé avant qu'il prononce l'arrêt, c'eſt l'avoir ſatisfait avant qu'il vienne demander comte de toutes nos actions; ce qui fait dire encore à ſaint Auguſtin ces belles paroles qu'il met dans la bouche d'un pénitent : *Peccata aperui, ut tu operires, non celavi ut tegeres: nam quando homo detegit, Deus tegit, cum*

1. ad Cor. c. 11.

In Pſal. 31.

homo agnoscit, Deus ignoscit. J'ay découvert mes pechez, ô mon Dieu? afin que vous les cachiez, je ne les ay pas celez afin que vous les couvriez vous-même. Dans ce jugement, Messieurs, Dieu a un dessein tout opposé à celuy des Juges de la terre, lesquels obligent les criminels d'avoüer leurs crimes, & qui souvent en arrachent la confession de leur bouche à force de tortures & de tourmens, afin que cet aveu & cette confession justifie le jugement même qu'ils en porteront; mais icy, c'est tout le contraire, Dieu exige la Confession du criminel afin de l'absoudre; aussi quelque hayne qu'il porte au peché, il quitte la severité d'un Juge, pour ne retenir plus que la bonté & les tendresses d'un pere misericordieux; de maniere que nous pouvons dire avec David pénitent & humilié: *Dixi confitebor adversum me injustitiam meam, Domine, & tu remisisti impietatem peccati mei.* Psal. 31. Oüy, je rendray témoignage contre moy-même, je confesseray mon injustice, & je seray moy-même mon témoin, & mon accusateur, & c'est par là, mon Dieu, que j'attireray vôtre misericorde, & que je desarmeray vôtre justice.

Que si la severité de ce Juge n'est pas capable de nous ôter nôtre confiance, quelque perquisition qu'il fasse ensuite de nos crimes, pourveu que nous nous en soyons accusez nous-mêmes; la multitude & l'énormité de ces mêmes crimes ne nous la doit pas ôter non plus; puisque à quelques excez & à quelque nombre qu'ils puissent monter, il

s'est solemnellement engagé luy-même à nous en accorder le pardon : car le pouvoir qu'il a donné à ses Ministres de remettre les pechez n'est pas limité à une seule espece de crimes, il s'étend universellement à tous de quelque nature qu'ils puissent être ; & quoy qu'il y en ait qui se pardonnent plus difficilement les uns que les autres, il n'y en a point d'absolument irremissibles, que le desespoir seul du pardon, qui ôte à sa misericorde tout moyen d'agir ; il n'est pas non plus borné à une sorte de personnes, ny à une seule fois, mais il est generalement pour tous les hommes, & pour autant de fois que nôtre foiblesse peut succomber à de nouveaux pechez : puisqu'il n'a donné aucunes bornes à la puissance de ses Ministres. Ainsi je veux qu'un homme soit noirci de tous les crimes imaginables, je veux même qu'il ait renoncé à son salut, & qu'il en ait fait une renonciation entre les mains du Démon ; cependant s'il veut s'en accuser luy-même, & se soûmettre à ce jugement de douceur, son pardon luy est acquis & promis, & il évitera par ce moyen le jugement de severité & de rigueur qui s'en fera un jour.

De quelle plus grande douceur, je vous prie, un Dieu pouvoit-il user envers des criminels si indignes de sa bonté ? Si dans le Tribunal de la Justice d'un Souverain, un homme convaincu de mille & mille crimes les plus énormes, & les plus indignes du pardon étoit absous pour les avoüer & pour les confesser seulement, ce jugement pourroit-

il passer pour rigoureux ? Et ne seroit-ce pas au contraire, dans un Prince de la terre, une douceur & une bonté infiniment charmante ? Eh ! Messieurs, ce qui passeroit pour un miracle de clemence dans la justice d'un homme, c'est, ce qui se pratique tous les jours, & à tous momens dans celle de Dieu, qui n'a point mis d'autre condition pour obtenir le pardon de tous les crimes imaginables, que de les confesser comme il faut.

Je sçay bien que l'humiliation que l'on souffre d'avoüer que l'on est criminel, la confusion de declarer ses desordres les plus secrets & les plus honteux, & la soumission que l'on rend à un Prêtre semblent bien rudes à des personnes qui sont sensibles à la perte de leur propre estime ; & qu'il s'en trouve qui aiment mieux périr éternellement, que de souffrir cette confusion ; mais exaggerez la tant qu'il vous plaira, outre qu'elle est infiniment adoucie par d'autres considerations, comme sont celles-cy, que cette declaration se fait à un homme qui est luy-même pecheur, & quelquefois sujet aux mêmes foiblesses que vous ; qu'elle se fait en secret, & que l'on peut choisir un homme de qui l'on peut n'être pas connu ; qu'elle se fait sous le sceau d'un secret inviolable ; que l'on se confie à un homme qui est touché de de nôtre malheur ; qui entre dans nos interêts, qui nous console quand il voit que la douleur de nos crimes est capable de nous abbatre le courage ; certes quand il n'y auroit que cette seule pensée, que pour cette

soûmission si legere, cette petite humiliation, & cette confusion qui n'est souvent qu'imaginaire, on rentre dans l'amitié de Dieu, qu'on flechit sa colere, qu'on obtient misericorde pour des crimes qu'une éternité de supplices ne pourroient expier ; peut-on seulement balancer là-dessus? ou compter pour quelque chose de rude au Tribunal de Dieu, une peine à laquelle on ne feroit pas seulement reflexion dans la justice des hommes ?

Ce que vous regardez donc comme un joug fâcheux & comme un fardeau insupportable, n'est-ce pas une grace, une misericorde, une faveur ? *Quod sævitiam æstimas, gratia est.* Ah ! Messieurs, quand je pense à cet incomparable bienfait, au lieu de m'écrier avec le Prophete Roy, *Non intres Domine in judicium cum servo tuo.* Mon Dieu, n'entrez point en jugement avec vôtre serviteur, parce que personne ne pourra paroître juste devant vos yeux, je dis plûtôt; entrons, Chrêtiens, entrons en jugement avec un Dieu, puisque c'est un jugement de misericorde, que c'est le trône de la grace, dont nous nous approchons, & que s'il commet un homme en sa place, pour être nôtre Juge sur la terre, c'est avec un ordre exprés de nous absoudre de sa part, & que la grace qu'il nous accordera, sera confirmée & ratifiée de Dieu même, qui ne la retractera jamais: *Intra in judicium cum servo tuo.* Il faut approcher de ce trône de grace, si nous voulons éviter celuy de sa justice, & découvrir

la grandeur de nôtre mal, ſi nous voulons y trouver le remede.

C'eſt un ſecond rapport ſous lequel nous pouvons conſiderer ce Sacrement, comme l'unique & ſouverain remede de nos pechez; puiſque c'eſt ſon propre effet de les guerir; il eſt vray, Meſſieurs, qu'il n'y a point de remede qui ne ſoit fâcheux, & dont on n'ait naturellement de l'averſion; ſoit pour l'amertume qu'y trouve le goût, ou pour la douleur qu'il cauſe à la partie bleſſée; & il n'y a d'ordinaire que le deſir de la ſanté qui nous faſſe reſoudre à le prendre, & à nous en ſervir; ce qui n'eſt pas ſeulement le propre des maladies du corps; mais encore de celles de l'ame, qui ſont les vices & les pechez, leſquels étant des maux infiniment plus dangereux, ont auſſi beſoin de remedes plus fâcheux & plus violens. C'eſt la notion que la pluſpart des Chrêtiens ſe ſont formée de la Confeſſion, qu'ils conſiderent à la verité comme un remede efficace & ſouverain, capable de guerir toutes les maladies de l'ame quelque griéves, quelque mortelles qu'elles puiſſent être, & même comme abſolument neceſſaire pour recouvrer la ſanté, mais auſſi comme le plus rude & le plus difficile; juſques-là qu'il s'en trouve qui ne peuvent ſe reſoudre à s'y ſoûmettre. Ces perſonnes ſans doute ne conçoivent pas la grandeur de leur mal: car ils concevroient en même-tems la facilité du remede qu'ils apprehendent ſi fort.

Ce n'eſt pas mon deſſein, Meſſieurs, de m'étendre icy ſur la grieveté du peché, ſur

l'injure qu'il fait à Dieu, ſur le malheur qu'il cauſe à l'ame, ſur les ſupplices auſquels il l'engage, ce ſeroit le ſujet d'autant de diſcours : il ſuffit de dire que toutes les forces des Anges & des hommes ne ſont pas capables d'en expier un ſeul, ſi le Sang du Sauveur ne s'y joint dans ce Sacrement ; comparez donc s'il vous plaît la maladie avec le remede, quel Médecin peut demander moins d'un malade pour l'aſſurance qu'il luy donne d'une parfaite ſanté, que de luy déclarer ſon mal ? S'il y avoit un Médecin aſſez habile pour guerir toutes ſortes de playes ſans y appliquer ny le fer ny le feu, & à qui il ſuffit pour cela de luy découvrir vos bleſſures, ou de luy faire entendre la grandeur de vôtre mal, y auriez vous la moindre difficulté ? Eh ! Meſſieurs, voilà ce qu'un Dieu demande de vous, pour le remede de vos crimes, qui ſont le plus grand ou plûtôt l'unique mal qui ſoit au monde ; le remede conſiſte dans une parole, que vous direz, comme il a donné la puiſſance au Prêtre de vous guerir par une autre parole. Qu'y at-il de plus facile ? n'a t-il pas eu en ce point des égards admirables pour vôtre foibleſſe, puiſque pour épargner même vôtre honte, il vous envoye à un homme, qui eſt peut-être ſujet à autant de miſeres que vous ? quelle ſi grande peine trouvez-vous dans cette obligation qu'il vous impoſe?

De ſorte, Chrêtiens, que je puis dire de ce remede, ce que Dieu fit dire autrefois par Moyſe à ſon peuple, en parlant des commandemens qu'il luy donnoit dans l'ancienne Loy, & que S. Paul repete, pour luy montrer

la douceur de la nouvelle : *Mandatum quod ego præcipio tibi, hodie, non supra te est, neque procul positum, nec in cœlo situm &c.* Non, il n'est point necessaire d'aller bien loin pour trouver le moyen de s'acquiter de ce que Dieu demande de nous ; il ne faut ny monter au Ciel, ny descendre jusques aux abîmes ; vous en avez le moyen, il ne dit pas seulement entre vos mains, car peut-être qu'il faudroit travailler beaucoup ; mais dans vôtre cœur & sur vos lévres : *Prope est verbum in ore tuo, & in corde tuo* ; un cœur contrit, des paroles précises qui manifestent l'état de vôtre conscience, voila ce qu'exige un Dieu offensé & outragé par une misérable créature ; peut-il agir avec plus de miséricorde ? un mal si dangereux, si interieur, & souvent si inveteré, peut-il être gueri avec moins de peines ? Deùtor. c. 30. ad Rom 10

De plus, quels cuisans remords ! quelles fâcheuses alarmes, & quelle cruelle peine ne fait point souffrir le peché renfermé dans la conscience ; c'est, dit le Prophete Royal, comme une playe envenimée dont le pus est au-dedans, qui fait ressentir une douleur intolerable, *putruerunt & corruptæ sunt cicatrices meæ* ; mais la Confession en faisant crever l'abcés & l'apostume qui s'y est formé, nous soulage au même tems, suivant le sentiment & les paroles de saint Gregoire, *quid est peccatorum confessio, nisi vulnerum quædam ruptio* ! Vous sçavez ce que l'on dit de la conscience, qui est tout à la fois nôtre Juge, nôtre suplice & nôtre buorreau ; mais aussi vous ne pouvez ignorer qu'il n'y a Psalm. 37. Hom. 4. in Evang.

point de remede aux playes profondes que fait ce ver qui nous déchire le cœur, si ce n'est le Sang du Sauveur qui nous est appliqué dans ce Sacrement ; c'est la Confession qui guerit ces playes, c'est-elle qui efface toutes nos iniquitez, c'est elle seule qui nous donne l'esperance du pardon & qui nous fait esperer la misericorde d'un Dieu dans le plus grand desespoir de nos affaires, & dans le plus deplorable abandon ; au lieu de se plaindre de la difficulté de ce remede, qui n'en admirera la douceur, aussi-bien que la force & l'infaillibilité !

A quoy il faut ajoûter en troisiéme lieu, que l'on peut considerer la Confession comme une peine & comme un châtiment que Dieu veut tirer en cette vie de nos pechez, comme il semble que c'ait été un dessein du Sauveur dans l'institution de ce Sacrement ; d'où vient qu'il s'appelle penitence, à cause que la douleur & ensuite la peine à laquelle on se soumet, y entrent & en font une partie : aussi y a-t-il cette difference entre ce Sacrement & celuy du Baptême, qui sont tous deux instituez pour effacer les pechez, que le Baptême regarde proprement le peché originel, & les autres que nous avons commis avant que d'être Enfans de l'Eglise ; & que le Sacrement de penitence regarde ceux que nous avons commis depuis : c'est pourquoy dans le premier, l'on demande seulement la foy & une douleur interieure, sans autre peine, parce que la vertu du Baptême suplée à tout le reste ; mais pour le Sacrement de Penitence, c'est un Baptême

laborieux*, diſent les Peres, par lequel comme les pechez ſont plus grands, commis avec plus de connoiſſance & d'ingratitude, Dieu veut auſſi que l'on ſatisfaſſe à ſa Juſtice par une plus grande ſévérité.

Cependant, Meſſieurs, tout rude & laborieux que l'on le faſſe, ce ſecond Baptême, je perſiſte dans ma premiere propoſition, que c'eſt un des plus grands effets de la miſericorde d'un Dieu, *qui fingis laborem in præcepto*, pourrois-je dire avec le Prophete; *Pſalm. 93.* oüy, Seigneur, c'eſt une feinte de vôtre bonté, que de dire qu'il y ait tant de peine dans l'obſervance du précepte de la penitence; car qu'y peut-on trouver de ſi rude & de ſi fâcheux? Conſiderez ce que vous avez mérité & ce que Dieu demande de vous, & vous en jugerez ſans doute tout autrement. L'obligation de la Confeſſion telle que nous l'avons, n'étoit point dans l'ancienne Loy, je l'avoüe, mais auſſi quelle incertitude, ſi la douleur de leurs pechez étoit ſuffiſante, n'ayant point de Sacrement qui pût y ſuppléer, ny par conſequent d'aſſurance qui les pût mettre en repos de ce côté-là; & pour la confuſion qui accompagne la manifeſtation que nous faiſons de nos pechez à un homme, combien eſt-elle legere, puis que cét homme eſt foible & miſerable comme nous, que luy-même eſt obligé de découvrir les ſiens à un autre pour en mériter la remiſſion, & qu'il eſt obligé d'avoir pour nous des ſentimens de tendreſſe & de compaſſion? Dieu nous traite-t-il en cela plus rigoureuſement que ne font les hommes? car n'eſt-

ce pas une loy qui nous est comme naturelle, de nous humilier devant ceux que nous avons offensez ? d'avoüer ingenuëement nos fautes, afin d'en obtenir le pardon ? parce que la violence qu'on se fait pour cela & la honte qu'on en souffre, est une justice qu'on prend de soy-même, & une espece d'amende honorable que l'on fait à la personne offensée, puis que dans les injures, aussi-bien que dans les bien-faits, l'aveu fait une grande partie de l'acquit, parce qu'il marque un fond de bonté naturelle, de franchise & d'ingenuité, qui mérite qu'on y ait quelque égard : or si la Confession est ordonnée aux Chrêtiens pour une satisfaction qu'on fait à Dieu des pechez qu'on a commis, qui sont des attentats contre ses droits, pourroit-il moins demander ? & au lieu de se recrier contre un commandement si juste & si doux, ne doit-on pas plûtôt tirer de cette difficulté & de cette repugnance que nous y ressentons, cette conclusion de saint Paul ? *quem ergo fructum habuistis tunc in illis in quibus nunc erubescitis ?* helas ! quel fruit & quelle utilité avez vous retiré des pechez que vous commettiez sans honte & sans crainte ? puis qu'il vous faut maintenant rougir devant un homme, & craindre une confusion éternelle devant toutes les creatures ? La honte n'est-elle pas l'apanage du peché, puis que vous rougissez de découvrir à un homme obligé au secret des pensées secrettes, & des actions que vous avez faites sans témoins ? voila le fruit du peché, dit Tertulien, *omne vitium natura pudore suffudit.* Ce sont des œuvres de tené-bres

ad Rom. 6.

Tert. in Apol.

bres qui vous font craindre la manifestation même qui les doit faire mourir ; quel bien recevez-vous maintenant de ce plaisir criminel qui a passé en un moment, & qui ne vous à laissé que la honte, la crainte & la confusion ? *quem fructum habuistis tunc illis, in quibus nunc erubescitis* ? Il faloit avoir cette honte sur le point de commettre ce peché, mais d'en avoir maintenant de l'avoüer, c'est une confusion imaginaire ; ou si elle est veritable, ce n'est que la moindre partie de la peine que merite le peché, & si l'on prétend encore l'adoucir ou l'éviter, c'est ce qui donnera un jour sujet à Dieu de nous traiter avec d'autant plus de sévérité en l'autre vie, qu'il aura usé de plus de condescendance en celle-cy ; puisque la chose dont nous serons le plus sévérement jugez, sera l'abus & le mauvais usage que nous aurons fait du Sacrement de Penitence, dont Dieu se reserve de nous faire rendre compte. C'est ce que je veux vous faire voir en cette seconde Partie.

II. PARTIE.

Je ne veux, Messieurs, pour vous en convaincre, que parcourir seulement les parties qui composent ce Sacrement, & qui sont comme vous sçavez la manifestation de tous ces pechez, la douleur qu'on conçoit de les avoir commis, la satisfaction qu'on en fait à Dieu ; & ensuite faire un peu de reflexion sur la maniere dont la pluspart des hommes s'en acquittent : car premierement pour ce qui est de la declaration de ses pechez, qui a donné à ce Sacrement le nom de confession ; si c'est comme je vous ay dit, un bienfait inconcevable que Dieu pardonne tous les cri-

mes aux pecheurs, si-tôt qu'ils s'en accusent avec douleur & avec humilité, il faut avoüer aussi que c'est une chose bien digne de compassion, de voir que souvent la puissance établie pour délier les pecheurs, par un effet tout contraire, serre plus étroitement leurs liens; que le bienfait de la remission de leurs crimes, ne soit que pour leur condamnation; que l'absolution que prononce le Prêtre soit pour eux une sentence de mort, & enfin que les clefs que le Fils de Dieu a laissées à son Eglise pour leur ouvrir le ciel, leur en ferme entierement l'entrée.

D'où peut venir, Chrêtiens, un si funeste effet d'un Sacrement si salutaire, & un tel redoublement de mal d'un remede si souverain? c'est, il n'en faut point douter, c'est uniquement de l'abus qu'on en fait; & comme l'abus des choses les meilleures, est toûjours le pire de tous, celuy qu'on fait de ce jugement de grace & de faveur, merite d'être jugé & condamné avec toute la séverité de la Justice divine. En effet, cette Confession doit être une accusation de nous-mêmes, mais une accusation sincere, humble, & fidele, dit saint Bernard; elle doit être sincere, c'est-à-dire, exprimer les choses comme elles sont en des termes précis, qui fassent connoître l'état de nôtre conscience, en sorte qu'on puisse dire à Dieu en la personne
Psalm. 31. du Prêtre, *delictum meum cognitum tibi feci, & injustitiam meam non abscondi*, je vous ay découvert mes pechez sans déguisement & sans dissimulation: mais il arrive, Messieurs, que la plufpart des hommes les déguisent &

les pallient par artifice, comme s'ils pouvoient tromper Dieu en trompant le Confesseur; ou bien les excusent & les diminuent, en allegant mille prétextes & mille raisons, qui d'une accusation en font une justification criminelle, & obligent Dieu, qui est nôtre partie aussi-bien que nôtre Juge, d'en appeller au Tribunal de sa Justice pour en faire luy-même une sévére discussion; ou enfin faute de les rechercher & de les examiner comme il faut, n'en connoissent pas la malice, ny le nombre pour s'en accuser: ainsi il faudra un autre Jugement pour redresser celuy-cy, & une autre accusation plus sincere & plus veritable, où l'artifice & le déguisement n'ayent point de lieu.

Par exemple vous vous accusez, mon cher Auditeur, d'avoir peut-être blessé la charité par quelques paroles qui pouvoient préjudicier à la reputation du prochain, car c'est de cette maniere qu'on explique les médisances qu'on a faites, mais vous ne dites pas que ces paroles contre la charité ont été des médisances noires, des calomnies atroces, qui l'ont entierement détruit dans l'esprit de ceux qui le connoissoient; vous n'ajoûtez pas que cette médisance est sortie d'un cœur envenimé de haine, & animé d'un desir secret de vengeance; vous n'expliquez pas le desordre que cette médisance a causé; il faudra bien que l'on vous cite à un jugement plus sévére, pour manifester ce que vous avez deguisé (il en va de même des autres pechez) & vous croyez être absous aprés cette Confession?

l'abus que vous en faites, sera la premiere charge de vôtre procez au Jugement de Dieu, où l'on fera une nouvelle discussion de vos pechez plus sincere & plus exacte.

De plus, cette accusation que vous faites de vous-même doit être une accusation humble, comme d'un criminel devant son Juge, *omne quod remordet conscientiam confitere humiliter*, dit saint Bernard; humilité qui doit passer du cœur jusqu'à l'exterieur, & qui doit venir de la confussion que vous cause l'énormité de vos crimes; humilité qui doît partir d'une ame toute penetrée du sentiment de sa misere; mais ce qui fait que la pluspart des hommes obligent Dieu à changer ce Tribunal de grace & de misericorde en un Tribunal de justice & de rigueur, c'est que bien loin d'être penetrez de ces profonds sentimens d'humilité, ils tâchent de se justifier jusques dans leurs accusations-mêmes; c'est, Chrêtiens, un des deffauts les plus ordinaires qui se commettent dans l'usage de ce Sacrement, d'où il arrive qu'au lieu que devant Dieu, une humble accusation tient lieu de justification, ou du moins est la meilleure disposition qu'on puisse avoir pour l'obtenir de sa bonté; icy au contraire la justification qu'on apporte, ne sert d'ordinaire que d'une nouvelle matiere d'accusation: *Cum vis esse excusator tuus, triomphat de te accusator tuus*, s'écrie saint Augustin; lors que vous vous accusez de la sorte, vôtre accusateur qui est le demon, n'a garde de refuter vos excuses, comme font les hommes, mais il en triomphe, parce qu'il sçait que c'est

In serm. super Cantic.

le moyen de rendre inutile pour nous ce jugement de miſericorde, de vous faire condamner un jour rigoureuſement devant le Tribunal de la Juſtice de Dieu.

Cependant, Meſſieurs, qu'entend-on autre choſe preſque dans toutes les Confeſſions, que des perſonnes qui rejettent la cauſe de leurs pechez ſur les autres? J'entre dans un Confeſſionnal pour y exercer le myniſtére que Dieu m'a commis, j'entens une femme qui pour s'accuſer de ſes murmures & de ſes impatiences contre ſon mary, me fait un diſcours ſur ſa mauvaiſe humeur, me conte, ſi je les veux entendre, ſes débauches & le mauvais traitement qu'elle prétend en avoir reçû: hé! le moyen, ajoûte-t-ellle enſuite, de ne ſe point emporter? comment vivre avec un homme ſi déraiſonnable, ſans s'impatienter & ſans murmurer? auſſi l'ay-je fait mille & mille fois, & autant de fois qu'il m'en a donné ſujet? Qu'eſt-ce que cela, ſinon des excuſes qui augmentent vos fautes, & qui vous rendent coupables d'un autre peché, qui eſt de découvrir le deffaut d'autruy; & bien loin d'en mériter le pardon de ſes pechez, c'eſt irriter davantage la colere de Dieu.

Enfin, Meſſieurs, la Confeſſion & la manifeſtation de nos pechez pour mériter le pardon de Dieu, doit être entiere ſans rien celer de mortel; mais ce qui allumera un jour davantage ſa colére, eſt l'abus qu'on y commet, par un horrible ſacrilege, en celant quelque peché par une honte criminelle. Si nous confeſſons nos pechez, dit le

disciple bien-aimé, je vous répons que pour énormes qu'ils puissent être, Dieu, qui est juste & fidéle nous les pardonnera, *si confiteamur peccata nostra, fidelis est Deus, & justus, ut remittat nobis.* Mais j'ose ajoûter que les pechez qui seront un jour le plus sévérement punis dans le Jugement de rigueur, seront ceux qu'on aura celés en ce Jugement de grace & de faveur; & que comme rien ne rend davantage les graces des Souverains inutiles & sans effet, que lorsque l'on a manqué à exposer la verité; de même rien n'empêche davantage la misericorde de Dieu, que de luy cacher ses crimes, lorsqu'on s'aproche de ce Tribunal pour en avoir la remission; parce qu'il n'y a point d'injure plus outrageuse à sa bonté, que celle que luy fait ce silence, qui d'un Sacrement fait un sacrilege, en rendant fausse sa signification, en offensant cette misericordieuse bonté dans le lieu & dans l'action même qu'elle a établie pour nous pardonner, en l'attaquant durant les plus doux sentimens de son amour envers nous, & en étouffant dans son sang, qu'il nous y vouloit appliquer, les paroles de nôtre absolution; car, Messieurs, le Fils de Dieu n'attendoit que nôtre voix pour y joindre la sienne avec celle du Prêtre, *vocem tuam expectat, ut parcat*, dit saint Augustin; mais la honte qui n'a pû nous empêcher de commettre ce crime, nous empêche de l'avoüer. Et voila, Messieurs, ce qui fera condamner un jour une infinité de Chrêtiens; la cause de leur perte ne sera pas d'avoir commis tel & tel peché, mais de ne l'a-

Epist. Joan. 1.

Loco supra Citat.

voir osé confesser aprés l'avoir commis : ils rendent leur maladie incurable, pour la vouloir cacher à ce Medecin, & la honte leur ayant lié la langue lors qu'ils étoient sur le point de le découvrir, le desespoir la leur déliera un jour pour se plaindre éternellement de leur silence.

Je ne m'étendray pas davantage sur la grandeur de ce crime, qui demanderoit un discours entier : pensez seulement, mon cher Auditeur, que quand vous êtes dans ce Tribunal, & que vous celez un peché, qu'il y a deux Juges alors, l'un visible & l'autre invisible ; mais au lieu de conspirer ensemble pour vous pardonner les autres pechez, ils prononcent une sentence toute differente ; car quand l'un dit, je t'absous, l'autre dit tout le contraire, je te condamne ; l'un prétend vous délier par la puissance qu'il en a reçûë du Fils de Dieu même, mais l'autre vous renvoye lié d'une nouvelle chaîne, & chargé d'un nouveau crime plus énorme que les précedens dont il reserve la discussion, & la condamnation à un autre Tribunal : Mais poursuivons.

Que si nous devons rendre à Dieu un conte si exact des abus qui se commettent dans cette partie du Sacrement qui regarde la manifestation de nos pechez, on n'examinera pas moins la douleur & la detestation que nous sommes obligez d'avoir de ceux que nous aurons confessez, qui fait la seconde & la plus necessaire partie de la Confession, dans laquelle il est plus facile & plus ordinaire de manquer ; Car la declaration que

nous en faisons est une chose sensible, dont nôtre memoire & nôtre vigilance nous peuvent donner des assurances suffisantes; mais la douleur n'est pas toûjours sensible, ou si elle l'est, ce n'est pas ce qui la rend veritable & valide; aussi est-ce d'ordinaire ce manquement de douleur qui rend nulle une grande partie de nos Confessions, lorsque nous nous imaginons les avoir mieux faites, & avec le plus de préparation.

Car qu'est-ce, à vôtre avis, qu'avoir de la douleur & de la contrition de ses pechez? quoy! verser des larmes? se battre la poitrine? & protester que l'on est pecheur? ce n'est point tout cela, & tout cét exterieur n'est rien, sinon entant qu'il est joint à l'interieur; mais c'est un déplaisir d'avoir offensé un Dieu si bon aprés tant de bienfaits; ou si le motif n'est pas si pur, & s'il part plûtôt du regret que nous avons d'avoir perdu le Ciel, & mérité les peines de l'Enfer, ce qui fait l'attrition ou la douleur imparfaite; du moins cette douleur doit exclure toute affection du peché, autrement ce n'est qu'une crainte servile, qui même avec le Sacrement n'est pas capable de nous justifier. Ce qui nous rendra donc le plus coupables au Jugement de Dieu, de l'abus que nous aurons commis dans ce Sacrement, est, Messieurs, que souvent nous prétendons faire penitence sans nous repentir, & recevoir l'effet de la misericorde de Dieu, sans un suffisant regret de l'avoir offensé, lequel pour premiere & pour principale condition doit exclure tout attachement, toute affection au

peché, toute volonté de l'offenser jamais : or combien en trouverez-vous qui s'en approchent avec cette disposition ?

Et cét abus ne se trouve pas seulement dans les grands pecheurs, mais quelquefois même parmy les personnes qui frequentent les Sacremens, qui employent plus de tems & plus de soin à examiner leur conscience & à connoître précisement le nombre de leurs pechez qu'à en concevoir une veritable douleur : & c'est, Chrêtiens, un point de pratique que nous devons bien remarquer. Il se trouve une infinité de personnes scrupuleuses jusqu'à l'excés dans la recherche de leurs pechez, & dans la declaration qu'elles en font à un Confesseur, jamais elles ne se croyent bien examinées ; jamais elles ne s'en sont accusées comme il faut à leur gré ; jamais à leur avis elles n'en ont assez expliqué le nombre & les circonstances, elles recommencent sans cesse, avec une anxieté scrupuleuse qui leur fait reïterer sans fin leurs Confessions, & vivre dans une gêne & dans une torture continuelle. C'est une fâcheuse maladie qui vient souvent d'amour propre ou du moins d'une grande foiblesse d'esprit, dont elles ne gueriront jamais que par une soûmission aveugle aux avis de leur Confesseur ; mais on en voit peu qui se mettent en peine s'ils ont une veritable douleur, qui ne peut jamais être trop grande, & qui est d'autant plus parfaite, que les efforts en sont violens & les actes plus souvent reïterez.

Enfin, Messieurs, la derniere chose que

comprend ce Sacrement, mais qui n'en eſt pourtant qu'une partie integrante, c'eſt la peine & la ſatisfaction que l'on fait pour les pechez que l'on a commis, & que le Confeſſeur nous impoſe; cette peine doit être ſalutaire, dit le Concile de Trente, & proportionnée à nos pechez: or, je dis encore une fois que c'eſt une des choſes dont Dieu nous demandera un compte plus ſévére & plus exact; car vous ſçavez que quoy que les pechez ſoient remis & pardonnez quant à l'offenſe par la confeſſion qu'on en fait & par la douleur qu'on en conçoit, la peine cependant & la ſatisfaction n'en eſt pas entierement remiſe, & qu'il faut ſatisfaire la Juſtice divine par des peines volontaires que nous prenons en partie nous-mêmes, & en partie que le Confeſſeur nous impoſe; mais helas! que la Juſtice de Dieu punira bien un jour nôtre delicateſſe ſur ce point, & qu'elle exigera avec une étrange rigueur la ſatisfaction que nous avons refuſé de luy faire lorſqu'elle ſe contentoit de ſi peu!

Il eſt vray que l'Egliſe a bien relâché de ſon ancienne ſéverité ſur cet article, ce que nous ne pouvons improuver ſans erreur & ſans temerité: parce qu'elle a le pouvoir de changer en un tems, ce qu'elle a ordonné en un autre pour de juſtes raiſons; & ceux qui l'accuſent de pouvoir tomber dans l'erreur touchant les coûtumes & les réglemens, ſont eux-mêmes tombez dans l'erreur par l'entêtement d'un zéle mal reglé. L'Egliſe donc ayant jugé à propos de relâcher de cette rigueur qu'elle obſervoit dans les premiers ſié-

cles, je ne ſuis pas ſi témeraire que de l'improuver ; mais je dis que Dieu ne manquera pas de ſuppléer à nôtre lâcheté & à nôtre moleſſe, par la ſeverité de ſa juſtice, en exigeant en l'autre vie la ſatisfaction que nous avons refuſé de luy faire en celle-cy.

CONCLUSION.

J'ajoûte ſeulement pour conclure ce diſcours, que l'Egliſe en relâchant de ſon ancienne ſéverité, & en uſant de condeſcendance pour s'accommoder à nôtre foibleſſe, nous dit avec ſaint Paul qu'elle agit avec nous humainement : *Humanum dico propter infirmitatem.* Vos yeux vous ont fait pecher par des regards criminels, on ne vous commande pas de les arracher, on ne vous oblige pas même de les condamner à ne plus rien voir, on vous dit quelque choſe de plus humain : *Humanum dico propter infirmitatem*; elle veut ſeulement que ces yeux aprés avoir ſervi à l'iniquité, ſervent un peu à la juſtice, en faiſant couler quelques larmes de regret : vôtre corps a été un corps de peché, elle ne vous oblige pas de le couvrir doreſnavant d'un cilice ; ce ſeroit bien fait & vous meriteriez encore davantage : on vous parle plus humainement en vous diſant, qu'il eſt bien raiſonnable de faire porter à ce corps quelque marque de mortification par quelques jeûnes, & par quelques autres auſteritez volontaires : *Humanum dico propter infirmitatem.* La juſtice de Dieu ſe contente à la verité de peu de choſe en cette vie, mais auſſi il ne faut pas croire qu'elle nous en quitte en l'autre pour le peu que nous faiſons ordinairement, puiſque ſi elle ne demande pas une ſa-

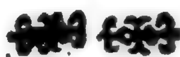
Ad Rom. 6.

tisfaction si rigoureuse que celle quelle exige aprés nôtre mort, elle veut du moins qu'il y ait quelque proportion.

Pour nous y animer, Chrêtiens, il faut nous souvenir qu'un pénitent dans la Confession se doit rendre une véritable image du Fils de Dieu pénitent, & se soûmettre à la peine qu'on nous ordonne, en tâchant d'imiter les sentimens qu'il avoit de nos pechez quand il se vît obligé d'en faire la satisfaction pour nous. Ah ! il faut bien, mon Sauveur, que mes pechez tirent maintenant des larmes de mes yeux, puisqu'ils ont tiré tout le sang de vos veines, & lorsque je considere que vous en avez souffert la peine comme le plus criminel de tous les hommes, comment refuserois-je de mon côté de joindre ma satisfaction avec la vôtre ? comment puis-je plaindre quelques jeûnes, quelques aumônes, où quelques austeritez corporelles, en vous voyant couvert de playes & de sang pour ce sujet ?

Mais, mon cher Auditeur, puisqu'il faut que la justice de Dieu soit satisfaite en cette vie ou en l'autre, voulez-vous attendre que Dieu même en fasse la punition ! ô que la main de sa justice sera pesante alors ! Ouy, quand pour l'entiere satisfaction de la peine, dont nous luy sommes redevables, il demanderoit tous nos biens, nous serions encore trop heureux d'en être quittes à ce prix-là, s'il exigeoit que nous souffrissions tous les supplices imaginables, nous aurions encore infiniment gagné d'obtenir misericorde à cette condition, si pour changer la peine éternel-

le en temporelle, il falloit passer par toutes les rigueurs de la pénitence qu'ont pratiquée les plus austéres Anachoretes, encore en serions-nous quittes pour peu de chose ; & nous nous contentons d'une legere satisfaction, & souvent même, dit Tertulien, dans nôtre pénitence, nous faisons ce qui merite d'être expié par une autre pénitence ? Ah ! c'est pour cela que Dieu appellera de ce Tribunal de sa misericorde à celuy de sa justice, où le peché, tout remis & pardonné qu'il aura été par la Confession, & par la douleur que nous en aurons conçûë, achevera d'être expié & puni avec d'autant plus de severité que nous nous serons plus épargnez en cette vie. N'attendons pas, Chrêtiens, ce tems de rigueur; mais tâchons de meriter nôtre pardon de telle sorte, qu'il le ratifie dans le Ciel, où nous conduise, &c.



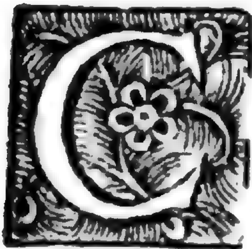



SERMON POUR LE LUNDY DE LA V. SEMAINE. DE CARESME.

De l'abandon de Dieu, & du transport des Graces.

Quæretis me, & non invenietis. Dixerunt ergo Judæi, quò iturus est, quia non inveniemus eum? Numquid in dispersionem gentium iturus est, & docturus gentes? *Joan* 7.

Vous me chercherez, & vous ne me trouverez point. Les Juifs dirent entr'eux; où ira-t-il donc, que nous ne le trouverons point? n'ira-t-il point aux autres nations, pour instruire les Gentils? S. Jean c. 7.



C'Est, Messieurs, la terrible menace, que le Sauveur du monde fait aux Juifs dans nôtre Evangile, de les abandonner aprés avoir vêcu assez long-tems parmy eux, fait tant de prodiges en leur fa-

veur, & aprés les avoir préferez à tous les Peuples de la Terre. Le mépris qu'ils ont fait de ses graces, de ses instructions, de ses miracles, & de ses bienfaits, a enfin lassé sa patience, & épuisé la source de ses bontez à leur égard : ils ne l'ont pas voulu recevoir, il les quite ; ils n'ont pas voulu le suivre, il les abandonne, & en appelle d'autres en leur place, qui seront plus fideles à ses graces, & plus reconnoissans de ses bienfaits. Les Juifs entendirent assez la menace qu'ils leur faisoit; mais ils ne s'en mirent pas fort en peine, parce qu'il n'en conçurent pas les suites, ny le déplorable malheur qu'ils s'étoient attirez par leur ingratitude : *Quò iturus est?* dirent-ils, *nunquid in dispersionem gentium iturus est, & docturus gentes?* Où ira-t-il, aprés nous avoir quitez, ira-t-il enseigner les Gentils, & leur annoncer sa doctrine, que nous ne daignons pas écouter ? Ils prévoioient à quoy aboutiroit cette menace ; mais ils en eussent été effrayez, s'ils en eussent penetré les suites, parce qu'il avoit formé le dessein de retirer ses graces, les lumieres de la foy, & de sa divine parole, & de les faire passer en effet aux Gentils ; ils auroient conçû qu'en les abandonnant, eux qui étoient son peuple, il appelloit en leur place les autres Nations; & qu'en les excluant de son Royaume, qui étoit le partage des enfans, il leur substituoit des étrangers qui en prendroient un jour possession.

C'est ce qui m'oblige, Messieurs, de vous representer le plus fortement qu'il me sera possible, le malheur auquel nous expose

cet abandon de Dieu, le transport de ses graces, & cette substitution qu'il fait encore tous les jours de ses biens, qu'il retire de ceux qui les méprisent, pour les donner à d'autres qui en feront meilleur usage : demandons la grace au saint Esprit de concevoir aujourd'huy, & d'éviter un si étrange malheur, & implorons pour ce sujet le secours de Marie.

Ave Maria.

C'EST, Messieurs, un mystere de la justice de Dieu, que le transport qu'il fait de ses graces des uns aux autres, comme nous assûre S. Paul quand il parle de l'abandonnement des Juifs, & de la vocation des Gentils, qui leur ont été substituez : *Nolo vos ignorare fratres mysterium hoc, quoniam Judæis cœcitas contigit ex parte.* Mais il faut avoüer que c'est un mystere bien terrible ; il en est comme de plusieurs autres choses, qui pour nous être inconnuës, ou pour être trop ordinaires, donnent moins d'effroy aux hommes, lesquels prennent sujet de diminüer leur crainte de ce qui devroit davantage les faire trembler : Or pour vous déveloper ce mystere, je ne puis ce me semble vous le faire mieux entendre, qu'en vous disant qu'il en est à peu prés comme de plusieurs effets que nous voyons dans la nature. Quand on fait une digue pour arrêter le cours d'une riviere, elle se jette d'un autre côté & prend un autre lit; si l'on coupe quelques branches d'un arbre, celles qui restent reçoivent plus de suc &

Ad Rom. 11

d'aliment de leur tronc; si par hazard quelqu'un vient à prendre un œil, l'autre, à ce qu'on dit, en reçoit plus de force, comme devant faire l'office de tous les deux; & s'il est vray ce qu'une ancienne superstition a persuadé à quelques peuples, que quand deux enfans jumeaux sont dans le sein de la mere, si l'un vient à mourir, celuy qui survit attire toute la bonne fortune de l'autre. Je dis, Messieurs, qu'il en va de même des graces de Dieu; ce sont des ruisseaux qui se répandent sur nous; mais si l'on en détourne le cours, elles le prennent ailleurs. Tous les justes sont comme des branches & des rameaux antez par la Grace sur l'arbre de vie, qui est le Sauveur du monde; mais si l'un est arraché ou retranché par la réprobation, il en pousse aussi-tôt un autre, lequel est substitué en sa place. Nous sommes tous les enfans de la Croix, où nous avons receu la vie; mais si quelqu'un vient à se perdre par sa faute, un autre emporte toute sa bonne fortune, c'est-à-dire, l'heritage du Ciel; car ce qui se fait pour la grace se fait aussi pour la gloire, qui en est la suite & l'effet. Ce qui étant ainsi expliqué,

Il me semble que l'on peut considerer ce transport ou cette substitution que Dieu fait de ses graces en deux manieres différentes; sçavoir à l'égard de Dieu qui la fait, & à l'égard des hommes qui la souffrent, & aux dépens de qui elle se fait; Dieu qui l'a fait a ses vûës & ses desseins, que nous ne pouvons pénétrer à la vérité; mais nous pouvons dire avec assûrance qu'il y trouve sa

gloire, & l'interêt de ses Elûs, à qui il a destiné l'heritage du Ciel, au défaut des uns & des autres; c'est-ce que nous verrons dans la premiere partie; dans la seconde nous l'envisagerons à l'égard de ceux dont il retire ses graces, pour les transferer à d'autres, ce qui est la source de leur malheur, & le principe de leur réprobation. C'est, Messieurs, l'explication du mystere terrible qui s'est passé à l'égard du peuple Juif, & que Dieu nous découvrira un jour à l'égard d'une infinité de Chrêtiens, de qui il retire sa miséricorde pour les abandonner à la rigueur de sa justice; ce sera le partage de ce Discours; dont j'espere que nous remporterons une crainte salutaire qui nous rendra plus fideles aux graces de Dieu. Commençons.

Premiere Partie.

Je dis d'abord que Dieu dans ce transport qu'il fait de ses graces, y regarde son propre interêt, & que rien ne fait éclatter plus hautement sa sagesse, & la conduite de sa providence envers ses Elus; puisque c'est par là qu'il vient about de cette grande affaire de leur salut, sans violence & sans contrainte à la verité, mais aussi avec une telle certitude & une telle efficace, que toute la maladie des hommes n'est pas capable de renverser ses desseins. Ainsi, Messieurs, representez-vous Dieu comme ce Prince de l'Evangile, qui veut faire un grand & somptueux festin où rien ne doit manquer, tant pour l'appareil, la magnifitence, & la délicatesse des mets, que pour la multitude des conviez; tout est prêt & la sale du festin n'est pas encore remplie, parce que ceux qu'il

avoit invitez, ont payé d'un refus l'honneur qu'il leur faisoit de les y inviter, les uns sous un pretexte, les autres sous un autre; ce grand appareil demeurera-t-il inutile pour cela? Non, car il envoyera plûtôt sur les grands chemins, pour y attendre les passans & les y amener, jusqu'à ce que le nombre qu'il a destiné soit rempli : *Vt impleatur domus mea*, dit le Fils de Dieu luy-même dans cette parabole; ou bien si l'idée de l'Apôtre vous plaît davantage, il nous represente ce même Dieu comme un sage Architecte, lequel a pris de toute éternité le dessein d'un magnifique Palais, qui est le sejour de la gloire, dont tous les prédestinez doivent être autant de pierres vivantes & animées, & qui employe tous les jours une infinité d'ouvriers pour avancer & continuer cet ouvrage dans l'ordre, dans la symmetrie & dans toute la perfection qu'il a projetté; *Dei ædificatio estis*. Or dans ce bâtiment, qui n'est autre que la Jerusalem celeste, le premier dessein de Dieu est, que tous les hommes y entrent, & en soient autant de pierres qu'il veut polir avant que de les placer chacune dans leur lieu, parce que les tirant du néant, elles sortes toutes brutes & informes, & il les façonne par ses graces, par la pratique des vertus & par les diverses épreuves par où il les fait passer, comme chante l'Eglise: *Transionibus & pressuris expoliti lapides suis coaptantur locis*.

Ioan. 14.

1. Ad Corinth. 3.

In Hymno de Dedicat.

Que s'il arrive, comme dans un grand bâtiment, qu'une pierre se casse sous le marteau, on la rejette & l'on en substituë une

autre ; & si cette autre vient à manquer, on travaille sur une troisiéme, jusqu'à ce que l'édifice soit achevé dans tous ses étages, & selon toutes ses dimensions. C'est ce que nous enseigne S. Augustin sur ces paroles de l'Apôtre : *Superædificati super fundamentum Apostolorum* ; que nous sommes bâtis & élevez sur les fondemens qu'ont jetté les Apôtres. De sorte, Messieurs, que dans la doctrine de ce grand Apôtre, & de ce grand Docteur, dont l'un explique la pensée de l'autre, nous pouvons dire qu'il ne vient personne au monde qui n'ait sa place assignée dans le Ciel qui luy est préparée ; parce que dés-là que Dieu le tire du néant, pour luy donner rang parmi les créatures raisonnables ; c'est pour remplir une place, & pour être une pierre de ce bâtiment ; car c'est sa premiere vûë, & nous ne sommes au monde que pour cela ; mais si ces pierres viennent à se briser en les mettant en œuvre, si quelqu'une resiste à ses touches & à ses impressions, qui sont les graces dont Dieu se sert pour leur donner leur perfection ; il la rejette comme inutile, & il en prend d'autres, sur lesquelles il travaille & qui sont plus propres, & de ces pierres de rebut, le Démon en bâtit sa Babilône & sa ville de confusion.

Ad Ephes. 2.

Or que prétend Dieu par cette conduite qui est impénétrable à l'esprit humain, & quel est le dessein de sa Providence concerté de toute éternité ? C'est, Messieurs, qu'il y ait un certain nombre de prédestinez fixe & arrêté que luy seul connoît ; c'est de faire que les places qu'il a préparées pour les con-

viez au festin de la gloire soient remplies ; c'est que chaque pierre soit placée au lieu destiné dans la structure de ce magnifique Palais ; mais parce qu'il ne force & ne contraint personne, si l'un manque, il en prend un autre ; si l'un quitte son poste, en même tems un autre luy est substitué ; si l'un refuse ses graces & ses bien-faits, ils les donne à d'autres qui en feront mieux leur profit ; & ainsi quoyqu'il arrive, Dieu viendra à ses fins, ce qu'il a resolu s'accomplira, & le nombre de ses Elûs sera rempli : *Consilium meum stabit, & omnis voluntas mea fiet.* *Isaie 46.* Vous pouvez bien vous perdre, vous pouvez bien luy être infidele, vous pouvez bien manquer à ses graces ; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'il ne vienne à bout de ses desseins, parce qu'à vôtre défaut il en prendra d'autres; & c'est en cela qu'il fait éclater sa sagesse & sa providence, de venir à bout de ses desseins nonobstant la liberté & la malice des hommes.

Que si maintenant de ce dessein general que Dieu a eu de toute éternité, vous en faites l'application à chacum des Elûs en particulier, en quoy peut-il davantage faire éclater la conduite de sa Providence ? Car comme dans une republique, ou dans une famille, ce que l'un rebutte, l'autre s'en accommode ; s'il y a une Charge dans une maison, & qu'on craigne qu'elle n'en sorte, quand l'aîné qui la possedoit vient à mourir, on la fait passer au cadet ; s'il y a un Benefice, combien de substitutions, quelquefois par des voïes illicites, & ou la conscience est interressées ? Mais laissons ce chapitre, c'est

une affaire délicate qui n'est pas de nôtre sujet ; je dis seulement que Dieu se comporte à peu prés de la même maniere, & que les personnes sont substituées les unes aux autres, pour la grace & pour la gloire dans le Ciel. Dans une même famille, Dieu substitüe souvent le fils à son pere, qui a plus eu de soin de sa fortune que de son salut ; la fille à sa mere qui est une mondaine, & qui ne cherche que ses divertissemens ; le frere à son frere qui s'est perdu, & qui est un réprouvé. C'est ainsi qu'il a substitué Jacob à Esaü qui étoient freres, S. Mathias à Judas qui étoient Disciples du même Maître, David à Saül son beau-pere, & Dieu permet même quelquefois qu'ils vivent ensemble, qu'ils soient de même sang, de même condition, de même famille, qu'ils soient liez par une necessité de commerce, de profession, ou de quelqu'autre societé. Verité terrible ! Chrêtienne Compagnie, & bien capable de nous faire trembler ; car qui sçait si dans vos maisons ce serviteur n'est point substitué à son maître, & cet ami à son ami qui luy enlevera sa couronne ? qui me répondra que dans cette Compagnie, tel n'est point reprouvé, parce qu'il ne tire aucun fruit de la parole de Dieu, & qu'un autre qui en fera son profit, luy sera substitué ? Ce sont des secrets impénétrables de la Providence, qu'il nous découvrira un jour, lorsqu'il nous fera voir les ressorts qu'il a fait joüer dans l'affaire de nôtre salut.

Or cette divine Providence a tellement pourvû à tout, que souvent cinquante sont

substituez à un seul; si celuy-là manque j'y entrerai, à mon défaut un autre l'emportera, & le malheur de l'un fait ainsi la fortune de l'autre & son avancement; ce que saint Paul explique par la comparaison des jeux & des courses de bagues, où entre plusieurs qui courent, il n'y en a qu'un qui l'emporte: ***Multi quidem currunt, sed unus accipit bravium.*** *1. Ad Corinth. 9.* Non, Messieurs, jamais tant de tenans n'ont paru dans la lice pour disputer un même prix, qu'il y a de personnes qui entrent en concurrence pour le même bien, qui disputent la même place, & la même couronne dans le Ciel; cinquante l'ont manquée, & enfin il s'en trouve un qui l'emporte; vingt en ont approché, il s'en est peu fallu, mais ils ne l'ont pas pourtant, il en viendra un autre qui sera plus heureux; ce que l'adresse, l'experience, & le hazard donnent dans ces jeux de course, la fidelité le fait dans la conquête du Ciel, & de nôtre Souverain bonheur; voila vôtre couronne qui vous est préparée; mais gardez-la bien, mais soyez fidele, mais tenez bien vôtre rang: ***Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam,*** *Apocal. 3.* autrement il en viendra un autre qui vous la ravira; elle vous est tellement destinée, qu'un autre l'aura à vôtre défaut; ce qui ne se fait pas seulement à l'égard de l'essentiel de la gloire & du salut, mais ce qui s'étend encore à chaque degré de cette gloire, à chaque vertu, à chaque degré de perfection, parce que tout cela est du ressort de la Providence particuliere de Dieu sur ses Elûs; & il arrive souvent que s'il y a dans vôtre mai-

ſon une perſonne qui ſoit fidele à Dieu, elle emportera toutes les graces & toutes les benedictions que Dieu avoit deſtinées à tous les autres, parce qu'au même tems que les autres les refuſent, ou les négligent, elles viennent toutes fondre ſur elle, ſelon cette parole du Fils de Dieu, *Qui habet dabitur ei & abundabit, qui autem non habet, & quod habet auferetur ab eo.*

Que ſi Dieu, Meſſieurs, dans cette ſubſtitution fait voir la conduite de ſa Providence, il n'y fait pas moins paroître l'indépendance qu'il a de nous dans la grace, auſſi-bien que dans la nature, & c'eſt un autre avantage que Dieu retire de ce procedé; car quoy-qu'il ſoit le maître ſouverain de l'une & de l'autre, il y a toutefois cette différence, que dans les biens de la nature, les hommes n'y cooperent rien de leur part, l'eſprit, la ſanté, la force, l'adreſſe, & les autres talens naturels nous ſont donnez indépendemment de nous, & Dieu qui en eſt le maître, les diſtribuë comme il luy plaît ſans nous en demander nôtre avis; mais pour ſes graces, quoyqu'il faſſe les premieres avances, & qu'il nous les préſente, ſans que ſouvent nous y ayons rien contribué, il eſt cependant en nôtre pouvoir de les accepter ou de les refuſer; & dans la doctrine de S. Auguſtin, quoy-qu'il nous ait créez ſans nous, il ne nous ſauvera jamais ſans nous, & ſans que nous cooperions de nôtre part à nôtre ſalut; comment eſt-ce donc qu'il fera voir qu'il eſt indépendant de nous, auſſi-bien dans l'ordre de la grace & de la gloire, que dans l'ordre de

la

la nature ? C'eſt par ce tranſport , Meſſieurs, & par cette ſubſtitution ; car ſi Dieu n'en avoit point d'autres qui procuraſſent ſa gloire , & qui puſſent le loüer durant toute l'éternité , chacun feroit le rencheri , il a beſoin de moi , pourroit-on dire , il n'en trouvera pas facilement un autre , comme s'il n'y avoit qu'un artiſan dans une ville qui ſçût faire un ouvrage dont vous auriez abſolument beſoin , il faudroit l'achepter au prix qu'il voudroit ; un homme dont vous ne pouvez vous paſſer , vous fera attendre cent fois à ſa porte , il faudra prendre ſon tems & ſa commodité , & ſouvent en ſouffrir les rebuts , les caprices & la mauvaiſe humeur ; s'il n'y avoit qu'une perſonne qui ſçût guerir une maladie mortelle , il faudroit payer ſes remedes au poids de l'or , encore bienheureux d'en avoir , & de l'aller chercher ; mais quand il y en a pluſieurs qui ſe preſentent , alors ſi l'un ne veut être raiſonnable, on le quitte là , & l'on s'adreſſe à un autre. Ainſi , Chrêtiens, quand je ſçay que ſi je ne répons à ce que Dieu demande de moy , il en trouvera cent pour un ; que ſi je viens à manquer de mon côté , il y en a d'autres qui me ſont ſubſtituez , c'eſt ce qui m'a fait voir ſon indépendence , & ce qui m'oblige à luy être fidele : ſçachez que Dieu n'a que faire de vous , & que ſi vous refuſez les graces qu'il vous préſente , cent autres les accepteront à vôtre refus.

C'eſt la conſidération dont ſe ſervoit autrefois le grand S. Jean Baptiſte , pour rabaiſſer l'orgüeil des Juifs , qui ſe vantoient

d'être le peuple choisi, & les véritables enfans d'Abraham, à qui il avoit fait part de son alliance & de son testament; & sur cette confiance se remplissoient tellement l'esprit de ces avantages, qu'il sembloit que Dieu fût obligé de les rechercher : *Dico enim vobis*, dit ce grand homme, *quia potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ*; allez, ne faites point sonner si haut vos prétentions, & ne vous appuyez point tant sur la foy, & sur le merite de vos ancêtres, car je vous dis que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfans d'Abraham, pour les faire heritiers de son Royaume; oüi, de ces cœurs plus durs que les rochers, qui sont plus froids dans son amour que les marbres, plus stupides & plus insensibles que des pierres, il en peut faire sortir des enfans d'Abraham; oüi, de ces infideles qui adorent des idoles & des pierres, & qui leur deviennent semblables par le culte qu'ils leur rendent, comme parle le Prophete, il en peut faire des imitateurs des vertus & de la foy d'Abraham; il les ira chercher jusques aux extremitez du Monde, il les appellera du bout de l'Orient & de l'Occident, & les fera venir de tous côtez : *Multi ab Oriente & ab Occidente venient, & recumbent cum Abraham.* Et vous qui vous dites les véritables heritiers de son Royaume, vous qui pensez qu'il vous est dû, & qui le regardez comme un heritage qui ne vous peut échapper, je vous dis encore une fois qne vous en serez exclus, si vous manquez à la fidelité que vous luy devez; & n'est-ce pas ce que confirme l'Apô-

Matth. 3.

pôtre, qui nous assûre que le péché des Juifs a fait le salut des Gentils, que leur perte a causé le bonheur des autres nations, lesquelles se sont enrichies de leurs dépoüilles, & que leur délaissement a été la cause que Dieu nous a appellez : *Diminutio eorum divitiæ gentium, amissio eorum reconciliatio est mundi.* *Ad Roman. 11.* C'est, Messieurs, que Dieu témoigne par là qu'il est indépendant, & quoyqu'il ait des regards bienfaisans, & des inclinations favorables, plûtôt pour ceux-cy que pour ceux-là ; cependant il n'a besoin de personne, & peut-être moins de nous que de tout autre ; qu'il veut nous apprendre par ce procedé plein de justice, qu'en quelque état que nous soyons, quelque vertu que nous ayons acquise, quelque bonne action que nous ayons faite par le passé, nous ne devons point tellement conter là-dessus que nous n'ayons sujet de craindre de nous rendre infideles à Dieu, & de manquer à ses graces ; puisqu'il n'y a point d'état d'où nous ne puissions déchoir, point de si haute élevation de sainteté d'où nous ne puissions tomber, si Dieu, qui nous soûtient, nous abandonnoit à nous-mêmes ; point de degré de perfection si éminent, dont nous ne puissions descendre jusques dans la fange & dans l'ordure du vice. Il faut donc être sur nos gardes, & être fideles à Dieu, de crainte qu'il ne retire ses graces, & n'en fasse un transport à d'autres.

Ajoûtez en troisiéme lieu, qu'outr la conduite de sa Providence, & l'indépendance qu'il a de ses créatures qui paroît en ce procedé, il y fait encore un merveilleux accord

de sa justice & de sa misericorde tout à la fois ; en effet, si, par supposition d'une chose qui est impossible, il pouvoit y avoir de la contrarieté dans Dieu, ce seroit à raison de ces deux perfections, qui semblent être opposées l'une à l'autre ; car l'une luy ouvre le cœur, & l'autre le luy resserre ; l'une donne tout, & l'autre prive de tout ; par sa misericorde ce grand ocean de biens s'épanche & se communique au dehors ; par sa justice il se resserre, & rentre en quelque façon dans luy-même ; mais Dieu satisfait aux interêts de l'une & de l'autre tout à la fois, par cette substitution ; car qu'il retire ses graces de cet homme qui en fait un si mauvais usage, c'est justice ; qu'il les donne, & qu'il en fasse un transport à un autre à qui il ne les doit point, c'est bonté ; & par ce moyen c'est accorder ces deux perfections qui semblent si contraires. Aussi le grand S. Paul, qui appelle ce transport un mystere, le découvre & le révele luy-même par ces paroles, *Vide ergo bonitatem & severitatem Dei, in eos quidem qui ceciderunt severitatem, in te autem bonitatem* Considerez, dit cet Apôtre, quelle est la sévérité de sa justice, de n'avoir acception de personne, d'avoir rebuté les Juifs, ce peuple autrefois si cheri, sans avoir égard aux mérites de ses ancêtres, sans se mettre en peine que c'étoit son peuple, sa possession & son heritage ; ah Dieu ! quelle plus grande sévérité, & quelle justice plus rigoureuse ? Mais d'ailleurs quel plus grand effet de sa misericorde, que d'avoir daigné jetter les yeux sur nous ? Quel

Ad Roman. 11.

témoignage plus éclattant de ſon amour, que de nous avoir appellez à leur place ? ô juſtice qui n'a pas épargné ſes plus grands amis, qui ne tremblera, puiſqu'il n'a égard à perſonne ! ô bonté qui s'étend juſques ſur ſes ennemis ! qui n'eſperera, puiſqu'il appelle & qu'il invite ceux mêmes qui ſont les plus éloignez de luy ?

Ah ! mon cher Auditeur, pénétrez bien, je vous en conjure, cette vérité ; on a d'abord préſenté la grace de la vocation, & la lumiere de l'Evangile aux Juifs, & ils l'ont refuſée, ô ! dit Dieu, ces graces m'ont coûté trop cher & j'ay fait trop d'avances pour les laiſſer inutiles ; allez Apôtres, Prédicateurs, Miniſtres de mon Evangile ; allez les préſenter aux Gentils : *Euntes in univerſum mundum, prædicate Evangelium omni creaturæ* ; Marc. 16.
ils obéïſſent, Meſſieurs, *ecce convertimur ad gentes*, dirent deux d'entre eux ; les Juifs ont rebuté la foy, & ſe ſont rendus indignes de la grace que Dieu leur faiſoit, voilà que nous l'allons préſenter à toutes les autres Nations ; d'où vous voyez que non-ſeulement le tranſport ſe fait de perſonnes à d'autres perſonnes, & de familles à d'autres familles ; mais encore de ville à ville, de Province à Province, & de Royaume à Royaume : *Ecce convertimur ad gentes* Hé ! d'où Act. 13.
penſez-vous, je vous prie, que depuis un ſiecle ou deux, Dieu ait permis la découverte d'un nouveau monde, auſſi grand que le nôtre, où le Chriſtianiſme eſt déja floriſſant, ſi ce n'eſt que pour nos infidelitez, & le mépris que nous faiſons de ſes graces, Dieu les

retire & les donne à des Barbares, à des Indiens, & à des Canadois ? selon la menace que le Sauveur fait dans l'Evangile, *Auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructum ejus.* Des Provinces & des Royaumes entiers embrassent la foy aujourd'huy, parce qu'il s'en pervertit d'autres ; mille Barbares & mille Chinois se convertissent tous les jours, parce que mille Européens sont infideles à Dieu ; plus de cent Royaumes ont receu la foy depuis un siecle, parce qu'elle s'est éclypsée en cent endroits de la Chrêtienté ; & c'est une remarque aussi visible qu'elle est étonnante, que depuis six ou sept vingts ans, que tant d'heresies ont inondé comme un déluge toute la Chrêtienté, aucune Province, aucune Nation, aucun Royaume n'a quitté la foy, qu'en même tems Dieu n'en ait substitué d'autres à leur place ; & quand je considere qu'il n'y a pas longtems que ce Royaume, qui porte le nom de tres-Chrêtien, avoit donné accez à l'heresie jusque dans son sein, quand je vois dans toutes les villes les ruïnes de nos Eglises, qui en sont autant de marques funestes, quand je vois que tant de personnes courent avec tant d'ardeur aprés toutes les nouveautez ; ah ! qu'il y a à craindre que Dieu ne transporte ailleurs ses graces ! Mais je me rassûre de cette crainte, lorsque Dieu a animé depuis peu la pieté & le zele de nôtre incomparable Monarque, pour arracher les restes de cette malheureuse zizanie, qui avoit jetté de si profondes racines, & qui s'étoit maintenuë par la force des armes depuis tant

Matth. 21.

d'années. Graces au Ciel nous pouvons esperer que sa miséricorde continuëra de jetter ses regards favorables sur ce florissant Royaume, & d'y verser ses benedictions.

Que si ces malheurs généraux, dont nous venons de parler, ne font pas assez l'impression sur nôtre esprit, du moins, mon cher Auditeur, tirons en cette conséquence, Dieu retire ses graces de dessus des Peuples, les Nations & des Royaumes entiers, par un effet terrible de sa justice, & il en trouve assez d'autres pour mettre en leur place; que ne devons-nous donc point apprehender? Croyons-nous qu'il ait des égards particuliers pour nous? Comment ne craignons-nous point ces suites si funestes, nous qui ne luy sommes pas si considérables à beaucoup prés, bien loin d'avoir aucun titre qui nous y doive faire préferer? car qui sommes nous en comparaison d'un peuple tout entier? & ne devons-nous pas être pénétrez de la crainte d'un malheur si effroyable, si nous ne nous efforçons d'être fideles à Dieu: *Auferetur à vobis regnum Dei, & dabitur genti facienti fructum ejus.* Ce Royaume de Dieu nous sera ravi, si nous n'y prenons garde, & transferé à d'autres qui en seront plus dignes que nous. Et voila, Messieurs, comme Dieu, dans cette substitution & dans ce transport de ses graces, trouve ses interêts, & comme il ne perd rien, quoyque nous le quittions; il nous faut maintenant les considerer sous le second raport, sçavoir à ceux qui souffrent cette substitution, & aux dé-

pens de qui elle se fait. C'est ma seconde Partie.

II. PARTIE. C'est ici, Messieurs, où j'ai à vous faire voir le malheur funeste qui suit & qui accompagne ce transport des graces, & je puis vous en faire la peinture en trois mots; car c'est la ruïne de leur fortune dans le Ciel, le principe de leur réprobation qui commence sur la terre, & le sujet d'un desespoir & d'un regret éternel dans les enfers: parcourons seulement ceci en peu de mots.

C'est la ruïne de leur fortune dans le Ciel, parce qu'un homme ne rentre plus dans ses biens, depuis que Dieu en a subrogé un autre à sa place, comme autrefois parmi les anciens, depuis qu'un Magistrat avoit été dépossedé de sa Charge pour quelque crime, il ne pouvoit plus y être admis; comme les loix de la Milice ne permettoient plus à un soldat de porter les armes, depuis que par sa lâcheté il avoit deshonoré sa profession, & comme un enfant une fois desherité par son pere, ne pouvoit plus jamais prétendre la succession de ses biens; de même quand Dieu a rebutté quelqu'un pour en substituer un autre, il n'y rentre plus, du moins sur le même pied, & avec le même avantage; & la raison en est bien claire, parce que Dieu n'en a substitué un autre, qu'aprés qu'il a veu que le premier, par sa faute & par sa malice, ne reviendroit plus. Ainsi nous voyons dans l'Ecriture-Sainte, que tous ceux qu'il a une fois rejettez pour en prendre d'autre, ne sont jamais plus rentrez dans leur premie-

re fortune. Saül est rebuté de Dieu, qui luy a substitué David pour porter sa Couronne, & succeder à ses Etats ; Saül à beau s'efforcer de rentrer en sa premiere ferveur, Dieu luy tourne le dos ; Samüel à beau prier & s'entremettre pour luy, Dieu ne veut pas seulement en entendre parler : *Usquequo luges Saul, cùm ego projecerim eum?* Jacob fut substitué à Esaü son frere de la même maniere, & receut la benediction de son pere ; Esaü eut beau pleurer & s'affliger, ce droit d'aînesse fut perdu pour luy, sans esperance & sans ressource, il ne le recouvra jamais : *Non invenit pœnitentiæ locum, licet cum lacrymis quæsiisset eam.* Or d'où vient je vous prie que Dieu a écouté tant d'autres pecheurs, & qu'il a rebuté ceux-cy ? C'est que leur place étoit donnée, & que cette substitution étant une fois faite, il est bien rare qu'on revienne dans le même état ; c'est un précipice où il n'y a point de degrez, & où l'on ne voit guere remonter les personnes qui s'y sont jettées par leur faute.

1. Reg. 16.

Ad Heb 12.

Et pour le voir dans un exemple sensible, d'où pensez-vous que vienne cette obstination des Juifs que le Fils de Dieu menace d'abandonner dans nôtre Evangile ? qui a causé cet obscurcissement d'esprit, & cette dureté de cœur, qui fait qu'on amoliroit plûtôt les marbres & les rochers, que de leur donner le moindre sentiment de pieté ? pourquoy depuis tant de siecles sont-ils errans & vagabonds, sans terre, sans Roy, sans Temple, sans Sacrifice, dans une servitude honteuse, l'opprobre & le rebut de tou-

tes les Nations ? Eux en faveur de qui autrefois Dieu a ouvert les mers, afin de leur donner passage au travers de leurs abîmes ; eux pour qui il a arrêté le Soleil, afin de leur donner le tems de défaire leurs ennemis ; eux pour qui il a fait sortir des sources d'eau des rochers, afin de les soulager dans leur soif, eux qu'il a nourri quarante ans entiers dans un desert, d'un mets fait de la main des Anges, & en consideration de qui il a rempli toute la terre de prodiges ; d'où vient qu'accablez de tant de fleaux, & de signes si manifestes de la vengeance de Dieu, ils ne rentrent point dans eux-mêmes, comme ils faisoient autrefois ? Qui est-ce qui fait, que convaincus par tant de témoignages des Ecritures, & de tant de Propheties accomplies, ils demeurent cependant obstinez, & ferment les yeux à la verité ? si ce n'est que Dieu a substitué les Gentils à leur place, & que ce peuple autrefois le plus cheri, est maintenant le plus abandonné ?

De là, Chrêtienne Compagnie, il s'ensuit une vérité étonnante, que l'expérience autorise tous les jours, qu'il n'y a point de personnes plus endurcies, plus insensibles aux touches de Dieu, en un mot, plus difficiles à convertir que ceux qui ont été autrefois dans la pieté, & qui ont quitté le service de Dieu, pour mener une vie libertine ; pourquoy ? c'est parce qu'ayant quitté Dieu, Dieu les a abandonné réciproquement, & leur en a substitué d'autres ; & que rien n'est capable de redresser dans le bon chemin une ame que Dieu a abandonnée à

ses propres ténébres. Ainsi vous qu'on a veu autrefois dans la devotion & dans la retenuë, frequenter les Sacremens, fuïr les compagnies trop libres, & servir d'exemple aux autres, eh ! d'où vient maintenant qu'il n'y a personne qui soit moins touchée des choses de l'autre vie, qui vive dans un plus grand oubly de Dieu, & ensuite qui soit plus adonné à toutes sortes de debauches ? Ah ! que je crains que Dieu ne vous ait rebuté, & qu'il ne vous en ait subrogé un autre ; que ce malheur est déplorable ! mon cher Auditeur, si vous le conceviez comme il faut, puisqu'on n'en revient plus ; que cette perte est à craindre ! puisqu'on ne s'en releve point, & que cette substitution nous met dans un pitoyable état, puisqu'elle ne se fait que quand Dieu a prevû que par nôtre malice nous nous perdrons infailliblement ; & comment sommes nous si peu touchez d'un malheur si effroyable ? ne seroit-ce point une preuve que nous y serions déja tombez ?

De ce premier malheur j'en infere un autre, qui en est une suite inséparable ; sçavoir, que ce transport & cette substitution est la source & le principe de nôtre réprobation dés cette vie ; la raison est, que c'est déja une réprobation anticipée, que Dieu nous ait ainsi rebutez ; outre qu'étant exclus par-là du Ciel & de la possession des biens de Dieu, que devons-nous attendre qu'un malheur éternel ? Aussi est-ce par où Dieu commence à exercer sa justice sur nous, aprés que nous avons lassé sa misericorde ; car enfin, Messieurs, les grands coups de cette justice

ne sont pas, comme s'imagine le commun des hommes, une perte des biens temporels, un procez qui ruïne leur famille, ou quelque revers de fortune qui les reduit dans la derniere necessité, ni même les maladies & la mort; tout cela est quelquefois un effet de son amour, & de sa misericorde, dont il use à l'égard de ses plus chers amis; mais la grande séverité de cette justice, mais les plus rudes coups de sa colere, mais le plus terrible effet de sa vengeance, est de retirer ses graces, dont la soustraction commence nôtre réprobation, & c'est ce grand châtiment qu'apprehendoit tant le S. Roy David aprés son peché: *Meditatus sum nocte cum corde meo, & exercitabar, & scopebam spiritum meum*; je vivois, dit-il, dans une continuelle apprehension; hé, de quoy grand Prince? *Nunquid in æternum projiciet Deus.* Helas! ne seray-je point du nombre de ces malheureux que Dieu rejette ensuite de leur ingratitude, & de leurs pechez: *Aut non apponet ut complacitior sit adhuc?* Qui m'assûrera qu'il me regardera du même œil qu'il faisoit auparavant: *Aut in finem misericordiam suam abscindet?* ou qui me pourra promettre qu'il ne retirera point sa misericorde de moy, pour m'en substituer un autre, de même qu'il m'a mis en la place de Saül? Voila, Messieurs, la plus grande rigueur de la justice de Dieu sur les hommes en cette vie, parce que l'effet s'en étend jusque dans l'éternité; d'où vient qu'ensuite les affaires de leur salut vont toûjours en décadence, & enfin Dieu permet qu'ils soient bien-tôt

Psalm. 76.

enlevez de ce monde, & comme parle l'Ecriture, qu'ils soient déracinez comme des arbres infructueux pour faire place à d'autres qu'il leur a substituez : nous le voyons sans changer d'exemple dans le peuple Juif, lequel n'eut pas plûtost rejetté la foy & la grace de la vocation, que ce fut le dernier coup qui ébranla le corps de cette Monarchie, & qui causa sa ruïne & sa desolation entiere, ainsi depuis que David fut substitué à Saül, ce miserable Prince ne fit plus que courir à sa perte, aussi-bien que le grand Prêtre Heli depuis que Dieu luy eut subrogé Samüel.

Ce sont des arbres steriles dans son jardin, qu'il fait arracher au plûtôt pour y en planter d'autres, selon la parabole que fait le Fils de Dieu luy-même dans l'Evangile de cét arbre infructueux, *succide ergo illam, ut quid terram occupat?* Ah! Chrêtiens, si Dieu nous avoit traittez à la rigueur, combien y a-t-il qu'il nous auroit retranchez de la sorte comme cét arbre inutile, que ce pere de famille commande qu'on arrache, & qu'on mette au feu pour en substituer un autre qui apporte du fruit? hé! il y a tant d'années, dit-il, que j'en attens quelque profit, & tous les ans je suis frustré de mon esperance, resolument je veux qu'on l'arrache & qu'on l'ôte de là, *succide ergo illam, ut quid enim terram occupat?* Helas! ne seriez-vous point cét arbre planté des mains du Fils de Dieu dans le Jardin de son l'Eglise, arrosé si souvent de son Sang dans les Sacremens, qui recevez si souvent les pluyes de ses gra-

Luc 13.

ces, & cependant vous n'en faites aucun profit, toûjours dans les mêmes habitudes, dans les mêmes pratiques, dans les mêmes imperfections ? ah ! que je crains cét arrest fatal de vôtre reprobation ; *succide ergo illam, ut quid enim terram occupat* ? Hé ! qui sçait si la même chose ne vous est point arrivée qu'à cét arbre, pour qui le fermier de ce jardin demande encore une année, en promettant que par ses soins il en fera quelque chose ; de même peut-être que quelque saint dans le Ciel, ou quelque personne vertueuse sur la terre a obtenu la suspension de cét arrest que Dieu est prêt de porter contre vous, & a donné quelque esperance que tant de lumieres, tant de graces & tant de secours du Ciel ne seront pas inutiles ; mais enfin aprés tant d'infidelités, que je crains que le Maître de ce Jardin ne s'ennuye de vous souffrir davantage, & qu'il ne vous retranche enfin tout à fait pour en substituer un autre, & pour vous faire ressentir le troisiéme & le dernier malheur qui suit de cette substitution.

C'est un desespoir éternel & un déplaisir inconsolable, qu'auront un jour ces personnes, de voir passer en d'autres mains les biens dont Dieu les aura privez ; car qu'on les leur ôte & qu'on les en prive, c'est à la verité un grand sujet de douleur, comme quand un enfant est desherité, qui voit qu'il luy faut quiter cette maison, où il avoit été nourri, qu'il est exclu de cette Charge, qui l'eût mis en passe d'une haute fortune, & qu'il eût possedé s'il se fût comporté comme il de-

voit ; qui eſt enfin privé d'une grande & d'une riche ſucceſſion, laquelle ne pouvoit luy manquer s'il eût voulu ; mais de voir paſſer tous ces biens dans les mains d'un étranger & d'un inconnu, c'eſt ce qui augmente ſon regret & ſon déplaiſir : or c'eſt le procedé que Dieu garde à l'égard de ſes enfans rebelles ; non ſeulement il les prive des biens de grace & de gloire qu'il leur deſtinoit, mais encore il les donne ſouvent à ceux qu'ils haïſſent le plus ; comme dans l'Evangile, ceux qui ſont ſubſtituez à la place des Juifs, ſont les Gentils, qu'ils mépriſoient tellement, qu'ils ne vouloient pas même avoir le moindre commerce de ſocieté avec eux ; & neanmoins ſe ſont ceux-là qui ſe ſont enrichis de leur perte, & qui ſe ſont élevez ſur leurs ruïnes, c'eſt le châtiment dont Dieu menaçoit ceux d'entre ce peuple, leſquels luy manquoient de fidelité : *Videbis æmulum tuum in univerſis proſperis Iſraël, ut deficiant oculi tui & deficiat anima tua*, tu auras le déplaiſir de voir ton rival, ton ennemy, celuy que tu buttes & que tu ne peux ſouffrir, de le voir, dis-je, prendre ta place, joüir de tous tes biens, & à qui tout proſperera, *ut deficiant oculi tui*, tu le regarderas avec des yeux jaloux, & avec un cœur plein d'envie, l'affluence & le bonheur où tu le verras fera ton malheur, & le plus ſenſible de tes déplaiſirs, *ut tabeſcat anima tua*. 1. Reg. 2.

Ainſi dans les Enfers parmy l'épaiſſeur & l'obſcurité de ces tenebres exterieures dont parle l'Evangile, Dieu lancera un rayon de lumiere, pour découvrir aux réprouvez la

gloire & le bonheur des prédestinez, afin d'augmenter le dépit & la douleur de ces miserables ; il leur montrera la place qui leur étoit préparée & qu'ils ont perduë par leur faute ; ils y liront encore les restes de leur nom qui y étoit écrit & qui en est effacé ; tiens, vois-tu la couronne qui t'étoit dûë, voilà la place qui t'atendoit & qui est maintenant à un tel ton ennemy ; vois, regarde, considere, & meurs à tous momens de déplaisir, *ut deficiant oculi tui & tabescat anima tua*. Ah ! quel regret de voir un homme prendre nôtre place, lequel a peut-être été autrefois aussi grand pecheur que nous, peut-être un Payen ou un heretique converty, & ce regret nous serrera le cœur pendant toute l'éternité, lors qu'on nous fera continuellement ce reproche : Malheureux ! tu avois tant de moyens de conserver cette place & cette couronne, Dieu t'en avoit donné la préference, c'étoit à toy à qui il l'avoit presentée le premier, & ce n'est qu'à ton refus que cét autre est dans ce poste si considerable ; tu avois tant d'avantages sur luy, & tu les as laissé perdre : ah ! tu le verras pour lors prendre ta place ; les éclairs de sa gloire te passeront devant les yeux, son Paradis sera ton enfer, sa gloire ta confusion, & son bonheur ton déplaisir éternel, *ut deficiant oculi tui & tabescat anima tua* : concevez-vous maintenant, Chrêtienne Compagnie, quel malheur suit ce transport & cette substitution des graces de Dieu ?

Cælo magis incenditur quam Gehennâ. S. Chrysost. serm. 122.

CONCLUSION.

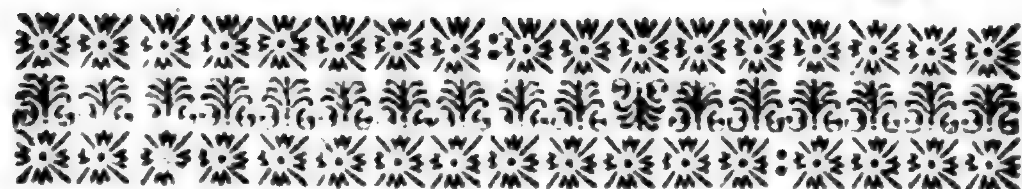
Je veux donc finir par la Conclusion qu'en tire l'Apôtre luy-même, quand il parle de

ce procedé de Dieu si étrange & si étonnant, *noli altum sapere, sed time : si enim naturalibus ramis non pepercit, ne forte, nec tibi parcat*; qu'il faut être sur ses gardes & apprehender que Dieu ne nous ôte ses graces dont nous faisons un si mauvais usage, & ne les donne à d'autres; car s'il n'a pas pardonné aux veritables branches de l'arbre, nous qui ne sommes que des branches antées, que ne devons-nous point apprehender ? car prétendre que Dieu ait pour nous des égards & des ménagemens qu'il n'a pas eu pour eux, c'est la prétention du monde la plus vaine & la plus déraisonnable. *ad Rom. 11*

Mais aprés tout, ce procedé de Dieu ne nous doit point tellement surprendre, qu'il nous jette dans la défiance de sa misericorde & de sa bonté, puisque nous voyons dans l'Evangile, que s'il rebute les uns d'un côté, de l'autre il appelle les plus grands pecheurs, & ceux qui sembloient les plus éloignez de luy : *venient ab oriente & occidente* ; bon, courage il y aura donc place pour nous si nous voulons. Il y en a tant qui manquent tous les jours, tant qui tombent du faîte de la sainteté dans l'abyme du peché, tant qui quittent le service de Dieu ; il ne tiendra qu'à nous de prendre leur place : *Conteret multos & innumerabiles, & alios stare faciet pro eis*. Que si vous êtes déja dans le chemin de la vertu, vous avez encore plus de sujet d'esperer ; puis que c'est la maniere d'agir de Dieu, de donner ses graces à ceux qui en ont déja le plus, *ei qui habet dabitur, & abundabit* : enfin le Ciel est comme une place de conquête, il la faut *Job. 34.*

emporter de force & d'assaut ; & comme nous voyons que quand des soldats montent à la bréche d'une muraille pour emporter une ville, si les premiers rangs sont deffaits, d'autres leur sont substituez, qui passent même sur le corps des premiers, & enfin ils s'en rendent les maîtres ; c'est la valeur, la force & le courage qui en viennent à bout ; de même puis qu'il y a tant de lâches dans la conquête du Ciel, il ne tiendra qu'à nous d'être plus genereux & de l'emporter ; c'est, Messieurs, la resolution que nous devons prendre aujourd'huy, afin de meriter la couronne que Dieu nous a preparée dans l'Eternité bienheureuse... Je vous la souhaite, &c.



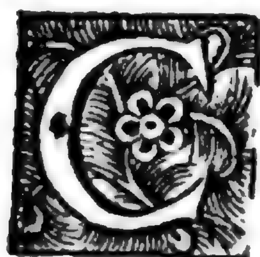


SERMON POUR LE MARDY DE LA V. SEMAINE DE CARESME.

Du bon employ du tems.

Tempus meum nondum advenit, vestrum autem semper est paratum. *Joan.* 7.

Il n'est pas encore tems pour moy, mais il est toujours tems pour vous. S. Jean c. 7.



OMME Dieu de toute éternité avoit déterminé le tems auquel son Fils devoit venir sur la terre pour racheter les hommes; il ne faut point douter, Messieurs, qu'il n'eût aussi marqué celuy de sa mort, le nombre des jours de sa vie, & en parti-

culier le moment auquel il se devoit faire connoître & se manifester aux hommes : c'est en ce sens qu'il dit à ses proches qui le pressoient de faire des miracles capables de faire connoître qui il étoit, que son tems n'étoit pas encore venu, *tempus meum nondum advenit* ; à quoy il ajoûte que le nôtre est toûjours prêt, puisque tous les jours, tous les mois & toutes les années qui composent le cours de nôtre vie, sont le tems que Dieu nous a donné pour travailler à mériter l'Eternité ; mais ce que nous devrions sans cesse méditer, est que ces jours qui passent & qui nous échapent ; ces mois qui se succedent & qui s'entre-suivent, ces années qui s'écoulent insensiblement, emportent en même-tems nôtre vie, & nous approchent de l'Eternité, souvent même avant que nous y ayons pensé.

C'est, Chrêtienne Compagnie, ce qui me donne sujet de vous parler aujourd'huy de l'employ du tems, qui est la chose du monde la plus précieuse, & que nous laissons neanmoins perdre le plus facilement : car sans parler de ceux qui l'employent dans le crime & dans le desordre ; n'est-ce pas une étrange illusion, que les gens même les plus occupez, ces hommes d'importance qui se plaignent d'être accablez de travail, & de ne pouvoir respirer un moment, ces gens à qui toutes les heures sont précieuses, soient cependant ordinairement ceux qui en perdent le plus ; étant de ceux dont parloit cét ancien, qui ne font rien en travaillant avec beaucoup d'empressement, *operosè nihil agunt*, parce

qu'ils donnent leur tems à toute autre chose qu'à ce qui les touche le plus, & à l'affaire pour laquelle le tems est donné; mais parce que l'on sçait assez à quoy il faudroit l'employer, j'ay seulement dessein aujourd'huy de vous representer les motifs qui me semblent les plus puissans pour vous y porter, & je me persuade que je ne puis moy-même mieux employer le tems que j'ay à vous entretenir, qu'en vous exhortant à bien passer tous les momens de vôtre vie: Demandons pour ce sujet l'assistance du saint Esprit par l'intercession de la glorieuse Vierge.

Ave Maria.

POur ne pas nous-mêmes perdre le tems, Messieurs, ne nous arrêtons point, s'il vous plait, à rechercher trop curieusement sa nature & les parties qui le composent, puisque cette question est l'écüeil de la Philosophie & l'abysme où se perd l'esprit humain; jusque-là que le grand saint Augustin épuise toutes ses idées, pour nous en donner une juste du tems. Il dit qu'il sçait ce que c'est, pourvû qu'on ne le luy demande point; mais que dessors qu'il veut l'exprimer, il ne le sçait plus; certainement si celuy-là nous en apprend si peu, ce n'est pas la peine de s'adresser aux autres pour en apprendre davantage; il vaut mieux dire, qu'il est de la nature de ces choses qui ont un fond impenetrable, & où le meilleur party

Lib. 11. Conf. c. 14.

que nous puissions prendre , est de confesser nôtre ignorance ; c'est pourquoy je m'en tiens à la notion commune, que c'est la mesure du moment & du cours du Soleil ou de quelque Astre, qui regle par de certaines intervalles la durée de chaque chose ; c'est tout ce que nous en disent ceux qui en ont recherché le plus exactement la nature, & encore ce n'est pas sans beaucoup d'obscurité ; ce qui me donne lieu de vous en donner un autre idée, laquelle, si elle n'est pas si juste, elle sera, je m'assure, plus Chrêtienne, plus intelligible & plus fructueuse ; à sçavoir que le tems est veritablement une mesure, & cela, de deux choses particuliérement ; la premiere de la durée de nôtre vie & de nos jours, laquelle passe bien vîte, qui est bien courte & bien incertaine ; & la seconde, la mesure de nôtre éternité, qui dépend de ce peu de tems que nous avons à vivre ; ce sera toute la division de ce Discours, & deux motifs, lesquels si vous les penetrez une fois comme il faut, vous porteront, assurement à faire un bon employ d'une chose aussi précieuse qu'est le tems.

I. Partie.

Je dis donc encore une fois, qu'il est la mesure de nos jours & de nôtre vie, & par consequent qu'il n'y a rien que nous devions tâcher de mieux employer. Premierement, parce que cette mesure est bien courte, & qu'il n'y a rien qui nous échape si vîte que le tems : car quoy qu'il semble durer beaucoup aux gens qui souffrent & à ceux qui attendent & qui souhaitent quelque chose avec passion, lesquels en content avec im-

patience tous les momens, sa rapidité neanmoins passe tous les efforts de nôtre imagination. En effet ce tems étant la mesure du mouvement du Ciel, avec la même vitesse que roulent ces grands corps, nôtre vie s'écoule & se précipite à son terme; voilà la mesure de cette vie, que l'Ecriture compare à un fleuve & à un torrent qui passe, & dont les vagues se poussent & se pressent les unes les autres, pour entrer dans cette mer calme & pacifique de l'Eternité, où aprés des mouvemens si rapides & des agitations si violentes, il n'y a plus de changemens ny de revolutions; *quasi aqua dilabimur.* La vie donc qui n'est qu'une espace de ce tems, un intervalle & une durée qui se mesure par les momens, tient aussi de sa nature, l'égale en sa vitesse, & le suit emportée qu'elle est par son impetuosité. *2. Reg. c. 14.*

Que si sa vitesse est si grande, c'est une suite necessaire que sa durée ne peut être bien longue; car qu'importe (pourroit-on dire) que le tems passe aussi vîte que les Astres, pourvû que l'espace qu'il doit remplir soit étendu à proportion; mais comme toute mesure doit être necessairement finie, & bornée, parce qu'autrement elle ne pourroit servir à mesurer les autres choses qui doivent y avoir du rapport; le tems étant la mesure de nôtre vie, il est donc aussi borné, & même dans un espace si court, que souvent l'on se trouve au bout avant qu'on y ait seulement pensé, selon cette expression du Prophete, *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.* Car, mon cher Auditeur, s'il faut ju- *Psalm. 38.*

ger de l'avenir par le passé, que sont devenuës toutes ces années de vôtre vie, que vous avez passées si agreablement ? que vous reste-t-il de ces joyes, de ces festins, de ces divertissemens & de ces heures de bon tems ? où est fondu tout cela ? il vous est échapé sans vous en appercevoir, & maintenant qu'il est passé, il n'a non plus d'être que s'il n'avoit jamais été : or un tems viendra où il en sera de même de tout ce que l'avenir nous promet en ce monde ; tout sera passé, tout sera dérobé à vos yeux, tout se sera échapé de vos mains. Hé ! que vous servira alors d'avoir été ce que vous prétendiez être, & d'avoir acquis ce que vous poursuivez maintenant avec tant d'ardeur ? C'est de la sorte qu'en parle le Prophete Royal : *Tanquam dies hesterna quæ præteriit, & vigilia in nocte, quæ pro nihilo habentur, eorum anni erunt* ; ils sont comme s'ils n'avoient point été, *pro nihilo habentur* : c'est une espece d'aneantissement de nôtre vie, parce que ce tems n'est plus & ne sera jamais ; & même il est d'une nature à ne pouvoir plus être, & dés-là qu'un jour a cessé d'éclairer, il est éteint pour jamais; un autre luy peut succeder, mais le même ne peut renaître ; de sorte qu'il ne nous reste du passé que le souvenir, qui est peut-être maintenant le sujet de nôtre regret & de nôtre déplaisir ; parce qu'il faut expier avec des larmes, ce qui s'est passé avec tant de satisfaction ; ainsi quand vous serez au dernier moment de vôtre vie, & que vous jetterez les yeux sur toute la course de vos années ; ô que vous trouverez court alors ce qui

Psalm. 89.

ce qui vous semble peut-être maintenant d'une si vaste étenduë, parce que vous n'en voyez pas encore la fin.

Que s'ensuit-il delà, Messieurs, sinon que nous ne devons laisser perdre aucune partie d'une chose qui nous échape si vîte, qu'elle nous doit être chere à l'égal de nôtre vie, qu'on en doit être avare comme des choses les plus précieuses, que l'on ménage tant que l'on peut; & qu'enfin nôtre empressement à bien user du tems, doit égaler la vîtesse avec laquelle il s'écoule; *particula boni doni non te pretereat*, dit le Sage: car qu'est-ce que perdre le tems, ou comme l'on dit d'ordinaire, rouler & pousser le tems en tâchant de le passer en toutes sortes de divertissemens, sinon être prodigue de sa vie propre? qu'est-ce que passer les jours dans l'oisiveté, ou ce qui revient au même, les employer à des projets imaginaires & à des occupations infructueuses? sinon les perdre avec le tems; c'est la plainte que fait Seneque sur ce sujet, que de ce petit espace de tems, qui est la mesure de nôtre vie, les uns en perdent une grande partie à ne rien faire, les autres à faire le mal, & les autres presque tout entier à faire tout autre chose que ce qu'il faut.

Ecclesiast. 14.

Epist. 1.

En effet, combien y a-t-il de personnes qui semblent n'être au monde que pour regarder ce que les autres y font? Voyez cette femme qui employe un tiers de sa vie à se parer, l'autre à dormir & l'autre à se divertir; il ne faut pas dire qu'elle a vêcu, dit ce Philosophe, mais qu'elle a demeuré tant

d'années ſur la terre, conſiderez cét homme qui paſſe la moitié du jour à table & l'autre au jeu, comme s'il n'étoit au monde que pour paſſer le tems ; voyez cét autre qui paſſe ſa vie dans une molle & indécente oyſiveté, qui fait ſon employ de perdre le tems, qui fait conſiſter toute ſon adreſſe à le ſçavoir faire perdre aux autres, qui eſt de toutes les parties de divertiſſemens, & qui s'y fait valoir comme un homme de belle humeur, qui ſçait faire couler le tems ſans ennuy. Certes ce Prince du ſiecle paſſé, à qui l'on conſeilloit de faire faire la recherche de toutes les perſonnes inutiles de ſon Royaume, pour peupler le nouveau monde qu'on avoit découvert, avoit bien raiſon de répondre qu'il faudroit pour cela dépeupler l'ancien, tant le nombre s'en trouveroit grand : eh ! que ſera-ce de ceux qui non ſeulement employent mal le tems, mais encore l'employent à faire le mal ? helas ! ce tems ſi court pour bien vivre, eſt encore trop long pour vivre mal ; & il vaudroit mieux qu'ils n'en euſſent point du tout, que de le faire ſervir à un uſage ſi contraire à ſa nature, & au deſſein de celuy qui l'a donné.

Mais qui ſont ceux qui le perdent tout entier ? ce ſont, Meſſieurs, particulierement ceux qui ſemblent les plus occupez, qui ont peu de tems & qui le donnent à toutes les occupations ; Ceux qui paſſent les jours & les nuits pour les autres, & qui ne vivent jamais pour eux ; en un mot, ceux qui travaillent beaucoup, mais qui ne font

rien, parce qu'ils font toute autre chose que ce qu'ils doivent; car si je demande ce que cét homme a fait depuis qu'il est au monde; on me dira qu'il a fait une grande fortune, établi puissamment sa maison, pourvû avantageusement ses enfans, & amassé de grandes richesses; hé! il y étoit pour amasser des vertus & des mérites, & il n'y a pas songé; voila donc son tems perdu, lors qu'il croit l'avoir le mieux employé. Cét autre est devenu sçavant & habile en son art; mais il y étoit pour se faire homme de bien, & s'il ne l'a pas fait, concluez donc, autant de tems perdu: Celuy-là a manié les plus importantes affaires de l'Etat, mais il a oublié les siennes propres, parce que dans la multitude des soins qui luy sont venus de tous côtez, le dernier a été celuy de son salut; il faut donc dire que toutes ses actions ont été des contre-tems, une oysiveté penible, & un travail sans fruit, & sans utilité: celuy-là enfin a travaillé avec ardeur à se faire une belle reputation, aussi a-t-il fait mille belles actions qui luy ont attiré l'estime de tout le monde, & par lesquelles il a merité de vivre dans la memoire de tous les hommes; mais en a-t-il fait de bonnes, qui l'ayent rendu grand devant Dieu? ce n'est-pas de ce côté-là qu'il a tourné ses vûës & ses pensées; comptez donc tems mal employé. Quoy, Messieurs, faut-il qu'une chose si courte comme est le tems, soit encore coupée, partagée & divisée en mille pieces, sans en reserver presque rien pour vous?

Encore n'est-ce pas assez que ce tems coule si vîte & soit si court, mais en second lieu tout court qu'il est, il ne nous est pas donné tout à la fois ; la nature en est si avare, qu'elle ne le donne que moment aprés moment, dont l'un presse l'autre pour luy faire place ; car sçavez-vous bien que dans cét espace de tems que nous divisons en années, en mois & en jours, il n'y a qu'un moment qui soit à nous, & ce moment est le present ; le passé n'est plus, il fuit & nous le fuyons, & nous n'y avons plus de droit que par la memoire qui le rapelle à nôtre esprit, mais qui ne luy donne plus qu'un être imaginaire ; l'avenir n'est pas encore, & peut-être ne sera-t-il jamais pour nous, & d'ailleurs il est si caché, que les plus éclairez n'en peuvent découvrir les moindres momens ; il n'y a donc que le present dont nous puissions disposer, & qu'est-ce que ce present ? c'est une grande question qui met à la torture les plus grands genies : non l'éclair qui perce la nuë, le trait qui fend l'air, le navire, qui par le mouvement violent que luy donne le vent, passe à travers les vagues, les étoiles du firmament, qui par une incroyable rapidité parcourent en un instant des espaces immenses, ne sont que de legeres expressions de la vîtesse avec laquelle coule le present, qui n'est pas plûtost, qu'il cesse d'être : c'est un enygme que je laisse à déveloper aux Philosophes, qui y sont bien empêchez, aussi-bien que S. Augustin, qui avoüe qu'il l'ignore autant qu'il souhaite de le sçavoir ; ce qui luy fait confesser qu'il y a des my-

steres dans la nature aussi-bien que dans la grace, lesquels sont impénétrables à l'esprit humain : *Exardescit animus scire implicatissimum Ænigma*. Il me suffit pour mon sujet, de dire qu'il n'y a rien qui dure moins que cét instant, qui ne peut être partagé ; & que cét instant neanmoins est tout ce que nous possedons du tems, & par consequent de nôtre vie, dont la durée n'est composée que de ces momens qui se perdent sans cesse à nos yeux & à nos dépens. *l. ij. Confess. c. 22.*

Mais à quoy, Messieurs, nous devons prendre garde plus particulierement, & sur quoy je vous prie de faire reflexion, est l'artifice dont se sert le Demon pour nous le ravir & nous le faire perdre tout entier ; car comme il ne nous est donné que successivement, & instant aprés instant, il tâche aussi de nous l'enlever de même ; tantôt une heure au jeu, tantôt une autre à cét entretien inutile, & l'autre à ce divertissement ; il ne demande pas tout le tems de nôtre vie ny des années entiéres, mais il nous les fait perdre peu à peu, & à la fin il se trouvera qu'il nous en aura enlevé la plus grande partie, à peu prés comme il y a deux sortes de personnes qui perdent tout leur bien ; les uns tout à la fois par un naufrage, ou par un incendie imprévû, ou par quelque fâcheux accident qui les ruïne de fond en comble, les autres peu à peu par leur mauvais ménage ; aujourd'huy une folle dépense & demain une autre, & il se trouve au bout de quelques années, qu'ils ont tout dissipé ; de même le Demon qui sçait combien le tems est précieux, s'il

ne nous le peut faire perdre tout à la fois, en ruïnant, pour ainsi dire, tout d'un coup nôtre fortune pour le Ciel, il le fait heure à heure, & moment aprés moment, à mesure qu'il nous est donné : eh ! que luy importe comment, pourvû que nous le perdions tout entier, ou du moins qu'il nous en dérobe la plus grande partie ?

Et ce qui est étrange, Messieurs, est que nous nous le laissions enlever de la sorte, sans y faire reflexion, & sans nous en mettre en peine; car d'où vient, je vous prie, que nous gardons si soigneusement tout le reste, nos biens, nôtre réputation, nôtre credit ? l'on se met en deffense quand on nous les veut ravir : n'y aura-t-il que le tems que nous nous laissions piller par tous les passans, par toutes les compagnies, par tous les objets ? sera-t-il dit, que chaque chose le dérobe, & en emporte sa piece, sans que vous vous en plaigniez, le repos, le repas, le jeu, le divertissement, les visites, les amis, les affaires ? & que vous en reste-t-il pour vous qui en êtes le premier & le plus grand dissipateur ? qui cherchez à le perdre par tout, qui témoignez avoir obligation à qui vous le ravit plus doucement. *Quasi nihil petitur, quasi nihil datur*, dit le même Philosophe, *re unâ omnium pretiosissima luditur* : on demande le tems des autres, comme si ce n'étoit rien; l'on donne le sien aux autres, comme si c'étoit peu de chose, & l'on se joüe ainsi de la chose du monde la plus précieuse; c'est l'unique larcin que vous souffrez, & qui semble être permis; & cepen-

loco sup. cit.

dant du seul bien qui soit à vous, puisque vous n'avez que l'usufruit de tout le reste, & qui à mesure qu'il s'écoule si vîte, moment aprés moment, est perdu pour vous sans ressource, parce qu'il ne retourne plus. Si nous y avions une fois bien pensé, Messieurs, serions-nous si prodigues d'un Tresor aussi précieux que l'est ce tems qui fait la mesure de nôtre vie, & que nous ne pouvons perdre sans un notable interest de nôtre salut.

Ajoûteray-je en troisiéme lieu, que cette mesure si courte & qui ne se donne que par parties, est encore incertaine, sans que nous sçachions combien il nous en reste à avoir, ni même si nous aurons le moment qui suit; car il n'y a rien d'assuré, & que chaque moment peut être le dernier de nôtre vie, sans qu'il soit en nôtre pouvoir d'en étendre les bornes, & sans qu'il y ait aucun Monarque sur la terre assez puissant pour compter un seul jour sous son Domaine; *ne glorieris in crastinum*, dit le même Sage; qui que vous soyez, ne vous vantez pas d'avoir un seul jour en vôtre pouvoir; vous n'êtes pas le maître des Astres, ce n'est pas vous qui faites rouler le Soleil pour faire le tems tel que vous voudrez; il est entre les mains de Dieu, qui en fait la mesure si longue & si courte qu'il luy plaît; & c'est ce qui trompe la pluspart des hommes qui font de grands projets en cette vie, qui amassent, qui bâtissent, qui disposent & qui prennent leurs mesures de loin pour reüssir dans leurs affaires, comme s'ils devoient vivre des siecles, sans penser que cette mesure est incertaine, & que

Proverb. 27.

cette longue ſuite d'années qu'ils ſe promettent & qui ſe déploye dans leur imagination, ne ſert que d'un piege, dit l'Ecriture, d'un appas & d'un leurre, dont le Demon attrape les hommes pour leur ravir ce peu de tems qu'ils ont : *ſicut piſces capiuntur hamo, & ſicut aves laqueo comprehenduntur, ſic capiuntur homines in tempore malo. In tempore maligno*, expliqent les interpretes, comme nous appellons une lumiere maligne celle qui nous trompe ; de même le tems ſert au Demon d'une amorce maligne pour prendre les hommes ; parce que s'imaginant cette meſure de leur vie bien longue, ils s'étendent ſur l'avenir ſans penſer au preſent dont ils font un malheureux échange avec le Demon, qui prend pour luy ce qui eſt certain, & leur promet ce qui n'eſt ny de ſon reſſort, ny de ſa connoiſſance : cét ennemy ruſé leur fait eſperer du tems à venir tant qu'ils voudront, pouvû qu'ils luy donnent un peu du preſent ; & nous ſommes ſi peu aviſez que de nous laiſſer prendre à cette amorce & de donner dans ce piege ?

Eccleſ. 9.

Car quelle eſt la raiſon pourquoy les hommes employent leur tems à toute autre choſe qu'à ce qu'ils doivent ? ſinon qu'ils eſperent toûjours en avoir aſſez pour le faire quand ce ſera le tems, pendant qu'ils laiſſent couler le preſent qui eſt en leur diſpoſition, *ſicut capiuntur piſces hamo, ſic capiuntur homines in tempore malo.* Cét homme propoſe de penſer tout de bon à ſon ſalut, mais quand ? quand il ſera hors de l'embaras des affaires, quand il ſera dans un état ſtable &

assuré, où il n'est plus rien qui l'arrete, ny qui occupe son esprit ; eh ! que ne commence-t-il maintenant ? C'est que le Demon luy montre de loin cét appas, il croit toûjours qu'il aura du tems de reste, & il y est pris ; il quitte ce qu'il a, pour s'attendre à ce qu'il n'aura peut-être jamais, *sicut aves laqueo comprehenduntur.* Cette femme mondaine a dessein de se mettre dans la devotion, de se retirer des compagnies, & de servir Dieu tout de bon ? elle le fera, il n'en faut pas douter, car elle l'a resolu, elle s'en est même declarée assez publiquement ; mais elle attend & elle differe, la voila prise à ce piege, tout le bien & toutes les belles resolutions seront pour l'avenir ; mais le jeu, mais les compagnies, mais les divertissemens auront toûjours le present, & ce tems à venir ne viendra jamais ; parce que tous les jours ce seront de nouveaux prétextes & de nouveaux inconveniens qui l'arrêteront dés la premiere démarche qu'elle fera vers le bien ; & voila l'illusion non seulement la plus dangereuse, mais encore la plus universelle qui soit aujourd'huy parmi les hommes, de remettre tout le bien sur l'avenir, comme si c'étoit une chose dont ils pussent disposer, sans penser que comme chaque moment qui est passé de nôtre vie, est déja en la puissance de nôtre mort, qu'elle a droit sur tout le reste, & qu'il n'y en a pas un seul que nous puissions nous approprier sans injustice & nous promettre sans présomption, pas un, en un mot, dont nous ne devions nous défier, au lieu d'y établir nos prétentions.

C'est, Messieurs, pour nous deffendre de cette amorce, & pour nous précautionner contre ce piege, auquel presque tous les hommes sont pris, que le saint Esprit nous avertit de faire le bien pendant que nous en avons le tems : ainsi le tems favorable pour le salut, le tems commode pour faire le bien, le tems propre pour sortir du sommeil du peché n'est pas le tems à venir, non plus que le passé, mais le seul present. *Dum tempus habemus*, dit l'Apôtre, *operemur bonum* ; faisons le bien pendant que nous en avons le tems, parce que quand nous le voudrons, peut-être il ne sera plus tems ; mais ce qui nous doit davantage animer à le bien employer, ce tems, est qu'aprés avoir été la mesure de nôtre vie, il l'est encore de nôtre éternité, comme nous l'allons voir en cette seconde Partie.

ad Galat. 6.

II. PARTIE.

Je sçay bien, Messieurs, que cette proposition dabord, à considerer la nature du tems, ne s'accommode pas avec le sentiment de la Philosophie, qui ne peut pas qu'entre le fini & l'infini il y ait aucune proportion ; d'où il semble qu'on doive inferer que le tems ne peut être par consequent une juste mesure de l'Eternité ; mais si vous le prenez dans un sens plus moral & plus chrêtien, c'est à dire, par rapport à l'usage, à l'employ que nous faisons du tems, je soûtiens encore une fois qu'il est la veritable regle & la juste mesure de l'Eternité : car premierement il y a ce rapport pour la longueur & pour l'étenduë, que ce tems de nôtre vie, tout borné qu'il est, est le seul tems que nous avons pour

acquerir un bonheur éternel, & que tout ce que nous devons faire de bien pour le Ciel doit necessairement être fait dans cét intervale d'années que nous avons à vivre; aprés quoy nous sommes dans un état de consistance, sans pouvoir ny croître ny avancer, ny satisfaire pour nos pechez, ny augmenter d'un seul dégré nôtre gloire & nôtre bonheur: la raison en est prise de la différence de cette vie & de l'autre. Pendant que nous sommes sur la terre, nous sommes voyageurs dans la course & dans la voye, en l'autre vie nous sommes comprehenseurs, c'est à dire, arrivez au terme; ce tems present est le tems de combat; celuy qui suit la mort, est le tems de la récompense ou du châtiment: cette vie, dit l'Evangile, est le jour durant lequel on peut travailler, aprés la mort, c'est le tems de la nuit & du repos, auquel on ne peut plus rien faire, *venit nox in quâ nemo potest operari.* En un mot, ce tems est donné pour mériter l'Eternité; aprés quoy si vous n'avez rien fait, vous vous trouverez les mains vuides, sans pouvoir jamais rien acquerir dans l'étenduë de tous les siecles. *Ioan 9.*

Or, de cette verité, Messieurs, dont un Chrêtien ne peut douter, il est aisé de juger combien ce tems nous doit être précieux, & combien il est important de le bien mnager, puisque c'est l'unique que nous aurons pour mériter le Ciel: c'est la menace que Dieu fait faire aux hommes par cét Ange de l'Apocalypse, *Iuravit per viventem in sæcula, & tempus non erit amplius*; plus de tems pour faire de bonnes actions, plus de tems *Apocal. 10.*

pour reparer le passé, plus de tems pour mériter Ciel. Eh ! qui ne concluëra donc de là, qu'il faut faire un bon usage de ce tems ? & quel est ce usage ? c'est de travailler pour son salut & d'amasser des mérites en portant nôtre esprit au-delà des bornes du tems, & entrant serieusement dans la consideration de l'avenir ; mais le malheur est que tout ce que nous faisons durant ce tems, est aussi d'ordinaire pour le tems, sans penser qu'il est la mesure de l'Eternité qui suit, & qu'il ne demeure rien que ce qui est fait pour cette Eternité ; ainsi les joyes, les plaisirs, les divertissemens, tout cela est un meuble du tems, & par consequent qui passera avec luy; les soins de la terre, les employs de la vie, les affaires temporelles, si tout cela n'est fait pour le Ciel, il ne passe point le tems, & l'on en fera un jour la revuë à la fin de nôtre vie ; à peu prés comme dans les Villes frontieres qui sont le passage d'un Royaume à un autre, il y a des personnes commises pour visiter les Marchandises qu'on y porte, & s'il y en a quelqu'une qu'il soit deffendu de transporter, on s'en saisit & on la confisque.

Ainsi, mon cher Auditeur, pourquoy cét empressement d'acquerir ? pourquoy cette ardeur de faire sa fortune & d'amasser de l'or & de l'argent ? puisque bien-tôt on fera la revûë de tous ces biens, & tout ce qui ne sera point pour l'Eternité demeurera la dépoüille du tems. Que vous êtes donc mal conseillé de ne travailler que pour le présent ? d'y borner toutes vos esperances & vos préten-

sion, au lieu de faire icy vôtre provision pour cette durée infinie ; où vous ne possederez que ce que vous avez acquis dans le tems.

Et cela, Messieurs, est d'autant plus raisonnable, que nous avons déja passé une grande partie de nôtre vie, & peut-être beaucoup plus qu'il ne nous en reste ; car si j'avois la liberté d'interroger tous ceux qui m'écoutent, j'en vois de toutes les differences d'âge aussi-bien que de toutes les conditions : or, à quoy avez-vous employé tant d'années, tant de jours, tant de semaines & tant de mois ? qu'avez-vous fait pour Dieu ? & qu'avez-vous acquis pour vous même ? Il ne faut pas trop vous presser la-dessus je le vois bien ; du moins, mon cher Auditeur, dans cette pensée, rappellez un peu toute vôtre vie, faites une revûë & un inventaire general de tout vôtre bien, c'est à dire, de toutes vos bonnes actions & de tout le tems bien employé ; parcourez tout, mais retranchez hardiment ces débauches, ces jeux, ces festins, & les autres actions plus criminelles ; ôtez-en, en second lieu, tout le tems que vous avez vécu en état de peché, parce que c'est le tems de la nuit, durant lequel tout vôtre travail est inutile pour le Ciel ; retranchez ensuite toutes ces actions indifferentes, qui ne sont faites que par des vûës humaines, & par des motifs purement naturels ; car tout cela n'est point compté, & peut-être que de ce nombre seront les affaires les plus serieuses qui ont occupé la plus grande partie de vôtre vie. Helas ! qu'il vous

restera peu de tems que vous ayez employé comme il faut, & cependant tout le reste est perdu pour vous, comme s'il étoit retranché de vôtre vie.

Et cependant, Chrêtiens, c'est ce tems-là même que nous avons jusques à present employé si inutilement. Ce qui nous doit faire dire avec autant de raison que le Sage:
Eccl. 4. *Cui laboro & fraudo animam meam bonis!* à quel dessein, & pour quelle fin ay-je travaillé jusques à maintenant? A quoy a été employé tout ce long espace de ma vie? Quoy, mes chers Auditeurs, vous pouvez penser, sans confusion & sans douleur, qu'elle soit presque toute écoulée, & que vous ayez fait si peu? Est-ce là l'amas & toute la provision que vous prétendez faire pour le Ciel? Pouvez-vous vous contenter de si peu de chose? Et étes-vous resolu de n'emporter que cela? Vous avez un desir insatiable d'acquerir & d'amasser pour le tems, & vous vous contentez de si peu pour l'éternité.

La seconde maniere, Messieurs, dont le tems est la mesure de l'éternité, c'est par le poids; c'est l'Apôtre saint Paul qui en parle
2. Ad Corinth. c. 4. de la sorte: *Momentaneum & leve tribulationis, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Sur quoy l'on peut dire, que quoy que le tems ne soit qu'un instant, en comparaison de l'éternité, cependant cette éternité peze, pour ainsi dire, de tout son poids sur cet instant, comme le globe qui n'est appuyé que sur un point, ne laisse pas de peser de tout son poids sur le plan qui le soûtient; de même le tems n'est qu'un instant & qu'un point,

mais il porte toute l'éternité bien-heureuse ou malheureuse qui en dépend : *Momentum unde pendet æternitas*, dit saint Bernard, de sorte qu'il n'y a point de moment auquel on ne puisse gagner l'éternité : or dites-moy, mon cher Auditeur, combien estimeriez-vous precieux le tems auquel vous pourriez gagner par jour des sommes immenses d'argent ? Sans doute vous le deroberiez à vôtre sommeil, ce ne seroit qu'à regret que vous prendriez vôtre repos, le desir de profiter d'un tems si favorable vous feroit travailler les jours & les nuits, & vous ne pourriez souffrir qu'on vous en fît perdre un seul moment ; mais sçavez-vous bien qu'il n'y a moment auquel nous ne puissions acquerir la possession du Royaume du Ciel, & toutes les richesses de Dieu même ; & cela pour jamais, cette éternité de bonheur étant attachée à chaque instant de nôtre vie.

Ah ! ne nous plaignons donc plus du peu de tems que nous avons, mais du mauvais employ que nous en faisons : *Non parum temporis habemus*, disoit cet Ancien. *Sed multum perdimus.* Si nous ne sommes pas heureux pendant toute l'éternité, la faute n'en sera pas d'avoir eu trop peu de tems, mais d'en avoir beaucop perdu. Si la mesure du tems de nôtre vie est courte, nous la pouvons recompenser, en faisant qu'elle soit toute de poids, par le bon employ que nous en ferons; car on ne nous demandera pas combien nous aurons vêcu, mais si nous aurons bien vêcu pendant ce peu de tems ; c'est par là que Dieu mesure la vie, & c'est pour cela que l'Ecriture luy donne une balance en

Senec. Epist. 2.

main, pour peser toutes les actions des hommes; mais prenons garde que nôtre vie ne se trouve aussi legere à ce poids, qu'elle est courte dans sa durée, & qu'on ne nous dise à la fin, comme à l'infortuné Balthazar: *Appensus es, & inventus es minus habens.*

Daniel. 5.

En verité, Messieurs, c'est une pensée qui est bien capable de nous faire faire un peu de reflexion sur nous-mêmes, que de considerer quel regret nous aurons un jour de l'avoir perdu, & d'avoir donné pour rien une chose d'un si grand prix, qu'elle peut nous faire meriter à tous momens une éternité de bonheur. C'est ce qui fait que saint Bernard ne peut se tenir, quand il pense à ce discours qui est si ordinaire parmy les hommes, ça passons ce tems, coulons cette heure, en attendant le tems de nos affaires: *Libet confabulari, donec hora prætereat, donec prætereat tempus. ô donec hora prętereat!* se recrie-t-il, les larmes aux yeux, *ô donec prætereat tempus!* quoy? l'estimez-vous donc si peu, que le meilleur employ que vous en fassiez, soit de le passer sans ennuy? Helas! à l'heure même que vous proferez cette parole, combien de damnez gemissent dans les flames, qu'un ocean de larmes ne sçauroit éteindre, faute de tems que vous tâchez de passer si inutilement, ah! qui leur accorderoit la centiéme partie de ces heures & de ces journées; que vous perdez avec tant de profusion! de quels thresors ne voudroient-ils point racheter ce peu de tems? Eh! que feroient-ils, me demandez-vous, dans cette heure & dans ce moment s'ils pouvoient s'ob-

Serm. de Triplici custodia.

tenir ? Mais demandez plûtôt que ne feroient-ils point ? Qu'elle penitence ! Quels actes de l'amour de Dieu ! Quelles larmes de contrition ne verseroient-ils point ? Et maintenant ils se consument de regrets inutiles, les années passeront, les siecles rouleront, ils verseront un deluge de larmes, sans rien avancer pour cela faute de tems.

Non ils ne demandent point ny ces années, ny ces mois, ny ces jours que vous employez si mal ; un moment, un seul instant leur suffiroit, & si Dieu le leur accordoit tout l'Enfer changeroit aussi-tôt ses flames en des délices célestes ; mais ils ne l'auront pas ce tems, ils auront beau le demander ; Et vous, vous l'avez, vous en joüissez, vous survivez à vôtre passé, comme si vous vous succediez à vous même-même, vous vivez aprés avoir peut être merité mille fois de mourir ; il n'en est pas ainsi des autres, dont tout le tems est tellement passé, qu'il ne leur en reste plus ; & vous, ce que vous avez, vous l'employez non seulement inutilement ; mais peut être encore à amasser des thrésors de peines & de colere, comme parle l'Apôtre ? ah ! viendra le tems que vous en souhaiterez comme eux, & vous ne l'obtiendrez pas ; & ce que vous perdez maintenant avec le plus de facilité, sera ce que vous regretterez un jour le plus inconsolablement.

Ajoûtons enfin une troisiéme maniere dont le tems peut être la mesure de nôtre éterni-

té; sçavoir par la plenitude, comme l'on mesure les liqueurs par la capacité d'un vase; c'est le S. Esprit même qui se sert de ces termes dans l'Ecriture Sainte qui parle d'une
Ad Galat. 4. plenitude de tems, *Plenitudo temporis*, & qui
Genes. 35. fait mention, tantôt des jours pleins, *mortuus est plenus dierum*, & tantôt des jours
Psal. 72. vuides, *& dies pleni invenientur in eis. Ego*
Iob. 7. *habui menses vacuos.* Or en ce sens, Chrêtienne Compagnie, si l'on faisoit la recherche de tous les momens de nôtre vie, que nous avons bien employez, ne pourroit-on point dire que nous sommes des enfans de 50. & de 60. ans, pour parler le langage de l'Ecriture? *Puer centum annorum*, parce que si l'on en retranchoit tout le tems perdu, il y a des personnes qui nonobstant leurs cheveux blancs & les rides de leur visage, ne pourroient compter une seule année de vie, & dont les jours seroient vuides, parce qu'ils n'ont rien fait pour l'éternité.

Mais il faut, Messieurs, que cette consideration d'en avoir tant perdu nous serve d'un puissant motif pour bien employer ce qui reste, & pour rachepter le tems, com-
Ad Ephes. 5. me dit l'Apôtre: *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.* Mais comment le rachetter puisquil est irréparable? & que d'ailleurs le tems que nous employons pour rachetter & pour récompenser cet autre tems, tient sa place dans la mesure qui nous en a été donnée? car ce que vous devez faire pour ce tems-là, ne se fera pas cependant; ou bien il en faudroit encore d'autre, pour remplacer celuy-là; comme ceux qui font de nou-

velles dettes pour acquitter les anciennes, ne s'acquittent pas; de même pour réparer le tems, il faut d'autre tems, qui doit être employé luy-même à d'autres choses; aussi une autre version porte-t-elle, *constringentes tempus*, au lieu de *redimentes*, pressant & serrant le tems, comme l'on feroit une mesure où l'on entasse les choses les unes sur les autres, & faisant, pour ainsi dire, pénétrations des tems, la journée d'aujourd'huy devant être confonduë avec celle d'hyer, pour le réparer, ce qui paroît impossible; néanmoins puisque l'Apôtre le conseille, il faut bien que cela se puisse de quelque maniere que ce soit, & c'est de faire comme les ouvriers de l'Evangile, lesquels firent plus en une heure, que les autres n'avoient fait durant toute la journée; cette pensée d'avoir si peu fait pour Dieu & pour nous-mêmes, nous inspirant une certaine ferveur, qui nous fera plus faire en un jour, que nous n'eussions fait en des mois entiers; il faut que la négligence du passé nous porte à faire meilleur usage du présent. Vous n'avez fait jusques à maintenant que peu de prieres, peu d'aumônes, peu de jeûnes, & pour continuer le langage du S. Esprit, vous êtes vuides de bonnes œuvres; il faut plus en faire en deux mois, que vous n'eussiez fait un an, & de cette maniere rachepter le tems, qui est engagé, & pour lequel vous êtes redevables à Dieu; & Dieu est si bon, que de la même monnoye il vous tiendra quitte du passé, & vous laissera acquerir pour l'avenir. Dites

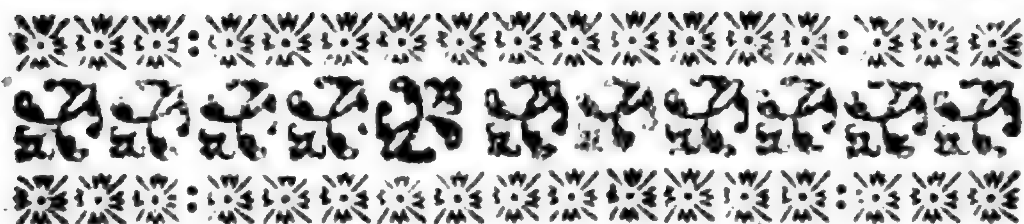
1. Petr. 4. avec l'Apôtre S. Pierre : *Sufficit præteritum tempus ad voluntatem gentium consummandam, iis qui ambulaverunt in luxuriis, vinolentiis, & illicitis idolorum cultibus* ; n'est-ce pas assez donné de tems à ces débauches, à ce luxe & à cette vanité ? *sufficit præteritum tempus*. C'est trop d'avoir donné tant d'années au Démon, & d'avoir employé le plus bel âge de sa vie à des bagatelles, & à tant de choses inutiles : *Sufficit præteritum tempus* ; du moins que ce qui reste de tems soit entierement consacré au service de Dieu. Dieu nous a aimez dans toute l'éternité precedente, il nous aimera, & il nous récompensera durant toute l'éternité qui suit ; du moins que ce petit intervalle, qui est entre ces deux éternitez, & ce peu de tems qui nous reste, soit employé tout entier à le servir !

Conclusion. C'est la conclusion, Messieurs, que nous devons tirer de tout ce Discours ; puisque le tems est la mesure de nôtre vie, il faut prendre une ferme résolution de le mieux employer que nous n'avons fait jusqu'à present. Pensons que pendant que nous le perdons nôtre ennemi se prévaut de cette perte & de nôtre négligence ; il n'y a rien qui soit plus capable de faire tenir un Capitaine sur ses gardes, que de penser que son ennemi cherche à tous momens l'occasion de le surprendre ; & faut-il, Messieurs, que je sois obligé de me servir de l'exemple du Démon même, pour vous convaincre du bon employ qu'il faut faire du tems ; c'est néanmoins un

des plus puissans motifs que le S. Esprit nous suggere dans l'Apocalypse, *Væ terræ, væ mari, quia descendit Diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet.* Apocal. 12.
Quel malheur pend sur la tête des hommes! le Démon, nôtre ennemi déclaré redouble sa rage & sa colere, parce qu'il a peu de tems; il n'en a pas plus pour nous perdre, que nous en avons pour nous sauver & pour acquerir l'éternité; mais il y a bien de la différence de l'usage qu'il en fait, & de l'usage que nous en faisons; il n'en pert pas un moment, il veille, il épie, il tâche sans cesse de nous surprendre, & pourquoy? *Sciens quia modicum tempus habet*, parce qu'il a peu de tems, & moins il en a, plus il redouble ses soins: helas! il sçait mieux ce qu'il vaut que nous; & son desespoir est que nous en avons tant pour faire nôtre salut, & pour mériter le Ciel, & qu'il n'en a jamais eu un seul moment aprés son peché; c'est l'avantage que nous avons sur luy, & qu'il tâche de nous ravir; c'est pourquoy, mon cher Auditeur, pour vous l'enlever insensiblement, il vous suggere ces passe-tems, & vous cherchez à perdre cette heure, pendant laquelle vôtre ennemi minute vôtre perte, & vous voulez passer sans reflexion le tems auquel l'on tâche de vous surprendre, sans penser que vous avancez les affaires de vôtre ennemi, pendant que vous négligez les vôtres, qu'il fait beaucoup pendant que vous ne faites rien, & que vous perdez le tems que vous voudriez peut-être un jour racheter de tous les biens du monde, si vous en aviez la possession.

C'est donc à nous de tâcher de l'employer de telle sorte, que lorsque Dieu le rappellera pour nous le confronter, ainsi que dit un Prophete, il nous soit un sujet de consolation plûtôt que de crainte; puisqu'un peu de tems bien employé doit être récompensé d'une éternité de bonheur, que je vous souhaite. Au nom, &c.





SERMON POUR LE MERCREDY DE LA V. SEMAINE DE CARESME.

De la Prèdestination.

Oves meæ vocem meam audiunt, & ego cognoſco oves meas, & ſequuntur me. *Ioan.* 10.

Mes brebis entendent ma voix, je les connois, & elles me ſuivent. S. Jean 10.



E Fils de Dieu, Meſſieurs, qui a pris le nom de bon Paſteur, pour marquer le ſoin qu'il veut bien prendre de tous les hommes, & la charité infinie qu'il a pour eux, regarde dans nôtre Evangile ſes Elûs, comme les brebis qui compoſent ſon troupeau. Comme d'un côté il a parfaitement

remply tous les devoirs de ce titre, qu'il a daigné prendre pour nôtre amour ; puisqu'il nous assure luy-même qu'il connoît ses brebis, qu'il les nourrit, & qu'il expose sa vie pour les défendre ; aussi de l'autre il nous apprend quelle doit être la fidelité de ceux qui sont ses oüailles ; sçavoir, d'écouter sa voix, d'être prompt à luy obeïr, & de le suivre par tout, sans s'écarter de la voye qu'il leur a marquée: *Oves meæ vocem meam audiunt & sequuntur me.* C'est ainsi que nôtre Evangile nous dévelope aujourd'huy ce grand mystere de la Prédestination des hommes, en nous expliquant en détail la conduite qu'il y garde de sa part, & celle que nous devons tenir de la nôtre, pour seconder ses desseins, & être effectivement sauvez.

Je sçay bien que les Prédicateurs ont coûtume d'éviter ce sujet, par la crainte qu'ils ont de trop effrayer leurs auditeurs, & de les jetter dans la défiance, s'ils representent ce mystere par l'endroit par où il est incomprehensible, sçavoir par les jugemens, & les desseins secrets de Dieu: *Terribilis in consiliis super filios hominum* ; ou bien de les porter au relâchement & au libertinage, s'ils ne leur découvrent que ce qui leur peut inspirer une vaine confiance, & une sécurité criminelle ; mais comme j'ay dessein d'un côté de rassûrer les esprits contre toutes les alarmes qu'ils prennent ordinairement sur ce sujet, & de l'autre de combatre la présomption des libertins ; je ne craindray point de m'embarquer sur cét abîme, non pas à dessein d'en sonder la profondeur, qui est impénétrable;

Psalm. 65.

nétrable ; mais pour empêcher que les uns n'y fassent naufrage par trop de crainte & de pusillanimité, & les autres par trop de présomption & de confiance. Pour éviter donc ces deux écueils également à craindre, j'ay besoin des graces du S. Esprit, demandons-les par l'intercession de celle qui est la premiere des Predestinez entre les pures créatures ; c'est la glorieuse Vierge à qui nous dirons avec l'Ange,

Ave Maria.

SI autrefois un Prophete a accusé les hommes de confondre les objets de leur joie, en les cherchant dans les choses qui ne sont pas capables de leur en donner de solides : *Confusum est gaudium à filiis hominum*, l'on *Ioël 1.* peut dire, Messieurs, dans le sujet que je traite, qu'ils confondent aussi les objets de leurs craintes, en prenant l'alarme mal à propos sur la pensée des jugemens de Dieu & sur l'affaire de leur Prédestination. Dieu pour les rassûrer de cette crainte si mal fondée, à beau leur dire par un Prophete, que c'est injustement qu'ils le font auteur de leur malheur, luy qui est la source & le principe de tout leur bien, *Perditio tua Israël,* *Osée 13.* *in me autem tantummodò auxilium tuum.* Ils aiment mieux chercher quelque adoucissement à leur mal, en rejettant la cause sur Dieu, & en s'imaginant que ce mal est inévitable, que d'y apporter le véritable remede, en se précautionnant du côté où ils ont effectivement à craindre. Or la cause de cette bizarrerie & de ce caprice n'est pas

difficile à trouver ; c'est qu'en rejettant la cause de leur crainte sur Dieu, l'amour propre y trouve son compte, & un prétexte de s'abandonner à sa destinée, sans rien faire pour cooperer à son salut ; au lieu que si les hommes envisageoient ce mystere par l'endroit, par où il est effectivement à craindre, il leur faudroit vaincre leurs passions, travailler à déraciner leurs vices, & faire tous leurs efforts pour être effectivement sauvez. Il est donc absolument necessaire de les désabuser sur ce point, de leur ôter un pretexte si mal fondé, & d'ôter enfin cette confusion, en demêlant ce qu'on doit effectivement craindre, d'avec les phantômes que nôtre imagination se forme sur ce sujet.

Pour le faire donc sans danger, Messieurs, je ne m'attacherai qu'à ce qui est de la foy, ou du moins à ce qui est constamment reçû de tout le monde dans ce mystere, sans m'engager dans les contestations de l'Ecole, & sans prendre party dans la diversité des opinions des Docteurs. Je supose d'abord le principe dont ils sont tous d'accord, que la Prédestination n'est autre chose qu'un ordre constant, & certain de la providence de Dieu, qui destine & assûre à quelques-uns le bonheur éternel par des moyens infaillibles, lorsqu'on les employe : *Præordinatio ad vitam æternam per certa media*. D'où il faut inférer que nôtre Prédestination, prise en ce sens, & dans tout ce qu'elle renferme, a nécessairement deux principes ; sçavoir Dieu & nous, Dieu qui nous destine ce bien & ce bonheur, & qui nous en donne les moyens, & nôtre volonté qui

coopere avec Dieu, soûtenuë & aidée qu'elle est de sa grace. Or de là il s'ensuit que dans ce mystere qui nous paroît si terrible, il y a quelque chose de caché, d'incompréhensible & d'impénetrable, & quelque chose de clair & d'évident que nous touchons, pour ainsi dire, au doigt, & dont nous ne pouvons douter. Ce qui est caché & entierement inconnu, c'est la volonté de Dieu, qui par un decret éternel, libre & prémédité, en a choisi quelques-uns, & les a séparez de cette masse de corruption, où ils étoient tous également envelopez, pour leur destiner la gloire; ce qu'il y a de manifeste & de sensible, sont les moyens assûrez qu'il nous a donné pour arriver à cette fin; sçavoir la persévérance dans la foy & dans la pratique des bonnes œuvres; de maniere que comme les moyens ont un raport essentiel & nécessaire à leur fin, il est évident que tous ceux qui les employeront y arriveront infailliblement, & par conséquent seront sauvez & prédestinez. C'est ce qui ne souffre ni contestation, ni difficulté, que de la part des Hérétiques, dont les principes sur cette matiere ne vont pas à moins qu'à détruire la Religion, & à ouvrir la porte à tous les crimes.

Cela étant présuposé, je dis que la bizarerie de l'esprit humain est étrange sur le point de la Prédestination; puisqu'il craint tout du côté où il n'y a rien à craindre, & dont nous avons sujet de tout esperer; & qu'au contraire il se tient en assûrance du côté qui nous doit faire trembler, ou du moins nous obliger

de nous tenir toûjours sur nos gardes & sur la défiance. Il n'y a rien à craindre du côté de Dieu, qui n'a rien omis de ce qui étoit nécessaire pour nôtre salut ; c'est ce que nous verrons dans premiere Partie, & dans la seconde nous verrons que nous avons tout à craindre de nous-mêmes, ce qui nous oblige à veiller, & à nous servir des moyens qu'il nous a donnez pour nous sauver effectivement. Ainsi, Messieurs, pour rendre salutaire la crainte que nous inspire la pensée d'un mystere si redoutable, il ne faut qu'en changer la cause & l'objet ; au lieu de nous effrayer des jugemens de Dieu que nous ne pouvons comprendre, abandonnons-nous à sa conduite, & nous confions en sa bonté ; & au lieu de cette présomption témeraire, qui nous fait vivre en assûrance parmy tant de pieges & tant d'ennemis de nôtre salut, craignons tout de nous-mêmes. Ce sera le sujet & le partage de ce Discours.

PREMIERE PARTIE.

Premierement, Messieurs, nos craintes & nos défiances sont mal fondées, & c'est se faire une peine & un embarras à plaisir, d'en rejetter la cause sur Dieu, sur ses decrets éternels, sur sa volonté immuable, sur sa prescience qui ne se peut tromper, & sur tout le reste qui n'est capable de nous effrayer, que parce que nous ne le concevons pas. Les Philosophes nous assûrent qu'entre toutes les choses dont nous redoutons les effets, celles particulierement qui sont au-dessus de nous, ou bien qui ont des causes secretes & inconnuës, sont celles d'ordinaire qui nous donnent le plus de frayeur, comme les fou-

Arist. in Ethic.

dres, les tempêtes, les spectres, & les autres que nous ne pouvons éviter par nos soins & par nos précautions. La même chose arrive dans le mystere que nous traitons, qui nous étant inconnu, est un abîme qui nous effraye, par cela même que nous n'en pouvons sonder la profondeur ; ce que S. Augustin a exprimé en un mot, en l'appellant, ***Altum profundum judiciorum Dei.*** Et cette crainte semble d'autant plus juste, que les plus grands Saints en ont été non-seulement frapez, mais encore pénétrez. ***Novi expavescere cum Paulo***, dit le même Saint : O ! ***altitudo sapientiæ, & scientiæ Dei! quàm incomprehensibilia judicia ejus !*** De sorte que quand ils considerent cet abîme des Jugegemens de Dieu, ils quittent l'art & l'adresse de leur science, pour s'abandonner à la miséricorde de Dieu, & n'ont plus de recours qu'aux vœux & aux prieres, comme des Pilotes, effrayez du danger qui les menace, & qui effraye tous les autres en même tems.

Epist 105. ad Sixtam.

Serm. 224. de Temp.

Encore une fois, mon cher Auditeur, vous prenez le change ; vous avez bien plus de sujet de trembler que ces deux lumieres de l'Eglise, S. Paul & S. Augustin, qui ne voyent que d'épaisses ténébres en ce mystére, & nous verrons tantôt le sujet de cette crainte ; je dis seulement maintenant que nôtre Prédestination ayant deux parties, la volonté de Dieu & la nôtre, vous cherchez dans Dieu ce qui est dans vous-mêmes, & que vous vous en prenez à celuy qui n'a point d'autres armes que celles que vous luy fournissez pour vous

punir, & qui de soy n'a que des bontez & que des misericordes à vôtre égard. Afin donc de vous rassûrer entierement l'esprit sur ce chapitre, il faut, s'il vous plaît, que nous raisonnions sur cette affaire, comme nous faisons dans toutes les autres, qui sont de quelque conséquence, mais qui sont douteuses & incertaines; c'est-à-dire, que nous prenions nos mesures & nos résolutions sur les principes qui nous paroissent les plus certains, & les plus évidens; c'est ce que demandent les regles de la prudence & du bon sens, soit qu'il s'agisse de la recherche de la verité, soit qu'on délibere de quelle maniere il faut agir dans les fâcheuses conjonctures qui se présentent: je veux dire, que nous devons corriger nos craintes & nos défiances sur cette affaire de la Prédestination qui nous est inconnuë, par les choses que nous en connoissons, & qui sont incontestables. Examinons donc par cette regle ce qui nous effraye dans cette Prédestination des hommes, & voyons s'il y a lieu de s'en allarmer. Elle est, comme disent les Theologiens, gratuite dans l'élection, & dans le choix que Dieu fait de quelques-uns préférablement aux autres, parce qu'il ne doit rien à personne, & qu'il n'a nul égard, ni à leurs qualitez, ni à tous les avantages naturels. Elle est de plus efficace dans les moyens qu'il prend pour en venir à bout, puisqu'ils ont immanquablement leur effet. *Præparatio beneficiorum quibus certissimè liberantur, quicumque liberantur*, dit le grand S. Augustin; elle est enfin infaillible dans la vûë, & dans la préscience que Dieu

L. de bono Persev. c. 14.

à de toute éternité, de ceux qui ſeront du nombre des Bienheureux. Voilà en abregé tout ce qu'on nous enſeigne ; voyons donc, s'il vous plaît, s'il y a rien en tout cela, qui doive nous donner un juſte ſujet de défiance de la bonté de Dieu, ou de nous porter au déſeſpoir de nôtre ſalut.

Cette Prédeſtination eſt gratuite, dites-vous, dans le choix que Dieu a fait des uns à l'excluſion des autres : ils étoient tous égaux, tous également pecheurs, & dignes d'être abandonnez, & cependant par un favorable regard que Dieu a jetté ſur quelques-uns, il les a ſéparez de la foule, dans laquelle il a laiſſé les autres. C'eſt ce que les Theologiens entendent par ce terme d'élection, ou d'amour de préférence : car il eſt certain, Meſſieurs, que Dieu n'a pas traité tous les hommes également ; & quoy qu'en cette vie, les enfans de lumiére, comme parle l'Evangile, ſoient confondus avec les enfans de ténébres, comme l'étoient autrefois les Egyptiens avec les Iſraëlites, Dieu cependant les connoît & les diſtingue ; *cognoſco oves meas*, dit le Fils de Dieu luy-même dans nôtre Evangile, & il en fera un jour la ſéparation, comme l'on ſépare le bon grain d'avec l'yvraye, qui eſt confonduë dans le même champ.

Or ce qui m'effraye, dites-vous, eſt l'incertitude ſi je ſuis du nombre de ceux qu'il a choiſi de la ſorte ; car ſi je n'en ſuis pas, c'eſt inutilement que j'y prétens ; parce que ſi le nombre en eſt compté, & s'il eſt même tres-petit, comment y trouverai-je place

malgré sa volonté ? & n'est-ce pas en être exclus, que de n'y être pas compris ? C'est sur cela qu'on se trouble & que l'on s'alarme ; ce n'est que défiance de la bonté de Dieu à nôtre égard, & défiance qui va souvent jusqu'au desespoir ; car depuis qu'un esprit est une fois préoccupé de ces noires pensées, il n'y a point d'extrémité à quoy il ne se porte, & dont il ne luy est pas si aisé de revenir. C'est pourquoy le meilleur conseil que l'on puisse donner aux personnes qui n'ont pas assez de lumieres, ou assez de force d'esprit pour résoudre ces difficultez, est de ne se mettre jamais ces pensées dans la tête, parce qu'elles ne sont capables que de la renverser ; mais pour calmer le trouble, que vous avez vous-même excité, & remettre vôtre cœur dans une situation plus tranquille, je me sers du principe que nous avons établi, qui est de prendre pour regle ce qui est clair & évident, pour nous conduire dans ce qui nous est douteux & inconnu. Or, ce qui est évident, constant, & manifeste, est que Dieu vous aime, & vous aime d'une charité immense, qui l'a porté à faire pour vous, plus que vous n'eussiez jamais osé esperer vous-même, ni souhaiter ; puisqu'il a voulu naître & mourir pour vôtre amour; il vous a racheté au prix de son sang, & vous ne pouvez non plus douter qu'il n'ait eu une volonté véritable & sincere de vous sauver, pourvû que vous secondiez ses desseins, que vous ne pouvez revoquer en doute qu'il soit mort pour vous ; puisque l'un est une conséquence nécessaire de l'autre.

Voila, dis-je, ce qui est certain & incontestable, un principe à quoy il faut se tenir, & un point fixe à quoy vous devez vous arrêter : *Deus vult omnes homines salvos fieri*, dit S. Paul, *nolens aliquos perire*, ajoûte S. Pierre, *sed omnes ad pœnitentiam reverti*... *Nunquid voluntatis meæ est mors impii, & non ut convertatur & vivat* ? assûre le Prophete Ezéchiel ; & si vous voulez encore des marques d'un amour plus particulier, pouvez-vous dire qu'il n'ait fait pour vous plus que pour des milliers de Barbares, & même que pour des Nations entieres qu'il n'a pas éclairées, comme vous, des lumieres de la foy ?

1. *Ad Tim.* c. 2.
2. *Petr.* 3.
Eccl. 18.

Pourquoi donc vous abandonner à des frayeurs inutiles sur ce qui vous est inconnu, & que vous ne concevez pas ? Vous êtes assûré qu'il veut vous sauver, & vous allez vous embarasser sur la maniere dont il l'a voulu ? Vous ne voyez qu'amour, que bonté, & que misericorde en tout ce qui vous paroît, & ce qui vous est connu du mystere de la Prédestination, & vous n'avez que défiance & que crainte pour ce que Dieu vous a voulu vous tenir caché ? Si vous aviez un pere, qui jusqu'à présent vous eût donné toutes les marques de tendresse, & du soin paternel que vous pouviez attendre de luy, qui eût fait pour vous tout ce qu'il auroit pû, qui n'eût rien épargné pour vôtre éducation, & pour l'avancement de vôtre fortune, & que jugeant de ce que vous pouvez vous en promettre à l'avenir, sur ce qu'il a fait par le passé, vous allassiez faire ce beau raisonnement : il est vray que dans la con-

duite qu'il a tenuë jusqu'à présent à mon égard, je n'ai nul sujet de me défier de son affection ; mais je ne vois pas ce qu'il a dans le cœur, ni ce qu'il a résolu de faire ; & qui m'assûrera qu'aprés tant de marques d'amour & de tendresse, il n'a point dessein de me desheriter ? Cette défiance n'outrageroit-elle pas ce bon pere ? & n'auroit-il pas raison de s'en tenir offensé? C'est le même outrage que vous faites à Dieu, quand vous doutez s'il a dessein de vous sauver. Si vous disiez, helas ! je crains que par mon ingratitude, je ne luy donne sujet de me priver de cet heritage, qu'il m'a destiné & pour lequel il m'a créé ; je vous dirois que c'est à vous à y prendre garde, & que vous pouvez éviter ce malheur, en demeurant fidele à son service; mais de chercher l'objet de vôtre crainte dans les desseins qu'il a sur vous, c'est vous former une chymere, & le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il entre plus d'humeur mélancolique dans cette défiance, que de sentiment de Religion.

Ah ! me direz-vous, vous tâchez de me déguiser le mal, parce que vous ne pouvez le guerir ; car vous ne dites pas que dans l'opinion de plusieurs Theologiens, aussi orthodoxes que les autres, non-seulement Dieu en a choisi, & prédestiné quelques-uns de toute éternité ; mais que cette élection s'est faite par une volonté absoluë, & indépendente de la nôtre, & tellement gratuite, qu'elle s'est faite sans avoir égard à nos merites, ni à nos bonnes actions ; & si je ne suis pas de ce nombre, que m'importe de qu'elle maniere

j'en sois exclus, ou positivement, ou negativement, comme parlent ces Docteurs ? Cela me donne bien de la consolation dans l'incertitude où je demeureray toute ma vie, si Dieu a eu pour moy cette bonne volonté? Vous êtes plus sçavant, mon cher Auditeur, que je ne souhaiterois que vous fussiez pour vôtre repos ; mais sans m'engager dans une subtilité qui partage toute l'Ecole, & qui n'est dans le fond qu'une question de nom, & qui revient à la même chose, pourquoy quittez-vous ce qui est certain & incontestable, pour ce qui est douteux & incertain ? Dieu a voulu véritablement, & sincérement vôtre salut, pourvû que vous le veüillez vous-même : voila ce qui ne souffre point de contestation, & vous devez-vous en tenir là ; que vous importe-t-il maintenant s'il l'a voulu devant ou aprés avoir prévû vos bonnes actions & vos mérites?

C'est un article de foy, que ni vous ni personne du monde, qui ait l'usage de la raison, n'obtiendra jamais ce bonheur, que comme une récompense de ses mérites, ***non coronatur nisi legitimè certaverit***, & que la reprobation ne se conclud jamais sans que nos crimes & nos infidélitez n'en soient la cause, & n'y obligent Dieu, comme malgré luy, pour satisfaire à sa Justice. Car de penser autrement, c'est un blasphême foudroyé d'anathême par les Conciles contre Luther & Calvin ; qui ont établi leur belle réforme sur cette abominable doctrine, en faisant d'un Dieu miséricordieux, qui nous a aimé d'un amour éternel, un Dieu cruel, qui a créé des

2. *Ad Tim.* 2.

hommes exprés pour en faire des victimes de sa colere, avant que d'avoir seulement consideré s'ils la meritoient. Et c'est proprement cette erreur insoûtenable, qui oblige ceux qui en sont persuadez, ou de desespérer de leur salut, ou de s'abandonner au libertinage par une présomption criminelle, comme nous verrons tantôt; au lieu que l'opinion Catholique nous porte à mettre comme le sceau à nôtre vocation & à l'élection que Dieu a faite de nous, par nos bonnes actions, comme parle le Prince des Apôtres: *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem, & electionem faciatis.*

2. Petri. 1.

Mais je touche sans y penser l'endroit le plus sensible, & je vois bien que j'augmente vôtre appréhension & vos ombrages, au lieu de les dissiper; parce qu'en second lieu, si la Prédestination est si gratuite dans le choix que Dieu fait de ses Elûs, elle n'est pas moins efficace dans les moyens qu'il employe pour en venir à bout; car comme il sçait tous les biais qu'il faut prendre, & qu'il connoît parfaitement tous les chemins par où il faut entrer dans nos cœurs, sa Providence fait joüer des ressorts si secrets, & il a dans ses trésors des graces si fortes & si puissantes, qu'elles ont infailliblement leur effet; de maniere que pas-un de ceux qu'il a prédestinez ne luy échappe; c'est ainsi qu'en parle S. Augustin: *Præparatio beneficiorum quibus certissimè liberantur, quicumque liberantur.*

August. l. de bon. Persev. c. 14.

Or que faisons-nous par cette crainte & cette défiance que nous prenons mal à propos du côté de Dieu? Au lieu de mettre en usa-

ge ces moyens, & de s'en tenir éternellement obligez à sa bonté, on s'inquiete sur la qualité de ceux que nous avons pour nous sauver; on doute si le secours qu'il nous donne est assez puissant; si ces graces, sans quoy nous ne pouvons rien faire, sont efficaces; & parce que, selon l'Apôtre, tout réüssit au profit des Elûs, & que tout tourne à leur avantage, ils inférent que s'ils viennent à se perdre, & à être reprouvez, ce n'est pas tant par leur malice, & pour avoir été infideles à ces graces, que parce que Dieu ne leur a pas donné de ces graces d'élite, qui eussent eu infailliblement leur effet, & par lesquelles ils se seroient effectivement convertis & ensuite sauvez.

Voila, Messieurs, comme la crainte non-seulement se figure toûjours le mal plus grand qu'il n'est, mais souvent même s'imagine ce qui ne peut être; pour vous guerir donc de cette aprehension, qui n'est pas mieux fondée que la premiere, il faut prendre la même regle que nous avons déja établie; jugeons par ce qui est certain, de ce qui est douteux, présuposons ce qui est de foy, que ces moyens de salut pour les adultes, sont la foy, la charité, les bonnes œuvres & la perseverance dans l'un & dans l'autre. Ce qui est certain, est qu'il n'y a personne qui ne puisse avec le secours de la grace garder les commandemens de Dieu, ou s'il est en peché, retourner à Dieu & se convertir; de plus, c'est une autre verité constante, & qu'on ne peut nier, que cette grace ne nous manque jamais au besoin, & qu'un pecheur

a toûjours ce qui est necessaire, soit pour se convertir, soit pour perseverer dans le bien : voila deux principes assurez, sur lesquels vous devez être inébranlables ; d'où vous devez conclure que si vous êtes un jour réprouvé, ce sera uniquement par vôtre faute, & qu'il n'a tenu qu'à vous de prendre les moyens de vôtre salut. *Perditio tua, Israël, in me autem tantummodò auxilium tuum.* Supra.

Or maintenant, vous embarasser l'esprit, d'où se doit prendre l'efficace de ces graces, si c'est de leur effet qu'elles l'empruntent, ou si elles le sont par elles-mêmes, si elle vient des circonstances du tems, du naturel & de la situation de nôtre cœur, à laquelle Dieu les accommode ; ce sont des questions d'école sur quoy nous ne devons point regler la conduite de nôtre vie. Tout ce que vous devez sçavoir, c'est que Dieu vous a donné tous les moyens de faire vôtre salut, & qu'il ne vous refusera jamais le secours qui vous sera necessaire ; que s'il est foible, quoy que suffisant, vous en pouvez demander de plus puissans, & que Dieu s'est engagé de vous les accorder, & qu'enfin il ne tient qu'à vous de demeurer fidelle à son service ; pourquoy donc vous inquieter de ce qui vous passe, & qui n'est capable que de vous troubler l'esprit ? Ne sçauriez-vous être sauvé sans faire le Théologien ? Contentez-vous de ce que le S. Roy David vous a appris sur cette matiére ; il demande qui est celuy qui entrera dans le Ciel & qui sera du nombre des
Psalm. 23. Bien-heureux ? *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ?* & il

répond, *qui ingreditur sine maculâ, &c.* ce sera celuy qui se garantira de la corruption de ce monde criminel; celuy qui sera fidéle à observer les Lois de son Créateur. Il supose qu'il ne nous manque rien du côté de Dieu, & qu'il ne nous oblige point à ce qui passe nos forces; que si vous avez violé ses Lois par fragilité, il vous a donné les moyens pour vous relever de vôtre chute, en instituant des Sacremens, qui sont autant de bains salutaires pour vous laver; il vous excite & vous anime ensuite à garder ses Lois, & à luy être fidéles par mille graces extérieures jointes aux interieures, qui nous pressent, & qui nous sollicitent sans cesse. Pour croire donc que Dieu ne nous donne pas les moyens de nous sauver, il faut croire qu'il ne veut pas que nous gardions ses Lois, ny que nous resistions aux tentations du Demon, ou que nous soyons vertueux. Or ces contradictions ne sont pas moins impossibles, qu'elles sont outrageuses à Dieu; car alors le peché ne seroit plus peché, puisque Dieu le voudroit; il nous obligeroit de violer sa Loy en nous commandant de la garder; en un mot, il voudroit ce qu'il ne voudroit pas, puis qu'il nous refuseroit les moyens, ou les secours pour nous acquitter des devoirs qu'il exige de nous.

Aussi sont-ce les consequences que les Heretiques de nos jours ne peuvent nier, quand ils disent que les Commandemens de Dieu sont impossibles, ou que nous n'avons pas les graces necessaires pour les observer; mais ils en sont démentis par le témoignage de Dieu

même dans l'Ecriture sainte, par les Oracles des Conciles, par le sentiment des Peres, & par le consentement de toute l'Eglise : & il est inutile d'alleguer icy que la perseverance finale est un don de la misericorde de Dieu, qu'il ne doit à personne ; car comme Dieu n'est jamais dissemblable à luy-même, il ne faut pas craindre qu'il nous le refuse, pendant que nous tâcherons de luy être fidéles, & il ne mettroit pas dans les conditions qu'il demande de nous pour mériter le Ciel, la perseverance jusqu'à la fin, s'il n'étoit resolu de nous donner la grace de perseverer ; & peu importe de quelle espece de mérite on entend parler quand on dit qu'on ne la peut mériter, puisque dans l'ordre de sa Providence ordinaire, il ne la refuse point à ceux qui ont bien vécu, qu'il l'a attachée à nos prieres, & qu'il la promet à ceux qui feront de leur côté ce qu'ils pourront pour l'obtenir.

Pour ce qui regarde les Barbares & les Infidéles qui sont sans instruction & nés dans les tenebres du Paganisme, ou bien les enfans qui meurent avant le Baptême, ce sont de grandes difficultez, mais qui ne vous regardent point, puisque vous n'êtes pas de ce nombre, & quelque grandes qu'elles soient, elles ne manquent pas de solides réponses ; de même, pourquoy il permet que quelques-uns soient enlevez de ce monde en la chaleur de leurs crimes, & quelques-uns aprés le premier peché, pendant qu'il souffre les autres des années entiéres, & qu'il les attend à penitence ; pourquoy, en un mot, il ne

garde pas l'uniformité, & la même regle à l'égard de tout le monde ; ce sont des secrets de sa Providence qu'il ne nous est pas permis de penetrer, mais dont il découvrira tous les ressorts aux Bienheureux dans le Ciel, pendant qu'il reprochera éternellement aux Réprouvez dans les Enfers, qu'il n'a tenu qu'à eux d'être sauvez, que sa bonté leur en avoit fourny les moyens, & qu'ils ont eu les graces necessaires pour cela. Helas ! le plus grand suplice que souffrent ces miserables dans cét abisme de tous les malheurs, c'est le souvenir de tant de moyens de salut qu'ils ont eu, dont les moindres étoient suffisans pour les sauver ; & voilà, Chrêtienne Compagnie, ce qu'il faut craindre, & non pas s'inquiéter si nous avons des graces, & si ces graces sont telles qu'il les faut pour être prédestinez. Mais achevons de vous satisfaire, s'il y a moyen.

Ce mystére de la Prédestination vous effraye, encore une fois, parce qu'outre qu'elle est gratuite dans le choix que Dieu fait des Prédestinez, & efficace dans les moyens dont il conduit cette grande affaire, elle est encore en troisiéme lieu infaillible dans la vûë & dans la prescience éternelle qu'il a de ceux qui seront effectivement sauvez: or ce qui vous fait craindre, est que Dieu ne se peut tromper, & que par consequent ce qu'il a prévû à vôtre égard arrivera infailliblement. Eh ! s'il a donc prévû que je serois réprouvé, & que je ne seray pas du nombre de ses brebis, comme il disoit aux Juifs dans l'Evangile, *vos non estis ex ovibus* Ioan.

meis, puis-je y penser sans trembler ? Certes, mon cher Auditeur, il faut être prévenu jusqu'à l'entêtement, pour se mettre ces visions dans l'esprit, & être bien ennemi de son repos, pour s'en faire un sujet de crainte, au lieu de penser à mettre ordre à ce qui peut effectivement vous attirer le malheur que vous aprêhendez.

Le meilleur moyen de se délivrer de cette fâcheuse tentation, seroit à la verité de n'y point penser du tout si l'on pouvoit ; mais si cela ne nous est pas possible ; il faut du moins corriger nôtre imagination par la raison, & nous servant encore de la regle que nous avons prescrite, de juger de ce que nous ignorons ; ou que nous n'entendons pas, par ce qui nous est connu & évident. Voicy donc ce qui est évident ; vous avez la liberté, qui est l'apanage de vôtre nature ; & un franc arbitre que Dieu respecte luy-même jusqu'à ne le forcer jamais, ny par violence ny par aucune necessité : c'est ce que nôtre propre experience nous apprend ; & cette verité est si claire, qu'elle ne peut être prouvée par nulle autre plus connuë, ou plus manifeste ; & il faut pour en douter, non seulement avoir perdu la foy, comme nos Héretiques, mais même la raison, qui, comme dit saint Augustin, l'a aprise à toutes les nations & à toutes les personnes, de quelque état & de quelque condition qu'ils soient. Tenons-nous donc à ce principe, que toutes les difficultez & tous les sophismes ne pourront jamais nous ébranler pendant que nous consulterons les lumiéres de la raison, & de là vous conclurez que c'est une extravagance

de croire que la vûë & la prescience de Dieu soit la cause de nôtre malheur éternel, puisqu'elle contribuë aussi-peu à nôtre damnation, que ma connoissance contribuë à un éclipse de Soleil, qui arrivera dans cent ans, & qu'un Mathematicien habile peut prévoir aujourd'huy par les regles de l'Astronomie. Ce sont nos actions qui font la vûë & la prescience de Dieu, & non pas sa prescience qui nous fait agir. Vôtre crainte donc doit être de faire le mal, & vôtre soin doit être de l'éviter, & non pas de vous inquiéter si Dieu l'a vû : ne le faites pas, il ne l'aura pas prévû, & ensuite il ne le punira pas, qu'est-ce que vous appréhendez ?

Quand je vois, du port où je suis en assurance, le naufrage d'un vaisseau qui a échoüé sur la côte, je plains le malheur de ceux qui sont dedans ; Dieu le voit encore infiniment mieux que moy, mais sa vûë est aussi-peu la cause de ce naufrage que la mienne, mais c'est l'imprudence du Pilote, ou la violence des vens ; de maniere que pour vous guerir de cette crainte qui n'effraye guere les personnes de bon sens, convainquez-vous par la raison, que quoy que la vûë de Dieu perce dans tous les siecles, & qu'il voye aussi distinctement ce qui arrivera, comme s'il étoit present, cette vûë neanmoins en est aussi peu la cause, qu'elle l'est de ce que vous faites maintenant, & que Dieu a prévû de toute éternité ; mais admirez en cela le caprice de vôtre esprit : vous craignez ce que Dieu a vû, & vous n'apréhendez point ce que vous l'obligez vous mê-

me de voir : il voit ce que vous ferez de bien, ou de mal, comme il connoît ce que vous faites & ce que vous avez fait : l'objet donc de vôtre crainte ne doit pas être ce qu'il a vû, mais ce que vous luy ferez voir, c'est-à-dire, vos crimes, vos infidelitez, & tout ce qui sera la veritable cause de vôtre damnation, si vous ne prenez soin de l'éviter ; & l'unique consequence que vous devez tirer raisonnablement de la vûë & de la connoissance que Dieu a des choses, est de ne rien faire devant ses yeux qui l'oblige de vous punir ; mais plûtost entrez dans le sentiment & dans la resolution du grand saint François de Sales, que cette cruelle pensée & cette fâcheuse tentation, qui ne luy donnoit point de repos, pensa jetter dans le desespoir, lorsqu'il étoit encore dans la premiere ferveur de sa devotion ; il n'y trouva point de plus puissant reméde, que de redoubler sa confiance dans la miséricorde de Dieu, & de luy dire avec une humble resignation : Eh bien, mon Dieu ! si je suis du nombre de ces malheureux qui vous blasphemeront durant toute l'Eternité, il faut du moins que je vous loüe & que je vous aime durant cette vie, je me consoleray du moins de n'avoir pas toûjours été du nombre de vos ennemis. Si vous faisiez de même, mon cher Auditeur, vous agiriez en Prédestiné, & vous n'auriez pas sujet de vous inquiéter de vôtre sort éternel sur ce que Dieu a vû & resolu à vôtre égard ; puisqu'autant qu'il est vray dans ce mystére de la Prédestination que nous n'avons rien à craindre du côté de

Dieu, autant eſt-il conſtant que nous avons tout à craindre du nôtre. C'eſt la ſeconde Partie de ce Diſcours, que j'abregeray le plus qu'il me ſera poſſible ; renouvellez s'il vous plaît vôtre attention

Je vous ay déja averty, Chrêtienne Compagnie, que ce n'étoit nullement mon deſſein de vous ôter cette crainte, que nous devons avoir touchant l'affaire de nôtre ſalut & de nôtre Prédeſtination, puiſque l'Apôtre veut que nous la conſervions, & qu'en effet c'eſt le moyen le plus efficace pour nous y faire travailler avec tout le ſoin qu'elle mérite, *cum metu, & tremore veſtram ſalutem operamini* : mais j'ay prétendu ſeulement vous faire changer l'objet d'une crainte ſi juſte ; c'eſt pourquoy nous avons ſuppoſé d'abord qu'il y a deux principes qui concourent à nôtre Prédeſtination, qui ſont la volonté de Dieu & la nôtre ; & que Dieu qui nous a créé ſans nous, ne nous ſauvera jamais ſans nous, comme parle ſaint Auguſtin, *qui te creavit ſine te, non te ſalvabit ſine te.* II. PARTIE. *Ad Philipp. 2.*

Il n'eſt que trop ordinaire de voir des hommes, qui en remettent tout le ſoin ſur Dieu ſans y vouloir rien contribuer de leur part, qui vivent en aſſurance, ſans ſoins, ſans vigilance & ſans précaution, & attendent ſans inquiétude le moment favorable auquel Dieu doit leur toucher le cœur & achever l'ouvrage de leur converſion, ſans qu'ils ſe mettent en peine d'y contribuer, comme s'ils craignoient d'affoiblir par là le bienfait de la Redemption du Sauveur, ou le mérite de ſon Sang, ou la dépendance

que nous devons avoir de sa bonté ; voilà sans doute un ecüeil tout opposé au prémier, mais où les Heretiques donnent de tout leur cœur, parce qu'en cela ils agissent consequemment aux principes de leur Religion ; mais dans la Foy Catholique, Messieur, cette confiance téméraire & cette securité n'est pas moins préjudiciable à nôtre salut, que la défiance & le desespoir que nous venons de combattre. Pour détruire donc la consequence que l'on tire de ce mystére, qui est la présomption qui nous porteroit au libertinage & à tous les desordres, il nous faut maintenant examiner le juste sujet de craindre que nous avons de nôtre côté ; il est fondé sur les trois choses que nous avons de nous-mêmes, & qui sont capables de nous entraîner dans ce funeste malheur de la réprobation, si nous ne faisons les derniers efforts pour l'éviter ; sçavoir un fonds de malice qui s'oppose à la bonté de Dieu, & qui fait que quoyque Dieu veuille sincerement nôtre salut, nous ne le voulons pas, puisque nous ne secondons pas la bonne volonté qu'il a pour nous ; ensuite nôtre lâcheté, qui fait que nous ne le voulons pas effectivement, en ne nous servant pas des moyens que Dieu nous a donnez pour cela ; & enfin nôtre foiblesse, & nôtre inconstance, qui fait que nous ne le voulons pas constamment.

Pour parcourir donc cecy en peu de mots, je dis prémierement, que puisque cette affaire dépend de Dieu & de nous ; pour être sauvez, & par conséquent prédestinez, nous devons le vouloir, *si vis ad vitam ingredi*, dit le Fils de

Matth. 19.

Dieu luy-même, & quoyque la grace de Dieu soit le premier ressort de cette grande affaire, néanmoins il est de la foy qu'elle n'agit pas seule : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* 1, *Ad Cor.* 15. De maniere que, quelque victorieuse qu'elle soit & qu'on se l'imagine, il faut, à moins de tomber dans l'erreur, en revenir toûjours là, qu'elle nous laisse une entiere liberté d'y consentir, ou de la rejetter. D'où vous voyez, encore une fois, que de quelque maniere que Dieu ait déterminé cette affaire, elle ne se fera jamais sans nous. Or si nous devons croire que Dieu y ait fait de sa part tout ce qu'il devoit, en conservant toûjours les droits de nôtre liberté ; certes ce qui nous doit faire craindre, est que par nôtre malice nous ne faisions pas ce que nous devons pour seconder sa volonté ; mais que nous la rendions inutile, quelque avantageuse & quelque bienfaisante qu'elle soit à nôtre égard. Car, Messieurs, si les desseins de Dieu sont un abîme impénétrable, comme nous avons dit, nôtre cœur en est un autre, qui a mille plis & replis, que nous ne connoissons pas nous-mêmes : souvent nous nous imaginons vouloir le bien & chercher Dieu ; & par un secret ressort de l'amour propre, nous ne faisons que déguiser le mal, & nous ne cherchons que nôtre interêt.

En quoy il faut remarquer, qu'il y a encore cette difference entre la Prédestination des hommes & leur reprobation ; que dans la premiere, c'est toujours Dieu qui commence, & qui fait les premieres avances, & que la

volonté de l'homme ne fait que suivre, & encore doit-elle être soûtenuë du secours de la grace, qui est necessaire pour agir; au contraire dans la reprobation, c'est toujours nous qui commençons les premiers, & qui obligeons Dieu à nous rebuter par nôtre malice, & contre sa premiere volonté, qui étoit de nous rendre éternellement heureux; si nous eussions voulu. Ayant donc en nous-mêmes la source de nôtre malheur, qui est cette volonté dépravée par la corruption de nôtre nature, qui tend sans cesse au mal, parmy tant de piéges qu'on nous tend par tout, entourez de tant d'ennemis de nôtre salut, lesquels nous attaquent sans relâche, & de tous côtez; dites-moy, que peut produire cette sûreté sur l'affaire de nôtre salut, & cette confiance téméraire, qui se décharge de ce soin sur Dieu seul, qu'un déreglement entier de mœurs, & un libertinage achevé? auquel les Hérétiques de nôtre tems ont ouvert le chemin par-là, en tirant la consequence naturelle de leur doctrine sur la Prédestination: si je suis du nombre des Prédestinez je n'ay rien à craindre, & si je n'en suis pas, toutes mes peines, & tous mes soins sont inutiles; au lieu que la crainte, & la défiance que nous avons de nous-mêmes, nous porte à veiller, à nous tenir sur nos gardes, à demander sans cesse le secours du Ciel[a], à travailler & à pratiquer les bonnes œuvres, pour assurer nôtre bonheur éternel, comme nous avons déja dit aprés le Prince des Apôtres: *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem & electionem*

a. *Supra.*

tionem faciatis; parce que la malice de nôtre volonté peut empêcher l'effet que la bonté de Dieu a eu pour nous de toute éternité.

Que si, Messieurs, nous avons tant à craindre de la malice de nôtre volonté, qui s'oppose aux desseins de Dieu, nous n'avons pas moins de sujet d'aprehender de nôtre lâcheté, qui fait que nous ne voulons pas efficacement nous sauver, puisque nous n'employons pas les moyens que Dieu nous donne pour cela; car comme on ne peut être sauvé sans peine & sans travail, & que ce bonheur inestimable ne se donne pas pour rien; mais, comme parle le Fils de Dieu, qu'il faut emporter le Ciel de vive force: *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud*: quel sujet de crainte n'avons-nous point, si nous faisons reflexion sur nôtre lâcheté & sur nôtre peu de courage qui nous fait fuïr le travail & la peine, qui a horreur de la croix, & des souffrances, & qui ne peut entendre parler des autres maximes de l'Evangile, quoy qu'elles soient les moyens necessaires pour arriver à ce bonheur? Et de-là vient encore une fois, que nos Héretiques, qui veulent que nôtre Prédestination dépende uniquement de Dieu, & de ses decrets éternels, sont obligez, pour raisonner consequemment, de défendre une erreur par une autre, & d'ôter comme ils font, la necessité des bonnes œuvres, & tout le merite de nos actions; & je vous laisse à penser quelle belle morale ils peuvent avoir, s'ils veulent agir conformément aux principes de leur creance; que Dieu n'a aucun égard à nos bonnes œuvres, & qu'elles ne font

Matth. 11.

rien à nôtre prédestination ; que pourvû qu'ils ayent la foy, c'est-à-dire, comme ils l'entendent, pourvû qu'ils croyent fortement qu'ils sont prédestinez, il n'y a rien à craindre pour eux. Voilà, Messieurs, jusqu'où l'extravagance de l'esprit humain peut aller quand il s'écarte une fois de la régle de la verité.

Ne fait-il pas beau entendre un de ces réformateurs de l'Eglise, prêcher les peuples, & les exhorter à la patience, à la justice, à la temperance,& à toutes les vertus Chrêtiennes, comme ils se mêlent de le faire,& exercer son zéle à pousser une verité de l'Evangile, pour la persuader à ses Auditeurs;aprés avoir établi les principes de la religion, que les commandemens de Dieu sont impossibles, que la grace pour les observer nous manque souvent, que depuis le peché de nos premiers Peres, nôtre franc-arbitre n'est plus qu'un vain titre : *Titulus sine re*, que nous avons un panchant invincible, qui nous entraîne au mal; & sur tout, qu'on ne doit jamais oublier, que Dieu, sans avoir égard à aucune action, & par sa seule volonté, en a destiné les uns aux flames éternelles, pendant qu'il donne le Ciel aux autres sans l'avoir merité. Eh ! Ce Prédicateur pense-t-il à ce qu'il dit, en détruisant d'une main ce qu'il établit de l'autre? Ne luy puis-je pas répondre que son zéle ne peut être plus mal employé, qu'à me persuader de faire ce qui n'est pas en mon pouvoir; car si je suis reprouvé, c'est en vain que je m'y efforcerois ; & si je suis prédestiné, Dieu sçaura bien sans moy me conduire à ma fin ; & je n'ay qu'à me tenir en repos, en atten-

stant l'effet infaillible de sa volonté ?

Je vous demande, Chrêtiens, si cette confiance présomptueuse & si mal entenduë, d'attendre tout de Dieu de la sorte, ne tend pas manifestement à ouvrir la porte au libertinage, à détruire & à renverser toute la Morale Chrêtienne, à rendre inutiles tous les Conseils les plus salutaires, toutes les exhortations les plus vives ; & à fomenter nôtre lâcheté sous ce spécieux pretexte, que tout dépend de Dieu, qui n'a rien laissé à l'homme, dont il pût tirer le moindre sujet de vanité, ne voyent ils pas qu'ils luy donnent un autre prétexte bien plus juste, s'il étoit véritable pour excuser tous ses crimes, & pour se mettre à couvert de tous les reproches, que merite son infidelité au service de Dieu, & sa lâcheté.

Ainsi donc, Chrêtienne Compagnie, on ne vous défend pas la crainte sur le mystére de la Prédestination ; elle est trop juste, & trop raisonnable ; mais elle doit regarder son véritable objet, qui est non seulement nôtre malice, & nôtre lâcheté, mais encore plus nôtre foiblesse, & nôtre inconstance, qui est un troisiéme appanage de nôtre nature foible & fragile d'elle-même & sujette à une vicissitude continuelle. Car quoy que nous ayons une liberté entiere de faire le bien, & de fuïr le mal ; cependant nôtre expérience propre ne nous apprend que trop, que nôtre cœur n'est pas toûjours en la même situation à l'égard de la vertu ; que l'inconstance de nôtre volonté nous fait souvent passer d'une extrêmité à l'autre ; & les chutes si ordinaires

de tant de personnes si éminentes en sainteté, nous doivent avoir convaincus, que nous avons toûjours sujet de craindre, & de nous défier de nous-mêmes ; puisqu'il n'y a point d'état dont on ne puisse déchoir, point de vertu si bien affermie qui ne puisse succomber à quelque violente tentation, point enfin de sainteté qui soit en assûrance. C'est ce qui a tenu tous les Saints dans l'humiliation, & dans une continuelle défiance de leur foiblesse, & le conseil le plus salutaire que l'on puisse donner à une personne de vertu, c'est de l'avoir toûjours devant les yeux.

En effet, Messieurs, si jamais personne a été prédestiné d'une maniere extraordinaire, ç'a été le grand Apôtre saint Paul, qui de persecuteur qu'il étoit, a été choisi pour être le Docteur des Gentils, & qui est apellé par la bouche de la verité même, un vaisseau choisi, *Vas electionis erit mihi iste.* Et
Act. 9.
neanmoins cét Apôtre aprés une vocation si miraculeuse à la foy, & à l'Apostolat, aprés avoir été ravi jusqu'au troisiéme Ciel, où il avoit apris tant de veritez, aprés tant de si glorieux travaux pour la gloire de son Maître, & pour porter son nom à toutes les Nations, cét Apôtre par excellence, ce flambeau de la foy, cette colomne du Christianisme, craint encore & se défie de sa foiblesse :
1. Ad Cor. 9.
Castigo corpus meum, & in servitutem redigo, ne fortè cùm aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar. Eh ! qu'y avoit-il à craindre pour luy? Il étoit confirmé en grace, Dieu luy avoit donné mille marques de son amour : Ah ! C'est qu'il sçavoit qu'il étoit naturellement

foible, & que quoy qu'il pût tout avec le secours de Dieu, il ne pouvoit rien de luy-même que le mal.

Que si ses paroles, Messieurs, & son exemple ne sont pas capables de vous convaincre de cette verité, je ne craindray point de me servir du témoignage de l'ennemy-même de nôtre salut; lequel a tenté saint Paul, & les plus grands Saints. Cét esprit quoy qu'on l'appelle l'esprit de ténébres, ne laisse pas d'être infiniment plus éclairé que tous les hommes sur cette matiere de la Prédestination; & quoy qu'un de ses plus dangereux artifices, soit de les tromper, ou de les embarrasser par des sophismes tirez de la préscience, ou des desseins éternels de Dieu, pour les porter ou au desespoir de leur salut, ou à une vaine confiance: neanmoins quand il s'éforce de les perdre & de les porter aux autres pechez, il agit luy-même par des principes bien plus spirituels: car il les solicite au mal par des suggestions continuelles, & des tentations importunes. Eh! à quoy s'amuse cét ennemy de nôtre bonheur? Ne sçait-il pas mieux que nous, que Dieu a prévû que nous succomberions, ou que nous ne succomberions pas? Que Dieu ne raisonne-t-il donc comme il nous veut faire raisonner tous les jours, si Dieu a prévû que nous serions prédestinez, c'est inutilement qu'il nous tente: car ses tentations ne serviront que de matiére à de nouvelles victoires, qui enrichiront nôtre couronne, & s'il a prévû que nous succomberions, qu'est-il necessaire qu'il se donne tant de peine pour nous ten-

ter ? Mais il eſt trop habile pour raiſonner de la ſorte, il connoît nôtre foibleſſe, il ſçait, & il eſpere qu'ayant ébranlé nôtre volonté par la penſée de quelque objet criminel, il nous portera au conſentement, & nous fera perdre cette couronne que Dieu nous avoit deſtinée : tant il eſt vray, que c'eſt agir contre toutes les régles de la prudence, que de négliger le ſoin de ſon ſalut, & les moyens d'acquerir le Ciel, ſur cette perſuaſion qu'il n'arrivera que ce que Dieu en a prévû, & ordonné : ſans penſer que cette affaire dépend de Dieu, & de nous en même-teins, & que ſi nous n'avons rien à craindre de Dieu, nous avons tout ſujet de nous défier de nôtre foibleſſe, de nôtre malice, & de nôtre lâcheté.

CONCLUSION.

Ce que nous devons donc conclure de ce Diſcours, eſt, Meſſieurs, d'éviter les deux extrêmitez qui peuvent naître ſur le ſujet de la Prédeſtination mal entenduë ; de ne point entrer en défiance de la bonté d'un Dieu, que le Roy Prophete appelle le Dieu de ſon ſalut : *Deus ſalutis meæ*, & ne point croire qu'il ſoit le Dieu de nôtre perte, & de nôtre damnation : *Sentite de Domino in bonitate.* Nous ne devons avoir que des ſentimens avantageux des deſſeins qu'il a eu ſur nous de toute éternité : que ſi les Saints ont tremblé dans la penſée de ce myſtére, comme le même S. Roy David, qui ſemble n'y penſer jamais ſans être tout effrayé ; c'eſt à cauſe que ce myſtere dépend toûjours de nôtre volonté, dont nous avons effectivement tout à craindre, parce que, comme dit Tertulien, Dieu eſt bon &

Pſalm. 37.

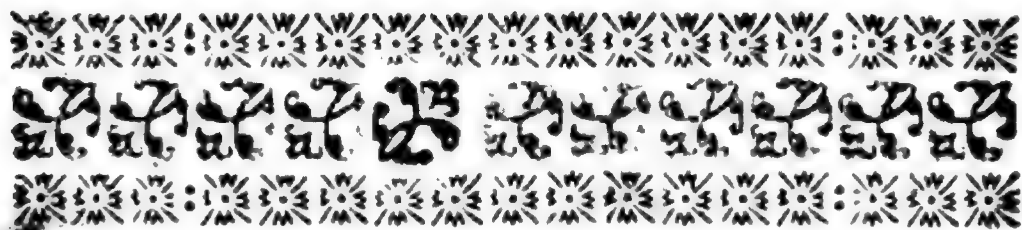
Sapient. 1.

miſericordieux de luy-même, & de ſon fonds; mais il eſt juſte du nôtre : *De ſuo bonus, de noſtro juſtus.* L. de Reſurrect. carnis c. 14.

Mais ſi nous devons éviter ce premier écüeil, qui eſt la défiance de ſa bonté, nous avons encore plus ſujet d'apprehender que nous ne donnions dans le ſecond, qui eſt la vaine confiance, & la préſomption criminelle, qui fait qu'on néglige entiérement le ſoin de ſon ſalut, & qu'on s'en repoſe uniquement ſur Dieu. Eh ! d'où vient, je vous prie, que dans toutes les choſes de cette vie, nous nous en mettons en peine comme ſi elles dépendoient uniquement de nous, ſans ſouvent penſer à Dieu, dont le ſecours neanmoins les avanceroit plus que tout nôtre travail & que tous nos ſoins, & qu'au contraire qu'on s'en fie tellement à Dieu pour ſon ſalut, qu'on veüille le charger ſeul de ce ſoin, & qu'on n'y travaille qu'avec une négligence extrême ? Cependant, Meſſieurs, pour agir en Chrêtien, il faut prendre tout le contre-pied, avoir plus de dépendance de Dieu dans nos affaires temporelles, & nous confier davantage dans ſa Providence ; & tout au contraire dans l'affaire de nôtre ſalut, & de nôtre Prédeſtination, il ne faut jamais s'abandonner tellement à la miſericorde de Dieu, que nous négligions d'y apporter tous les ſoins imaginables, comme à la plus importante de nos affaires. Enfin, Meſſieurs, pour ſeconder les deſſeins de Dieu dans nôtre Prédeſtination, il faut faire un juſte tempérament de la défiance que nous devons avoir de nous-mêmes, & de la confiance que nous

devons avoir en Dieu, & alors nous marcherons en assurance, nous coopérerons à nôtre Prédestination, nous accomplirons les desseins de Dieu sur nous, & nous éprouverons les effets de sa miséricorde pendant l'éternité bienheureuse, &c.



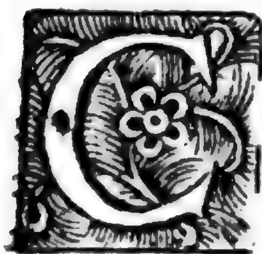


SERMON
POUR
LE JEUDY
DE LA V. SEMAINE
DE CARESME.

De la Pénitence de Madelaine.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm. *Luc.* 7.

Beaucoup de pechez luy sont remis, parce quelle a beaucoup aimé. S. Luc c. 7.



'Est icy, Messieurs, un Arrêt de Grace prononcé par le Fils de Dieu en faveur d'une criminelle, qui vient se jetter à ses pieds, & qui ne veut point d'autre intercesseur que la clemence même de son Juge,

ny d'autre interprête que ses yeux, pour exprimer les sentimens de son cœur ; la douleur qui la presse luy fait tout quitter, pour chercher le remede à son mal ; l'esperance luy fait embrasser cet azile, qu'elle sçait être ouvert aux plus criminels ; mais sa charité plus ingenieuse luy fait consacrer à la pénitence, ses yeux, ses cheveux, ses parfums, & tous les instrumens de sa vanité, afin d'employer à fléchir son Dieu, les mêmes armes qui ont servi à l'offenser. Voilà donc ces yeux autrefois si criminels, changez en deux sources de larmes : cette bouche soüillée par tant de discours trop libres, est maintenant colée aux pieds de cet Agneau sans tache, qui efface tous les pechez du monde, ces cheveux qui pour parler le langage des Peres, servoient autrefois au demon comme de filets pour perdre les ames, sont maintenant employez à essuyer les larmes qu'elle répand sur ses pieds ; & enfin les parfums, qui avoient servi d'attrait aux plaisirs, répandent par l'usage qu'elle en fait, la bonne odeur de sa vertu & de sa sainteté ; quelle merveille aprés cela, si elle reçoit le pardon de ses pechez ? Et si pendant que le Pharisien l'accuse, & que tous les assistans s'en scandalisent, son propre Juge la défend, & si enfin elle entend de sa bouche, cet arrêt favorable : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*, mais pour vous faire voir en son jour ce tableau achevé d'une parfaite pénitence, dans une Marie pecheresse, demandons les lumiéres du Ciel, par l'intercession d'une autre Ma-

rie, qui est le modele de l'innocence, en luy disant :

Ave Maria.

LA charité & la penitence ont fait entre elles une si étroite alliance, que l'une est reciproquement la cause & l'effet de l'autre; puisqu'un pecheur ne peut recouvrer la charité & rentrer dans l'amitié d'un Dieu, qu'il a offensé par ses crimes, sans que la pénitence ne luy en inspire une véritable douleur; & d'ailleurs un cœur ne peut être vivement embrasé de l'amour de son Dieu, dont le peché l'avoit rendu ennemy, qu'il ne conçoive en même-tems le desir de satisfaire à sa justice, par les regrets & les rigueurs que luy inspire la pénitence. C'est (Chrêtienne compagnie, sur quoy est fondé cet arrêt de grace que le Fils de Dieu prononce aujourd'huy dans nôtre Evangile en faveur de Magdelaine : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* Beaucoup de pechez luy sont pardonnez, parce qu'elle a beaucoup aymé.

Or comme je parle icy de la pénitence entant que vertu, pour la distinguer du Sacrement, qui porte le même nom; & comme je prétens vous en donner pour modéle l'incomparable Magdeleine, à qui le Fils de Dieu a accordé le pardon de ses pechez, en consideration de son amour; je remarque que cette pénitence peut être envisagée en trois differentes manieres; si vous n'aymez mieux les appeller trois differentes parties qui ren-

dent la pénitence parfaite & entiere. Premierement, comme une douleur, & un regret d'avoir offensé Dieu, qui est comme l'ame de la pénitence. Secondement, comme un changement de vie ; ce qui fait qu'on l'appelle conversion, quand une ame touchée de Dieu quitte ses desordres, & méne une vie plus sainte & plus reguliere ; & enfin nous donnons assez communement ce nom de pénitence aux rigueurs & aux austeritez qu'on exerce sur le corps ; parce que ç'en est un effet & une marque sensible. C'est, Chrêtienne compagnie, dans ces trois differentes manieres, ou dans ces trois Parties de la Pénitence que l'amour de Magdeleine a singulierement éclaté. Premierement dans la douleur qu'elle a conçûë de ses crimes, & dont les larmes, qui ont coulé de ses yeux sont autant de témoignages. En second lieu dans le changement de vie qu'elle fît voir, depuis que son amour eut changé d'objet ; & enfin dans les rigueurs qu'elle exerça sur elle-même, animée de ce divin amour, qui luy inspira une sainte hayne de son corps, pour expier ses pechez. Ainsi les larmes de douleur qui ont été autant de fidéles témoignages de son amour, sa conversion surprenante qui en a été l'effet, ses rigoureuses austeritez qui en ont été des marques sensibles, ont merité cette Sentence favorable du Sauveur : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Et c'est ce qui fera le partage de ce Discours.

I. PARTIE. Le Prophete Royal l'avoit bien dit, Messieurs, que Dieu ne méprise jamais un cœur

cõtrit & pénetré de douleur; & la verité même nous assure, que les larmes d'un pecheur qui retourne à Dieu par le motif d'une sincére pénitence, causent un nouveau surcroît de joye aux Saints, jusques dans le séjour même des délices. Aussi peut-on dire que tout le Ciel regarde les larmes d'un pénitent, qui pleure ses pechez, avec de vifs sentimens de joye, & qu'il semble que Dieu n'ait point de plus agreable objet où arrêter les yeux. Les Philosophes ont consideré les larmes, comme le premier soulagement que la nature a trouvé à toutes les disgraces de cette vie ; parce qu'il n'y en a point qu'elles ne soulagent, & l'experience nous fait voir que les plus grands chagrins s'adoucissent, & même se dissipent par leur moyen ; mais il faut avouër que dans la grace elles sont bien d'un autre prix & d'un autre usage, puisqu'elles servent à laver nos pechez, & qu'elles sont un Baptême qui les efface, comme dit saint Crysologue : *Lachrymæ peccata baptisant.* De-là viennent tous les beaux éloges que les Saints Peres ont donné aux larmes de la pénitence, pour marquer le pouvoir qu'elles ont de fléchir Dieu, & de laver tous nos crimes ; jusques-là qu'ils ne craignent point de les appeller le port de l'innocence, & l'heureux naufrage où se noyent tous nos pechez : *Innocentiæ portus, naufragium peccatorum.*

Serm. 107.

Chrysost. Hom. de Pœnit.

C'est, Messieurs, à cet heureux port que Magdeleine a eu recours aprés son naufrage ; ce sont les larmes qui ont avantageusement reparé son innocence, & qui ont noyé dans l'abondance de leurs eaux toutes ses iniquitez.

Ainsi comme ses yeux avoient été les principaux instrumens de ses offenses, ils en deviennent le remede ; c'est par là que le feu d'un amour criminel est entré dans son cœur, c'est aussi par là qu'elle l'éteint avec ses larmes ; c'est par ses yeux qu'elle a pris & donné aux autres ce poison, c'est-là qu'elle en cherche l'antidote, & que ses mêmes yeux qui n'étoient que feu, ne sont plus qu'une source de pleurs qui la lavent entierement de ses pechez ; mais pour mieux vous faire voir comment ces larmes ont purifié le cœur de cette pecheresse, & comment elles sont capables de laver toutes les taches de la vie la plus dereglée ; permettez-moy de vous representer le miserable état où étoit Magdelaine avant sa pénitence.

C'étoit une fille de qualité, dans la fleur de son âge, née avec tous les avantages de la nature, dont elle avoit fait autant d'attraits du peché, & autant de puissans appuis pour établir son empire dans son cœur ; son humeur & son naturel incapables de se contraindre, la précipiterent dans un abîme de desordres ; en sorte qu'elle avoit essuyé toute la honte & la pudeur qui couvre le visage de ce sexe : ses yeux n'étoient ouverts que pour tendre des pieges à ceux qui la regardoient, sa langue ne prononçoit point de paroles, que pour faire couler ce poison par l'oreille dans le cœur ; enfin son visage, ses habits, ses airs & ses manieres portoient les marques visibles de ses déreglemens, qui luy ont donné dans l'Evangile le nom de pecheresse :
Luc 7. *Erat mulier in civitate peccatrix.* Il n'exprime

point quel étoit son peché ; mais il en faut juger par rapport à la personne dont il parle, & concevoir par là, que ce peché n'est autre que cette passion honteuse qui deshonore ce sexe, dont la pudeur & l'honnêteté sont la gloire & le partage ; mais Magdelaine en avoit tellement étouffé les sentimens, qu'elle portoit le nom de pecheresse entre toutes celles qui vivoient dans le grand monde : *Mulier in civitate peccatrix.* Elle étoit, comme l'explique saint Chrysologue, le scandale de toute la ville, qui luy en donnoit le nom de pecheresse, comme si elle eût été la cause de tous les desordres qui s'y commettoient.

Chrysol. serm. 93.

Pour moy, Messieurs, je vous avoüe que j'ay de la peine à me persuader, qu'une fille de naissance & de cette qualité, dans les débordemens de laquelle toute une grande & illustre famille se fût sans doute interessée, en fût venuë jusqu'à cette impudence que de s'immoler de la sorte à l'infamie publique. Je croirois plûtôt que ses plus grands desordres étoient cachez ; mais que le libertinage, les cajoleries, l'enjoüement de son humeur, & la hantise de toutes sortes de compagnies l'avoient renduë un piege du demon, & qu'elle est appellée pecheresse, parce qu'il n'y avoit rien en toute sa personne qui ne portât au peché ; ses yeux par ses regards, son visage par ses afféteries indécentes, sa langue par ses discours trop libres, ses chevêux pour être ajustez avec trop d'artifice, ses habits par leur somptuosité, & enfin tout ce qui paroissoit en Magdelaine avoit un air d'immodestie, & portoit un ca-

ractere du peché tout particulier ; c'étoit la pecheresse par une espece de prérogative, sur toutes les autres qui étoient en Jerusalem.

Sans doute, Messieurs, un cœur depuis si long-tems devoüé au demon, n'étoit guére propre à faire un temple du saint Esprit ; & il étoit bien difficile de le purifier, aprés avoir été profané par de si grandes abominations ; mais les larmes d'une sincere douleur ont été un Baptême, qui a lavé tous ses crimes, sans y laisser la moindre marque de ses soüillures passées ; pour nous apprendre qu'il n'y en a point qu'elles ne puissent effacer, pourveu qu'elles partent d'un cœur véritablement contrit. Car, Messieurs, la premiere condition, ou plûtôt la premiere partie de la pénitence est qu'elle soit accompagnée d'une douleur sincere, que l'Ecriture appelle douleur de cœur : *Scindite corda vestra ; si revertimini ad me in toto corde vestro.* Joel. 2.
Autrement elle manque dans l'essentiel, & n'est point reçûë de Dieu, qui regarde le cœur, & qui ne s'arrête point aux apparences, ny au dehors comme les hommes ; or c'est à quoy nous devons particulierement nous appliquer dans la pénitence de nos pechez ; puisque ç'en est comme l'ame, sans quoy tout le reste n'est rien, ou est compté pour rien. Le malheur est que les larmes ne son souvent qu'un signe équivoque de la douleur veritable que Dieu demande d'un pécheur : car il faut qu'elles ayent le peché pour objet, & un Dieu offensé pour motif, sans cela elles sont steriles & sans fruit ; c'est la dou-

leur d'un Esaü, & d'un Antiochus, dont l'un ne trouva point de ressource dans sa pénitence, comme dit saint Paul : *Non invenit pœnitentiæ locum, quanquam cum lacrymis inquisisset eam.* Et l'autre fut rebuté de Dieu, quoy qu'il semblât s'humilier si profondement sous les fleaux de sa justice, & qu'il fît les plus belles promesses du monde : *Orabat hic scelestus Dominum à quo non erat misericordiam consecuturus.*

Ad Hebr. 12.

2. Macab. 9.

C'est pourquoy le Texte sacré au second Livre des Roys nous assure que Dieu fait la séparation des eaux, & qu'il les crible, comme l'on fait le bled pour en separer la paille d'avec le bon grain, c'est-à-dire qu'il examine la matiere & le sujet de nos pleurs, & que les yeux perçans d'un Dieu, qui sonde le fond des cœurs, sçavent bien discerner la qualité des larmes qu'on répand, & de quelle source elles coulent ; si c'est le cœur qui les forme, ou l'hypocrisie & la dissimulation qui les pousse au dehors, ou bien un sentiment de compassion naturelle, qui en est le principe : or dans ce partage & dans cette séparation que Dieu en fait, il y en a qui montent au Ciel, & ce sont les larmes d'une sincere douleur ; mais il y en a d'autres qui tombent à terre, & qui y croupissent, ce sont celles que tout autre motif nous fait verser ; ainsi c'est le motif que Magdelaine a eu dans sa douleur, qui a rendu ses larmes si prétieuses.

Car encore une fois, Messieurs, ne croyez pas que toutes celles que nous répandons,

ayent la même force que les siennes, si elles ne coulent de la même source, & si elles ne sont vivifiées par le même motif. L'eau du Baptême n'a aucune efficace d'elle-même, si elle n'est élevée à la dignité de Sacrement par les paroles de celuy qui baptize; il en est de même des larmes qui tombent de nos yeux, elles sont inutiles, si le motif de la pénitence ne les fait répandre. Non, toutes ces larmes que la tendresse du temperament fait verser avec tant de facilité, ne servent de rien pour le salut; toutes celles qu'une perte de biens ou d'amis fait couler, ne sont que des eaux steriles, qui ne produisent rien pour le Ciel; il faut que le S. Esprit les rende fécondes, autrement elles sont sans fruit, ou si vous voulez, il faut, selon la pensée & l'expression de S. Augustin, pleurer avec science, *doctè plangite*. Que veut dire ce grand saint? y a-t-il donc de la science à pleurer? Oüi, sans doute, & la pluspart des hommes sont des ignorans dans leurs souffrances, pour ne sçavoir pas l'usage qu'ils doivent faire de leurs larmes; car ce renversement de fortune qui les fait tant gemir, & verser tant de pleurs; ces pertes d'enfans ou d'amis, qui leur causent tant de regrets; cette mauvaise humeur d'un mary, & tant d'autres disgraces qui sont si sensibles à cette femme, si tout cela étoit souffert pour Dieu, & pour la satisfaction de leurs pechez, quels trésors & quels amas de merites, quel poids de gloire dans le Ciel? & tout cela est perdu faute d'en sçavoir faire l'usage qu'il faut: *Plangite*

Ad fratres in Eremo.

docte. Eh ! quoy, ajoute S. Cyprien, quand vous avez perdu quelque bien de fortune, vous êtes inconſolables ; vous faites paroître en toutes les rencontres des marques de la douleur qui vous preſſe ; eh ! vous avez perdu vôtre ame, vous avez perdu Dieu par vos pechez, & vous demeurez les yeux & le cœur inſenſible : *Animam tuam perdidiſti, & non acriter plangis ? non acriter ingèmiſcis ?* *Cypr. l. de Lapſis.* Je vois bien ce que c'eſt, & je découvre facilement la cauſe de cette inſenſibilité ; c'eſt, dit-il, que les hommes ont une véritable douleur de la perte des biens qui regardent les corps & les avantages du tems, parce qu'ils les eſtiment & qu'ils y ſont fortement attachez ; leur triſteſſe eſt ſincere dans toutes ces rencontres ; mais ils n'ont qu'une douleur apparente pour la perte des biens éternels, qu'ils eſtiment peu, ou auſquels ils ne penſent quaſi jamais ; c'eſt pourquoy leurs larmes ne viennent point du cœur comme celles de Magdelaine, dont la douleur qui les cauſe n'eſt pas moins violente qu'elle eſt ſincere.

C'eſt une ſeconde condition que doit avoir cette douleur ; puiſque, comme aſſûrent les Theologiens, elle doit être appretiativement plus grande, comme ils parlent, que toutes les douleurs imaginables. Et c'eſt ce que l'on peut inferer de celle de nôtre ſainte Pénitente ; car on ne peut douter que ſa douleur ne fût bien violente, puiſqu'elle eut la force d'effacer de ſi grands pechez, & dans un ſi grand nombre : *Remittuntur ei peccata*

multa. Tant de pensées criminelles, tant de regards si immodestes, ces scandales si publics, ces déréglemens si honteux, la grandeur de sa douleur les a effacez, sans qu'il en restât ni trace ni vestige; aussi cette douleur est-elle immense; & s'étend sur toute sa vie, dont elle regrette tous les momens employez dans le luxe, dans la vanité, dans le déréglement; elle voit ses crimes multipliez au-delà des cheveux de sa tête, comme parle le Prophete, & elle mesure sa douleur à leur multitude: *Consideravit quid fecerat, & noluit moderari quod faceret*, dit S. Gregoire le Grand; elle les rappelle dans sa pensée pour les détester; toutes les fois que ces objets funestes se presentent à son esprit, ses yeux deviennent deux sources de larmes, qui marquent le regret de les avoir commis, & qui luy font dire avec le Prophete Royal: *Peccatum meum contra me est semper*, j'ay toûjours mes pechez dans la pensée pour les detester, & dans la memoire pour être un reproche continuel de mon infidélité; ce qui m'oblige sans cesse de les pleurer; & comme ces pechez si griefs & si nombreux étoient dans une matiere, à qui l'on donne le nom d'impureté, qui devroit être commun à tous les crimes, quelle devoit être à vôtre avis, la violence de sa douleur, pour laver, effacer & détruire entierement les soüillures d'une ame toute plongée dans le vice du monde le plus honteux? Sans doute elles y fussent demeurées éternellement, si la violence de sa douleur ne les eût effacées par l'abondance de ses larmes, qui ont détruit les

Homil. 33. in Evang.

Psalm. 50.

pechez qui luy tenoient le plus au cœur, & qui y étoient le plus fortement enracinez par de longues habitudes.

Il est vray que le peché à des noirceurs qui ne s'effacent pas aisément, que les habitudes impriment une espece de caractere, qui ne se perd souvent qu'avec la vie; & que comme les taches qui ont de l'acrimonie, penetrent si avant le sujet auquel elles s'appliquent, qu'elles y laissent des marques empreintes, qui ne s'affacent jamais; de même le crime à des noirceurs adherentes, qui laisse dans l'ame un fonds de corruption, qui ne se détruit presque jamais entierement; mais les larmes d'une sincere pénitence ont tant de vertu, qu'elles les effacent sans qu'il en reste rien; elles sont un second baptême qui lave tous les pechez, pour grands & pour énormes qu'ils puissent être; elles sont, dit un saint Pere, comme ces torrens qui se précipitent du haut des montagnes, lesquels emportent toutes les immondices des lieux par où ils passent, & ne laissent rien dans leur chemin qu'ils n'entraînent, ou qu'ils ne lavent: c'est ce que font les larmes d'une violente & d'une véritable douleur; si-tôt que le regret de nos fautes les fait couler, elles ne laissent plus d'ordures dans la conscience; elles ne descendent pas plûtôt d'enhaut, par la considération d'une souveraine Majesté qui est offensée, qu'elles lavent toutes nos taches, & sont comme un Baptême général de tous nos crimes.

Mais ce que nous devons particulierement considérer dans les larmes de cette pecheresse,

c'eſt en troiſiéme lieu, qu'elles marquent la durée de ſa douleur, par où proprement l'on peut juger combien elle étoit grande & ſincere tout à la fois. Tous les véritables pénitens, quelque aſſurance qu'ils euſſent d'avoir obtenu leur pardon de la miſéricorde de Dieu, ont verſé des larmes toute leur vie, & par la continuation de leurs regrets, sembloient demander à Dieu, avec ſon Prophete, qu'il lavât toûjours davantage les taches de leurs pechez : *Amplius lava me ab iniquitate meâ.* Mais il n'en faut point chercher d'autres exemples que dans nôtre ſainte Pénitente ; elle en a verſé particulierement trois fois qui ſont marquées dans l'Evangile, aux pieds du Sauveur chez le Phariſien ; au pied de la Croix, lorſque ce même Saveur y fut attaché ; & au Sepulchre, lorſqu'elle s'imagina qu'on l'en avoit enlevé. Il ne faut pas croire cependant que ç'ait été en ces ſeules rencontres qu'elle ait pleuré ſes pechez ; comme ſon cœur étoit véritablement touché, ſa douleur luy fourniſſoit toûjours de plus vifs reſſentimens, qui la preſſoient ; & parce qu'elle portoit par tout l'image de ſes deſordres, elle les pleuroit auſſi par tout. S'il m'étoit permis d'entrer dans les cavernes ou elle ſe retira aprés la mort de ſon Sauveur, je vous y ferois voir la terre qui luy ſervoit de lit, toute baignée de ſes larmes & où elle pouvoit dire, auſſi-bien que David, *Lavabo per ſingulas noctes lectum meum, & lacrymis ſtratum meum rigabo.*

Pſalm. 50.

Pſal. 9.

Belle leçon, Meſſieurs, pour nous apprendre que la douleur que nous devons conce-

voir de nos pechez, & qui doit être comme l'ame de nôtre pénitence, ne doit pas être une douleur paſſagere ; qu'elle n'eſt pas bien grande quand elle eſt de ſi peu de durée, & qu'on a bien ſujet de ſe défier de ſa ſincerité, quand on ſe contente de quelques larmes, que ſouvent la tendreſſe de nôtre naturel, plûtôt que le véritable regret de nos offenſes, a fait couler de nos yeux, ſi aprés cela l'on n'y penſe plus ; c'eſt pour cela que les plus grands Saints, qui ont été autrefois grands pecheurs, quelque eſpérance qu'ils euſſent conceu de la miſéricorde de Dieu, en ont conſervé le regret & l'amertume juſqu'à la mort ; qu'un S. Pierre pleura toute ſa vie aprés avoir deſavoüé ſon Maître & ſon Sauveur ; en ſorte que les larmes luy avoient cavé les joües à force d'en verſer ; qu'un S. Paul aprés ſa converſion conſervoit toûjours le ſouvenir d'avoir été un perſécuteur, & que la douleur qui le preſſoit, & qui luy ſerroit le cœur, luy étoit auſſi ſenſible que le premier jour : *Teſtis eſt mihi Deus quoniam triſtitia magna & continuus dolor cordi meo, optabam enim eſſe anathema à Chriſto pro fratribus meis.* Ad Roman. 9. Que le S. Roy David avoit toûjours ſon peché préſent dans la penſée pour le pleurer, & pour le déteſter continuellement : *Peccatum meum contra me eſt ſemper.*

Oüi, Chrêtiens, quand nous vivrions des millions de ſiecles, quand nous nous en ſerions accuſez un million de fois en confeſſion, quand nous ferions toutes les pénitences qu'ont jamais fait tous les Saints, &

que nous y ajoûterions tous les tourmens des Martyrs ; il y auroit toûjours sujet d'implorer la miséricorde de Dieu ; eh ! qui sera donc assez téméraire pour croire qu'il l'ait appaisée, & qu'il n'ait plus sujet de faire pénitence. J'ay pleuré mes pechez me dites-vous ; & toutes les Ecritures ne nous parlent de rien plus souvent, que du pardon de ceux qui les pleurent. Oüi, si cette douleur a été véritable ; mais quelle assûrance en avez-vous ? & qui vous a dit que ces larmes ont coulé du fond du cœur ? Non, vous ne sçavez aprés tout cela, si vous étes dignes de haine ou d'amour : *Nemo scit utrum amore an odio dignus sit.* Et ainsi autant de tems qu'il sera vray de dire que vous avez peché, autant de temps vous aurez sujet de continuer vôtre pénitence, dont le tems est toute vôtre vie, & le motif un Dieu offensé, mais revenons.

Ecclef. 9.

Si la douleur de ses pechez est si essentielle à la penitence, la conversion du cœur & le changement de vie, qui en est comme la fin, & le propre effet, n'en est pas moins inséparable ; puisque sans cela c'est une pénitence chymerique, qui n'en mérite pas même le nom, & que c'est une illusion de croire qu'on retourne véritablement à Dieu en demeurant tel qu'on étoit auparavant. Mais comme c'est par le cœur que commence ce changement, à cause que, selon qu'il se tourne vers le bien ou vers le mal, vers Dieu ou vers les créatures, il rend nôtre vie sainte ou criminelle, vous ne devez pas trouver étrange si je dis que la conversion de

de Magdelaine a été l'effet du changement de son cœur & de son amour, qui a mérité que le Fils de Dieu luy accordât la remission de ses crimes : *Remittuntur ei peccata multa quoniam, dilexit multum* ; c'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

La conversion de cette pecheresse peut sans doute, Messieurs, passer pour le modele d'une parfaite conversion, comme sa douleur peut servir d'exemple de la vive & pénétrante douleur que doit avoir une véritable pénitence. La premiere marque que nous en avons est la promptitude, qui nous montre qu'il falloit bien qu'elle partît d'un cœur bien embrazé, puisqu'il avoit pris feu en si peu de tems ; comme nous voyons dans la nature, que plus le feu est ardent, plus son activité est prompte, & agit en moins de tems ; il faut à la verité qu'il ait une force & une vertu merveilleuse dans les astres pour former les métaux dans le sein de la terre, & se faire sentir d'une si grande distance ; mais leur action est si lente, qu'il faut des siecles entiers pour les former : il en est de même dans les conversions ordinaires des pécheurs. L'operation de la grace ne se fait pas toûjours tout d'un coup ; elle prévient, elle dispose, elle fait ses avances, & ses progrez : d'abord elle éclaire l'esprit, puis s'insinuë peu à peu dans le cœur, ensuite elle attend l'occasion pour faire son coup, & pour faire paroître en son tems ce qu'elle a projeté & disposé de longue main : mais elle ne garde pas cette conduite à l'égard de Magdelaine ; car les premiers rayons de la

II. PARTIE.

grace ne l'eurent pas plûtôt éclairée, qu'elle découvrit à la faveur de cette lumiere, l'énormité de ses crimes , & la grandeur de ses plaïes ; ce qui la fit aussi-tôt courir au
Luc 7. Medecin pour en chercher le remede : *Vt cognovit quod accubuisset in domo Simonis leprosi.* Si-tôt qu'elle sceut où étoit le Sauveur, dés le moment qu'elle eut appris qu'il étoit entré dans la maison de ce Pharisien, en cet instant même pressée par la violence de son amour, elle vint se jetter à ses pieds, *Vt cognovit*; elle ne met point d'intervalle entre la connoissance de son mal, & la recherche du remede qu'elle y doit appliquer, elle ne fait pas comme la plûpart des hommes maintenant ; lorsque Dieu leur découvre le mauvais état où ils sont, qu'il les éclaire, qu'il les appelle, & qu'il les presse de changer de vie, combien de doutes leur confondent l'esprit ? de combien de desseins changent-ils à toute heure ? combien de craintes & d'irresolutions les arrêtent & les retardent ? dans quel labyrinthe de pensées ne tombent-ils
Psal. 12. point? *Quamdiu ponam consilia in anima mea?* comme dit le Prophete, jusqu'à quand est-ce que je délibererai pour ne conclure peut-être jamais.

Dieu, Messieurs, attend quelquefois les pecheurs à la pénitence, souvent il patiente, & il temporise ; mais jamais les pecheurs ne sont en droit de faire attendre Dieu, qui
S. Ambros. l. 2. in Luc. c. 1. veut une prompte obéïssance. *Nescit tarda molimina spiritus sancti gratiâ* ; aussi le saint Esprit ne peut souffrir ces retardemens & ces remises, qui ne sont que des artifices

de l'amour propre dans les pecheurs qui tâchent toûjours de differer ce qu'ils se voyent obligez de faire : ils connoissent le mauvais état de leur conscience, les jugemens de Dieu les effrayent, la crainte de mourir dans le peché & les accidens ausquels nôtre vie est exposée leur donnent de fortes alarmes, & les exemples de tant de personnes qui sont tous les jours surprises par la mort, menacent tous les autres d'un semblable danger : mais comme il y a de la peine à faire ce changement, & qu'on ne passe point d'une extremité à l'autre sans combat, on le fait le plus tard qu'on peut ; il y a toujours quelque chose à regler avant que de commencer cette grande affaire, toûjours quelque difficulté qui se jette à la traverse, & qui nous fait remettre à un autre tems ; toûjours quelque consideration qui nous arrête sur le point de l'execution. Eh ! que prétend-on par là ? de diminuër la peine que nous avons à faire ce grand coup, ou bien de gagner du tems par ce retardement, sous prétexte de déliberer sur ce que nous avons à faire ; mais en effet pour éluder, ou du moins pour joüir durant cét intervalle, des plaisirs que nous sommes obligez de quitter pour jamais ? ah Dieu ! que cette premiere démarche nous coûte, & que le Demon fait naître de prétextes pour differer ! L'on peut dire que la crainte de trop l'avancer fait que l'on ne commence d'ordinaire que quand on ne peut plus reculer.

Magdelaine dans nôtre Evangile n'en fait pas de même ; comme son amour est vio-

lent, il la presse fortement, & ne luy permet pas de differer ce qu'elle croit ne pouvoir jamais faire assez-tôt, *ut cognovit*; elle découvre en un instant le faux jour, dans lequel elle avoit vû jusqu'alors la vanité de toutes les choses du monde, leur inconstance, leur peu de durée, leur faux éclat, *ut cognovit*; elle connoît la grandeur d'un Dieu qu'elle a offensé, combien sa Justice est terrible & combien il mérite d'être servy & aimé, *ut cognovit*; elle connoît l'énormité de ses pechez, l'outrage qu'ils ont fait à Dieu, le châtiment qu'ils méritoient; mais dans cette vûë, elle ne délibere point, elle se rend tout d'un coup, & rompt tous les obstacles qui sembloient les plus capables d'arrêter ou de differer un changement qui devoit faire du bruit dans le monde, & donner sujet d'interpreter diversement une conduite si extraordinaire.

C'est une autre circonstance qui marque la grandeur de ce même amour, par la grandeur des difficultez que sa penitence eut à surmonter dans ce changement: en effet, Chrêtienne Compagnie, ne vous semble-t-il pas que tout doive détourner Magdelaine de l'action qu'elle va faire? le lieu qui est la sale d'un festin; le tems qui est destiné à la réjoüissance; le nombre & la qualité des conviez, qui en feront le sujet de leurs railleries & de leurs entretiens? Ce n'est pas tout, c'est une fille, sexe, que la pudeur retient naturellement; elle est riche & d'une illustre naissance, quantitez qui doivent naturellement augmenter sa confusiõ; sur tout elle est encore

dans la fleur de son âge, avec les mêmes agrémens, & les mêmes attraits qui ont été si funestes à son innocence & à celle des autres; cependant tous ces respects & tous ces égards si forts & si puissans cedent à une violence plus forte, qui est celle de sa charité, qui luy fait ou ne pas voir ce qui se presente, ou mépriser ce qu'elle voit, pour achever sans honte, aussi-bien que sans délay ce qu'elle a commencé avec tant d'ardeur & de courage.

Je sçay que la honte & la rougeur sont non seulement les livrées & l'étendard de la vertu, comme les appelloit un ancien, mais encore qu'elles en sont comme les gardes, si j'ose parler ainsi, & luy servent d'un ferme rempart que le vice a bien de la peine à forcer; mais ce qui est bien à remarquer, c'est que quand il faut retourner de l'état du peché à celuy de la grace, cette même honte, qui servoit auparavant de rempart à la vertu, devient reciproquement le rempart du vice, & même le plus fort & le plus difficile à renverser; parce qu'il faut mépriser les jugemens & les discours des hommes, dont la crainte arrête souvent les meilleurs desseins; c'est cependant cét obstacle que nôtre pecheresse rompt d'abord, elle se fait le front à toutes ces railleries, & comme elle avoit perdu la honte dans ses passions criminelles, son amour étant dévenu tout saint & tout divin, retient le même droit sur la rougeur de son front, & fait voir sa force à triompher du plus grand obstacle qui se trouve d'ordinaire dans la conversion des pecheurs. Quoy donc,

Magdelaine, ne rougirez-vous point de confesser publiquement vos desordres au milieu de la sale d'un festin ? Ah ! cette honte, dit-elle, me devoit empêcher de les commettre, & c'est pour cela que la nature nous l'a donnée, mais d'en avoir de les reparer, & de faire le bien, c'est en pervertir l'usage ; je n'ay point rougi d'être le scandale des hommes, & je rougirois de leur servir maintenant d'exemple ; mes crimes sont publics, il ne faut pas que ma penitence cherche le secret ; l'impudence m'a fait passer par-dessus toutes les considerations de l'honneur, de la naissance & de la modestie de mon sexe, & maintenant une honte frivole m'enpêcheroit de retourner à Dieu ? non, il faut que j'efface par une sainte impudence à faire le bien, l'impudence criminelle que j'ay euë à faire le mal, *frontosa ad salutem*, ainsi que l'appelle saint Augustin. *In Psal. 140.*

Or voila, Messieurs, le grand obstacle qui s'oppose aujourd'huy à la conversion de quantité de pecheurs par un renversement étrange, que la honte qui n'a pas eu assez de force pour les empêcher de commettre ce crime, n'en a que trop pour les empêcher de le quitter ; on n'a point rougi de vivre dans le desordre, & l'on rougit de vivre dans la retenuë ? C'étoit le reproche que Tertulien faisoit de son tems à quelques pecheurs qui avoient sur ce chapitre des égards & des ménagemens trop delicats : *Explicuisti frontem ad delinquendum & ad recte agendum contrahes.* Ah crainte des hommes ! respect humain, égard frivole & ridicule ! faut-il que *l. 4. Contr. Marc. c. 21.*

tu fasse avorter les meilleurs desseins & que tu rende inutiles les plus saintes resolutions ? mais faut-il que tu nous fasse rougir du bien ? Voyez cette mondaine qui a eu assez de force pour souffrir les plaintes & les réprimandes de ses proches, les murmures publics de toute une ville qui en a été scandalisée, les reproches d'un Confesseur, les alarmes frequentes que sa conscience luy a si souvent données sur cét attachement, sur ces conversations trop libres, & sur ces airs trop enjoüez ; mais elle aprehendera de faire parler le monde si elle change de conduite, si elle paroit vêtuë plus modestement, & si on la voit s'adonner à la devotion ; oüy, c'est cette cruelle crainte & ce malheureux respect qui assoupit les remords de sa conscience, qui resiste à toutes les graces du saint Esprit, qui luy fait faire violence aux bonnes inclinations qu'elle avoit reçûës de la nature, & en un mot, qui la fait rougir de paroître vertueuse. Ah ! rougissons plûtost d'avoir été si long-tems dans le desordre, de nous être donnez trop tard à Dieu, de ne l'avoir pas assez-tost aimé, ny assez fidellement servy.

Mais, Messieurs, la troisiéme marque que nous donne Magdelaine d'une veritable conversion est un changement universel & une réformation generale au dedans & au dehors, dans sa personne, dans ses mœurs, dans sa conduite & dans toutes ses actions : le feu ne fait jamais mieux connoître sa force que quand il change la nature des choses, & qu'il les convertit en sa propre substance ;

de même c'étoit le grand effet du Baptême dans la primitive Eglise, & ce qui étonnoit ceux mêmes qui le recevoient, de se voir tout à coup changez en d'autres hommes: or c'est ce que fit dans Magdelaine cette ardente charité, dont son cœur fut embrasé, puis qu'elle sentit incomparablement plus d'ardeur pour Dieu, qu'elle n'en avoit eu pour le monde & pour les objets criminels; elle est changée, dit saint Pierre Chrysologue, en une autre Magdelaine, qui n'est pas cette pecheresse, qui ne cherchoit qu'à plaire aux yeux des hommes, & qui étoit le scandale de toute une grande ville, *altera non ipsa*; mais on se trompe, c'est elle-même, ajoûte saint Augustin, car ce n'est pas l'effet de la penitence de détruire le fond de nos passions, mais seulement de leur faire changer d'objet, & d'un amour profane, d'en faire un amour tout saint & tout divin. Magdelaine donc aime autant & plus que jamais, son cœur est toûjours le même, il n'y a que l'objet qui en est different; c'est un temple d'Idole que l'on n'a pas renversé, mais seulement consacré au culte du vray Dieu, ou plûtost c'est une victime qui a été consumée des flâmes les plus pures.

Serm. de Magd.

Mais ce qui rend ce sacrifice plus précieux & plus agréable à Dieu, est qu'elle se consacre entiérement à luy, dans le tems auquel elle est la plus recherchée du monde, lors qu'elle y fait une plus belle figure, & qu'elle a plus d'attraits pour luy plaire: elle n'est point de celles qui ne se donnent à Dieu & à la pieté que par une espece de necessité de

bien séance que leur âge leur impose, & qui ne quittent le monde qu'aprés que le monde les a quittées, & que la foule de leurs adorateurs s'est changée en une solitude; mais nôtre pénitente le quitte & l'abandonne généreusement lors que son éclat luy donne plus dans les yeux, qu'elle s'en voit le mieux reçûë, & qu'elle y tient par des liens les plus forts & les plus difficiles à rompre; non, ce n'est point par un dégoût ou par un dépit secret, qu'elle ait conçû contre le monde, comme pour se venger de son inconstance, c'est par un desir de plaire à Dieu qui luy fait fouler le monde aux pieds, avec tout ce qu'il a de charmes; & rien plus n'est capable de l'y retenir, luxe, vanité, divertissemens, plaisirs, elle rompt tous ces obstacles, & ne se reconnoît plus elle-même, parce qu'elle est parfaitement changée.

Or, Chrêtiens, c'est particuliérement à cette marque que l'on peut reconnoître si l'on a fait une sincere pénitence, toutes les autres sont trompeuses & peu seures; car l'on n'est point converti si l'on n'est point changé, & l'on n'est point changé si l'on demeure toûjours en même état; aussi la pénitence comprend-elle essentiellement ces deux choses, quitter ses vices & mener une vie toute nouvelle; & c'est ce qui découvre l'illusion de ceux qui prétendent avoir fait une véritable conversion, quoy qu'il ne paroisse dans leur vie ny dans leurs mœurs aucun changement effectif; qui aiment les biens du monde avec la même passion qu'ils les aimoient auparavant, qui les recherchent

avec la même ardeur, qui ne sont pas moins sensibles aux injures qu'ils étoient, qui ne donnent pas plus de tems aux exercices de pieté, & qui s'occupent l'esprit comme ils faisoient uniquement des choses de cette vie; car qu'elle marque ces gens-là on-t-ils, qu'ils sont à Dieu & non plus au monde? puis qu'ils tiennent à ce monde par les mêmes liens qu'ils y tenoient auparavant, que l'esprit du monde agit en eux avec la même force, & qu'ils regardent toûjours les choses de ce monde comme leur bien, dont ils font l'objet de tous leurs soins? Ah! mon cher Auditeur, si c'est par ce changement qu'il en faut juger, que peut-on dire, & que peut-on penser de vous, aprés tant de confessions & de communions reïterées? aprés tant de résolutions & de promesses, de vous voir toûjours le même, aussi avare, aussi ambitieux, aussi emporté que vous avez jamais été? avez-vous jamais fait une sincere pénitence? avez-vous jamais renoncé tout de bon à vos pechez? c'est sur quoy vous devez vous examiner serieusement.

III. PARTIE.

Mais achevons, Messieurs, & disons seulement deux mots de la troisiéme chose qui entre dans la pénitence, qui est d'expier ses pechez par les peines & les austeritez ausquelles elle condamne le pecheur, & qui pour être plus connuë ou plus sensible, porte ordinairement le nom de pénitence, quoy qu'elle n'en soit qu'une partie. La pénitence est une reparation ou une satisfaction que le pécheur fait à Dieu, en punissant sur soy-même l'injure qu'il luy a faite, selon la notion

qu'en donne saint Augustin, *est dolentis vindicta, puniens in se, quod dolet admisisse.* C'est dans ce sentiment qu'est entrée nôtre pénitente ; puisque l'amour qu'elle a eu pour Dieu, l'a animée d'une sainte haine contre elle-même, & luy a fait expier ses pechez par les rigueurs de ses austeritez, qui ont égalé la peine & le mérite des plus cruels martyres, si nous avons égard à la cause qui la fait souffrir, & à la durée de ses souffrances. *l. de verâ & falsâ Pœnit.*

Car depuis qu'elle eut vû son Sauveur expirer sur la Croix, elle conserva dans son cœur l'image de ses douleurs, que son amour luy avoit imprimées bien avant, pour les rappeller à tous les momens de sa vie ; elle commença à regarder toute la terre comme un Calvaire, & tous les hommes comme les auteurs de sa mort ; mais faisant reflexion que ses pechez en étoient la cause, elle les voulut venger sur son propre corps par les jeûnes & par les autres rigueurs de la pénitence, lesquelles prolongerent son martyre aussi long-tems que sa vie, puis qu'au rapport des meilleurs Historiens, elle s'enfonça dans l'horreur d'une solitude, & dans le creux d'un rocher, où n'ayant que le Ciel pour témoin, les Anges pour compagnie, la terre pour lit, un cilice & ses cheveux pour vêtemens, elle continua sa penitence sans relâche : elle avoit déja consacré à la pénitence tous les instrumens de sa vanité & de ses crimes ; mais maintenant elle s'en venge par leurs contraires. Ah ! solitude, dit-elle, tu me vengeras de tant de compagnies scandaleuses, ausquelles je me plaisois au-

trefois ; silence, tu repareras tant de discours mondains, & tant d'entretiens inutiles ; terre qui me dois servir de lit, tu expieras tant de delicatesse dont j'ay autrefois flatté mon corps ; cilice, il me faut venger de ce luxe & de cette somptuosité, qui a fait si long-tems l'objet de ma vanité dans mes habits, il faut que tous les membres de mon corps ayent leur tourment propre & particulier ; puis qu'il n'y en a point qui n'ayent été criminels, mes yeux donc continüeront de verser des larmes, mon cœur de pousser des sanglots, & les injures du tems conspireront avec mon amour pour satisfaire un Dieu que j'ay offensé en tant de maniéres ; voila ce qui a rendu Magdelaine un modele de penitence, le plus parfait & le plus achevé qui ait peut-être jamais été.

CONCLUSION.

Mais helas ! Chrêtiens, combien de personnes l'imitent aujourd'huy dans ses crimes, mais combien peu la suivent dans sa pénitence ! c'est cependant l'unique voye que nous ayons de récouvrer l'innocence que nous avons perduë par le peché, & de satisfaire un Dieu que nous avons si souvent offensé ; pour cela il faut que ce soit particuliérement la charité & l'amour d'un Dieu qui nous inspire ces sentimens de douleur d'avoir outragé cette divine Majesté, comme ce fut le motif & le principe de la conversion de Magdelaine. Si nous avions seulement bien conçû ces deux paroles, un Dieu offensé, cette Majesté infinie, par un miserable ver de terre? ah ! un Dieu offensé? dans cette pensée nos larmes ne tariroient jamais, & nôtre cœur seroit

brisé de douleur ; nous entrerions dans les sentimens de saint Augustin, *quid mihi restat nisi flere & dolere* ! aprés tant d'infidelitez contre Dieu ; que nous reste-t-il, sinon des pleurs pour les laver, & pour marquer la sincere douleur que nous en concevons ? Mais ce ne doit pas être une douleur sterile, puis qu'elle nous doit faire quitter absolument le peché que nous detestons, & changer de conduite par un veritable changement de vie, qu'on appelle proprement conversion, & qui comprend une réformation générale de ses pensées, de ses desirs, de ses actions, de ses habitudes, de ses divertissemens, & enfin de l'homme tout entier : car nous devons aimer tout ce que nous avons eu en horreur, avoir en horreur tout ce que nous avons aimé, changer en un mot, de mœurs & de vie.

l. de Verâ & falsâ Pœnit. c. 13.

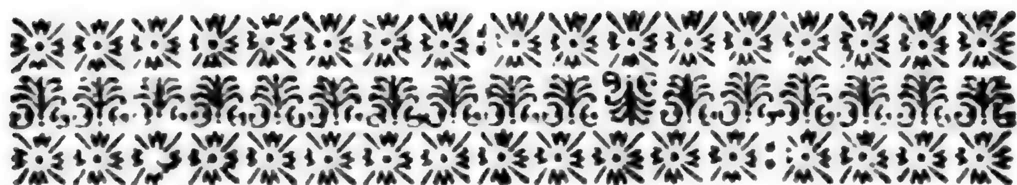
Enfin il faut pour une veritable pénitence, expier ses pechez par une juste satisfaction, à quoy manquent la pluspart des pecheurs convertis ; ils prennent à la verité la resolution de ne plus faire le mal, mais ils ne se proposent pas de faire pénitence du mal qu'ils ont fait ; ils pensent vivre avec Dieu comme s'ils avoient toûjours été ses amis, & ils ne pensent pas qu'ayant été ses ennemis, quoy qu'il leur ait fait grace, ils demeurent dans l'obligation de satisfaire à sa Justice ; mais s'ils avoient une étincelle de cette charité, dont le cœur de Magdelaine étoit embrasé, il n'y auroit rigueur ny austerité à quoy ils ne se soumissent de grand cœur ; il faut affliger ce corps qui a goûté tant de delices, il

faut expier les dereglemens de nôtre vie par des rigueurs & des austeritez continuelles, il faut que la rudesse des cilices succede à la molesse & à la somptuosité des habits, & en un mot, que la peine expie le plaisir. Il est vray qu'il ne faut qu'une larme, pourvû qu'elle soit sincere & qu'elle parte d'un cœur veritablement pénitent, pour effacer tous les pechez les plus énormes ; mais si cette larme est telle, elle en fera couler d'autres, & sera suivie d'un long exercice d'austeritez, dans la persuasion où nous devons être qu'il faut de necessité que le peché soit puni, ou de Dieu qu'il a offensé, ou de celuy même qui l'a commis : or comme Dieu s'en remet à nous en quelque maniere pour la peine que nous devons souffrir en cette vie, il faut, dit Tertulien, que quand Dieu nous pardonne nous nous imposions une espece de loy de ne nous rien pardonner, que nous reglions, s'il est possible, la rigueur & la séverité de nôtre pénitence sur l'excés de sa miséricorde, & que nôtre ame & nôtre corps ayant offensé un Dieu, nous employions un remede qui leur soit commun & qui soit également sévére & rigoureux pour tous les deux.

Ah! si cette femme mondaine qui est maintenant uniquement occupée du soin de son corps, qui ne s'applique qu'à satisfaire ses sens, & qui veut ignorer jusqu'au nom même de la pénitence, si cette femme, dis-je, avoit compris ce que c'est que le peché, & un Dieu offensé, & combien il est terrible de tomber entre les mains de sa Justice, comme Magdelaine le comprenoit, cette

pensée une fois bien pénetrée la porteroit à ces saints excés qui ont fait voir que le sexe le plus incapable en apparence des rigueurs de la pénitence, devient capable des resolutions les plus surprenantes; & en général un veritable pénitent ne doit jamais se rebuter des rigueurs de la pénitence, parce qu'étant animé de l'amour de Dieu, il doit être dans la disposition courageuse de tout entreprendre, de tout méprisér & de tout souffrir pour luy; c'est le moyen d'appaiser un Dieu irrité, & de forcer sa misericorde à nous accorder le pardon de nos pechez en cette vie, & sa gloire en l'autre, que je vous souhaite, &c.





SERMON POUR LE VENDREDY DE LA V. SEMAINE DE CARESME.

De la fausse prudence.

Collegerunt Pontifices & Pharisæi concilium adversus Jesum. *S. Joan* 11.

Les Princes des Prêtres & les Phariſiens aſſemblerent le Conſeil contre Jeſus. S. Jean 11.



JE ne ſçay, Meſſieurs, ſi vous avez fait reflexion que l'Evangile de ce jour parle de deux fameux Conſeils, qui ſont à la verité plus oppoſez dans leurs deſſeins, que ne le ſont la lumiére & les tenebres, mais qui par un accord ſurprenant, tendent à la même fin, qui eſt la mort d'un

Homme-Dieu, pour le salut de tous les hommes. L'un de ces Conseils se tient dans Jerusalem, où l'on convoque l'assemblée des Pontifes & des Pharisiens, & c'est-là que la passion préside, que la sagesse du monde délibere, que l'interest ouvre le premier avis, & qu'enfin le resultat en est la mort du plus saint & du plus innocent de tous les hommes, *Collegerunt Principes & Pharisai Concilium adversus Jesum.* L'autre Conseil se tient dans le Ciel, ou la sagesse d'un Dieu trouve l'expedient de satisfaire à sa Justice, & de faire misericorde aux hommes en même tems, par l'arrest de mort porté contre son propre Fils, *expedit ut unus homo moriatur pro populo, & non tota gens pereat*; car puisque ces paroles sont une Prophetie, quoy que prononcées par un Ministre d'iniquité, qui ne laisse pas de servir d'organe au saint Esprit pour prononcer cét arrest, il s'ensuit que ce même arrest est comme ratifié dans le Conseil éternel, où il a été resolu de sauver les hommes par ce moyen. *Ioan. 11.*

Mais remarquez-vous, Chrêtienne Compagnie, les differentes vûës de ces deux Conseils où se traite la même affaire? Celuy du Ciel a pour fin principale la gloire d'un Dieu offensé, le moyen en est la Mort de son Fils unique, & l'issuë, la reparation de tout le genre humain; celuy de la terre n'a pour but que l'interest & le desir de maintenir l'autorité que les Pontifes craignent de perdre, si Jesus est reconnu pour le Messie: *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* La crainte de perdre leur Etat sert de couleur

& de prétexte à leur haine & à leur jalousie, *venient Romani & tollent nostram gentem*, & la mort du Sauveur qui y est concluë & arrêtée, fut ensuite la cause de la ruïne de leur Synagogue & de tout leur Etat, par les mémes moyens qu'ils avoient employé pour les conserver : c'est, Messieurs, de l'injuste procedé & de l'issuë funeste de la fausse prudence du monde, opposée à celle de l'Evangile, que j'ay dessein de vous entretenir dans ce Discours, aprés que j'auray demandé au saint Esprit, qui est l'auteur de la vraye sagesse, les lumiéres pour découvrir les faux jours de celle du siecle ; ce sera par l'intercession de celle qui a fait voir au monde la Sagesse increée.

Ave Maria.

COmme la veritable sagesse consiste dans la recherche du souverain bien, qui est en même tems nôtre derniere fin, le propre de la vraye prudence, que l'on confond assez ordinairement avec la sagesse, est de déterminer & de choisir les moyens par lesquels on doit parvenir à cette fin ; c'est pourquoy, puisque la fausse sagesse du monde & la politique du siecle prend tout le contre-pied de celle qui nous vient du Ciel dans sa fin & dans les moyens qu'elle employe pour vous porter à la bannir de toutes vos affaires & vous en inspirer toute l'horreur qu'elle mérite, j'ay dessein de vous faire voir, 1. quelle en est l'injustice, & combien elle est crimi-

nelle ; & ensuite le malheur qu'elle attire sur ceux qui la prennent pour regle de leur conduite. Ce sera tout le partage de ce Discours. Commençons.

PREMIERE PARTIE.

Pour bien concevoir combien cette fausse prudence, qui est tellement en usage dans le monde, est criminelle & contraire à l'esprit du Christianisme qui contient la veritable Sagesse, il faut présuposer, Messieurs, qu'il en est à peu prés de la prudence qui regle les actions humaines, comme de la science qui s'arrête uniquement à la speculation de son objet : car dans la recherche de la verité, qui est la fin de la science, on peut tomber dans l'erreur en deux manieres ; sçavoir, lorsque la raison se trouve d'elle-même persuadée & convaincuë d'une fausse conclusion, qui a quelque apparence de verité, ou bien lorsque cette même raison, pour tirer ses consequences, se fonde sur de faux principes, qui luy paroissent neanmoins incontestables ; il en est de même dans la prudence, contre laquelle l'on peut aussi manquer en deux façons, ou bien lorsque nôtre raison seduite se porte vers une fin mauvaise d'elle-même, ou lorsque pour acquerir cette fin, telle qu'elle puisse être, on cherche & on employe des moyens injustes, qui semblent pourtant propres pour en venir à bout : d'où il s'ensuit, que comme dans les sciences des faux principes sur lesquels on raisonne, ou des mauvaises consequences que l'on infere des principes veritables, il se forme dans l'esprit une habitude d'erreur, qui n'est pas seulement une simple ignorance, mais un juge-

ment contraire & opposé à la verité ; de même dans la morale d'une fin mauvaise & des moyens injustes que l'on prend pour y atteindre, se forme cette fausse prudence & cette fausse sagesse que nous confondrons icy, & que nous employerons indifferemment dans tout ce Discours, où je prétens vous en faire voir l'injustice, par l'opposition qu'elle a avec celle de l'Evangile, que la Sagesse incarnée est venuë elle-même nous enseigner, & cela dans la fin qu'elle se propose, & dans les moyens dont elle se sert pour y parvenir ; ce qui la rend si criminelle & qui l'a si décriée dans l'école de la Sagesse éternelle, laquelle la condamne & la reprouve : afin donc de vous la faire connoître, je veux vous la marquer par les traits qui en font les differens caracteres & que j'emprunte de saint Paul, qui luy donne trois noms, par rapport aux trois fins principales qu'elle a toûjours en vûë, & des moyens qu'elle met en usage pour y arriver.

Car, premierement il l'appelle prudence de la chair, *prudentia carnis*, & ce nom seul est capable de la décrier auprés des personnes d'esprit ; puisque c'est-à-dire qu'elle ne se propose pour but & pour fin que les biens du corps, & que les personnes qui se conduisent par ses maximes, sont toutes occupées du soin de luy procurer ses aises & ses commoditez, sans élever leurs pensées plus haut, comme des gens qui ne prétendent aucune part aux biens éternels, ou qu'ils ne se voyent point par un aveuglement effroyable, ou à quoy ils ne pensent point par une

conduite ſurprenante dans un Chrêtien ; auſſi ſaint Paul les traite-t-il d'infideles & de payens, qui n'ayant nulle prétention ſur les biens de l'Eternité, bornent tout leur bonheur à ceux de cette vie ; ce qui fait qu'ils mettent toute leur adreſſe à ſe les procurer par quelque voye & par quelque moyen que ce ſoit.

Or, Meſſieurs, je dis, qu'entre ces perſonnes, il y en a quantité qui n'agiſſent de la ſorte que parce qu'ils ſont prévenus & perſuadez de quelque faux principe ; par exemple, qu'il n'y a rien à craindre ou à eſperer aprés la vie préſente ; c'eſt pourquoy ils inferent qu'il en faut donc goûter tous les plaiſirs : tels ſont ces voluptueux dont parle ſaint Paul, qui n'ont de gouſt, d'adreſſe & d'habilité que pour les choſes de la terre, *qui terrena ſapiunt* ; ils prennent pour maximes, qui eſt comme le fondement de leur fauſſe prudence, qu'il faut préferer le préſent à l'avenir, & les biens certains dont ils joüiſſent aux incertains que les autres eſperent ; & c'eſt en quoy conſiſte le libertinage de créance & de mœurs, qui ſe ſuivent toujours, & qui ne ſe ſeparent preſque jamais. Il y en a d'autres qui agiſſent à la verité ſur des principes ſeurs & conſtans, mais qui en tirent de fauſſes conſequences, comme font ces gens de plaiſirs & de bonne chere, dont parle le Prophete Iſaïe, *comedamus & bibamus, cras enim moriemur*, mangeons & beuvons & prenons tous nos divertiſſemens pendant que nous ſommes en cette vie, car peut-être que nous n'y ſerons pas demain. Le

Iſaïa. c. 10.

principe sur lequel ils raisonnent, est l'incertitude de la mort, & la brieveté de la vie : rien de plus constant, rien de mieux étably, & un homme veritablement prudent & éclairé des lumiéres du saint Esprit en tireroit d'utiles & d'admirables consequences; car il infereroit aussi-tôt, qu'il faut donc faire de bonnes & de saintes actions, se disposer à paroître devant Dieu, & penser à l'Eternité qui suit aprés cette vie; mais la prudence de la chair en tire cette conclusion tout opposée, *comedamus & bibamus*, prenons nos plaisirs & toutes les joyes que nous pourrons, pendant que nous en avons le tems.

Le Sage étend plus au long leurs faux raisonnemens, & presque tout le chapitre second de la Sagesse est employé à étaler les consequences & les maximes que cette fausse prudence infere de ce même principe : *Di-*
Sapient. 2. *xerunt enim cogitantes apud se non rectè, exiguum, & cum tadio est tempus vita nostra, & non est qui agnitus sit reversus ab inferis.* Voila ce qu'ils disent & ce qu'ils pensent, & les principes sur lesquels ils agissent; nous avons peu de tems, & encore est-il traversé de bien des ennuis & de bien des chagrins; qui est revenu de l'autre monde pour nous dire des nouvelles de ce qui s'y passe? Je ne vous diray point le reste de leurs sentimens sur ce sujet; mais voicy la consequence que le Sage leur en fait tirer dans les
Sapient. 2. vûës de cette fausse prudence, *venite ergo, fruamur bonis qua sunt, & utamur creaturâ tanquam in juventute celeriter* : ça jouïs-

sons donc de tous les biens de cette vie qui passe si vîte, & qui ne donne pas le tems de les goûter à loisir, que toutes les créatures servent à nos divertissemens, joyes, festins, vins delicieux, bonne chere, & tout le reste de ce qui peut contribuer à nous rendre contens, il faut que rien n'y soit épargné, *nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra, ubique relinquamus signa lætitiæ*, c'est la maniere dont ils raisonnent & la raison qu'ils en apportent, *quoniam hæc est pars nostra, & hæc est sors*, c'est nôtre sort, nôtre partage & nôtre fin.

Je ne crois pas, Messieurs, qu'on puisse mieux vous representer cette conduite toute charnelle, que le fait celuy que Dieu même a declaré le plus sage des hommes, & par la bouche duquel le saint Esprit même a voulu nous faire connoître l'erreur & l'aveuglement de cette fausse prudence, qu'il suffit de vous avoir découverte, pour vous faire juger qu'elle est non seulement criminelle & contraire à l'Esprit de Dieu qui la réprouve, mais encore indigne de l'homme même, qui est créé pour une fin infiniment plus noble. Les Philosophes payens l'ont même reconnu par les seules lumiéres de la raison. *Major sum*, dit l'un d'entr'eux, *& ad majora natus quam ut corpori meo serviam*, je suis né pour quelque chose de plus grand, que pour être l'esclave de mon corps, & pour rapporter tous mes soins & toutes mes vûës à luy procurer ses commoditez ; le faire donc la fin & l'objet de ses soins, de ses pensées, de ses conseils & de ses desseins, c'est Senec.

s'abaisser à la condition des bêtes, qui n'ayant point d'autre fin, toute leur adresse & leur industrie consiste à en prendre les moyens que la nature leur enseigne au défaut de la raison. Or, ce qu'on appelle adresse & industrie dans les bêtes, de connoître ce qui est necessaire pour leur conservation, & de sçavoir le trouver & s'en servir, c'est ce qui fait tout le secret de cette prudence charnelle : car quoy qu'on donne ce nom à la recherche de tous les autres biens de cette vie, c'est cependant ce qui est propre de cette application, de ce soin & de cette adresse qu'on employe à rechercher ses aises, & les plaisirs du corps, d'où cette fausse prudence a pris le nom de prudence de la chair, *prudentia carnis*; & comme la fin qu'on luy donne est le dernier déreglement de la nature de l'homme, on doit aussi conclure que c'est le plus indigne & le plus criminel usage que l'homme puisse faire de sa raison.

Rom. 8.

Mais ce que je ne puis souffrir, est que ces gens-là se croyent souvent plus prudens que le reste des hommes; & que ces libertins, car c'est proprement le nom qu'ils méritent, veüillent se donner la gloire & la reputation d'esprits forts, c'est-à-dire, plus éclairez & plus pénétrans que le commun des hommes, en se mettant au dessus des lumiéres de la Foy, & des maximes de la Religion, qu'ils traitent de sentimens vulgaires, ou de préjugez de la naissance & de l'éducation, pour ne suivre que leurs appetits déreglez; & ne faire que la volonté de leur chair, comme parle l'Apôtre, *facientes*

Ad Eph. 2.

tes voluntatem carnis ; ce qui est plûtôt la plus grande foiblesse d'esprit, aussi-bien que la plus grande bassesse d'ame que l'on puisse s'imaginer.

Car si la prudence se doit mesurer à la fin qu'on se propose ; qu'elle marque en trouvez-vous dans un homme qui doit être convaincu qu'il a une ame immortelle qu'il faut sauver aux dépens de tout le reste, & & qui n'a soin que de son corps, qui ne s'éleve pas plus haut que les sens, qui préfere l'accessoire au principal, c'est-à-dire, le corps à l'ame, le tems à l'Eternité, & les plaisirs de cette vie à ceux du Ciel ? Certes au lieu d'être plus sage & plus prudent que les autres, n'est-il pas le plus aveuglé de tous les hommes ; puis qu'il est si peu éclairé dans la seule affaire importante qui soit au monde, qui est l'affaire de son salut, dont la vûë n'a nulle part dans la conduite de sa vie. S'il n'y avoit ny Christianisme, ny d'autre bien à esperer aprés cette vie, encore luy disputerois-je en Philosophe la qualité de Sage & de Prudent, en se proposant une fin si basse, & qui répond si peu à la grandeur de son esprit ; mais en faisant profession d'une Religion qui réprouve & qui condamne ce qu'il recherche avec tant d'ardeur, ne faut-il pas conclure qu'il est le plus imprudent de tous les hommes ?

Si sapiens fueris, tibimet ipsi eris ; dit la Sagesse même. Pour être sage & prudent, il faut l'être pour soy-même : or, n'est-ce pas manquer à la premiére regle de la prudence, de négliger ce qu'il y a de plus considerable *Proverb. 9.*

en nous, & ce qui ſeul mérite toute l'application de nôtre eſprit, pour la donner toute entiére à ce qui la mérite le moins? & c'eſt peut-être en ce ſens que S. paul l'appelle prudence de la chair, parce que c'eſt une prudence groſſiere, qui n'a que le corps pour objet, qui n'a que des vûës baſſes & terreſtres, & des yeux de chair pour juger des choſes ſenſibles : & ainſi au lieu de regarder ces gens-là comme des gens prudens, ou pour des eſprits élevez au deſſus du commun, on les doit regarder comme des eſprits enſevelis dans la chair, dont toute l'activité ne paſſe point le corps; c'eſt une prudence animale, comme parle encore S.
1. Corinth. 2. Paul, *animalis homo non percipit ea quæ Dei ſunt*; parce que ne ſe propoſant point de fin plus élevée que celle des bêtes, ils en prennent auſſi les ſentimens; & enfin c'eſt une veritable mort, *prudentia carnis mors eſt*, ajoûte ce grand Apôtre, non ſeulement parce qu'elle conduit à une mort éternelle; mais encore parce qu'elle eſt déja une eſpece de mort, par une ſeparation morale de l'ame, qu'on abandonne pour donner tous ſes ſoins au corps, qui ſemble imprimer le mouvement à l'ame même, qui n'agit que pour luy, qui n'a plus de vûë, de penſée, de deſ-
Ad Rom. 8. ſeins, de deſirs que pour luy, *prudentia carnis mors eſt*.

Si cette fauſſe prudence vous paroît ſi odieuſe & ſi criminelle ſous le nom de prudence de la chair que l'Apôtre luy donne, elle ne l'eſt pas moins ſous le ſecond qui eſt de l'appeller Sageſſe du ſiecle, entiérement

opposée à la Sagesse de Dieu qu'il preschoit: *Sapientiam autem loquimur, non hujus sæculi, neque Principum hujus sæculi, sed loquimur Dei sapientiam*, c'est-à-dire, au sentiment des Saints Peres, & particuliérement de S. Augustin, que cette sagesse & cette prudence ne pense qu'à s'établir en cette vie, qui s'appelle dans l'Ecriture le siecle present, quand on n'a pour but & pour fin que de se rendre considerable en ce monde; & pour cela, qu'on met en œuvre tout ce qui peut contribuer à ses desseins, qu'on ménage les occasions, qu'on cultive les personnes, & en un mot, qu'on recherche tous les moyens qu'on juge propres pour réüssir dans son dessein. Nous en avons un exemple dans le Conseil que tiennent les Pontifes & les Pharisiens de nôtre Evangile; ils s'assemblent sur le bruit que faisoient les miracles du Fils de Dieu, non pas pour mettre en déliberation s'ils reconnoîtront pour Messie celuy en qui ils en voyoient des marques si évidentes & des preuves si manifestes; mais pour voir comment ils conserveront leur réputation & leur authorité auprés du peuple, qui court en foule aprés ce grand Prophete: *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit*? ils croyent que le moyen le plus seur de venir à bout de leur projet, est de perdre celuy dont le grand éclat sembloit devoit bien-tôt effacer tout leur credit; l'interest de leur réputation leur fait prendre le specieux prétexte de la conservation de l'Etat: *Venient Romani, & tollent nostram gentem*; l'affaire est de telle importance, disent-

1. ad Corinth. c. 2.

Joan. 11.

ils, qu'il n'y va de rien moins que de mettre ordre à la seureté publique, & à la conservation de nôtre Loy ; car c'est une des adresses de cette prudence du siecle, de couvrir ses propres interests de ceux du public, de se servir de la Religion même pour les avancer, de confondre le profane & le sacré quand on y trouve son conte, & de faire joüer tant de ressorts, qu'on ne paroisse point en jeu en tout ce que l'on médite & que l'on entreprend. Cette prudence prise en ce sens, paroît plus rafinée & moins grossiere que la premiere, qui ne regarde que le corps & les plaisirs des sens ; parce qu'en effet on a besoin de plus d'adresse pour réüssir, & qu'un homme est consideré sur le pied d'un homme d'esprit, quand il trouve le moyen de faire des amis, de s'insinüer dans la faveur des Grands pour y trouver des apuys de sa fortune, ou qu'il peut établir sa maison par de grandes aliances, & que dans la concurrence de ses interests & de ceux de la Religion, en conservant les dehors & les apparences des uns, il donne aux autres tous ses soins & toutes ses pensées ; c'est en quoy l'on fait consister toute la subtilité de cette politique qui s'appelle prudence du siecle ; parce qu'elle n'a pour fin qu'une chose temporelle & qui ne passe point cette vie ; ce qui la rend criminelle & une pure folie devant Dieu, comme l'assure l'Apôtre, lequel réprochoit aux Infidéles de son tems, que le Dieu du siecle les avoit aveuglez, afin qu'ils ne vissent point la lumiére de l'Evangile : *Deus hujus sæculi excecavit mentes infidelium*,

ut non fulgeat illuminatio Evangelii; & quel est ce Dieu du siecle, sinon l'idole de l'interest, à qui la plus grande partie des hommes sacrifient leurs soins, leur vie & leur salut? Or, n'est-ce pas une veritable folie de renoncer aux justes prétentions qu'on a sur le Ciel, pour ne penser qu'à s'établir sur la terre? Certes la moindre réflexion que l'on feroit sur la nature des biens de cette vie, seroit capable de nous en convaincre.

Que si c'est un crime & un état de damnation de ne point soûpirer aprés le Ciel & nôtre bonheur éternel, comme le prouve admirablement saint Augustin; que sera-ce de ne penser qu'à s'établir sur la terre, à quoy nous porte cette prudence du siecle? que doit-on penser des moyens injustes qu'on employe pour cela? comme d'amasser de l'argent par toutes sortes de voyes, faire ses efforts pour supplanter les autres par des pratiques sourdes! que sera-ce des fourberies & des injustices que cette fausse prudence suggere pour se maintenir dans le poste où l'on s'est poussé? n'est-ce pas là l'adresse de cette politique, si contraire aux maximes de la prudence chrêtienne, & si préjudiciable à la conscience? Ah! demandons plûtôt à Dieu avec le Prophete Royal, la science & la sagesse selon sa loy & sa parole, *secundum verbum tuum disciplinam & scientiam doce me*; sur quoy s'écrie saint Ambroise, *non secundum Philosophos, non secundum causidicos, non secundum mercatores hujus seculi, sed secundum verbum tuum*. Je ne veux point de cette prudence qui se regle sur

Psalm. 118.

la coûtume du siecle : les Philosophes ont leur sagesse , & leur nom marque qu'ils en font profession ; mais c'est une sagesse vaine & enflée d'orgueil , elle n'a que du faste & de l'ostentation ; *non secundum causidicos* ; je ne veux point non plus de cette prudence des gens d'affaires , qui sçavent tourner les lois à leur but ; je ne veux point de celle des gens de trafic donc les souplesses & les fraudes passent pour prudence ; puisque ce nom n'est dû qu'à ceux qui méprisent tout ce qui passe avec le tems , & qui n'ont en vûë que les biens éternels ; *secundum verbum tuum disciplinam & scientiam doce me.*

Mais pour vous donner une notion entiére de cette fausse prudence , ajoûtons le troisiéme nom que luy donne saint Paul , qui est de l'appeller Sagesse du monde , *sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum.* C'est, si vous voulez , une troisiéme espece de prudence , laquelle n'ayant pas une fin plus élevée que les deux autres , n'est pas moins opposée , dans les moyens qu'elle prend , à la sagesse de l'Evangile & à la veritable prudence d'un Chrêtien ; c'est celle de ces honnêtes gens , qui se picquent de sçavoir le monde & de vivre selon ses maximes ; plus soigneux de leur réputation que de leurs affaires & de leurs autres interests , dont les uns ne pensent qu'à cultiver leur esprit par les sciences , & les autres à acquerir la qualité d'honnêtes gens , qui vivent avec honneur , qui ont accez par tout , & qui sont par tout considerez sur ce pied-là : j'appelle , Messieurs , cette conduite qui n'a en

1. Ad Corinth. 3.

vûë que cette fin, & qui ne s'éleve point plus haut, sagesse du monde, avec l'Apôtre ; non pas que les autres ne soient aussi ordinaires dans le monde ; mais parce qu'elle semble la plus approuvée & la plus utile à ceux qui entrent dans le commerce du grand monde, & qui paroît même la plus innocente, puis qu'évitant ce qu'il y a de plus honteux & de plus criminel dans le monde, ils n'en prennent que ce qu'il y a d'honnête, c'est-à-dire, tout ce qui contribuë à faire un galant homme & un homme du monde : mais je diray hardiment avec un Prophete, *viam sapientiæ nescierunt*, que ces personnes, quelque adroits & quelque sages qu'ils soient, ou qu'ils se croyent être, n'ont pas la premiere notion de la veritable sagesse & de la prudence chrêtienne, qui est de tendre à la fin pour laquelle ils sont au monde, & qu'ils n'ont garde de prendre les moyens pour y arriver, puisque ces moyens consistent, la plus grande partie, à s'éloigner de ces maximes qu'ils aiment, opposées à la sagesse d'un Dieu.

Baruch. 3.

Car si je demande à ces gens du monde pourquoy ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'une raillerie ou un petit mot qui les choque, fait qu'ils ne voyent jamais de bon œil ceux qui les ont offensez ? ils vous répondront aussi-tôt, qu'un honnête homme n'a rien de plus cher que son honneur, & que celuy qui veut passer pour un homme de cœur, ne doit souffrir en cette matiére aucune tache qu'il ne soit prêt de laver de son sang : voila cette prudence du

monde, laquelle s'oppose au devoir si essentiel d'un Chrêtien, qui est de pardonner les injures.

Si je dis à ce bel esprit qui employe toute sa subtilité à pointiller sur les veritez de la Religion, qu'il faut avoir plus de soumission pour les sentimens & les decisions de l'Eglise, & qu'un peu d'humilité chrêtienne vaux mieux qu'une orguëilleuse capacité; cela est bon, me dira-t-il, pour ceux qui ne peuvent juger par eux-mêmes, & qui ne voyent que par les yeux d'autruy; pour moy, puisque je ne manque pas de bonnes raisons, pourquoy ne pas soûtenir mes sentimens? Ainsi il aime mieux étouffer les inspirations du Ciel, & combattre les veritez les plus constantes de la Religion, que de manquer à se distinguer des autres, ou de ne pas soûtenir la réputation qu'il s'est acquise d'un bel esprit; car c'est un des moyens qu'employe cette prudence mondaine ennemie de Dieu.

Non, Messieurs, ce n'est point en cela que consiste la veritable prudence, non plus que dans les autres voyes, dont on se sert pour se faire valoir dans le monde, & s'y mettre en quelque consideration : *mendaces filii hominum in stateris*; les enfans des hommes, ces sages du monde se trompent dans leurs jugemens & dans les sentimens qu'ils ont des choses; car donnerez-vous cette qualité d'hommes prudens à ceux qui pour courir aprés une ombre de réputation, negligent d'acquerir une gloire éternelle? Disons plûtôt aprés le sage Legislateur Moyse,

Psalm. 61.

gens abſque conſilio eſt & ſine prudentia ; ce ſont des perſonnes ſans conſeil, ſans prudence & ſans jugement ; parce que la veritable prudence eſt d'avoir toûjours en vûë la fin pour laquelle on eſt ſur la terre ; & quiconque arrive à cette fin, eſt veritablement prudent & ſage : quelque jugement que les hommes faſſent de luy pour les affaires de ce monde, il conſervera ce titre devant Dieu, & paſſera éternellement pour tel, pendant que les autres ſeront regardez comme des inſenſez, *nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam.* Deuter 321 Sapient. 5.

Ainſi, Chrêtienne Compagnie, en quelque ſens que l'on prenne cette politique mondaine, ou pour une prudence de la chair, qui rapporte tout à ſes plaiſirs & au ſoin de ſon corps ; ou pour une prudence du ſiecle, qui ne cherche que ſes intereſts, à ſe pouſſer & à faire fortune ; ſoit enfin qu'on la regarde comme ſageſſe du monde, qui n'a pour but que d'y acquerir de l'eſtime & de la reputation par quelque avantage que l'on poſſede, elle eſt toûjours criminelle & une folie devant Dieu, parce qu'elle n'a point la veritable fin qu'un Chrêtien doit toûjours avoir devant les yeux ; & que tout ce que l'on peut gagner par toute l'adreſſe dont on ſe ſert, & par tous les moyens qu'on employe, ne peut entrer en comparaiſon avec le riſque que l'on court de ſe perdre éternellement : *Non poteſt ulla compendii cauſa conſiſtere, ſi conſtet animæ intervenire diſpendium.* D'où il faut inférer, qu'outre que cette fauſſe prudence eſt criminelle & S. Euch. Epiſt. ad Valer.

ennemie de Dieu, elle attire encore un malheur inévitable sur ceux qui se conduisent par ses maximes. C'est ce que nous allons voir dans cette seconde Partie.

II. PARTIE

Quand je parle du malheur que cette fausse prudence attire sur ceux qui en font la regle de leur conduite, je n'entens pas, Messieurs, parler du malheur éternel que méritent les crimes qu'elle fait commettre, pour venir à ses fins; c'est ce qui se doit toûjours présupposer dans les principes du Christianisme, & ce qui est commun à tous les vices; mais j'entens par là, les suites malheureuses qui arrivent dés cette vie, & qui tournent tôt ou tard à la confusion & à la perte de ces sages du monde, qui n'ayant ordinairement que des desseins injustes, n'employent aussi que des moyens encore plus criminels pour y réüssir. C'est sur quoy Dieu s'est ouvertement déclaré dans l'Ecriture, de renverser les projets de ces sages mondains, & de rompre leurs mesures, qui sembloient les mieux prises, pour leur apprendre qu'il n'y a ny conseil ny prudence qui puisse aller contre les desseins de Dieu: *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* Mais quoy que Dieu l'ait fait voir en mille occasions & dans tous les siecles, tantôt par des accidens inopinez qui sont hors de la prévoyance des hommes, tantôt par quelque circonstance qu'on a negligée, & tantôt enfin par les subites révolutions qui déconcertent la politique la plus adroite: cependant comme l'ordre de la sagesse de Dieu, est de se servir des desseins mêmes

1. Ad Corinth. c. 1.

des hommes, afin de faire réüssir les siens, je dis que ces effets, soit funestes, soit contraires à ceux que ces politiques ont cru les plus infaillibles, sont ordinairement des suites de cette fausse prudence que Dieu a coûtume d'aveugler, & qui manque dans l'une de ces trois choses, qui en font les trois parties; ou dans le conseil qui est pris à contretems, ou dans le choix des moyens où l'on se trompe; ou enfin dans l'execution que Dieu prend plaisir à traverser. Voyons s'il vous plaît cecy dans le procedé des Pontifes & des Pharisiens de nôtre Evangile.

Premierement ils tiennent conseil pour sçavoir ce qu'ils ont à faire touchant ce nouveau Prophete, qui selon leur maniére de parler, commençoit à se mettre en credit, & qui passoit déja pour le Messie dans l'esprit de biens des gens: il n'y a rien à redire dans ce procedé; c'est une affaire qui les regardoit, & dont ils étoient les Juges legitimes; mais comme ils n'avoient pour fin que le desir de conserver leur autorité; qu'apellent-ils à ce conseil? leur haine, leur ambition, leur jalousie; les passions les plus violentes & les moins capables de prendre & de suivre un bon avis, *quid facimus, quia* *Ioan.* 11 *hic homo multa signa facit*? On raisonne sur l'inconvenient qui pourra arriver, s'ils ne s'opposent à cette reputation naissante, *si dimittimus eum sic, omnes credent in eum*; on prévoit & on allegue le danger qu'il y a de la laisser croître, *venient Romani & tollent nostram gentem*; on en vient aux avis, & on les examine; c'est le premier acte de la

prudence de bien déliberer, & les sages du monde ne manquent guere à cette condition; mais quel conseil peuvent prendre des esprits prévenus par la haine, ou aveuglez par quelque autre passion? que peuvent-ils découvrir à la faveur de ces fausses lumiéres? & que peuvent-ils faire autre chose, que de prendre le bien pour le mal & le mal pour le bien? au lieu que la veritable prudence étant conduite par les lumiéres du Ciel, & ayant la foy, la raison & la conscience pour guides, découvre infailliblement la verité, & le party qu'il faut suivre; ou du moins dans ses doutes, consulte les plus intelligens & ceux qui sont d'une probité reconnuë pour sçavoir ce qui est permis; examine ce qui est le plus seur pour la conscience, & où il y va plus de la gloire de Dieu, & regarde enfin ce qui peut faire réüssir ses entreprises sans que la conscience y soit interressée.

C'est pour cela que l'Ecriture appelle les gens de biens des enfans de lumiére, à la distinction de ces sages & de ces politiques, qui ne sont que des enfans de ténébres, parces qu'ils ne se conduisent que par leurs passions aveugles: c'est à la lueur de leur fausse lumiére que l'usure paroît un gain legitime, parce qu'elle est un moyen propre à leur dessein, qui est d'acroître leur revenu, & d'amasser de grands biens; que la simonie passe pour un accommodement adroit; que tous les crimes enfin semblent justes quand ils sont colorez de quelque honnête prétexte; car dans le conseil où la passion préside, on ne manque jamais de raisons pour excuser une

injustice, ny d'exemple pour l'autoriser. Sagesse aveugle ! qui n'est éclairée que pour trouver les moyens de déguiser ses crimes ; mais malheureuse prudence, qui n'est conduite que par des flambeaux qui consument ceux qui suivent ses lumiéres ! car quel succez peut-on attendre d'un dessein, que l'envie, l'ambition, la vengeance & d'autres semblables passions suggerent, qui ne soit malheureux, soit qu'il réüssisse au gré de ceux qui l'ont pris, puis qu'il les rend criminels devant Dieu, soit qu'il trompe leur esperance, puis qu'ils ont le regret & le chagrin de se voir frustrez d'une chose qu'ils ont poursuivie avec tant de chaleur, & pour laquelle ils se sont donné tant de mouvemens ?

Si les Pontifes & les Pharisiens de nôtre Evangile eussent suivy les lumiéres de la raison & de leur conscience, voyant les signes & les prodiges que faisoit le Fils de Dieu, ils eussent sans doute raisonné plus juste, & eussent dit : Les miracles que fait cét Homme sont des preuves manifestes de sa Mission ; ils eussent examiné le tems, le lieu & les autres circonstances marquées par les Propheties, & voyant que tout cela s'accordoit avec ses mœurs, sa doctrine, la sainteté de sa vie, & le témoignage qu'en avoit rendu le grand saint Jean Baptiste, ils en eussent tiré des conjectures bien fortes, qu'il pouvoit être en effet le Messie qu'ils attendoient ; & ils eussent enfin conclu, si nous qui sommes les plus considerables, sommes les derniers à le reconnoître, n'aura-t-il point sujet de s'en

offenser ? Certes la prudence demandoit qu'ils prissent du moins la resolution de l'aller trouver pour s'en instruire & s'en éclaircir, comme avoit déja fait un de leur corps, en luy disant : *Magister, scimus quia à Deo venisti, nemo enim potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo* ; il est impossible qu'un homme qui fait les miracles que vous faites ne soit assisté de Dieu, & ne vienne de sa part ; ensuite ils eussent dû, en hommes sages, se rassurer de leur vaine crainte, & dire, si Dieu est pour nous, qu'avons-nous à craindre des Romains ? En tout cas si celuy que nous reconnoîtrons, a un souverain pouvoir sur la mort & sur toute la nature, comme nous le voyons de nos propres yeux, sa seule protection sera capable de nous défendre contre toute leur puissance ; ils eussent enfin conclu qu'il falloit s'acquitter d'un devoir si juste, & Dieu qui eût vû leurs bonnes intentions, n'eust pas manqué de faire tout réüssir à leur avantage ; mais n'ayant écouté que leur passion dans leur déliberation & dans leur conseil, ils se sont aussi exposez au hazard des mauvais succez qui en sont arrivez.

Ioan. 3.

Que si le conseil qu'employe la fausse prudence est corrompu de la sorte par la passion, il ne faut pas attendre qu'elle fasse un bon choix des moyens & des expediens pour réüssir dans ses entreprises & dans ses desseins ; ce qui est la seconde chose que nous avons avancée. Je sçay bien qu'elle pourra prendre les plus propres pour venir à son but ; mais ces moyens les plus propres seront les

plus criminels, comme dit un Prophete, *sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt*; mais qu'en arrivera-t-il ? il arrivera que Dieu ne benissant point une entreprise qui est contre ses ordres, contre son service & contre sa gloire, elle s'évanoüira d'elle-même, ou bien des personnes interessées à la faire manquer, feront tous leurs efforts pour la traverser, & feront naître des difficultez & des embaras qui troubleront les heureux succez qu'on s'étoit promis. *Ierem.* 4.

Ne sortons point de nôtre Evangile pour en trouver des preuves : voyez je vous prie, le resultat de cette assemblée, composée de tant de gens sages, & l'étrange expedient qu'ils prennent pour se précautionner contre le danger qui les ménace : *expedit ut unus homo moriatur pro populo*; il faut sacrifier la vie de cét homme à la seureté publique, & arrêter par sa mort toutes les suites fâcheuses que nous craignons pour l'Etat & pour la Religion. Ils sçavent bien que cét Homme est innocent, juste & sans réproche ; mais il faut le faire passer pour criminel, pour un imposteur & pour un seditieux ; il faut d'abord l'arrêter & s'assurer de sa personne, le charger de mille calomnies, & l'accabler par de faux témoignages, qui l'ayant détruit dans l'esprit de ceux qui le suivent maintenant, nous faciliteront ensuite les moyens de le faire condamner : ces moyens injustes que leur conscience leur réproche assez réüssiront-ils ? A la verité ils viendront à bout de le faire mourir, & Dieu le permettra dans le dessein qu'il a de racheter le monde par cette *Ioan.* 11.

voye ; mais ils n'obtiendront pas la fin qu'ils prétendent par là, qui est de conserver leur autorité, & d'arrêter le cours de la doctrine de ce nouveau Prophete, puis qu'il arriva tout le contraire.

C'est, Messieurs, ce que l'on peut dire en general de la prudence du monde. Comme elle fait choix ordinairement des moyens les plus criminels pour venir à ses fins, aussi le succez ne manque guere d'en être funeste & malheureux d'une façon ou d'autre, & d'attirer la malediction de Dieu sur leur personne, sur leur famille, & souvent même sur toute leur posterité.

Par exemple, il est question de mettre ordre aux affaires embroüillées de cette maison; il y a nombre d'enfans, beaucoup de dettes, & l'on y fait de grandes dépenses; si l'on consultoit la raison & la conscience, on prendroit aussi-tôt le veritable moyen de la rétablir, en retranchant ce train, en moderant ce luxe, en renonçant à ce jeu, qui acheve de consumer ce qui reste, & c'est sans doute le meilleur party qu'il y auroit à prendre; mais comme on ne consulte que son ambition, on a recours à des moyens plus injustes. Je ne paroîtrois plus dans le monde, dit-on, sur le même pied qu'auparavant, & je n'y ferois plus la même figure, si je retranchois de ma dépense ordinaire; quel moyen employe-t-on donc pour cela? la fausse prudence l'a bien-tôt trouvé; il faut faire cette fille Religieuse, cela déchargera la maison; il faut avoir un Bénéfice pour ce cadet; je connois un Ecclesiastique de bonne

composition, avec lequel il sera aisé de s'accommoder; mais cette fille n'a aucune vocation pour la Religion, ny cét enfant pour l'Eglise; il faut bien cependant qu'ils la prennent, puisque mes affaires le demandent. D'un autre côté, je puis nier cette dette, & pour cette autre dix ans se passeront en procés avant qu'on puisse tirer un sol de moy; il faudra que mes créanciers s'accommodent s'ils sont bien conseillez; là-dessus la conscience reclame l'Evangile, & la bonne foy; mais c'est la passion qui a déliberé, c'est elle aussi qui a conclu pour ces moyens criminels. Mais viennent-ils à bout de leur prétention par ces moyens injustes & criminels qu'ils prennent pour y arriver? Dieu ne le permet pas toûjours, au contraire il confond souvent cette prudence du monde par des succez malheureux, ou bien en dissipant leur conseil, & en faisant qu'il ne soit pas suivy.

C'est, comme l'Ecriture nous l'apprend, ce qui arriva autrefois à cét Achitophel, qui par ses avis & par ses conseils maintenoit Absalom dans sa rebellion contre son pere, & qui sans doute avoit pris le veritable moyen de perdre ce saint Roy, si Dieu, qui le protegeoit, n'eût dissipé, comme parle le Texte sacré, les conseils pernicieux de cét homme perdu de conscience: *Dei nutu dissipatum est consilium Achitophel.* D'autrefois, comme les moyens criminels & injustes que ces politiques employent pour réüssir dans leurs desseins, sont le choix de la passion qui les aveugle, ils manquent ordinairement par quelque endroit qu'ils n'ont pas prévû,

& ils deviennent inutiles ; parce que l'aveuglemement qui est une suite du crime, ne leur permet pas de prendre d'assez justes mesures pour réüssir dans leurs crimes mêmes.

Que si Dieu ne renverse pas toûjours les projets de cette fausse prudence pour comble de malheur, & par un ordre de la Justice, qui semble prendre à tâche de la confondre, il permet que les desseins même les mieux concertez tournent enfin à la perte & à la ruine de ceux qui les ont pris : ce qui me fait dire que l'execution, qui est la derniere chose que regarde la prudence, rend cette politique mondaine souvent aussi malheureuse, qu'elle est criminelle ; c'est ce qui a paru dans l'execution de l'avis que prirent les Pontifes & les Pharisiens, de mettre à mort celuy qui étoit venu pour être le Sauveur du monde : il faut qu'il meure, ce fut la conclusion de leur conseil, pour sauver par sa mort toute la nation : or, il ne faut pas considerer icy le bien & le bonheur que Dieu en fit réüssir pour le salut des hommes ; car ce n'est pas ce que ces faux sages prétendoient, ny ce qu'ils avoient en vûë, quand Caïphe, le plus animé de tous, leur declara qu'il étoit expedient qu'un seul mourût pour tout le peuple ; mais il faut considerer le malheur qu'ils s'attirerent en executant cette injuste resolution, car Dieu pour venger une si horrible injustice, se servit des Romains mêmes qu'ils apprehendoient tant de choquer, pour leur faire souffrir le juste châtiment qu'ils méritoient, en faisant un tel carnage de ce miserable peuple, qu'au raport

de Josephe leur Historien, au seul siege de Jerusalem, il en mourut plus de douze cent mille, & le reste fut vendu comme des esclaves, & reduits à une honteuse captivité, dont les pitoyables restes sont encore aujourd'huy dispersez de tous côtez, comme l'oprobre & l'execration de toutes les autres Nations.

Il est vray que le salut du peuple, dont ils couvroient leur injustice, n'étoit qu'un prétexte, au lieu que leur principal but étoit d'arrêter le cours de la doctrine du Fils de Dieu, & d'étouffer dans son sang le nom de son Auteur & le credit qu'il s'étoit acquis; mais ce dessein executé par la plus abominable injustice qui fut jamais, réüssit-il selon leur intention? ah! prudence mondaine! que tes vûës sont courtes, que tu es aveugle dans tes projets, & que tes prévoyances sont trompeuses! puisque la mort ignominieuse qu'ils prétendoient devoir éteindre son nom & sa gloire, fut ce qui les fit éclater par tout: car sa doctrine qu'ils croyoient ensevelir avec luy, trouva son établissement, & sa plus forte preuve dans son tombeau même; & ce qu'ils témoignoient apprehender le plus, sçavoir que tout le monde ne crût en ce Messie, *omnes credent in eum*, n'est-ce pas ce qui est arrivé? puisque la Foy s'est étenduë de là par toutes les Nations? Et pour ce qui est de leur Synagogue & de leur Loy, pour laquelle ils craignoient encore; parce qu'ils en étoient les plus considerables, & qu'ils y avoient la principale autorité; aussi prétendoient-ils la maintenir par la perte de celuy qu'ils refusoient de recevoir pour Messie; cette Synagogue & cette

Loy s'est-elle conservée par cette mort? n'est-ce pas au contraire, dit saint Augustin, par là qu'elle a été abolie? & en un mot, conclud ce saint Docteur, dont je n'ay fait qu'étendre la pensée, tout ce qu'ils avoient le plus redouté par cette fausse prudence, leur est arrivé par les moyens mêmes qu'ils ont employé pour l'empêcher: car, comme dit le Prophete, il n'y a ny sagesse ny prudence, ny conseil qui puisse aller contre les desseins & la sagesse d'un Dieu, *non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum*; c'est ainsi que nous voyons tous les jours que les fourberies retombent sur ceux qui en sont les auteurs; que ceux-cy donnent dans les mêmes pieges qu'ils ont tendu aux autres, & que ceux-là se trouvent pris par leurs propres artifices, *incidit in foveam quam fecit*, comme parle le Prophete. La perfidie ou l'infidelité d'un faux amy étant découverte, ne le couvre-t-elle pas luy même de confusion? Un autre a voulu établir sa fortune par des voyes injustes, par des usures, ou par des concussions; n'est-elle pas souvent renversée par des accidens imprévûs, ou bien ne s'engage-t-il pas en des affaires fâcheuses que ses intrigues luy attirent, & qui le ruinent sans ressource? en un mot, les voyes d'iniquité qu'invente la prudence du siecle, n'aboutissent ordinairement qu'à sa perte, *& in verticem ipsius iniquitas ejus descendet*; au lieu que la veritable prudence imite le serpent, dit l'Evangile, à cause que cét animal ne craint point d'exposer tout son corps pour

Proverb. 21

Psalm. 7.

Ibid.

conserver sa tête, qui est le principe de sa vie; c'est-à-dire qu'un homme qui agit par les lumiéres de la prudence chrêtienne, est prêt de perdre plûtôt tous ses biens, son credit & son honneur, que d'engager sa conscience; de sorte qu'ayant toûjours les interests de Dieu devant les yeux, Dieu a soin reciproquement des siens, & fait enfin que tout réüssit à son avantage & à son bonheur éternel.

Pour conclure tout ce Discours, aprés vous avoir fait voir cette fausse prudence du siecle, si criminelle dans la fin qu'elle se propose & dans les moyens qu'elle employe pour y parvenir, & ensuite malheureuse dans l'issuë & dans les succez, soit qu'ils répondent à leurs desseins, soit qu'ils y soient contraires: je vous avoüe, Chrêtiens, que quand je considere les divers états & les differentes conditions des hommes, & que je fais reflexion sur les soins qu'ils prennent, les intrigues qu'ils ménagent & les mouvemens qu'ils se donnent pour réüssir dans leurs affaires, je vous ferois volontiers la même demande que faisoit autrefois le saint homme Job, *sapientia ubi invenitur, & quis est locus intelligentiæ?* où irons-nous pour trouver la veritable sagesse; & en quel lieu est-ce qu'elle fait sa demeure? sera-ce dans les Cours des Princes & des Souverains, où tant de sages têtes, qui composent leur Conseil, sçavent si bien trouver les expediens & les ouvertures pour faire réüssir un dessein? non, car la veritable sagesse & la prudence chrêtienne n'entend

CONCLUSION.

Job 28.

point tous ces rafinemens de politique, toutes ces intrigues, ny toutes ces souplesses. Se trouve-elle dans le Palais de la Justice, & parmy cette multitude de gens d'affaires, qui plaident avec tant de chaleur, & qui ont inventé tant de ruses & de détours ! Mais la veritable prudence est ennemie des artifices, des fourberies & de tous les déguisemens : ne seroit-ce point parmy les Philosophes, les sçavans, & les beaux esprits du siecle ? helas ! ils sont trop esclaves du monde, & Dieu n'estime sages & prudens que ceux qui le méprisent ? où trouver donc cette sagesse & cette veritable prudence que nous cherchons ? *sapientia ubi invenitur* ?

Un grand Saint croit avoir satisfait à cette question, quand il assure que ce n'est que parmy les Chrêtiens qu'elle se rencontre., *soli Christiani veram prudentiam habent* ; je le crois à la verité, mais la question n'est pas moins difficile à resoudre : qui sont ceux entre les Chrêtiens qui la possedent, puis qu'on en voit si peu qui se conduisent par les lumiéres du Christianisme, & qu'il seroit difficile de la trouver dans les mœurs de ceux qui en font profession ; la pluspart ne cherchent que leurs plaisirs & leurs interests, & par consequent n'ont qu'une prudence de la chair dont nous avons parlé, *non reperitur in terra suaviter viventium.*

Nilus Abbas.

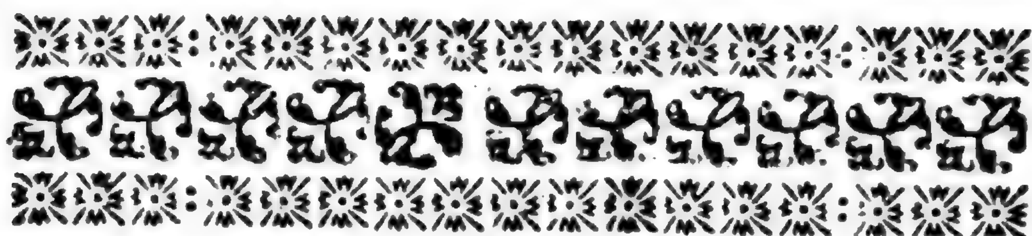
Pour decider donc nettement cette question, je dis qu'elle ne se trouve que dans la pratique des vertus, qui sont les moyens

d'arriver à nôtre veritable fin, qui est nôtre bonheur éternel, dans la crainte de Dieu & dans l'éloignement du peché, *timor Domini ipsa est principium sapientiæ, & recedere à malo ipsa est intelligentia*; & ainsi ne la pouvant trouver qu'avec bien de la peine parmy ce petit nombre de personnes qui vivent selon les maximes de l'Evangile, il la faut demander à Dieu avec Salomon, *da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, quæ mecum sit, & mecum laboret*; donnez-moy, ô mon Dieu! cette sagesse & cette prudence chrêtienne, qu'elle m'accompagne dans tous mes desseins, pour les rapporter à la veritable fin qu'ils doivent avoir, & ensuite dans toutes mes actions, qui sont des moyens pour l'acquerir, c'est le Ciel & l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

Iob. 28.

Sapient. 9.





SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Comment il se faut comporter dans les Grandeurs & dans l'élevation.

Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. *Matth.* 21.

Dites à la fille de Sion, voicy vôtre Roy qui vient dans un esprit de douceur. S.Matth. c.21.



QUEL est le veritable Chrêtien, Messieurs, qui entendant ces paroles de l'Evangile, & reflechissant sur le mystére qu'elles nous representent, ne sente son cœur comblé d'une secrette joye, de voir l'accueïl que

que l'on fait au Fils de Dieu dans le triomphe de ce jour ? Ce Messie, ce Sauveur des hommes, ce desiré de toutes les Nations, & ce Roy d'Israël attendu depuis tant de siécles, avoit jusqu'alors été méconnu & rebuté de ses propres Sujets : *In propria venit, & sui eum non receperunt* ; il avoit passé dans le silence & dans l'obscurité la plus grande partie de sa vie ; on avoit même pris occasion de sa Doctrine, & des Veritez toutes celestes qu'il avoit enseignées, de le persecuter ; & quelque bruit qu'eussent fait ensuite ses miracles parmy le peuple, & quelque applaudissement qu'il en eût reçû ; la crainte qu'on avoit des Scribes & des Docteurs de la Loy, qui en avoient pris ombrage, empêchoit qu'on ne luy rendît le culte & les hommages qui luy étoient dûs. Mais voicy enfin que le bruit éclate, que cette grande Ville de Jerusalem en est émüe, qu'on sort en foule pour aller au devant de luy, & qu'il y entre avec une espece de triomphe plus remarquable par l'affection que témoignent ces cris de joye qu'on fait retentir par tout, que par la pompe & la magnificence de l'appareil, qui consistoit seulement en quelques vêtemens qu'une multitude de peuple étendoit le long du chemin ; pendant que les autres coupoient des branches d'arbres, & les jettoient sur la route par où il devoit passer, & que tous ensemble élevant leur voix, chantoient comme à l'envy, *Hosanna Filio David*, salut & gloire au Fils de David, & beny soit celuy qui vient au nom du Seigneur.

Ioan. 1.

Je sçay bien, Messieurs, que cette recep-

tion que l'on fait au Fils de Dieu, étant pleine de mystere, peut fournir aux ames pieuses de nobles sentimens & de grandes veritez capables de satisfaire leur devotion; mais comme toutes les actions de ce Sauveur, & de ce Maître des hommes, sont autant d'instructions, d'exemples, & de regles de nôtre conduite, je trouve dans cet appareil, avec lequel il fait aujourd'huy son entrée dans la Ville de Jerusalem, & dans la maniere dont il se comporte parmy cet éclat; je trouve, dis-je, qu'il a laissé un modéle achevé de la maniere dont les hommes doivent user des grandeurs de ce monde, & quelle conduite ils doivent tenir dans l'honneur, dans les succez, dans l'élevation & dans les grandeurs, où la naissance, la fortune, la faveur, ou leur merite les a placez. Car puisqu'il est venu sur la terre pour le salut de tous les hommes, & qu'il a voulu qu'il n'y eût ny condition, ny état de vie qui n'eût ses moyens propres, & ses avantages pour cela; s'il a favorisé particulierement les pauvres, & les personnes qui sont dans l'abaissement, & sous la dépendance des autres, par les exemples plus frequens d'obéïssance, de soûmission, & de patience qu'il leur a donnez; il n'a pas voulu laisser les autres sans avoir sur quoy se former, en se servant pour la gloire de Dieu, pour le sécours du prochain, & pour leur propre salut, de l'état où Dieu les a élevez. C'est ce que je tâcheray de faire voir dans l'exemple du Fils de Dieu, en ce jour de son triomphe, aprés que nous aurons salüé sa glorieuse Me-

re, pour obtenir par son moyen les graces du S. Esprit.

Ave Maria.

CE seroit, Messieurs, un probléme assez curieux, & assez mal aisé à décider ; sçavoir dans lequel de ces deux états, de l'abaissement ou de l'élévation, on peut rendre plus de gloire à Dieu, pratiquer plus de bonnes œuvres, & travailler plus avantageusement pour le Ciel, si le Fils de Dieu ne s'étoit déclaré en faveur du premier ; & si les vices, qui accompagnent ordinairement le second, l'orgueil, l'ambition, le plaisir, l'oubli de Dieu, & toutes les passions les plus ardentes, qui sont comme dans leur centre durant la prosperité, & qui semblent regner sur ceux qui commandent aux autres, n'avoient décrié, & rendu suspecte la condition des Grands. C'est ce qui a fait l'objet de la crainte du S. Roy David : *Ab altitudine diei timebo.* C'est ce qui a obligé tant de Souverains à se dépoüiller de leur pourpre, comme ne trouvant point d'autre moyen de se défaire de ce faste, & de tous les empêchemens qu'ils y trouvent de vivre chrêtiennement ; & enfin, c'est de là que tous les SS. ont toûjours cherché l'humiliation plûtôt que l'éclat, comme la voye la plus sûre, & où il y a le moins d'écüeils pour le salut & pour la sainteté. *Psalm. 55*

Tenons-nous-en là, Chrêtienne Compagnie ; mais puisque Dieu a voulu qu'il y eût

des Grands & des petits dans ce monde ; & que sa Providence a établi ces differentes conditions, qui font l'ordre que nous voyons dans la societé des hommes ; & qu'ainsi il faut qu'il y en ait qui soient au-dessus des autres, dans l'honneur & dans l'éclat, pendant que les autres sont inconnus, soumis, & dans l'abaissement ; le Sauveur qui a passé la plus grande partie de sa vie dans l'oubli, & dans le mépris des hommes, & qui dans quelque tems sera dans l'opprobre, & souffrira les plus sensibles confusions, a voulu en ce jour se faire un modele de la fidelité, de la douceur, de la pieté, de la moderation, & en un mot, de la conduite que l'on doit garder lorsqu'on est dans l'honneur, ou que l'on s'est acquis quelque autorité sur les autres. C'est ce que nous pouvons voir en détail dans l'appareil de ce triomphe, avec lequel le Sauveur du monde fait son entrée dans la Ville de Jerusalem.

Pour cela, Messieurs, je remarque que la Grandeur (& par ce nom j'entens tout ce qui éleve une personne au-dessus des autres) je remarque, dis-je, que la Grandeur peut être envisagée sous trois raports ; premierement par raport à Dieu, de qui on l'a reçûë, & au-dessous duquel nous demeurons toûjours, à quelque degré d'honneur que nous puissions être élevez. Secondement, par raport aux autres qui nous sont soûmis, & au-dessus de qui elle nous éleve ; & troisiémement enfin par rapport à nous-même, qui la possedons, & qui en sommes revêtus comme d'un caractere qui inspire aux autres du respect & de la sou-

mission : or c'est à ces trois choses que l'on peut rapporter tous les devoirs & toutes les obligations de cet état ; car à l'égard de Dieu, qui la communique à quelques personnes comme à ses images ; l'exemple du Fils de Dieu, qui va au Temple si-tôt qu'il est entré dans Jerusalem, & qui empêche la profanation & les desordres qui s'y commettoient, leur apprend qu'ils doivent se servir de leur rang & de leur autorité pour le faire honorer luy-même : c'est ce que nous verrons dans la premiere Partie ; ensuite à l'égard des autres hommes, au-dessus desquels nous sommes élevez, il nous apprend la douceur, la moderation, & à nous servir du pouvoir que nous avons pour faire du bien à tout le monde : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* ; *Matth. 21.* & enfin si nous considerons cette grandeur, par raport à ceux qui la possedent, nous y verrons la conduite qu'ils y doivent garder, en évitant le faste & le luxe, & ne perdant jamais le souvenir de la vanité de toutes les grandeurs de la terre, sur l'exemple du Fils de Dieu. Ce sera tout le partage de ce Discours.

I. PARTIE.

Premierement, Messieurs, si nous considerons par rapport à Dieu, la Grandeur, & tout ce qui la suit & qui l'accompagne, c'est-à-dire, l'honneur, la gloire, la puissance, l'autorité, & tout ce que les hommes admirent, & qu'ils regardent comme quelque chose de grand ; il ne faut jamais oublier à quelle condition les hommes l'ont reçûë de celuy que l'Ecriture appelle le seul Grand, le seul Puissant, & le seul Maître & Seigneur

de tout le monde ; puiſqu'on ne peut y faire réflexion, ſans reconnoître en même-tems, que s'ils ſemblent plus avantageuſement partagez que les autres, ils ont auſſi des obligations plus étroites & plus indiſpenſables, non ſeulement de luy faire hommage de leur grandeur ; mais encore de l'employer à le faire honorer luy-même, & à le faire regner par tout où ils ont du pouvoir. C'eſt pour cela que le Sage nous aſſure qu'ils ſeront jugez plus ſévérement que les particuliers ; puiſqu'ils répondront & d'eux-mêmes, & des autres tout à la fois : *Iudicium duriſſimum iis qui præſunt fiet.* Sapient. 6.

En effet, Meſſieurs, c'eſt une charge attachée à leur condition, de n'avoir receu cette autorité de Dieu, qu'avec une plus grande neceſſité de s'aſſujettir à luy, d'implorer ſon ſecours quand tout le monde reclame le leur, d'être environné d'une auſſi grande foule d'ennemis qui les attaquent, que de ſerviteurs qui les défendent ; & d'avoir enfin plus de beſoin que les autres d'être ſoûtenus des graces & de la protection de ce Souverain Maître, à qui ils doivent par conſequent la demander avec plus d'inſtance, & s'éforcer de ſe l'attirer par leur ſoumiſſion, & par leur fidelité à remplir tous leurs devoirs : c'eſt de quoy le Sauveur du monde leur a voulu montrer l'exemple dans la pompe & dans l'accüeil qu'on luy fait en ce jour.

Le bruit de la Reſurrection du Lazare mort & enſeveli depuis quatre jours, luy avoit attiré l'admiration de tout le peuple ; on ne parla d'autre choſe dans toute cette

grande Ville, qui en fut toute émuë ; on commença à ouvrir les yeux aux Propheties, & à reconnoître en sa personne des marques du Messie qu'ils attendoient ; & le moins que l'on disoit de luy, étoit que c'étoit un grand Prophete, qui avoit reçû un pouvoir souverain sur la vie & sur la mort. On rapelle en même-tems les guérisons miraculeuses des aveugles, des sourds, des paralitiques, & tous les prodiges dont le peuple avoit été témoin ; de maniere que poussez d'une inspiration divine, sçachant qu'il approchoit de la Ville, avec ses Disciples, ils sortirent en foule au devant de luy, le receurent avec une espece de triomphe, avec plus de marque d'estime & d'affection, que de magnificence ; ils suppléerent par des crys de joye, & par des acclamations publiques à ce qui manquoit à l'appareil de cette reception, dont ils venoient de prendre le dessein sur l'heure même. Le Sauveur qui avoit prévû ces marques d'honneur qu'on luy devoit rendre, y avoit disposé ses Apôtres, & s'étoit pourvû d'une monture conforme aux sentimens d'humilité, dont il avoit jusqu'alors fait profession, & qui avoit toûjours servi à couvrir sa véritable grandeur. Ainsi, entrant dans cette grande Ville, parmy la foule du peuple, dont une partie l'entouroit, & l'autre le suivoit avec empressement, parmy ces applaudissemens & ces crys, qui retentissoient par tout (ce qui donna même de la curiosité aux Gentils de le connoître) il marcha droit au Temple en cet équipage, pour rendre l'hommage qu'il devoit à son Pere Eternel : là il employe son credit &

son autorité pour en chasser les Profanateurs, & pour faire rendre l'honneur & le culte qui étoit dû à cette Souveraine Majesté; & ce fut à quoy aboutit cette entrée, & à quoy se termina toute cette pompe, qui étoit peu de chose pour un si grand Roy; mais qui contient une instruction éclatante du devoir & de l'obligation des Grands, & de tous ceux qui sont élevez sur la tête des autres par quelque titre que ce soit, premierement d'être eux-mêmes soûmis à Dieu, sans s'élever par orgueil, ny s'en faire accroire en quelque degré d'honneur, & en quelque rang qu'ils puissent être placez.

C'est l'unique chose dont le S. Roy David faisoit gloire, & qu'il representoit luy-même à Dieu, comme la marque de sa fidelité, & dont il esperoit bien qu'il luy tiendroit compte: *Domine non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis.* En effet, c'est le plus dangereux écüeil qui se rencontre dans la grandeur, de s'oublier soy-même quand on se voit élevé au-dessus des autres, & de se regarder comme de petites divinitez qui reçoivent l'encens qu'on leur presente, & qui croyent que l'honneur & le respect qu'on leur rend, est dû à leurs personnes plûtôt qu'à leur rang, & à leur dignité; car enfin le cœur s'éleve à mesure qu'on se voit élevé par quelque marque de distinction, ainsi que parle l'Ecriture d'un des Roys de Jerusalem: *Et elevatum est cor ejus.* De là vient que c'est comme un miracle dans la grace, dit saint Bernard, qu'un homme dans l'honneur & dans l'éclat, parmy les applau-

Psalm. 130.

2. *Paralip. c. 16.*

dissemens, les succez, & la grandeur ne soit point enflé de son merite, & à qui ces pensées de présomption & d'indépendance ne viennent point dans l'esprit; & s'ils n'en viennent pas jusques à l'orgueil du superbe Antiochus, dont le Texte sacré nous assure qu'il porta si haut son insolence, qu'il luy sembloit commander aux flots de la mer, & peser la hauteur des montagnes dans une balance; du moins il est constant que la grandeur à un penchant tout particulier à l'orgueil, qu'elle y porte par son propre instinct, & qu'elle y pousse; parce que les Grands se persuadent aisément meriter l'honneur & le rang qu'ils possedent, & perdent bien-tôt les sentimens de reconnoissance envers le Dieu qui les à élevez.

Et c'est à quoy les personnes qui les approchent, & qui les environnent, ne contribüent pas peu par leurs soûmissions, par leurs déferences, & par leurs flateries. On craint de les choquer en leur découvrant leurs défauts, ou en les avertissant de leurs devoirs; & ainsi, comme ils trouvent des gens qui leur applaudissent jusques dans leurs crimes, il n'est pas fort surprenant qu'ils se méconnoissent, & qu'ils oublient ce qu'ils doivent à Dieu, en se voyant respectez, & comme adorez du reste des hommes. Voilà ce qui souvent oblige Dieu, lequel resiste aux superbes, de les abaisser & de les dépoüiller de cette grandeur dont ils abusent; c'est dont il les menace par la bouche du Sage, lequel en parlant des Puissances que Dieu établit sur la terre, aprés avoit dit, qu'il a coutume de

les revêtir d'un caractere de majesté & de grandeur, comme d'une ceinture qui les entoure, & qui leur attire la soumission & le respect de tout le monde ; ajoûte qu'il leur ôtera cette marque & ce signe, s'ils oublient celuy de qui ils l'ont reçû. Je les priveray, dit-il, de cét éclat qui les environne, en les faisant tomber de ce faste de grandeur où ils sont élevez ; je feray cesser les acclamations des peuples, j'arrêteray les mouvemens de joye qu'ils font paroître en les voyant, & je feray évanoüir cét éclat qui tenoit leurs sujets & les personnes qui sont au dessous d'eux dans le devoir. Cela veut dire, Chrétiens, que le premier devoir des Grands & le premier tribut qu'ils doivent à Dieu, est de luy rapporter fidélement toute cette gloire qu'ils reçoivent, sans la retenir pour eux-mêmes ; parce que c'est le bien de Dieu, qu'il ne veut ceder à personne ; & quand on est veritablement pénétré de la grandeur de Dieu, & de la vûë de son propre neant, on oublie toute la distinction qu'on a dans le monde ; on ne se souvient plus qu'on est Prince, qu'on est grand, qu'on est sçavant ; tous ces titres disparoissent devant le Seigneur ; on voudroit creuser jusqu'au centre de la terre pour s'abîmer ; & en un mot, on ne reconnoît point alors d'autre Grandeur ny d'autre Puissance que celle de Dieu.

Or le moyen de s'acquiter de cette obligation, n'est pas seulement de se dépoüiller en sa presence de tout ce faste, & de reconnoître que cette gloire luy appartient, & de ne s'en rien attribuer ; mais en second

lieu, de l'employer à le faire regner, & de faire ensorte qu'il soit luy-même glorifié; à l'exemple du Sauveur, dont le premier soin dans son triomphe, fut d'aller au Temple non seulement pour luy en faire hommage, mais encore pour y exercer son autorité en chassant les Profanateurs de ce saint lieu, & enseigner par son exemple & par ses paroles le culte & le respect qui luy sont dûs. Voila l'obligation essentielle des Grands, puisque c'est la fin pour laquelle Dieu leur a donné cette autorité; & c'est ce qu'il attend d'eux en les élevant ainsi sur la tête des autres, qu'ils portent ceux qui leur sont soumis à luy rendre la gloire qui luy est duë, & que pour cela ils se servent de tout le pouvoir que Dieu leur a donné; sur tout qu'ils y employent leur propre exemple, qui est plus puissant & plus efficace que tout le reste, comme fit le Sauveur en cette rencontre; c'est par ce moyen que leur grandeur fera reconnoître celle de Dieu en s'y soumettant les premiers par une exacte & inviolable observation de ses Loix.

Mais il arrive par le plus étrange abus qui soit au monde, qu'ils se servent de leur autorité, de leur charge ou de leur pouvoir, pour se dispenser eux-mêmes des plus étroites obligations du Christianisme, pour justifier leurs passions & leurs dereglemens, & pour se mettre au-dessus de toutes les loix, en se considerant comme maîtres de leur conduite, & comme s'ils n'en devoient rendre compte qu'à eux-mêmes; & cela

vient encore du naturel de la grandeur, qui a coutume de ne regarder que soy, & de rapporter tout à soy; de maniére que comme ils voyent tant de personnes qui dépendent d'eux, ils s'accoutument insensiblement à se soustraire eux-mêmes de la dépendance qu'ils ont de Dieu, dont ils negligent les interests, sans penser que c'est pour les soûtenir & pour les défendre qu'il les a mis en sa place & qu'il les a établis comme ses substituts pour ce sujet.

Quelquefois cela vient encore d'une certaine delicatesse assez ordinaire aux Grands, & qui fait qu'ils ne peuvent souffrir de gêne ny de contrainte; c'est pourquoy ils se servent des avantages que la naissance ou la fortune leur ont donnez, comme d'un droit qui les exempte des devoirs les plus essentiels de la Religion; & enfin cela arrive d'autrefois par ce même orgueïl, qui semble attaché à leur condition; car comme ils se regardent infiniment au dessus des autres, ils tâchent de s'en distinguer en tout ce qu'ils peuvent, & prétendent avoir quelque privilege jusques dans les devoirs de la Religion même aussi-bien que dans tout le reste; & c'est ce qui rend cét état si dangereux pour le salut; non pas qu'il le soit par luy même, mais par l'abus qu'ils y font de leur autorité & de leur pouvoir, & par les droits prétendus qu'ils s'attribuënt; au lieu d'être fortement persuadez que tant s'en faut, que pour être élevez à quelque dignité, ils soient dispensez pour cela d'obeïr aux Loix de Dieu; que cette élevation même les oblige

à les obſerver plus reguliérement ; parce que Dieu ne les a mis en ce poſte, dit S. Auguſtin, que pour les faire obſerver aux autres par leur exemple & par leur autorité ; & que c'eſt en cela qu'ils doivent mettre leur gloire & leur grandeur ; c'eſt pourquoy ce ſaint Docteur parlant du zele que ces perſonnes doivent avoir pour combattre & pour détruire le vice & l'impieté, & demandant comment ils peuvent rendre ſervice à Dieu ; il répond, en parlant d'un Roy, ce qui doit s'étendre à tous ceux qui ont du pouvoir & de l'autorité, *aliter ſervit quia homo eſt, aliter quia etiam & rex eſt.* Il y a bien de la difference entre les ſervices qu'ils rendent à Dieu, comme hommes & comme particuliers, & ceux qu'ils luy doivent comme perſonnes publiques & établies de Dieu pour conduire les autres, *quia homo eſt, ei ſervit, vivendo fideliter* ; en qualité d'hommes particuliers, ils ſervent Dieu lors qu'ils vivent ſaintement ; c'eſt une obligation qui leur eſt commune avec tout le reſte des hommes ; mais leur dignité y en ajoûte une nouvelle, qui eſt de le faire ſervir, employant pour cela leurs propres loix, la puiſſance que Dieu leur a mis en main, & tous les autres moyens qu'ils ſçavent ſi bien mettre en œuvre quand il eſt queſtion de ſe faire craindre & honorer eux-mêmes, *quia vero etiam Rex, per leges juſte præcipientes* : mais quand l'un eſt joint avec l'autre, & qu'ils agiſſent de concert, que leur exemple autoriſe les loix qu'ils portent, & que leurs loix ſont ſoûtenuës de leur exemple, alors

l. 2. Advers. litt. Petiliani.

rien ne leur resiste, & c'est alors qu'ils remplissent parfaitement les devoirs que Dieu attend d'eux en cét état.

A quoy, Messieurs, il faut ajoûter ce qui peut servir de troisiéme motif pour les y obliger plus étroitement, qu'ils ne seront veritablement grands, & qu'ils ne maintiendront leur rang & l'autorité qu'ils ont sur les autres, qu'autant qu'ils seront eux mêmes soûmis à Dieu, puisque c'est à ce titre qu'ils la possedent legitimement, comme ses ministres & des personnes commises de sa part, pour nous commander, ainsi que parle saint Pierre, *ducibus tanquam à Deo missis*; & c'est pour cela que nous sommes obligez de les honorer, de les craindre & de leur obeïr; c'est ce qu'il semble que nôtre Evangile veüille dire, en parlant de la reception que le peuple de Jerusalem fait au Sauveur en qualité d'Envoyé du Seigneur, & qui vient de sa part, *Benedictus qui venit in nomine Domini*; la raison de l'accueil qu'ils luy font & de l'honneur qu'ils luy rendent, c'est qu'il vient au nom du Seigneur.

1. Petr. 2.

Matth. 21.

Or si les Grands sont établis de Dieu, & s'ils viennent de sa part, ce n'est pas pour être contre luy & pour s'emparer de son autorité; mais pour maintenir ses droits: ils ont donc obligation de les deffendre, puisqu'ils ne sont que pour cela; & comme il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, dit l'Apôtre, *non est potestas nisi à Deo*, il n'y en a point aussi qui ne doive avoir Dieu pour objet & pour fin, puisque tout ce que Dieu fait, il le fait pour sa gloire, & qu'il

Ad Roman. 13.

ne peut agir pour une autre fin. Il s'ensuit donc que ceux qui sont choisis pour tenir sa place & qui sont établis par son ordre, doivent faire ce qu'il feroit luy-même, c'est-à-dire, le faire craindre, le faire servir & honorer; ensorte que leur grandeur ne soit que pour luy, comme elle ne vient que de luy, & qu'ils rendent eux-mêmes à Dieu les déferences qu'ils reçoivent de ceux qui leur sont soumis; que s'ils exigent l'honneur & le respect qui leur est dû, ce soit en vûë de Dieu, dont ils tiennent la place, qu'ils se servent de cét honneur pour en faire rendre à Dieu; qu'ils regardent leur autorité, leur charge & leur pouvoir comme des moyens dont Dieu se veut servir pour avancer sa gloire; & voila la raison pourquoy Dieu a voulu qu'il y eût des Grands, des personnes puissantes, élevées au-dessus des autres, & c'est ce seul motif qui peut justifier l'honneur, la pompe & l'éclat. Mais que je crains! Messieurs, qu'il ne m'arrive aujourd'huy ce qui arriva au Prophete Jeremie, lequel affligé de voir les dereglemens publics de Jerusalem, & de ne trouver personne parmy le peuple qui honorât & qui servît Dieu fidélement, crut que s'adressant aux Grands qui gouvernoient le peuple, il en trouveroit parmy eux qui le feroient par reconnoissance; parce qu'ils avoient plus d'obligation que les autres de luy être soumis, *ibo ad optimates*, disoit-il; *Ierem. 5.*
Je m'adresseray aux premiers de la Ville, puisque ce sont eux qui doivent servir de loy & de regle aux autres; mais qu'il fut

trompé dans ſon eſperance ! car aprés avoir examiné leur vie & leurs actions ; ah ! s'écria-t-il, ce ſont ceux qui ont ſecoüé le joug tous les premiers, & qui ſe ſont le plus hautement declarez contre Dieu, *& ecce hi magis confregerunt jugum* ; que je crains, dis-je, qu'il ne m'arrivât de même, ſi j'avois commiſſion comme ce Prophete, d'informer de leur vie & de leur conduite, que ce ſont les premiers à violer les Loix de Dieu, & les violer plus impunément en ſe ſervant de leur pouvoir & de leur dignité pour autoriſer leurs vices & leurs paſſions, en ſe mettant au-deſſus des loix, & par là, renverſant l'ordre & les deſſeins de Dieu, qui les a élevez à ce rang, non ſeulement pour ſe faire rendre par leur moyen le culte & le ſervice qui luy eſt dû, mais de plus pour le ſecours & pour le ſervice du reſte des hommes ; c'eſt la ſeconde maniére dont nous pouvons enviſager la grandeur & ceux qui y ſont élevez, ſçavoir par rapport aux autres, au-deſſus de qui elle les éleve. Et c'eſt ce qui doit faire la ſeconde Partie de ce Diſcours.

II. PARTIE. C'eſt, Meſſieurs, un abus & une erreur tout enſemble, de s'imaginer que la grandeur ſoit pour elle-même, & que tout le reſte ne ſoit en quelque maniére que pour elle ; au lieu que dans l'ordre & dans les deſſeins de Dieu elle n'eſt que pour défendre, pour proteger & ſecourir tous ceux qui luy ſont ſoumis : ce qui a fait dire au Philoſophe que les ſouverains ſont pour les peuples, & par la même raiſon les Magi-

giſtrats pour les Citoyens, & en général les grands pour les petits ; parce que ſi Dieu a voulu qu'il y eût de la ſubordination dans le monde, qui ſans cela ne pouroit ſe maintenir, il a voulu conſequemment que les hommes fuſſent liez enſemble par cette dépendance mutuelle, qui fait que les uns ne ſe peuvent paſſer des autres, & que chacun par ce moyen travaillât au bien & à la conſervation du tout ; c'eſt pourquoy comme les peuples, les ſujets & les particuliers doivent le reſpect, l'obeïſſance, la fidelité & la ſoumiſſion aux Souverains, aux perſonnes publiques, aux Magiſtrats & aux Grands, reciproquement les Grands, les Souverains, les Magiſtrats & les perſonnes élevées à quelque dignité, doivent leurs ſoins & leur protection à ceux que Dieu leur a aſſujettis ; & ſe doivent perſuader que dans l'ordre de Dieu, ils ſont établis pour les conduire & pour veiller à ce qu'ils vivent en paix & à couvert des inſultes & des outrages que les bons pourroient recevoir des méchans.

De là vient que dans les écrits des Payens, qui n'ont ſuivi que les lumiéres de la raiſon, & dans l'Ecriture ſainte qui contient la parole de Dieu, les Grands & les Souverains tantôt ſont appellez les Peres, tantôt les Paſteurs & tantôt les Protecteurs de leurs peuples & de leurs ſujets ; d'où la morale a tiré ces belles maximes, que les honneurs, les charges & les dignitez ſont de ſpecieuſes ſervitudes, de veritables charges qui engagent envers les autres ceux qui les poſſedent, & que ce rang & cette élevation les

obligent à des devoirs plus onereux qu'ils ne pensent ; tellement que de se former une autre idée de la grandeur, & croire que les autres ne sont que pour leur rendre service, c'est une erreur ; & l'employer à d'autres fins, c'est un abus que l'ambition a introduit, & qui a fait dire à saint Gregoire, que de pretendre estre maître pour commander seulement & pour se faire obéïr, c'est ne sçavoir pas pourquoy l'on est maître:
C. Moral. 21. *Praesse, & non prodesse, praesse non est.*

Or c'est cette obligation que le Fils de Dieu a voulu nous apprendre dans l'honneur & dans l'éclat qu'il reçoit dans la pompe de ce jour, d'employer le pouvoir qui luy étoit naturel entant qu'Homme-Dieu, & qui n'étoit point dépendant des hommes, à faire du bien & le sacrifiant en quelque maniére tout entier à l'utilité publique, & à obliger tout le monde : c'est pour cela qu'il entre en Jerusalem, & qu'il se sert de la Prophetie qui avoit été faite de sa personne pour le faire sçavoir au
Matt. 21. peuple Juif, *dicite filia Sion, ecce rex tuus venit tibi.* C'est pour vous, peuple, qu'il vient & pour vous qu'il travaille uniquement ; il s'applique à vôtre secours & à vos besoins. Il n'y est pas plûtôt entré, remarque un Evangeliste, qu'il s'employe à guerir les malades, & à rendre tous les bons offices qu'il peut à ceux qui s'adressent à luy : *Accesserunt ad eum caeci & claudi, & sanavit eos.*

Admirable leçon ! Chrêtiens, que le Sauveur fait aux hommes en cette manifestation de sa Grandeur, de leur apprendre l'u-

ſage qu'ils doivent faire de celle où Dieu les a élevez, conformément à ſa fin & à l'ordre de Dieu ; & ſi vous me demandez quel eſt cét uſage qu'ils en doivent faire, je vous demanderay reciproquement quel bien ils ſont capables de faire, quels moyens & quelles occaſions leur charge, leur naiſſance & leur autorité leur en fourniſſent ; & je vous diray que c'eſt juſtement pour cela que Dieu les y a mis ; mais pour parler en général, il y en a de deux ſortes, à ſçavoir d'empécher les deſordres qui ſe commettent dans les lieux où ils ont de l'autorité ; & enſuite de faire tout le bien propre de leur état & de l'employ qu'ils exercent ; ce qui eſt oppoſé aux deux ſortes d'abus que les Grands ont coutume de faire de leur autorité & de leur grandeur ; l'un de ſouffrir le deſordre & n'oſer s'y oppoſer, ou y apporter le remede qui eſt en leur pouvoir, comme fait le Sauveur qui entre d'abord dans le Temple pour en chaſſer les Profanateurs qu'il y rencontre ; l'autre eſt de ne pas faire tout le bien qu'ils peuvent : d'où vous concevrez combien les Grands ſont coupables par la ſeule negligence de leurs devoirs, ſans parler des crimes qu'ils peuvent commettre eux-mêmes par le déreglement de leur vie.

Car premiérement, qui peut douter qu'ils ne ſoient établis de Dieu pour empêcher le mal & arrêter les deſordres ? L'Apôtre ne nous avertit-il pas, que ce n'eſt pas ſans ſujet qu'ils portent l'épée que Dieu leur a miſe entre les mains, pour punir les crimes, & pour imprimer de la crainte aux méchans ?

Qui ſont ceux qui doivent corriger les abus, reprimer les violences, empêcher les vexations & les injuſtices, ſi ce n'eſt ceux que Dieu a chargez de cette commiſſion, & qui luy en doivent rendre compte ? & pour quelle raiſon ſont-ils des perſonnes publiques, s'ils ne mettent ordre à la ſureté du public, & s'ils n'employent leur autorité & leur pouvoir pour faire garder les loix ? Dieu n'avertit-il pas les Juges par la bouche du Sage, de ne ſe point ingerer dans cette fonction s'ils n'ont aſſez de fermeté & de droiture pour s'oppoſer à l'iniquité ? *Noli quærere fieri judex, niſi valeas irrupere iniquitates* ; & l'on peut dire le même de ceux qui ſont revêtus de quelque caractere d'autorité, puis qu'ils ſont comme les premiers Juges des crimes, qui ſe commettent dans l'étenduë de leur Juridiction, qu'ils manquent au premier de leurs devoirs s'ils ne les puniſſent, & qu'ils ſont coupables devant Dieu de tous les deſordres qu'ils ne ſe ſont pas efforcez d'arrêter ; parce que cette obligation naît du rang même qu'ils tiennent, qui les rend reſponſables du luxe, des juremens, des débauches, du jeu, du libertinage à quoy ils ont laiſſé prendre cours ; de ſorte que la ſeule omiſſion de ces devoirs, ou la ſeule negligence de s'en acquiter, les met dans un danger évident de leur damnation.

Et c'eſt par là, Meſſieurs, qu'il faut juger du peril qu'il y a de ſe perdre dans les employs & dans ces dignitez, que l'ambition fait ſouhaiter & pourſuivre avec tant d'ardeur : mais elle eſt trop aveugle pour y faire une ſerieuſe re-

flexion ; on se laisse eblouïr par l'eclat de l'honneur, sans penser à l'obligation qu'il impose, & qui y est indispensablement attachée. Car s'ils avoient une fois conçû le poids de cet engagement, & ce que c'est que de rendre compte à Dieu des pechez des autres, à un maître par exemple, des desordres de ses serviteurs ; à un Magistrat de tous ceux d'une ville, à un Seigneur de ceux de ses vassaux, à un homme de qualité, de naissance, & d'autorité de tous ceux qui luy sont soumis, ou sur qui il a quelque droit ; cette seule consideration ne seroit-elle pas capable de reprimer ce desir de grandeur, & cette ambition qui veut toûjour s'élever sans bornes & sans mesures ? de penser que les obligations croissent à proportion des charges ; que plus on est élevé, plus on a sujet de craindre ; & plus il y a de personnes à qui l'on commande, plus on a de comptes à rendre ; puisque ce sont autant de personnes sur qui l'on doit veiller, comme l'assure l'Apôtre : *Ipsi pervigilant quasi de animabus vestris rationem reddituri.* *Ad Hebr. 13*

Que si ce compte du mal qu'ils ont permis, ou qui s'est fait sous leur autorité, est si éfroyable, & si capable de faire trembler les personnes d'autorité, le compte du bien qu'ils ont omis ne doit pas moins les faire penser à eux-mêmes ; puisqu'ils sont redevables à tous ceux qui sont sous leur conduite, & obligez de donner aux uns de la protection & de l'appuy, aux autres la nourriture & l'entretien, à ceux-cy des ga-

ges & des récompenses, à ceux-là des marques de leur affection, & à tous en general le bon exemple. O Dieu ! quelles charges ! quels devoirs ? que de pressantes obligations, ausquelles on ne pense guere, mais que l'on ne peut omettre sans un danger évident de son salut, qui dépend de la maniere dont on s'acquittera de ces devoirs & de ces obligations ! Ainsi qui ne tremblera dans ce poste, où il se voit élevé ? quand il méditera serieusement qu'il est obligé de faire dans les lieux où il a quelque autorité tout ce que son rang luy donne pouvoir de faire, pour le bien des peuples, & de l'Eglise ; que tous les Grands ont cette même obligation dans leurs terres, & les Magistrats dans les villes, d'employer le pouvoir que leur donne leur charge pour le soulagement & l'utilité des particuliers ; que s'ils ne le font, ils ne remplissent pas les devoirs de leur état ; parce que deslors qu'on est élevé à quelque dignité, on est pour les autres aussi bien que pour soy-même ; & y manquer, c'est ce qui fait les pechez d'omission si ordinaires à ces sortes de personnes, & dont souvent même ils ne s'apperçoivent pas ; ce sont des pechez sans nombre, & le plus souvent tres-griefs, qui ne consistent pas en des actions criminelles, comme seroient les violences, les extorsions, les outrages, & les vengeances, qui se voyent d'abord, & qui semblent sauter aux yeux ; mais dont on se rend coupable, en ne faisant pas ce qu'on doit. C'est en vain qu'on prétend s'en justifier sur l'ignorance, sur la multitude de ses autres

soins, ou sur la difficulté de penser & de pourvoir à tant de choses tout à la fois : car on ne sçauroit disconvenir qu'en omettant ces sortes de devoirs, on ne cause la perte & la damnation des autres, & par consequent la sienne propre ; celle des autres, parce qu'on n'a pas soin de leur faire faire leur devoir ; & la sienne propre, parce qu'on ne s'acquite pas de son obligation, qui est de s'appliquer à l'utilité & au service des autres ; puisque c'est l'ordre & le dessein de Dieu, lorsqu'il a établi cette difference d'états. Mais que sera-ce, si au lieu de remplir ces devoirs, en leur faisant tout le bien qu'ils peuvent, ils les maltraitent, les regardent avec mépris & avec dédain, les gouvernent avec empire, & leur font ressentir toute la pesanteur du joug, & d'une domination fiere & imperieuse ? Ne doivent ils pas s'attendre que Dieu exercera une pareille severité à leur égard, par un jugement rigoureux & sans misericorde ? *Iudicium durissimum iis qui præsunt fiet.* *Sapient. 6.* Dieu aura-t-il égard à cette grandeur superbe, violente, imperieuse, qui autorise le crime & l'injustice ? à cette grandeur enfin qui s'éleve contre Dieu même, lors qu'on s'en sert pour l'offenser plus impunément ; mais ne nous étendons pas sur un si vaste sujet, qui nous éloigneroit de nôtre Evangile & de nôtre dessein.

III. PARTIE.

Considerons plûtôt cette Grandeur sous le troisiéme rapport, c'est-à-dire sous celuy qu'elle a à ceux qui la possedent & qui sont dans l'honneur & dans l'élevation ; lesquels pour en user dans les vûës & dans les desseins

de Dieu, doivent avoir les qualitez personnelles & les vertus que le Fils de Dieu fait paroître dans la pompe de ce jour : car si vous y prenez garde, parmy toute cette gloire & cét honneur, il y conserve toute la douceur & la moderation qui luy étoit si naturelle & qu'il y fait luy-même remarquer : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Nous y voyons des sentimens d'humilité jusques dans l'appareil de ce triomphe, en se contentant de la monture la plus vile & qui marque le moins de faste ; il y verse même des larmes, dont il arrose les palmes de son Triomphe, ayant devant les yeux l'inconstance de ce peuple, qui dans six jours, au lieu de ces cris de joye qu'il fait retentir, demandera sa mort par
Ioann. 9. ces funestes paroles, *tolle, tolle, crucifige*, & changera toute cette pompe au triste appareil de son supplice.

Voila, Messieurs, de grandes & importantes leçons que le Sauveur du monde fait à ceux qui sont dans l'honneur & dans l'éclat. Premiérement d'y garder la douceur & la moderation, au lieu de cette fierté qui leur est si ordinaire, que la grandeur même semble inspirer ; fierté qui paroît dans leur port, dans leur geste, dans leurs paroles, dans toute leur personne & dans toutes leurs maniéres. Un homme n'est pas plûtôt élevé à quelque rang ou à quelque employ, qu'il devient tout autre ; cette nouvelle dignité redouble sa fierté naturelle ; il se met sur un autre pied, oublie ce qu'il étoit, pour ne regarder plus qu'avec mépris ceux qui sont au-dessous de luy, & qu'il consideroit auparavant comme

me ſes égaux ; il croit qu'il eſt de ſa grandeur de prendre un air dédaigneux, & de traiter avec hauteur le reſte des hommes : ce ſont les ſentimens que la grandeur & l'élevation font ordinairement naître, & qui rendent la pluſpart des Grands également odieux à Dieu & aux hommes ; au lieu que l'humilité, la douceur, l'affabilité & la moderation leur attire le reſpect & l'affection de tout le monde.

Le Fils de Dieu leur en donne un bel exemple dans l'honneur qu'il reçoit en ce jour: *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus* ; plus la qualité qu'on luy donne, & qu'il avoit en effet de Roy, de Meſſie & d'Envoyé de Dieu ; plus, dis-je, tous ces titres le relevent, plus il ſe rend affable & populaire, ne dédaignant pas de converſer avec les perſonnes du dernier rang, de les inſtruire, d'entrer dans leurs maiſons, de manger avec les Publicains & les pecheurs ; & comme parmy les hommes c'eſt le caractere d'un eſprit bien-fait de ne ſe point énorgueïllir de ſon mérite ny de ſon rang, c'eſt auſſi une marque que c'eſt Dieu qui veut une perſonne en cét état, & non pas ſon ambition qui l'y pouſſe ; parce que ce qui vient de Dieu, retient ſon Eſprit, qui eſt la bonté & la douceur : car de plus, Meſſieurs, ſi nous faiſons reflexion que cét honneur & tout cét éclat étant exterieur & hors de nous, & ſouvent même indépendant de nous, n'ajoûte rien par conſequent à nôtre mérite ; & ne nous fait pas plus grands devant Dieu. Pourquoy s'en élever & s'en faire acroire ? pourquoy prendre ſujet de mépriſer les autres,

pour des avantages que nous recevons d'eux, & qu'ils nous peuvent refuser ? C'est une petitesse d'esprit qui nous attire du mépris à nous-mêmes ; parce qu'on se méconnoît, & qu'on témoigne par là qu'on ne mérite pas le rang qu'on occupe.

Mais outre cét exemple de douceur & d'humanité qui condamne l'orguëil & la fierté des Grands, le Sauveur en ajoûte un autre qui n'est pas moins necessaire ; c'est la moderation qu'il fait paroître dans l'appareil de cette Pompe même & de cette espece de Triomphe, qui est si éloigné du luxe, de la vanité, de l'ostentation & de la magnificence que les Grands ont coutume d'étaler en semblables occasions, oubliant la modestie & la moderation, aussi-bien que la douceur & l'humanité. C'est un autre abus que les hommes font ordinairement de la grandeur & des Charges où la naissance & la fortune les ont élevez, de donner tout au dehors, d'attirer des spectateurs par un attirail pompeux, par un magnifique cortege, en un mot, par ce faste en quoy souvent ont fait consister toute sa grandeur ; mais l'exemple du Fils de Dieu condamne ces abus, en faisant voir son humilité jusques dans la pompe de son Triomphe, où il n'employe pour tout appareil que quelques branches d'arbres qu'on coupe à la hâte, & quelques pauvres vêtemens, dont ses Apôtres & le peuple qui le suivoit, couvrent la terre, & qu'ils mettent sous ses pieds lors qu'il passe ; ce modeste équipage apprend aux Grands à éviter le faste & le luxe qui entretient leur orguëil, & qui

leur fait perdre les ſentimens de l'humilité chrêtienne, qu'il eſt ſi difficile de conſerver parmy tout cét éclat.

En effet, Chrêtiens, quand ils ne voyent que des palais & de ſuperbes maiſons pour leur demeure, grand nombre de ſerviteurs & d'officiers empreſſez à les ſuivre & à les ſervir, de riches ameublemens & des habits magnifiques, en un mot, que tout brille chez eux & autour d'eux, ils ſe laiſſent facilement éblouïr à tous ces appareils; ils conçoivent une haute eſtime de leur qualité, & enſuite de leurs perſonnes, en voyant tant d'honneur qu'on leur rend, tant de gens qui leur applaudiſſent, ou plûtôt qui les flatent, tant d'autres qui briguent leur faveur, & d'autres dont ils peuvent faire la fortune; mais outre l'orgueil que ce luxe fomente, qui pourroit dire les malheurs & les crimes dont il eſt la ſource? Car quand on s'eſt mis une fois ſur ce pied de grande dépenſe, on veut le ſoûtenir & ne rien relâcher de ce train de vie, auquel cependant on ne peut fournir long-tems; parce que les fonds s'épuiſent, quelque grands qu'ils ſoient; il faut pourtant continüer depuis qu'on s'eſt comme engagé par la loy tyranique d'une bienſeance imaginaire; & de là viennent les extorſions, les injuſtices, les concuſſions dans leurs Charges; & s'ils n'ont pas aſſez de pouvoir pour cela, il y a d'autres injuſtices qui ne ſont pas moins criantes; on fruſtre des créanciers qui nous ont prêté de bonne foy, des ſerviteurs qui attendent leurs gages, des artiſans & des ouvriers dont on a tiré ſervice,

& qui n'osent seulement demander ce qui leur est dû.

N'est-ce pas de cette même somptuosité que vient cette dureté & cette insensibilité pour les miseres des autres, & pour les necessitez publiques & particulieres ausquelles ils sont obligez de pourvoir ? Ce faste enfin & cette magnificence par où les Grands veulent toûjours se distinguer ; détruisent tellement en eux l'esprit du Christianisme, qu'il ne leur en reste presque aucune marque ; & il ne faut pas s'en étonner ; car quel moyen qu'une personne qui ne croit rien au-dessus de son ambition, qui ne refuse rien à sa vanité ny à ses plaisirs, puisse être touchée de quelque sentiment de charité ? puisse aimer l'humilité, pratiquer la mortification des sens & les autres vertus, dont son rang ny sa grandeur ne le dispensent point ? Quel exemple donc plus necessaire le Sauveur du monde pouvoit-il leur donner, que de faire paroître tant d'humilité & tant de moderation parmy la pompe, l'honneur & l'accueil qu'on luy fait ?

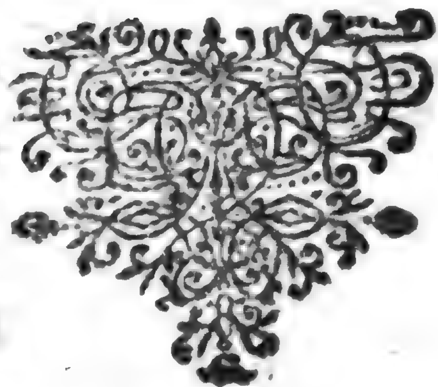
Mais que direz-vous des sentimens de son cœur durant ce Triomphe & cét appareil ? Il en voit la vanité, il pense à l'inconstance de ce peuple, qui luy donne tant de marques de son affection, & qui dans peu de jours luy fera ressentir tant d'effets de sa haine ; il considere à quoy aboutit la pompe, l'éclat & la grandeur du monde, cette figure & ce dehors qui passe ; & dans cette pensée les larmes luy coulent des yeux, qui est une circonstance que l'Evangile a expressément

marquée ; & quelque diversité d'opinions qu'il y ait sur le sujet de cette douleur, qui fut assez vive pour luy faire répandre des larmes, si ce fut la ruine de Jerusalem, ou l'ingratitude du peuple Juif, je crois aprés plusieurs Saints Peres, que le peu de durée de ce vain éclat, & l'issuë à laquelle il se devoit terminer y eut beaucoup de part ; & qu'il voulut nous montrer par cette tristesse de son cœur le peu de fond qu'il y a à faire sur l'estime & sur l'affection des hommes, & le peu d'état que nous devons faire de toute la grandeur du monde : car sans parler des funestes catastrophes qui les suivent, & de ces revolutions, dont tous les siecles nous fournissent tant de tristes & de déplorables exemples, qui ont donné sujet à de si beaux sentimens & à de si belles reflexions aux Payens mêmes sur l'instabilité des choses de la terre, Dieu par une sage disposition de sa providence a voulu que dans les endroits où le siecle est plus engageant, & où cette figure du monde brille à nos yeux avec plus d'éclat, là ce même monde nous fit mieux voir son inconstance & sa vanité, & nous donnât des exemples plus sensibles de la fragilité de toutes les grandeurs humaines, pour nous porter à aspirer à d'autres biens, à une gloire solide & immortelle, & à un bonheur éternel, dont la seule pensée doit faire disparoître toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses d'icy-bas : je ne m'étendray pas sur un sujet si rebatu.

CONCLUSION.

Pensons seulement pour finir ce Discours, que ceux que Dieu a élevez à cét état, bien loin d'être pour cela plus favorisez que les autres, sont au contraire exposez à un plus grand danger de se perdre, ayant tant & de si pressantes obligations, & d'ailleurs tant d'obstacles qui les empêchent de s'en acquitter; c'est pourquoy les Saints ont toûjours eu d'autres yeux que nous pour ces Charges, ces dignitez & pour cét honneur dont le reste des hommes fait l'objet de leurs plus ardentes passions; ils en voyoient le fardeau qui les leur faisoit redouter dans la vûë de leur foiblesse & dans la crainte qu'ils avoient d'y succomber; au lieu que nous ne regardons ces places éminentes que comme des lieux plus propres à y goûter la douceur du répos; mais ils les envisageoient comme des obligations au travail, & au lieu d'être ébloüis, ils trembloient à la vûë des devoirs qui y sont attachez & des difficultez qu'ils voyoient à les remplir comme il faut. Ah! Messieurs, que les Grands se plaindroient eux-mêmes de leur état, s'ils en connoissoient le peril, & s'ils pensoient qu'ils ne se peuvent sauver que par une force extraordinaire de courage, par une fidelité à l'épreuve, & enfin par une vertu toute miraculeuse, qui leur fasse considerer leur grandeur par rapport à Dieu, en s'en servant pour le faire honorer luy-même, poussez d'un zele ardent pour le faire connoître & servir par tout, ensuite par rapport aux autres, n'ayant reçû leur

pouvoir & leur autorité que pour les proteger & les secourir ; & enfin par rapport à eux-mêmes, en y gardant la moderation, l'humilité & le mépris de toutes les vaines grandeurs de la terre, pour n'aspirer qu'à celles du Ciel que je leur souhaite, &c.



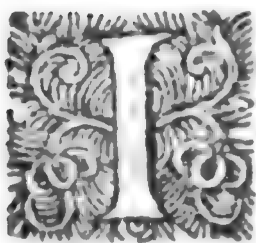


SERMON POUR LE LUNDY DE LA SEMAINE SAINTE.

De la Restitution.

Quare unguentum hoc non væniit trecentis denariis, & datum est egenis? Hoc autem dicebat, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat. *S. Joan* 12.

Que n'a-t-on vendu cette liqueur trois cens deniers d'argent, & que ne les a-t-on donnez aux pauvres? Il parloit ainsi, non qu'il s'interessât pour les pauvres, mais parce qu'il étoit un voleur. S. Jean 12.



JE trouve, Messieurs, dans l'Evangile de ce jour deux choses, qui au sentiment des Peres, nous representent les deux differens usages que la pénitence doit faire des biens de cette vie, qui sont de les em-

ployer, partie en des œuvres de charité, & partie en des œuvres de justice. Magdelaine nous peut servir de modele des premiéres, parce que possedant legitimement les biens qu'elle avoit, elle en fait un saint usage en les consacrant au Fils de Dieu, afin d'attirer la miséricorde de son Juge, & de mériter un plus ample pardon de ses pechez. Mais la reprobation du malheureux Judas nous doit en même tems convaincre combien il est dangereux de manquer aux œuvres de Justice, qui sont de rendre au prochain ce qui luy appartient, & de restituer le bien qu'on luy a pris; puisque sans cela, il ne peut y avoir de veritable pénitence, ny de remission de ses pechez. Cét Apôtre devenu Apostat par cette maudite cupidité, qui luy faisoit employer à ses usages particuliers l'argent qu'on luy confioit pour les necessitez des pauvres, & possédé de cette malheureuse passion, qui aveugle aujourd'huy la plus grande partie des hommes, n'eut garde de se convertir comme fit Magdelaine, quoy qu'il eût des graces nécessaires & puissantes pour cela, parce que la premiére condition de sa pénitence étoit de restituer ce bien qu'il retenoit injustement.

Et voila, Chrêtienne Compagnie, le plus grand obstacle qui s'oppose encore aujourd'huy à la conversion des riches du monde. On en voit plusieurs qui font quelques aumônes & d'autres actions de charité; mais on en voit peu qui fassent des actions de justice, en restituant ce qu'ils ont mal acquis; quoy que l'un & l'autre soit nécessaire pour

obtenir le pardon de ses crimes ; & pour en faire une juste satisfaction. Je me souviens de vous avoir déja entretenu des premiéres, en vous parlant de l'aumône & de la charité que l'on doit au prochain ; c'est pourquoy j'ay dessein de m'arrêter uniquement aujourd'huy aux secondes, qui sont les actions de Justice, entre lesquelles, celles dont l'obligation est la plus indispensable, est la restitution du bien mal acquis & que l'on retient de mauvaise foy : ce sujet est d'autant plus necessaire que ce peché est plus ordinaire, & la restitution du bien d'autruy plus rare & plus difficile ; c'est pourquoy nous avons besoin des graces plus particuliéres du Ciel, aydez-moy à les obtenir par l'entremise de Marie.

Ave Maria.

ON est assez en peine, Messieurs, de justifier cette parole du saint Esprit, prononcée par la bouche du Sage ; qu'il n'y a rien de plus injuste que d'aimer l'argent :
Ecclesiast. 10. *Nihil est iniquius, quàm amare pecuniam.* S'il avoit dit qu'il n'y a rien de si injuste que de prendre & de retenir le bien d'autruy, ou bien que c'est l'injustice même de prendre occasion de sa necessité, pour l'opprimer par des usures, ou de frauder un créancier qui nous a prêté de bonne foy ; la chose parleroit d'elle-même, & n'auroit pas besoin d'éclaircissement ny d'interprétation. Mais de trouver de l'injustice dans la passion même que nous avons pour l'argent ; c'est ce

qui d'abord n'est pas si facile à concevoir, & ce qui a donné sujet aux Interprétes de chercher le sens de ces paroles, aussi-bien que de celles du Sauveur du monde, qui appelle les richesses, *Mammona iniquitatis* : comme qui diroit un Dieu, ou un trésor d'iniquité : car ce n'est pas à dire que les richesses sont injustes d'elles-mêmes, autrement ce seroit un crime d'être riche ; ce qui est insoûtenable, puis qu'on se peut servir saintement des biens que Dieu nous a donnez, & les employer utilement pour sa gloire & pour nôtre salut. Ce n'est pas à dire non plus que l'avarice, qui est un attachement à ces sortes de biens & un desir dereglé de les posseder, soit proprement une injustice, parce qu'on peut avoir cette passion pour les biens mêmes qui nous appartiennent legitimement ; mais c'est, disent les Saints Peres, que cette passion s'appelle injuste, parce qu'elle porte naturellement & d'elle-même à l'injustice, & que c'est la pente & le poids naturel des richesses, qui s'acquierent, s'augmentent & se conservent plus ordinairement par les voyes les plus injustes. Mais ce qui choque le plus l'équité naturelle, ce qui est presque inévitable dans cette passion, & ce qui luy donne proprement le nom d'injuste, c'est de retenir le bien d'autruy ; car comme la justice consiste à rendre à chacun ce qui luy appartient ; l'avarice, qui empêche de le rendre & de le restituer, ne peut être plus justement nommée qu'une affection injuste, & l'injustice même : *Nihil est iniquius quàm amare pecuniam*.

Luc. 16.

Je sçay bien, Chrêtienne Compagnie, qu'en cette matiére il y a autant d'especes d'injustice toutes differentes, qu'il y a de maniéres de s'aproprier le bien d'autruy. Je ne parleray pourtant aujourd'huy que de l'obligation qu'il y a de le rendre, & de le restituer, qui est un des plus pressans devoirs de la justice, & je ramasse tout ce qui regarde un sujet si important dans ces trois propositions qui feront tout le partage de ce Discours. La premiére, qu'il n'y a rien de plus facile & de plus ordinaire que d'avoir quelque chose du bien d'autruy, quoy que presque tout le monde se persuade être infiniment éloigné de ce peché. La seconde, qu'il n'y a rien de plus difficile que de le rendre quand on en est une fois saisi, à cause des prétextes qu'on y apporte, & des obstacles qui s'y rencontrent. Et enfin, la troisiéme, qu'il n'y a rien dont l'obligation de le rendre soit plus pressante & plus indispensable. Commençons, s'il vous plaît, & ne perdons point de tems dans un sujet de cette importance.

Premiere Partie.

Je dis premiérement, qu'il n'y a rien de plus facile, ny même de plus ordinaire que d'avoir du bien d'autruy par quelqu'une des maniéres dont on luy peut faire tort, & qui sont presque infinies; & par consequent qu'il y a infiniment plus de personnes qu'on ne s'imagine qui sont obligées de restituer: en effet, il ne faut que considerer que l'interest est comme le ressort universel qui remuë tout le monde, & que l'avarice, qui n'est autre chose qu'un amour déreglé des biens de la

terre, & un violent desir de les posseder, nous porte naturellement à les rechercher & à les acquerir par tous les moyens possibles : car quoy qu'il y ait bien des gens dans qui la conscience retient cette passion dans les bornes de la Justice, & les empêche de s'enrichir par des voyes illegitimes ; c'est cependant le penchant le plus fort, & l'inclination la plus générale. L'on veut avoir du bien par le même instinct que l'on a d'être heureux en cette vie ; c'est ce desir d'en acquerir & d'en amasser, qui a inventé tous les arts, qui fait cette diversité d'états & de conditions ; & l'ont peut ajoûter que c'est presque l'unique employ des personnes qui vivent dans le monde ; du moins c'est l'ame de toutes leurs entreprises, le but de tous leurs soins, le prix de tous leurs travaux, & enfin l'occupation qui les tient en haleine nuit & jour : or dans cette inclination si universelle, dans ce soin si inquiet & cette passion si violente, comment est-il possible qu'on ne passe souvent les bornes que la justice prescrit ? & qu'en mille rencontres où le bien d'autruy est comme confondu avec le nôtre, on garde une équité si exacte, qu'on ne retienne précisement que ce qui nous appartient, ou qu'en poursuivant le sien avec tant de chaleur, on ne s'empare de celuy des autres ?

Aussi n'y a-t-il point de peché, où il soit plus facile de tomber à cause du penchant qui nous y pousse : car il n'en est pas de ce penchant comme de celuy qui nous porte au plaisir, à la vengeance, ou à quelque autre

crime que ce ſoit, dont la violence ceſſe ſi-toſt que la paſſion eſt ſatisfaite, & dont le principe étant dans le temperament, s'affoiblit avec l'âge & avec le tems ; mais cette paſſion eſt ſans trêve & ſans relâche, & porte toujours ſes deſirs & ſes prétentions plus loin. *Major pecunia non claudit avaritiæ fauces, ſed extendit ; non irrigat, ſed accendit*, dit ſaint Auguſtin : je ne m'étendray pas ſur un ſujet ſi rebatu ; je me contente d'en inférer cette conſequence qui eſt manifeſte, qu'autant que cette inclination eſt commune, que ce deſir eſt naturel, & que cette paſſion eſt violente, autant eſt-il difficile de la contenir toûjours dans les bornes étroites de la juſtice, ſans qu'elle n'en ſorte aſſez ſouvent, vû les occaſions non ſeulement fréquentes & ordinaires, mais preſque continuelles, qui ſe rencontrent dans tous les états & dans toutes les conditions.

Dans le negoce, par exemple, celuy qui vend veut mettre les choſes au plus haut prix, & tâche d'en tirer tout ce qu'il peut ; au contraire, celuy qui achette voudroit les avoir pour rien, & n'oublie rien pour engager l'autre à les donner pour moins qu'elles ne vallent : comme l'un & l'autre n'agiſſent guere de bonne foy, s'il y a de la fraude de part ou d'autre, qui peut les diſpenſer de réparer le tort qu'ils ont fait ? On entend tous les jours des gens qui ſe vantent d'avoir eu une choſe à bon marché, parce qu'ils ont abuſé de la ſimplicité de celuy avec qui ils on traité, ils s'en réjoüiſſent comme d'une heureuſe rencontre ; mais il ne ſongent pas

que c'est là un hameçon qu'ils ont pris d'eux-mêmes, qu'il faudra ensuite arracher de crainte qu'il ne leur déchire les entrailles par un juste remords, & qui ne leur cause enfin la mort : un autre à débité de mauvaise marchandise qu'il a garentie pour la meilleure du monde, & il l'a si bien déguisée, que les meilleurs connoisseurs eussent eu de la peine à ne s'y pas tromper : il s'aplaudit & croit que son industrie luy tient lieu d'un bon revenu ; mais il ne voit pas qu'il s'est trompé luy-même, puis qu'il demeure dans l'obligation de satisfaire pour le tort qu'il a causé dans les mises & dans les recettes. Sur combien d'articles passe-t-on legerement, & sans les examiner ? L'un donne en payement d'un bien justement dû, les services prétendus qu'il a crû rendre ; l'autre se paye de ses peines sur le pied qu'il luy plaît, & les met en ligne de compte dans les affaires dont il s'est chargé ; celuy-cy déduit & défalque ce qu'il juge à propos sur ses comptes ; & cét autre fait valoir les choses au prix que son avarice a taxé elle-même : combien de personnes qui en prétendant se récompenser de ce qui leur est dû, commettent de véritables larcins ? combien d'autres, qui pour se dédomager d'un tort imaginaire causent un véritable dommage à leur prochain ?

Si du commerce vous passez dans le Bareau, qui devroit être l'asyle de la justice, & comme un lieu sacré, puisque ceux qui la rendent ou qui contribuent à la défendre, s'apellent dans le Droit, *Sacerdotes juris* ; la Justice y est-elle en assurance ? Je sçay qu'il

n'eſt pas ſi ordinaire que les Juges y parlent contre leur conſcience, & que la corruption ne pénétre pas facilement juſqu'à ce lieu ſi ſacré ; mais j'oſe dire, qu'il n'y a point d'état ny de condition où les occaſions de violer la juſtice ſoient plus ordinaires, & par conſequent où il y ait plus de perſonnes qui ſoient obligées à faire reſtitution. La négligence d'un Avocat, d'un Procureur, d'un Rapporteur fait tous les jours perdre des procês, & cette negligence eſt un peché contre la Juſtice, lequel oblige par conſequent au dédomagement envers ceux qui ont ſouffert une perte conſiderable. Ceux qui intentent ou qui pourſuivent un procés qu'ils ſçavent eſtre injuſte ; ceux qui par mille délais, mille chicanes & mille incidens qu'ils font naître, conſument le bien des parties qui demandent juſtice ; ceux qui les engagent à la pourſuite d'un procés qu'ils ſçavent être mal fondé ; ceux qui exigent, ou qui permettent à leurs gens d'exiger plus qu'il ne leur eſt dû ; ceux qui pour hâter l'expedition d'une affaire, reçoivent quelque préſent ; tout cela ne ſe pouvant faire ſans que quelqu'un en ſouffre quelque tort & quelque préjudice, oblige par une ſuite néceſſaire à en faire la reſtitution : de même, quand vôtre partie s'accorde avec vous dans un procés où vous avez tort, & quand elle vous cede une partie de ce qu'elle pourroit legitimement prêtendre, ennuyée qu'elle eſt de plaider, ou de crainte de conſumer en frais plus qu'elle ne pourroit tirer de profit du gain de ſa cauſe, quand les créanciers vous cedent le tiers de ce qui leur eſt dû, aimant

mieux perdre une partie que le tout : il y a une infinité de semblables injustices subtiles & déguisées, sans parler de celles qui sont manifestes, comme les faussetez, les antidates, les supressions des pieces qui pourroient éclaircir la verité. Eh ! qui pourroit en compter toutes les especes & toutes les differences qui se commettent dans cét asyle même de la Justice ? Mais ce qui mérite une particuliére reflexion, est que comme il n'y en a aucune qui ne porte préjudice, il n'y en a point aussi qui ne laisse l'obligation de le reparer.

Il ne faut pas croire que les autres conditions & les autres employs soient plus éloignez de ces occasions de commettre quelque injustice ; si un Artisan, par exemple, n'est pas fidéle en son travail, s'il fait ensorte que son ouvrage soit de peu de durée, s'il se fait payer de la peine ou du tems qu'il n'y a point employé, s'il ne fait qu'ébaucher ce qu'il se fait payer comme s'il étoit bien conditionné, s'il y a quelque deffaut, soit dans la matiére de son ouvrage, soit dans la façon qu'il connoît, mais qu'il n'a garde de faire connoître ; s'il fait faire des dépenses mal à propos & contre l'intention de celuy qui l'employe ; que sçay-je moy ? il peut pecher en mille maniéres contre la bonne foy & contre la justice : le Public & les particuliers se plaignent par tout de leur infidelité ; mais ce qui me fait trembler pour eux, est qu'ils ne pensent jamais à restituer le gain qu'ils font par ces voyes injustes, & qu'ils ne peuvent douter qu'il ne soit mal acquis.

Que si vous parcourez les autres employs qui sont dans la vie , combien qui sont d'eux-mêmes exposez à ce danger ? comme ceux qui sont engagez dans les finances ou dans les partys , ceux qui dans le maniement des deniers publics , ont tous les jours cent occasions de faire leur main : que ces tentations sont delicates ! & si ceux qui briguent ces employs , sçavoient à quel péril ils exposent leur salut , je m'assure que pour peu qu'il leur restât de conscience & de christianisme , ils ne le rechercheroient pas avec tant d'empressement ; mais le malheur est , que souvent ceux qui sont les plus ardens à les poursuivre , ne sont pas toûjours les plus scrupuleux sur ce chapitre , ny le plus sur leurs gardes dans des occasions si frequentes d'avoir du bien mal acquis : & certes ces grandes fortunes que l'on voit s'élever en si peu de tems , n'auroient pas été si vîte , & n'auroient pas monté si haut , si elles ne s'étoient élevées sur les ruines des autres.

Mais qui croiroit que dans les conditions mêmes qui sont les plus éloignées de l'injustice , comme les habitans d'une ville qui vivent de leur revenu , les Gentilshommes de la campagne qui font valoir leurs terres , les personnes qui gagnent leur vie au service des autres , n'ont pas moins à se défendre de ce peché d'injustice ; & si l'on s'examine bien , il s'en trouvera peu qui ne soient obligez à quelque restitution. Celuy-cy retient le salaire d'une personne dont il aura tiré service , & le met dans la necessité de vendre le peu qu'il a de bien pour subsister : celuy-là obli-

gera un vassal de luy faire quelque courvée qu'il ne luy doit point, mais qu'il n'osera refuser : ce Gentilhomme pour avoir le plaisir de la chasse, gâtera les champs de son voisin qui n'osera seulement s'en plaindre : ce serviteur n'aura pas assez de soin du bien de son Maître, & par une negligence coupable le laissera perdre ou gâter.

Combien qui font tort à leur prochain par des voyes indirectes ? L'un à force de décrier un Marchand, ruinera sa fortune ; l'autre empêchera que ce serviteur ne trouve condition par l'ombrage qu'il donnera de sa fidelité : l'autre s'opposera à l'avancement de cette personne pour favoriser un autre ; qui doute qu'en conscience on ne soit obligé de les dédomager du tort qu'ils ont souffert par ces conseils ou par ces rapports desavantageux ? On se flate cependant de n'avoir point de bien d'autruy, & l'on demeure tranquile sur ce chapitre, lors qu'on auroit le plus de sujet d'y penser sérieusement. Combien qui empruntent sur des fonds déja engagez & sur des hypoteques mal assurez, & vivent ainsi aux dépens des autres, sans payer ny Marchands ny Artisans ? combien qui se reposent sur la Foy d'autruy ? On a ce bien par heritage, & l'on supose que ceux dont on l'a herité étoient gens de probité & de conscience, & quelque sujet qu'on ait d'examiner s'ils ont satisfait ceux à qui ils étoient redevables, l'on ne veut point venir à ces discussions odieuses, qui iroient à déshonorer la memoire de ceux qui nous ont laissé du bien : d'autres suppriment leur testament, & d'autres

aprés avoir herité de leur bien, ne veulent point entendre parler d'en acquitter les charges.

Ne nous arrêtons point, Messieurs, à faire un plus long détail qui seroit ennuyeux : ce que nous en avons dit suffit pour faire connoître qu'il n'y a point de peché plus ordinaire & plus facile à commette que l'injustice, & d'avoir quelque chose du bien d'autruy ; puis qu'il n'y en a point à quoy l'on soit plus porté, point qui se commette en tant de differentes maniéres, point enfin où les occasions en soient plus fréquentes, & plus ordinaires ; & il est presque impossible que dans cette nécessité d'un commerce mutuel qui lie les hommes les uns avec les autres, dans cette multitude d'affaires, dans cette concurrence d'interests ; il est, dis-je, presque impossible que plusieurs ne souffrent quelque tort, & que d'autres ne le fassent, mais qui doit être reparé par une exacte reflexion.

Ce que vous concevrez encore mieux, si vous faites reflexion en second lieu, que c'est le propre de cette passion de l'interêt, d'aveugler ceux qu'elle possede, de leur faire prendre le faux pour le vray, le douteux pour le certain, & de leur persuader enfin qu'un bien leur appartient, quelque sujet de doute & de contestation qu'il puisse y avoir. De là vient, que quoy qu'il soit rare, & presque impossible qu'un homme qui a traité quantité d'affaires, & à qui il a passé quantité d'argent par les mains, ne soit obligé à quelque restitution, il se flate ordinairement dans la discussion qu'il en fait, supposé mê-

me qu'il s'examine sur ce point ; la moindre apparence de droit & la plus foible raison qui se presentera à son esprit, sera pour luy d'un grand poids, & fera pencher la balance de son côté, au lieu qu'il examinera avec la dernière rigueur le droit du prochain ; & s'il paroît le moindre sujet de le luy contester, il le grossira dans son idée, & ne manquera pas de le faire valoir dans ce tribunal secret, où il se fait Juge dans sa propre cause, sans y appeller sa partie ; de sorte qu'il ne verra pas souvent l'injustice qu'il commet.

Aussi voyons-nous, que presque personne ne se croit coupable de ce crime ; & si un Prédicateur invective fortement contre ce vice, chacun l'applique à son voisin & n'y prend aucune part ; tout au contraire des autres pechez : car si l'on parle contre la colére, contre l'impureté, contre l'intempérance, chacun en même tems s'en fait l'application, & se dit interieurement, c'est à moy à qui l'on parle, me voila parfaitement bien dépeint, c'est-là mon penchant & mon foible, & le Prédicateur ne pouvoit mieux me representer que par le caractere qu'il en a fait ; mais dans le portrait d'un avare, il est rare qu'on s'y reconnoisse ; parce que l'on ne s'est jamais bien examiné la-dessus, ou plûtôt parce qu'on ne veut pas entrer en cette discussion, pour n'être pas obligé de restituer ce qui appartient au prochain : il faut que l'injustice saute aux yeux avant qu'on la voye ; & c'est ce qui a fait inventer tant de

noms ſpécieux, afin de déguiſer une uſure, tantôt en faiſant entrer l'interêt avec le principal dans un même contrat; tantôt en qualifiant un ſimple prêt de ſocieté de commerce; tantôt par une colluſion & un accord concerté, en faiſant condamner le débiteur à rendre la ſomme ou à en payer l'interêt, parce qu'il ne l'a pas renduë au tems limité, & parce qu'il n'eſt pas raiſonnable de ſouffrir quelque perte pour faire plaiſir à autruy: celuy-cy prétextera un gain chymérique qu'il pourroit faire de ſon argent, & cét autre le tort imaginaire qu'il en pourra ſouffrir. Ah! Meſſieurs, combien d'artifices & de tours pour trouver le moyen de ſe tromper ſoy-même? & cependant ſi tous ces titres, qui pourroient être juſtes ſi l'on agiſſoit avec Dieu de bonne foy, ſont ſimplement des titres, c'eſt-à-dire, de vains prétextes & des voiles pour couvrir l'injuſtice, qui eſt inſeparable de l'uſure, qui doute que l'on ne ſoit obligé d'en faire la reſtitution?

On ne prend guere moins de peine à s'aveugler ſur toutes les autres eſpeces de bien mal acquis; car on fait paſſer la fraude pour prudence & pour adreſſe; comme ſi l'imprudence d'un autre nous donnoit lieu de le tromper, & comme ſi c'étoit uniquement à luy à prendre garde de ne ſe point laiſſer ſurprendre, & qu'il n'y eût aucun précepte qui nous obligeât à la ſincérité à ſon égard. Si l'on reconnoît qu'un homme s'eſt trompé en ſon calcul & nous a donné plus qu'il ne devoit, vous en verrez qui croiront plûtôt qu'ils ſe trompent eux-mêmes, & ſe donneront bien

de garde de s'éclaircir de quel côté vient une erreur qui est à leur avantage ; & j'en ay vû qui m'ont consulté, s'ils ne pouvoient pas supposer que l'autre ne s'étoit point mépris, mais que c'étoit une restitution occulte qu'on leur faisoit du tort qu'on leur avoit peut-être fait d'ailleurs ; tant il est ordinaire & facile de s'aveugler sur ce point, & de se flater la conscience sur le bien mal acquis ? ce qui a fait dire à saint Gregoire le Grand que ces personnes cherchent des adoucissemens à leur mal, & non pas le véritable remede, qui est fâcheux à la vérité, mais qui est l'unique que l'on puisse apporter à cette conscience blessée, sçavoir la restitution, *de solatiis cogitant, non de remediis.* Or il faut dire d'une volonté ferme & constante, je veux mettre ma conscience en repos & mon salut en assurance ; que mes affaires en souffrent, que ma famille en soit incommodée, que mes proches & mes amis blâment ma conduite ; il n'y a point d'interêt temporel qui doive être préferé à mon bonheur éternel ; ainsi je veux examiner ce qui est douteux, m'éclaircir, & en passer par l'avis de plus éclairez & des plus intégres. Si la restitution n'étoit que de conseil, je pourrois m'en dispenser & y suppléer par d'autres voyes ; mais c'est un précepte & un commandement ; il faut donc y satisfaire nonobstant tous les obstacles qui s'y opposent ; c'est la seconde chose que j'ay à vous faire voir, qu'autant qu'il est facile & ordinaire d'avoir du bien d'autruy, autant y a-t-il de peine & de difficulté à le rendre. C'est ma seconde Partie.

II. PARTIE. Quoy que ce soit le même crime de retenir le bien d'autruy & de le prendre, selon la notion que l'on donne communement du larcin ; il faut cependant avoüer, Messieurs, que ce n'est pas tout à fait la même chose, puisque l'on peut être coupable du second, sans l'être du premier, & qu'il y en a plusieurs qui commettent un larcin, non pas pour avoir pris le bien du prochain, mais uniquement pour le retenir ; parce qu'il se peut faire que lors qu'ils l'ont pris, ils ont crû de bonne foy qu'il leur appartenoit, ou bien qu'ils n'ont point crû l'avoir usurpé ; mais dans la discussion que l'on en fait lors qu'on vient à reconnoître que ce bien ne nous appartient pas, c'est le dérober que de le retenir. *Non multum interest quoad periculum animæ, injustè detinere, ac invadere alienum*, dit le Pape Innocent III. au Concile de Latran. Il n'y a pas grande difference pour le peché & pour la damnation d'une ame, de prendre ou de retenir ce qui ne nous appartient pas ; ainsi l'obligation de faire la restitution s'étend également sur ces deux especes ; & si l'on n'a pas commis d'injustice pour l'avoir pris, on devient injuste dés-lors qu'on néglige de le rendre, ou qu'on est dans la résolution de le retenir ; & quoy que l'un ne soit peut-être pas si honteux devant les hommes, qui ont naturellement horreur du larcin, il n'est pas moins criminel devant Dieu, qui oblige également de le restituer.

Mais quand je pense à l'étrange difficulté qu'il y a de le faire, je dis que c'est avec raison que l'Apôtre appelle l'avarice un piége

ge ou un lien du Démon, *incidunt in laqueum Diaboli.* C'est un piége, parce qu'il est facile d'y donner, & qu'on y tombe souvent même sans qu'on y penser; mais c'est un lien qui les arréte & qui les retient, & qu'on ne rompt pas si aisément, à cause de la difficulté que l'on a de lâcher prise & de rendre ce qu'on a usurpé: car premiérement, combien d'excuses pour se deffendre de cette restitution? quels prétextes n'apporte-t-on point pour s'en dispenser? Clément d'Alexandrie appelle la passion de posseder des richesses une forteresse ou une citadelle de peché; *arx vitii inventa est cupiditas*: parce que c'est là que le peché semble être comme dans son fort; c'est alors qu'il est difficile à attaquer, qu'il se retranche & qu'il se défend; & s'il est obligé enfin de se rendre, forcé par les fréquentes attaques que luy donne la conscience, on ne se rend d'ordinaire qu'à composition, que l'on fait toûjours la plus honnête & la plus avantageuse qu'il est possible; & encore n'en vient-on là qu'à l'extrémité lors qu'il n'y a plus de moyen de tenir, que l'on n'a plus d'armes pour se défendre, que tous les dehors & tous les retranchemens sont forcez, & tous les faux-fuyans par où l'on tâche de s'échaper sont entiérement fermez; *arx vitii inventa est cupiditas.* Eh! que ne fait-on point pour disputer le terrain? on examine, on suppute, on cherche si cette personne ne nous est point redevable d'ailleurs, & il n'y a point d'expedient qu'on ne tente.

1 Ad Timoth. 3.

Cet homme a promis dans sa derniere con-

ſeſſion de reſtituer ; & comme je ſuppoſe que le Confeſſeur a fait ſon devoir, il luy auroit refuſé l'abſolution juſqu'à ce qu'il ſe fût acquité de ſa promeſſe, ſans que le pénitent luy a fait entendre qu'il n'étoit pas dans ſa puiſſance de faire alors cette reſtitution ; mais que fait ce pénitent prétendu ? il en appelle de la ſentence du Confeſſeur qu'il avoit tenu juſqu'alors pour une perſonne éclairée & d'une probité reconnuë ; il commence à ſe défier de ſa capacité, parce qu'elle ne s'accorde pas avec ſon interêt ; il ſe préſente devant un autre Tribunal, où le jugement du premier eſt confirmé ; il s'adreſſe encore à un autre à qui il expoſe l'affaire d'une autre maniére plus plauſible en ſa faveur, ſans avoüer tout à fait, & ſans nier auſſi abſolument, pour jetter dans la confuſion celuy-même qu'il conſulte, & ainſi il va de Confeſſeur en Confeſſeur, & de Caſuiſte en Caſuiſte, juſqu'à ce qu'il trouve quelqu'un, ou moins éclairé qui ſe laiſſe ſurprendre, ou aſſez lâche pour luy dire qu'il le peut retenir : & voila ce qu'il cherchoit, non pas à s'éclaircir de ſon obligation, mais le moyen d'appaiſer les cris de ſa conſcience agitée : C'e calme & cette fauſſe paix ne durera pas longtems ; la Fête de Pâques aproche, & cette conſcience ſe réveille de l'aſſoupiſſement où elle étoit plûtôt que dans le repos : car comme dit ſaint Auguſtin, le bien mal acquis eſt une épine qui pique & qui demeure dans la playe, & qu'il faut neceſſairement arracher pour la guerir, ſelon cette parole du Prophete, *converſus ſum in ærumnâ meâ dum*

Pſalm. 31.

configitur ſpina. Et bien, il faut donc examiner cette affaire tout de nouveau, & comme il ne peut ſe tromper ſoy-même, il reconnoît cette dette de bonne foy, mais il faut voir, dit-il, ſi j'y puis ſatisfaire préſentement.

Et voila un autre retranchement qu'il faut attaquer, *arx vitii inventa eſt cupiditas.* Il eſt vray, dit cet homme, que tout bien examiné, je ſuis redevable à cette perſonne, mais je ne ſuis pas en état de le ſatisfaire maintenant : l'on me doit & l'on m'a fait tort, & ceux qui me doivent ne ſont pas ſi ſcrupuleux à mon égard.; il faut donc attendre que l'on m'ait rendu à moy-même ce qu'on me retient depuis ſi long-tems, ou que mes affaires me permettent de faire cette reſtitution ſans m'incommoder ; & c'eſt ainſi qu'on ſe perſuade que c'eſt aſſez d'avoir la volonté de reſtituer quelque jour ce qu'on a pris pour être en droit de le retenir : de maniere que comme on n'eſt jamais moins ſur ſes gardes que dans ces occaſions d'avoir du bien d'autruy, auſſi jamais on ne l'eſt davantage que quand il faut le rendre, puis que la moindre apparence de raiſon paſſe pour une excuſe ſuffiſante pour s'en diſpenſer. L'on ſe défend contre les plus preſſantes ſolicitations d'un Confeſſeur, & les plus cuiſans rémords de la conſcience : car pour parler le langage de l'Ecriture, on ſe couvre du menſonge pour ſe défendre de la verité ; *mendacio protecti ſumus.* *Iſaïe.* 28

On en voit d'autres, qui pour éluder cette obligation remontent juſqu'à leurs ancê-

tres pour déterrer quelque vieille dette qu'ils prétendent leur être duë, ou dont ils ne sont pas assurez si elle a été payée, & d'autres s'imaginent qu'ils satisferont par quelque service considerable qu'ils leur rendront dans l'occasion; tout titre en un mot sert de prétexte, tant on a de peine à restituer ce bien dont on s'est une fois saisi : de plus combien en trouverez-vous qui ne pensent pas même à faire cette restitution ? & qui n'ayant pas fait le tort par eux-mêmes, pensent que cette obligation ne regarde que ceux qui ont profité du dommage qu'ils ont causé, sans faire reflexion que ceux qui ont contribüé à le faire, comme ceux qui l'ont conseillé, ou qui y ont poussé & animé les autres, sont dans la même obligation, outre que ce n'est pas une excuse recevable, de dire qu'on n'est pas le seul coupable de ce tort, à quoy tant de personnes ont eu part ; puisque les Docteurs nous enseignent qu'on y est même obligé solidairement ; c'est à dire, que quoy qu'il suffise d'en payer sa part quand tous consentent à le faire, chacun cependant est obligé de satisfaire pour le tout au défaut des autres.

Et non seulement, Messieurs, il n'y a rien à quoy l'on trouve plus d'excuses & de prétextes que quand il s'agit de se dispenser de restituer le bien d'autruy ; mais encore en second lieu, il n'y a rien à quoy l'on se forme de plus grands obstacles : ce qui me fait dire, que c'est avec juste raison que le Sauveur appelle les richesses mal acquises des épines non, seulement, comme dit saint Jerô-

me, parce qu'elles piquent l'esprit de mille soins & la conscience de mille remords, mais encore parce qu'elles arrêtent & retiennent dans le peché ceux qui les ont acquises par injustice; *pungentes & retinentes*: il y a en effet tant & de si puissans obstacles, qu'il est difficile de les rompre sans une constante & généreuse volonté. *Hieron. super Matth.*

Car on ne manque pas d'alleguer d'abord l'impossibilité de faire cette restitution; & comme personne n'est obligé à l'impossible, & que c'est l'unique chose qui nous puisse justifier devant Dieu, c'est aussi la raison dont on se flatte le plus ordinairement: sur quoy je diray seulement en passant que l'impossibilité veritable & absoluë ne fait que suspendre cette obligation, & ne l'éteint point; parce que si jamais vous acqueriez du bien, ou s'il vous en venoit d'ailleurs par quelque succession ou par quelque autre voye, l'obligation renaîtroit au même tems; & c'est à quoy doivent faire reflexion ceux qui pour des pertes considerables & par le renversement de leurs affaires s'accommodent avec leurs créanciers, qui sont contraints de se contenter d'une partie pour ne pas perdre le tout; car si le debiteur vient à se relever de ses pertes & à retablir sa fortune, il doit compter qu'il est aussi obligé de satisfaire au reste qu'il étoit avant sa disgrace, & même qu'il doit faire ses efforts pour amasser dequoy satisfaire, soit en épargnant peu à peu sur la dépense necessaire à son entretien, soit en travaillant, s'il est de condition à cela, & enfin de tenter pour cela toutes les voyes

honnêtes & permises, & se persuader que s'il se reduit luy-même à cette impossibilité par son mauvais ménage, par ses débauches & par ses desordres, il n'est pas seulement coupable de ces desordres, mais encore du larcin par la necessité où il s'est reduit volontairement de ne pouvoir satisfaire à ce qu'il doit à son prochain.

Un autre obstacle qui s'oppose à cette restitution, mais qui ne nous justifie pas davantage devant Dieu, quoy qu'il soit le plus ordinaire, c'est la crainte de déchoir de son état, de ne faire plus la même figure dans le monde & de ne pouvoir soûtenir son rang avec le même éclat; parce que l'on sera obligé de retrancher son train & de mettre des bornes à la dépense que l'on faisoit: or cet obstacle est comme un composé de toutes les considerations les plus fortes & qui font le plus d'impression sur l'esprit, de la crainte des hommes, ce qu'on appelle le respect humain, de l'ambition & de l'orgueil naturel, qui fait qu'on ne peut s'abaisser, de la confusion que l'on s'imagine que l'on souffrira de se voir reduit à si peu de chose aprés l'avoir porté si haut, & de tout le reste qu'il faut pourtant mettre sous les pieds si l'on veut mettre son salut en seureté; & c'est à quoy si peu de personnes peuvent se resoudre, que j'ose dire que cét obstacle seul comprend tous les autres; mais il n'est pas plus recevable pour cela: car si vous avez élevé vôtre maison sur les ruïnes de celle de vôtre prochain, n'est-il pas de la justice & de l'équité naturelle que vous releviez celle de vô-

tre prochain aux dépens de la vôtre ? Qui doit être preferé, ou de l'innocent ou du criminel ? Pourquoy celuy que vous avez ruiné sera-t-il miserable pendant que vous serez à vôtre aise ? Si vous avez tant de honte de déchoir de vôtre état, pourquoy avez-vous procuré à un autre cette confusion ?

Mais ce n'est pas à un seul que j'ay fait ce tort, c'est à une infinité de personnes qui n'en sont pas ruinées ; au lieu que je le seray moy, si l'on m'oblige de rendre à chacun ce que j'ay pris. Cette circonstance meriteroit d'être examinée plus à loisir ; je dis seulement qu'il n'est pas moins injuste de prétendre incommoder plusieurs personnes pour vous mettre sur le bon pied, que d'en ruiner un seul pour élever vôtre fortune, & par consequent que l'obligation de restituer est égale, & qu'il ne peut y avoir de difference que dans la seule maniére de le faire dont nous allons parler.

Mais que deviendront mes enfans ? comment me resoudre à vivre sans honneur, sans credit & sans éclat ? à quelle épreuve me reduisez-vous ? Je sçay bien qu'elle est grande pour un homme qui jusqu'à present s'est plus mis en peine d'acquerir des richesses que des vertus ; c'est ce qui met vôtre salut en un danger si manifeste, puis qu'il est si difficile de vaincre des obstacles si puissans, sans quoy cependant il est impossible de se sauver ; & ce qui justifie ce que j'ay avancé, qu'autant qu'il est facile & ordinaire d'avoir du bien d'autruy, autant est-il rare & difficile de le restituer.

De là vient encore qu'il n'y a rien où l'on apporte plus de délay, & qu'à force de differer de s'acquitter de ce devoir, l'on s'établit dans une espece de fausse prescription, comme si la longueur du tems que nous avons possedé ce bien mal acquis, & qui n'a servi qu'à rendre nôtre peché plus grief, pouvoit rendre cette possession legitime; cependant cela fait que l'on differe toûjours jusqu'à la fin, & si les remords de la conscience se réveillent à la mort, on se contente de charger ses heritiers par son testament de rendre ce bien dont on n'a point voulu se désaisir durant sa vie, sans penser que ces heritiers en feront peut-être de même, & que chacun joüissant du fruit de cette iniquité, laissera aux autres l'obligation de satisfaire : tant il est vray que d'user de remise pour s'acquitter de cette obligation, c'est se mettre en danger de ne s'en acquitter jamais, & que d'en charger les autres, c'est souvent les rendre complices de son crime.

III. PARTIE. Et c'est icy, Messieurs, où j'aurois à vous faire voir de quelle nature est cette obligation, & combien elle est indispensable : ce qui devoit faire la troisiéme Partie de ce Discours, mais qui en fera seulement la conclusion. C'est pourquoy je dis en un mot avec tous les Docteurs, qu'elle est d'une necessité absoluë; puis qu'il n'y a que la seule impossibilité qui en puisse dispenser; encore, comme nous avons dit, ne fait-elle que suspendre cette obligation; puisque le même commandement qui nous défend de prendre le bien d'autruy, nous commande en mê-

me tems de le rendre lors que nous l'avons pris ; ou si vous voulez c'est un double précepte compris dans ces paroles, *non furtum facies* ; ensorte que quiconque le retient injustement lors qu'il le peut rendre, non seulement est dans le peché habituel jusqu'à ce qu'il ait fait cette restitution, mais encore qu'il peche continuellement, disent quelques Docteurs ; ou du moins, disent les autres, aussi souvent qu'il neglige l'occasion de le faire, ou autant de fois qu'il repousse l'inspiration interieure qui l'y porte, toutes les fois qu'il le refuse en étant solicité, & enfin autant de fois qu'il forme la pensée de le retenir & de differer de satisfaire à cette obligation. Et c'est un point de pratique qui est bien à remarquer pour ceux qui s'accusent en confession du tort qu'ils ont fait à leur prochain, qu'il faut toûjours que la restitution précede l'accusation que l'on en fait au Confesseur ; & si le pénitent s'en est déja accusé sans l'avoir rendu, quoy qu'il le pût, l'on doit differer l'absolution jusqu'à ce qu'il s'en soit acquité ; autrement c'est l'exposer à de nouveaux pechez, puis qu'on n'a pas plus raison de croire qu'il satisfera à sa promesse cette fois icy, que la précedente à laquelle il a manqué : obligation en un mot, qui est si grande, que l'Eglise, à qui le Fils de Dieu a laissé le pouvoir d'absoudre tous les pechez, de délier les nœuds les plus étroits des vœux les plus solemnels, de remettre l'offense & la peine des crimes les plus énormes, & dont la puissance s'étend en cette vie & en l'autre, ne peut cependant

nous dégager de cette obligation, qui est en quelque maniére éternelle, puis qu'elle oblige même les heritiers de celuy qui a manqué de s'en acquitter ; & si les loys humaines ont établi la prescription, elles supposent toûjours qu'elle est de bonne foy, autrement elles ne pourroient prescrire contre un droit dont Dieu n'a pas voulu luy-même nous dispenser.

De plus cette restitution si indispensable doit être pleine & entiére ; & c'est un autre point à quoy il faut bien prendre garde : car si parmy ceux qui ont du bien d'autruy, il y en a si peu qui le restituent, on peut encore ajoûter qu'entre ceux qui se resolvent enfin d'en faire la restitution, il y en a encore moins qui la fassent entiére & parfaite, par exemple, qui restituent les fruits des heritages mal acquis, & dont ils ont joüy plusieurs années, ou qui payent les interests du bien qu'ils ont retenu, ou qui dédomagent la perte qu'ils ont causé par ce délay, puisque cet argent pouvoit profiter entre les mains de celuy à qui il appartient ; combien d'autres qui obligent celuy à qui ils ont pris d'en venir à une composition forcée, lequel cede une partie pour retirer l'autre ? Mais comme la restitution est un acte de la justice commutative, elle demande une égalité parfaite, c'est-à-dire, rendre autant comme l'on a pris ; & jusqu'à ce que cette satisfaction soit pleine & entiére, l'on demeure coupable du larcin, & criminel devant Dieu.

Enfin cette restitution se doit faire à ceux-mêmes à qui l'on a fait le tort, parce qu'é-

tant une obligation de justice, la compensation se doit faire à celuy à qui il est dû ; & comme ce seroit une injustice d'ôter le bien de l'un pour le donner à l'autre, ainsi celuy-là ne satifait pas qui rend le bien mal acquis à d'autres qu'à ceux à qui il appartient ; d'où vous pouvez voir, Messieurs, quel est l'aveuglement de ces personnes qui pensent avoir fait une veritable restitution quand ils ont fait quelque présent à l'Eglise, ou quelques aumônes aux pauvres des biens qu'ils ont usurpez à des particuliers qui vivent encore, ou qui ont des heritiers qui sont rentrez dans leurs droits : abus, Messieurs, abus, pure illusion ! aveuglement qui ne peut venir que de l'esprit de ténébres, qui nous trompe & qui nous fait prendre le change en nous faisant compter une restitution pour une aumône ou pour une action de pure piété ; car la veritable aumône se doit faire de son bien propre & non pas de celuy des autres : & si la Religion honore Dieu quand elle luy consacre une partie de nos biens, il faut que ce soit de ceux que nous avons reçûs de luy & que nous avons acquis par des voyes legitimes. *Honora Dominum de tuâ substantiâ*, dit le Texte sacré ; & vous prétendriez donner à l'Autel ou à Dieu en la personne des pauvres ce que vous avez volé au prochain ? Etrange charité, qui prend aux uns pour donner aux autres ! abominable Religion, qui n'offre que des larcins en sacrifice ! & c'est avec sujet que les Peres reprouvent ce monstre de pieté inconnu dans la Morale Chrêtienne. *Proverb. 3.*

Ce n'est pas, Messieurs, qu'on ne soit quelquefois obligé de donner aux pauvres des biens injustement acquis, selon cette parole de l'Evangile, *facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis*; mais c'est quand on ne peut découvrir en particulier les personnes à qui l'on a fait tort : un homme, par exemple, a volé des sommes immenses au public, à qui les doit-il rendre? au public, en faisant un bien dont l'utilité revienne au public, comme de fonder un Hôpital, parce que cette fondation sera à la décharge des particuliers qui seroient peut-être obligez de nourrir les pauvres sans cela, & d'autres semblables bonnes œuvres où le public peut avoir part; mais si l'on peut sçavoir les personnes qui sont interessées & à qui l'on a fait tort, alors l'obligation demeure de leur faire une pleine & entiére restitution.

Luc, 16.

CONCLUSION.

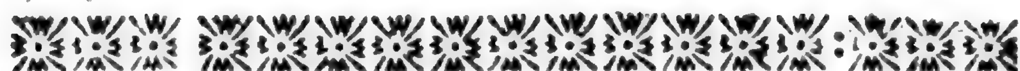
Et ainsi pour finir ce Discours, aprés avoir vû combien il est facile d'avoir du bien d'autruy, combien la restitution en est difficile, & enfin combien l'obligation de la faire est étroite & indispensable; la conclusion naturelle que nous en devons tirer, est de prendre garde de ne jamais faire tort à personne pour ne point s'engager dans tous ces embaras de conscience & dans des difficultez presque insurmontables de faire son salut : pensons que, comme nous avons déja dit, ce petit gain injuste dont l'occasion se presente, est l'hameçon que l'on presente aux poissons, sur lequel ils se jettent avec avec avidité, mais qu'il faut retirer en

leur dechirant les entrailles : songez qu'il faudra tôt ou tard restituer ce bien, & alors l'on pourra dire de vous pour ce peché commis, ce que l'Apôtre dit de tous les autres ; *quem fructum habuistis in iis, in quibus nunc erubescitis* ? helas ! que la joye d'avoir possedé si peu de chose vous causera de regrets, de confusion & de desespoir ! Quel malheur ce bien mal acquis n'attirera-t-il point sur vôtre famille, sur vôtre personne & sur le reste de vôtre bien ? pensez enfin qu'il en faudra venir là un jour, il faudra rendre ce qui est injustement acquis : cela est incontestable ; or le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas ? si vous le faites, dequoy vous aura servy de l'avoir retenu injustement, sinon de charger vôtre conscience sans utilité & sans fruit ? *quem fructum habuistis in iis, in quibus nunc erubescitis ?* que si vous ne le faites pas, vous êtes perdu sans ressource, & c'en est fait de vôtre salut. *Ad Rom. 6.*

Ne prenez pas, Chrêtiens, ne prenez pas une resolution si funeste & si desesperée ; mais plûtôt dites comme Zachée dans l'Evangile, *Ecce dimidium bonorum meorum do pauperibus, & si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum* ; voila que je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; c'est ce que la charité luy inspire ; ce n'est pas assez, voicy à quoy la justice l'oblige, *& si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum* ; si j'ay fait tort à quelqu'un, je ne me contenteray pas de rendre, je veux encore satisfaire pour tout le dommage que mon in- *Luc. 19.*

justice luy peut avoir apporté ; j'aime mieux qu'il ait de mon bien, que d'avoir la moindre chose du sien. Que si vous prenez cette généreuse resolution, vous pourvoirez à la seureté de vôtre salut, & vous attirerez comme Zachée, la bénédiction de Dieu sur vous & sur vôtre famille, & vous mériterez le Ciel & l'Eternité bienheureuse, &c.



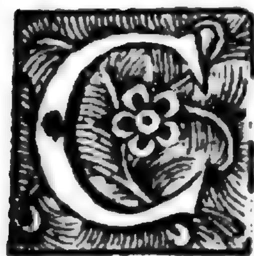


SERMON POUR LE MARDY DE LA SEMAINE SAINTE.

De la Conformité à la volonté de Dieu.

Pater, si possibile est, transeat à me Calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *S. Matth.* 26.

Mon Pere, que ce Calice ne soit point pour moy, s'il est possible ; qu'il en soit neanmoins, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. S. Matthieu. 26.



CE fut la priere que le Sauveur du monde fit à son Pere dans cette agonie mortelle qu'il souffrit au Jardin des Olives, lors qu'épuisé de forces, accablé de tristesse & saisi de frayeur aux appro-

ches de la mort, il ne trouva point d'autre consolation dans cet extrême abandon de toutes les créatures, que de recevoir de la main de son Pere Eternel le Calice amer qu'il luy avoit préparé, & de se soumettre par une resignation entiére & parfaite aux ordres rigoureux de sa divine volonté; mais aussi c'est-là où il trouve une solide consolation dans les sensibles douleurs qu'il enduroit; ce fut-là d'où il tira des forces dans cet accablement où il se vit reduit, & où enfin il puisa tant de constance & de courage parmy la crainte & l'horreur que luy causoit l'appareil de son supplice, dont son imagination luy faisoit une peinture si vive & si cruelle; *verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* O mon Pere! quoyque selon les sentimens de la nature, je vous prie d'éloigner ce Calice de moy, n'ayez égard ny à l'infirmité de mon corps qui tombe dans la défaillance, ny au desir de la volonté humaine qui reclame vôtre secours, mais uniquement à vôtre sainte & divine volonté.

Math. 26.

C'est, Chrêtiens, ce sentiment digne d'un Homme-Dieu, & cet exemple de soumission & de conformité aux ordres de Dieu que je vous propose aujourd'huy, pour méditer en ces jours consacrez à la memoire de la Croix & des souffrances d'un Dieu; mais qui sera en même tems un remede & une consolation dans celles qui nous arrivent à nous-mêmes, & enfin le plus saint & le plus utile exercice d'un Chrêtien. Demandons pour ce sujet important les lumiéres du saint Esprit, par l'intercession de celle qui a le

plus parfaitement pratiqué cette resignation ; c'est la glorieuse Vierge, à qui nous dirons avec l'Ange.

Ave Maria.

C'Est, Messieurs, une verité qui n'est contestée de personne, que la volonté de Dieu est la cause de tout ce qui arrive dans le monde, comme c'est elle qui a tiré le monde même du néant avec cette multitude de créatures qui le composent ; *operatur omnia secudùm consilium voluntatis suæ.* Mais il n'est pas moins certain qu'elle est aussi la fin où elles doivent tendre, puisque d'une façon ou d'autre, de gré ou de force, il faut qu'elles plient sous l'empire de cette souveraine volonté. Il y a cependant cette difference entre les choses qui agissent necessairement, & les créatures libres & raisonnables ; que les premiéres ne font point de resistance à l'execution de ses ordres ; au contraire, elles s'y portent de tout le poids de leur inclination naturelle, & avec une obéissance recherchée, comme parle le Prophete, *exquisita in omnes voluntates ejus.* Mais pour ce qui est de l'homme, qui a la liberté pour apanage de sa nature, & que Dieu même semble respecter jusqu'à ce point que de ne la forcer jamais ; il en attend une soumission libre, qui est le premier tribut de sa servitude volontaire & le premier gage de la fidelité qu'il luy doit ; ensorte qu'il est injuste s'il ne la suit pas ; parce que sa justice

Ad Ephes. 1

Psalm. 110.

consiste à s'y conformer & à s'y assujettir. Je sçay bien que cette conformité ne sera parfaite que dans le Ciel, par une heureuse necessité de n'avoir point d'autre volonté que la sienne ; ce qui sera alors nôtre beatitude & nôtre souverain bonheur : il ne tiendra neanmoins qu'à nous de la commencer dés cette vie, en resignant entiérement nôtre volonté à celle de Dieu, & en la prenant pour la regle unique de toutes nos actions.

Et pour vous porter autant qu'il est en mon pouvoir à un exercice si saint, si utile & si digne d'un Chrêtien ; aprés avoir supposé les trois qualitez que l'Ecriture donne à la volonté de Dieu, & qui sont comme trois differences qui la distinguent de celle des hommes, sçavoir, qu'elle est souveraine & absoluë, qu'elle est infiniment juste & équitable, & enfin qu'elle est toûjours conduite par une souveraine Sagesse ; je n'ay, Messieurs, que deux veritez à vous proposer, qui feront tout le partage de ce Discours ; la premiére, que c'est en cette soumission de nôtre volonté à celle de Dieu que consiste tout le bonheur de cette vie, parce que c'est le moyen d'y trouver un repos & une paix inalterable parmy tout ce qui est le plus capable de nous inquieter. Et la seconde, que c'est ce qui nous donne le plus d'esperance & le plus de droit au bonheur éternel, puisque c'est ce qui fait les Saints en ce monde, & l'état dans lequel consiste la plus haute perfection d'un Chrêtien : de sorte, Messieurs, que voicy ce grand secret que l'on cherche depuis si long-tems, & que

si peu de personnes rencontrent, d'être heureux sur la terre & dans le Ciel ; mais pour l'apprendre il faut un peu d'attention s'il vous plaît.

Pour commencer par vous déveloper la premiere de ces veritez, & pour la mettre en son jour ; je dis encore une fois que c'est dans la conformité à la volonté de Dieu que les sages font consister tout le bonheur de cette vie ; parce que l'experience nous fait voir que c'est ce qui nous y fait uniquement trouver la paix & le repos. En effet, Messieurs, en quoy mettez-vous ce repos & cette paix ? c'est, dit saint Thomas, dans l'ordre & dans l'union ; dans l'ordre, quand chaque chose est dans son rang, que ce qui est au dessus, commande, & que ce qui est inferieur est soumis & dans la dépendance, alors on a la paix ; dans l'union, quand les choses qui pourroient combattre sont bien jointes & étroitement liées ; comme au contraire la guerre & la discorde ne vient que de la division : or c'est la conformité à la volonté de Dieu, qui met cet heureux accords entre les choses les plus contraires, qui maintient cet ordre & qui conserve cette union : car premiérement, l'ordre que doivent garder les choses qui sont dans l'homme, c'est que Dieu y regne & soit au-dessus de tout, la raison ensuite, & que les passions y tiennent le dernier rang ; au contraire d'où vient le trouble & l'inquietude ? sinon que cet ordre est renversé, lors que la raison & la volonté ne sont pas parfaitement soumises à Dieu, ny l'appetit à la raison ; d'où naissent

I. PARTIE

une foule de passions, qui se heurtent & qui se choquent les unes les autres, comme les flots d'une mer agitée; *impii quasi mare fervens quod quiescere non potest.* Mais le moyen de calmer tout d'un coup tous ces orages & d'appaiser tous ces troubles, c'est de rétablir cet ordre en se soumettant à la volonté de Dieu; que si le cœur y resiste & s'y oppose, pendant que le combat de ces deux volontez durera, il portera le trouble au milieu de nôtre cœur, quand tout le reste qui est autour de nous seroit en paix; car quand Dieu voudra une chose pendant que vous en voudrez une autre, & que sa volonté rompra toutes vos mesures, le moyen de n'être point troublé?

Isaie. 57.

Quand deux choses se choquent, il faut de necessité que la plus foible cede & plie sous l'effort de la plus forte; quand donc la volonté de l'homme se trouve opposée à celle de Dieu, il faut qu'elle succombe dans ce choc, ou qu'elle soit brisée par le poids ou l'impetuosité de la volonté suprême qu'elle a pour adversaire, & qu'ainsi elle soit troublée & perde sa paix; *quis restitit ei & pacem habuit?* demande le saint homme Job, qui s'est jamais opposé à Dieu, & a trouvé la paix? c'est ce qui n'est pas possible; & la raison se prend de la premiere qualité de cette divine volonté, d'estre souveraine, indépendante & absoluë, & par consequent qui s'accomplit toûjours d'une façon ou d'autre, quelque resistance que nous y apportions, comme l'enseigne saint Augustin: car ou bien, dit-il, il s'agit des actions li-

Job 9.

bres & qui dépendent de nous ; & alors si nous resistons à sa volonté qui commande ou qui défend, nous ne pourrons resister à la volonté qui nous punit ; ou bien il s'agit des évenemens qui sont hors de nôtre pouvoir, dont nous parlons icy plus particuliérement ; & dans ces rencontres, si nous n'acceptons d'une volonté soumise, ce qui nous arrive de sa part, nous serons obligez de plier sous l'autorité de cette volonté divine, qui ne laissera pas de s'accomplir malgré toutes nos resistances.

C'est ce que nous apprenons de l'exemple du saint Patriarche Joseph, que Dieu avoit resolu de faire le maître & le souverain de ses freres ; ils s'y opposent tant qu'ils peuvent, & croyent y avoir mis un obstacle invincible, de le vendre comme un esclave à des étrangers, & de l'avoir ainsi bien éloigné de ses prétentions ; mais Dieu l'a resolu, il faut que cela soit ; & cette captivité même, cet éloignement, cette opposition qu'ils y formeront, seront les voyes que Dieu prendra pour venir à ses fins, & pour faire réüssir son dessein, ainsi que le même saint Patriarche leur sçut bien dire quelque tems aprés, *num Dei possumus resistere voluntati?* C'est icy, mes freres, un coup du Ciel ; ny vous, ny moy n'avons pû nous dispenser d'obéïr à cet ordre superieur ; il falloit que la volonté de Dieu s'accomplît d'une façon ou d'autre ; & le moyen que vous avez pris pour l'empêcher, c'est celuy-là même qu'il a choisi pour le faire réüssir.

Et par consequent, puisque c'est en vain

que l'homme se roidit contre les desseins de Dieu, & que s'il ne fait de son plein gré ce que Dieu veut, il le fera de force; n'est-ce pas un puissant motif pour nous y faire acquiescer? car qu'un malade, par exemple, murmure & se dépite contre son mal, qu'il s'emporte par ses impatiences, & qu'il s'en prenne au ciel & à la terre, en est-il plus soulagé pour cela? c'est souvent tout le contraire, & Dieu a même sujet alors de le traiter en esclave rébelle, plûtôt qu'en enfant soumis & obéïssant; il le veut en cet état, & il y demeurera: ne vaut-il pas donc bien mieux se rendre & faire, comme l'on dit, de necessité vertu, ou plûtôt se faire un mérite auprés de luy, d'une soumission indispensable, que de s'attirer son indignation & ses châtimens par une resistance inutile? Il en est de même, Messieurs, des biens de fortune, de la perte de nos proches & de nos amis, de tous les accidens de cette vie, & de tous les obstacles qu'on apporte à nos desseins: toutes les oppositions que nous avons à la volonté de Dieu peuvent bien augmenter nôtre inquietude, nôtre chagrin, nôtre dépit; mais elles n'empêcheront pas l'execution des desseins de Dieu; & ce qu'il attend de nous est seulement, que nôtre volonté se conforme à la sienne.

En quoy sans doute, Messieurs, l'homme ne se peut plaindre que Dieu demande trop de luy, puisque c'est ce qu'il exige de toutes les créatures, dont il n'y en a pas une qui n'execute ponctuellement ses ordres sans jamais s'en écarter: car je n'ay qu'à vous

dire que les cieux & les astres conservent avec la même régularité le mouvement qu'il leur a imprimé depuis la naissance des siecles, que la terre, la mer, les plantes & les animaux les gardent sans jamais manquer à rien, & que tous les êtres changent même de nature & d'inclination pour obéïr à leur Créateur ? Sera-t-il donc dit que la volonté de l'homme, laquelle seule peut s'y soumettre librement, soit la seule qui s'y oppose ? que celle qui s'y doit lier plus étroitement, soit la premiere & l'unique qui s'en separe ? & qu'enfin celle qui est plus obligée de s'y soumettre, soit assez rebelle pour se soulever contre la volonté de son Dieu, & assez criminelle pour la combattre ? mais elle a beau faire, la volonté de Dieu s'executera toûjours; avec cette difference, que ce qui pouvoit faire nôtre joye & le sujet de nôtre consolation, le sera de nôtre déplaisir; parce que la volonté divine étant souveraine & absoluë, elle s'executera toûjours.

Cela est bien rude, me direz-vous, d'agréer ce qui choque souvent & nôtre raison & nôtre inclination tout à la fois. Oüy; mais c'est une necessité inévitable; voicy cependant ce qui peut l'adoucir infiniment, de penser que cette volonté n'est pas moins juste qu'elle est souveraine & absoluë; car il s'ensuit de-là, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui ne s'y doive soumettre & la prendre pour regle de la sienne; *voluntati* *Ad Rom. 9.* *ejus quis resistit?* dit l'Apôtre; qui peut resister à sa volonté ? par lesquelles paroles,

comme remarque un sçavant interprete, il n'oppose pas à sa volonté une autre volonté plus forte, ny à sa puissance une autre puissance plus absoluë; mais tout ce qui pourroit y resister de quelque maniere que ce soit; & consequemment le jugement même de l'homme, qui seul pourroit épointiller & trouver à redire aux ordres de cette divine volonté; & c'est une des choses en quoy Dieu se distingue des Souverains de la terre; car si les sujets des Princes & des Roys ne peuvent leur resister par la force, ils le peuvent neanmoins quelquefois par le droit, & plusieurs le font souvent en justice, en leur remontrant qu'ils font contre la justice même; mais à Dieu personne ne resiste ny ne peut resister de la sorte, puisque cette volonté est souverainement juste; il ne dit pas non plus, *rationi ejus quis resistit?* qui peut resister à sa raison; mais à sa volonté, *voluntati ejus*: car quoy qu'on ne puisse, ou plûtôt qu'on ne doive jamais resister à une autorité legitime; cependant il y a telle circonstance & tels inconveniens où on peut leur représenter qu'ils seroient eux-mêmes déraisonnables s'ils ne changeoient d'avis & de volonté.

On diroit que la raison étant le propre de l'homme, elle ne cede qu'à la raison & à l'équité naturelle: Mais Dieu, Messieurs, a pour raison sa volonté, qui est droite par elle-même, & la mesure de toute droiture; ensorte que rien n'est droit ny raisonnable, qu'autant qu'il a de conformité à cette volonté divine, qui est sa raison & sa volonté

tout

tout ensemble : on ne peut donc luy opposer une raison plus droite ny plus équitable, ny par consequent luy resister même par raison : *Voluntati ejus quis resistit?* D'où il s'ensuit, Messieurs, que comme quand on est une fois assuré de la volonté de Dieu, c'est une témerité de demander d'autre raison, c'en est une plus grande de la combatre ; mais c'est s'armer contre soy-même, de refuser de s'y soumettre, puisque c'est un obstacle insurmontable à sa paix & à son repos.

Car, comme dit saint Bernard, cette volonté est une regle inflexible : en vain s'éforce-t'on de l'ajuster à ses desseins, elle ne cede jamais ; il faut que tout s'y accommode, que tout s'y mesure & que tout s'y conforme ; en vain tâche-t-on de luy resister, puis qu'elle est aussi ferme qu'elle est juste : *Rationabilis quadam æquitatis directio, inconvertibilis atque indeclinabilis*, dit ce Pere, *cui illisa omnis perversitas humana conturbetur necesse est*. En vain veut-on l'éviter, puis qu'elle est immuable, constante & éternelle : *Consilium meum stabit, & omnis voluntas mea fiet*, dit Dieu luy-même ; il faut donc que la nôtre plie ou se rompe ; car celle de Dieu ne cedera jamais, étant aussi forte & aussi inflexible qu'elle est droite ; & puisque c'est en vain qu'on s'y oppose, il faut s'y conformer si nous voulons avoir la paix ; parce que la paix & le repos consistent dans l'ordre, & qu'il n'y a point d'ordre plus juste & plus naturel que celuy-là. Et en effet, Messieurs, n'est-il pas rai-

l. 5. de Consid. c. 12.

Isaie. 46.

ſonnable que ce qui eſt droit par luy-même, regle & redreſſe ce qui ne l'eſt pas ; & que ce qui eſt l'équité même ſerve de loy à ce qui eſt dans le deſordre ? Or, nôtre volonté eſt d'elle-même portée au mal, depuis que le peché a dereglé ce que Dieu avoit fait droit par la juſtice originelle : que peut-elle donc mieux faire pour recouvrer ſa premiere rectitude, que de ſuivre la volonté de Dieu, de s'y ſoumettre & de s'y abandonner ; mais plûtôt, peut-elle rien faire de bien ſans cela ?

Je ne veux pas dire par là, Meſſieurs, que vous ne deviez vous ſervir dés lumiéres de la raiſon & de la prudence que Dieu vous a données pour vous mettre à couvert des accidens de cette vie ; je n'entens pas par cette reſignation, que vous deviez tout attendre de Dieu ſeul, ſans vous mettre en peine de rien ; je ne prétens pas même vous deffendre de vous oppoſer aux inſultes de vos ennemis ; mais ce que je prétens, eſt qu'aprés que vous aurez apporté un ſoin raiſonnable à vos affaires, & n'ayant rien à vous reprocher ſur ce point, de quelque maniére enſuite que les choſes tournent, & quelque ſuccez qu'elles puiſſent avoir, vous devez en être ſatisfait, & vous conformer à cette divine volonté, ſans impatience, ſans murmure, ſans emportement ; mais avec toute la ſoumiſſion que vous devez aux ordres de Dieu, qui veut qu'elles aillent de la ſorte, & ſans cela, jamais vous ne joüirez d'une veritable paix : *Acquieſce ei, & habeto pacem.* Iob. 22.

En ſecond lieu, Meſſieurs, cette paix &

ce repos, dit le même saint Thomas, consistent dans l'union & en ce que les choses qui pourroient se choquer, sont parfaitement d'accord, comme au contraire le trouble ne vient que de la division : or cette conformité unissant nôtre volonté à celle de Dieu, rien ne peut être contraire à nos desirs, & par consequent il ne peut y avoir ny combat ny differend qui trouble nôtre repos : c'est pourquoy, dit saint Augustin, si vous voulez un moyen d'être toûjours content & toûjours heureux en cette vie, appliquez-vous à connoître la volonté de Dieu, & à vous y conformer en toutes les rencontres : *Subjungat se homo voluntati Dei, non resistat voluntati magnæ*; que l'homme s'attache à cette divine volonté par une obéïssance inviolable.

Car, dites-moy, si on mettoit la chose à vôtre choix, que pourriez-vous souhaiter autre chose vous-même, pour être heureux, que de faire toûjours vôtre volonté, ensorte que tout ce que vous souhaitez en ce monde se fît, & que rien ne se fît de ce que vous ne souhaitez pas ? Mais ce que les Princes & les Monarques les plus absolus n'oseroient même esperer, quoyque tout le monde semble s'empresser à suivre leurs inclinations, c'est ce qu'obtient un homme de bien par l'union de sa volonté à celle de Dieu : il est tout puissant & fait tout ce qu'il veut, parce que c'est faire sa volonté, que de faire celle de Dieu ; & c'est en ce sens que quelques-uns expliquent ces paroles du Prophete, *voluntatem timentium se faciet*; que *Psalm. 144.*

Dieu fait la volonté de ses serviteurs, parce qu'ils ne veulent que ce qu'il veut, & que la volonté divine est uniquement ce qu'ils consultent, comme la regle de leurs desirs: c'est faire sur la terre ce que les Bienheureux font dans le Ciel; d'où vient que ceux-cy possedent dans eux-mêmes une image du bonheur des autres, & joüissent d'une paix & d'une tranquilité inalterable; parce que tout ce qui arrive en ce monde, n'arrive que par les ordres de la volonté de Dieu: tout leur est agréable, & jamais rien ne leur
Prov. 12. déplaît: *Non contristabit justum, quidquid ei acciderit*, dit Dieu luy-même; rien de tout ce qui peut arriver ne peut attrister un homme de bien, au contraire tout ce qui arrivera contribuëra à son repos & à sa paix, & il s'en fera même un singulier plaisir: comment cela? c'est, Messieurs, que nous devons être convaincus d'une troisiéme prerogative de la volonté de Dieu, laquelle comme nous avons présuposé d'abord, est non seulement absoluë d'un côté, & de l'autre infiniment juste; mais encore qu'elle est toûjours conduite & reglée par une souveraine Sagesse qui sçait ce qu'il nous faut & connoît ce qui nous est le plus expedient; & qu'ainsi ce qui nous arrive par ses ordres, est toûjours le meilleur & le plus avantageux pour nous: ensorte que si nôtre volonté s'y oppose, c'est qu'elle est aveugle & temeraire, & ne connoît pas ce qui est de son propre interêt.

C'est ce qu'il semble que le saint Homme Job veüille nous faire entendre par ces pa-

roles, *si bona suscepimus de manu Domini, mala etiam quare non suscipiamus*? comme s'il vouloit dire, que si nous avions à recevoir quelque chose de la main des hommes, il faudroit à la verité y prendre garde de prés, afin de recevoir le bien & de laisser le mal; parce que l'un & l'autre n'est pas toûjours ménagé avec une justice fort exacte; mais en le recevant de la main de Dieu, tout est necessairement bon, & cette distinction de bien & de mal ne vient que de l'opinion & de la disposition de celuy qui le reçoit. Si donc rien n'arrive dans ce monde sans son ordre & sans sa volonté; qui ne regardera tous ces évenemens que nous attribuons à la fortune, comme des arrests de sa sagesse, comme des coups prémeditez de sa bonté, & comme des effets de son amour sur chacun des hommes en particulier? & ainsi *non contristabit justum quidquid ei acciderit*, tout ce qui arrivera sera agreable à un homme de bien, parce que par cette union de sa volonté avec celle de Dieu, il n'arrivera rien qu'il ne veüille. *Job. 2.*

Et c'est de là que vient ce calme & cette tranquilité d'esprit, cette paix de cœur & cette serenité de visage que nous voyons dans les grands Serviteurs de Dieu; & je ne m'en étonne pas, puis qu'ils ont trouvé un port à l'abry de toutes les tempêtes & un asile inaccesible à tous les malheurs de la vie: *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum*; il n'est point de traits de l'envie ny de la médisance qui puisse atteindre jusques-là; quoy qu'on dise, quoy qu'on fasse, *Psalm. 90.*

quoy qu'il arrive, ils trouvent leur compte par tout ; parce que par tout ils y trouvent la volonté de Dieu, & que tout ce qui arrive est un accomplissement de leurs desirs : c'est une adresse qui desarme la fortune, une maxime générale qui pourvoit à tous les évenemens ; & un homme qui s'est mis sur ce pied-là, est comme le globe parfait des Philosophes, qui garde toûjours la même forme dans toutes sortes de situations, & qui ne touche la terre que d'un point. Quelque inconstante que l'on fasse la fortune, elle n'a point de prise sur un cœur qui ne veut que ce que Dieu veut ; parce que si elle ne se declare en sa faveur, du moins rien ne luy peut être contraire ; de là il peut voir le sacagement des villes & le bouleversement des Etats, la ruine de sa famille & la perte de ses biens, sans perdre un seul moment de sa paix ; parce que reconnoissant la volonté de Dieu par tout, tout est juste, tout est le plus expedient, tout est le plus avantageux pour luy ; de sorte que comme il n'y a jamais de resistance ny de combat, il s'ensuit qu'il joüit toûjours d'une profonde paix. C'est par ce moyen admirable qu'un Chrêtien peut faire un saint usage de tout, de la pauvreté, de la douleur, de la mort, de toutes les traverses de cette vie, de la mauvaise volonté des hommes & de tous les efforts mêmes du Demon. La Philosophie payenne à tâché inutilement de rendre le Sage invulnerable ; c'étoit une chymere & une vaine idée, qui ne s'est trouvée que dans leur imagination & dans leurs discours pom-

peux ; mais c'est l'état où nous éleve effectivement la Philosophie Chrêtienne, par un attachement à la volonté de Dieu qui nous met au-dessus de tout.

Mais pour posseder ce précieux trésor & joüir sur la terre de ce bonheur qui approche de celuy des Bienheureux dans le Ciel, ce n'est pas assez d'être convaincu de cette verité qui n'a guere de difficulté dans la speculation, il en faut venir à la pratique, & dans tout ce qui nous arrive ne point regarder la cause prochaine & immediate qui traverse nos desseins ; mais envisager la cause superieure & plus haute, d'où tout cela vient, qui est Dieu. Ainsi, mon cher auditeur, ne dites point, c'est ce perfide & ce méchant qui m'a suscité ce procés & qui a ruiné mes affaires ; c'est cette langue médisante qui a déchiré ma reputation & qui me détruit dans l'esprit de tout le monde ; c'est la mauvaise volonté de cet ennemy qui m'a reduit à la necessité où je suis : car, dit le Prophete, *quis est iste qui dixit, ut fieret aliquid, Domino non jubente ?* eh ! qui est celuy *Thren 3.*
qui a la hardiesse de dire qu'il arrive quelque chose en cette vie sans la volonté de Dieu ? *Tu quereris & ego feci*, dît-il luymême un jour à une personne d'une éminente sainteté, qui se plaignoit de quelque outrage qu'on luy avoit fait, *tu quereris & ego feci* ? tu te plains ? & c'est moy qui l'ay fait ; moy qui l'ay permis, moy qui l'ay voulu ; & lorsque le Sauveur répondit à saint Pierre, *calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum* ? il ne dit pas que c'est *Ioan. 18.*

l'envie ou la rage des Juifs qui luy prépare ce calice, & que c'est Judas qui le luy présente, que ce sont les Scribes & les Pharisiens qui l'obligent de le boire; mais il regarde la premiere cause qui est la volonté de son Pere, & sa main qui le luy presente par celle des boureaux; *calicem quem dedit mihi Pater.*

Par consequent, mon cher Auditeur, quand vous murmurez contre cet homme, quand vous vous déchaînez contre luy comme contre l'auteur de tous vos malheurs, à qui est-ce que vous vous en prenez? *Assur virga furoris mei*, dit l'Ecriture? Eh! cet homme n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour vous châtier; *cujus apprehendi dexteram*, dit-elle d'un autre: vous vous plaignez du bras qui vous porte ce coup, & vous ne voyez pas que c'est Dieu qui le remuë. Mais, me direz-vous, vous ne prenez pas garde que dans ce tort & dans cette injure que l'on me fait il y a du peché, & qu'ainsi il ne peut venir de Dieu, qui n'en peut être l'auteur; mais vous-mêmes vous ne faites pas reflexion que dans le peché il y a deux choses qu'il ne faut pas confondre; il y a l'action, c'est-à-dire, l'injure qui vous est faite; & il y a la mauvaise volonté de cet homme qui vous la fait: or ce que Dieu veut, c'est cette action, ce tort, cette injure qui vous offense; ce que Dieu n'aprouve pas, mais ce qu'il permet neanmoins pour votre bien, c'est la mauvaise volonté de cet homme: que faites vous donc quand vous vous en prenez à cet homme? vous separez ces

Isaie. 10.

Isaie. 45.

deux choses si étroitement liées ensemble ; vous ne prenez garde qu'au dessein de ce méchant homme, & non pas à celuy de Dieu, qui sçait ce qu'il vous faut & ce qu'il vous est le plus expedient ; vous ne regardez que la main de cet homme & non pas celle de Dieu : mais sçavez-vous bien que pendant que vous separerez l'une d'avec l'autre, vôtre cœur sera aussi partagé, & que cette division vous causera necessairement du trouble ; car vous separerez ensuite vôtre volonté de celle de Dieu, & n'y ayant plus d'union, vous perdrez infailliblement la paix ; la passion s'y joindra qui allumera la colere & la haine contre celuy qui vous a offensé, & ensuite portera la guerre au milieu de vous-même.

Le grand secret donc pour goûter toûjours la douceur de la paix en cette vie, c'est de reconnoître la main de Dieu dans celle des hommes, & de dire comme le saint homme Job, que c'est la main de Dieu qui vous a frapé ; *manus Domini tetigit me.* Il sembloit, Messieurs, que toutes les creatures eussent conspiré contre luy ; ses ennemis enlevent ses troupeaux & ses richesses, ses amis l'abandonnent, ses plus proches insultent à sa misere, le Demon s'en mêle qui le couvre d'ulceres depuis la tête jusqu'aux pieds, le Ciel même semble se mettre de la partie & renverse ses maisons à coup de foudres ; & parmy tant de mains qui le frapent, & qui luy portent autant de coups mortels, ce grand Saint n'en reconnoît qu'une seule, qui est celle de Dieu ; *manus Domini tetigit me* ;

Job. 19.

c'est pourquoy je ne doute point qu'il ne joüît de la même paix sûr son fumier dont il joüissoit sur le trône ; qu'il ne fût aussi content dans les injures qu'on luy disoit, que dans les honneurs qu'on luy rendoit auparavant, & aussi heureux dans cet accablement de malheurs, comme si tous les bons succez luy fussent venus en foule de tous côtez ; & voila, Chrétiens, ce moyen unique non seulement d'être heureux en cette vie, mais encore d'assurer le bonheur de l'autre ; puisque c'est en cela que consiste nôtre sainteté & nôtre perfection. C'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

II. PARTIE. Il n'est pas bien difficile, Chrêtienne Compagnie, de vous convaincre de cette seconde verité : car soit que nous mesurions la perfection par celle de toutes les vertus Chrêtiennes & parce qui peut davantage contribuër à nous rendre saints & parfaits, qui est la charité & l'amour de Dieu ; soit que nous la regardions par les actions qui passent au dehors, & par les grands services que l'on peut rendre à Dieu pour avancer sa gloire ; je maintiens que c'est dans cette conformité de nôtre volonté avec celle de Dieu que consiste nôtre sainteté & nôtre perfection, & que sans cela il n'y en peut avoir, ny ensuite de bonheur pour nous dans l'autre vie.

Car premierement si personne ne peut douter que celuy-là ne soit le plus parfait & le plus saint, qui aime Dieu plus ardemment, & qui a une plus pure charité ; il n'est pas moins constamment vray que c'est dans cette

conformité que consiste le haut point de l'amour de Dieu, & par consequent la plus haute perfection, *Eadem velle & eadem nolle, ea demum firma amicitia est*, dit saint Jerôme; avoir les mêmes sentimens, la même volonté & les mêmes affections, c'est ce qui lie l'amitié parfaite : quand ce qui plaît à l'un plaît à l'autre, quand ce qui choque l'un déplaît à l'autre reciproquement, cette conformité les unit bien-tôt : comme au contraire la rupture de cette amitié n'arrive que par la diversité des sentimens & des volontez. Il en est de même, Messieurs, de l'amour de Dieu & de la charité, qui fait nôtre sainteté sur la terre. Cet amour est dans sa perfection & dans un excellent dégré, lorsque nôtre volonté est parfaitement conforme à celle de Dieu, & qu'on ne veut que ce que Dieu veut, par une volonté soumise & par un parfait renoncement de soy-même; comme un saint Paul, *Domine, quid me vis facere?* ou bien lorsque nôtre volonté est fonduë, pour ainsi dire, & confonduë avec la sienne par le feu de la charité, selon ces paroles de l'Epouse des Cantiques, *Anima mea liquefacta est simul ut dilectus meus locutus est* : si-tôt que ce Dieu de mon cœur a parlé & m'a intimé ses volontez, mon ame s'est comme liquefiée ; elle veut dire, que comme les choses liquides n'ont point d'elles-mêmes de formes & de figures, mais qu'elles prennent celles des vaisseaux qui les reçoivent & qui les contiennent ; ou comme les métaux les plus solides perdent leur dureté & leur resistance dans le feu, ensuite

l. 2. Epist. 18. ad Demetr.

Act. 9.

Cant. 5.

prennent tous les traits & tous les caractères des moules où on les jette, ainsi une ame qui aime Dieu d'un amour parfait, ne prend plus d'autre ply que celuy que la volonté de Dieu luy donne; elle se fait à ses ordres, & s'accommode à tout ce qu'il veut, comme s'il ne se faisoit plus qu'un cœur & qu'une volonté; *anima mea liquefacta est simul ut locutus est dilectus meus.*

Il est vray que ce fut autrefois une heresie frappée d'anathême par les Conciles, de dire que le Sauveur du monde n'avoit point d'ame qui informât son corps; c'en fut une autre des Monothelites qui ont voulu soûtenir qu'il n'avoit qu'une volonté, sçavoir celle de Dieu, & non pas une propre d'un homme comme les autres; mais en rectifiant cette opinion, & en corrigeant l'erreur, disons-le avec verité de nous-mêmes, & il n'en faut pas davantage pour nous rendre des saints & des hommes parfaits sur la terre: que nôtre volonté par sa fidele soûmission devienne comme une même chose avec celle de Dieu; que Dieu, s'il est permis de parler ainsi, me tienne lieu d'ame, & qu'il soit dorenavant le principe de toutes mes actions, de tous mes desirs & de tous les mouvemens de mon cœur; qu'il soit comme la forme & la perfection de mon être; je ne veux plus avoir de volonté, mais que la volonté de Dieu soit la mienne; & si je retiens encore cette puissance, je ne m'en veux plus servir que pour vouloir ce que Dieu veut, sans m'en reserver la disposition ny l'usage que pour l'appliquer à connoître cette volonté de Dieu: car la chari-

té est parfaite quand elle arrive jusqu'à ne faire plus qu'une volonté de celle de la creature & de celle du Créateur, par une parfaite dépendance, par une soumission entiére, par une obeïssance inviolable à tous ses ordres, comme si c'étoit la même ame, le même esprit & la même volonté. *Qui adhæret Domino unus, spiritus est cum eo.* 1. ad Corinth. 6.

Et voila, Messieurs, le haut point de la perfection où un homme puisse arriver en cette vie; toutes les autres marques de sainteté sont équivoques & sujettes à l'illusion; mais en voulant ce que Dieu veut, je ne puis me tromper, parce que la volonté de Dieu étant la sainteté même & la regle de tout ce qui est saint, il s'ensuit par une consequence manifeste, que plus nous y serons conformes, plus nous serons saints & plus assurez de nôtre bonheur dans le Ciel, qui doit être le prix & la recompense de la sainteté.

Que si nous jugeons en second lieu de la sainteté & de la perfection Chrêtienne par les actions qui passent au dehors, je dis encore que c'est dans cette conformité que consiste la haute perfection d'un Chrêtien: car n'est-il pas vray, Messieurs, que ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé dans le monde, est la gloire de Dieu, à quoy se doit rapporter l'être & les actions de toutes les créatures; puisque Dieu même quand il agit hors de luy, ne peut agir pour une fin plus haute ny plus excellente; c'est toute nôtre gloire d'être employez pour l'avancer, & c'est le plus haut degré d'honneur où Dieu

nous puisse élever, de daigner se servir de nous pour ce sujet.

Or est-il qu'il n'y a point de moyen ny sur la terre ny dans le Ciel, de procurer cette gloire de Dieu, ny plus excellemment, qu'en faisant sa volonté & en s'y conformant en toutes les rencontres; la raison est, qu'il n'y a que Dieu qui connoisse l'honneur qui luy est dû, & la maniére dont nous devons le luy rendre, par quels moyens & jusques où il veut que nous le luy rendions. Vous voulez avancer sa gloire & le servir par des actions de grand éclat, qui fassent du bruit & qui donnent de l'admiration à tout le monde; & Dieu a choisi peut-être une voye contraire & veut que vous le fassiez par l'abaissement & par la confusion que vous souffrirez; vous croyez que vous feriez quelque chose de grand pour son service, si vous aviez des forces & de la santé: eh! Dieu demande que vous procuriez sa gloire par vôtre patience, & par vôtre resignation dans vos infirmitez & dans cette maladie habituelle. Vous vous imaginez quelquefois que si vous aviez de l'autorité, vous feriez des merveilles pour la reformation des mœurs, que vous corrigeriez tous les abus, que vous remedieriez à tous les desordres de tous les états & de toutes les conditions; c'est une belle chymère de vôtre esprit, qui vous fait quitter les moyens que vous avez en main de faire quelque chose pour Dieu, pendant que vous l'occupez tout entier à penser à ceux que vous n'aurez peut-être jamais; & ainsi vous laissez échaper un bien

réel & effectif pour courir aprés une ombre qui s'enfuit. Vous qui vous plaignez [sou-]vent que l'on traverse tous vos desseins, ceux même lesquels vous semblent les plus justes & les plus avantageux pour la gloire de Dieu : eh ! que sçavez-vous si Dieu demande cette gloire de vous ? Quelque bonne intention que vous ayez, jamais vous ne le ferez si exellemment ny si sincerement, que par la resignation que vous témoignerez à sa divine volonté, parce que c'est le faire de la maniére qu'il luy plaît, & par consequent qui est la plus excellente. S'il attendoit autre chose de vous, ne vous auroit-il pas mis en un autre état ? ne vous en donneroit-il pas les forces ? ne vous en suggereroit-il pas les moyens ? ne disposeroit-il pas toutes choses pour en attendre un favorable succez ? Si je fais ce que je puis en me conformant à sa divine volonté, dans l'état, dans l'employ, dans la condition où apparamment sa providence m'a mis, je fais ce qu'il veut de moy, & par consequent je fais la chose qui luy est la plus agréable, & de la maniere la plus parfaite qu'il puisse luy-même demander.

Et de là, Messieurs, il s'ensuit une verité d'une extrême consolation pour les personnes qui se croyent incapables de rien faire pour Dieu, & qui ne sçavent comme il faut faire, ny comment s'y prendre pour arriver à la perfection de la sainteté ; sçavoir que toutes les choses de ce monde, les employs, les actions, les états & les conditions où Dieu nous a appellez, ne sont que la matiére

de la vertu & de la sainteté; c'est-à-dire que tout cela est indifferent de soy; grands, éclatans, bas, humbles; convertir un monde entier, ou bien ne penser qu'à soy-même, tout cela est égal; mais ce qui les releve, ce qui leur donne leur prix & leur mérite, c'est la volonté de Dieu; de sorte qu'il vaut mieux faire cette divine volonté en travaillant à un métier vil & abjet, que de faire la sienne en gouvernant tout le monde. C'est une chose plus parfaite & plus agréable à Dieu de ne rien faire du tout, si Dieu le veut ainsi, que de tout faire, tout entreprendre, venir à bout de tout sans cette volonté. Il n'importe donc pour être saint, d'être Prince ou sujet, maître ou serviteur, pauvre ou riche; l'état le meilleur & le plus avantageux pour nous, est celuy où il nous veut, & où l'ordre de sa providence nous a mis. Il en est de nous comme des Anges, qui se croyent autant honorez d'être occupez à la conduite d'un villageois que de celle d'un Prince & du plus grand Monarque du monde, ou bien de rouler les Cieux & les Astres; mais le haut point de leur gloire, aussi-bien que le comble de leurs desirs, est d'être les Ministres & les Executeurs des volontez de Dieu; *ministri ejus qui facitis voluntatem ejus.* — *Psal. 102.*

Ah! si vous sçaviez, dit l'Eclesiaste, que vous êtes agréables à Dieu & que toutes vos actions sont reçûës de cette divine Majesté, combien devriez-vous vous estimer heureux? *quia Deo placent opera tua.* Certes, Messieurs, je vous l'apprendray aujourd'huy, — *Ecclesiaste 9.*

& cela avec toute l'assurance qu'on en peut avoir ; faites sa volonté, & il est impossible que vous ne luy soyez agreable : car quel maître peut exiger davantage d'un serviteur, que de faire ce que ce maître veut & de la maniére qu'il le veut ? s'il n'étoit content aprés cela, il ne seroit pas raisonnable : il est donc vray que c'est le moyen de plaire à Dieu, ce qui fait nôtre sainteté & nôtre perfection : c'est donc par une suite necessaire le moyen d'établir & d'avancer nôtre bonheur dans l'autre vie, puis qu'il ne sera grand qu'à proportion de nôtre sainteté en celle-cy. Eh ! qui n'admirera icy, Messieurs, la douceur de la conduite & de la providence de Dieu envers les hommes, pour les faire parvenir à leur fin, qui est le souverain bonheur, de n'avoir pas rendu la conquête d'un si grand bien, d'une si difficile execution, puisque pour être saint & parfait, je dis dans le sublime dégré, je dis de la plus haute sainteté, il n'est pas necessaire de faire de grandes & d'éclatantes actions, de pratiquer de grandes austeritez, de faire de longues oraisons ou de grandes aumônes ; car tous n'ont pas les forces & les moyens pour cela, mais qu'il ne faut seulement que vouloir ce que Dieu veut, & se ranger doucement sous sa volonté, puisque c'est l'amour le plus épuré & la plus sublime perfection où une créature puisse arriver.

A quoy tiendra-t-il donc, mon cher Auditeur, que vous ne soyez saint en vous rendant, comme un autre David, un homme selon Dieu, comme une sainte Catherine de

Sienne qui changea de cœur avec le Sauveur du monde ; comme un autre grand Saint qui protestoit qu'il avoit perdu sa propre volonté, & qu'il n'en connoissoit plus d'autre que celle de Dieu ; comme le Sauveur du monde luy-même, qui n'a fait autre chose depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier qu'il expira sur la croix : *quæ placita sunt ei facio semper* ; & qui avant que d'aller à la mort, voulut être trois heures entieres dans le Jardin des Olives à faire une protestation de sa soumission à la volonté de son Pere, comme s'il ne luy eût pas été permis d'offrir le sacrifice de son Corps sur la croix, qu'il n'eût auparavant offert celuy de sa volonté, ou comme si le premier eût été l'ame du second, ou que le mérite de l'un eût entierement dépendu de l'autre ; & que cet Homme-Dieu, qui devoit procurer le salut de tous les hommes, l'eût voulû commencer par la resignation de sa volonté à celle de son Pere, pour nous apprendre que comme c'est par là qu'il l'a merité, c'est aussi par ce moyen qu'il nous faut commencer à l'acquerir.

Joann. 8.

CONCLUSION.

Mais pour conclure ce Discours, Messieurs, d'où vient, je vous prie, que cette vertu qui est d'un si grand usage & qui nous dévroit être familiére, vû les frequentes occasions que nous avons de la pratiquer, est cependant si rare aujourd'huy, qu'il semble que ce soit un miracle de voir un homme qui soit parfaitement soumis aux ordres de Dieu ? jusque-là que Dieu-même fit autrefois une espece de trophée d'en avoir ren-

contré un dans la personne de David : *Inveni David, virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas* ; je l'ay trouvé enfin ce Serviteur fidéle, cet homme selon mon cœur, qui suivra aveuglement toutes mes volontez : il s'écrie qu'il l'a trouvé, comme s'il l'avoit cherché dans tous les siécles, dans tous les lieux de la terre, dans toutes les conditions & dans toutes les differences des hommes. *Act. 13.*

Mais il faut, Chrêtienne Compagnie, que Dieu en trouve aujourd'huy autant qu'il y a de personnes qui m'écontent, qui n'auront plus d'autre soin, d'autre étude, d'autre occupation que de faire cette sainte & adorable volonté, qui diront d'aussi bon cœur que le disoit le Prophete Samuel, *præsto sum* ; *1. Reg. c. 3.* Mon Dieu, me voila prêt pour tout ce que vous voudrez, pour la vie & pour la mort, pour la maladie ou pour la santé, pour l'état, pour la fortune & pour la condition que vous voudrez ; *præsto sum* : disposez de moy, de ma personne, de mes biens, de tout ce que j'ay, de tout ce que je suis & de tout ce qui me regarde selon vôtre sainte volonté, *præsto sum* : me voulez-vous dans la pauvreté ou dans les richesses, dans l'honneur ou dans le mépris, encore une fois, mon Dieu, je suis prêt, & je me resigne entiérement à vôtre divine volonté.

Que si vous me demandez, Messieurs, en quoy il faut pratiquer cette conformité à la volonté de Dieu, je vous répondray en tout & toûjours, c'est la vertu la plus générale pour les employs, la plus fructueuse

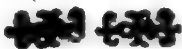
pour le mérite, la plus étenduë pour les personnes, puisque tout le monde en a besoin, grands, petits riches & pauvres; & enfin celle dont l'usage est le plus ordinaire dans la vie; puisque nous la pouvons pratiquer à toutes les heures, à tous les momens & en toutes les rencontres; diray-je même que c'est cette haute intelligence que

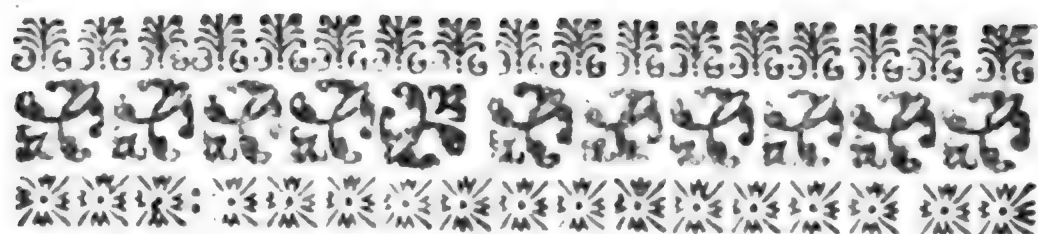
Ad Ephes. 5. saint Paul demande dans un Chrêtien; *nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei*; parce que c'est le premier principe que nous devons comprendre d'abord; l'ignorer ce n'est pas être Chrêtien; & ne le pas prendre pour regle de sa vie, c'est n'avoir pas encore fait le premier pas dans la vertu.

En second lieu, puisque nous avons vû que c'est dans cette conformité que nous trouvons uniquement cette paix & nôtre repos; que ne commençons-nous nôtre bonheur dés cette vie en commençant cet exercice qui doit faire toute nôtre occupation dans le Ciel? Les choses les plus penibles envisagées par cet endroit, deviendront douces & agréables, une injure changera de nature & de nom quand nous la recevrons de cette main: qu'on blesse mon honneur, qu'on s'attache à mes biens, qu'on renverse mes prétentions, qu'on ruine ma fortune, en jettant les yeux sur la volonté de Dieu, tout cela prend un autre visage; Dieu le veut, Dieu l'a ordonné, Dieu l'a permis, je m'y soumets d'esprit & de cœur, il ne faut plus de raison, ma volonté ne resiste plus, & je joüis par ce moyen d'une profonde paix,

quand je dis avec le Prophete, *paratum cor meum Deus, paratum cor meum*; mon cœur est doublement prêt, il est prêt quand les choses arrivent selon mon inclination, mais il n'est pas moins prêt quand elles arrivent contre les desirs naturels que je ressens; voila ce qui me console & où je trouve mon bonheur, même parmy les plus fâcheux accidens de cette vie. *Psalm. 56.*

C'est, Messieurs, ce même sentiment que nous devons prendre aujourd'huy si nous voulons conserver la paix & le repos parmy les plus grandes traverses de cette vie, reconnoître par tout la volonté de Dieu; car à envisager les choses de ce côté-là, nous n'y remarquerons que des traits de son amour à nôtre égard, le sceau de nôtre predestination, & le present que Dieu fait à tous ses amis. Je finis par la priere que nous faisons tous les jours, & que le Sauveur nous a apprise luy-même, *fiat voluntas tua, sicut in cœlo & in terra*: ô mon Dieu! que vôtre volonté se fasse sur la terre, comme elle s'accomplit dans le Ciel! que je l'embrasse, que je m'y soumette, que je m'y attache inseparablement! puisque c'est le moyen de commencer maintenant ce que nous continuerons pendant toute l'Eternité bienheureuse, &c. *Matth. 6.*



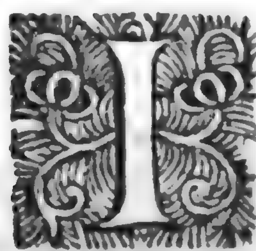



SERMON POUR LE JEUDY SAINT.

De l'amour que le Fils de Dieu a témoigné aux hommes dans le S. Sacrement de l'Autel.

Cum dilexiſſet ſuos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. *S. Ioan.* 13.

Ieſus ayant aimé les ſiens qui étoient dans le monde, il les aima juſqu'à la fin. S. Jean 13.



JE ne ſçay, Meſſieurs, quel charme & quel attrait le Sauveur du monde a trouvé parmy les hommes, mais jamais il n'a témoigné de deſir plus ardent que celuy de demeurer avec eux ; les outrages qu'ils luy ont fait, bien loin de ralentir cette ardeur, n'ont fait qu'enflâmer davanta-

ge ſon amour ; puis qu'il a inſtitué l'adorable Sacrement de l'Autel, la veille même de ſa Paſſion, dont la cruelle penſée le tourmentoit déja par avance, & lors que ſon imagination luy faiſoit un portrait ſanglant & doulourenx de tout l'appareil de ſes ſupplices : cependant comme ſi toutes ces choſes ne l'euſſent point touché, & comme s'il n'eût pris aucune part à des tourmens ſi horribles, il ne penſe qu'à ſatisfaire l'inclination qu'il a pour les hommes ; & dans un tems auquel les amitiez les plus étroites ſe relâchent, que les affections les plus ardentes ſe refroidiſſent, & que la nature combattuë par la crainte de la mort ſe ramaſſe toute en elle-même, l'amour du Sauveur plus fort que la mort, ne ſonge qu'à faire de nouvelles alliances avec nous, & à executer les deſſeins miraculeux de ſa bonté par les preuves les plus viſibles & les plus éclatantes qu'il en pouvoit donner.

Car ſi nous pouvons dire avec l'Egliſe, que l'adorable Sacrement qu'il inſtitua alors, eſt une eſpece d'abregé qui renferme toutes ſes autres merveilles : ***Memoriam fecit mirabilium ſuorum miſericors & miſerator Dominus, eſcam dedit timentibus ſe***; Il n'eſt pas moins vray, de dire que c'eſt le miracle & le chef-d'œuvre de ſon amour, & que de tout ce que cet amour luy a fait faire pour nous, rien n'eſt plus capable de gagner le nôtre, & de faire une forte impreſſion ſur nos cœurs : c'eſt ce qu'il attend de nous, Chrétiens, & ce que nous luy pouvons rendre pour un ſi incomparable bienfait. C'eſt

Pſalm. 110.

ce que nous verrons dans ce Discours aprés que nous aurons imploré les lumiéres du Saint Esprit, par l'intercession de la glorieuse Vierge, à qui nous dirons pour ce sujet,

Ave Maria.

SI l'amour fait dans les esprits ce que le poids fait dans le corps, comme le prétend saint Augustin : *amor meus, pondus meum.* Ne vous semble-t-il pas, Chrêtiens Auditeurs, que comme les mouvemens naturels des corps sont d'autant plus violens, qu'ils approchent plus prés de leur centre, où ils doivent trouver leur repos ; de même l'amour du Fils de Dieu n'a jamais été plus fort que lors qu'il s'est vû plus prés du terme & de la fin de sa vie : c'est en ce sens que se doivent entendre ces paroles du Disciple bien-aimé, *cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* : quoy qu'il ait aimé les hommes, & qu'il ait marqué cet amour durant tout le tems qu'il a demeuré sur la terre, ç'a été neanmoins particuliérement sur la fin de sa vie, qu'il leur en a donné les preuves les plus incontestables, en inventant un moyen si merveilleux de demeurer parmy eux jusqu'à la consommation des siecles ; ou bien, *in finem*, qu'il les a aimez jusqu'à la fin & jusqu'à la mort, par un amour constant & victorieux de l'amour même, puis qu'il nous rend toûjours present celuy que la mort avoit enlevé à nos yeux ;

l. 13. Conf. c. 9.

Ioan. 13.

yeux ; mais disons plûtôt, selon l'explication de quelques-uns, *in finem dilexit eos*, qu'il les a aimez jusqu'à l'excés, & que son amour est arrivé jusqu'au dernier point où il pouvoit atteindre : c'est pourquoy je ne crains point de l'appeller, aprés plusieurs Saints Peres, le dernier terme de l'amour d'un Dieu envers les hommes ; & cela par trois effets, ou plûtôt par trois efforts admirables, qui en sont autant de marques assurées dans la maniére d'agir des hommes ; la premiere, quand il n'y a rien qu'on ne fasse pour venir à bout de ce qu'on entreprend & de ce qu'on prétend ; la seconde, quand il n'y a rien qu'on ne donne pour l'obtenir ; & la troisiéme enfin, quand il n'y a rien qu'on ne souffre pour s'en maintenir la possession : de sorte que faire beaucoup, donner beaucoup, souffrir beaucoup, qui sont en général les trois marques les plus certaines d'un violent amour, sont celles-là mêmes qui nous font connoître l'excés de l'amour d'un Dieu dans cet adorable Mystere, & qui feront tout le partage de ce Discours.

PREMIERE PARTIE.

Je commence par la premiere marque que le Fils de Dieu nous a donnée dans ce divin Sacrement, de l'excés de son amour ; sçavoir de tout faire & de tout entreprendre pour ce qu'on aime ; puisque c'est par les actions & par les effets qu'il en faut juger, selon cette parole si rebatuë de S. Gregoire le Grand, *amor si verus est magna operatur, si verò operari renuit, amor non est* ; en effet c'est le propre de l'amour de donner de la force aux plus foibles ; & s'il se

Greg. homil. in Evangel.

rencontre dans une personne déja extrêmement puissante d'elle-même, & que cet amour soit grand, il n'est rien qu'on n'en doive attendre; mais quand tous les deux sont infinis, l'effet de cet amour & de cette puissance joint ensemble, va au delà de toutes les forces de la nature, & commence justement où les derniers efforts de toutes les créatures ont coûtume de finir.

C'est ce que nous voyons dans ce Mystere, où il n'y a rien que Dieu ne fasse pour nous marquer l'excés de son affection: car si nous devons juger de l'inclination & ensuite de l'amour dans tous les êtres, entant qu'ils en sont capables, par la violence & les efforts qu'ils font pour se rendre à leur centre & à leur lieu naturel où ils se portent de tout le poids de leur activité; comme du feu pour monter en haut, lors qu'il se fait passage à travers l'épaisseur des murailles & des montagnes, qu'il renverse ou qu'il ébranle quand il y est renfermé; que devons-nous penser du desir & de l'inclination que le Fils de Dieu a de demeurer avec nous, puis qu'il renverse toutes les loys de la nature & qu'il fait violence à tous les êtres? On pourroit compter jusqu'à plus de vingt miracles, qui tous surpassent la force & la puissance des creatures, & la seule transubstantiation en comprend plusieurs; j'y vois l'existence des accidens hors de leur sujet, de qui ils ont une dépendance naturelle; un corps humain sans dimension, sans poids & sans masse; des membres & des parties pénetrées les unes dans les autres sans confu-

sion & sans desordres, & un être qui se multiplie sans perdre son unité, qui descend du Ciel en terre sans passer par le milieu, qui cesse d'y être sans se mouvoir, & qui conserve toute sa grandeur sous la moindre particule d'une hostie : j'y admire une chair qui a des qualitez surnaturelles, qui est colorée & qui ne se peut voir, qui est palpable & qui ne se peut toucher, qui est materielle & qui ne se divise point, qui se mange sans s'alterer & sans se corrompre, qui est pleine de vie & qui demeure dans un état de mort, afin de pouvoir se faire un passage jusque dans nôtre cœur, en triomphant de tous les obstacles que la nature peut y avoir mis. Ah ! Chrêtiens, un Dieu faire tant d'efforts & tant de miracles, c'est-à-dire, forcer tant de fois toute la nature, & cela pour s'unir à nous, pour reposer dans nôtre cœur, pour nous marquer la passion qu'il a de demeurer avec nous ! en verité n'est-ce pas témoigner son amour par les plus grands efforts de sa puissance? *Domine, quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum?* *Psalm. 8.* Eh Seigneur ! demande son Prophete, quel est cet homme pour vouloir gagner son cœur à si grands frais ? & qu'y a-t-il dans luy qui merite de faire tant & de si puissans efforts? qu'est-ce qui vous y peut attirer avec tant de charme ? qu'il fasse passer par dessus toutes les loix de la nature, negliger celles de la bienseance, & confondre celle de vôtre sagesse ? Il n'y a rien, Messieurs, de nôtre part qui puisse l'y obliger ; c'est uniquement son

amour qui l'y pousse, & c'est dans luy seul que nous devons chercher la cause & le motif de ce qu'il fait, & en apporter pour raison ces paroles du grand Apôtre, *propter nimiam charitatem suam quâ dilexit nos.* Il n'a pas mesuré les efforts de son amour à nos vœux & à nos desirs, qui quelque grands & quelque vastes qu'ils puissent être, sont toûjours bornez; mais il a pris une autre mesure, à sçavoir sa charité qui est immense, extrême & infinie; *propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.* Aucun entendement ne pouvoit atteindre jusqu'à cet excez, aucun cœur ne pouvoit se porter jusque-là; mais où ny l'un ny l'autre n'a pû atteindre, sa charité plus ingenieuse & plus puissante l'a surpassé: *propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.*

Ad Ephes. 2.

Elle ne s'en tient pas-là; car c'est peu pour un Dieu qui aime, de déploïer sa Toute-puissance sur les êtres créés, s'il ne l'employe encore sur luy-même pour s'anéantir en quelque façon en prenant un être sacramental; Si Dieu, Messieurs, étoit capable de perdre quelque chose, il me semble qu'on ne le pourroit dépoüiller davantage qu'en bornant son immensité; parce que ce seroit l'anéantir par tout où il ne seroit point; & comme l'espace où il pourroit être seroit infiniment plus vaste que celuy qu'il rempliroit, ce seroit l'anéantir, pour ainsi dire, infiniment, & ensuite toutes ses perfections cesseroient d'être; car qu'elle puissance auroit-il où il

ne seroit pas ? quelle gloire, qu'elle sagesse & quelle Majesté ? puisque tout cela suppose l'être & l'existence pour fondement ? Aussi est-ce pour cette raison que l'Apôtre dit qu'il s'est anéanti en se faisant homme, & que l'Evangile assure qu'il luy a fallu user de toute sa puissance pour se resserrer dans des bornes si étroites; que ne devons-nous donc point penser de ce même Dieu dans ce Mystere où on l'appelle communement une extension de l'Incarnation, aprés saint Chrysostome ? Mais je pourrois bien ajoûter que c'en est plûtôt un retressissement, puisque ce Dieu qui s'est renfermé dans les membres d'un enfant, se met encore icy tout entier sous un point; ne faut-il pas qu'il ait employé toute la force de son bras, pour se mettre en cet état ? Mais que cette immensité resserrée dans des bornes si étroites nous fait voir clairement toutes les dimensions de son amour ! *Ut possitis comprehendere quæ sit latitudo, & longitudo, & sublimitas, & profundum* : grand saint Paul ! qui vous mettez tant en peine de nous les faire comprendre, en voicy le moyen : il faut juger de la largeur & de l'étenduë de cet amour par la petitesse de la circonference d'une hostie; puisqu'il n'est en cet état que pour pouvoir être à chacun de nous, & embrasser en même-tems tout le monde : il faut mesurer sa hauteur par la bassesse de ces accidens; car c'est le meilleur moyen qu'il ait trouvé de nous élever jusqu'à luy, que de s'abaisser de la sorte jusqu'à nous. Je conçois sa profondeur quand je vois qu'en se mettant sous les

Ad Ephes. 3.

Especes sacramentelles, il s'insinuë dans mon cœur. O immensité de l'être d'un Dieu racourcie dans ce mystere, que tu nous fais paroître son amour immense ! Elevez vôtre esprit, Messieurs, jusque dans l'Empirée, cherchez dans l'étenduë des mers une image de la grandeur de Dieu ; pénétrez, si vous voulez, jusque dans ces espaces que nous nous imaginons au dessus des cieux ; & aprés que vous vous serez perdus dans ces pays inconnus, faites un autre effort pour atteindre jusqu'à la moindre particule d'une hostie, qui s'échape à nos yeux & qui trompe tous nos sens ; & puis dites qu'un Dieu si grand & si immense s'est resserré jusqu'à ce point, & vous conclurez que pour cela il faut que sa puissance ait fait un grand effort pour seconder son amour.

De plus, Messieurs, quand il s'est fait homme, quoy que saint Bernard l'appelle un Verbe racourcy, *Verbum abbreviatum*, il avoit neanmoins la grandeur proportionnée à l'être qu'il y avoit pris ; il n'est pas toûjous demeuré dans la petitesse d'un enfant, & il s'est accommodé au tems & aux âges propres de l'homme : mais dans ce Sacrement, quoyque toutes les parties de son Corps ne soient pas confonduës entre elles, elles le sont cependant à l'égard du lieu ; ce qui fait, qu'il n'y est ny visible ny palpable, & qu'il y est privé de tout ce qui est le plus propre d'un corps ; de maniére qu'il peut dire en cet état ; *substantia mea tanquam nihilum ante te* : qu'il y est reduit comme dans le neant. Que s'il faut une puissance in-

Serm. de Circumcisione.

Psal. 38.

finie pour tirer une créature du néant, il n'en faut pas une moindre pour l'y reduire; aussi l'une & l'autre est-elle propre de Dieu, qui a fait paroître la premiere dans la création du monde, & la seconde dans cet adorable mystere, par l'effort qu'il a fait sur luy-même, outre qu'en se faisant homme, quoy qu'il se soit infiniment abaissé, cependant il s'est alié à une créature noble, capable de le connoître & de l'aimer, & pour laquelle il a bien daigné créer le Ciel & la terre; mais icy à quel abaissement ne se reduit-il point, de s'unir à de foibles accidens, les plus méprisables de tous les êtres, qui ne sont faits que pour les substances ausquelles ils sont naturellement subordonnés, & que Tertullien appelle, *Mendicitates creaturæ*, l'indigence & la pauvreté même dont les créatures sont revêtuës.

Quel nouvel anéantissement de cet Homme-Dieu! Mes chers Auditeurs, & n'est-ce pas dans cet état qu'on peut dire de luy, qu'il est veritablement un Dieu caché, humilié, anéanti? *verè tu es Deus absconditus*. *Isaie. 45.*
C'étoit un Dieu abaissé dans l'étable, c'étoit un Dieu humilié sous les foiblesses de l'homme pendant sa vie, c'étoit un Dieu anéanti dans les ignominies de la croix, c'étoit enfin un Dieu mort & enseveli dans un tombeau; mais dans tous ces états son Pere a toûjours sceu le glorifier: il a été adoré par des Roys dans la créche, une infinité de miracles ont rendu sa vie glorieuse & illustre; le Soleil s'est eclypsé & la terre a tremblé à sa mort; il est sorti de ce tombeau tout

triomphant : mais dans l'adorable Eucharistie c'est un Dieu caché, humilié & anéanti sans aucune marque de gloire : il est humilié interieurement, puisque toutes ses divines perfections y sont cachées : il est humilié, & comme anéanti exterieurement, puisque ce Corps adorable est dans l'état le plus abaissé qui se puisse imaginer ; quel effort de sa puissance ? mais à même tems quel excés de son amour, de s'aprocher si prés du néant, afin de s'aprocher plus prés de nous ? & ne devons-nous pas dire avec le même S. Bernard, *quanto pro me vilior, tanto mihi carior* ; que plus il s'est abaissé, retressi & resserré pour nôtre amour, plus nous devons donner d'étenduë à nos affections, & plus nôtre amour doit s'élever pour l'aimer par dessus tout le reste.

Serm. 1. de Nativ.

C'est, Chrêtiens, la consequence que nous en devons tirer, puisque l'amour ne se peut payer que par l'amour : or cet amour ne se peut témoigner que par les effets & par les actions, dit le Disciple bien-aimé, c'est-à-dire par les efforts que l'on fait reciproquement pour le luy marquer : *non diligamus verbo neque lingua, sed opere & veritate.* Tellement que si nous faisons peu pour Dieu, nous l'aimons peu ; si nous n'avons rien fait jusqu'à present, nous ne l'avons donc point encore aimé ; & pour ne point sortir de nôtre sujet, il faut mesurer l'amour reciproque que nous portons à Dieu en ce mystere par les efforts que nous faisons pour en approcher plus dignement.

1. Ioan. 3.

Je sçay bien que Dieu pénétre le fond de nos cœurs & qu'il connoît la mesure de l'af-

fection que nous luy portons ; & qu'ainsi nous pouvons luy dire avec le Prince des Apôtres, *Domine tu scis quia amo te* ; vous qui connoissez, ô mon Dieu, tous les mouvemens de ce cœur qui vous parle, vous sçavez que je vous aime ; oüy, mais nous ne le sçavons pas bien nous-mêmes, & il est vray de dire qu'il est aussi difficile de connoître si nous aimons veritablement Dieu, qu'il est difficile de sçavoir si nous sommes nous-mêmes l'objet de sa haine ou de son amour ; *nemo scit utrum amore an odio dignus sit* : ainsi comme Dieu nous a voulu faire connoître l'excés de son affection par les choses qu'il a fait pour nous ; nous ne pouvons ny connoître nous-mêmes, ny faire connoître aux autres si nous l'aimons sincerement, que par celles que nous ferons reciproquement pour luy. Or, mon cher Auditeur, cet aimable Sauveur a tout entrepris pour venir à vous, il a fait des efforts surprenans dans toute la nature, & sur luy-même ; & vous, n'en ferez vous aucun, ny sur vous, ny sur tout ce qui vous empêche d'être entierement à luy ? Il a fait les premieres avances & les premieres démarches, que ne devez-vous point faire de vôtre part ? & si vous voulez sçavoir ce que vous devez faire, le voicy ; il y a hors de nous & dans nous des obstacles qui s'opposent au bonheur qu'il nous veut procurer ; ceux qui sont hors de nous, sont les engagemens, les liaisons dangereuses, le tracas des affaires, l'embaras du monde, tout cela se met entre nous & Dieu, pour nous empêcher d'être à luy, & fait que nous

Ioan. 21.

Ecclesiast. 9.

ne sommes pas dans la disposition qu'il souhaite que nous soyons, afin d'en approcher. Si nous l'aimons veritablement, nous romprons ces obstacles : si c'est un engagement criminel ou dangereux, il n'y a pas seulement lieu de deliberer ; c'est le premier effort qu'il demande de nous, de faire un divorce éternel avec cette compagnie qui nous détourne des devoirs de nôtre Religion, ou qui nous entraîne dans le desordre ; souvent ces liaisons sont étroites, & ne se peuvent rompre qu'avec violence.

Il faut pour cela faire de grands efforts, je l'avoüe ; mais en quoy témoignerons-nous à Dieu que nous l'aimons, si nous ne le luy marquons par quelque chose de considerable ? Quand vous feriez tout l'imaginable pour luy, ce seroit toujours peu pour un Dieu qui mérite tout ; mais pour un Dieu qui vous prévient, & qui le premier a tant fait pour venir à vous, pouvez-vous jamais faire assez ? Quel reproche ne vous peut-il point faire si vous voulez l'écouter, de ne pouvoir vous faire la moindre violence ny souffrir la moindre contrainte pour vous rendre digne de ce bonheur ? Ne rougissez vous point d'avoir tant de peine à renoncer à un divertissement, ou d'alleguer l'embaras où vous êtes ? Eh ! Dieu ne merite-t-il pas que vous fassiez quelque chose de vôtre part, aprés tant & de si prodigieux efforts qu'il a fait de la sienne ? A-t-il epargné les frais, la peine, les miracles, les efforts de sa puissance ? son amour n'a-t-il pas passé par dessus tout cela ? & une vie

créature plaindra la peine qu'il luy faut prendre ? mettra en compte la repugnance qu'elle ressent & les combats qu'il luy faut donner ? Ah ! Seigneur, pourquoy aimer un ingrat jusqu'à cet excés ? Etoit-ce pour cela que vous avez tout entrepris, tout changé, tout renversé ? efforts inutiles d'un Dieu, si l'on repond à tant d'amour avec tant de froideur !

Mais, Chrêtiens, ce n'est pas assez de rompre ces obstacles qui naissent du dehors ; les plus grands sont au dedans de nous-mêmes, c'est pourquoy pour faire quelque chose qui ait du rapport à ce qu'un Dieu a fait pour nous dans ce mystere, il faut faire des efforts sur nous-mêmes, sur nôtre naturel, sur nos passions, sur nos habitudes, sur nos vices, sur nos inclinations ; car tout cela s'oppose au bonheur qu'il vient nous procurer ; ainsi vous qui sçavez que cette passion & cette attache luy déplaisent infiniment, que ce peché où vous tombez si souvent, l'éloigne & le rebute si fort ; que cette mauvaise habitude, qui est la source de tous vos desordres, & la cause que Dieu retire les graces & les faveurs qu'il vous feroit dans ce divin Sacrement ; que ce naturel & cette humeur intraitable ne peut compatir avec l'esprit qu'il faut apporter à ce mystere, voila dequoy combattre, voila les efforts qu'il faut faire sur vous pour répondre à l'amour d'un Dieu, qui a tant fait pour vous marquer le sien ; pensez que c'est par là, qu'il faut montrer à Dieu que vous l'aimez, comme c'est par là qu'il a montré qu'il nous

Joan. 13. aimoit luy-même jusqu'à l'excés, *in finem dilexit eos.* Mais bien loin que nôtre amour se puisse comparer avec le sien, que nôtre charité approche de l'excés de cette charité immense, & que nous fassions pour luy autant qu'il a fait pour nous, peut-être n'avons-nous pas encore fait le premier pas, ny commencé à l'aimer; puisque nous n'avons rien fait de ce qu'il demande reciproquement de nous dans cet adorable Sacrement, où non-seulement il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous témoigner son amour, mais encore où il n'y a rien qu'il ne donne, comme nous l'allons voir dans cette seconde Partie.

II. PARTIE. Donner beaucoup à celuy qu'on aime, est sans doute, aussi-bien que de faire beaucoup pour luy, une seure marque d'un grand & d'un violent amour. L'amour de sa nature est liberal & prodigue; aprés avoir donné le cœur qui est son premier don, il compte tout le reste pour rien; il donne sans reserve, & n'a pas de plus grande joye que de se dépoüiller de tout en faveur de ce qu'il aime. C'est encore par cette seconde marque, que le Sauveur du monde nous a voulu faire voir la grandeur de son amour dans cet adorable mystere, en épuisant toutes ses richesses par un amour liberal, comme parle le Concile de Trente, *sui erga nos amoris divitias velut effudit*: aussi passe-t-il toutes les loys & toutes les mesures que les Philosophes donnent à la liberalité; car dans la doctrine d'Aristote, le liberal doit être juste; mais dans la maxime du Sauveur, où

Sess. 13. c. 2.

du moins dans la regle qu'il prend pour luy-même, il doit aller jusqu'à l'excés ; *dicebant excessum ejus, quem completurus erat.* Luc. 9.
Dans la pensée de ce Philosophe, le liberal doit regarder comment il donne & ce qu'il donne ; mais dans celle de Jesus-Christ, il doit voir s'il a tout donné : dans la regle que prescrit la morale, il suffit qu'on donne du sien ; mais dans la regle que garde le Fils de Dieu, il faut qu'il se donne luy-même.

Or, Chrêtiens, par quelque endroit que nous considerions ce present, soit dans le principe d'où il part, soit dans luy même, soit dans la maniére & dans les circonstances dans lesquelles il le donne ; il est aisé de voir que jamais il ne nous a marqué plus d'amour, ny ne nous en a donné des preuves plus certaines : car premierement le principe de ce present est son propre cœur, qui étoit comme pressé par la violence du desir qu'il en avoit conçû depuis long-tems, selon l'expression dont il se servit luy-même, quand il voulut instituer cet auguste mystere ; *desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* Luc. 22. O mes chers Disciples, dit-il, qu'il y a long-tems que j'ay souhaité cet heureux moment auquel je vous dois donner les dernieres marques de mon affection ! Il ne dit pas seulement qu'il le souhaite, mais qu'il l'a souhaité, pour montrer que ce desir n'est pas un souhait que son cœur ait poussé & formé dans cet instant, mais qui le presse depuis long-tems, qui luy a fait attendre ce jour avec une sainte impatience, & qui s'est accrû à tous les momens qui en ont retardé l'effet.

Ce n'a pas même été un simple desir, mais un desir ardent, un desir empressé, qui ne sera content que quand nous l'aurons connu tel qu'il est ; *desiderio desideravi*, ce qui signifie en termes de l'Ecriture, un excés & une ardeur extraordinaire de desir qui luy serre le cœur jusqu'à ce qu'il soit accompli.

Et d'où venoit, je vous prie, ce mouvement du cœur du Sauveur ? quelle étoit la cause de ce desir violent, si empressé, si ardent & si souvent reïteré ? sinon de l'amour qu'il portoit aux hommes ; puisque tous les autres motifs qui l'avoient porté à demeurer avec nous avoient cessé. Sans cela l'ouvrage de nôtre salut n'eût pas laissé d'être achevé ; le prix de nôtre redemption étoit entiérement payé, nos ennemis entiérement vaincus, l'Enfer fermé & le Paradis ouvert ; & il n'y avoit plus de necessité qu'il demeurât parmy nous aprés qu'il seroit remonté à son Pere. Pourquoy donc penser encore aux moyens de se donner à nous, & descendre encore du Ciel pour venir loger dans nôtre cœur, & demeurer sur la terre jusqu'à la consommation des siecles ? Ah ! sondons le cœur de ce Sauveur, nous trouverons que son amour n'est point satisfait, pendant qu'il luy reste quelque chose à donner, pendant que son Corps qu'il a livré pour tous les hommes n'est point encore en la puissance de tous les hommes, que le Sang qu'il a versé pour eux n'est point répandu dans eux-mêmes ; non, jusque-là, son desir n'est point accomply, ny son cœur content de luy-même ; *desiderio desideravi.*

Aussi voyons-nous qu'il en use de toute autre maniére pour se donner aux hommes dans ce Sacrement, qu'il ne fit dans le mystere de l'Incarnation : là il fait attendre & soupirer le monde des siecles entiers ; icy il témoigne l'impatience & l'empressement qu'il a luy-même de se donner : là il entend à peine les vœux & les desirs ardens des Patriarches & des Prophetes de l'ancienne Loy, *utinam disrumperes cœlos & descenderes* ; icy il fait entendre & connoître ses desirs & ses souhaits ; *desiderio desideravi* : là on ne voyoit que des prieres pour flechir le Ciel ; icy c'est luy-même qui solicite les hommes à le recevoir : là il est appellé le desiré de toutes les nations & l'attente du peuple d'Israël ; icy il attend, il souhaite, il est toûjours prêt de se donner ; pourquoy, je vous prie, cette differente maniére d'agir, ou plûtôt, pourquoy cette differente situation de son cœur ? pourquoy vouloit-il être pressé dans l'un, & se presser luy-même si fort dans l'autre ? pourquoy se faire tant attendre dans le premier, & marquer des empressemens si inquiets dans le second ? si ce n'est que l'amour est impatient, & que les autres mouvemens de l'ame étant plus tranquiles, celuy-cy ne peut souffrir de délay ny de retardement : desir donc, empressement, impatience qui expriment l'ardeur de l'amour dont le cœur du Sauveur brûle & souhaite se donner à nous.

Isaie. 64.

Que si nous considerons maintenant ce present même qu'il nous fait, que peut-il nous donner de plus grand pour nous marquer

son amour que de se donner luy-même? *amor nihil seipso expendit libentius, nihil uberius*, dit un saint Pere; sur quoy je remarque que l'on peut être liberal & magnifique en deux maniéres, ou bien quand ce que l'on donne est précieux & exquis, ou bien quand la chose qu'on donne, est à la verité de peu de valeur en elle-même, & considerée dans sa nature, mais qu'elle est considererable par la multitude & par la quantité, comme si dans une necessité publique un Prince faisoit distribuer du bled en abondance à tout un peuple; mais le Fils de Dieu, Messieurs, réünit & rassemble aujourd'huy ces deux choses tout à la fois; il joint la quantité avec le prix; il donne la chose du monde la plus précieuse, & il la donne avec la plus grande abondance qui puisse être; il nous a donné la chose du monde la plus précieuse, puis qu'il nous donne en un seul present son Corps, son Sang, sa divinité, tous ses trésors & tout ce qui fait le bonheur des Saints dans le Ciel; mais de plus, il nous le donne avec profusion, puis qu'il se multiplie en une infinité d'endroits en même tems: car comme ce Corps précieux ne peut-être par tout par l'immensité, qui n'est propre que de Dieu seul, & qui ne peut être communiquée à un corps qui a ses bornes & ses dimensions; sa Majesté a trouvé le moyen d'y suppléer par ce prodige de la replication d'un même corps en plusieurs lieux, qui a renversé toutes les loix de la Philosophie, comme si sa liberalité & sa magnificence n'eût pû se contenir dans

des bornes plus étroites que celles de l'univers ; de sorte que si au même tems l'on consacroit par tout le monde, il se trouveroit en même-tems dans tous les lieux ; si tous les hommes pouvoient communier au même instant, il se donneroit à tous tout à la fois sans exception de personnes, sans distinction de fortune & de condition, & sans s'épuiser jamais, quoy qu'il se donne toûjours.

C'est là sans doute, Chrêtiens, donner de grandes marques d'un violent amour : car si les presens sont le langage du cœur, & si rien ne marque veritablement mieux l'amour que l'on porte à quelqu'un ; le Sauveur pouvoit-il mieux nous convaincre de celuy qu'il a pour nous que par ce present ? Il se donne à la verité aux Bienheureux d'une autre façon, mais non pas autre chose, ny davantage ; puis qu'il se donne tellement aux hommes & tout entier, qu'il ne luy reste plus rien à donner ; ce qui fait dire à saint Augustin ces belles paroles, *dicere audeo quod Deus, cum sit omnipotens, plus dare non potuit ; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit ; cum sit ditissimus, plus dare non habuit.* Je l'oserois bien assurer, dit ce grand Saint, quoyque la puissance d'un Dieu soit infinie, il n'a pû donner rien de plus grand ; quoyque sa sagesse soit infiniment éclairée, il n'a sçû trouver une invention plus excellente ; quoyque ses richesses soient immenses, il n'a pas eu dequoy nous donner davantage. *Tract. in Ioan. 26.*

Que si vous considerez enfin la maniére dont il se donne, & les circonstances dans

leſquelles il nous fait ce preſent, quel témoignage plus autentique & plus inconteſtable de ſon amour ? car il ſe donne réellement & effectivement pour être nôtre bien propre & pour demeurer dans nous-mêmes, en quoy ce don eſt diſtingué de tous les autres ; il ſe donne de la maniére la plus abſoluë qui puiſſe être, ſçavoir, comme une nourriture, parce que nous acquerons un entier domaine ſur ces corps étrangers qui nous ſervent d'alimens lors qu'ils ſont dans nous, & qu'ils nous ſervent à tous les uſages & à toutes les fonctions de la vie ; de plus il ſe donne par teſtament, qui eſt le dernier acte & le plus grand qu'il ait fait luy ſeul pour nôtre amour ; je dis luy ſeul : car quoy qu'il ſe ſoit offert en ſa Paſſion, cependant ce n'eſt pas luy qui s'eſt donné le coup de la mort ; mais icy il nous a voulu faire un préſent qui fût tout de luy, & à quoy nul autre ne pût avoir de part. Les biens temporels luy étoient dûs à la verité, mais il les avoit mépriſez ; les autres biens ſpirituels étoient bien ſes richeſſes, mais elles luy étoient communes avec les deux autres Perſonnes de l'adorable Trinité ; il n'avoit que ſon Corps & que ſon Sang, & c'eſt dont il nous fait preſent ; oüy, de ce même Corps qui a demeuré neuf mois dans le ſein d'une Vierge, qui a repoſé dans la créche, qui a gemi ſous le poids de ſes douleurs, qui eſt expiré ſur la croix ; de ce Corps qui a toûjours été uni à la divinité ; de ce Corps encore une fois, qui a été couvert de tant & de ſi profondes playes pour nôtre amour : ô teſtament ſigné du Sang d'un

Dieu, & scellé du sceau de sa croix ! ô testament de misericorde & de grace, où le Testateur est le partage de ses heritiers, le Pere, le patrimoine de ses enfans, & un Dieu l'heritage de ses créatures ! testament où la vie se donne en un état de mort, & où le Fils de Dieu vivant prévient sa mort pour nous communiquer plus abondamment sa vie ! Qui n'inferera donc qu'un Dieu n'ayant pû nous donner davantage, que de se donner luy-même, ny d'une maniére plus absoluë, plus parfaite & plus irrevocable ; il n'a pû par consequent nous témoigner un plus grand excés de son amour.

Mais quelque grand & quelque inconcevable qu'il nous paroisse, il y a quelque chose qui me surprend encore plus, c'est l'ingratitude dont nous payons cet excés de bonté ; car puisque Dieu se donne à nous tout entier & sans reserve, & qu'il veut être tout à nous, sans doute le moins que nous devions faire pour y répondre, est de nous donner reciproquement nous-mêmes, & d'être entiérement à luy. *Qui totum dedit, totum petit*, dit un saint Pere. Est-ce trop pour un Dieu qui donne tout, d'exiger qu'on n'excepte rien ? de demander corps pour corps, ame pour ame, cœur pour cœur ? & par quel droit une créature refusera-t-elle à Dieu ce que Dieu ne luy a pas refusé luy-même ? Ferons-nous de difficulté de donner le peu que nous sommes, & que nous avons, aprés avoir tant reçû ? Ah ! quand nous luy consacrerions tout, n'y aura-t-il pas toûjours une difference infinie entre ce que nous luy donnons

Chrysologus.

& ce qu'il nous a donné ? & cependant nous usons presque toûjours de reserve avec Dieu, semblables au Roy Saül, qui luy sacrifia volontiers ce qu'il y avoit de plus vil & de moindre valeur dans les dépoüilles de ses ennemis, & qui reserva pour luy ce qu'il y avoit de plus précieux.

Ah ! Chrêtiens, il n'y a que trop de personnes aujourd'huy qui sont dans la méme disposition & d'esprit & de cœur à l'égard de Dieu, dans laquelle étoit ce malheureux Prince : ils veulent bien être à Dieu, mais ce n'est que de la moindre partie d'eux-mêmes ; il y a un objet dont on ne veut point se détacher, un ressentiment que l'on ne veut point sacrifier, une affection dominante dont on ne veut point se défaire ; on est content de renoncer à tout le reste, mais on tient encore au monde par là, sans penser que Dieu demande tout, puis qu'il donne tout. Non, Chrêtiens, ne croyez pas que vous soyez à Dieu pendant que vous voudrez être encore au monde en même tems, ny que ce soit assez de donner à l'un une partie de ce qu'il demande, & reserver à l'autre une partie de ce qu'il prétend, du moins il faut donner en tout la préference à Dieu ; ensorte que nous soyons à luy par profession, par engagement & par affection, & au monde seulement par emprunt ; & autant que Dieu nous oblige de nous y accommoder dans l'état & dans la condition où sa providence nous a mis ; ainsi pour nous donner à Dieu avec quelque proportion, comme il se donne à nous, il faut l'imiter dans le pré-

sent qu'il nous fait ; car comme en nous donnant son Corps en vertu des paroles de la consecration, il nous donne ensuite & par une concomitance necessaire, comme parlent les Theologiens, son ame, sa personne, sa divinité & tout ce qu'il a ; de même en nous donnant à luy par une espece de consecration, il faut que nous luy donnions toutes les dépendances de nôtre être, tous nos desirs & toutes nos actions, le corps avec tous ses sens, l'ame avec toutes ses puissances, le cœur avec tous ses mouvemens & toutes ses affections : *qui totum dedit, totum petit.*

Achevons par la troisiéme chose qui marque l'excés de l'amour que le Fils de Dieu nous a témoigné en ce mystere, c'est-à-dire, par ce qu'il luy a coûté, par ce qu'il a eu à souffrir pour se donner à nous. Et premierement si nous considerons ce divin mystere dans sa premiere institution, c'est une chose surprenante, de voir que le Fils de Dieu témoigne la passion qu'il a de demeurer avec les hommes, lors même que les hommes sont animez de la plus injuste & de la plus violente haine contre luy. *Sciens Iesus quia venit hora ejus*, dit l'Evangile ; & S. Paul a remarqué cette circonstance en des termes encore plus formels & plus expressifs, *in qua nocte tradebatur, accepit panem, &c.* dans la même nuit qu'on le devoit trahir, & qu'on le vendoit argent comptant, dans le même tems qu'il prévoyoit leur rage & leur conspiration contre luy, dans cette heure même, non pas devant ny aprés, mais dans ce même instant qu'ils cherchent les moyens de verser

III. PARTIE.

Ioan. 13.

1. *Ad Corinth* 11.

son Sang par de nouveaux tourmens, & pa la cruauté la plus inoüie ; luy, par une nouvelle invention de son amour, le leur donne tout entier, pour être le prix & le moyen de leur salut ; lors qu'ils ne pensent qu'à couvrir de playes ce Corps sacré, c'est lors qu'il le laisse entre leurs mains, pour leur faire encore plus de bien qu'ils ne luy préparoient de supplices ; ce qui me fait dire encore une fois avec le Disciple bien-aimé, *cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos* ; qu'ayant aimé les hommes pendant qu'il a demeuré sur la terre, ça été particuliérement sur la fin de sa vie qu'il les a aimez plus tendrement ; puisque nonobstant la violence des tourmens qu'ils luy préparoient, & les alarmes de cette mort qu'il avoit présente devant les yeux, & dont il souffroit déja les atteintes par la peinture que son imagination luy en faisoit, il n'a pas laissé de vouloir demeurer avec eux.

Ioan. 13.

Mais, que direz-vous donc, de voir qu'il ne s'est point rebuté nonobstant qu'il eût prévû l'ingratitude des hommes, & que malgré tout ce qu'il faisoit pour eux, il devoit s'attendre à n'avoir souvent que des rebuts pour ses caresses, des outrages pour ses bienfaits & des cœurs tout de glace pour un amour si ardent & si embrasé ? Chose étrange ! qu'il a même voulu que ces outrages & ces humiliations fussent en quelque façon inseparables de la maniere dont il demeure parmy les hommes ; car c'est peu d'être produit par le ministere d'un Prêtre, dont le sacrifice est quelquefois un sacrilege, & d'obeïr

à la voix d'une de ses créatures, qui luy donne la mort en même tems qu'elle luy donne la vie, aprés cela il demeure sur nos Autels, prêt à tous les usages que nous en voudrons faire ; il entre ensuite dans la bouche de ceux qui communient : abaissement étrange, & qui a tellement surpris ceux qui n'avoient pas assez de foy pour juger de l'amour d'un Dieu, plûtôt par sa bonté que par nos mérites, que l'impie Averroës n'avoit point de plus sanglant reproche à faire à la Religion Chrêtienne, que de dire qu'ils mangeoient leur Dieu : *Christiani Deum suum dentibus terunt* ; ne pouvant s'imaginer qu'il nous pût aimer jusqu'à cet excés, que de laisser son Corps & son Sang à la discretion des hommes.

Car quand on dit qu'il s'abandonne à eux de la sorte, ce n'est pas seulement aux Ames saintes, qui soupirent aprés ce pain des Anges, mais c'est aux Impies qui s'en raillent, aux Heretiques qui ne le croyent point, aux indifferens qui s'en approchent sans respect & par coûtume ; & ce qui étonne tout le Ciel, c'est que Dieu veüille bien s'exposer à entrer dans la bouche d'un homme en peché mortel, & demeurer dans un estomach pourry de débauches. Concevez, Chrêtiens, je vous en conjure, la haine que Dieu a pour le peché ; cette haine qui est necessairement infinie, puis qu'elle égale l'amour qu'il a pour luy-même ; elle est pourtant moindre en quelque maniére que l'amour qu'il nous porte, puis qu'il aime mieux s'exposer aux outrages des plus abominables pecheurs, que de se priver de la joye qu'il trouve en la

compagnie de ceux qu'il aime. Quoy donc, Messieurs, s'abandonner ainsi à tout, s'exposer à tout, souffrir tout, passer par dessus toute sorte de considerations, n'est-ce pas avoir une extrême passion de demeurer avec les hommes, & consequemment les aimer jusqu'à l'excés?

C'est dequoy l'Apôtre nous a voulu avertir, comme d'une circonstance la plus considerable sur ce sujet: *quotiescumque manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis.* La raison est, que la mort est le dernier terme que le Fils de Dieu même ait donné à l'amour le plus violent des hommes, & à quoy se reduisent ses plus violents efforts; aprés cela il ne peut passer plus avant: *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* C'est alors qu'il est extrême, c'est alors qu'il donne de l'admiration à tous les esprits, & de la compassion à tous les cœurs: que si quelqu'un trouvoit le moyen de mourir plusieurs fois, & même toûjours & à tous momens; celuy-là sans doute, si j'ose m'exprimer de la sorte, auroit trouvé le secret de passer l'excés même de l'amour, en faisant que ce qui est le plus grand dans sa vehemence, le soit aussi dans sa durée: eh! quelle preuve donc plus évidente de l'amour du Fils de Dieu envers les hommes, que de vouloir demeurer avec nous, & de le faire à cette condition jusqu'à la fin des siecles, & tant qu'il y aura des hommes sur la terre? car que luy en coûte-t-il pour cela? il souffre mille rebuts des uns, mille indecences des autres,

1. Ad Corinth. 11.

Ioan. 15.

tres ; mille mépris de ceux-cy, & mille outrages de ceux-là ; ne faut-il pas encore une fois qu'il y ait quelque chose de plus fort & de plus puissant qui l'y retienne, & qui le fasse passer par dessus toutes les considerations humaines ? or ce ne peut être que l'excés de son amour : *cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Ioan. 13.

CONCLUSION.

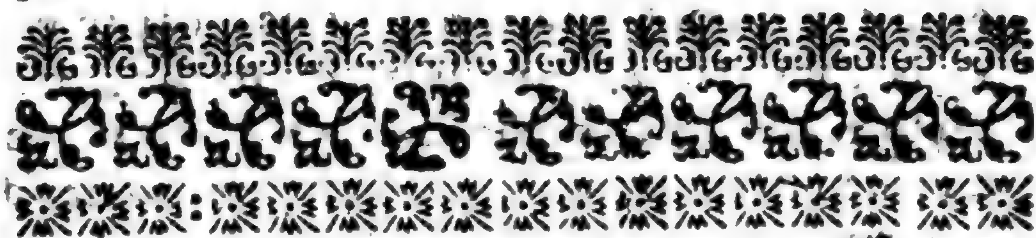
Mais nous, Chrêtiens, pour luy marquer le nôtre, ne souffrirons-nous rien ? (c'est par où je veux finir ce Discours) On ne compte guere les Communions entre les œuvres satisfactoires & penibles ; c'est même une de celles dont plusieurs ont le moins de peine de s'acquiter : le monde s'y presente en foule aux jours un peu plus solemnels, pour donner par là des marques de sa pieté ; & s'il n'y avoit rien de plus difficile dans le Christianisme, peu de personnes l'accuseroient d'être trop rigoureux ; mais il s'agit de se disposer à recevoir son Dieu, en purifiant son cœur de tout ce qui pourroit luy déplaire : ah ! c'est ce qui coûte bien cher à la pluspart des hommes ; c'est cependant par ces sortes de violences qu'il se faut faire, que l'on doit répondre à l'amour d'un Dieu, qui s'expose à tout pour venir à nous : il faut arracher du fond de nôtre cœur jusqu'au moindre ressentiment de cette injure qui nous est si sensible, s'aller reconcilier avec cette personne qui nous a offensé, faire même s'il est necessaire les premieres démarches de cette reconciliation ; il faut éviter cette occasion de peché, il faut quelquefois souffrir les traits les plus piquants de la mé-

disance, & les railleries les plus sanglantes des personnes qui tournent en ridicule nôtre pieté, s'exposer d'autrefois aux jugemens des uns & aux censures des autres; pour souffrir tout cela, il faut du courage & de la resolution, puisque c'est en cela que nous devons reciproquement témoigner à Dieu nôtre amour.

Vous donc, mon cher Auditeur, qui ne pouvez, dites-vous, pardonner une injure avant que d'aprocher de l'Autel, vous qui avez tant de peine à vous recuëillir & à demeurer une demie heure à genoux, vous qui ne pouvez gagner sur vous, de vous retirer quelques jours du grand monde, des compagnies & de vos divertissemens ordinaires, afin de vous mettre en état de recevoir vôtre Dieu; vous qui trouvez tant de difficulté à souffrir cette personne avec qui vous vivez avec tant de froideur depuis tant de tems, & encore plus à vous éloigner de cette autre dont l'entretien & la conversation est si funeste à vôtre innocence; vous enfin qui avez tant d'horreur de toutes les austeritez & de toutes les mortifications, qui vous seroient neanmoins si necessaires pour approcher plus dignement de ce redoutable mystere: eh! si vous aviez le moindre sentiment d'amour & de reconnoissance pour vôtre Dieu, quelle seroit vôtre confusion si vous pensiez un peu combien il luy en coûte pour demeurer avec vous dans ce divin Sacrement, à combien d'affront, d'insultes & de mépris il s'expose, combien d'outrages il reçoit tous les jours des Impies & des mauvais Chrêtiens;

& si cette consideration n'est pas capable de vous toucher & de vous resoudre à souffrir reciproquement quelque chose pour son amour, il faut que vous n'ayez point de cœur. Mais il est donc tems, ô mon Dieu, de se rendre, & j'espere qu'à force de méditer l'excés de cet amour, nous serons confus de vous avoir si peu aimé jusqu'à present; & que puisque vous ne demandez qu'amour pour amour, nous commencerons enfin à vous aimer tout de bon, pour ne cesser jamais de le faire durant l'Eternité bienheureuse; je vous la souhaite, &c.





SERMON POUR LE VENDREDY SAINT.

La Passion du Sauveur du monde.

Quem proposuit Deus propitiationem, ad ostensionem justitiæ suæ. *Ad Roman.* 3.

C'est luy que Dieu nous a donné pour expier nos pechez, & pour faire voir sa justice. Aux Rom. 3.



C'Est ainsi que S. Paul parle de la mort qu'un Homme-Dieu a voulu endurer sur la Croix pour le salut des hommes. Ce grand Apôtre qui avoit été ravi jusqu'au troisiéme Ciel, où il avoit appris tant de mysteres, nous proteste qu'il ne sçait rien autre chose que Jesus crucifié; & pour nous faire concevoir la grandeur de ses douleurs

il nous dit qu'il s'est fait une victime d'expiation pour tous les pechez du monde, & nous le propose comme le sujet sur lequel un Dieu vengeur des crimes a voulu faire éclater la severité de sa justice ; comme l'exemple de la haine infinie qu'il porte au peché ; comme l'excés de sa colere, & enfin comme le spectacle étonnant qui devoit faire connoître à tous les siecles la rigueur des châtimens qu'il a exercez sur celuy qui s'étoit chargé de toutes nos iniquitez : c'est le sens que le sçavant Origene donne à ces paroles de l'Apôtre, *quem proposuit Deus propitiationem, ad ostensionem justitiæ suæ* ; pour nous faire voir en même tems quelle sera la grandeur de la satisfaction qu'il exigera au jour de ses vengeances, si nous negligeons maintenant l'avantage que nous avons de pouvoir offrir à Dieu cette même victime d'expiation pour appaiser sa colere & satisfaire à sa justice.

Je sçay bien, Chrêtienne Compagnie, que la Passion & la Mort tragique d'un Dieu peut être envisagée sous des vûës differentes ; que les uns la regardent comme un excés de son amour ; c'est de cette maniére qu'en parlerent Moyse & Elie, lorsque Jesus parut tout éclatant de gloire sur le Thabor : *dicebant excessum ejus quem completurus erat in Hierusalem* ; que les autres qui y cherchent leur consolation, la considerent avec le même saint Paul, comme un Sacrement de pieté, capable de leur inspirer les plus tendres sentimens d'amour & de reconnoissance : *magnum est pietatis Sacramentum* ; & que les

Luc. 9.

1. *Ad Timoth.* 7.

autres enfin ne pensent au Calvaire, & ne regardent le Sauveur en Croix, que comme un Sacrifice sanglant, qui a aboli tous les Sacrifices de l'ancienne Loy, & qui est le seul motif de leurs esperances. Je ne m'oppose point, mes chers Auditeurs, à tous ces sentimens, que les douleurs du Fils de Dieu, dont l'Eglise nous trace aujourd'huy le souvenir, peuvent faire naître; le sujet est assez ample pour tout cela, & chacun y peut suivre l'attrait de sa devotion, & s'attacher à ce qui est le plus capable de faire impression sur son cœur.

Mais quand je fais reflexion que nos pechez sont l'unique & la veritable cause de sa Mort & de tous les tourmens qu'il a voulu souffrir; que les pecheurs même renouvellent tous les jours cette Mort funeste, & luy en font souffrir une plus sensible; que bien loin que ce spectacle d'un Dieu attaché à la Croix arrête le débordement de leurs crimes, ils les multiplient jusqu'à l'excés; & que les Chrêtiens enfin courent à leur perte & à leur malheur, nonobstant le Sang qui a été versé pour leur salut; j'ay préferé cette premiere idée de l'Apôtre à toutes les autres; & mon dessein est de vous representer le Fils unique du Pere Eternel, ce Médiateur des hommes, ce Reparateur de nôtre nature perduë par le peché; de vous le representer, dis-je, comme l'objet de la colere & de la vengeance de son Pere même; & le Calvaire, & les autres lieux où il a souffert, comme autant de theatres où la Justice divine a exercé les dernieres rigueurs sur

celuy qui s'étoit fait le plege de tous les pecheurs, en ſe chargeant de leurs crimes : *quem propoſuit Deus propitiationem, ad oſtenſionem juſtitiæ ſuæ.* Mais c'eſt, Chrêtiens, afin de vous exciter par ce ſpectacle à la componction, à la crainte de ce même Dieu vengeur, au deſir de l'appaiſer, en luy offrant ces mêmes ſouffrances qui ont ſatisfait à cette redoutable Juſtice.

Cependant dans la frayeur & dans la conſternation où je ſuis à la vûë de cet objet terrible ; de quel côté puis-je eſperer du ſecours pour répondre à cette idée ? puiſque ſi je jette les yeux vers le Ciel, je ne vois que des ténébres qui marquent le trouble & l'étonnement où il eſt ; & ſi je m'adreſſe à la glorieuſe Vierge, elle eſt elle-même accablée ſous l'excés de ſes douleurs : il ne me reſte donc autre choſe que de me jetter aux pieds de cette Croix où mon Sauveur eſt attaché. C'eſt de là que j'attens mon ſecours aujourd'huy, puis qu'elle poſſede la ſource de toutes les graces ; rendons-luy pour ce ſujet nos adorations, en luy diſant avec l'Egliſe,

O Crux ave ſpes unica.

POur concevoir d'abord en général, & d'une ſimple vûë la rigueur de la Juſtice divine dans la grandeur des tourmens que le Sauveur du monde a voulu ſouffrir pour la ſatisfaction de nos crimes, il ne faut, Chrêtiens, que bien pénétrer ces deux pa-

roles, qui expriment tout ce que l'esprit humain se peut répresenter de plus terrible ; sçavoir, que c'est un Dieu qui exerce cette justice, & que c'est sur un Dieu qu'elle s'exerce : c'est-à-dire, d'un côté, qu'un Dieu justement irrité par les outrages qu'il a reçû des hommes, frape en Dieu sur celuy qui s'est chargé de leurs pechez, & comme parle l'Apôtre, qui s'est fait en quelque maniére le peché même, quoy qu'il fût incapable de le commettre ; & de l'autre côté, que c'est un Dieu, qui pour arrêter les coups que la colere de son Pere eût lancé sur nous, a voulu soutenir tout le poids de sa Justice. Ah Messieurs ! quelle idée vôtre esprit ne se forme-t-il point sur cela, des souffrances & de cette Mort sanglante du Sauveur ? en faisant réflexion que c'est un Dieu qui frape, qui punit & qui exerce ses vengeances ; & d'ailleurs un Dieu qui est frapé, comme parle son Prophete, & qui se fait une victime d'expiation, chargée de toutes les maledictions que nous avions méritées.

Certes puisque cette pensée doit regner dans toutes les parties de ce Discours ; souffrez que pour n'être pas obligé de la répeter si souvent, je vous la suggere d'abord comme un préliminaire qui vous dispose à quelque chose de grand. Quand le saint homme Job veut faire comprendre l'excés des peines qu'il endure, il ne trouve rien de plus fort que de dire, que c'est la main de Dieu qui l'a touché, parce que cette main n'est pas comme celle des hommes dont on peut se deffendre ; mais la main d'un Dieu porte

bien d'autres coups, ausquels on ne peut se soustraire. Or cette main de la Justice de Dieu qui frape icy, connoît l'endroit le plus sensible, & rien ne luy peut échaper : *quis novit potestatem iræ tuæ* ? Qui veut Psalm. 89. donc sçavoir la force de son bras & la rigueur de la Justice qu'il exerce, qu'il se souvienne seulement que c'est un Dieu qui punit, & qui punit en Dieu. Ce n'est pas assez, il faut de plus un sujet digne de sa colere, & sur lequel il la fasse éclater ; d'où vient qu'il demande par son Prophete, *super quo percutiam vos ultra* ? Isaiæ. 1. sur qui fraperay-je, pour tirer une juste satisfaction de l'outrage qui m'a été fait ? sur qui étendray-je ma main, pour luy faire ressentir les effets de ma juste colere ? Ce ne sera pas sur les hommes, quoy qu'ils soient les criminels, parce que ce sont de viles créatures & des vers de terre, dont toutes les satisfactions ne peuvent reparer l'offense que j'ay reçûë : non, Anges & Intelligences du Ciel ! vous n'êtes pas capables de satisfaire à ma justice, vous n'êtes que des néants devant moy, dés-là que vous n'êtes que de pures créatures ; *super quo percutiam* ? le nombre des uns & des autres ne peut suppléer non plus à la bassesse de leurs personnes ; & quand ils seroient tous immolez à ma justice, ils ne pourroient réparer ma gloire ; sur qui fraperay-je donc pour tirer la juste satisfaction qui m'est dûë ? *super quo percutiam* ?

Ce sera, Chrêtiens, sur son propre Fils, qui luy est égal, & Dieu comme luy : *qui* Ad Rom. 8. *etiam proprio Filio non pepercit, sed pro nobis*

omnibus obtulit illum; car enfin, pour satisfaire raisonnablement à la Justice divine, il faut que la victime qu'on luy offre, soit du rang des coupables; & pour satisfaire pleinement & en rigueur, il faut qu'elle soit d'un mérite infiny. Sans la premiere condition, ce seroit une injustice, que celuy qui n'a point de part à l'offense en souffrît la peine; & si elle n'étoit d'un mérite infini, elle ne pourroit satisfaire à une infinie Majesté: il faut donc qu'elle soit Dieu & Homme tout ensemble; voila la victime seule qu'un Dieu demande, & voila à quoy un Dieu se soumet pour détourner de dessus nous les plus terribles effets de la justice & de la vengeance d'un Dieu: ainsi pour concevoir la grandeur & la sévérité de cette Justice, il faut jetter les yeux sur un Dieu en Croix, & mesurer par là la grandeur de nos offenses & les châtimens épouvantables que nous avions méritez.

Il y a trois principaux dereglemens dans le peché, ausquels se peuvent réduire tous les autres; il nous détourne de nôtre fin qui est nôtre souverain bien, il ravit la gloire qui est dûë à Dieu, & il cause à celuy qui l'a commis une mort éternelle: or pour retourner à Dieu, à qui l'on a préferé son plaisir ou quelque bien créé, il faut concevoir de la douleur de l'avoir quitté; il faut s'abaisser & s'humilier pour reparer sa gloire; il faut pour éviter la peine éternelle que le peché mérite, satisfaire par une peine volontaire en cette vie: ce sont les trois Parties de la pénitence à laquelle Dieu a sou-

mis tous les hommes depuis le peché de nos premiers Peres, ce qu'il exige d'une façon toute particuliére dans la Loy de Grace, où le Sauveur a attaché le mérite de son Sang au Sacrement de la Pénitence, qui est le remede du peché : il veut qu'on en conçoive une douleur interieure, & qu'on le deteste de tout son cœur; il ordonne qu'on s'en accuse devant les hommes qu'il a établi pour Juges, & qu'on souffre la confusion de se declarer coupables; & il demande enfin qu'on l'expie par une satisfaction volontaire, à laquelle le pecheur se soumet. Mais Justice divine! que vous vous montrez bien autrement sévére à l'égard de ce Fils unique du Dieu vivant! & que vous exigez de luy de terribles châtimens pour tous les pechez des hommes! *quem proposuit Deus propitiationem, ad ostensionem justitiæ suæ* : vous en faites un Pénitent public, qui doit porter la peine dûë à tous les autres, ou plûtôt une victime d'expiation, qui est chargée de toutes les malédictions qu'ils avoient méritées, & par consequent vous le regardez comme le sujet sur qui vous déchargez tous les fleaux de vôtre colere, & à qui vous faites ressentir toutes les rigueurs de vos vengeances, par ces trois mêmes peines que vous avez toûjours exigées de nos pechez.

Il éprouve la douleur la plus sensible, & la tristesse la plus affligeante dont on ait jamais entendu parler; c'est une victime de douleur pour tous les crimes des hommes dans le Jardin des Oliviers : ensuite vous sacrifiez à vôtre gloire son honneur & sa

réputation, par les confusions les plus humiliantes, & les outrages les plus sanglants; en permettant qu'il soit accusé & condamné comme le plus criminel des hommes, saoulé d'opprobres, comme parle son Prophete, & couvert de honte & d'ignominie; vous en faites enfin une victime, en luy faisant souffrir le dernier des supplices, c'est-à-dire, la mort la plus cruelle, & causée par les plus horribles tourmens. C'est, Chrêtiens, ce qui a fait dire à l'Apôtre, que la Passion du Sauveur du monde est le spectacle le plus terrible, l'objet le plus étonnant, & si j'ose me servir de ce terme, l'excés de la justice de son Pere; mais c'est afin de nous servir à nous-mêmes d'exemple & de modele d'une veritable pénitence, & nous apprendre comme il faut satisfaire à cette rigoureuse Justice pour nos propres pechez: *quem proposuit Deus propitiationem, ad ostensionem justitiæ suæ.* Ne tardons pas davantage à vous mettre devant les yeux ce triste & ce funeste spectacle; car vous jugez assez par l'ordre que je donne à ce Discours, que je n'ay point d'autre dessein que de vous faire un recit fidéle de l'histoire des douleurs, des confusions & de la mort qu'un Homme-Dieu a voulu souffrir pour nôtre amour; & c'est ce qui en fera les trois Parties.

I. PARTIE.

Montons donc au plûtôt, Chrêtiens, sur la Montagne des Olives, où la Justice divine ouvre la premiere scene du spectacle terrible qu'elle veut faire paroître par une sueur de Sang qui coule de tous les membres de ce divin Sauveur. Ce n'est que le prélude du

funeste evenement auquel elle nous prépare ; mais il doit d'abord arrêter nos yeux & tenir nôtre esprit appliqué à ce qui se passe sur ce theatre sanglant ; la grandeur & la nouveauté de ce prodige le méritent bien : il me semble que je l'entens luy-même qui commence par ces paroles, que son Prophete luy met en la bouche ; *attendite, & videte si est dolor sicut dolor meus.* En effet, c'est là où la justice d'un Dieu irrité l'attend depuis quatre mille ans, l'épée nuë, & mille fois plus effrayante que ne fut ce glaive étincelant, avec lequel un Cherubin gardoit l'entrée du Paradis terrestre. Mais grand Dieu, que vous traitez vôtre Fils avec une rigueur bien differente ! Il a pris sur luy tous les crimes des hommes, il en ressentira donc aussi tout le poids ; vous ne le chassez pas de ce Jardin comme vous en chassâtes le premier homme, parce que ce n'est pas un Jardin de plaisir ; au contraire vous l'y appellez, & vous le faites monter sur cette colline de myrrhe dont parle l'Ecriture, c'est-à-dire, pleine d'amertume & de douleur par les objets funestes qui se presentent à son esprit. Thren. 1.

Aussi n'y trouve-t-il que des épines qui luy déchirent le cœur avant que de percer sa tête : j'y vois déja son Sang couler de tous côtez, quoy que je ne voye encore ny Bourreaux, ny clouds, ny foüets, ny les autres instrumens de son supplice ; mais la douleur de son cœur, causée par son amour & par la compassion qu'il a de nos miseres, luy fait prévenir tous ces tourmens par une impression vive & douloureuse, qui passe de

l'esprit jusqu'au corps, & qui commence par blesser le cœur, & fait couler de tous ses membres sacrez une sueur prodigieuse d'eau & de sang qui arrose la terre, sur laquelle il est abattu. Ne passons pas legerement, Messieurs, sur ce prodige; mais considerons un peu à loisir l'étrange effet de ce combat interieur & de cette agonie mortelle qui se passe dans son Ame.

Pour la mieux concevoir, il faut supposer, s'il vous plaît, que le Fils de Dieu étant homme comme nous, il étoit aussi sujet, non seulement, aux douleurs & aux miseres du corps comme le reste des hommes; mais encore susceptible de ces mouvemens de l'appetit, que nous appellons passions; cependant avec cette difference, que jamais elles ne prévenoient sa volonté; au contraire elles suivoient toûjours ses ordres, & qu'elles n'y excitoient point ses troubles qui nous dérobent si souvent les lumiéres de la raison : or dans cette occasion le Sauveur du monde se livre luy-même à toutes les passions les plus capables de l'affliger; il entre dans tous les sentimens d'amertume qu'elles luy inspirent; il leur permet de faire sur son Ame toute l'impression qu'y pourroit faire la crainte de la mort la plus cruelle qui fut jamais, l'horreur de tous les pechez qu'il avoit devant les yeux, & dont il se voyoit chargé, & enfin la tristesse qui pouvoit naître du peu de fruit qui luy reviendroit de ses souffrances.

D'ailleurs comme il étoit voyageur & comprehenseur tout ensemble, selon la par-

tie superieure de l'Ame, il voyoit Dieu, & par consequent joüissoit de ces douceurs inéfables, qui font les Bienheureux dans le Ciel. Ah ! Messieurs, faut-il employer jusqu'aux miracles, afin de souffrir pour nôtre amour ? Il suspend ce torrent de consolations, lequel devoit naturellement se répandre sur son Corps, pour le faire participer à la joye de l'Ame ; il ferme toutes les avenuës à ce qui pouvoit luy apporter le moindre soulagement, & ne se reserve que sa seule vertu pour soûtenir toute l'impression que luy firent tant d'objets de douleurs.

C'est pourquoy le Texte sacré qui rapporte l'état pitoyable où il fut reduit, nous en fait aussi connoître la cause par ces paroles. *Cœpit contristari, Cœpit pavere, & tædere.* Matth. 26.
L'orage, l'émotion qui s'éleva dans son cœur, Marc. 14.
ne fut point l'effet d'une seule passion : trois differens mouvemens agiterent son Ame ; la tristesse, la crainte, le dégoût ou la répugnance naturelle qu'il ressentoit entant qu'Homme à boire ce Calice si amer ; & ce fut le choc de ces passions si violentes qui causa cette agonie ou ce combat mortel, comme s'il eût souffert les convulsions de la mort ; *factus in agoniâ.* Luc. 22.

Premierement il s'abandonne luy-même à une profonde tristesse, qui est la douleur d'un mal present, & qui n'eut alors point d'autre objet que la grandeur & la multitude infinie de tous les pechez qui avoient innondé toute la terre, comme un déluge universel : il en pénétra dans ce moment toute l'énormité, il en supputa le nombre prodi-

gieux, il en distingua toutes les especes & toutes les differences; il remarqua toutes les circonstances & tous les traits particuliers qui pouvoient luy en inspirer le plus d'horreur; mais il conçut en même-tems la grandeur de l'obligation dont il étoit chargé de faire la satisfaction à la Justice de son Pere, il ressentit la pesanteur de ce poids immense, il se regarda comme une victime d'expiation, sur laquelle tout le Genre humain avoit mis toutes ses iniquitez, afin qu'elle attirât sur elle toutes les maledictions que la Justice divine eût lancé sur eux; de maniére que tout couvert de nos pechez, il devient, dit saint Paul, le peché même, la malediction même, l'objet de toute l'aversion d'un Dieu & le sujet sur lequel il doit décharger les plus rudes coups de sa vengeance; *cum non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* C'est donc pour cela qu'il s'attriste, & la douleur qu'il en ressent, iroit jusqu'à luy donner la mort, s'il ne reservoit sa vie à d'autres tourmens. Mais en attendant comme un homme abatu, épuisé & dans la derniere desolation, il succombe sous l'effort de la douleur; & dans cet accablement, il pousse ces paroles capables de fendre les marbres & les rochers, *tristis est anima mea usque ad mortem.*

2 Ad Corinth. 6. 5.

Eh quoy, mon Sauveur! cette Ame Bienheureuse dés cette vie, qui voit à découvert l'essence divine, & par consequent qui est comme innondée d'un torrent de delices, est abîmée dans une amertume inexplicable à la vûë de nos pechez! cette Ame

qui fait elle-même la joye de cet heureux sejour, est dans la douleur & dans la tristesse ! Ah quelle doit être l'innondation de cette amertume affligeante pour suspendre le torrent des felicitez, lequel devoit rejaillir de l'Ame sur le Corps, & qui au contraire répand la douleur de cette Ame sur tous les membres de ce Corps abattu & accablé ! Non, nul autre objet que nos pechez & la peine qui leur étoit destinée, n'a pû causer une si sensible affliction ; & s'il a fait un miracle pour arrêter cette communication de joye & de delices, qui devoit être entre ces deux parties ; il en fait un autre, pour faire ressentir à cette partie inferieure la desolation où l'Ame est réduite à la vûë de nos crimes ; mais il faut bien que le peché soit un étrange mal pour causer une si étrange tristesse.

Il concevoit en effet, ce Sauveur affligé, à quel point le peché outrage la Majesté infinie d'un Dieu ; car si cette seule pensée d'un Dieu offensé étoit capable de faire secher de douleur le saint Roy Prophete, *vidi pravaricantes & tabescebam* ; le Fils de Dieu qui brûloit d'un zele tout autre de la gloire de son Pere, s'attriste aussi tout autrement de le voir outragé ; & l'on peut dire, que comme luy seul conçoit jusqu'à quel point le peché offense cette souveraine Majesté, luy seul aussi en conçoit la douleur qu'il mérite ; il s'en afflige à proportion de la haine qu'il luy porte : dites-moy la grandeur de l'une & je vous mesureray la grandeur de l'autre ; mais quel redoublement de cette

Psalm. 118.

douleur, si vous considerez qu'il ne comptoit pas moins la multitude effroyable de nos pechez, qu'il en pesoit l'énormité.

Certes quand il n'y auroit eu que le seul peché du premier homme, comme il avoit porté ce Verbe divin à venir sur la terre pour en faire une juste satisfaction, il luy auroit causé cette tristesse inconsolable. He! combien donc luy a-t-il été sensible de se voir chargé de tant & de si énormes pe-
Isaia. 53. chez? *posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm.* Combien de blasphémes, de sacrileges, d'abominations qui ont fait rougir la terre? Retracez dans vôtre esprit combien d'impuretez & d'ordures il y avoit dans le monde, lors que Dieu-même touché de douleur d'avoir créé l'homme, se resolut de le détruire par un déluge général: répresentez-vous toutes les injustices, les cruautez, les meurtres & les horreurs qui ont été depuis ce tems-là, & qui ont couvert toute la face de la terre: tout cela vient fondre, pour ainsi dire, tout à la fois sur cet innocent Sauveur, & tous ces crimes qui l'environnent, l'effrayent & l'épouvantent,
Psal. 17. *torrentes iniquitatis conturbaverunt me*: & tout separez qu'ils sont d'un si long intervale de tems, commis en des lieux si éloignez, & par tant de differentes personnes, ils se trouvent réünis & tout à la fois presens à son esprit, & sont comme l'assemblage des eaux qui composent ce torrent, ou plûtôt cette mer & cette inondation de crimes rassemblez dans un même lieu; avec cette difference qu'ils ne perdent point leur nom, ny

ne se confondent point, comme font tous les fleuves en se rendant dans l'Occean ; mais ils s'y trouvent tels qu'ils ont été & qu'ils seront dans la suite du tems, pour faire de son grand cœur une mer d'amertume, de tristesse & de douleur ; *magna est velut mare contritio tua.* : il y est plongé tout entier, tout environné au dehors, *circundederunt me dolores mortis* ; tout pénétré au dedans, *intraverunt aquæ usque ad animam meam* : il y est comme noyé & abîmé, *& tempestas demersit me* ; en un mot, il est affligé autant que la grandeur du mal le mérite, qui est le peché.

Thren. 2.

Psalm. 17.

Psalm. 68.

A cette tristesse qui l'abat & qui l'accable, se joint la crainte qui l'épuise, & une frayeur mortelle à la vûë de la mort & de tous les horribles supplices qui la doivent accompagner, dont son imagination luy fit un portrait vif & sanglant : tous les tourmens qu'il devoit endurer successivement durant tout le cours de sa Passion vinrent tous à la fois assieger son esprit, & firent comme un assemblage de peines & de douleurs qui ne se peut exprimer, & dont la seule pensée luy causa cette frayeur à laquelle il voulut luy-même s'abandonner par un sentiment naturel, pour marquer la répugnance qu'il avoit entant qu'Homme aux souffrances & à la mort : *Cæpit pavere.*

Il falloit bien que cette apprehension fût extrême, aussi-bien que sa douleur ; puisque luy qui donne la force & la vigueur à toutes les créatures, luy qui devoit un jour animer tous les Martyrs, luy qui avoit

souhaité la mort avec tant d'ardeur, qui l'avoit demandée avec tant d'instance, qui l'avoit attenduë avec des desirs si empressez; *quomodo coarctor usque dum perficiatur!* luy-même cependant tremble à ses premieres approches, & donne des marques visibles de l'agitation de son esprit par la pâleur de son visage, par le tremblement de tout son Corps & par la sueur qui coule de tous ses membres. Rien ce semble, Chrêtiens, n'est plus éloigné de Dieu, que la crainte; de Dieu, dis-je, qui est la souveraine puissance à qui rien ne peut nuire ny resister: aussi n'est-ce ny par foiblesse de cœur ny faute de courage qu'il apprehende; mais il veut marquer par là, qu'étant homme comme nous, il est sensible comme les autres hommes; & aprés nous avoir enseigné à ne point craindre la violence & la fureur de nos plus grands ennemis, il voulut nous montrer par son exemple, aussi-bien que par ses paroles, qu'il n'y a que Dieu dont la justice, la colere & les châtimens soient redoutables; aussi craint-il pour nous, qui nous en étions attirez les plus terribles effets; & c'est pour les détourner de dessus nous, qu'il les prend sur luy; ou bien il les craint pour nous dans un autre sens, pour nous apprendre à craindre ce Dieu irrité qui doit être l'unique objet de nos craintes; *timete eum, qui potest animam & corpus perdere in gehennam*; craignez celuy qui peut faire souffrir une torture éternelle à l'ame & au corps tout à la fois.

Luc. 12.

Matth. 8.

Or quoy que le Sauveur ne pût appre-

hender la rigueur de cette Justice, que pour le tems que devoit durer le reste de sa vie, cette crainte ne laisse pas de luy donner d'étranges alarmes par l'horreur des tourmens effroyables qui luy sont préparez, & qu'il a pour ainsi dire devant les yeux. Helas ! on cache aux plus criminels les instrumens de leurs suplices; mais la justice divine veut qu'on les étalle devant le Sauveur ; & bien loin d'en éloigner la pensée de son esprit, son imagination luy fait prendre toutes les dimensions de sa Croix : elle luy represente la trahison de Judas, la conspiration des Scribes & des Pharisiens contre luy, la fureur des Soldats, la haine du Peuple animé à sa perte, les insultes & les outrages de ses ennemis, la cruauté des Boureaux, les foüets, les clouds, la couronne d'épines & tout le funeste appareil de son suplice : quel étrange amas, je vous prie, ou plûtôt quelle étrange confusion de tourmens ! de ressentir en même tems tout cela, par la peinture vive & distincte que luy en fait son imagination ; de considerer comme dans un corps d'armée toutes les personnes qui doivent conspirer à le faire souffrir, de boire tout d'un coup ce calice d'amertume, & de se representer tous les opprobres imaginables avec les plus horribles suplices qu'il luy faut endurer, qu'il prévient & qu'il endure déja par avance par la crainte qu'il en conçoit.

Je sçay bien que quelques Saints Peres ont crû que la crainte de la mort & des tourmens étoit indigne de son grand coura-

ge, & que quand il pria son Pere de détourner ce calice & de le faire passer loin de luy, l'objet de cette crainte étoit la mort éternelle que les hommes avoient méritée, à la vûe de laquelle il trembloit pour nous: mais le sentiment commun est, qu'ayant voulu s'assujettir à toutes nos foiblesses, l'apprehension de tant d'épouvantables supplices, capable de faire trembler les courages les plus intrepides, fit sur luy toute l'impression qu'il luy permit d'y faire, pour ressentir dans son cœur la douleur des maux à venir, qui sont l'objet de la crainte, en les rendant presens par la force de son esprit.

Enfin, Chrêtiens, l'Evangeliste ajoûte, *Cæpit tædere*; cette tristesse & cette crainte fut suivie d'un ennuy & d'un dégoût, qui n'est autre chose qu'un resserrement de cœur, qui fait que tout nous déplaît, & que la vie même nous est odieuse, pour n'y rien voir qui ne nous afflige; ou pour mieux dire, c'est une douleur incapable de consolation, & que tous les adoucissemens qu'on apporte pour la soulager, ne font qu'aigrir & augmenter; ensorte que le mal ne trouvant point de remede, exerce toute sa violence sur une personne qui s'afflige & qui ne
Psalm. 73. peut même souffrir de consolation; *renuit consolari anima mea*, comme parle le Prophete. Ce fut cette douleur inconsolable, cet ennuy & ce dégoût, dont fut saisi le cœur affligé du Sauveur du monde dans cette mortelle agonie; & tous les Peres tombent d'accord que ce fut à cause du peu

de fruit qui devoit revenir de sa mort & de ses souffrances, & même de leur entiére inutilité à l'égard d'une infinité de pecheurs, qui demeureroient dans leur endurcissement.

Cet objet fut sans contredit le plus triste & le plus affligeant de tous; parce qu'il luy ôtoit l'unique consolation qu'il pouvoit recevoir dans la vûë de sa mort & de ses souffrances; *quæ utilitas in sanguine meo*: *Psalm. 29.*
Pouvoit-il dire dans l'excés de ses douleurs; pourquoy tant souffrir pour des ingrats? pourquoy s'exposer à tant de tourmens, & cependant être frustré du bien qu'on en attend? *in vacuum laboravi*: ce sera donc *Isaia. 49.*
inutilement que j'auray tant enduré? Certes si quelque chose eût été capable de luy donner du soulagement dans le triste état où il se voyoit reduit, c'eût été le fruit que sa Mort & son Sang versé avec tant d'amour pouvoit apporter à ceux pour qui il le répandoit. Coulez mon Sang, eût-il pû dire, dans cette vûë; les ames des hommes que vous devez laver me sont plus cheres que ma vie: mais quand il voit que nonobstant cela, une infinité de Juifs demeureront dans leur aveuglement; que tant d'Idolâtres & de Payens persisteront dans leur infidélité; & que tant de Chrêtiens même ne laisseront pas que de se perdre, & ne tireront aucun fruit de ses souffrances & de sa mort; ah! c'est cette pensée affligeante qui donne de la pointe à toutes ses douleurs; *quæ utilitas in sanguine meo*? Ah! venez à la bonne heure, croix, douleurs, confusions, foüets, épi-

nes, instrumens de cruauté ! déchirez ce corps & le couvrez de playes ! Juges, Bourreaux, Soldats ! conspirez tous contre moy ; arrachez-moy la vie que je sacrifie si volontiers pour vous ; clouds inhumains, percez ces mains & ces pieds, mais ne me déchirez point le cœur par avance, en me privant du fruit que j'en attens : *quæ utilitas in sanguine meo?*

Pour moy, Chrêtiens, je m'imagine voir le Sauveur dans ce Jardin comme sur un Theatre, d'où il voit tout le monde, & particulierement les réprouvez, qui ne profiteront point de ce Sang répandu pour eux ; & qu'à la vûë de ce même Sang, il fait retentir le Ciel de ces plaintes lamentables ; *quæ utilitas in sanguine meo? sicut aqua effusus sum.* *Psalm. 21.* Helas ! je verse mon Sang sans fruit, & il est répandu comme de l'eau, dont il ne reste ny trace ny odeur. La moindre goute de ce Sang suffiroit pour les sauver, & il sera perdu tout entier à leur égard. Eh ! faut-il que les hommes se perdent lors que je vais mourir pour les sauver ? faut-il que mes souffrances & ma mort leur soient funestes, & que je sois la pierre de scandale à mes propres enfans ? Ah ! mon Pere ! je ne dis pas cecy pour me plaindre de vôtre Justice, je suis prêt de souffrir mille morts & d'être attaché à autant de croix qu'il y a d'arbres qui m'environnent ; je ne regrette pas mon Sang ; j'en verserois des torrens pour vôtre gloire ! mais de le voir couler inutilement tout précieux qu'il est, y a-t-il rien de plus sensible ? Qui me dédommagera de la perte de ma

ma vie, de l'éfusion de tout mon Sang, de tant de peines & de tant de douleurs? ce sera une petite poignée de gens, au lieu que tant de milliers d'ames en abuseront. C'est sans doute dans cette vûë, Messieurs, qu'il s'écrie au plus fort de sa douleur, *transeat à me calix iste*; éloignez, ô mon Pere! ce calice de moy, parce qu'en effet c'est ce qui le luy rendoit plus sensible; & quoy qu'un Ange descende du Ciel pour le consoler, lequel ne manque pas de luy proposer tous les motifs qui pouvoient adoucir ses peines; il n'y a rien qui soit capable de le soulager dans la vûë de ce malheur qu'il a devant les yeux; c'est pourquoy tout ce qu'il peut faire, est d'adorer la souveraine volonté de son Pere, de s'y soumettre & de s'y abandonner; de maniére que le visage contre terre, & dans la posture du monde la plus capable de flechir sa colere, il se resigne à cette divine volonté qu'il voit inflexible, & qui luy ordonne de boire ce calice, à la vûë duquel son cœur terriblement alarmé ressent le combat que luy causent les differens mouvemens de l'appetit & de la raison. *Matth. 26.*

Il est comme partagé par deux differens sentimens; par l'un il craint la mort & la fuit avec horreur, par l'autre il la cherche & l'accepte avec une resolution invincible; par l'un il tremble sous les fleaux de la Justice de Dieu, par l'autre il les accepte avec soumission; par l'un il apprehende les tourmens, & par l'autre il les desire; & chacun l'attirant de son côté, il souffre ces mortelles convulsions qui luy font verser le sang

Luc. 22. de tous les membres de son Corps ; *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* O spectacle étrange ! ô tristesse ! ô desolation de mon Dieu ! Anges ! Hommes ! Intelligences du Ciel ! avez-vous jamais entendu parler d'une douleur interieure si vive, d'une agitation si étrange, que son Sang qui sort à gros boüillons, perce ses habits & arrose toute la terre autour de luy ! Sang adorable de mon Sauveur, qui êtes versé pour mes crimes ! puis-je vous voir couler de toutes parts sans verser une seule larme ? quoy mon Dieu, je vous vois tout noyé dans ce calice d'amertume, & mon cœur demeure encore insensible à cet objet de douleur !

Arrêtez icy un moment, ames chrêtiennes, pour contempler ce Sauveur des hommes accablé sous le poids de la Justice divine. Les larmes coulent de ses yeux, les soûpirs sortent de sa bouche, les sanglots que pousse son cœur étouffent sa voix ; & comme si tout cela n'exprimoit pas assez la violence de sa douleur, le Sang coule de toutes les parties de son Corps ; & aprés avoir baigné ses habits, se répand autour de luy. Mais sçavez-vous bien pourquoy & pour qui il souffre cette mortelle douleur ! ce n'est pas seulement pour payer par ce prix infini les dettes que nous avions contractées, mais pour nous apprendre de quel regret nous devons nous-mêmes être pénétrez à la vûë de nos propres crimes. Ah ! Chrêtiens, si nous concevions ce que c'est que le peché, & jusqu'à quel point il offense cette

divine Majesté, comme le Fils de Dieu le concevoit, si nous sçavions la grandeur de la satisfaction que la Justice divine en exige, nous souhaiterions que tout le sang de nos veines se distillât par nos yeux pour le pleurer. Je ne m'étonne point, mon Sauveur, si vous versâtes tant de larmes & de Sang, quoyque vous n'eussiez que l'apparence d'un pecheur; vous conceviez la grandeur de la Justice d'un Dieu offensé : mais nous qui avons tant commis de veritables crimes, ne devrions-nous pas du moins demander, avec le Prophete, des sources de larmes pour flechir cette rigoureuse Justice, & pour marquer par là une veritable douleur? *Quis dabit capiti meo aquam & oculis meis fontem lacrymarum*? Mais helas! bien loin d'entrer dans ces sentimens de douleur & de regret pour nos pechez, nous les commettons souvent sans crainte de cette Justice redoutable! nous reposons en assurance aprés les avoir commis, & à peine en concevons-nous le moindre déplaisir : c'est la dureté, l'aveuglement & l'insensibilité où le peché même nous reduit. *Jerem. 9.*

Or pour nous exciter à le pleurer & à le detester de tout nôtre cœur, jettons les yeux sur ce Sauveur épuisé de forces & accablé sous le poids de nos propres crimes. Faut-il que la vûë & la pensée de ce qu'il souffre à nôtre occasion, ne soit pas capable de nous inspirer quelque sentiment de douleur! & que ce Sang qui coule pour nous, ne puisse nous émouvoir du moins à la compassion de ses douleurs! Que si nous

n'avons pas conçû jusqu'à present quelle est l'énormité du peché, concevons-le aujourd'huy par ce spectacle terrible que la Justice d'un Dieu nous met devant les yeux, un Dieu attristé & affligé jusqu'à la mort, & jusqu'à en verser une sueur de Sang? Ha! si nous ne sommes pas encore attendris à ce triste objet, pleurons du moins sur nous-mêmes & sur la dureté de nôtre cœur, de voir un Dieu pénétré de la plus sensible douleur qui fut jamais; & nous insensibles à la douleur d'un Dieu! pensons qu'en pleurant nos pechez maintenant nous éviterons les pleurs & les regrets éternels que cette Justice d'un Dieu en exigera aprés cette vie, sans pouvoir par là en être satisfaite: car quelle douleur inconsolable & inutile tout à la fois ces mêmes pechez ne nous causeront-ils pas un jour! quels gemissemens & quelle affliction, comme l'exprime le Sage, *pœnitentiam agentes, & præ angustia spiritus gementes*: parce que la douleur, le regret & l'amertume suivent necessairement le peché, & si nous ne les pleurons maintenant avec une douleur salutaire, nous gemirons éternellement dans l'autre vie, où il n'y aura plus ny ressource ny consolation; parce que le mérite des larmes, du Sang & des souffrances d'un Dieu ne s'étendra point jusque-là, & que la Justice divine que nous pouvons maintenant flechir par une larme & par une veritable douleur, ne pourra être satisfaite par des regrets éternels, des larmes éternelles, des gemissemens éternels. Dans cette vûë, ô mon Dieu, je veux du moins

Sapient. 5.

m'appliquer le fruit de vos larmes & de vôtre Sang que vous versez pour mes pechez, en les pleurant avec vous ; & mon regret est de ne pouvoir égaler ma douleur à la vôtre, pour dire avec vôtre Prophete, *magna est velut mare contritio tua* ; qu'elle est vaste & immense comme la mer, pour s'étendre sur tout ce qui vous déplait ; qu'elle est profonde comme la mer, pour pénétrer jusqu'au fond de mon cœur ; qu'elle est amere comme les eaux de la mer, par le plus sensible regret de vous avoir offensé ; *magna est sicut mare contritio tua.* Mais au deffaut de tout cela, je joindray ma douleur à la vôtre, je mêleray mes larmes avec vôtre Sang ; c'est cela seul qui pourra les effacer & satisfaire à cette rigoureuse Justice : or pendant que vous vous entretiendrez dans ce sentiment de douleur & de componction, souffrez que je prenne un moment de repos, avant que de passer aux humiliations, aux outrages & aux confusions que méritoient nos pechez, & que le Sauveur a voulu souffrir pour nôtre amour.

C'est une verité constante, Messieurs, que tout peché renferme un mépris de Dieu ; puisque pour le commettre, non seulement l'on préfere la créature au Créateur, & qu'au mépris de ses loix, on cherche un leger interest ou quelque satisfaction particuliere ; mais encore on l'outrage en toutes maniéres, car on perd le respect qui est dû à une si haute Majesté, en l'offensant en sa presence ; on ne craint ny sa Justice ny sa Puissance, qu'un pecheur brave impunément ; II. PARTIE.

& en un mot, on choque toutes ses divines perfections; de sorte que l'on ne doit regarder le peché & le pecheur, que comme l'ennemy de la gloire de Dieu, qu'il deshonore, qu'il outrage, qu'il l'avilît tant qu'il peut dans luy-même; c'est la notion que le Texte sacré nous donne du peché; & tous les Peres n'en parlent que comme d'un attentat sur la gloire & sur l'autorité de Dieu, comme d'une temerité inconcevable, & enfin comme d'une insolence digne de toutes les vengeances du Ciel: aussi Dieu qui est si jaloux de sa gloire n'a-t-il eu garde de la souffrir: sa justice en a donc exigé une juste reparation.

Mais de qui? puisque l'injure croît à la verité à proportion de la bassesse de celuy qui la fait, & de la dignité de celuy qui la reçoit! il n'en est pas de même de la satisfaction qu'on en fait à Dieu; car sa gloire si indignement ravie ne se pouvoit reparer par les humiliations & les abaissemens des hommes, qui ne sont que de viles créatures & des néants rebelles, comme parle un saint Pere; & quand ils seroient tous anéantis & immolez pour reparer cette gloire par toutes les soumissions imaginables, ils ne s'abaisseroient guere au dessous de ce qu'ils sont en effet, & toutes leur humiliations ne releveroient pas la gloire de cet Etre souverain. Que fera donc Dieu pour en tirer cette juste satisfaction qui luy est dûë? Voicy la seconde chose en quoy il fait voir la grandeur de sa Justice; il fait de ce Dieu-Homme, & qui entant que Dieu luy est égal en puissance,

en gloire & en majesté; il en fait, dis-je, une victime humiliée & anéantie par la multitude des opprobres & des confusions qu'il souffre, puisque l'humiliation & la confusion est une partie de la pénitence que nous en devons faire ; & que pour nous y servir de modele, ce Sauveur s'est soûmis à toutes les indignitez imaginables, en souffrant d'être accusé, jugé, condamné & traité comme le plus scelerat de tous les hommes : parcourons donc cecy en peu de mots, en considerant ce Dieu-Homme méprisé dans sa personne & dans sa doctrine, chez Anne & chez Caïphe ; accusé devant Pilate & lâchement abandonné par ce Juge timide, qui avoit reconnu son innocence ; traité d'insensé & saoulé d'opprobres devant Herode ; & enfin renvoyé à Pilate, condamné comme un criminel, & jugé moins digne de vivre qu'un infame voleur qui luy est préferé ; *quem proposuit Deus propitiationem ad ostensionem justitiæ suæ.*

Premierement, Chrêtiens, que vois-je d'abord, & d'où vient ce bruit confus ? c'est une troupe de Soldats armez d'épées & de bâtons, qui entrent dans ce Jardin où nous venons de laisser le Sauveur du monde, & qui se saisissent de sa personne comme d'un insigne voleur. Ce mépris & cet affront fut sensible au Fils de Dieu, l'on n'en peut douter, puis qu'il leur en fait luy-même un sanglant réproche ; *tamquam ad latronem* *Matth. 26.*
existis cum gladiis & fustibus comprehendere me. Pourquoy cet éclat & tout ce bruit ? pour arrêter une personne qui étoit tous les

jours au milieu de vous & dont il vous étoit si facile de vous assurer ?

Mais j'apperçois à la tête de cette troupe dévoüée à la passion de ses ennemis le traître Judas qui donne un baiser à ce Sauveur, pour marque & pour signal de sa perfidie : ce fut le premier outrage & comme la premiere playe qu'il reçut en son honneur, de se voir vendu par un de ses Disciples, pour le prix dont on achettoit les esclaves ; *quid vultis mihi dare, & ego vobis eum tradam*? quel plus infame trafic que de voir ce Disciple vendre son Maître & son Dieu pour trente deniers, & les Juifs achetter la vie d'un Dieu à si bas prix ? Ah ! que Dieu est vil dans l'estime des hommes pendant que l'homme est si précieux aux yeux de Dieu, puis qu'il veut bien que sa vie & tout son Sang soit le prix de son rachat ! Helas ! cet Homme-Dieu, que l'on méprise jusqu'à le vendre pour le prix d'un esclave, a bien estimé nôtre ame davantage, puisque pour la sauver il se donne luy-même. Je me persuade, Messieurs, que vous concevez une juste indignation contre ce perfide & cet ingrat, en vous representant un Apôtre qui se met à la tête des ennemis de son Maître, & un traître qui prend le nom & la marque d'un amy, qui l'embrasse pour le livrer à la mort, lors même que celuy qui sçait & qui connoît sa perfidie, le traite encore d'amy en recevant ce baiser sacrilege ; *amice, ad quid venisti*? Mais épargnons la memoire de ce detestable ; puisque le Sauveur daigne bien encore l'appeller son amy, & qu'a-

Matth. 26.

Matth. 26.

prés avoir vendu la vie de son Maître, il est assez malheureux pour abandonner la siéne au desespoir, comme ne pouvant mourir d'une main plus infame que de la sienne; mais en pardonnant à son nom, ayons éternellement de l'horreur pour son crime & pour l'exemple qu'il a donné; car c'est luy qui a enseigné aux hommes cet abominable commerce, par lequel on vend tous les jours son Dieu pour un rien. Helas! nous avons en execration le nom même de Judas, & nous ne faisons pas reflexion que nous l'imitons dans son crime; car ne vend-on pas tous les jours la vie & le Sang du Sauveur pour un petit interêt & pour un plaisir d'un moment? & quand on commet un peché grief, n'est-ce pas dire aux Demons aussi-bien que Judas, *quid vultis mihi dare, & ego eum vobis tradam*? diray-je même que souvent nous faisons moins d'état du prix du Sang du Sauveur que ne firent les Juifs? car lors que Judas leur rapporta l'argent qu'il avoit reçu pour le prix de sa trahison, ils se firent un point de conscience de l'employer à quelque usage profane; *non licet nobis mittere in corbonam, quia pretium sanguinis est*. Mais à quoy les hommes employent-ils le prix du Sang de Jesus-Christ, je veux dire la grace? ne la sacrifient-ils pas à leur vengeance, à leur plaisir & à leur interêt, sans penser que c'est le prix du Sang d'un Dieu dont ils sont coupables aussi-bien que Judas? Matth. 27.

Or quoy que cet outrage que l'on fait au Sauveur du monde se rencontre dans

toutes sortes de crimes, l'on peut dire néanmoins qu'il est particulierement propre de cette cupidité insatiable des biens de la terre, qui ne s'est pas plûtôt emparée d'un cœur, qu'il n'y a point d'état si élevé d'où elle ne le précipite jusque dans l'abîme des plus grands crimes; point de caractere si saint qu'elle ne soüille par des simonies & des sacrileges; point de ministere si auguste qu'elle ne profane; point de droit divin ny humain qu'elle ne viole, & qui en vient enfin jusqu'à vendre le Sang de Jesus-Christ, par la profanation qu'elle fait des Sacremens; *quid vultis mihi dare, & ego vobis eum tradam*? Mais ne poussons pas plus loin ce sujet, où peut-être nul de ceux qui m'écoutent n'a jamais eu de part.

Si ce fut un affront si sensible au Fils de Dieu, de se voir vendu & livré par un de ses Disciples pour le prix d'un esclave; voicy qu'on le traite encore plus indignement que s'il l'eût été en effet: car les Soldats envoyez par les Prêtres & par les Pontifes pour le prendre, s'assurent de sa personne, se jettent sur luy comme des furieux, le lient & le chargent de chaînes, & le conduisent en cet état par les ruës de Jerusalem, à la lueur des flambeaux & à la vûë de ses ennemis, qui attendoient avec impatience l'issuë de leur entreprise, & qui sortent en foule pour avoir le plaisir de le voir passer en cet équipage: autant de circonstantes qui semblent ménagées par la Justice divine, pour rendre sa prise plus ignominieuse. On le conduit parmy ce tumulte

dans la maison d'Anne, & puis dans celle de Caïphe, qui étoit le Pontife de cette année, pour y être jugé en premiere instance, & condamné comme un seducteur & un faux Prophete : & quand je dis pour y être jugé & condamné, n'entendez pas qu'on y garde les formalitez ordinaires de la Justice ; on passe à son égard par dessus toutes les loix, même de l'équité naturelle, qui deffend de maltraiter les criminels ; & quand leur arrest est prononcé, on ne les abandonne pas à la fureur de leurs parties pour les outrager ; mais c'est l'envie, la haine & l'injustice qui président à ce jugement ; d'où vous pouvez inferer que tout ce qu'il y a de plus injurieux, de plus indigne & de plus outrageant fut mis en œuvre pour luy faire ressentir les effets de leur passion.

Quelle humiliation, Chrêtiens, pour ce Roy de gloire ! de paroître en cet état au tribunal de ces Pontifes passionnez, qui étoient ses Juges & ses parties ! d'être interrogé sur ses actions, obligé de leur rendre compte de sa conduite, à laquelle ils donnent tout le mauvais jour que leur animosité leur suggere, & qui sont en plein pouvoir de decider de son sort. Ils ne veulent pas cependant le faire de pleine autorité, sans y observer quelque ordre & quelque apparence de justice ; plûtôt afin de rendre son supplice plus honteux, que par égard qu'ils eussent à la qualité de Juges dont ils étoient revêtus. On l'interroge donc dabord sur sa doctrine & sur ses Disciples ; & luy, que les Docteurs avoient autrefois admiré dans le

Temple lors qu'il n'étoit encore qu'enfant, maintenant tout homme qu'il est, & la Sagesse éternelle qui possede tous les tresors de la science, il se voit obligé de répondre de celle qu'il a enseignée au peuple, & d'en écouter la censure & la condamnation.

Pour ce qui regarde sa doctrine, il ne luy fut pas difficile d'en rendre raison; il n'eut qu'à répondre qu'on pouvoit interroger ceux qui l'avoient entendu prêcher en public. Mais pour ce qui touche ses Disciples, c'est ce qui fait sa confusion; l'un l'a déja vendu & livré entre leurs mains, & tous les autres l'ont abandonné: s'il jugent du Maître sur ce pied-là, qu'en peuvent-ils penser, en voyant un traître sorti de son Ecole, & que les autres n'osent paroître pour soûtenir ce qu'il a avancé? En effet Disciples & Apôtres! que cet Homme-Dieu a honorez de son choix, de sa confidence & de ses plus familiers entretiens, où êtes-vous? que ne va-t-on point dire au deshonneur de celuy que vous avez suivi? sa condamnation ne va-t-elle pas faire la vôtre? & pouvez-vous éviter d'être recherchez à vôtre tour, aprés l'avoir suivi & avoir été ses complices, s'il est declaré criminel? Venez donc icy rendre compte de son innocence: l'unique grace qu'il a demandée aux Soldats qui se sont saisi de luy, ça été de vous épargner, *si ergo me quaeritis, sinite hos abire*; faut-il l'abandonner maintenant dans le danger? Quel affront, Chrétienne Compagnie, de voir que de tant de personnes qu'il a pris soin d'instruire,

Jean. 18.

aucun ne se presente pour parler en sa faveur ! que de tous ceux qui ont été témoins de ses miracles & charmez de sa doctrine toute celeste, il ne s'en trouve pas un qui le suive lors qu'il est entre les mains de ses ennemis ! que de se voir enfin généralement abandonné de tous ceux qu'il a cheri le plus tendrement & qui luy avoient juré une fidelité inviolable ! quel préjugé peut-on avoir d'un homme délaissé de tout le monde, & à qui il ne reste pas un amy dans son malheur, sinon que c'est participer à son crime que de l'avoir suivi ?

Mais, Chrêtiens, n'est-ce point nous-mêmes qui luy faisons cet affront ? nous sommes ses Disciples, puisque nous sommes Chrêtiens : or n'avons-nous jamais rougi de ce beau nom qui doit faire un jour nôtre gloire & nôtre bonheur. Ah ! quand il est question de se declarer hautement pour Dieu & de soûtenir généreusement ses interests, qu'il y en a peu qui ayent assez de courage ? pensons-y un peu ; sommes-nous disciples du Fils de Dieu ? suivons-nous sa doctrine ? pratiquons-nous ses maximes ? Eh ! d'où vient donc que nous avons honte d'en rendre témoignage par nos paroles & par nos actions ? c'est que nous craignons la honte qui semble être attachée à cette profession publique ; craignons plûtôt que si nous rougissons maintenant d'avoüer & de confesser devant les hommes que nous sommes les disciples de ce divin Maître, il ne nous desavoüe un jour luy même & ne refuse de nous reconnoître à la face de l'Univers ; *qui me erubue-* *Luc.* 9.

rit & meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate suâ.

Revenons au Sauveur du monde, qui n'a pas plûtôt ouvert la bouche pour répondre aux interrogations qu'on luy fait, qu'un serviteur du Pontife, voulant signaler son zele devant ces Juges, se fait le ministre de leur passion, en déchargeant un souflet de toutes ses forces au Fils du Pere Eternel & à ce Roy de gloire, sans qu'il y ait personne dans toute l'assemblée qui le reprenne de cette insolence. Les Anges sont témoins de cet affront, & ils ne manquent pas de zele pour venger cet outrage ; mais en même tems que le Sauveur s'abandonne au pouvoir de ses ennemis, il semble qu'il lie les mains à ces Bienheureux Esprits, dont il pouvoit demander des legions entieres pour le deffendre ; l'heure n'est pas encore venuë de faire paroître son pouvoir, mais seulement sa patience & sa soûmission : que si vous ne pouvez dissimuler le juste ressentiment que vous avez d'une injure si outrageuse, faites-le éclater à la bonne heure, ne regardez pas le bras de cet insolent qui le frape, mais vos propres crimes qui luy ont fait souffrir cette indignité ; c'est vous qui avez mal parlé, & le Fils de Dieu en porte la peine ; c'est vous-même qui l'avez frappé par les mains de ce furieux, puis qu'autant de paroles libres & deshonnêtes, autant de blasphémes & de juremens, autant de mensonges & de médisances, sont au sentiment des Saints Peres, autant de souflets que l'on décharge sur ce visage adorable. C'étoit autrefois le châtiment

dont on punissoit ceux qui avoient mal parlé & contre le respect de ceux à qui ils le devoient, comme nous pouvons inferer de cette réponse du Fils de Dieu, *si male locutus sum, testimonium perhibe de malo.* Mais quelle parole pouvoit sortir de la bouche de celuy qui étoit la Sagesse même, qui ne fût à propos & digne de luy? Ah! qu'est-il necessaire aprés cela de l'interroger davantage sur sa doctrine, puis qu'il en rend un témoignage si éclatant, en la pratiquant devant leurs yeux? car s'ils n'eussent été aveuglez par leur passion, ils eussent reconnu que cette patience, cette douceur & cette humilité ne pouvoit être que la doctrine d'un Dieu, & que nul autre n'auroit jamais fait paroître une patience si heroïque dans l'injure du monde qui passe pour la plus sensible à un homme d'honneur.

Ioan. 18.

Aussi cet Homme-Dieu voyant son innocence opprimée, ne répond plus rien à toutes les accusations qu'on luy fait, ou plûtôt à tous les faux témoignages qu'on porte contre luy: *Iesus autem tacebat*; il se contente d'offrir à son Pere tous les outrages qu'il reçoit pour le salut de ceux-là mêmes qui les luy font, si ce n'est que se voyant conjuré au nom du Dieu vivant, de leur avoüer s'il étoit le Christ & le Messie que les Juifs attendoient, il ouvre enfin la bouche, non pas pour se plaindre, ou pour les confondre, ou pour réfuter les calomnies qu'on fait de luy, mais pour les faire rentrer dans eux-mêmes, & les faire souvenir que celuy qu'ils traitoient avec tant d'indignité, viendroit un

Matth. 26.

jour juger tous les hommes, avec tout le pouvoir & toute la majesté d'un Dieu : *Amodo videbitis Filium hominis venientem in nubibus Cœli.*
Math. 26.

Que dites-vous à cet exemple, ames chrêtiennes, vous qui êtes si sensibles sur le point d'honneur, & qui vous persuadez souvent que tout est permis pour deffendre vôtre réputation, jusqu'à repousser une calomnie par une autre, & laver la tache que vous croyez qu'on a faite à vôtre honneur dans vôtre propre sang, ou dans le sang de celuy qui vous l'a faite ? Vous êtes obligez, dites-vous, d'avoir soin de vôtre honneur, j'en suis d'accord, quand la perte peut être une occasion de scandale au prochain, ou empêcher le bien que vous pourriez faire ; mais quand il n'y a que vous d'interressé, pourquoy tant d'apologies, pourquoy fatiguer tout le monde de vos justifications ? pourquoy décrier vos accusateurs & faire voir la passion qui les anime, afin de leur ôter toute créance dans les esprits ? & peut-être menageons-nous nôtre honneur jusque dans le tribunal de la Confession, où nous venons pour nous confondre devant Dieu, en nous reconnoissant coupables devant les hommes. Ah ! souvent que de dissimulations & d'excuses ! que d'artifices pour les déguiser & pour cacher une partie de leur énormité ! Le Fils de Dieu en use bien d'une autre maniere ; il ne pouvoit pas s'accuser ny se declarer coupable, luy qui étoit la sainteté même ; mais il souffre d'être accusé sans se deffendre & sans dire une seule parole pour sa ju-

ſtification : *Ieſus autem tacebat.* Il n'a point eu tant de zele pour ſa réputation ſi indignement outragée ; il n'a point cru qu'il fût obligé de ménager ny de défendre ſon honneur ; il n'a pas dit un ſeul mot lors qu'on l'a accuſé d'impoſture, de rebellion, d'impieté : *Ieſus autem tacebat.* O ſilence encore plus admirable que ſes plus raviſſans diſcours ! ah que tu nous fait d'importantes leçons ! quelle humilité & quelle patience ne nous apprens-tu point ? *Matth. 26.*

Ce ſilence n'arrêta pas cependant l'injuſtice ny la haine de Caïphe, qui pour perdre l'Innocent à quelque prix que ce fût, trouve le moyen de luy faire un crime capital, ſoit qu'il ſe taiſe, ſoit qu'il réponde ; car s'il avouë qu'il eſt le Fils de Dieu, il le condamnera comme un blaſphemateur ; & s'il le nie, il le convaincra d'impoſture ; & s'il réfuſe de répondre, il fera paſſer ſon ſilence pour une conviction de ſon impieté, dont il ne peut ſe deffendre. De là vient qu'il n'eut pas plûtôt avoüé ce qu'il étoit pour le reſpect qu'il portoit au Nom de Dieu, qu'il fut jugé digne de mort comme un blaſphémateur : *blaſphemavit*, s'écria ce Juge inique ; *quid adhuc egemus teſtibus* ? qu'attendez-vous davantage ? ne venez-vous pas vous même d'entendre un horrible blaſphéme ? Il prononce ces paroles avec tant de fureur & de rage, que quand les autres n'euſſent pas été animez de la même paſſion, ils euſſent été obligez de ſeconder la ſienne : enſuite on luy fait mille outrages, que je ne ſçaurois rapporter ſans horreur, & que vous *Matth. 26.*

ne pourriez entendre sans indignation.

Representez-vous donc ce que peut souffrir un homme, sur lequel ses Juges & ses ennemis ont attiré la haine publique, abandonné à la fureur d'une foule de valets, de gardes & de domestiques qui entrent aisément dans les interêts & dans les sentimens de leurs maîtres, quand il est question de faire insulte à quelqu'un, pour peu sur tout qu'on les y excite; aussi n'y a-t-il sortes d'outrages qu'ils ne luy fassent; ils luy crachent au visage, ils luy arrachent les cheveux, ils le meurtrissent de coups, qu'ils accompagnent d'autant de railleries sanglantes:
Matth. 26. *prophetisa nobis Christe, quis est qui te percussit!* devine celuy d'entre nous qui t'a frappé. Ah Ciel! pouvez-vous être spectateur de ces bouffonneries? Pere Eternel jettez les yeux sur le visage adorable de vôtre Fils, qui n'est chargé de confusion que pour réparer vôtre gloire; ne fites-vous pas mourir autrefois ceux qui avoient regardé l'Arche avec peu de respect? comment souffrez-vous donc que ces Impies traitent si indignement vô-
Psalm. 83. tre propte Fils? *respice in faciem Christi tui:* helas! il semble que vous ne reconnoissez plus ce Fils bien-aimé, depuis qu'il est chargé de nos pechez; vous permettez qu'il soit couvert de honte aussi-bien que défiguré par la multitude des coups qu'on luy donne; & c'est je m'imagine en cet état qu'il vous
Psalm. 68. dit les paroles de son Prophete, *tu scis improperium meum, & confusionem, & reverentiam meam*; vous qui connoissez le culte & l'adoration qui m'est duë, vous seul

aussi connoissez l'indignité des opprobres que j'endure ; comme il n'y a que vous qui compreniez vôtre propre gloire, dont je suis l'éclat & l'image vivante, il n'y a aussi que vous, qui voyez jusque à quel degré de confusion je suis abaissé ; *tu scis improperium & confusionem meam.* Mais qu'il seroit important, Chrêtiens, que nous nous appliquassions à le connoître, afin de juger par quelle voye la Justice divine a voulu réparer la gloire que le peché luy a ravie, & la confusion que nous en devons nous-mêmes souffrir ; cependant nous avons tant de peine à reconnoître nos propres fautes & à les confesser aux Prêtres qui sont ses Ministres, quoy que cette confusion secrette nous soit avantageuse, puis qu'elle sert à nous rendre justes & à recouvrer l'innocence que nous avons perduë par nos crimes. Mais poursuivons.

Si vous avez tantôt été surpris & indignez de voir le Fils de Dieu abandonné de ses Disciples lors qu'il l'ont vû entre les mains de ses ennemis, en voicy un qui se presente, & qui l'ayant suivy de loin, s'étoit coulé parmi la foule, à la faveur des tenebres jusque dans la sale du Pontife ; c'est le premier, le plus hardy & le plus fervent de tous, & qui a bien eu le courage de mettre seul l'épée à la main contre une troupe de Soldats, & d'en frapper même un des serviteurs du Pontife. Que faites-vous icy Pierre ? & que n'avez-vous répondu aux fausses accusations que vous avez entendu faire contre vôtre Maître ? que ne vous êtes-

vous récrié au soufflet que vous luy avez vû donner ? que ne vous êtes-vous opposé aux insultes & aux outrages qu'on luy a fait devant vos yeux ? Ah, Messieurs ! que cet Apôtre si courageux & si attaché aux interêts de son Maître est changé en peu de tems ! le voila qui tremble maintenant à la voix d'une servante ; & la crainte luy trouble tellement l'esprit, qu'au lieu de le défendre, il luy fait luy-même le plus sanglant de tous les affronts, en le desavoüant jusqu'à trois fois ; car tantôt il proteste qu'il ne le connoît point, tantôt qu'il n'est point du nombre de ses Disciples, & tantôt qu'il ne prend nul interêt à cet homme qu'il voit traité comme le dernier des hommes. Ah ! grand Apôtre, est-ce-là l'effet de ces belles promesses que vous luy faisiez un peu auparavant ? est-ce-la la preuve de ce grand courage ? est-ce-là enfin le secours qu'il devoit attendre de vôtre ferveur & de vôtre attachement à son service ? voila plûtôt l'effet de vôtre temerité, de vous être jetté sans prévoyance dans le peril : ce Sauveur que vous desavoüez si lâchement, vous en avoit luy-même averti, vous n'avez pas évité l'occasion du peché, vous y avez succombé.

Etrange effet de la foiblesse humaine, quand elle s'appuye sur ses propres forces ! Ce rocher qui sembloit défier tous les flots & toutes les tempêtes de la mer, n'est pas plûtôt abandonné à luy-même, qu'il est renversé par un soufle de vent ; ce fervent Disciple eût-il jamais cru en venir là ? & aprés avoir méprisé la mort, se seroit-il jamais

imaginé qu'il seroit ébranlé d'une seule parole ? Mais vous, mon cher Auditeur, qui êtes surpris de sa chute, avez-vous jamais bien conçû, qu'il ne faut sonvent qu'une vanité, qu'une crainte de déplaire à un homme, un respect humain, & enfin une passion secrette que vous negligez de combattre, pour vous faire tomber de l'état le plus élevé : encore trop heureux dans vôtre malheur, si Dieu, par un regard favorable, vous retire de ce précipice, & vous donne comme à cet Apôtre le tems & le moyen de réparer vôtre infidélité par la Pénitence.

Le Sauveur cependant aprés avoir passé cette funeste nuit sans un seul moment de répos, & aprés avoir essuyé toutes les railleries, les outrages & les indignitez de ces insolens, dés la pointe du jour fut arraché de leurs mains pour être conduit chez Pilate, où l'on cessa à la verité pendant quelque tems de l'outrager en sa personne ; mais en récompense on s'efforça de luy ravir ce qui luy restoit de réputation dans l'esprit du peuple en le faisant passer pour un criminel d'Etat. Les Scribes & les Prêtres de la Loy, qui avoient resolu sa perte à quelque prix que ce fût, le chargent devant ce Juge Romain des crimes les plus odieux : les uns soutiennent que c'est un esprit factieux qui a soulevé le peuple ; les autres l'accusent de rebellion contre la domination Romaine en prenant la qualité de Roy ; ceux-cy d'avoir empêché de payer le tribut à Cesar ; & ceux-là témoignent qu'il s'est vanté d'être le Messie & l'Oint du Seigneur.

Mais ce qui fut assez surprenant, est que les Juifs arrivez au Palais de Pilate n'y voulurent point entrer, de peur de contracter dans la maison de ce Juge Payen quelque impureté légale qui les empêche de celebrer la Pâque, se contentant de luy livrer le criminel & de l'instruire des chefs dont il étoit accusé ; quelle fausse delicatesse de conscience ! ou plûtôt quel aveuglement ! Ils craignent de se soüiller s'ils entrent dans un lieu profane, & ils n'apprehendent point de tremper leurs mains dans le Sang du Juste, de le noircir de mille calomnies, de suborner des témoins & d'inventer de faux crimes : ils ont peur de violer une ceremonie legale, & ils ne font point scrupule de violer toutes les loix de la Justice. Voilà ce que font encore tant de Chrêtiens aujourd'huy, lesquels se font un point de conscience de certaines pratiques de peu d'importance, dont ils se sont fait une loy, & qui n'en font point des injustices les plus criantes ; comme de retenir le bien d'autruy, d'éluder par mille chicanes les poursuites d'un créancier, d'intenter un procés injuste, & d'autres semblables injustices que leur conscience ne leur reproche que foiblement, pendant qu'elle est alarmée d'un scrupule mal fondé : c'est imiter la superstition des Juifs qui accusent l'Innocent, & qui croyent même que c'est les offenser que de leur demander des preuves des faits qu'ils alleguent : ils veulent qu'on le condamne sur leur simple accusation, c'est à dire, qu'ils ne prennent pas ce Gouverneur pour Juge ou pour arbitre de cette

cauſe, mais pour miniſtre de leur fureur.

Pilate ne la ſeconda pas néanmoins ſi-tôt ; & cette probité Romaine ne peut être ébranlée que par la crainte de Ceſar ; c'eſt pourquoy laiſſant tous les autres crimes qui n'avoient point d'autre fondement que leur paſſion, il l'interroge ſur le plus important de tous, ſçavoir s'il avoit affecté la Royauté ; *tu es Rex Iudeorum* ? A cela le Sauveur répondit d'une maniére à le convaincre de l'injuſtice de cette accuſation ; ſa pauvreté & l'abaiſſement où il le voyoit ne montrant rien qui fût capable de luy donner de l'ombrage de ce côté-là ; & l'état où il étoit reduit ne luy pouvant donner de juſte ſoupçon d'une telle ambition : il étoit bien éloigné d'avoir des intelligences ſecrettes avec les ennemis, de ſolliciter les Villes à la rebellion, & d'ébranler la fidélité des Peuples, luy qui ne prêchoit que la ſoumiſſion & l'obeïſſance, & qui avoit declaré hautement qu'il falloit rendre à Ceſar ce qui appartenoit à Ceſar : mais quand ce Juge luy demande ce qu'il a donc fait, il devoit plûtôt interroger les aveugles à qui il avoit rendu la vûë, les malades qu'il avoit gueris & les morts qu'il avoit fait ſortir du tombeau ; ils euſſent rendu un témoignage éclatant de ce qu'il étoit, & qu'il n'avoit jamais employé ſon pouvoir qu'à faire du bien à tout le monde

Matth. 27.

Or quoy que ce Juge ne trouvât rien à redire à ſa conduite, au lieu de porter arrêt en faveur de celuy dont il avoit publiquement declaré l'innocence, entendant parler qu'il étoit de Galilée, de crainte de s'atti-

rer la haine des Juifs qu'il voyoit si animez à sa perte, il fut ravy de trouver l'occasion de se déporter de cette affaire, où il voyoit à craindre quelque party qu'il embrassât, & n'osant faire mourir un Innocent, il l'envoye chercher la mort à un autre tribunal.

Ce fut celuy d'Herode, à la Jurisdiction duquel le criminel étoit soumis; & il y eust peut-être en effet trouvé un asyle contre la fureur du Peuple, si ce Sauveur eût voulu satisfaire la curiosité de cet incestueux & de ce cruel, encore tout dégoutant du sang de Jean Baptiste qu'il avoit humainement répandu. L'accueïl que ce Prince fit d'abord au Fils de Dieu promettoit une heureuse issuë; mais comme il ne vit en luy ny cette puissance de faire des miracles, à quoy il s'étoit attendu, & qu'il n'en put tirer aucune réponse sur les questions qu'il luy faisoit, il le prit pour un insensé, & en le quittant avec mépris, comme pour se vanger d'avoir été trompé, il l'abandonna à ses Gardes & à ses Soldats, qui ne l'épargnerent pas plus que les gens de Caïphe. Ah, Messieurs! que les Jugemens de cette Sagesse éternelle sont differens des ceux des hommes, qui n'estiment que la grandeur, qui se rendent esclaves des Souverains, qui par mille flateries & mille complaisances serviles applaudissent à leurs vices, & mettent le haut point de leur bonheur à gagner leur amitié! Voilà l'exemple que leur donne celuy qui est la Sagesse même, qui n'a jamais été que cette seule fois à la cour des Princes, & qui n'y est allé que pour en être mocqué; pour ap-

prendre

prendre aux hommes que c'est là souvent où le vice paroit avec éclat ; que les vertus chrêtiennes & les maximes de l'Evangile sont le moins connuës, & que c'est un grand miracle pour les gens de bien qui s'y trouvent de n'y point courir risque de leur salut.

Ce fut là que le Sauveur fut exposé aux plus sanglans outrages & à la risée de ces Gardes insolens qui en firent leur joüet & leur divertissement, en le traitant comme un fol, & luy en faisant porter les marques par l'habit qu'ils luy donnerent ; ainsi le voyant dans cette nouvelle parure, vous pouvez vous imaginer quel traitement on luy fait, combien de railleries piquantes & cruelles, combien de sanglans affrons, combien d'insultes & d'indignitez : comme chaque coup qu'on luy donne est reçû avec des cris & des éclats de risée dont retentît tout le Palais, comme enfin il est joüé, traîné frappé, traité comme le plus méprisable des hommes, & saoulé d'opprobres, comme parle son Prophete, *opprobrium hominum & abjectio plebis, saturabitur opprobriis* ; aprés cela, courez aprés la gloire du monde, & vantez-vous d'être les imitateurs du Fils de Dieu ? n'est-ce pas se joüer de luy aussi outrageusement que l'on fit à la Cour d'Herode.

Psalm. 21. *Thren.* 3.

Enfin, Messieurs, aprés que ces insolens s'en sont divertis tout à loisir, on le reconduit dans ce nouvel équipage & parmy les cris du Peuple jusqu'au Prêtoire de Pilate, d'où on l'avoit amené, & où les Prêtres & les

Pontifes prennent occasion du traitement qu'on luy avoit fait par le commandement d'Herode, d'achever de le détruire dans l'esprit de tout le monde, en faisant voir par cet habit ridicule le jugement que ce Prince en avoit fait ; ils ne manquerent pas de dire qu'il luy avoit été facile d'imposer aux yeux des simples par de faux miracles, & de se faire passer pour un Prophete & même pour le Messie ; mais qu'il ne luy avoit pas été si aisé de séduire les gens de Cour plus éclairez que le commun du Peuple, qui donne dans toutes les visions, & est toûjours disposé à croire les nonveautez ; que ce faux Prophete n'avoit eu garde de débiter ses rêveries devant des personnes d'esprit, ny de se fier à ses prestiges, dont on eût bientôt découvert l'imposture ; qu'il avoit été plus sage qu'on ne pensoit, de contrefaire l'idiot, afin qu'étant pris pour un visionnaire, qui s'étoit mis en tête d'être le Messie, il fît croire qu'il y avoit eu plus d'extravagance que de malice dans son procedé ; mais que ce qu'il avoit fait devant Herode pour éviter la mort, prouvoit clairement que c'étoit un imposteur qui avoit séduit le Peuple, & que toute sa conduite n'avoit abouti qu'à abolir leur Loy, à renverser leur Temple, & à détruire toute leur Religion.

Ces discours firent l'impression qu'ils souhaitoient sur l'esprit du Peuple, qui passe en un moment d'une extremité à l'autre, de l'estime & de la veneration à la haine & au mépris ; la honte d'avoir suivi un imposteur

les anime à sa perte, & le dépit d'avoir été si long-tems abusez, comme ils se l'imaginoient, les eût portez à le mettre en pieces, s'ils n'eussent esperé s'en vanger bien-tôt par un suplice plus ignominieux. Ce qui est constant, c'est qu'ils marquerent tant de fureur, que Pilate pour calmer leurs esprits eut recours à un autre artifice, qui ne fut pas moins honteux à ce Sauveur: il se souvint qu'il y avoit alors dans les prisons un fameux scelerat, dont le nom étoit en horreur parmi ce Peuple; & comme c'étoit leur coûtume de délivrer à la Fête de Pâques quelque prisonnier, il s'avise de le mettre en concurrence avec Jesus, & de leur laisser le choix de celuy des deux qu'ils voudroient délivrer: *quem vultis dimittam vobis, Barrabam an Iesum?* juste Ciel! quelle comparaison! Si elle est si humiliante & si honteuse au Fils de Dieu, du moins n'esperez-vous pas aussi-bien que Pilate, qu'elle luy sauvera la vie, & que les Juifs tout animez qu'ils sont, n'auront garde de luy préférer un voleur public? cependant j'entens les cris confus de ceux qui demandent la mort de Jesus, & la vie de ce scelerat; *non hunc, sed Barrabam*: donnez ce Barrabas, & mettez en Croix Jesus. *Matth. 27.* *Ioan. 18.*

Helas! le plus criminel des hommes trouve des protecteurs, & celuy qui est la sainteté même n'en trouve point; tout le monde se declare pour cet homicide, & personne ne parle en faveur de l'Auteur de la vie, comme leur reprocha ensuite le Prince des Apôtres; *petiistis virum homicidam do-* *Act. 3.*

nari vobis, authorem vero vitæ interfecistis. Sa confusion n'étoit-elle pas assez grande, de se voir comparé à cet infame, sans avoir encore la honte de se le voir préféré ? Ce choix nous fait horreur, Chrêtienne Compagnie, & nous ne faisons pas reflexion que c'est ce même outrage que nous luy faisons tous les jours, puisque cette indigne préférence est comme renfermée dans toute sorte de peché : car ne préfére-t-on pas un petit interêt, un honneur chymerique, une satisfaction d'un moment à son Dieu ? Dieu & le monde, le Créateur & la créature, le souverain bonheur entre en concurrence avec un petit bien dans nôtre cœur & dans nôtre esprit ; & si nous sommes assez malheureux pour nous rendre aux sollicitations que nous fait le Demon en nous proposant un objet criminel, ne renouvelons-nous pas le mépris outrageux qui fut fait au Fils de Dieu, en le comparant & le postposant à Barrabas ? Voila donc le dernier abîme de l'humiliation où un Dieu a voulu descendre pour reparer la gloire que le peché luy avoit ravie : il n'y a, comme vous voyez, affront, mépris, confusions à quoy il ne se soit soumis, parce qu'il n'y a outrage, ny injure, ny affront que le peché ne fasse à Dieu, & que l'honneur qu'on a ravi à une personne, ne peut être rendu que par les soumissions qu'on luy fait : or dans cette vûë & dans ce dessein, c'est avec raison que le Sauveur du monde a pû dire par son Prophete, *humiliatus sum usquequaque* ; qu'il a été humilié en toutes ma-

Psalm. 118.

niéres, & jusque au dernier excez, parce que la Justice divine n'a pû être satisfaite que par des abaissemens infinis.

Ainsi, Ames Chrêtiennes, comme on s'éleve en quelque maniere au dessus de Dieu par le peché, il faut, pour luy satisfaire par une sincere penitence, non seulement s'humilier & se confondre devant luy, en s'accusant de ses pechez avec des sentimens d'un cœur contrit & humilié, qui est le sacrifice que Dieu ne rebute jamais, mais encore se faire une victime pour l'honneur de cette divine Majesté, en luy sacrifiant nôtre honneur propre, comme a fait le Fils de Dieu. Helas! quand je vois ce Roy de gloire, ce Fils du Pere Eternel descendre jusque dans le dernier abîme de la confusion & des humiliations, puis-je encore être sensible, tout pecheur que je suis, à un petit honneur? ménager ma reputation & rougir de paroître aux yeux des hommes ce que je suis en effet? ah! c'est que je n'ay jamais bien conçû, que la pénitence, qui tient la place & qui fait l'office de la Justice divine, étant le remede du peché & le moyen de reparer la gloire que l'on a ravie à Dieu, est par une suite necessaire, l'art de s'humilier, de se confondre & de s'anéantir au sentiment d'un Pere de l'Eglise, *prosternendi & humilificandi hominis disciplina*. Mais pendant que nous rendrons nos respects & nos adorations à ce Dieu humilié pour nôtre amour, prenons encore un peu haleine, s'il vous plaît, pour achever par le sacrifice de la vie de ce même Homme-Dieu, le troisiéme châtiment par

Tertul. lib. de Pœnit.

lequel un Dieu offensé a voulu faire éclater la grandeur de sa Justice.

III. PARTIE. Pilate, Messieurs, surpris du choix honteux que les Juifs avoient fait de Barrabas, & en même tems fâché de voir que l'expedient qu'il avoit imaginé pour sauver la vie à cet Innocent, avoit eu un succez si contraire à ses desseins, commence à plier & à mollir, n'ayant pas assez de courage & de vigueur pour resister à la haine du Peuple qui demandoit la mort du Sauveur par des cris redoublez, & qui retentissoient de tous côtez, *tolle, tolle, crucifige*; il ceda enfin. Et c'est icy proprement que commence la troisiéme peine par laquelle la Justice divine s'est fait voir dans toute sa severité : *ad ostensionem justitiæ suæ*, sçavoir la mort la plus ignominieuse & la plus cruelle qui ait jamais été; soit que nous considerions les tourmens effroyables qui l'ont précedée, soit ceux qui l'accompagnerent, & qui sont propres du suplice de la Croix, soit enfin les circonstances particuliéres qui l'ont renduë remarquable entre tous les criminels qui ont souffert ce même genre de mort. C'est ce qui reste à vous déveloper en cette derniere partie.

Je dis, Chrétiens, que c'est la derniere peine dont la Justice divine a voulu punir le peché, & où elle a fait paroître sa plus grande severité; parce qu'on ne luy fait pas souffrir simplement la mort, mais on l'y dispose par d'horribles tourmens que cette rigoureuse Justice ménage pour ce dessein, par la barbare compassion de Pilate, qui le condamne d'abord à être flagellé. C'étoit,

Messieurs, la coûtume des Romains de faire souffrir ce cruel suplice à deux sortes de personnes, à ceux qu'on ne jugeoit pas assez criminels pour être mis en Croix ; & à ceux qui l'avoient justement mérité, lesquels aprés leur arrêt prononcé étoient battus de verges & de foüets pour rendre leur mort plus ignominieuse. Or Pilate condamne le Sauveur à ce suplice, ne le jugeant pas assez coupable pour être crucifié, & même dans la pensée de le faire mettre en tel état, que les Juifs en fussent touchez de compassion, & se desistassent enfin de poursuivre sa mort avec tant de chaleur : mais Dieu avoit une autre vûë, & comme sa Justice l'avoit déja condamné à la mort pour les pechez des hommes, elle se sert de la fausse pitié de ce Juge pour la luy faire souffrir, & plus cruelle, & plus honteuse tout à la fois : ainsi ce fut une politique abominable dans Pilate, qui se promettoit par là d'appaiser la fureur des Juifs en faisant couler le Sang de tous les membres du Sauveur ; mais d'ailleurs ce fut un ordre de la Justice rigoureuse d'un Dieu, qui voulut proportionner la peine à l'offense, en punissant par la multitude des coups qu'on déchargea sur ce Corps innocent, la multitude des pechez que les hommes avoient commis.

Les Evangelistes ne disent qu'un mot de cette cruelle flagellation, parce qu'ils n'ont pû sans horreur penser à cet effroyable tourment ; & je ne sçay si nous ne ferions pas mieux d'imiter leur silence & de n'en parler que par nos gemissemẽs : mais qui pourroit re-

fuser à vôtre devotion du moins un leger portrait des douleurs que luy causa un supplice si cruel ? S. Paul s'y voyant condamné, n'eut pas plûtôt demandé s'il étoit permis de flageller un Citoyen Romain, que son Juge effrayé de cette plainte n'osa passer outre, & le délivra à l'instant même, comme si ç'eût été un parricide de traiter si indignement un homme de ce caractere, qui le devoit faire considerer quelque criminel qu'il pût être ; mais on n'a point ces égards pour ce Roy de gloire, dont Pilate sacrifie la reputation avant que de sacrifier la vie à la fureur des Juifs.

Representez-vous donc cet Homme-Dieu abandonné à la rage de ces Bourreaux impitoyables, qui le dépoüillent brusquement de ses habits, qui l'attachent avec des cordes à une colomne, & qui aprés avoir préparé ce Corps delicat & sensible à la portée de leurs coups, armez de verges, de bâtons épineux & d'autres semblables instrumens affreux, font pleuvoir sur cette chair virginale une grêle de coups qui font couler le Sang de tous côtez ; ils recommencent à plusieurs reprises, & aprés luy avoir enlevé la peau, meurtri la chair, & s'être lassez à force de le fraper ; d'autres succedent à la place des premiers, qui luy font changer de posture, & exercent sur luy toute la force de leurs bras ; ils ajoûtent playes sur playes, ou plûtôt ils ne font qu'une playe de tout son Corps ; car on luy arrache ce qui luy reste de peau, on luy ouvre les veines, on foule les nerfs, on pénetre jusqu'aux entrailles, & on fait

voler en l'air les lambeaux de chair avec les grumeaux de Sang. Ce miracle de penitence ne dit mot durant cette execution barbare, parce que la douleur luy étouffe la voix, & se ramassant tout entier en luy-même, son amour devenu plus violent par l'excés même de ses douleurs, luy fait offrir pour la multitude de nos crimes l'effroyable multitude des coups qu'il reçoit. Comme le peché avoit formé en nous un corps, que S. Paul appelle un corps de peché, il falloit que la Justice divine formât au Sauveur un corps de douleur, qu'il expiât par tant de playes la multitude de nos offenses, & qu'il y eût enfin de la proportion entre les crimes & le châtiment; *pro mensurâ peccati erit & plagarum modus.* *Deuter. 25.*

Est-il possible, Ames chrêtiennes, qu'un Dieu verse tant de Sang pour nôtre amour, & que nous ne puissions tirer une larme de nos yeux pour compatir à ses douleurs? Mais comme il souhaite plus que nous pleurions sur nos miseres & sur nos pechez qui sont la cause de ses souffrances, que sur ses propres douleurs; reflechissez, je vous prie, sur l'injuste procedé de Pilate, que nous n'imitons peut-être que trop souvent. Il connoissoit l'innocence du Sauveur, il vouloit même luy sauver la vie, & avoit tenté divers expediens pour cela; il l'avoit renvoyé à Herode; il l'avoit mis en comparaison avec Barrabas; il l'avoit fait mettre en cet état pitoyable par cette sanglante flagellation, pour en faire un objet plus digne de compassion que de haine; il le vouloit en un mot dé-

livrer de la mort ; mais en même tems, il ne veut pas déplaire aux Juifs, & il craint de se broüiller avec les Prêtres & les Pontifes animez contre le Fils de Dieu, & qui le pressent de le faire mourir.

Voila ce que font aujourd'huy tant de Chrêtiens, qui veulent contenter Dieu & le monde tout à la fois : aveugle prudence de la chair ! qui prétend accorder deux choses aussi incompatibles que leur conscience & leur interêt, ménager l'amitié des hommes & celle de Dieu, & qui cherche pour cela des temperamens que l'Evangile ne peut souffrir : n'est-ce pas imiter la conduite de Pilate, qui craint de commettre une injustice en faisant mourir un Innocent ; mais qui ne craint point de le faire déchirer de coups, comme s'il étoit le plus criminel de tous les hommes ? Voila cette politique abominable qui a tant fait souffrir le Fils de Dieu, & qui fait que pour ne pas déplaire aux hommes, on ne craint point de choquer toutes les Loix divines. Quand on veut accorder Dieu & le monde, on renonce bien-tôt à la justice, à la conscience & à l'humilité même : mais ne nous écartons pas de nôtre sujet.

Ce ne fut pas là la fin des cruautez qu'on exerça sur le Sauveur des hommes avant que de luy donner la mort : les Soldats lassez de le frapper, cherchent une nouvelle maniére de le faire souffrir, & de luy insulter en même tems dans ses souffrances ; ils luy preparent une couronne d'épines, qu'ils luy font entrer dans la tête à force de coups,

ensorte qu'une partie de ces épines enfonce jusqu'au crane, les autres luy déchirent la peau de dessus le front, & les autres enfin pénétrent jusqu'au cerveau avec des douleurs qui ne se peuvent imaginer; & toutes enfin luy défigurent le visage, que la fureur des Bourreaux avoient épargné dans la flagellation, ensuite luy ayant mis un roseau à la main & un morceau de pourpre sur les épaules, afin de luy donner tout l'appareil d'un Roy de Theatre, ils le frappent en le saluant, ils l'appellent Roy, & joignant ainsi le mépris à la cruauté, semblent disputer à qui luy fera le plus d'insultes, & à qui le fera le plus souffrir.

Pilate survenant là-dessus, fut luy-même si touché de l'état où on l'avoit mis par son ordre, qu'il crut que pour flechir la haine & la fureur des Juifs, & pour faire un dernier effort afin de luy sauver la vie, il ne falloit qu'exposer à leur vûë ce pitoyable objet; c'est pour cela qu'il le fait monter sur un balcon qui regardoit la grande Place, où le Sauveur n'eut pas plûtôt paru, la tête toute herissée d'épines, le visage enflé, meurtri & tout soüillé de Sang, que les assistans furent saisis d'horreur à ce spectacle; & Pilate tirant sa robe pour leur faire voir ce Corps tout dechiré, tout tremblant, tout couvert de playes & tout ensanglanté, s'écria avec un mépris mêlé de compassion, *Ecce Homo*; voila celuy dont il est question; voila cet homme dont vous aprehendez les intrigues, les factions & la conspiration contre l'Etat & contre vôtre *Ioan. 19.*

Loy; qu'en pouvez-vous craindre maintenant? & ne devez-vous pas être plus que satisfaits de luy avoir fait sentir à quoy ses entreprises & ses grands desseins ont abouti? *Ecce Homo.* O Fils de l'Homme! ô Homme & Dieu tout à la fois! ô le premier & le plus parfait, mais tout ensemble le dernier de tous les hommes, puisque l'on croit vous faire grace de vous traiter avec la derniere ignominie & la derniere cruauté! *Ecce Homo.* O Dieu, devenu l'opprobre des hommes! ô Homme devenu l'objet de la Justice d'un Dieu irrité: Ah! pouvoit-il faire voir par un plus triste spectacle jusqu'à quel excés il a porté la vengeance qu'il a voulu tirer de nos pechez, qu'aprés nous l'avoir fait voir abîmé de tristesse, de nous le presenter maintenant nageant dans son Sang & accablé
Isaie. 53. sous le poids de sa Justice? *attritus est propter scelera nostra*, comme il parle par son Prophete. Mais vous-même Justice divine, ne devez-vous pas être contente de l'avoir reduit en ce triste état?

Non, Chrêtiens, elle veut que le sacrifice soit entier, & que la Victime soit immolée; c'est pourquoy les Juifs, bien-loin d'être attendris à ce spectacle pitoyable, s'o-
Joan. 19. piniâtrent à demander sa mort: *tolle, tolle, crucifige eum*; & Pilate qui resistoit encore, quoy que foiblement, à la haine & aux poursuites de ses persecuteurs, ceda entiérement si-tôt qu'ils eurent trouvé l'adresse de l'intimider, & de luy faire envisager sa resistance comme contraire à sa fortune & capable de luy faire perdre la faveur de Ce-

sar. D'où vous voyez que quand une passion s'est une fois fortement emparée d'un cœur, toutes les bonnes inclinations qu'on a pour le bien deviennent inutiles ; cette passion qui domine, éteint tous les bons sentimens, toutes les lûmiéres de la raison, tous les rémords de la conscience.

Pilate auroit été juste s'il n'eût point été lâche, mais la crainte de déplaire à Cesar étouffa l'équité qui luy étoit naturelle, & le fît enfin ceder à la volonté de ces furieux ; il voulut s'en laver les mains, mais sa conscience ne se lavera jamais de cette injustice ; & pendant qu'il marque de la peine & du chagrin de se voir comme forcé à répandre le Sang du Juste, les Juifs triomphent de joye d'être enfin venus à bout de leur dessein ; & par une imprecation horrible, dont ils ressentirent bien-tôt l'effet, ils souhaitent que la vengeance de ce Sang injustement versé tombe sur eux & sur leurs enfans. Ah, malheureux enfans ! qui ont en effet porté la malediction que leurs peres leur ont attirée ! mais peres infiniment plus malheureux, qui se sont soüillez de ce Sang ! La malediction qu'ils ont demandée est tombée sur eux dabord, & a passé ensuite jusqu'à leur posterité par un terrible & effroyable abandon ; mais changeons nous autres cette imprecation criminelle, & souhaitons que la vertu & le mérite de ce Sang tombe sur nous, puis qu'il doit être la cause de tout nôtre bonheur. C'est le sentiment que nous doit inspirer la vûë de ce Sang

même, qui va être versé sur la Croix.

Nous ne lisons pas à la verité dans l'Evangile, que Pilate ait prononcé dans les formes l'injuste arrêt de mort contre le Fils de Dieu ; mais seulement qu'il l'abandonna à la volonté des Juifs : *Iesum autem tradidit voluntati eorum* ; & comme dit le même
Luc. 23. Evangeliste, *adjudicavit fieri petitionem eorum*, qu'il consentit à leur demande, & permit qu'on le mît en Croix. Cette permission tint lieu d'arrêt, sans que le Sauveur en appellât ; parce qu'un autre Juge, qui est son Pere Eternel, l'avoit prononcé plus justement pour satisfaire à sa Justice, & expier les crimes des hommes ; c'est pourquoy il ne fut pas plûtôt descendu du Prétoire qu'il trouva en bas la Croix qu'on luy avoit preparée ; & vous pouvez juger avec quelle ardeur il embrassa ce sacré Bois, qui avoit toûjours été l'objet de ses desirs, & comme le terme qu'il avoit eu devant les yeux depuis le premier moment de sa vie : il ne faut point douter qu'il ne la regardât alors comme le trône de son amour & l'instrument du salut des hommes qu'il étoit prêt de conclure. Se voyant donc si prés de ce qu'il avoit si ardemment soûhaité, qui pourroit expliquer avec quel sentiment de joye il alla au devant de cette Croix, & avec quelle ardeur il la reçut ?

Mais qui pourroit aussi exprimer la douleur que luy causa ce pesant fardeau, tout affoibli & épuisé de Sang qu'il étoit, par la multitude des playes qu'il avoit reçûës ? ce qui n'empêche pas que les Bourreaux impi-

toyables ne le tirent de tous côtez, & ne le poussent avec violence pour le faire marcher. Les forces luy manquent, il chancelle & tombe à chaque pas ; il se releve tout trempé de sueur & de son Sang qu'il mêle avec la poussiere, & lors qu'il pense respirer un moment, on le charge de coups. Suivons, Ames chrêtiennes, nôtre aimable Sauveur dans ce penible voyage : il n'est pas difficile de trouver le chemin par où il va sur le Calvaire ; il l'a marqué de son Sang ; & par tout où il passe, il laisse de sensibles traces de son amour : cependant je m'apperçois qu'il n'en peut plus, & accablé de lassitude il est obligé enfin de succomber sous le fardeau de sa Croix, & de souffrir l'insolence des Soldats qui le pressent inutilement, & qui tâchent de le faire avancer à force de coups ; mais voyant qu'il ne peut se remuer, ils sont obligez de le décharger d'une partie de ce poids, & de contraindre un étranger qui se trouva là par hazard de luy aider à porter sa Croix.

Il me semble, mes chers Auditeurs, lire sur vôtre visage les sentimens de vôtre cœur, que vous enviez le sort de cet étranger, d'avoir eu le bonheur de soulager le Sauveur ; mais il n'y a rien de plus facile si vous voulez, car il ne faut pour cela que décharger vôtre ame de ses pechez par une sincere penitence ; c'est la croix & le fardeau qui accable le Fils Dieu & qui le fait succomber sous ce poids immense qu'il est obligé de porter. Or à la vûe de ce spectacle d'un Dieu qui marche ainsi chargé de sa

Croix, il n'y a point de Chrêtien qui ne
Ad Hebr. 13. doive dire avec S. Paul, *exeamus ad eum extra castra improperium ejus portantes*; puisqu'il marche devant nous avec sa Croix, aurons-nous le cœur de la luy laisser porter tout seul? Helas! il porte une Croix si rude & si pesante pour nôtre amour, & nous pour luy marquer le nôtre, nous ne voudrions pas souffrir la moindre incommodité ny la moindre douleur; & comment pouvons-nous nous vanter aprés cela d'être à la suite de ce Sauveur? ne serions-nous point plûtôt du nombre de ceux dont le même S. Paul ne peut parler que les larmes aux yeux, & qu'il appelle les ennemis de la
Ad Philipp. 3. Croix; *nunc autem & flens dico, inimicos Crucis Christi*; & qui bien loin de la chercher & de la porter, la fuyent, & ne sçauroient seulement en entendre parler. Ah! suivons, Chrêtiens, ce Fils de Dieu, qui nous apprend par son exemple aussi-bien que par
Matth. 16. ses paroles à porter la Croix, *qui vult venire post me, tollat crucem suam.*

Enfin, Chrêtienne Compagnie, voila le Sauveur arrivé sur le Calvaire, & à la vûë de ce triste lieu, où il doit achever de satisfaire à la Justice divine, je m'imagine qu'il se prosterne en terre, & qu'il s'offre comme la victime qui va être immolée pour le salut de tout le monde, en disant les mêmes paroles que David luy fait dire au premier
Psalm. 38. instant de sa vie, *holocaustum & pro peccato non postulasti, tunc dixi, ecce venio.* Justice de mon Pere! puisque le sang de tant de victimes qui ont été égorgées sur vos

Autels, n'a pas été capable de vous contenter ; vous m'avez donné un Corps, afin que dans ce Corps uni à la Divinité, je vous offrisse un Sacrifice digne de vous : voicy donc que je me presente à vous à ce dessein, & me voicy en l'état que vous m'avez souhaité ; *tunc dixi, ecce venio.* Figurez-vous donc que c'est-là qu'il acheve de traiter du prix de nôtre rachat avec son Pere, qui ne veut rien relâcher de ce qu'il a éxigé de luy.

Vous sçavez, mon Fils, luy dît-il, ce qui est dû à ma Justice, & voila l'autel où je veux que le Sacrifice soit consommé ; vos mains representent les mains coupables de tous les hommes ; celles des homicides, des sacrileges, des scelerats ; étendez-les donc, afin de satisfaire pour tout cela ; il faut que les playes qu'elles recevront guérissent les leurs, & que le Sang qui en sortira efface tous ces crimes ; je m'y soumets de grand cœur, répond cette innocente Victime ; & puis presentant une main à ses Bourreaux, ils enfoncent le premier cloud qui perce la chair avec le bois, & qui en fait jaillir une source de Sang ; mais quand il presenta l'autre main pour être percée de la même maniére, les nerfs des bras s'étant retressis, il fallut la tirer avec une violence extrême, afin de la faire atteindre au lieu qu'on avoit préparé ; ses os se disloquent & sa poitrine s'enfle avec un effroyable tourment, comme son Prophete l'avoit prédit, *dinumeraverunt omnia ossa mea* ; & ensuite on luy perce encore cette main d'un second cloud, qui *Psalm. 21.*

luy fait ressentir une semblable douleur. Vous n'ignorez-pas, poursuit le Pere Eternel, que vos pieds doivent payer pour tous les pas criminels que les hommes ont fait en m'offensant ; ma Justice donc demande que ces pieds soient attachez à cettre même Croix. Oüy, mon Dieu, j'y consens, répond cet aimable Sauveur, & alors en les étendant avec une douleur extrême, on luy fait deux cruelles ouvertures, & tout ensemble deux larges canaux par où coule ce Sang précieux qui doit laver tous nos crimes. Du moins, aprés cela, Pere Eternel, serez-vous satisfait de voir vôtre Fils unique attaché à cette Croix ! Non pas encore tout à fait ; car comme les hommes ont été criminels par leurs yeux, par leurs oreilles & par tous leurs sens, il faut achever ce qui manque à ses douleurs & à nôtre salut.

On éleve donc cette Croix, & on la suspend en l'air avec des machines, & en la laissant tomber de roideur dans la fosse qu'on avoit creusée pour la recevoir, toutes les playes du Sauveur se renouvellent avec un nouveau surcroît de douleur. Outre que la Croix même étoit une torture & un tourment particulier qui faisoit souffrir un criminel dans tous les membres de son corps, par l'extension des nerfs, & par la posture gênante & contrainte où il étoit ; ainsi le Sauveur passe les trois dernieres heures de sa vie, suspendu sur des clouds & appuyé sur des playes que le poids de son Corps élargissoit & renouvelloit continuellement. Ce fut, Messieurs, en cet état que commença

le cruel martyre de ses yeux, en considerant du haut de ce Bois funeste deux sortes de personnes qui luy causoient des sentimens bien differens : il y voit ses Bourreaux & ses ennemis qui insultent à ses souffrances ; & d'un autre côté ses plus chers amis qui gemissent de compassion : mais ces deux sortes d'objets l'affligent chacun en leur maniére ; car il regarde ses ennemis avec des yeux de compassion pour l'aveuglement où il les voit ; de sorte qu'oubliant durant quelque tems ses douleurs propres pour penser à leur malheur, & à leur appliquer le premier fruit de son Sang, il adresse ses prieres à son Pere en leur faveur, *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* ; O mon Pere ! puisque je satisfais pour eux à la rigueur de vôtre Justice, du moins accordez-leur le pardon que je leur ay mérité ; & si la voix de mon Sang monte jusqu'au Ciel, pour demander vengeance de leur cruauté, que celle de ma bouche & de mon cœur ait plus de force sur vous, pour appaiser vôtre colere, & vous obliger à leur accorder leur pardon que je vous demande ; *Pater* Luc. 23. *dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.*

L'autre objet qui afflige le Fils de Dieu en cet état, c'est ses amis qu'il apperçoit du haut de cette Croix, & particulierement sa sainte Mere qui l'avoit suivi & qui étoit presente à son suplice qu'elle augmentoit par sa presence même : car ce fut, pour ainsi dire, un commerce de douleurs entre la Mere qui souffre la Passion du Fils, & le Fils qui souffre la Passion de la Mere : que ce

martyre fut cruel de part & d'autre ! quels entretiens n'eurent point ces deux cœurs, qui se renvoyoient mutuellement leurs peines & leurs douleurs ! J'aime mieux vous laisser méditer ces sentimens que de les affoiblir par mes discours. Ce n'est pas encore assez, aprés que la Justice divine s'est servy de la presence de la Mere pour affliger le cœur & les yeux du Fils, elle se sert encore des blasphémes & des railleries sanglantes des Juifs pour faire le suplice de ses oreilles, afin d'expier les crimes que les hommes ont commis par les leurs ; elle veut que dans la soif qui luy brûle les entrailles, on luy présente à boire une liqueur insuportable, composée de fiel & de vinaigre, & que par-là il satisfasse pour les desordres que les hommes ont commis par le goût & par la langue, afin qu'il n'y ait aucun sens qui n'ait son tourment particulier.

Aprés cela, où est-ce que la Justice divine portera ses coups, puis qu'il n'y a rien dans cet Homme de douleurs qui ne souffre ? Helas ! elle a encore trouvé le moyen de l'affliger plus sensiblement que par tout le reste ; ce fut de l'abandonner en quelque façon, en retirant toutes les consolations dont il a soutenu depuis les Martyrs, qui ont souffert pour son amour ; car dans cet abandon géneral de tout le monde, ses Apôtres l'ayant quitté, & sa Mere ne l'ayant suivy que pour l'affliger, il ne luy restoit que de se jetter entre les bras de son Pere, comme dans son dernier asyle ; mais c'est-là qu'il trouve une nouvelle croix & un nouveau su-

plice, puis qu'il en est delaissé, & qu'il s'en plaint comme de la chose qui le touche le plus sensiblement : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* ? Ah mon Pere ! je ne me plains point de me voir abondonné des hommes ; je n'ay pas ouvert la bouche pour accuser l'injustice des Juges qui m'ont condamné, ny la cruauté des Bourreaux qui m'ont attaché à cette Croix ; j'ay envisagé uniquement vôtre Justice en tout cela ; mais de voir que vous me delaissez & que vous prenez le party de mes ennemis contre moy, c'est ce qui me cause la plus sensible douleur : *ut quid dereliquisti me* ?

Aussi, Chrêtiens, est-ce ensuite de ce délaissement qu'il semble s'abandonner luy-même à toute l'amertume de son cœur, comme il avoit déja fait dans le Jardin des Oliviers ; & que cette parole du Prophete s'accomplît en sa personne, *veni in altitudinem maris, & tempestas demersit me.* *Psalm. 68.* Il s'étoit, pour ainsi dire, soutenu jusque là, pendant qu'il n'avoit vû que les hommes & les demons contre luy ; mais quand son Pere même se retire & semble l'abandonner, alors il est comme abîmé dans les eaux de ses souffrances, pour parler avec le Prophete, il en est entouré au dehors, penetré au dedans & entiérement submergé ; ce n'est plus qu'un composé de douleurs ; *Deus meus, ut quid dereliquisti me* ! Ah du moins, mon Pere ! souffrez que je meure entre vos mains, & que par mon dernier soûpir, je vous rende & vous remette mon esprit ! *Pater, in manus tuas commendo Spiritum meum* ; & alors *Luc. 23.*

aprés avoir élevé la voix, & dit d'une parole forte, *consummatum est*, tout est consommé, en baissant la tête pour marquer à son Pere qu'il accepte les derniers arrests de la Justice, & pour faire sçavoir à tous les hommes par ce geste de bienveillance & d'amour que leur paix est faite avec Dieu, cet adorable Sauveur fit, ce que le Soleil éclipsé & que la terre ébranlée par de violentes secousses, ce que vôtre silence & vos larmes disent mieux que mes paroles ; ce que je ne puis prononcer sans douleur, & ce qu'il vous dira mieux luy-même par la voix de son Sang.

Luc. 23. C'est qu'un Dieu est mort sur cette Croix ; *& hæc dicens expiravit* : mais, Chrêtiens, quels sont vos sentimens à la vûë de ce Dieu mort pour vous par la violence de tant de tourmens ? pouvez-vous encore l'offenser ? pouvez-vous luy refuser vôtre amour ? pouvez-vous renouveller ses playes, & luy donner encore mille fois la mort aprés qu'il a voulu satisfaire par tant de souffrances à la Justice de son Pere, & qu'il en a éprouvé toute la rigueur pour la détourner de dessus vous ? Il a fait voir par la multitude des suplices qu'il a enduré, jusqu'à quel point Dieu hait & punit le peché : c'est ce que j'ay tâché de vous montrer dans toutes les parties de l'histoire de sa Passion ; continuërez-vous aprés cela d'attirer sur vous-mêmes par de nouveaux crimes les rigueurs de cette même Justice ? Insensibles à sa mort, à ses playes & à ses douleurs, tout cela ne servira-t-il qu'à vous rendre plus criminels ?

Pouvez-vous soûtenir le réproche qu'il vous fait du haut de cette Croix ! *popule meus quid fecit tibi* ! dis-moy, mon peuple, ce que je t'ay fait ; mais plûtôt régarde ce que j'ay fait pour toy, compte les playes de ce Corps tout déchiré & tout sanglant, repasse dans ton esprit les affrons, les outrages & les ignominies à quoy je me suis soumis pour te délivrer d'un opprobre éternel ; conçois, si tu peux, l'amertume de mon cœur, le regret & la douleur interieure où j'ay été moy-même abîmé pour te délivrer d'une tristesse éternelle ; que pouvois-je faire d'avantage pour mériter ton amour, ta reconnoissance, ta fidelité, que de m'offrir à toute la rigueur de la Justice de mon Pere ? C'est, Chrétiens, ce que vous dit & ce que vous doit faire entendre un Dieu attaché à cette Croix.

Mais quels sentimens devez-vous prendre quand vous ferez reflexion que c'est pour vos crimes qu'il a été mis en cet état ? Dieu avoit commandé dans l'ancienne Loy, que quand on trouveroit un homme mort, sans qu'on en pût découvrir l'assassin, chaque passant mît les mains sur les playes du Corps, & protestât hautement qu'il étoit innocent de ce meurtre, *manus nostra non effuderunt sanguinem hunc* ? Ah ! mettons la main sur les playes de ce Corps adorable ; qui de nous pourra dire, *manus nostra non effuderunt sanguinem hunc*. *Deuteron.* 21. J'avouë, mon Sauveur ! que c'est moy qui suis le coupable, moy qui vous ay fait ces playes, moy qui ay versé vôtre Sang ; mais je deteste mes pe-

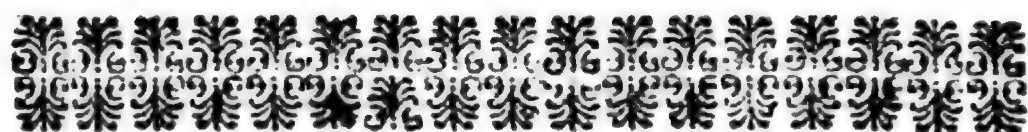
chez qui sont la cause de vôtre mort ; & je veux les faire mourir eux-mêmes par une sincere pénitence, qui seule est capable de les détruire, en m'appliquant le fruit de vôtre Mort ; & pour m'y animer j'en trouve les motifs & le modele dans vous-même ; j'en concevray l'énormité par la haine que vous leur portez ; & je me representeray que c'est à moy que vous adressez ces paroles que vous dîtes aux femmes pieuses qui vous suivoient lorsque vous portiez cette
Luc. 23. Croix ; *si in viridi ligno hac faciunt, in arido quid fiet* ? Ah ! si ce chef adorable, si humble, si auguste a été transpercé d'épines ; que sera-ce de ces têtes superbes, si élevées par leur orgueil, si remplies de vains projets & de desseins si ambitieux ? *in arido quid fiet* ? Si ce Corps virginal, qui est le Temple du S. Esprit, a été meurtri & déchiré de coups ; que sera-ce de ces corps nourris dans les délices, soüillez de tant d'ordures & traitez avec tant de delicatesse ? quels suplices ne doivent-ils point attendre aprés avoir été la cause des tourmens & des douleurs d'un Dieu ? *si in viridi ligno hac faciunt, in arido quid fiet* ? Si cet esprit & ce cœur si détaché de la terre ont souffert cependant une douleur si amere & des afflictions si inconsolables pour s'être chargé de nos pechez ; que sera-ce de ces ames esclaves de leurs passions, si rebelles aux Loix de Dieu, tout occupées de l'amour d'elles-mêmes, & remplies de haine contre leur prochain ? Si enfin cet arbre verd, que l'on peut appeller le veritable arbre de vie, chargé des fruits de toutes

toutes les vertus, a été frapé des foudres de la colere de Dieu pour nos iniquitez; que sera-ce d'un tronc sec & sterile qui n'a pas une goute d'humeur, & qui n'est bon qu'à jetter au feu.

Pour détourner ces malheurs que nous nous sommes si justement attirez, & pour arrêter les coups que cette rigoureuse Justice est prête de lancer sur nous; opposons-luy, Chrêtiens, ce Dieu en Croix; voilà le seul objet capable de la flechir, comme c'est le seul qui nous fait voir la grandeur de la satisfaction qu'elle a exigée pour nos pechez : mais comme vous voulez, Justice divine, que les pecheurs qui vous ont offensé, contribuent eux-mêmes à cette satisfaction; j'entens ceux qui m'écoutent, qui détestent leurs pechez, & qui sont resolus de n'aimer plus que leur Sauveur; ils vous demandent misericorde; & à la vûë du Sang qui coule de ses playes, ils sont persuadez qu'il a plus de force pour obtenir le pardon, que n'en ont leurs crimes pour attirer la vengeance du Ciel. Oüy, mon Dieu, en considerant cette Croix, nous demandons hardiment avec le saint Homme Job, que nos pechez soient pesez dans cette balance, & nous sommes assurez, quelque rigoureuse que soit vôtre Justice, qu'une goute de ce Sang versé pour nous l'emportera de beaucoup sur la pesanteur de nos crimes. Nous embrassons donc cette Croix, où nos pechez vous ont attaché, & nous la regardons comme l'azy-

le de vôtre miséricorde, aprés avoir été l'instrument de vôtre Justice : nous esperons donc qu'aprés avoir obtenu le pardon de nos crimes, par la vertu que vous luy avez laissée, nous entrerons en possession du bonheur, que le Sang que vous y avez répandu nous a mérité. Je vous le souhaite, &c.





SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA RESURRECTION DU FILS DE DIEU.

De la Resurrection du Sauveur.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum ; Surrexit, non est hic. *S. Marci 16.*

Vous cherchez Iesus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est Ressuscité, il n'est point icy. S. Marc 16.



C'EST en vain, fidéles amantes de Jesus crucifié, qu'aprés l'avoir suivy si fidélement durant sa vie, & aprés l'avoir accompagné jusqu'à la mort, vous venez maintenant le chercher dans le Tombeau, pour

luy rendre les devoirs de la Sepulture : il n'y est plus, il en est sorty victorieux de toutes les puissances qui l'avoient reduit en cet état, & qui pensoient l'y retenir ; ***Surrexit, non est hic.*** Mais la peine que vous avez prise de venir jusqu'icy ne sera pas inutile ; car vous serez témoins du plus grand de ses miracles, & qui est la confirmation de tous les autres : vous serez les premieres convaincuës de sa Resurrection, & ce sera vous qui en porterez la premiere nouvelle aux Apôtres mêmes : vôtre foy y trouvera une entiere assurance de la verité d'un fait que la malice des hommes ne peut déguiser, non plus que leur prévoyance & leur précaution ne l'a pû empêcher. Vôtre esperance ressuscitera, en voyant l'accomplissement des promesses qu'il vous a faites lors qu'il vivoit parmy vous ; mais vôtre joye doit maintenant essuyer toutes les larmes que vous avez versées à sa Mort, puisque ce n'est plus cet Homme de douleurs, qui a succombé sous l'effort de ses ennemis ; il est ressuscité glorieux, impassible, immortel : allez donc annoncer cette heureuse nouvelle, & au lieu de ce lugubre appareil de parfums, qui ne sont que pour soulager vôtre douleur, faites éclater par tout les sentimens de joye que vous doit inspirer la vûë d'un Homme-Dieu sorty victorieux du Tombeau, triomphant de tous ses ennemis, & qui est à couvert de tous leurs outrages ; ***Surrexit, non est hic.***

Ces paroles, Messieurs, ne s'adressent pas seulement à ces saintes femmes, à qui

cette surprise causa d'abord de l'épouvante ; elles regardent tous les Chrêtiens qui doivent entrer dans les sentimens que doit produire la nouvelle de leur Dieu ressuscité, & dont la Resurrection est l'esperance de la nôtre. Mais pour y entrer, adressons nous à Marie, à qui le Fils de Dieu en porta la premiere nouvelle, & demandons par son entremise les lumiéres du S. Esprit en luy disant avec toute l'Eglise aujourd'huy,

Regina Cœli lætare.

LEs Roys & les Souverains de la terre, Chrêtienne Compagnie, font consister leur gloire à triompher de toutes les puissances qui s'opposent à leurs desseins, & qui mettent des bornes ou des obstacles à leur grandeur ; mais comme ils sont mortels eux-mêmes, la mort qui ne les distingue point du reste des hommes, montre aussi son pouvoir à triompher d'eux à leur tour. Il n'y a que le Sauveur, qui pour preuve de sa divinité ait triomphé de la puissance de la mort : & quoy qu'il se soit trouvé des hommes qui l'ont bravée, regardée sans crainte & sans changer de visage ; il n'y a cependant qu'un Homme-Dieu qui l'ait vaincuë : ce qui a fait dire à S. Augustin, que la Resurrection est proprement son ouvrage & le miracle qu'il s'est luy-même reservé, comme le propre caractere de sa divinité ; parce que quoy qu'il ait communiqué à quelques-uns de ses Serviteurs la puissance de

ressusciter les autres, il n'y a que luy qui ait eu le pouvoir de se ressusciter luy-même, comme étant la source de la vie qu'il a de son fond entant que Dieu, & qu'il n'emprunte de personne : *quemadmodum Pater habet vitam in semetipso, Fitailio dedit habere vitam in semetipso.* Aussi cette Resurrection est-elle la demonstration de toutes les veritez qu'il a annoncées pendant qu'il vivoit sur la terre, la confirmation de tous nos Mystéres, & la preuve autentique de la Religion qu'il est venu établir ; jusque-là que les Apôtres sembloient d'abord se contenter de prêcher cette verité, comme S. Pierre fit aux Juifs ? & S. Paul au Senat d'Athénes : *Et Resurrectionem annuntiabat eis* ; & les autres sembloient ne prendre point d'autre qualité que celle de témoins de la Resurrection de leur Maître : *Reddebant Apostoli testimonium Resurrectionis Iesu Christi* ; comme s'il n'y eût eu que cette parole à dire, & que tout leur ministére consistât à porter par tout ce témoignage ; que toute la terre se dût soûmettre à cette preuve invincible de sa divinité, & à cette marque incontestable de sa puissance, qui a réparé les opprobres de sa Croix, couvert toutes les foiblesses humaines qu'il avoit fait paroître, & changé en triomphe toute l'ignominie de sa Mort, comme parle S. Chrysologue : *Resurgentis gloria sepelivit morientis infamiam.*

Ioan. 5. *Act. 17.* *Act. 4.* *Serm. de Resurrect.*

Mais comme ce Maître & ce vainqueur de la mort n'étoit pas seulement Dieu & Homme, mais de plus le Sauveur des hom-

mes, il n'est pas ressuscité seulement pour luy seul, il est encore ressuscité pour tout le reste des hommes; ce qui fait qu'il s'appelle luy-même par excellence nôtre resurrection, qui n'est en effet fondée que sur la sienne, qui en est la cause, le modéle, la preuve & l'esperance tout à la fois. Aussi mon dessein est d'envisager aujourd'huy cette Resurrection du Fils de Dieu, non pas tant comme le triomphe qu'il a remporté sur la Mort & sur l'Enfer, que comme la cause de nôtre bonheur & de la resurrection que nous devons commencer maintenant; puisque selon saint Paul, il est ressuscité pour nôtre justification, c'est-à-dire, pour faire ressusciter par avance l'ame du peché à la grace, par une vie toute nouvelle & toute sainte, afin de mériter une vie toute glorieuse aprés la resurrection de nos corps. Pour ce sujet, j'ay dessein de vous faire voir en la premiere Partie de ce Discours, que l'esperance certaine que le Sauveur nous donne aujourd'huy de ressusciter nos corps à la fin des siecles, doit maintenant operer la resurrection de nos ames de la mort du peché à la vie de la grace : c'est l'effet que la Resurrection du Sauveur doit produire presentement sur nous. Et dans la seconde, que cette resurrection de nos ames est ce qui doit rendre un jour la resurrection de nos corps glorieuse & semblable à celle du Fils de Dieu, comme nous l'apprend le grand Apôtre. C'est l'effet qu'elle produira un jour, & qui pour être éloigné jusqu'à la fin des tems, doit cependant nous animer

dés maintenant à entreprendre toutes les rigueurs à quoy la Religion Chrêtienne nous engage, & nous consoler dans tous les travaux de cette vie. C'est ce qui fera le sujet & le partage de cet entretien.

I. Partie. Comme à l'exemple de la Resurrection du Fils de Dieu, il doit y avoir un jour une resurrection de nos corps ; de même il y a une resurrection de nos ames qui se doit faire dés cette vie & qui doit préceder l'autre, si nous voulons que celle de nos corps soit un jour glorieuse, & qu'elle nous mette en possession d'une heureuse immortalité : & je dis que c'est le premier effet que le Sauveur ressuscité doit produire, en nous faisant sortir des vices où nous étions ensevelis comme dans un tombeau, & qui causeroient une mort funeste, malheureuse & éternelle à cette ame, sans cette resurrection anticipée, dont celle du Fils de Dieu doit être aujourd'huy le modele ; Resurrection à la vie de la grace, qui doit se former sur celle du Sauveur, comme l'Ecriture le dit en tant d'endroits, & dont elle fait connoître même les qualitez & les conditions : je les rapporte seulement à deux ou trois principales.

La premiere est, qu'elle soit veritable & certaine, & non pas en apparance seulement. *Surrexit Dominus verè*, dit l'Evangile, le Seigneur est veritablement ressuscité ; & il n'y a rien que le Fils de Dieu même semble avoir eu plus à cœur que de montrer qu'il l'étoit effectivement ; puis qu'il n'y a sortes de preuves qu'il n'ait employées pour nous en donner des convictions sensibles ; parce que tout

Luc. 24.

le reste dépendoit de là, que les hommes en fussent entierement persuadez & convaincus: or ils ne pouvoient manquer de l'être aprés l'avoir vû plusieurs fois, l'avoir entendu parler, avoir touché ses playes, aprés l'avoir vû manger en leur presence & donner tous les signes de vie capables de leur ôter tout soupçon de surprise ou d'illusion dans un fait auquel ils avoient tant d'interêt. Il sçavoit bien que sans cette conviction, les hommes non seulement demeureroient dans l'infidelité qu'il leur avoit reproché si souvent, mais encore dans leurs vices & dans leurs habitudes criminelles, qu'ils n'auroient eu garde de quitter, sans la certitude de cette Resurrection, qui les assuroit de la leur, & qui les obligeoit ensuite de bien vivre, pour joüir des avantages qu'elle leur promettoit: de maniére que si la Resurrection du Sauveur n'eût été qu'apparente & qu'un fantôme, elle n'eût aussi produit qu'une conversion feinte & apparente, & une fausse resurrection de la mort du peché; parce que comme ceux qui ne croyent & qui n'esperent point de resurrection aprés la mort, ne songent qu'aux biens & aux plaisirs de cette vie, en quoy ils établissent uniquement leur bonheur, qu'est-ce qui eût pû, je vous prie, avoir assez de force pour les faire renoncer de cœur & avec sincerité aux biens presens, sans l'esperance certaine des biens de l'avenir? & s'ils eussent eu sujet de douter de cette Resurrection de leur Maître, ou s'il y eût eu lieu de croire qu'ils eussent pris une chymére pour une verité; fussent-

ils jamais ressuscitez spirituellement en mourant aux plaisirs & à toutes les esperances de cette vie ? Ces deux choses avoient donc une liaison necessaire ; la conviction de la veritable Resurrection du Sauveur, & la veritable resurrection de l'ame qui sort de son peché pour mener une nouvelle vie : mais aussi il faut ajoûter, que comme la verité de l'une fut cause de la verité de l'autre dans les Apôtres & dans les Disciples du Fils de Dieu, elle le doit être aujourd'huy dans la resurrection des Chrêtiens, qui se doit former sur celle de leur Sauveur. Il est veritablement ressuscité ; pourquoy feindrions-nous une fausse resurrection, puisque la sincerité fait la premiere & la plus essentielle condition pour joüir du bonheur que ce Sauveur nous a merité par la sienne ? car comme saint Augustin nous assure qu'une pieté contrefaite & hypocrite n'est pas une pieté, mais une double iniquité, parce qu'elle est une veritable iniquité & une fausse pieté ; disons le même de la fausse resurrection des pecheurs : ce n'est pas une resurrection, comme le fantôme d'un homme n'est pas un homme, elle est une dissimulation & une veritable hypocrisie, qui ne sert qu'à nous rendre plus criminels devant Dieu.

C'est le reproche que le Disciple bien-aimé fait dans l'Apocalypse à un Evêque : *nomen habes quod vivas, & mortuus es* ; vous avez le nom, le dehors & l'apparence d'un homme vivant à la grace, mais vous êtes mort en effet ; car n'ayant pas quitté les vi-

Apocal. 2.

ces qui vous avoient donné la mort, vous n'êtes point veritablement ressuscité ; *nomen habes quod vivas.* Vous vous contentez du nom, si vous n'en avez pas la réalité ; mais de quelle utilité peut être ce nom en vain, que pour être une conviction de vôtre hypocrisie qui vous trompe le premier avant que d'imposer aux autres ? Un mort que l'on feroit marcher par ressorts & qui se remueroit comme une machine, ne seroit qu'un cadavre nonobstant ce mouvement artificiel ; parce que le principe interieur qui l'animoit auparavant n'y est plus ; ainsi ayez tous les dehors & tout l'exterieur d'un homme de bien, si la grace qui est le principe de la vie spirituelle & divine n'y est pas, *nomen habes quod vivas & mortuus es* ; vous êtes encore mort & vous n'êtes point veritablement ressuscité.

Or, Messieurs, je vous le demande en ce tems auquel tous les Chrêtiens font gloire de ressusciter avec le Sauveur, en ce tems qu'ils s'accusent de leurs pechez au Sacrement de Pénitence, qu'ils reçoivent son Corps vivant par la Communion, qui est un gage de la resurrection des nôtres, en ce tems qu'on les voit à l'Eglise s'acquiter plus exactement des devoirs de Chrêtiens ; ne pourroit-on point leur faire ce même réproche, qu'ils ont le nom & l'apparence de vie, qu'ils semblent ressuscitez, mais qu'ils se contentent de ce dehors trompeur ? On diroit qu'ils auroient rompu les liens de cette mort funeste, qui les tenoit comme ensevelis dans l'ordure de leurs crimes ; mais que c'est peu

de chose, quand il n'y a que l'apparence, si l'on ne quitte le peché tout de bon ; puisque nous ne ressusciterons que pour nôtre malheur éternel si nous ne ressuscitons dés maintenant ; & que nous n'aurons droit à la Resurrection glorieuse du Sauveur, qu'autant que nous la representerons sur la terre en ressuscitant veritablement ; car si nous sommes étroitement liez à sa personne par la Foy qui nous fait Chrêtiens, si l'esperance qui nous attache à nôtre souverain Bien nous le doit faire souhaiter par avance, nous devons nous y attacher encore plus intimement par la charité & par la grace, qui est l'unique moyen de le posseder un jour. Il est le Dieu des vivans & non pas des morts, dit-il par son Apôtre, si nous sommes morts de la sorte, quelque apparence de vie que nous ayons, nous n'aurons point de part à la gloire de sa Resurrection. En effet quoy de plus monstreux que de voir un membre mort & pourri attaché à un chef vivant & glorieux ? & si le Texte sacré nous assure, que là où est le chef, là il faut que les membres se trouvent, nous souffrira-t-il réünis à son Corps ressuscité & revêtu de gloire, si nous ne commençons par cette vie de l'ame, qu'une veritable & sincere resurrection nous doit rendre dés maintenant.

C'est ce qui fait dire au Prophete Royal que les Impies ne ressusciteront point au jour du Jugement, non pas qu'ils n'y paroissent en corps & en ame comme les autres, & que leurs ames ne se rejoignent à leurs corps pour être jugez avec eux ; mais c'est que

cette resurrection ne sera que pour une mort éternelle, que le S. Esprit appelle une seconde mort, & qu'il seroit plus avantageux pour eux de ne ressuciter jamais, que de ne ressusciter que pour être éternellement malheureux; c'est sur ce même principe que S. Paul nous annonce ce grand Mystere, que tous ressusciteront à la verité, mais que tous ne seront pas changez: *Ecce mysterium vobis dico, quia omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*; c'est-à-dire, que tous ne joüiront pas des avantages d'une resurrection glorieuse, parce qu'il n'y aura que ceux qui seront veritablement changez en cette vie par une sincere conversion, & par une resurrection veritable de la mort du peché à la vie de la grace, qui fait la sainteté. Ah! Chrêtienne Compagnie, qu'il y a à craindre que le nombre n'en soit bien petit. Il n'y a personne dans cette compagnie qui n'ait celebré la Pâque du Seigneur, je le veux croire, puisque la qualité de Chrêtiens & d'Enfans de l'Eglise nous y oblige; mais combien en trouveroit-on qui soient veritablement changez & veritablement ressuscitez avec le Sauveur, qui ne soient plus esclaves du peché & de la mort, qui soient veritablement libres parmy les morts, comme l'exprime le Prophete, & sortis de leur sepulchre par une vie toute nouvelle & toute sainte? Hélas que de penitences feintes! que de conversions hypocrites! que de fausses resurrections! & comment en juger!

1. Ad Corinth. c. 15.

C'est, Messieurs, par la seconde condi-

tion que l'Apôtre donne à cette resurrection spirituelle, tirée sur celle du Fils de Dieu : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* ; Jesus-Christ étant Ressuscité ne meurt plus, & la mort n'a plus de pouvoir sur luy. Mais que s'ensuit-il de là ? *ita & vos existimate, vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo.* Persuadez-vous que vous êtes mort au peché pour jamais, afin de ne plus mourir comme luy : & c'est la difference qu'il y a entre cette Resurrection du Sauveur & toutes les autres qui l'ont précedées. Les Prophetes de l'ancienne Loy en ont ressuscité quelques-uns par une vertu divine, comme Elisée, & le Sauveur même durant sa vie en a fait sortir quelques-uns du tombeau, & d'autres lors qu'on les y portoit ; mais il y a eu cette difference entre ces resurrections, quoy que veritables, & la sienne, que les autres étoient ressuscitez pour mourir encore une fois ; mais que celle du Sauveur a eu pour dot l'immortalité, en recevant une vie glorieuse, qui n'étoit plus sujette aux loix de la mort ; *quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel* : il n'est mort qu'une fois, & il est ressuscité pour toûjours.

Ad Rom. 6.

Ibid.

Et voila, Messieurs, le modele que nous presente cet Apôtre, de la resurrection de nos ames ; que la mort ne les domine plus, & qu'étant une fois sorties du peché, elles ne retombent plus dans une seconde mort, dont la resurrection seroit infiniment plus difficile, & auroit besoin d'une grace & d'une puissance extraordinaire, & seroit même

un grand préjugé que la premiere n'auroit pas été veritable : il faut pour cela que la nôtre soit semblable à la sienne, exempte des traits de la mort & des atteintes du peché. Ainsi, mon cher Auditeur, étant sorti du tombeau de vos pechez & de vos vieilles habitudes, où vous étiez comme enseveli, il faut qu'on ne vous y trouve plus, & que l'on puisse dire de vous, ce que les Anges dirent du Sauveur Ressuscité, *surrexit, non est hic* ; il n'est plus icy, & il ne faut plus l'y chercher ; il ne faut plus que l'on vous trouve dans ce jeu, dans ces compagnies dangereuses, qui ont été si funestes à vôtre innocence ; *surexit, non est hic*. Oüy il faut renoncer pour jamais à ces societez de débauches, à ce libertinage, à ces discours scandaleux, à ces divertissemens mondains qui vous ont fait tomber si malheureusement, & causé la mort à vôtre ame ; *surrexit, non est hic* : il faut quitter cette mauvaise habitude que vous aviez de jurer, ou de vous émanciper à tant de paroles libres ; vous défaire de ce mauvais livre qui a été la cause & l'occasion de vôtre chute ; *surrexit, non est hic* ; qu'on ne dise plus que vous êtes aussi emporté, aussi adonné aux excés de bouche, aussi avare & aussi attaché aux choses de la terre que vous étiez auparavant ; car enfin dequoy vous serviroit cette resurrection, quand même elle auroit été veritable & sincere, si elle n'est pas constante, & s'il faut rentrer une seconde fois dans le tombeau ? C'est une remarque qu'ont fait quelques Saints Peres, que jamais le Sauveur

Marc. 16.

pendant sa vie n'a ressuscité deux fois le même mort, non plus que rendu deux fois la vûë au même aveugle, ny la santé au même malade; pour nous apprendre qu'il ne faut pas abuser de sa bonté, & que le bienfait de nous avoir rendu une vie qui est au dessus de toutes les forces de la nature, nous doit rendre soigneux & vigilans à conserver un bien si précieux & si difficile à recouvrer.

En effet, Messieurs, quel est l'insensé qui voulût se procurer la mort du corps de sang froid & de gayeté de cœur, sur l'esperance que Dieu le peut ressusciter, & qu'il en a ressuscité plusieurs? cependant ce n'est pas une moindre témerité de se donner la mort de l'ame par un peché: car quoy que cette vie ne soit pas irreparable, que Dieu en ressuscite plusieurs de cette funeste mort, & que peut-être il nous ait déja rendu cette vie divine plusieurs fois; cependant puisque cela ne dépend pas de nous, & qu'il est au dessus des forces de toutes les créatures, quel aveuglement de présumer d'une misericorde qui ne nous est point dûë, & dont la présomption est ce qu'il y a de plus capable de nous la faire refuser? faites-y une serieuse reflexion, mon cher Auditeur? Vous aviez promis à Dieu de changer de vie, & c'est en vertu de cette promesse qu'il vous a admis à la participation de son Corps & de son Sang; c'est sur la resolution que vous avez faite de renoncer au peché, qu'il vous a fait grace & qu'il vous a reçû dans son amitié; pensez que de la conservation de

cette vie dépend celle que vous esperez dans l'éternité, & enfin que si vous la perdez par une seconde mort, peut-être ne la recouvrerez-vous jamais. Si vous aviez reçû le pouvoir de ressusciter un mort, & que vous sçussiez certainement que ce mort à qui vous rendriez la vie, vous la raviroit à vous-même cruellement quelque jour, sans avoir égard au bienfait qu'il auroit reçû de vous, ne le laisseriez-vous pas plûtôt éternellement dans le tombeau, que de luy donner une vie qui vous devroit causer la mort ? Or c'est à peu prés le sentiment que le Sauveur a des personnes qu'il a ressuscitées aujourd'huy : peut-être sont-ils déja morts une seconde fois, peut-être luy ont-ils déja fait souffrir une seconde mort à luy-même ? Ah ! s'écrie l'Apôtre, en vûë de ce malheur si ordinaire aux Chrêtiens, *existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Iesu* ; faites état que vous êtes morts pour toûjours au peché, & que vous ne devez à l'avenir vivre que pour Dieu : ne changez pas le Mystére de sa Resurrection en un jour de mort, en perdant la vie de l'ame qu'il vous a renduë ; & qu'il n'arrive pas à vôtre égard, ce que déploroit S. Bernard de son tems, que la Resurrection du Sauveur soit devenuë la saison du peché, & le tems de retomber dans vos crimes : *Proh dolor ! peccandi tempus, terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.* *Supra.* *Sermon 1. de Resurrect.*

Mais revenons & disons qu'afin que cette resurrection de nos ames soit parfaitement semblable à celle du Sauveur, S. Paul ache-

ve d'en faire le paralele par une troisiéme condition, qui est d'être non seulement veritablement ressuscité, de faire une resurrection constante & pour toûjours, & non pas seulement passagere ; mais en troisiéme lieu, qu'elle se fasse connoître par des actions d'un homme veritablement ressuscité, qui ne tient plus à la terre, qui n'a plus de part aux choses de ce monde, & qui ne pense plus qu'à l'Eternité ; *ut quomodo surrexit Christus à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* *Ad Rom. 6.* Voicy la force du raisonnement de cet Apôtre ; nous avons été ensevelis avec le Sauveur, & il est mort pour faire mourir en nous le vieil homme, afin que comme Jesus-Christ est Ressuscité à la gloire, en menant une nouvelle vie, nous ressuscitions aussi en procurant à nôtre ame des qualitez conformes à celle de la vie glorieuse de son Corps.

Car, Messieurs, quoy qu'il ait resté encore quelque tems sur la terre aprés sa Resurrection il n'y a pas vêcu comme il faisoit avant que d'être Ressuscité ; ce n'étoit plus une vie commune dans le commerce ordinaire des hommes ; il menoit une vie toute celeste, conforme à l'état où il étoit entré par sa Resurrection : il apparoissoit de tems en tems à ses Disciples pour les instruire & pour les affermir dans la Foy ; mais la terre n'étoit plus son sejour ny sa demeure ; aussi leur parla-t-il, dit S. Augustin, du tems qu'il étoit avec eux, comme s'il n'y eût plus été ; *cum adhuc essem vobiscum.* *Luc. 24.* C'est qu'il n'agissoit plus comme il faisoit auparavant, qu'il n'étoit plus mortel & sujet aux

infirmitez de nôtre nature ; mais qu'il étoit entré dans une vie immortelle, indépendante des necessitez du corps, dans une vie toute nouvelle, qui ne ressentoit plus rien de la mortalité & de la misere de la nôtre ; dans une vie toute separée des créatures, & qui n'avoit plus rien de commun avec la corruption du monde ; une vie enfin qui le mettoit à couvert de toute la malice des hommes, & qui le mettoit en possession d'un bonheur infini.

Voila l'idée parfaite & achevée de la resurrection spirituelle d'une ame, & S. Paul ne nous propose pas un autre modele ; *ut quomodo Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Nous devons mener aux yeux des hommes une vie conforme à l'état où nous sommes élevez par cette Resurrection ; non plus une vie sensuelle, voluptueuse, tout occupée des plaisirs de la terre ; mais sainte, vertueuse, spirituelle & toute celeste, comme des personnes qui ne sont plus de ce monde, & qui n'y tiennent plus par aucun lien de ceux qui les y attachoient. C'est ce que veut dire ce même Apôtre par ces autres paroles, qui semblent la conclusion de son raisonnement ; *si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt* Ad Coloss 3.
quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram : si vous êtes veritablement ressuscitez avec le Fils de Dieu, ne soupirez plus qu'aprés le Ciel, ne songez plus aux choses de la terre, & ne les regardez plus que comme des choses passées pour vous, & à quoy vous n'avez plus de part.

C'est à nous, Chrêtienne Compagnie, à

examiner si ces marques nous conviennent, afin de juger si nous sommes veritablement ressuscitez; car comme la vie suit la condition de l'être, & que ce sont les actions qui font voir si nous sommes en vie; c'est à nous à voir si nos actions marquent nôtre resurrection & une vie toute nouvelle; car nous devons dire sur ce sujet ce que le Fils de
Joan. 10. Dieu disoit autrefois aux Juifs: *opera quæ ego facio, hæc testimonium perhibent de me;* les œuvres que je fais maintenant, rendent témoignage de ce que je suis; je fais voir par des actions de vertu, par des œuvres de charité, par une conduite réguliere & édifiante, & sur tout par la mortification de mes passions, que j'ay reçû une vie toute nouvelle; car ne vous y trompez pas, con-
Ad Rom. 8. tinuë le grand Apôtre, *si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis;* si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Il n'y a donc point de resurrection où il n'y a point de mortification des sens & des passions. On a beau frequenter les Eglises, pratiquer avec soin quelques exercices exterieurs de pieté, participer aux Sacremens; si l'on vit selon les desirs des hommes, selon ces desirs, qu'un autre Apôtre appelle seculiers, selon la volonté de la chair & des passions humaines, l'ame n'est point ressuscitée, parce qu'elle ne donne aucune marque de resurrection.

Et c'est par là, Chrêtiens, que l'on doit juger de ces prétenduës conversions, ou plûtôt de ces prétenduës resurrections sans conversion; car les Chrêtiens veulent separer

ces deux choses, ils veulent ressusciter, mais ils ne veulent pas se convertir; c'est-à-dire, ils ne veulent pas changer de vie, de desseins, de desirs, sans penser que c'est par les actions qui passent au dehors que l'on montre que l'on a la vie, & que nulle autre chose ne nous le peut persuader: or c'est ce que la vûë de la Resurrection du Sauveur & la pensée de la nôtre, qui se doit faire à la fin des siecles, doit operer maintenant sur nos ames, afin que reciproquement la resurrection de nos ames rende glorieuse celle de nos corps. C'est ce que nous allons voir en cette seconde Partie.

C'est, Messieurs, une verité trop constante, pour m'arrêter à vous en produire des preuves, que la resurrection des Justes & des Saints sera bien differente de celle des Impies & des Réprouvez; puisque comme nous avons déja dit avec l'Apôtre, qui publie cette verité comme un des plus grands Mysteres de nôtre Religion, tous ressusciteront en ce dernier jour; mais que tous ne seront pas changez, c'est-à-dire, qu'il y aura des corps qui sortiront de leur tombeau tout éclatans de lumiére, & revêtus de la gloire de l'immortalité bienheureuse, comme parle Tertulien; & qu'il y en aura d'autres qui sortiront de la pourriture, pour être jettez dans les flâmes, & pour souffrir une éternité de tourmens; ce que le Sauveur a voulu distinguer luy même en nommant ces deux sortes de resurrections, l'une une resurrection de vie; *resurrectionem vitæ*, & l'autre une resurrection de Jugement

II. PARTIE.

Ioan. 5.

& de condamnation, *resurrectionem judicij*; l'une par laquelle les ames justes reprendront leurs corps, pour partager avec eux la gloire qu'elles ont acquises par leur moyen; & l'autre par laquelle les ames malheureuses se rejoindront aux mêmes corps qu'elles ont eu en ce monde, & qui ayant été les instrumens & les complices de leurs crimes, seront aussi les compagnons de leur malheur.

Mais ce que nous devons apprendre du Mystere de ce jour pour nous animer à mener une vie sainte, & à souffrir de grand cœur tous les travaux qui en sont inseparables; c'est que de cette resurrection spirituelle de nos ames dépend celle de nos corps; ensorte qu'ils entreront en possession de la gloire & de l'immortalité bienheureuse, selon que l'ame ressuscitée par avance les aura soûmis, mortifiez & rendu semblables à celuy du Sauveur, qui doit être encore le modele des nôtres en cette vie, pour l'être éternellement dans l'autre; c'est la doctrine du même saint Paul, dont je n'ay entrepris que de vous expliquer les pensées dans tout ce Discours, & qui nous assure que nos corps sont comme le germe de la resurrection; de maniére que si nous l'avons semé comme il parle, & donné à la terre, mortifié, & semblable à celuy du Sauveur du monde, on nous le rendra glorieux, impassible, tout éclatant de gloire comme le sien; tout au contraire, si nous l'avons nourry dans les delices, usé de débauches, corrompu par les plaisirs des sens, il ne rece-

vra la vie que pour immortaliser ses suplices. Ainsi tout Chrêtien qui pensera serieusement à ce grand Mystere, sera persuadé d'abord de la consequence que j'en prétens tirer ; que la resurrection presente de nos ames rendra glorieuse celle de nos corps ; premierement, parce que ces ames ressuscitées les préserveront des vices qui les soüillent, & en les faisant les instrumens de leurs bonnes œuvres, elles leur acquereront le droit de participer à leur bonheur, comme l'ayant acquis par leur moyen ; & comme ils auront eu part à la peine, ils l'auront aussi à la récompense.

Car qui ne voit que la plus grande partie des bonnes actions qui se font dans la vie, se font par le secours & par le moyen du corps, & que dans les autres mêmes qui en paroissent les plus indépendantes, il ne laisse pas d'y avoir part ? On se sert des yeux dans la pénitence pour exprimer la douleur du cœur par les larmes qu'on verse ; les mains sont employées dans les exercices de la charité, tout ce corps enfin est le sujet des plus rudes austeritez, puisque les jeûnes, les cilices & toutes les autres rigueurs qu'une sainte haine inspire à une ame vrayement convertie, ne se peuvent exercer que sur luy ; c'est par luy que l'on se prive des plaisirs & des divertissemens quand on veut mener une vie plus sainte & plus reguliére ; & le plus haut acte d'amour de Dieu, dont un Chrêtien soit capable en cette vie, qui est le martyre, ne se peut exercer qu'aux dépens de la vie de ce corps, qui entre pres-

que en tout ce que l'ame fait de bien. Il faut donc que ce corps qui a servi d'instrument à l'ame pour toutes les fonctions de vertu, partage avec elle la gloire ; aussi est-ce proprement en sa faveur que se fait la resurrection ; car pour l'ame étant immortelle de sa nature, à proprement parler, elle ne ressuscite point, comme à proprement parler elle ne meurt point aussi, & ce n'est que dans un sens metaphorique & moral que je vous ay parlé de la resurrection de nos ames ; mais le corps ressuscitera veritablement, & c'est à raison de cette partie de nous-mêmes que l'homme doit ressusciter ; & la gloire qui suit la resurrection est un bien commun à toutes les deux parties qui composent l'homme. Comme le peché a causé la mort du corps, qui selon l'Apôtre en est la re-
Ad Rom. 6. compense & le salaire, *stipendia peccati mors* ; de même, c'est la grace que possede l'ame, qui rendra la vie glorieuse à ces corps pour entrer dans une vie immortelle qu'on ne perdra plus.

Il s'ensuit de là, Chrêtiens, que la gloire de nos corps sera grande à proportion de celle de nos ames ; parce que nos corps doivent prendre part à la beatitude de l'ame, & que l'ame ne s'y peut réjoindre sans luy faire part de l'état où elle est élevée & sans partager sa gloire avec celuy avec qui elle a partagé la peine & le travail ; mais par la même raison, les Réprouvez sortiront de leurs tombeaux avec des corps affreux & conformes à l'état de leurs ames criminelles. Que s'ils ne sont plus sujets à la mort, parce

parce qu'on ne meurt plus aprés la resurrection ; ce ne sera que pour immortaliser leurs suplices, & leur communiquer une vie mille fois plus cruelle que la mort. Ainsi, mon cher Auditeur, pour vous animer à mener une vie plus sainte, & pour accoûtumer vôtre corps à devenir un fidéle instrument des plus saintes operations de l'ame, il ne faut que penser à cette participation de gloire, & à cette ressemblance qu'il aura avec celuy du Sauveur, ou à l'état des corps des Réprouvez aprés la resurrection.

Car quand il n'y auroit autre chose à representer à ceux que l'amour de leurs corps & l'horreur de la mortification chrêtienne éloigne de la vertu ; je n'ay qu'à leur demander ce qu'ils ne souffrent point même en cette vie, afin que ce même corps soit à son aise pour quelque tems ? Quelle gêne & quelle contrainte pour conserver un peu de beauté qui s'efface, & qui sera enfin le joüet des tems & la dépoüille de la mort ! à quoy ne se soumet-on point dans une dangereuse maladie pour recouvrer un peu de santé ? & l'on ne peut se contraindre pour procurer à ce corps une beauté éternelle, une santé inalterable, une vie immortelle, une impassibilité glorieuse ? Ah ! est-ce trop demander de vous, de faire pour une éternité ce que vous faites pour le tems ? Que si le desir du bonheur de l'ame fait peu d'impression sur vous, & si vos soins sont uniquement pour le corps, à la bonne heure ; faites en donc du moins autant, afin qu'il joüisse toûjours du bien que vous tachez de

luy procurer pour si peu de tems & avec tant de peine ?

En second lieu, Messieurs, cette resurrection glorieuse que nous esperons n'est pas seulement une suite & une consequence de la resurrection de nôtre ame, mais de plus elle est un puissant motif pour nous soûtenir dans les travaux qui sont inseparables de la vertu, & pour nous animer à souffrir constamment toutes les traverses qui nous arrivent, toutes les croix, & en un mot toutes les afflictions ausquelles les justes sont encore plus exposez en ce monde que les autres. Sur quoy les Saints font une question dont la resolution nous affermira dans un sentiment si chrêtien ; ils demandent pourquoy la resurrection des ames, c'est-à-dire, du peché à la grace se doit faire durant cette vie, au lieu que la resurrection des corps est differée jusqu'à la consommation des siecles ? & entre les raisons qu'ils en apportent, je m'arrête à celle-cy ; sçavoir que la resurrection des ames étant la cause de celle de nos corps, a dû se faire en cette vie, qui est le tems & le lieu destiné pour acquerir des vertus, pour faire de bonnes actions & pour mériter la recompense de la gloire ; & que comme l'ame ne peut mourir, il faut que si-tôt qu'elle n'est plus dans son corps, elle aille prendre possession du Ciel, aprés qu'elle aura expié le reste des peines dûës à ses pechez ; mais pour le corps qui est sujet aux loix de la mort, qui retourne naturellement en poussiere, comme c'est d'elle aussi qu'il a tiré son origine, & qui ne doit

participer à la gloire de l'ame, qu'en vertu des merites qu'elle a acquis par son moyen; Dieu l'a voulu laisser dans cet état de mort & dans la poussiere où elle le réduit, pour nous inspirer le détachement des plaisirs des sens, & déraciner cet amour dereglé que nous avons maintenant pour ce corps, à la vûë de l'état, où il sera reduit jusqu'à la fin du monde.

Car d'un côté, qui pourra aimer les choses de la terre, & rechercher avec tant d'ardeur les plaisirs des sens, en considerant le tombeau, où toute la gloire du monde doit être ensevelie, & en faisant reflexion que ce corps sera consumé de vers, & comme anéanti durant tant de siecles? Mais d'ailleurs comme il doit aussi avoir sa part de la gloire que l'ame acquiert par son moyen, ce délay épure nôtre foy & anime nôtre esperance, laquelle regarde le bien à venir, & qui pour avoir quelque raport à l'éternité, doit du moins souffrir que la joüissance de ce bonheur soit differée jusqu'à la fin des tems.

Mais cela n'a pas eu de lieu dans la Resurrection du Sauveur; parce que si elle eût été differée de la sorte, nous aurions eu sujet de douter de ses promesses & de la certitude de la nôtre; mais dans cette esperance si certaine de nôtre resurrection, dont celle du Fils de Dieu nous est un gage assuré; quelle consolation dans toutes nos miseres, dans toutes nos peines, dans tous les travaux que nous souffrons pour Dieu en cette vie! car c'est maintenant que nous

Job. 19. pouvons dire avec le saint Homme Job, *scio quod Redemptor meus vivit, & in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* Oüy, disoit ce grand Saint, quoy que mon corps semble maintenant s'en aller en pieces par la multitude des playes dont il est couvert, qu'il soit tout rempli de pus & d'ordure, & presque aussi corrompu que le fumier sur lequel il est étendu, je ne laisse pas de triompher de joye dans la vuë de ce qu'il doit être un jour; & dans la vive foy que j'ay, qu'il sortira glorieux du sepulchre, & avec ces mêmes yeux dont je ne vois maintenant sur moy & autour de moy que pourriture & que misere; j'auray le bonheur de contempler mon Sauveur; *quem visurus ego sum & oculi mei conspecturi sunt*; voila l'esperance qui me console, la pensée qui me soûtient, la consolation qui me fortifie & qui m'anime à souffrir avec tant de patience le pitoyable état où je suis reduit; *hæc spes reposita est in sinu meo.* Oüy, encore une fois, cette esperance adoucit tous mes travaux & me fait trouver mon bonheur parmi les malheurs de ma famille, l'abandonnement de mes amis, la perte de mes biens & les outrages que je souffre de mes plus proches; ce corps doit ressusciter un jour.

C'est ce même motif dont la mere des Machabées se servoit pour animer ces généreux Martyrs à mourir pour la deffense de leur Loy; mes enfans, leur disoit-elle, je ne sçay comment vos corps ont été formez dans mon sein, si j'ay contribué quelque chose à vôtre production, ce n'a été que com-

me l'instrument de la puissance du Dieu que vous adorez ; mais je sçay bien que celuy qui vous a donné la vie par mon moyen, est assez puissant pour vous la rendre & pour animer encore une fois ce corps dont vous allez faire un sacrifice aux interêts de sa gloire ; souffrez donc constamment dans l'attente du bonheur qu'il vous prepare.

En effet, Chrêtiens quelles peines & quelles amertumes cette pensée & cette esperance ne doit-elle point adoucir ? y a-t-il tristesse qu'elle ne dissipe ? affliction, douleur, maladie, misere, incommoditez qu'elle ne doive soulager ? & si un Chrêtien étoit fortement persuadé de cette verité, qui est un des principaux objets de sa foy, auroit-il jamais besoin d'autre consolation ? nous ressusciterons, donc il n'y a rien qui doive être capable de nous attrister ; puisque la gloire même de cette Resurrection se doit en partie mesurer sur la grandeur de nos souffrances & de nos travaux. Nous ressusciterons, justes qui souffrez, pauvres qui gemissez dans le fond d'un Hôpital, vous qui êtes maintenant accablez de maladies & de douleurs : ah ! si vous pouvez contenir vôtre joye à cette nouvelle, vous n'avez pas assez de foy.

Car en troisiéme lieu, si nôtre ame est ressuscitée, & si elle vit de la vie de la grace & de la foy, dont la resurrection de nos corps fait un des premiers objets, & même le fondement de toutes les autres ; cette foy ne nous fortifiera pas seulement contre les maux de cette vie, mais encore contre la mort qui en est le dernier & le plus grand

de tous ; comme étant une destruction totale de nôtre être, contre laquelle la nature a coûtume de roidir toutes ses forces pour s'en deffendre ; mais un Chrêtien ressuscité par avance ne la regardera plus que comme un passage à une vie immortelle & bienheureuse ; il la désarmera en luy ôtant ce qui la rend si formidable, qui est le peché, & il se mettra en état de la regarder comme le terme de ses souffrances & le commencement de son bonheur.

C'est en effet la plus naturelle consequence que nous devons tirer de la pensée de la Resurrection ; car s'il faut ressusciter, il faut mourir, & comme la resurrection suppose la mort, nous mourrons par avance par le détachement & la separation de toutes les choses de la terre, & nous mépriserons la vie presente dans l'esperance d'une meilleure ; mais sur tout bien loin d'être effrayez de la mort qui doit reduire nos corps en poussiere, nous nous animerons par cela même à élever nos cœurs à quelque chose de plus grand que tout ce qui est en ce monde, puisque nous ne sommes pas faits pour y demeurer toûjours, & qu'il y a une autre vie qui nous attend. Ainsi nous devons croire que c'est à tous les Chrêtiens, que l'Ange qui parut sur le Tombeau du Sauveur du monde, dît en la personne de ces femmes pieuses qui étoient venuës le chercher, *noli-*
Marc. 16. *te expavescere* ; non, ne craignez point, ce Sepulchre n'est plus un objet d'horreur, c'est un lieu où nos corps sont comme en dépost pour ressusciter un jour & recouvrer une

nouvelle vie ; toute la beauté & toute la gloire du monde y sont ensevelies pour jamais, mais la gloire des Saints y trouve une heureuse naissance, parce que c'est une participation de celle du Saveur qui y a trouvé une vie bienheureuse avec le terme de ses souffrances & de ses humiliations ; de sorte que ce n'est pas seulement le Sepulchre de cet Homme-Dieu qui doit être glorieux selon l'oracle du Prophete : *erit sepulchrum ejus gloriosum* ; le nôtre le doit être aprés le sien, parce qu'il en a fait un passage à l'éternité, qu'il nous a acquise par sa mort. Et voila ce qui doit calmer toutes nos craintes & animer nôtre esperance en laquelle le Sauveur nous a regenerez par sa Resurrection ; *regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Iesu ex mortuis.* *Isaïe. 11.* *1. Petr. c. 1.*

CONCLUSION.

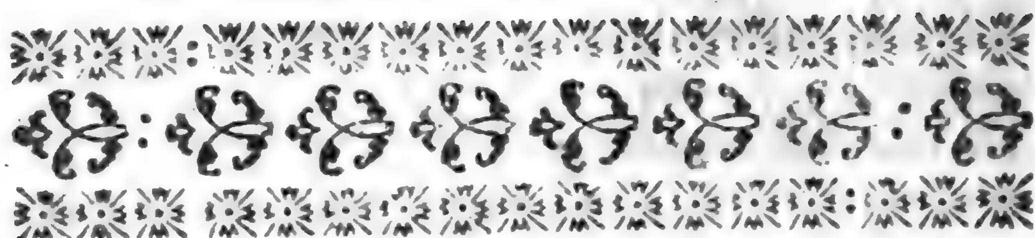
Finissons, & pour nous animer à une resurrection spirituelle, c'est-à-dire, à la haine du peché, à la pratique de toutes les vertus, & à tous les devoirs de la vie chrêtienne, je ne veux que ces paroles que le même grand Apôtre dit à son Disciple Thimotée, *memento Dominum Iesum resurrexisse à mortuis* ; souvenez-vous que Jesus le Sauveur des hommes est ressuscité. Ah ! quelle consequence ne tirez-vous point d'une verité si averée, & que ses ennemis même n'ont pû désavoüer ? Vous devez inferer ce que nous avons fait voir, qu'il faut mourir au peché pour jamais, & commencer dés maintenant une resurrection spirituelle : *existimate vos mortuos peccato, viventes autem Deo in Christo.* Si vous êtes sortis du tombeau, *2. Ad Timoth. c. 2.* *Supra.*

faites en sorte qu'on ne vous y voye plus, & qu'on puisse dire de vous ce que l'Evangile dit de luy, *Surrexit, non est hic.* Concluez ensuite que si la Resurrection de son Corps est le modéle de celle de vôtre ame, vous êtes obligez de vivre une vie nouvelle, c'est-à-dire, toute sainte & toute divine; & si la sienne a été un passage de la mort à la vie, la vôtre le doit être du peché à la grace, des vices aux vertus, d'une vie lâche & languissante à une autre vie toute fervente & toute animée de l'esprit de Dieu, *memento Dominum Iesum resurrexisse à mortuis.* De plus si la resurrection de nos ames doit rendre glorieuse celle de nos corps, ah! Chrêtiens, plaindrons-nous la peine & les travaux qui doivent être récompensez d'une vie immortelle, impassible & éternellement heureuse? ne nous animerons-nous point en cette vûë à priver pour un tems nos corps de leurs aises & de leurs satisfactions, pour les en faire joüir durant toute une éternité? n'en ferons-nous pas maintenant un sacrifice vivant par la mortification, comme le conseille nôtre Apôtre, pour être un jour semblables à celuy d'un Homme-Dieu, immolé sur la Croix pour nôtre salut? *obsecro* *Ad Rom. 12.* *vos ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.*

Mais sur tout à la vûë du Sauveur ressuscité, pensons que la marque certaine pour connoître s'il est ressuscité dans nos cœurs, s'il vit en nous, & si nous vivons en luy, est de voir si nous sommes morts aux choses du monde, & si nous sommes ensevelis com-

me luy, avant que de ressusciter comme luy. Un homme mort & enseveli dans un tombeau n'est plus touché des biens de ce monde, il est insensible aux injures & aux outrages, il n'a plus de sentiment pour la gloire & pour l'honneur; & en un mot, il est mort à tout ce qu'il y a en ce monde. Voila l'idée d'un Chrêtien qui attend & qui espere une resurrection glorieuse, il doit mourir à toutes les choses de la terre, pour n'aspiter plus qu'au bonheur qui l'attend aprés la resurrection dans l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.



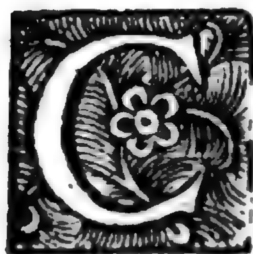


SERMON POUR LE LUNDY DE PASQUES.

De la Perseverance.

Mane nobiscum Domine, quoniam advesperascit. S. *Luc.* 24.

Demeurez avec nous Seigneur, car il se fait tard. S. Luc. 24.



CE sont les paroles que ces deux Disciples qui alloient au Château d'Emaüs, dirent au Fils de Dieu ressuscité qui s'étoit joint à eux sous la forme & sous l'habit d'un voyageur ; mais c'est, Messieurs, la priere que les Chrêtiens doivent faire à ce même Sauveur qui est ressuscité par la

grace dans leur cœur ; *mane nobiscum Domine.* Car ce n'est pas assez qu'il soit venu jusque dans nous-mêmes, par nôtre communion de ces jours ; il faut l'y retenir & faire ensorte qu'il y demeure : il ne suffit pas d'avoir reçû cette vie précieuse & divine, il faut la conserver ; & il nous serviroit de peu d'être ressuscitez de cette mort funeste du peché où nous étions ensevelis, si nous venions à mourir une seconde fois, & à retourner dans le même état d'où nous sommes sortis. En effet ne vous semble-t-il pas que ces paroles ne peuvent être mieux que dans la bouche de la plûpart des Chrêtiens d'aujourd'huy, *quoniam advesperascit & inclinata est jam dies* ? puisque ce grand jour du Seigneur dont l'Eglise parloit hier, est déja à leur égard dans son déclin, que la lumiére de sa grace qu'il avoit répanduë dans leur ame est foible & presque éteinte, & que les tenebres du peché dissipées par l'éclat de ce grand jour recommencent tout de nouveau. Ne seroit-ce point, Chrêtiens, pour cette raison que le Fils de Dieu se presente à ces deux Disciples sous la figure d'un pelerin, pour nous apprendre que souvent il ne fait que passer sans s'arrêter dans nos cœurs ; à peine est-il venu qu'il passe outre ; à peine y a-t-il logé un jour qu'il en part le lendemain : ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que sa venuë étoit plûtôt une visite qu'une demeure stable & assurée.

Or, Chrêtienne Compagnie, comme ce n'est pas le commencement, mais la perseverance qui merite la gloire dont le Fils de

Dieu nous a acquis le droit en ce Mystere de sa Resurrection, & que sa venuë dans nous-mêmes par la grace, nous sert de peu s'il n'y fait son sejour; ne nous contentons pas de luy avoir donné l'entrée & de l'avoir reçû; puisque sa demeure nous est absolument necessaire, il faut le presser & le conjurer avec ses Disciples d'y rester tout le tems de nôtre vie, par la continuation de ses graces & de ses faveurs; & c'est de cette perseverance dans la grace & dans nos bonnes resolutions que je prétens vous entretenir aujourd'huy, pour vous obliger à conserver avec tout le soin imaginable le bien que vous avez reçû. Implorons pour un sujet si important les lumiéres du S. Esprit par l'entremise ordinaire de Marie.

Ave Maria.

QUoyque la resurrection qui se fait maintenant des pecheurs à la grace, & celle qui se doit faire un jour des Justes à la gloire, soient deux effets de celle du Sauveur du monde, qui est la cause de l'une & de l'autre; cependant, Messieurs, l'état & les avantages de ces deux resurrections sont bien differens: aussi la premiere n'est-elle qu'un essay, & comme parlent les Saints, qu'une semence de la seconde, que nous esperons à la fin des siecles. La resurrection à la gloire est pour ne plus mourir, comme l'Apôtre dit de celle du Sauveur; parce qu'on entre en possession d'une vie

impassible & immortelle, & dans un bonheur constant & durable, qui ne se peut plus perdre & qu'on ne nous peut ravir ; mais pour la resurrection du peché à la vie de la grace, elle se fait avec cette fâcheuse condition de pouvoir se perdre une seconde fois, & même avec incertitude si on la recouvrera jamais, à cause qu'elle éprouve les changemens & les inconstances ausquelles la volonté des hommes est sujette icy-bas.

De là vient que le Fils de Dieu, qui non seulement nous donne une nouvelle vie par la grace, mais qui vit & qui ressuscite en nous, comme parle saint Paul, que le Fils de Dieu, dis-je, souffre aussi par une suite necessaire le même sort, parce qu'il se conforme à l'état de celuy dans lequel il vit ; sa vie est languissante lorsque nous sommes languissans à son service : *Christus non infirmatur in vobis* ; il est en peril & court risque lorsque nous sommes en danger de tomber dans le peché ; & enfin il meurt avec nous lorsque nous perdons cette grace, & qu'un peché mortel nous ravit cette vie qu'il avoit dans nôtre cœur. Telle est l'inconstance du cœur humain, qui a bien de la peine à demeurer long-tems dans la même situation ; au lieu que le propre de Dieu est d'être immuable, & de communiquer en quelque maniére cette perfection à ceux qu'il remplit & qu'il conduit ; & ainsi s'il y a marque au monde qui fasse juger que l'on est animé & poussé de l'esprit de Dieu, c'est la perseverance : toutes les vertus sans celle-là sont chancelantes & douteuses ; ce qui

2. Ad Corinth. 13.

fait que saint Prosper appelloit les Chrêtiens inconstans, des Chrêtiens sujets aux tems & aux saisons : *justos temporarios & titubantes.*

Que si le monde même, tout changeant & tout inconstant qu'il est, ne peut s'accommoder des personnes de ce caractere, comment Dieu qui est immuable & l'immutabilité même s'en accommodera-t-il ? c'est pourquoy le Sauveur les rebute dans l'Evangile, & assure qu'ils ne sont propres ny pour son service ny pour le Royaume du Ciel : *nemo mittens manum ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei* ; or c'est ce malheur attaché à nôtre condition qui nous oblige de conserver avec tous les soins imaginables, un trésor si précieux ; & pour vous y animer, Messieurs, ce n'est pas mon dessein de vous répresenter le malheur de la rechute dans le peché, nous le ferons dans un autre Discours, mais de vous faire voir l'obligation que nous avons de perseverer dans l'heureux état où la pénitence nous a mis ; en vous montrant premierement, la necessité de cette perseverance ; en second lieu, quels sont les moyens de l'acquerir : l'une nous portera à faire tous nos efforts pour demeurer fidéles à Dieu ; & l'autre nous apprendra comment nous le deviendrons. Ce seront les deux Parties de ce Discours, qui contient une morale importante en ce tems, & par consequent vôtre attention s'il vous plait.

Luc. 9.

PREMIERE PARTIE.

Pour ce qui regarde l'obligation & la necessité de perseverer dans l'état de la grace

que vous avez reçûë en ce tems, comme j'ay tout sujet de le croire, je n'aurois que faire, Messieurs, de chercher des raisons pour vous en convaincre, si vous-mêmes aviez une fois fait une serieuse reflexion qu'il s'agit de conserver le plus grand de tous les biens que nous puissions posseder en cette vie, & le fondement de ceux que nous esperons dans le Ciel, puisqu'à mesure qu'un bien nous est cher & que nous craignons de le perdre, nous y apportons aussi plus de vigilance, plus de soin & de précaution : car si nous voyons que pour conserver la vie il n'y a rien qu'on ne risque & qu'on n'expose, même par un instinct naturel, qui nous fait faire des efforts qui semblent quelque fois au dessus de nos forces, & cela pour retenir un soufle de vie qui s'enfuit à tous momens, & que presque toutes les créatures nous peuvent ravir ; que ne ferions-nous point pour cette vie sainte & divine, qui nous donne droit à une éternité de bonheur ? Je me reserve à un autre Discours à vous étendre ce motif ; maintenant je me contente de vous faire la même demande que faisoit autrefois le saint Roy David, *quis est homo qui vult vitam* ? qui est-ce de vous qui veut conserver sa vie ? non pas celle qui nous est commune avec les plus vils animaux ; mais qui veut conserver cette vie noble & surnaturelle, qui est le principe & le fondement de toutes nos esperances ? *quis est homo qui vult vitam* ? Faut-il, Chrétiens, que la grandeur de ce bonheur, que son prix &

Psalm. 33.

ſon excellence ne ſoient pas aſſez puiſſans pour nous y obliger ? & que le peu de tems que la plûpart demeurent en cet état, que le peu de ſoin qu'ils employent pour s'y maintenir, que le peu de précaution qu'ils apportent pour éviter les occaſions de le perdre, m'obligent à vous mettre devant les yeux les motifs qui nous doivent engager à le conſerver ? je les tire ſans les aller chercher plus loin du Myſtere de ce tems.

Le premier eſt, que cette perſeverance dans le bien, & la conſervation de la vie de la grace que nous avons reçûë, eſt une condition indiſpenſable pour obtenir celle de la gloire, dont le Fils de Dieu nous a acquis le droit par ſa Reſurrection ; de ſorte qu'on peut dire de cette reſurrection ſpirituelle,
Luc. 24. ce que le Sauveur dit de la ſienne dans nôtre Evangile : *oportuit Chriſtum pati & ita intrare in gloriam ſuam* ; il a fallu qu'il la meritât par ſes ſouffrances, c'étoit la condition que ſon Pere y avoit miſe ; mais ce n'étoit pas aſſez, *& ita intrare* ; & que de cette ſorte, c'eſt-à-dire, en ſouffrant, en demeurant & perſeverant dans cette croix, il nous ouvrît le Ciel par ce moyen ; ce qui fut au ſentiment des Saints Peres la raiſon pourquoy il ne voulut pas en deſcendre en étant ſollicité par les Juifs ; parce qu'il devoit conſommer ſon ſacrifice & couronner ce grand ouvrage par ſa perſeverance ; or nous devons dire le même de la grace, qui eſt le prix de ſes ſouffrances & une condition neceſſaire pour joüir de la gloire : *oportuit*,

c'eſt une neceſſité indiſpenſable qu'il faut l'avoir ; mais il faut ajoûter que c'en eſt une autre de la conſerver : *& ita intrare in gloriam ſuam*, puiſque ſans cela quelque bonne action que l'on faſſe, quelques mérites que nous ayons acquis, dés le moment qu'on perd la grace par un ſeul peché mortel, tout le paſſé eſt perdu & n'eſt plus compté : *ſi averterit ſe juſtus à juſtitia ſuâ*, dit Dieu par ſon Prophete, *omnes juſtitiæ illius quas fecerat, non recordabuntur* ; Dieu met en oubli tous les ſervices de cet homme, & ne le regarde plus que comme ſon ennemy & l'objet de ſa colere & de ſa vengeance ; de ſorte que quand vous auriez paſſé toute vôtre vie dans les deſerts & pratiqué plus d'auſteritez que n'ont jamais fait ces anciens Anachoretes ; ſans la perſeverance il vous arriveroit comme à quelques-uns d'entr'eux, qui aprés avoir blanchi ſous les haires & ſous les cilices, ſe ſont malheureuſement perdus ; parce que c'eſt la perſeverance ſeule qui eſt couronnée, & ſans laquelle il n'y a point de récompenſe à eſperer : les perſecutions, les ſouffrances & le martyre même, s'il pouvoit être ſans la perſeverance, perdroit ſon mérite & ſon prix, comme le Fils de Dieu le diſoit à ſes Apôtres : *morte afficient vos, & eritis odio omnibus hominibus ; qui autem perſeveraverit uſque in finem, hic ſalvus erit.* Ce ne ſeront pas les travaux préciſement, ny les ſouffrances qu'on endurera pour ma gloire, ny les perſecutions des hommes pour la haine qu'ils ont conçûë contre moy, leſquelles vous ouvriront le

Ezech. 18.

Matth. 10.

Ciel ; mais ce ſeront ces ſouffrances, ces travaux & ces perſecutions endurées avec perſeverance, c'eſt la ſeule qui emporte la couronne, ou plûtôt, la ſeule qui couronne toutes les vertus : *conſummatio virtutum*, l'appelle ſaint Bernard, lequel ſemble avoir pris à tâche d'en faire l'éloge ; elle eſt la conſommation & le couronnement de toutes les vertus, ſans laquelle aucune ne merite ny prix, ny gloire, ny récompenſe : *tolle perſeverantiam, nec obſequium mercedem habet, nec beneficium gratiam, nec laudem fortitudo* ; de la vient, ajoûte ce Saint, que c'eſt uniquement à la perſeverance que l'ennemy de nôtre ſalut tend tous ſes pieges & contre elle qu'il fait tous ſes efforts : *ſcias diabolum ſoli perſeverantiæ inſidiari, quam ſolam virtutum novit coronari.*

Epiſt. 129.

Ibid.

Or, Meſſieurs, ſi jamais ces pieges ſont à craindre, ne m'avouërez-vous pas que c'eſt en ce tems, auquel il ſçait que les Chrêtiens ſont dans le meilleur état de l'année, que ceux qui étoient enſevelis dans leurs crimes, reſſuſcitent aprés avoir participé au fruit de la mort & du Sang du Sauveur dans leur Communion ? Auſſi voyons-nous que la Fête n'eſt pas plûtôt paſſée, que le monde recommence ſes divertiſſemens & ſes débauches, & que le vice comme un torrent, qui a été quelque tems ſuſpendu & arrêté, ſe répand & ſe déborde avec plus d'impetuoſité qu'auparavant ; & combien peu y en a-t-il qui faſſent comme ces deux Diſciples de nôtre Evangile, qui s'entretiennent de ce qui s'eſt paſſé durant ces grands

jours, sçavoir de la Mort du Sauveur & du mystere de leur resurrection ? *loquebantur de iis quæ acciderant*; ne diriez-vous pas au-contraire, que la pénitence, la devotion, le soin d'entendre la parole de Dieu, & tout le reste des devoirs d'un Chrêtien ne seroient plus de saison ? qu'on met en oubli toutes les bonnes resolutions qu'on a faites & tous les saints desirs qu'on a conçûs pour ne penser plus qu'à passer le tems; comme s'il n'y avoit plus rien à faire pour être sauvé : *obliti sunt operum ejus, citò fecerunt*, dit le Prophete; helas ! qu'on a bien-tôt oublié le grand ouvrage, aprés lequel tous les siecles ont soupiré ! & que peu travaillent à conserver un bonheur qui a tant coûté à acquerir ! Mais, mon cher Auditeur, dequoy vous servira de l'avoir acquis si vous venez à le perdre ? pourquoy tant de peines & de larmes pour recouvrer la grace perduë, si vous vous mettez si peu en peine de la conserver ? à quoy bon, en un mot, d'être ressuscité pour mourir une seconde fois, & par ce moyen, au lieu d'honorer le triomphe de la Resurrection du Sauveur, servir d'un nouveau trophée au Demon, comme parle Tertulien ?

Luc. 24.

Psalm. 105.

Je ne vous diray point que l'état où vous retomberez en reprenant vos premieres habitudes, est pire que celuy dont vous étiez sorty; mais je souhaiterois avoir le zele & l'esprit de saint Paul, pour vous exhorter avec luy de ne pas recevoir en vain la grace que le Fils de Dieu vous a acquise avec tant de sueur & de travaux : *exhortamur ne*

2. Ad Corinth. 6.

in vacuum gratiam Dei recipiatis; je dis en vain, parce que le Fils de Dieu a bien sujet alors de se plaindre, d'avoir souffert & travaillé inutilement en se voyant privé du fruit
Isaia. 49. qu'il en attendoit : *ergo in vacuum laboravi*; mais en vain pour celuy même qui l'a reçûë, puisque ne pas perseverer dans la grace, c'est perdre sa peine, renoncer à la récompense, au mérite & au prix de ses actions,
2. Joan. comme ajoûte le Disciple bien-aimé : *videte vosmeptipsos, ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam recipiatis.* Comme un voyageur, dit saint Gregoire, n'a rien fait d'avoir avancé à grand pas, & fait la meilleure partie du chemin, s'il vient à manquer de forces avant que d'arriver au terme au tems qu'on luy a marqué ; & ne pourroit-on point dire de la plûpart de ceux qui m'écoutent, ces paroles que disoient au Fils de Dieu les deux Disciples de nôtre Evangile :
Luc. 24. *sperabamus quia ipse redempturus erat Israël?* Ah, mon cher Auditeur, tout le Ciel avoit conçû une si belle esperance de vous ; on vous avoit vû ces jours approcher des Autels avec tant de pieté ; on croyoit que ce seroit à l'avenir vôtre demeure, en vous consacrant entiérement au service de Dieu : *sperabamus*; l'on ne doutoit point que cette personne ne dût renoncer entierement à ses débauches, à ses intrigues, à ce commerce dangereux & à toutes ses mauvaises pratiques, en le voyant prosterné aux pieds d'un Confesseur : *sperabamus*; on avoit tout sujet de croire que cette femme si mondaine se mettroit tout de bon dans la devotion &

quitteroit ce luxe & sa vanité, en la voyant si recueïllie & si modeste durant ces jours: *Sperabamus*; on attendoit que cet homme seroit veritablement ressuscité, & meneroit une vie plus reguliere que par le passé, qu'on n'entendroit jamais sortir de sa bouche ny jurement ny aucune parole messeante, il l'avoit promis, on l'eût dit & on l'eût crû: *Sperabamus*; mais qu'en est-il arrivé? *Et nunc tertia dies est ex quo hæc facta sunt*; cette attente & cette esperance nous a trompez; car à peine deux ou trois jours se sont-ils passez, que vous commencez à vivre comme auparavant; le jeu, la vanité, les compagnies, les débauches & les scandales continuent aprés ce petit espace de tems, comme s'ils avoient seulement été interrompus, pour prendre de nouvelles forces: c'est en vain que vous avez reçû la grace; puisque vous n'y perseverez pas, & que sans la perseverance, c'est comme si vous n'aviez rien fait.

Surquoy, Messieurs, il faut remarquer, s'il vous plaît, que cette perseverance dans la grace si necessaire à un Chrêtien pour être sauvé, se peut considerer en deux états, qui en font aussi comme deux especes, sçavoir pendant la vie & à l'instant de la mort; celle-cy s'appelle la perseverance finale qui met le sceau à nôtre prédestination, & que le Concile de Trente appelle, *magnum illud usque in finem perseverentiæ donum*, un pur don de Dieu que nous pouvons bien attendre & esperer de sa misericorde, mais non pas l'obliger à nous l'accorder à titre de

Sess. 6. cap. 16.

mérite, quelque sainte que soit la vie que nous ayons menée, & quelque bonnes actions que nous ayons faites; d'où vient que les plus grands Saints tremblent dans l'apprehension des Jugemens impénetrables de Dieu; mais il y en a un autre qui dépend de nôtre fidélité & de nôtre cooperation à ses graces, & qui s'étend sur toutes les autres rencontres, où un Chrêtien avec le secours du Ciel qui ne luy manque point, peut demeurer ferme dans le service de Dieu, malgré toutes les sollicitations du monde, de la chair & du Demon, & c'est de celle-là dont je parle, & à laquelle nous exhorte l'Apôtre: *itaque fratres mei dilecti, stabiles estote & immobiles*; demeurez fermes, sans vous laisser entraîner par le torrent des exemples, ny vaincre par les tentations de l'ennemy. Or ce qui est important à nôtre sujet, c'est que la premiere est un moyen, sinon infaillible, du moins le plus ordinaire pour obtenir la seconde; de sorte que quoyque Dieu la donne ou la refuse, quand & à qui il luy plaît, comme le maître absolu de ses dons & de ses faveurs; cependant, disent les Theologiens, il y a un mérite de bienseance & de congruité, qui fait que quand il agit autrement, ce sont des voyes extraordinaires, sur lesquelles il ne faut pas se regler; il la peut donner, & il la donne effectivement quelquefois aux plus grands pecheurs, & c'est alors un coup de sa misericorde, qui est rare; il la peut refuser, & il l'a effectivement refusée à des personnes qui avoient bien vêcu, & c'est un coup de sa

1. *Ad Corinth.* 15.

Juſtice, qui eſt encore plus extraordinaire.

Mais la maniére dont Dieu ſe comporte ordinairement, eſt de joindre ces deux perſeverances enſemble; tellement qu'il n'y a perſonne qui ait plus de droit d'eſperer la perſeverance à la mort que celuy qui conſerve la grace & perſevere dans le bien durant ſa vie, perſonne qui ait plus ſujet de craindre de mourir dans le peché, que celuy qui eſt comme flottant entre la grace & le peché, & qui perſiſte peu de tems dans le bien qu'il a commencé: c'eſt pourquoy le Sage s'écrie, *va his qui perdiderunt ſuſtinentiam & qui dereliquerunt vias rectas!* malheur à ceux qui perdent cette perſeverance dans le bien! & quel eſt ce malheur? c'eſt le plus grand, c'eſt le plus déplorable, c'eſt le comble de tous les malheurs de mourir ſans la grace, dans laquelle on n'a pas perſeveré; mais ſur qui tombera ce malheur? *va his qui perdiderunt ſuſtinentiam!* c'eſt ſur ceux qui commencent bien, mais qui ne perſeverent pas; ceux qui ſont dans les voyes de la Juſtice; mais qui les quittent: *& qui dereliquerunt vias rectas.* Helas! ne ſeroit-ce point ſur vous-mêmes qui écoutez cette menace, ſur vous, dis-je, dont la reſurrection a été ſi courte, & la vie de la grace ſuivie d'une ſi prompte mort au peché? Pour éviter cette menace ſi terrible, diſons avec le ſaint Homme Job, *juſtificationem meam quam cepi tenere non deſeram*: non, arrive ce qui pourra, je ne perdray jamais cette grace qui m'a rendu juſte

Eccleſiaſt. 2. (margin, beside "le Sage s'écrie")

Iob. 27. (margin, beside "diſons avec le ſaint Homme Job")

de pecheur & ennemy de Dieu que j'étois ; je veux demeurer ferme dans le service de Dieu, & je veux que cette resurrection soit veritable pour ne mourir jamais de cette mort funeste du peché.

C'est, Messieurs, un second motif qui nous oblige à conserver la grace que nous avons reçûë, & qui me fait dire que la perseverance est necessaire, non seulement comme une condition pour obtenir la gloire que nous esperons, mais en second lieu comme la marque la plus certaine & presque l'unique qui peut faire connoître si nous sommes veritablement ressuscitez avec le Sauveur, c'est-à-dire, si nous possedons cette vie divine qui nous fait vivre à Dieu, & Dieu dans nous. Car enfin je puis dire qu'il en est de cette resurrection spirituelle de l'ame, comme de celle des corps ; il y en a de veritables & il y en a d'apparentes ; il y en a de passageres, & d'autres qui sont constantes : je vous le disois hier & je vous en apportois les exemples ; mais la marque qui doit distinguer les veritables d'avec les autres, c'est de ne mourir plus, comme celle du Fils de Dieu qui en est le modéle : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* ; cet Homme-Dieu est maintenant ressuscité, dit ce grand Apôtre, il est hors des atteintes de tous ses ennemis, & c'est pour ne mourir jamais. Voila, Chrêtiens, la veritable idée de nôtre resurrection spirituelle, voila la marque moralement certaine & assurée si nous avons reçû cette vie de la grace, toutes les autres sont fautives & sujettes à l'illusion,

Ad Rom. 6.

l'illusion, & ne nous font voir souvent que des resurrections apparentes & des fantômes de conversions.

Je sçay bien que pendant que nous sommes en cette vie, à moins d'une revelation particuliére personne ne peut sçavoir assurément s'il est en grace ; & comme parle l'Ecriture, s'il est digne de haine ou d'amour ; neanmoins si parmy ces ténébres il y a quelque rayon de lumiére, si dans cette incertitude il y a quelque esperance qui nous doive consoler, & faire dire avec l'Apôtre, *gloriamur in spe gloria filiorum Dei* : je dis que c'est cette perseverance dans la vertu. Ad Rom. 5. Si vous continuez à vivre Chrêtiennement aprés vôtre Communion, si l'horreur que vous avez conçû de vos pechez ces jours passez demeure toûjours la même, si enfin vous avez changé vôtre vie lâche & languissante en une plus fervente & plus reguliére ; bon courage, vous pouvez raisonnablement vous assurer que le Fils de Dieu vit en vous, puisque vous ne vivez plus que pour luy ; parce que toutes ces actions sont des fruits de la grace, & que nous n'en pouvons avoir de signe plus certain que de remonter des effets à la cause, & que selon le même Apôtre : *nihil nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Iesu, qui non secundùm carnem ambulant* ; Ad Rom. 8. que tous ceux que la grace a veritablement inserez au Corps du Sauveur pour être ses membres vivans, ceux qui vivent en luy, & de luy par cette grace sanctifiante, que ceux-là, dis-je, n'ont plus rien qui les engage dans la damnation,

ils ne ſuivent plus les loys & les deſirs de leur chair, tout l'attachement qu'ils avoient au peché eſt rompu : *nihil damnationis eſt iis qui ſunt in Chriſto Ieſu.*

Il eſt vray que, comme nous avons dit d'abord, c'eſt une des differences de la vie, de la grace & de celle de la gloire, que l'une eſt éternelle que nous ne pouvons perdre, & que l'autre dépend de nôtre liberté ; mais c'eſt en cela même qu'eſt la marque d'une veritable reſurrection, que cette liberté aidée & fortifiée par le ſecours du Ciel, conſerve ſon bonheur & le rend immortel ; car du côté de Dieu cette grace eſt éternelle, c'eſt l'unique bien qu'il nous donne ſans jamais le redemander, comme il fait les biens naturels, les richeſſes, les honneurs, la vie & tout le reſte que nous n'avons que par emprunt ; mais pour la grace, c'eſt un don irrevocable de ſon côté : ſi Dieu le retire quand nous la perdons, c'eſt que nous le rebutons ; s'il meurt dans-nous-mêmes, c'eſt que nous luy donnons la mort, & que par le peché que nous commettons, nous nous privons de cette vie ſainte & divine. Or ce que nous devons rendre à Dieu pour un bienfait, qui de ſa nature eſt immortel, c'eſt de le rendre tel par nôtre fidélité & par nôtre perſeverance ; en ſorte que nous puiſſions défier avec ſaint Paul, le monde, l'Enfer, les hommes & les Demons de nous ravir un bien que rien ne nous peut ôter ſi nous voulons : *certus ſum quia neque mors, neque vita, neque inſtantia, neque futura, &c. poterunt nos ſeparare à charitate Chriſti.*

Ad Rom. 8.

Non, Chrêtiens, la grace ne nous quitte jamais la premiere, mais c'est à nous de prendre garde de la perdre; c'est un trésor que nous portons dans des vaisseaux fragiles, dit ce même Apôtre, & ce qui rend le danger plus grand & plus à craindre, est que marchant durant la nuit parmi les ténébres obscures dans un chemin glissant & rempli de precipices, il faut nous tenir sans cesse sur nos gardes, nous défier de nos propres forces, prier & implorer le secours du Ciel avec instance, & apporter tous les soins imaginables pour conserver un si précieux trésor; puis qu'il s'agit de conserver Dieu même dans nôtre cœur, de le deffendre contre ses ennemis & les nôtres, & que de cette conservation dépend tout nôtre bonheur.

Ajoûtez enfin en troisiéme lieu, que cette perseverance est necessaire, comme une preuve de l'estime que nous faisons nous-mêmes du bien present que nous possedons, & de celuy que nous attendons dans le Ciel par cette resurrection; car si ce bonheur n'est dû qu'à la grace qui en est la mesure, & qui seule nous donne droit d'y prétendre, comment témoigner l'estime que nous en faisons que par le soin que nous apportons à le conserver? Vous avez reçu, Chrêtiens, cette vie de la grace, plaise à Dieu que cela soit; mais avez-vous bien conçû la grandeur de ce bien, sçavez-vous que d'ennemy que vous étiez de cette divine Majesté, vous êtes maintenant au nombre de ses amis & de ses enfans? que vous êtes

agreables à ses yeux, au lieu que vous n'y paroissiez auparavant que comme un objet d'horreur ? sçavez-vous que par cette grace, vous êtes heritier de ce Roy du Ciel, que tout son Royaume vous appartient, que de criminel qui méritiez toutes les rigueurs de sa Justice, vous avez droit maintenant à tous ses biens.

Ce changement, vous le sçavez, ne s'est point fait sans de grandes difficultez de vôtre côté, & sans de grands frais du côté de Dieu; il luy en a coûté son Sang, & à vous des larmes & des regrets; il luy a fallu employer toute sa puissance, & à vous tous les efforts d'une généreuse volonté, pour rompre tous les attachemens que vous aviez au peché; vous voila en possession d'un bien que toutes les forces de la nature ne vous sçauroient ôter, ny vous rendre si vous venez à le perdre : certes vous devez estimer ce bien plus que tous les autres biens imaginables, & le moins que vous puissiez rendre à Dieu pour reconnoissance de ce bienfait, est de luy témoigner l'estime que vous en faites par le soin que vous prenez de le conserver; vous ne vous mettez guere en peine de perdre une chose qui vous est indifferente, & dont vous ne faites point d'état, au lieu que pour un bien de fortune, pour vôtre santé, pour vôtre réputation, il n'y a rien que vous n'entrepreniez, fatigues, travaux, dépenses, rien ne vous coûte & ne vous tient au cœur, parce que vous les estimez beaucoup; mais en voyant le peu de soin & de vigilance que vous apportez à con-

server la grace, par laquelle le Fils de Dieu vit dans vôtre cœur, ne puis-je pas dire, ce que disoit l'éloquent Salvien des Chrêtiens de son tems : *solus in comparatione omnium Deus vilis est* ; qu'il semble que Dieu soit la chose dont on se soucie le moins. Ce bien n'est pas irreparable, je le sçay bien ; mais aussi il ne dépend pas de vous de l'avoir toûjours quand il vous plaira : Dieu vous le peut rendre, & il ne faut qu'un moment pour cela ; mais il vous le peut aussi refuser, & une éternité toute entiére ne le recouvrera pas aprés cela. Mais je l'ay perduë tant de fois, dites-vous, & je l'ay toûjours recouvrée : vous n'en sçavez rien ; car qui est-ce qui vous en peut assurer ? Mais je le veux, & c'est pour cela que vous devez prendre garde de la perdre une fois de telle sorte que vous ne la recouvriez jamais. Eh ! dites donc avec les deux Disciples de nôtre Evangile, *mane nobiscum Domine* ; Seigneur, demeurez avec nous, mais plûtôt nous-mêmes demeurons avec luy, témoignons l'état que nous en faisons par la perseverance que nous témoignerons à son service. Mais par quel moyen ? c'est ce que nous allons apprendre en cette seconde Partie. *L. 3. de Provi.*

II. PARTIE.

C'est, Messieurs, une question parmy les politiques, sçavoir s'il est plus difficile d'acquerir un bien, que de le conserver aprés l'avoir acquis ; les opinions sont partagées sur ce chapitre, & ne manquent pas de raisons de part & d'autre : on dit que l'un demande plus de force, & l'autre plus de prudence ; le hazard & le bonheur semblent avoir

plus de part dans le premier, & l'art & l'induftrie dans le fecond; que l'un dépend du courage, & l'autre particuliérement de la conduite & de l'efprit. Je laiffe à decider ce problême à ceux qui ont plus de loifir que moy; il y en auroit bien à dire, & pour & contre, en ce qui regarde les Royaumes & les biens de cette vie; mais s'il s'agit des vertus & des biens fpirituels, & des droits fur le Royaume du Ciel, je croy qu'il n'y a point à douter; puifque l'experience nous fait voir tous les jours qu'il y a des milliers de perfonnes qui entreprennent avec ardeur, qui commencent avec fuccez, qui furmontent avec courage les premieres difficultez qui fe trouvent dans le fervice de Dieu; mais pour perfeverer dans cette premiere refolution, & fe maintenir dans la même ferveur, il s'en trouve peu; ce qui arrive d'ordinaire de l'une de ces trois chofes, ou de l'inconftance de nôtre volonté, qui eft changeante de fa nature, ou bien de la difficulté de la vertu, qui fait qu'on fe laffe de toûjours combattre & d'aller contre le torrent impetueux de nos paffions, ou enfin des objets exterieurs, qui débauchent nôtre cœur de la fidélité qu'il doit à Dieu; voila les caufes & les fources de nos irrefolutions, de nos changemens, de nos infidélitez, aufquelles je trouve trois puiffans remédes dans nôtre Evangile, que je ne feray que parcourir.

Le premier qui nous pouffe & qui nous anime lorfque par nôtre inconftance nous nous relâchons dans l'exercice de la pieté,

c'est la parole de Dieu, qu'employe le Sauveur du monde pour ramener ces deux Disciples chancelans, à qui il explique les Propheties qui regardoient sa personne : ce qui eut un tel effet, que leur cœur tout froid en conçut une nouvelle ardeur, qui leur fit dire quelque tems aprés, *non ne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobis in viâ, & aperiret scripturas?* nous ressentions ces flâmes demy éteintes se ralumer, ces desirs languissans reprendre leur premiere vigueur, & une secrette vertu se couler dans nôtre cœur à chaque parole qu'il proferoit: *nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobis?* Luc. 24.

C'est, Chrêtienne Compagnie, ce même moyen, comme le plus puissant que je vous suggere aujourd'huy, pour entretenir le feu de la charité, & la grace que vous avez reçûë, d'entendre & de méditer souvent la parole de Dieu; car comme les choses se conservent d'ordinaire par les mêmes principes qui leur ont donné l'être; si c'est de cette divine parole dont Dieu se sert le plus souvent pour nous appeller à son service & produire cette grace dans nos cœurs; ce qui fait que l'Ecriture l'appelle une semence de vie, parce que c'est par son moyen que Dieu y produit cette vie divine & surnaturelle que nous possedons; il s'ensuit donc que cette même parole est aussi le moyen le plus efficace pour la conserver; ce qui se peut dire encore plus particulierement en ce tems qu'en tout autre de l'année, puisque la plûpart des Chrêtiens

ont été portez à quitter leurs vices & leurs desordres par la parole de Dieu qu'ils ont entenduë ce Carême ; c'est ce qui leur a fait concevoir l'importance d'une bonne conversion & de mener une nouvelle vie ; quel moyen donc plus propre pour la conserver & pour perseverer en cet état que cette même parole de Dieu, qui entretient les motifs qui nous ont touché, & qui renouvelle les bons sentimens que nous avons conceus alors ?

Mais en faut-il d'autres preuves que l'exemple de ces deux Voyageurs de nôtre Evangile, que je puis comparer à un flambeau qui est prêt à s'éteindre, & qui n'a plus qu'un reste de lumiére, lequel si-tôt qu'on l'approche d'un autre ardent & allumé, s'enflâme aussi-tôt de nouveau & reprend sa premiere ardeur ; voila ce que fait la parole du Fils de Dieu à l'égard de ces deux Disciples, qui étoient deux flambeaux & deux lumiéres de l'Eglise naissante ; mais qui alloient s'éteindre & s'ensevelir dans les tenebres de l'infidelité : ils avoient bien raison de dire, *jam advesperascit, & inclinata est jam dies* ; le jour & la lumiére de leur foy n'étoit plus qu'une petite lueur qui s'affoiblissoit insensiblement, & peu à peu ; car quoique ils eussent vû tant de prodiges qui les devoient convaincre de la divinité de leur Maître, & leur persuader qu'il étoit ressuscité comme il leur avoit promis ; ils commençoient à en douter, & ensuite la vie de la grace & de la charité alloit s'éteindre avec la lumiére de leur foy ; comment donc

la rallumer ? le voicy ; le Fils de Dieu s'approche d'eux & se joint de compagnie ; il entre dans leur conversation, il leur parle, il leur réproche leur infidelité ; voila un flambeau ardent qui s'approche de ces deux autres fumans & prêts à s'éteindre, & par sa parole, que le Prophete appelle un feu, *ignitum eloquium tuum*, il les échauffe une seconde fois ; ensorte qu'ils en sont tout embrasez : *nonne cor nostrum ardens erat in nobis* ? Psalm. 118.

Ainsi, Messieurs, comme c'est la parole de Dieu qui a le plus contribué à nous donner cette vie de la grace, ce sera cette même parole qui entretiendra cette chaleur vivifiante si elle commence à s'éteindre, & qui r'allumera le premier feu que nous ressentions au commencement de nôtre conversion : mais par un malheur qu'on ne sçauroit assez plaindre, jamais cette divine parole n'est plus negligée que dans ce tems auquel elle est plus necessaire que jamais ; il semble que tout conspire à nous en détourner, & vous diriez que le Demon, qui sçait que c'est le meilleur moyen pour conserver la grace & pour entretenir les bons sentimens qu'elle a produit dans nôtre cœur ; que le Demon, dis-je, met tout en œuvre pour cet effet ; c'est le tems des divertissemens, dit-on, il est bien raisonnable de prendre un peu de relâche aprés tant de devotions, tant de jeûnes & tant de Sermons ; comme s'il y devoit jamais avoir de tréve ou de relâche dans la fidelité que nous devons à Dieu ; ou comme si le monde devoit

partager avec luy les saisons de l'année. Je n'en veux point, Messieurs, à vos divertissemens, pourvû qu'ils soient honnêtes; mais de les préférer à la vie de son ame & à son salut; mais pour y satisfaire, negliger le moyen de conserver un bien dont dépend tout nôtre bonheur, c'est témoigner le peu d'estime qu'on en fait, & une marque que l'on ne le conservera pas long-tems.

Le second moyen que je trouve dans nôtre Evangile pour conserver cette grace & perseverer dans cet heureux état, est l'usage de l'adorable Sacrement de l'Autel, ce qui parut dans les Disciples d'Emaüs:
Luc. 24. *cognoverunt eum in fractione panis*; car c'est l'opinion de tous les Docteurs, que dans ce repas que le Sauveur fit avec eux, le pain qu'il leur donna, ne fut autre que son sacré Corps; puisque nous voyons qu'il observa la même cérémonie qu'il fit en la Cene; lors qu'il l'institua la premiere fois:
Ibid. 30. *accepit panem & benedixit ac fregit, & porrigebat illis*. Or ce moyen, Messieurs, est efficace & necessaire, tant contre les difficultez qui se rencontrent dans l'exercice de la vertu, que contre les tentations interieures qui viennent de nôtre foiblesse, & qui nous font perdre courage dans la voye de nôtre salut. La raison en est prise de l'effet propre de ce Sacrement, & de la fin pour laquelle le Sauveur l'a institué, sçavoir pour être une nourriture de l'ame, & un aliment qui luy conserve la vie. Le Baptême nous donne la premiere grace; car c'est une régeneration spirituelle; la pénitence la re-

couvre & la répare aprés l'avoir perdue ; mais ce qui la conserve & ce qui l'entretient est l'auguste Sacrement de l'Autel, qui par consequent n'est pas moins necessaire pour conserver la vie de l'ame, que la nourriture l'est pour entretenir la vie de nos corps ? tellement que c'est le sentiment commun des Theologiens, que la perseverance est particuliérement attachée à ce Sacrement, qui est necessaire pour ce sujet, non seulement de necessité de précepte, mais encore de moyen, du moins aux adultes, étant impossible sans cela de conserver la grace & de perseverer long-tems dans la vertu ; c'est ce qu'ils inférent des paroles du Fils de Dieu : *nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* ; si vous ne mangez mon Corps, si vous ne le prenez & si vous ne vous en nourrissez, vous ne conserverez jamais cette vie ; & si vous le recevez, dit-il, & si vous en faites vôtre nourriture, vous vivrez éternellement ; *qui manducat hunc panem vivet in æternum.* *Ioan. 6.* *Ibidem.*

D'où il me semble que l'on peut bien former ce raisonnement : l'usage de ce Sacrement est necessaire pour obtenir la gloire, qui est la vie éternelle & bienheurese, puisque le Sauveur même l'assure ; cette vie d'ailleurs ne se peut obtenir sans la perseverance, comme nous avons vû, donc il faut que ce soit l'effet propre de ce Sacrement de donner cette perseverance. Et certes si la seule figure, qui étoit la mane, a eu assez de pouvoir autrefois pour conserver les Israëlites dans une si parfaite santé, que com-

me dit l'Ecriture, il n'y eut ny infirme r
malade parmy eux l'espace de quarante ans
maintenant que nous en avons la réalité
qui a succedé aux ombres & à la figure
cette nourriture divine ne nous donne-t-el
pas la force lorsque nous sommes languif
Isaïe. 3. sans, selon ces paroles d'Isaïe, *robur pani*;
c'est un pain de force, comme celuy qu
mangea le Prophete Elie, lequel étant fa
tigué & tout abattu, y trouva assez de for
ce & de vigueur afin de poursuivre son voya
3. Reg. c. 19. ge, *& ambulavit in fortitudine cibi illiu*.
Ainsi, Messieurs, il me semble qu'aprè
avoir reçû la vie de la grace en ce sain
tems, on peut dire de tous les Chrêtiens
ce que le Sauveur dît autrefois en voyan
cette multitude de peuple qui l'avoit suiv
dans le desert, & en faveur de qui il fi
cette multiplication miraculeuse de cin
pains qui suffirent à nourrir cinq mille hom-
Marc. 8. mes: *si dimisero eos jejunos, deficient in viâ*
je crains que s'ils demeurent sans prendr
cette nourriture, le courage ne leur man-
que au milieu de leur voyage, & qu'ils n
perseverent pas long-tems. Et certes ce n'es
pas une moindre présomption, dit sain
Chrysostome, de penser conserver la vie di-
vine sans cette nourriture celeste, que d
croire qu'on pourra conserver la vie natu-
relle sans prendre d'alimens pour reparer ses
forces, puisque toute vie demande neces-
sairement de la nourriture pour se soute-
nir.

Or si cela est, Chrêtienne Compagnie,
quel aveuglement, je vous prie, dans la

plûpart des Chrêtiens d'aujourd'huy, qui ſe contentent de ſe nourrir de ce mets celeſte une fois ou deux de l'année, & avec cela croyent pouvoir conſerver cette vie ſurnaturelle, & perſeverer en cet état? Une perſonne a communié à Pâques, & ce divin Myſtere a operé ſur ſon ame ce que, ſelon les Saints Peres, il doit un jour operer ſur ſon corps, ſçavoir une parfaite reſurrection; mais en voila juſqu'à Noël ou juſqu'à l'autre Pâques: faut-il s'étonner ſi au bout de quelques mois ou de quelques ſemaines il retombe dans le même état qu'il étoit auparavant, s'il eſt ſi-tôt vaincu, s'il eſt ſi peu conſtant dans ſes bonnes reſolutions?

Vous ſçavez bien, Meſſieurs, que dans le Chriſtianiſme il faut joindre deux choſes enſemble, qui ſont la difficulté & la durée; il faut perſeverer dans un état qui eſt violent, puis qu'il faut toûjours combattre & aller ſans ceſſe contre les inclinations des ſens & de la nature corrompuë; donc pour en venir à bout, il faut de la force, il n'en faut pas douter; & où la trouver que dans l'uſage de ce Sacrement, puiſque c'eſt pour cela qu'il eſt inſtitué? Auſſi voyons-nous que dans l'Egliſe naiſſante où tous les fidéles étoient preſque autant de Saints, & chaque ſaint ſur la terrre une image de ceux du Ciel pour la fermeté & la conſtance; il étoit rare d'en voir quelqu'un retourner dans ſes premiers deſordres & reprendre les vices qu'il avoit quittez; & d'où venoit, je vous prie, cette force & cette perſeveran-

ce en cet état ? ils n'avoient pas moins d'ennemis à combattre, pas moins de passions à dompter ; ils avoient ce que nous n'avons pas, des persecutions à souffrir ; ils étoient hommes comme nous, foibles & fragiles comme nous sommes ; par quel moyen donc se pouvoient-ils deffendre & perseverer si long-tems ? c'étoit, Messieurs, par l'usage
Æ. 14 de l'Eucharistie : *erant perseverantes in communione fractionis panis*, est-il dit aux Actes des Apôtres ; ils perseveroient dans la communication de ce Mystere pour perseverer dans la grace & dans la vie qu'il entretient ; mais maintenant qu'à mesure que nous nous éloignons de cet heureux tems, il semble que nous nous éloignions de leurs vertus & de leurs mœurs : si vous demandez pourquoy si peu perseverent, voyez combien peu puisent la force & la vigueur necessaire dans ce divin Mystere ? Le Fils de Dieu vient chez eux, mais ils ne le retiennent pas ; & comme si sa venuë & sa presence leur étoit importune, ils ne l'invitent que le plus tard & le plus rarement qu'ils peuvent. Je ne m'arrêteray pas davantage sur ce sujet que nous traitterons plus au long quand nous parlerons dans une autre occasion de la frequente Communion ; c'est pourquoy achevons par le troisiéme moyen que l'Evangile nous suggere pour conserver la grace & perseverer dans cet heureux état.

Nous avons dit, Messieurs, que la troisiéme source de nos changemens & du peu de constance que nous avons dans le bien,

venoit des objets exterieurs qui débauchent nôtre cœur de la fidélité qu'il doit à Dieu ; ce sont des écueils contre lesquels la grace vient faire naufrage, & qui nous font retomber dans les pechez dont la misericorde de Dieu nous avoit retirez. Or contre cette derniere source de nôtre inconstance, nôtre Evangile nous presente un dernier remede dans la personne de nos deux Disciples, à qui le Fils de Dieu n'eut pas plûtôt ouvert les yeux pour voir le danger où ils étoient, qu'ils retournerent dans Jerusalem : *& surgentes eâdem horâ regressi sunt in Hierusalem.* Luc. 24. Ce remede, Chrêtiens, comme vous voyez, est la fuite des occasions capables de nous replonger dans nos premiers desordres : en effet, qui pourroit ôter au peché ce charme & cet attrait qui nous y sollicite ? La grace qui est la vie de l'ame seroit en assurance, & je répondrois de la perseverance de tous les Chrêtiens ; mais pendant que les mêmes causes qui la leur ont tant de fois fait perdre subsisteront toûjours, la grace sera comme dans un pays ennemy, toûjours aux prises, toûjours foible, toûjours en danger de succomber ; c'est pourquoy le remede général & universel pour conserver la grace, est de fuïr les occasions du peché, qui nous l'ont autrefois ravie. Le tems ne me permet pas de vous en déduire toutes les raisons & de vous faire voir le danger où est une personne qui s'expose dans l'occasion ; je m'arrête seulement à celle que je prens du tems où nous sommes & du sujet que je traite.

Vous sçavez, mon cher Auditeur, que pour avoir le pardon de vos pechez passez & rentrer dans l'amitié de Dieu, il vous a fallu les detester de tout vôtre cœur, & vous vous souvenez, je m'assure, combien de regrets & de soûpirs il vous en a coûté : il a fallu former une resolution ferme & sincere de ne plus commettre les mêmes infidélitez ; car sans cela, il n'y a point eu de Sacrement pour vous ; cette resolution & cette volonté déterminée, pour être veritable, a dû s'étendre sur tous les moyens efficaces & necessaires pour se maintenir dans cet heureux état ; or le moyen le plus necessaire & le plus indispensable est d'éviter l'occasion ; parce que, comme enseignent tous les Docteurs, c'est déja être vaincu que de s'y exposer de gayeté de cœur quand c'est une occasion prochaine, & d'où nôtre propre experience nous a appris que nous ne sommes jamais sortis sans y recevoir quelque blessure ; il faut donc l'éviter & la fuïr, autrement il est impossible de perseverer.

Or quoy que cela soit vray pour toute la suite de nôtre vie, c'est cependant ce qu'il faut faire avec plus de soin & de précaution en ce tems qu'en tout autre ; premierement, parce que, comme nous avons dit, c'est alors que les Chrêtiens se dereglent plus facilement & plus ordinairement ; que leurs devotions passées semblent leur donner droit à un peu de relâche, & qu'en s'éloignant de Jerusalem comme nos Disciples, l'on perd la memoire des Mysteres qui s'y sont passez & qui ont animé nôtre

pieté ; c'est alors que les compagnies commencent à se revoir, & que sans examiner si elles sont innocentes ou dangereuses, on renoüe toutes les parties que ces jours consacrez à la devotion avoient interrompuës ; c'est alors que le sang commence à boüillir dans les veines & à susciter de plus rudes combats ; de sorte que si la presence des objets se joint aux sollicitations interieures, à moins d'avoir de fortes graces & de puissans secours, cet homme retombera infailliblement. Or ce sont ces graces fortes que Dieu refuse justement pour punir sa présomption & sa témerité quand il s'expose aux occasions, ou qu'il ne se met pas en peine de les éviter.

Secondement, en sortant tout recemment de son peché, il en retient encore les restes, qui sont les mauvaises habitudes & les inclinations fortes & violentes qu'ils luy ont laissées, & qui ne s'éffacent pas par la douleur ny par l'absolution du Prêtre, mais qui demeurent encore aprés le Sacrement ; & ainsi si vous vous jettez dans les occasions qui vous ont fait tomber autrefois, si vous frequentez les mêmes compagnies, si les mêmes objets se presentent à vos yeux sans que vous les en détourniez ; il n'y a rien de plus naturel & de plus ordinaire, que ces habitudes produisent les mêmes effets qu'ils ont produits auparavant, c'est-à-dire de nouveaux pechez ; car si nous disions tantôt que la parole de Dieu pouvoit rallumer la pieté & la premiere ferveur de la devotion, qui commence à s'éteindre comme un flambeau

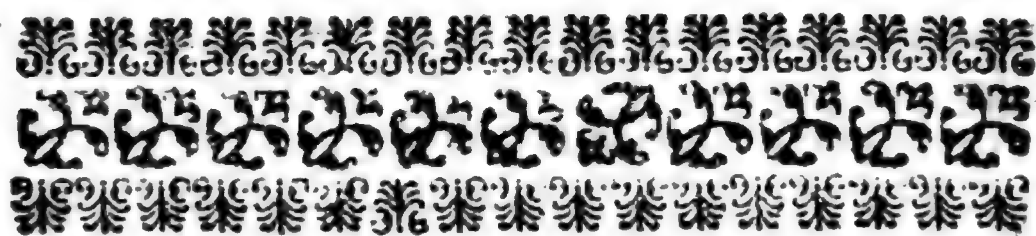
lors qu'on l'approche d'un autre ; le même se fait & encore plus ordinairement dans le peché lorsque les restes n'en sont pas encore bien éteints, quand on se trouve dans les occasions que S. Chrysologue appelle pour ce sujet, *fumantes occasiones*, des occasions fumantes qui se rallument bien-tôt. C'étoit un tison embrasé qu'on a éteint avec bien de la peine, & qui est encore tout fumant du feu de ses convoitises, vous le raprochez du feu, il se rallume & brûle avec plus de violence qu'auparavant ; l'idée de cette malheureuse créature qui a été l'occasion funeste de tant de pechez n'est pas encore bien effacée dans vôtre esprit, & vous la recherchez ; la memoire de ce rendez-vous est encore toute recente ; cette compagnie de débauches où vous avez commis tant de crimes, est aussi forte pour vous entraîner que jamais ; vous sçavez que c'est l'écueil de vôtre innocence & l'école où vous avez fait profession de libertinage, on vous en a retiré avec violence comme un charbon de feu encore tout noirci de vos crimes passez, & vous y retournez, ou bien vous ne tâchez pas de l'éviter ? *fumantes occasiones* : ce feu mal éteint se rallumera & vous consommera tout entier : vous êtes encore tout dégoutant du naufrage, & vous vous rembarquez sur la même mer ; vous êtes encore tout percé & affoibli de vos premieres blessures, & vous retournez dans l'occasion du combat ; ah ! vous y perirez : ou bien disons que cet Auteur les appelle des occasions fumantes, parce que comme la fumée

est une marque infaillible & un signe même naturel du feu qui l'excite ; ainsi ce sont des occasions fumantes, qui sont des preuves & des signes manifestes du feu qui y est caché & de la perte que vous y ferez de la grace, de la vertu & de tous les mérites que vous aviez acquis, lesquels seront éteints dans ce funeste embrasement ; de maniére que pour perseverer dans le bien, il faut demander à Dieu avec le saint Roy David la grace & la force d'éviter non seulement le peché, mais encore la voye d'iniquité ; *viam iniquitatis amove à me.* Or cette voye est l'occasion qui y conduit, & qui est en quelque maniére plus à craindre que le peché même, dont la vûë & la pensée a coûtume d'effrayer ceux qui ont quelque sentiment de Dieu ; au lieu que l'occasion a des charmes qui nous flattent & des attraits qui nous y engagent. *Psalm. 118.*

CONCLUSION.

C'est pourquoy, Messieurs, je veux conclure tout ce Discours par où nous l'avons commencé, sçavoir, par les paroles de nos deux Disciples : *mane nobiscum Domine, quoniam advesperascit* ; ce n'est pas assez de posseder le Fils Dieu, il le faut conjurer de demeurer avec nous ; quand nous n'aurions point d'autre motif, sinon qu'il se fait tard, que le jour de nôtre vie est sur son declin, & que les ténébres de la mort s'approchent, sans que nous sçachions non seulement quand il faudra partir de ce monde, mais encore en quel état nous en sortirons ; que si nous nous trouvons en grace à ce moment fatal d'où dépend toute nôtre éternité, il n'y a

plus rien à craindre, & nous voila en assurance pour jamais. Or pour être dans cette assurance à cet instant qui doit decider de nôtre sort, l'unique moyen est d'être fidéle à Dieu & de conserver la grace durant sa vie, retenir le Fils de Dieu pour se trouver avec luy en ce moment décisif, selon le con-
Ad Hebr. 13. seil de l'Apôtre, *optimum gratiâ stabilire cor*; il faut fixer & affermir son cœur dans cette grace, ensorte qu'elle ne nous quitte jamais, pour pouvoir dire à l'article de la
2. Ad Timoth 4. mort, *bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi*: j'ay combattu avec courage jusqu'à la fin, j'ay achevé ma course comme je l'ay commencée; j'ay gardé la foy & la fidélité que j'ay jurée à mon Dieu, *de reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi justus judex in illa die.* Aussi Dieu, qui est fidéle de son côté, & qui n'agit jamais plus en Dieu que quand il faut recompenser la fidélité de ses serviteurs, tient la couronne & la recompense toute prête, *reposita est*; il la garde, il attend seulement que nous perseverions; car ce n'est qu'à cette condition qu'il la donne; ce sera alors qu'il nous dira comme à
Luc. 22. ses Apôtres, *vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis*; venez serviteur fidéle, c'est vous qui êtes demeuré constant à mon service, qui ne vous êtes point lassé de porter ma croix, qui m'avez tenu compagnie jusqu'à la fin; il est juste maintenant que vôtre récompense ne finisse jamais. Je vous la souhaite, &c.

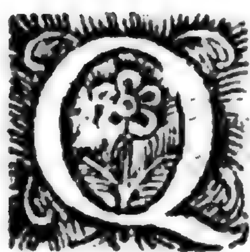


SERMON POUR LE MARDY DE PASQUES.

De la rechute dans le peché.

Stetit Jesus in medio Discipulorum, & dixit eis, pax vobis videte; manus meas & pedes. *Luc.* 24.

Iesus parut au milieu de ses Disciples, & leur dit, la paix soit avec vous, voyez mes mains & mes pieds. S. Luc. 24.



UEL plus grand témoignage, Messieurs, le Sauveur pouvoit-il donner aux hommes de la paix qu'il leur avoit procurée qu'en montrant les playes qu'il a reçûës pour la leur mériter? & quelles bouches plus éloquentes pouvoit-il employer

pour leur annoncer cette heureuse nouvelle, que ces mêmes cicatrices, qui aprés y avoir mis le sceau, la publient aujourd'huy par tout le monde ? En effet cette paix, aprés une guerre qui avoit duré depuis le commencement des siecles, étoit un si grand bien, & attendu depuis si longtems, que le Fils de Dieu ne se contente pas de paroles seulement pour nous en donner des assurances, il en donne encore les marques les plus certaines en montrant ses
Joan. 20. playes : *& cum hoc dixisset ostendit eis manus & latus* ; comme s'il eût dit, je vous la donne & je vous l'annonce cette paix ; mais c'est à ces playes que vous en êtes redevables ; ce sont elles qui vous l'ont méritée, & ce sont elles qui la doivent maintenant produire dans vos cœurs : de sorte que si jamais le Fils de Dieu ne s'est mieux acquitté de son office de Médiateur des hommes qu'en leur apportant la paix, nous pouvons dire aussi qu'il ne leur en pouvoit donner de meilleurs gages qu'en leur montrant ses playes qui l'annoncent & qui la donnent en même tems. Le malheur est, Chrêtiens, que les hommes ne l'acceptent pas, ou bien aprés l'avoir reçûë par la pénitence, ils la rompent par une funeste rechute, & rallument la guerre plus sanglante que jamais par de nouveaux pechez ; mais puisque ce même Dieu nous offre encore aujourd'huy cette paix avec des conditions si avantageuses, ne refusons pas un si grand bien ; & afin qu'elle soit éternelle, prions le Saint Esprit qu'il la rati-

fie, & employons pour cet effet le credit de Marie.

Ave Maria.

C'Est une question, Messieurs, entre les Theologiens, si la vertu de la pénitence fait partie de la justice par laquelle un pecheur entreprend de reparer l'injure que son peché fait à Dieu ; ou bien si c'est seulement une paix & une reconciliation sincere que l'on fait avec cette divine Majesté, qui pardonne nos crimes & qui nous reçoit en son amitié. Quelque party que l'on prenne dans ce differend, peu importe pour le mérite de la pénitence, puisque l'un suit necessairement de l'autre ; mais ce qui doit faire le dessein de ce dernier Entretien, & dont il est infiniment important que nous soyons bien convaincus, est que l'infraction de cette paix, qui se fait en commettant de nouveaux pechez aprés la réconciliation & la pénitence que nous avons faite en ce saint tems ; que cette infraction, dis-je, donne lieu de croire que nôtre premiere paix n'a pas été sincere, & ensuite un juste sujet de craindre que celle que nous ferons à l'avenir ne soit pas plus solide ny plus constante. Deux veritez, Messieurs, qui feront le partage de ce Discours, afin de nous faire apprehender de declarer une seconde fois la guerre à Dieu, & de rompre par une rechute la paix qu'il nous a méritée par son Sang. La premiere, que nous devons tenir

pour suspecte la reconciliation & la paix que nous avons faite avec luy par la pénitence passée. La seconde, qu'il y a peu d'esperance qu'un pecheur qui retombe souvent, en fasse jamais une plus sincere ; & par consequent toutes les apparences du monde qu'il vivra & mourra ennemy de Dieu.

I. Partie. Personne ne doute, Messieurs, que ce ne soit l'effet ordinaire de la pénitence de desarmer la colere de Dieu, de casser tous les arrêts de sa Justice, & de luy faire recevoir dans son amitié & même dans sa confidence ceux qu'il regardoit auparavant comme ses plus grands ennemis : c'est pour cela que tous les Saints donnent mille éloges à cette vertu, & que les pecheurs convertis en conçoivent de plus hauts sentimens de reconnoissance envers la Bonté divine. On peut dire même que c'est en quelque façon une paix reciproque qu'elle procure entre Dieu d'une part, qui appaise sa colere, & le pecheur de l'autre, lequel cesse de luy declarer la guerre : aussi la joye en est-elle mutuelle, & comme assure saint Ambroise, on en donne des témoignages dans la terre & dans le Ciel : *de me in cœlo, de me in terris triumphus agitur* ; en un mot, cette pénitence a une telle force, qu'elle nous reconcilie parfaitement avec Dieu, sans qu'il garde le moindre ressentiment de l'injure qu'il a reçûë. Mais que fait la rechute dans le peché ? & que doit-on penser d'un pecheur qui retombe souvent dans les mêmes crimes, dont il a fait pénitence ? je dis, que c'est une marque & une présomption bien forte,

forte, que cette pénitence a été feinte, & que ce n'a pas été une paix sincere, mais tout au plus une tréve de quelques jours.

La raison est, Chrêtiens, que la principale partie de la pénitence même, & qui en est comme l'ame, puisque c'est ce qui luy donne cette force admirable de faire nôtre paix avec Dieu, est une veritable douleur de l'avoir offensé: or cette douleur, comme tout le monde sçait, doit avoir trois conditions, qui sont comme autant d'articles de cette paix que nous devons religieusement observer: elle doit être du fond du cœur, *ex toto corde*; c'est la premiere qualité que Dieu même luy donne, & il ne la reçoit point sans cela; elle doit exclure toute affection au peché & tout l'attachement qu'on y avoit, c'en est une consequence necessaire; elle doit enfin être accompagnée d'une resolution ferme de ne plus reprendre ce que l'on a quitté & d'y renoncer pour jamais; ensorte que si l'une de ces conditions vient à manquer, la pénitence est nulle, & le Sacrement qui y met le sceau, devient d'ordinaire un sacrilege. Or je maintiens que ces rechutes frequentes dans des pechez griefs, sont une preuve, sinon infaillible, du moins tres-forte & moralement certaine, que cette douleur a été défectueuse & n'a point eu son effet, qui est nôtre paix & nôtre reconciliation avec Dieu.

Passim. in sacrâ script.

Je ne pretens point au reste, Chrêtiens, vous jetter des scrupules dans l'ame mal à propos; car il arrive assez souvent en cette matiére, que les ames saintes & timorées en

prennent plûtôt l'alarme que celles qui auroient le plus de besoin d'y faire une serieuse reflexion, & qui sont trop tranquilles sur ce point ; c'est pourquoy je n'y comprens point ces pechez legers & ordinaires, qui échapent aux personnes mêmes les plus parfaites & les plus fidéles à Dieu ; je parle seulement des pechez griefs, quoyque les rechutes frequentes dans les plus legers ne laissent pas d'avoir d'autres suites qui nous les doivent faire apprehender ; de plus je parle de ce qui arrive le plus ordinairement, & à la plus grande partie des pecheurs, sans pretendre qu'il n'y ait jamais d'exception : cecy donc présupposé.

C'est une verité constante, Messieurs, que la douleur qui fait la veritable pénitence pour faire nôtre paix avec Dieu, doit être un veritable retour de nôtre cœur & un regret sincere de l'avoir offensé ; mais encore une fois, ces rechutes me donnent une raison tres-juste & tres-bien fondée, de craindre qu'elle n'ait pas été telle : c'est la crainte qu'en a toûjours euë l'Eglise même ; car quoyque dans les premiers tems elle n'accordât qu'une fois l'absolution solemnelle à un pecheur quand il étoit tombé dans quelque crime sujet aux peines canoniques qu'elle avoit établies pour reprimer le vice ; & qu'aprés une rechute, elle ne la leur donnât plus qu'à l'article de la mort ; on ne peut presque s'imaginer quelle apprehension les Saints Peres témoignoient avoir que cette Indulgence n'ouvrît la porte à de grands desordres, & que les pecheurs ne prissent oc-

casion de cette facilité de retomber impunément dans le crime ; ce n'étoit qu'à regret qu'ils découvroient ce Mystere aux Cathecumenes, & qu'avec de grandes précautions qu'ils leur declaroient qu'il y avoit aprés le Baptême une seconde ressource dans l'Eglise pour les pecheurs, & que la pénitence étoit une seconde table aprés le naufrage ; aussi leur en representoient-ils les difficultez & les rudes conditions qu'elle leur imposoit avant que de les rétablir dans leur premier état ; & pourquoy tout cela ? sinon que la juste défiance où elle étoit de la sincerité de leurdou leur obligeoit l'Eglise à prendre ces mesures & ces précautions pour s'en assurer, & ne les pas exposer à des sacrileges par la facilité de ce retour.

Que si vous demandez quelle raison il y a de douter de la sincerité de cette douleur, quand on voit un pénitent pleurer ses pechez à genoux aux pieds d'un Prêtre, & dans une posture humiliante ; c'est, Chrêtiens, que toute sorte de douleur ne suffit pas pour la pénitence, même avec le Sacrement ; qu'il y a une douleur efficace du peché & une autre qui ne l'est pas ; une detestation vraye & sincere, & une autre qui n'est qu'aparente seulement, mais qu'il n'est pas facile de discerner d'avec la veritable, à cause de la ressemblance qu'il y a entre les deux, qui trompe souvent les plus éclairez, qui aprés tout ne peuvent juger que par les dehors ; au lieu que Dieu voit le cœur, & de quels sentimens il est touché. J'ajoûte même que la douleur inefficace étant quelque fois plus sensible que la veritable ; il n'est rien de plus

ordinaire que de prendre l'une pour l'autre, & qu'il n'y a presque point d'autre moyen d'en voir la difference que par l'effet; c'est-à-dire, par une conduite toute opposée à celle que l'on avoit euë auparavant : ainsi vous jugerez que cette douleur a été sincere, & que c'est tout de bon que vous avez detesté vos pechez lorsque vous n'y retombez plus ; & que tout au contraire, si vous y retournez si-tôt, si souvent, si facilement, ah ! craignez avec juste sujet, que cette douleur n'ait pas été telle qu'il faut.

La raison est, que dans les choses morales, dont nous ne pouvons avoir d'assurance infaillible & convaincante, nous en devons juger comme de toutes les autres que nous haïssons, ou que nous sommes veritablement marris d'avoir faites. Si quelqu'un par exemple, vous a manqué de parole aprés vous y être fié dans une chose de la derniere consequence, n'est-il pas vray que vous vous donnez bien de garde d'avoir affaire à luy une autre fois, & que si vous le faites, ce n'est qu'aprés avoir pris toutes les précautions imaginables ? ne m'avoüerez-vous pas que le déplaisir de vous être embarqué dans une mauvaise affaire qui a pensé ruïner vôtre fortune, fait que vous ne vous y rengagez jamais ? si vous avez passé par un lieu dangereux, où vous ayez couru risque de vôtre vie, vous y hazardez-vous une seconde fois sans vous être prémunis contre le danger ? Si donc vous aviez une veritable douleur de vous être laissé tromper aux sollicitations du Demon, ne

ſeriez-vous pas davantage ſur vos gardes ? ſi vous étiez veritablement fâché de vous être engagé dans cette occaſion, qui a penſé ruïner ſans reſſource l'affaire de vôtre ſalut, la rechercheriez-vous une autre fois ? ſi vous aviez la crainte que vous devriez avoir du peché, auriez-vous ſi peu de ſoin de l'éviter, & y tomberiez-vous ſi ſouvent ? Dites tout ce qu'il vous plaira, quand on a une grande averſion d'une choſe, telle qu'on doit l'avoir du peché, pour que nôtre pénitence ſoit ſincere, c'eſt-à-dire, une averſion qui doit paſſer toutes les averſions imaginables, quand on a un grand regret d'avoir offenſé Dieu, regret qui doit paſſer tous les regrets du monde, quand on a une deteſtation veritable d'un objet, telle que l'on la doit avoir de l'offenſe d'un Dieu, & qu'aucune autre deteſtation ne doit égaler ; on ne le recherche pas ſi-tôt, l'on ne retombe pas ſi promptement, & l'on ſacrifie tout pour l'éviter. Quoy ! il faut des années antiéres pour effacer l'averſion que vous avez conçûë d'une perſonne qui vous a déplu une ſeule fois, & vous voulez que je croye que vous avez le plus grand déplaiſir du monde, d'avoir commis ce peché où vous rétombez ſi-tôt aprés ? Accordez ſi vous pouvez ces deux choſes enſemble, ſe porter avec tant d'inclination à ce que vous avez tant hay il y a ſi peu de tems ; rechercher trois jours aprés, & ſouvent dés le même jour ce que vous avez deteſté de tout vôtre cœur, qui vous croira ? réprendre avec tant de facilité & de complaiſance ce que vous avez en

tant en horreur, vous vous mocquez, & vous me persuaderez aussi-tôt que vous aimez & que vous haïssez le même objet tout à la fois. Ces sentimens, Messieurs, & ces actes de la volonté, qui se choquent & qui sont si contraires, ne se trouvent jamais en même tems dans le même cœur; & s'ils s'y peuvent trouver successivement, on ne passe pas d'une extrémité à l'autre sans milieu & sans donner de grands combats; & par consequent, c'est vous tromper vous-mêmes, que de croire que vous avez eu une veritable contrition, & que vôtre pénitence étoit sincere; vous êtes dans l'erreur aussi-bien que dans le peché.

Car, mes chers Auditeurs, être veritablement converty, & avoir une douleur sincere d'avoir déplu à Dieu, c'est ne voir plus rien dans le monde qui puisse disputer à Dieu le premier rang dans vôtre cœur, c'est n'aimer plus rien ny contre Dieu, ny plus que Dieu, ny à l'égal de Dieu: une veritable douleur renferme tout cela; & si vôtre cœur n'est pas dans cette veritable disposition de préférer Dieu à tout le reste, c'est redonner à quelque bien créé la préférence que vous avez cru luy avoir ôtée, & faire rentrer le monde dans le droit dont vous prétendiez l'avoir dépoüillé. Vous n'avez donc pas agi avec sincerité quand vous avez quitté le peché, & vous n'avez pas eu un veritable regret de l'avoir commis; car ôter pour rendre, & rompre pour rénoüer plus étroitement, je vous le demande à vous-même, n'est-ce pas feindre & dissimuler?

Mais, me direz-vous, c'est avec toute la sincerité de mon cœur que j'ay pleuré mes pechez & que je les ay detestez; car jamais je ne me suis senti plus touché, ny eu plus de componction. Si une fausse douleur n'étoit pas capable de faire tout cela, vous auriez sujet de ne rien craindre; mais quand ou en voit gemir, pleurer, frapper leur poitrine & donner toutes les autres marques de douleur, que saint Paul a trouvé dans la penitence d'Esaü, & que l'Ecriture rapporte de l'impie Antiochus, ne doit-on pas dire que cette sensibilité de douleur n'est pas toûjours ce qui la rend veritable; parce que c'est une illusion qui n'est que trop ordinaire à ces sortes de pecheurs, de prendre le mouvement de la grace pour le consentement à la grace même, qui sont cependant deux choses bien differentes. Il semble qu'ils detestent le peché, mais la verité est qu'ils ne font que concevoir que le peché est detestable; cette detestation n'est, pour ainsi dire, que dans l'entendement & non pas dans la volonté; ce qui arrive lorsque Dieu les éclaire extraordinairement & leur découvre l'énormité du peché, jusqu'à quel point il offense la souveraine Majesté, & combien il est abominable; ils le voyent, ils le conçoivent, mais ils en demeurent là, & l'imagination leur fait quelque fois verser des larmes, comme il arrive à ceux qui sont d'un naturel tendre au recit de quelque histoire lugubre & de quelque funeste accident.

Quelle est donc la marque certaine, indubitable & sur quoy l'on puisse s'assurer, si

nôtre douleur à été sincere, & nôtre retour vers Dieu veritable ? La suite, Messieurs, l'effet, le changement de vie, l'éloignement du peché. Cet homme qui s'emportoit auparavant à mille juremens pour le moindre sujet, se modere & se retient ; cet autre engagé dans un commerce criminel, rompt tous les liens qui l'y attachoient ; cette femme auparavant si mondaine, s'est tout à fait retirée du jeu, du grand monde, des compagnies trop libres ; voila la marque incontestable d'une veritable douleur, & le fruit solide d'une sincere pénitence. Que si l'on ne voit nul amendement dans leur conduite, on a grand sujet de craindre & de se défier de
l. de pœnit. c. 5. cette douleur : *pœnitentiam hypocritarum*, l'appelle Tertulien, *quorum pœnitentia nunquam fidelis* : c'est une pénitence hypo-
l. de pœnit. & jejun. pocrite & contrefaite ; *irrisor est, non pœnitens qui adhuc agit quod pœnituit*, dit saint Augustin ; c'est un trompeur & non pas un penitent, que cet homme qui retourne à son
l de peccat. remed. c. 12. peché aprés s'en être répenti : *tales numquam diluunt gemendo peccata*, ajoûte S. Fulgence, ces personnes ont beau pleurer & gemir, ce sont des larmes trompeuses & des soûpirs inutiles, c'est bâtir d'une main & détruire de l'autre.

Il me semble qu'on peut dire que Dieu menace encore aujourd'huy ces pecheurs de la même malediction qu'il foudroya autrefois par la bouche de Josué sur celuy qui retabliroit la Ville de Jericho, qu'il avoit détruite & renversée par un miracle tout visi-
Jos. 6. ble, *maledictus qui suscitaverit civitatem*

Iericho; la voila par terre, cette Ville d'iniquité, qui avoit fermé ses portes au peuple de Dieu; il a fallu que Dieu même y ait mis la main & qu'il ait fait des prodiges pour la détruire; mais enfin ses murailles ont été renversées au son des trompettes & à la lumiere des flambeaux; la voila ensevelie sous ses ruines; mais malheur à celuy qui entreprendra de la rétablir! *maledictus qui suscitaverit civitatem Iericho.* C'est, Chrêtiens, cette même malediction que Dieu fulmine encore aujourd'huy contre un pecheur, qui avoit fait de son cœur comme une Ville & une Citadelle, où le Demon s'étoit retranché; Dieu l'a assiegée tant de fois, & aprés y avoir donné mille assauts, aprés bien de la resistance, il l'a enfin emportée par un miracle de grace; il a fallu pour cela les lumiéres les plus vives de ses inspirations, il y a employé la voix des Prédicateurs, qui sont les trompettes de l'Evangile; cette ville d'iniquité est enfin détruite; mais vous commencez à la rétablir & à la rendre plus forte que jamais: quelles maledictions ne devez-vous point attendre du Ciel? *maledictus qui suscitaverit civitatem Iericho.* Mais poursuivons.

Ce que nous avons dit, Messieurs, de la douleur du peché, qu'on a tout sujet de croire n'avoir pas été sincere quand on retombe dans ses premiers desordres, nous le pouvons dire de la resolution de ne le plus commettre, qui est une seconde chose absolument necessaire à la pénitence; resolution qui doit être ferme, constante, absoluë, &

non pas un simple desir. Or un pecheur qui retombe si aisément dans son peché, n'a pour l'ordinaire pas plus de dessein de renoncer au peché que de douleur de l'avoir commis ; car outre que l'un suit l'autre, & que le second est necessairement renfermé dans le premier, ce qui fait que la pénitence ne se peut partager, & que le regret sincere de s'être rendu ennemy de Dieu par quelque offense mortelle, envelope consequemment le desir de luy être fidéle & le dessein de ne plus l'offenser ; cependant pour examiner cette resolution à part & dans sa propre difference, comme elle doit être pour toûjours, pour toutes les rencontres & à l'égard de tous les objets, je dis encore, qu'il y a toutes les apparences du monde que cette volonté de quitter le peché n'a pas été plus sincere que la douleur qui en a été la cause.

En effet, quoy qu'il soit vray de dire que la volonté de l'homme est changeante de sa nature, & que le cœur n'est pas ordinairement long-tems dans la même situation, neanmoins comme il est question d'un changement libre & volontaire, qui ne se fait point dans les affaires d'importance sans une meure deliberation ; il faut necessairement conclure, ou que nous préferons nôtre interêt & nôtre plaisir à Dieu par un mépris outrageux, ou que nous n'avons point eu ce ferme propos, ny cette volonté déterminée de ne reprendre jamais ce que nous avons quitté ; car enfin en quelle autre conjoncture & en quelle autre affaire remarque-t-on

ces vicissitudes subites & ces alternatives inconstantes ? voir en un même jour & presque en la même heure un homme pecheur & pénitent, tombé & relevé, converti & retourné à son vomissement. Quel est l'homme de bon sens qui change ainsi de resolution si-tôt, & sans raison ? Si vous aviez vû une personne protester devant Dieu & en presence des Autels, qu'il aimeroit mieux mourir que de manquer à sa parole, & qu'une heure aprés il fit tout le contraire, n'auriez vous pas sujet de croire que c'est un fourbe qui vous joüe & qui a voulu couvrir son mauvais dessein sous l'apparence de ses belles paroles & de ses belles promesses ? c'est ce qu'on doit penser de celuy qui retombe si-tôt dans son peché; il n'a pas voulu renoncer au vice tout de bon, quoy qu'il dise, & ces belles protestations qu'il a faites à Dieu, ne sont, dit un Prophete, que mensonge & que peché; *peccare & mentiri contra Dominum, hæc tua iniquitas*: vous pechez, vous vous en accusez ensuite, vous promettez de changer de vie, & vous retombez dans vos pechez, *peccare & mentiri*; vous êtes du nombre de ceux dont la vie n'est que peché & que mensonge, ou bien de ceux dont la vie n'est que pénitence, d'avoir fait le bien aussi-bien que d'avoir fait le mal, comme dit Tertulien, *qui per delictorum pœnitentiam instituerat Domino satisfacere, per aliam pœnitentiæ pœnitentiam diabolo satisfaciet.* Ils se répentent de s'être répentis, & font pénitence d'avoir fait pénitence: leur vie n'est qu'un changement continuel du peché à la grace,

Isaia. 59.

Lib. de Pœnit. c. 5.

& de la grace au peché, & un cercle perpetuel de crimes & de confessions. Quel jugement donc devons-nous faire de ces deux pénitences contraires, dont l'une détruit ce que l'autre a commencé, & la seconde rétablit ce que la premiere a renversé ? Il faut dire, Chrêtiens, que l'une est fausse & l'autre veritable ; la veritable est celle qui nous fait repentir de la resolution que nous avions prise de quitter le peché, & la fausse celle qui nous avoit inspiré quelque desir de nous donner à Dieu & de renoncer à nos desordres ; car pourquoy les reprenez-vous, si vous n'étiez marris de les avoir quittez ? vous marquez par là que vous n'avez pas trouvé vôtre compte, & que vous êtes mécontent du service de Dieu, & plus satisfait de celuy du monde auquel vous retournez ; vous avez goûté, pour ainsi dire, de l'un & de l'autre, & par ce changement vous avez eu le loisir de faire l'épreuve de tous les deux & de les comparer ensemble : le Demon est entré, pour ainsi parler, en concurrence dans vôtre cœur avec Dieu, & par consequent, conclut le même Tertulien, c'est en ajuger la possession au premier maître que vous aviez quitté, puisque vous le reprenez ; & c'est comme si aprés avoir examiné les raisons de part & d'autre, vous veniez à prononcer en sa faveur, & dire qu'aprés avoir tout compté, tout murement consideré, vous aimez mieux être à luy qu'à Dieu : *comparationem videtur egisse, qui utrumque cognoverit, & dijudicato pronunciasse, eum esse meliorem à cujus rursum se esse maluerit.*

Loco supr. cit.

Car encore une fois, mon cher Auditeur, ſi vous l'aviez euë, cette ferme reſolution, n'auriez-vous pas du moins apporté autant de ſoin à vous conſerver dans la grâce, que vous faites pour ne pas retomber aprés une dangereuſe maladie? Voyez quel regime de vie vous gardez dans la convaleſcence? quelle déference vous avez pour les avis d'un Medecin? bien loin de continuer les débauches qui ont été la cauſe du mal, vous vous abſtenez des mets mêmes qui ſont le plus à vôtre goût, vous renoncez aux divertiſſemens qui pourroient interreſſer cette ſanté qui vous eſt plus chere depuis le mal que vous avez ſouffert; ces ſoins, ces précautions, ces dietes, ce retranchement de vos plaiſirs marquent que vous craignez de retomber, & que vous avez un veritable deſir de conſerver la ſanté & la vie que vous avez recouvrée avec tant de peine: que ne faites-vous donc de même pour la vie de l'ame? pourquoy ne déferez-vous pas autant aux conſeils d'un ſage Confeſſeur, que vous déferez à ceux d'un habile Medecin? pourquoy tant de précautions pour éviter la rechute dans une maladie, & ſi peu pour vous garantir de celle du peché? pourquoy tant d'exactitude pour garder le regime de vie qui vous eſt preſcrit, quelque rude & fâcheux qu'il puiſſe être, & ſi peu pour obſerver une conduite plus reguliere aprés vôtre converſion? Ne vous trompez point vous-mêmes, cette difference vient de ce que vous voulez tout de bon conſerver vôtre ſanté, mais que vous ne voulez-pas, comme il

faut, détruire le peché qui est le souverain mal, & que vous n'en quittez pas l'affection.

C'est, Messieurs, la troisiéme qualité essentielle de la pénitence, & sans laquelle il n'y peut avoir de veritable contrition, ny même d'attrition qui soit suffisante avec le Sacrement. Aussi ce n'est pas faire une veritable paix avec Dieu, que d'aimer encore son plus grand ennemy, & d'entretenir encore une intelligence secrette avec luy; car, Messieurs, si le poids du peché nous fait tomber, n'est-ce pas une juste raison de croire que nous ne l'avons pas secoüé, comme saint Paul nous exhorte de faire; *deponentes fratres omne pondus & circunstans nos peccatum.* Or ce poids est l'attaché & l'affection secrette que nous avons au peché, & dont nous ne voulons point nous deffaire, selon cette parole de saint Augustin, *amor meus pondus meum.* Ce penchant & cette inclination vers un objet auquel nous n'avons pas absolument renoncé; voila ce qui cause nos rechutes, comme selon l'Aphorisme de la Medecine, les restes des vieilles maladies qui n'ont pas été entiérement gueries, font que l'on retombe même d'ordinaire plus dangereusement: *reliquiæ morborum recidivas faciunt*; de même la rechute dans le peché montre que le principe du mal est demeuré au dedans, & que s'il ne produit pas au dehors toute sa malignité, c'est que l'effet en a été arrêté & suspendu pour un tems par quelque effort que nous avons fait sur nous-mêmes; mais il y est resté un levain qui ne

Ad Hebr. 12.

Lib. 13. Confess. c. 9.

Aphorism. Hypocr.

manquera pas de faire ſentir ſa force ; que la racine de l'arbre n'ayant point été arrachée, quelques branches qu'on ait coupées, elle en reproduira toûjours de nouvelles, & enfin que pendant que la ſource n'eſt point tarie, le ruiſſeau ne ceſſera jamais de couler.

Ah ! Meſſieurs, quand il s'agit de faire une veritable pénitence & une ſincere converſion, il faut prendre le glaive de l'Evangile, pour retrancher, non ſeulement le peché, mais l'affection qu'on a au peché, pour l'empêcher de reproduire de nouveaux fruits d'iniquité, & pour cela concevoir une veritable douleur & un ſincere regret d'avoir offenſé cette ſouveraine Majeſté ; c'eſt ce qui rendra nôtre paix & nôtre reconciliation veritable en la rendant conſtante, & c'eſt ce que nous devons particuliérement demander à Dieu dans nôtre pénitence. Excitez en moy, ô grand Dieu ! ces troubles ſalutaires, par leſquels vous avez coûtume de faire rentrer les pecheurs dans eux-mêmes ; donnez-moy cette confuſion interieure, cette douleur amere de vous avoir offenſé, cette componction ſincere, qui me faſſe marcher doreſnavant devant vous, comme un autre David, tout confus, percé d'un vif & ſenſible regret ; *tota die contriſtatus ingrediebar* ; mais d'un regret & d'une douleur qui ne me faſſe jamais oublier le pitoyable état dont vous m'avez retiré ; douleur & regret qui me tienne toûjours en crainte de retomber dans le peché ; douleur accompagnée d'une ferme & conſtante reſolution de demeurer fidéle à vôtre ſer- *Pſalm. 37.*

vice, & de ne violer jamais la paix que vous m'avez accordée; douleur enfin qui en me faisant renoncer à toute affection & à tout attachement à mes pechez, ne me laisse plus que de la detestation que j'en conçois maintenant. Ce sont, Messieurs, les sentimens que vous devez prendre à la vûe de vos infidelitez passées, & de tant de rechutes qui vous doivent faire tenir vôtre pénitence pour suspecte. Mais helas! Chrêtiens, le comble du malheur qu'elles ont coûtume de causer, est qu'elles nous ôtent presque l'esperance d'en faire une plus sincere à l'avenir; car si nous avons un si juste sujet de croire que nôtre paix & nôtre reconciliation a été feinte, quand nous voyons qu'on renouvelle la guerre si facilement; je dis en second lieu, que nous n'en avons pas moins de craindre de n'en faire jamais une plus ferme & une plus assurée: C'est m'a seconde Partie.

II. Partie

Trois raisons, Chrêtienne Compagnie, me font avancer cette verité, qui est bien capable de nous faire rentrer serieusement dans nous-mêmes, & de nous faire prendre garde de rompre jamais cette paix si précieuse. La premiere est prise du côté de Dieu, qui nous a mérité cette paix par son sang, & qui sans doute se rend plus difficile à nous accorder une chose qui luy coûte si cher, & dont nous avons fait si peu d'état. La seconde se prend du côté du pecheur même, qui devient plus opiniâtre & plus endurci dans sa rebellion; & la troisiéme enfin du côté des créatures qui nous ont rendu ennemis de Dieu, par l'attachement que nous

y avons eu, & qui nous ont porté à violer ses Loix. Parcourons cecy en peu de mots.

Premierement donc, cet accord & cette paix que nous rompons par une rechute, qui est comme une nouvelle declaration de guerre que l'on fait à Dieu, sera sans doute plus difficile à rénoüer, parce qu'il est bien plus outrageusement offensé par cette rechute qu'il ne l'avoit été par nos premiers pechez; par consequent il est sans comparaison plus irrité & plus difficile à appaiser que la premiere fois; la raison est, que ce nouveau peché que vous commettez aprés vôtre reconciliation, supposé qu'elle ait été veritable, quoy que comme je vous ay fait voir, vous ayez tout sujet de vous en défier, que ce nouveau peché, dis-je, que vous commettez, est accompagné d'ingratitude & de circonstances qui en rendent le pardon plus difficile: car, mon cher Auditeur, aprés être rentré dans son amitié, comme je le suppose avec beaucoup de peine; vous qui mériticz le dernier supplice, aprés qu'il vous a rappellé & reçû entre ses bras, donné le baiser de paix, revêtu de la robe d'innocence que vous aviez perduë; vous sçavez vous-même en quel déplorable état vous étiez, & vous retombez trois jours aprés? & vous vous separez de luy avec la même lâcheté qu'auparavant? ce peché est chargé d'un nouveau poids que n'avoit pas le premier; & fût-il de même espece que l'autre, il est plus grief dés-là qu'il est le second, & cette circonstance d'ingratitude le rend plus indigne du pardon.

C'eſt ce que nous voyons tous les jours dans la maniére d'agir des hommes ; car qu'une perſonne indifferente nous offenſe, je veux que l'injure en ſoit ſenſible, il s'en faut bien neanmoins qu'elle nous touche autant que l'offenſe que nous fait un ingrat, qu'on a mille fois obligé ; cet outrage nous tient au cœur, & nous porte à des réproches & à des invectives ſanglantes, ou à des reſſentimens dont on a peine à revenir. C'eſt un ingrat, diſons-nous, il ne mérite pas que je penſe jamais à luy ; de ſorte que s'il s'agit de le ſervir dans l'occaſion, ou de le ſecourir dans ſa neceſſité, ce n'eſt plus avec la même affection ny avec la même cordialité.

Mais afin de mieux concevoir juſqu'à quel point va cette ingratitude, nous n'avons qu'à faire reflexion ſur les articles & ſur les conditions de ce traité que nous avons fait avec Dieu dans nôtre reconciliation de ces jours paſſez, & que je ſuppoſe toûjours avoir été ſincere ; lors qu'un Dieu a bien daigné vous accorder la paix, vous avez reconnu de bonne foy que vous étiez des ſujets rébelles, vous avez imploré ſa miſericorde & ſa bonté ; vos affaires étoient entiérement ruinées, & il falloit faire cette paix à quelque prix que ce pût être, vous en dût-il coûter l'honneur & la vie ; c'a été une paix faite, non pas entre deux partis, dont les forces fuſſent égales, & qui puſſent encore ſe meſurer l'un & l'autre ; mais une paix entre le vainqueur & le vaincu, où l'un ſe rend à diſcretion, & eſt obligé d'acceptter quelque condition qu'il plaît à l'autre de luy

prescrire ; de sorte que Dieu, pour nous accorder le pardon & la paix, eût pu demander des conditions fâcheuses, & y mettre telle clause qu'il luy eût plu ; mais ce Dieu de bonté, ayant voulu faire la paix à nôtre avantage, n'y a mis qu'une condition la plus juste & la plus raisonnable du monde, qui est que nous demeurerons à l'avenir fidéles à son service ; & cependant nous rompons cet accord par une nouvelle rebellion ; quelle ingatitude & quelle infidélité !

Je ne diray rien du mépris outrageux que nous faisons de luy par ce retour au peché ; j'ajoûteray seulement qu'on ajoûte à cette ingratitude la trahison & la perfidie, qui sont les crimes qui nous indignent le plus & qui se pardonnent le moins ; car enfin representez-vous un Souverain qui a fait choix d'un de ses Capitaines, pour luy confier une Place frontiére qui étoit la clef de son Royaume, & que ce Capitaine oubliant son devoir & la fidélité qu'il doit à son Prince, l'a livrée à son ennemy, dans le party duquel il s'est ensuite jetté, & par ce moyen a exposé les Etats de son Prince aux excursions de cet ennemy : ce n'est pas une simple rebellion, comme vous voyez, c'est une perfidie, qui attire & l'indignation & la vengeance de ce Souverain ; mais supposons cependant que par un excés de bonté, il se laisse flechir, qu'il accorde la grace à ce perfide, & luy confie même une seconde fois cette Place importante : si ce malheureux venoit à le trahir encore une fois, y auroit-il la moindre apparence qu'il pût jamais luy

pardonner? Nous en devons juger à peu prés de même de Dieu; il nous avoit confié la plus considerable partie de son Etat, qui est nôtre ame, où il veut regner; nous l'avons abandonnée au Demon son ennemy, par le peché; je veux qu'il nous ait pardonné cette infidélité, & qu'il ait même plus fait que ne feroient les Princes, qui ont passé pour des exemples de clemence & de bonté, en nous recevant dans son amitié & dans sa confidence, & en nous confiant cette place une seconde fois; & aprés cela nous le trahissons, jugez si cette perfidie le doit aigrir, & s'il n'aura pas plus de peine à nous faire grace qu'il n'a eu auparavant; l'on ne se joüe pas de la sorte de la bonté & de la misericorde de Dieu, dont l'abus & le mépris ont coûtume d'attirer une plus severe vengeance.

Pour l'éviter, Chrêtiens, imaginons-nous encore que le Fils de Dieu, voyant qu'aprés ce saint tems une multitude infinie de personnes qui sembloient converties, retombent dans leurs pechez & abandonnent lâchement son service, nous fait la même demande qu'il fit un jour à ses Apôtres, aprés que les Capharnaïtes l'eurent quitté à l'occasion des grandes veritez qu'il venoit de leur enseigner: *nunquid & vos vultis abire*? & vous, mes chers Disciples, m'abandonnerez-vous aussi comme les autres, & vous laisserez-vous entraîner par le torrent de leur exemple? Ah! répondons avec saint Pierre, *ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes.* Ah, mon Dieu! où irions-nous? & dans quel

Joan. 6.

Ibid.

malheur nous précipiterions-nous, en vous abandonnant ? puiſque c'eſt une parole de verité éternelle, que ceux qui vous quittent s'éloignent de la voye du ſalut, que l'abandon reciproque que vous faites de ceux qui vous quittent, eſt la cauſe d'une mort éternelle ; que vous mépriſez ceux qui vous ont mépriſé les premiers, que vous faites refus d'entendre ceux qui ont laſſé vôtre patience, que l'ingratitude & l'infidélite que l'on témoigne par la rechute dans le peché, vous rend plus difficile, & ſouvent même inflexible ; & qu'enfin vous ne voulez plus de paix avec ceux qui vous declarent ſi ſouvent la guerre.

Que ſi cette paix & cette reconciliation eſt ſi difficile à renoüer du côté de Dieu aprés une ſeconde rupture, elle ne l'eſt pas moins du côté des créatures, avec leſquelles nous ſommes liez d'interêt contre Dieu, & qui aprés nous avoir engagez à luy declarer la guerre, nous ont, pour ainſi dire, aidé à la ſoûtenir ; je veux dire, que le Demon, la chair & le monde, dont nous avons ſuivy le party, qui nous ont fourny des armes, & aux frais de qui nous avons ſi longtems combattu, mettent de grands obſtacles à la paix ; & c'eſt une des grandes difficultez que je voye pour faire une reconciliation ſincere & veritable avec Dieu aprés tant de rechutes ; que ſi nous la concluons quelquefois malgré eux, le Demon qui eſt ce fort armé, lequel a été chaſſé de nôtre cœur, regarde toûjours ce cœur d'où il eſt ſorti, comme un lieu où il a droit de de-

meurer, & comme une place qu'il a été obligé de ceder, & qui a été emportée sur luy à vive force ; il y a ménagé durant le long sejour qu'il y a fait, des intelligences secrettes ; il y retourne donc, comme dit l'Evangile, accompagné de sept Demons plus determinez que luy, il l'attaque, la presse & l'oblige de capituler & de se rendre, & aprés y être rentré comme dans son ancienne possession, il la desole & la ravage, & enfin son retour dans ce cœur est pire que le premier sejour qu'il y avoit fait ; c'est l'explication & le dénoüement d'une parabole qu'en a faite le Fils de Dieu, *& fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Matth. 12. De plus, comme ces rechutes dans le peché ont cela de commun avec les rechutes dans les maladies du corps, qu'elles nous affoiblissent extrémement, & que nous avons d'autant plus de foiblesse pour nous deffendre d'en commettre à l'avenir, que nous en avons plus commis par le passé ; les playes qu'on a reçûës ne se guerissent point si parfaitement, qu'elles ne soient prêtes à se rouvrir aux premieres occasions que le monde, les compagnies & les premiers objets nous presenteront. Certes, foibles comme nous sommes, destituez des graces & de secours extraordinaires du Ciel, dont ces frequentes rechutes nous rendent indignes, le peché prenant toûjours de nouvelles forces par l'habitude que nous y contractons ; il est presque impossible qu'il ne ressuscite & qu'il ne revive aprés qu'on luy aura donné la mort : car aprés avoir accoûtumé nos

passions à ne rien leur refuser aprés avoir resisté à tant de graces, aprés avoir contracté tant de mauvaises habitudes & affoibli nôtre liberté, fermé nôtre esprit à tant de lumiéres, laissé prendre au Demon un empire si absolu sur nous, n'y a-t-il pas lieu de craindre que quand il faudra reprimer nos passions, rompre nos habitudes, nous délivrer de nôtre malheureuse captivité, nous raprocher de Dieu, nous convertir enfin une bonne fois par une veritable reconciliation avec Dieu, nous ne réüssissons pas mieux cette fois que toutes les autres?

Mais j'ajoûte en troisiéme lieu, que le plus grand & le plus invincible obstacle qu'il y ait à faire avec Dieu une nouvelle paix qui soit solide & de durée, vient particuliérement de nôtre côté; parce que ces rechutes frequentes rendent ordinairement un pecheur plus endurci, plus opiniâtre dans sa rebellion, moins capable d'amendement & enfin plus en danger de mourir dans l'impénitence finale. Car je vous demande, Chrêtiens, qu'est-ce qui pourra jamais faire rentrer cet homme dans luy-même, & luy faire quitter ses desordres pour toûjours, si la crainte d'un Dieu irrité, si la pensée d'un supplice éternel, si l'apprehension d'un Jugement sans miséricorde n'a pas eu assez de force pour l'empêcher d'y retourner? quelle digue plus forte pour arrêter le débordement de ses crimes? quel frein plus puissant pour reprimer ses passions, & quels liens plus propres pour fixer l'inconstance de sa volonté, que toutes ces veritez qu'on

a si souvent representées à ce pecheur, & qui l'avoient déja obligé à faire sa paix avec Dieu : que si tout cela ne l'a pas empêché de reprendre ses premiers engagemens, qui aura desormais assez de pouvoir pour les luy faire quitter ? ne s'ensuit-il pas que comme l'on tient un malade desesperé, lorsque les remedes n'operent plus & qu'il n'a plus de sentiment de son mal, de même il n'y a presque plus d'esperance dans ce pecheur, puisque tout ce qu'il y a dans le Christianisme de plus puissant n'a point d'effet sur luy. C'est cette opiniâtreté, Messieurs, qui oblige enfin Dieu à l'abandonner : *curavimus Babilonem, & non est sanata, derelinquamus eam.* Malheur si funeste que le Prince des Apôtres ne craint point de dire ces paroles étonnantes, qu'il vaudroit mieux que cet homme ne fût jamais venu à la connoissance de la verité, & qu'il n'eût jamais pensé à sa conversion, que de retourner à son premier état par une rechute : *melius erat ei non agnoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem retrorsum converti.* Pensez donc, Chrêtiens, combien il faut que cet état soit funeste pour être pire que si jamais on n'étoit sorti de son peché ? saint Paul en apporte la raison par ces paroles encore plus terribles, *impossibile est eos qui semel illuminati fuerint, gustaverunt donum cœleste, Dei verbum, virtutes venturi seculi, & prolapsi sunt, iterùm renovari ad pœnitentiam* : il est impossible, c'est-à-dire, que la difficulté est si grande, qu'on peut l'appeller une espece d'impossibilité morale.

Jerem. 51.

2. Petri 2.

Ad Hebr. 6.

rale ; il est impossible, dis-je, qu'un homme, qui dans sa premiere conversion a goûté ce que c'est que Dieu, qui a entendu sa parole, qui en a été touché, & qui aprés cela n'a pas laissé de tomber dans le peché, s'en releve jamais par une veritable conversion, & rentre dans l'amitié de Dieu par une sincere pénitence. Avoüez donc du moins, Chrêtiens, qu'un pecheur qui a si souvent rompu la paix qu'il avoit faite avec Dieu, est en grand danger de mourir son ennemy en mourant dans le peché, selon la menace terrible du Sauveur, *in peccato vestro moriemini.* *Ioan. 8.*

Car qui doit davantage apprehender ce châtiment, qui est le dernier effet de la colere d'un Dieu, que ceux qui retombent sans cesse dans leurs pechez, & qui n'en sont pas plûtôt sortis qu'ils s'y replongent ? puisque c'est la peine qui est attachée à cet état, & qu'il en est comme de ceux qui sont toûjours dans les dangers de la mort, lesquels s'y exposent tant de fois, qu'enfin ils y demeurent : menace terrible ! châtiment épouvantable d'un Dieu ! sur qui tomberez-vous ? c'est, Messieurs, sur celuy qui n'en est point effrayé, & peut-être sur celuy de cette compagnie qui retombera le premier dans son peché : mais, mon Dieu, n'y a-t-il point moyen de conjurer cet orage ? suspendez du moins l'execution de ce fatal arrêt ; si tant de pénitences & de reconciliations ont été feintes jusqu'à present, voilà que ce pecheur est resolu d'en faire une sincere & veritable : mais quel

garant luy en donneray-je ? je n'en ay point d'autre, Chrêtiens, que vôtre parole, qu'il daignera peut-être encore accepter pour cette fois.

CONCLUSION. Finissons, & pour éviter ce malheur, qui est le comble de tous les malheurs, tâchez de ne point rompre par une rechute dans le peché, la paix que vous avez faite pendant ces saints jours avec Dieu; c'est la resolution que vous devez prendre en ce jour, auquel le Sauveur ressuscité la fait publier en faveur de tous les pecheurs, avec une amnistie générale de tous leurs crimes, & qu'il veut bien même montrer ses playes pour nous en donner des gages assurez.

Ah ! mon cher Auditeur, n'auriez-vous point déja rompu ce traitté, & n'est-ce point de vous dont il parle par son Prophete, que l'olivier ne portera point son fruit : *mentietur opus olivæ.* (Habac. 3) Le Fils de Dieu nous avoit presenté ces jours passez ce rameau qui est le simbole de la paix, & voila qu'il est desseché entre vos mains, que son ouvrage l'a trompé, & qu'esperant de vôtre côté une paix aussi ferme & aussi durable qu'elle le seroit du sien, vous n'avez fait qu'une paix feinte & dissimulée, puisque vous continuez de l'offenser aprés ces Fêtes comme si vous ne vous étiez point reconciliez. Les pecheurs ne se sont point souvenus de la paix qu'ils avoient si solemnellement jurée, ou plûtôt ce n'étoit pas une paix, ce n'étoit qu'une petite tréve pour deux ou trois jours seulement ; car à peine ont-ils

fait leurs devotions, qu'ils recommencent les mêmes pratiques ; cet homme est déja retourné à ses débauches, il a déja repris ses premieres habitudes, il est devenu tel qu'il étoit : eh ! dequoy nous servira la médiation du Sauveur auprés de son Pere, si pendant qu'il leve ses mains percées pour nous, qu'il moyenne nôtre accord par ses playes, nous luy en faisons de nouvelles ? que pourra-t-il obtenir en nôtre faveur, si pendant qu'il parle de paix, nous faisons naître de nouveaux sujets de guerre en l'offensant plus outrageusement ? Faisons-la donc tout de bon & ne la rompons jamais ; c'est la priere que je fais à Dieu pour vous, Chrêtiens, en le conjurant par les sacrées playes de son Fils, de vous conserver cet esprit de paix, & de vous faire joüir de celle qu'elles vous ont méritée en cette vie, afin d'en joüir ensuite éternellement dans le Ciel qui est le Royaume de la paix. C'est ce que je vous souhaite, &c.

FIN.

Extrait du privilege du Roy.

PAr Lettres Patentes, scellées du grand sçeau, & signées par le Roy en son Conseil, BECHET, il est permis au R. P** de la Compagnie de Jesus de faire imprimer des *Sermons de l'Advent & du Carême*, par tel Libraire & Imprimeur que bon luy semblera, avec deffense à toute autre personne de l'imprimer, vendre ny débiter pendant le tems & espace de douze années consecutives, à commencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, sous les peines portées par lesdites Lettres. DONNE' à Paris le vingt-six Avril 1696.

Et ledit R. P. a cedé son droit de Privilege à JEAN BOUDOT, Libraire à Paris pour en joüir suivant les conditions faites entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. Aoust 1696. Signé, AUBOUYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 29. Novembre 1698.

Les Exemplaires ont été fournis.



7-2-2